



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

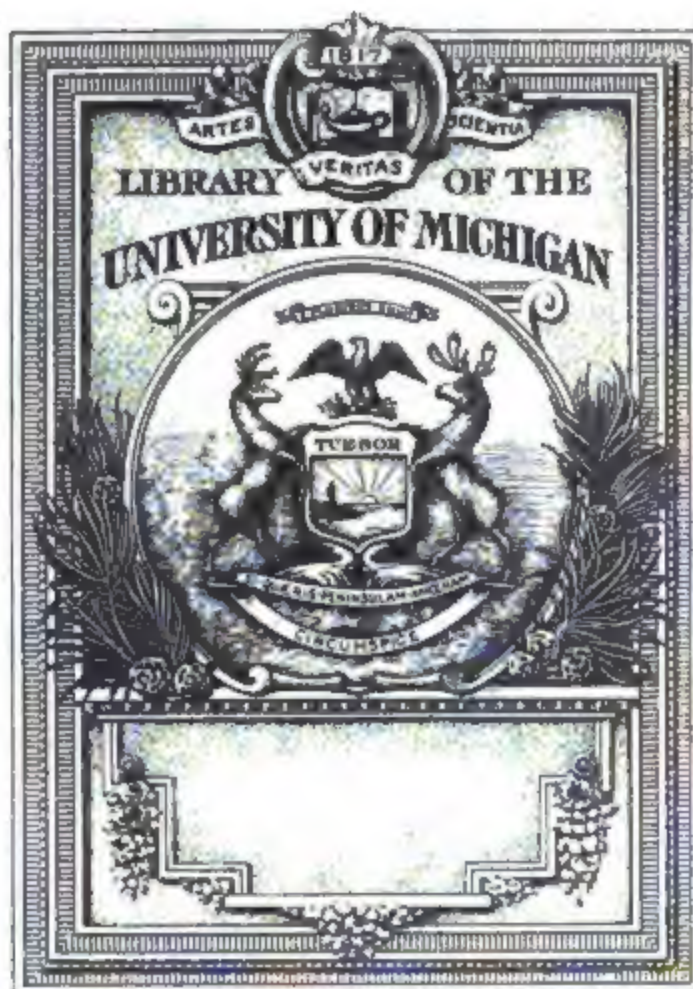
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DC

103

.W21

1860

UC
103
W21
1860

JEANNE D'ARC

PAR H. WALLON

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE PARIS

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

—
1860

3

JEANNE D'ARC

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^{ie}
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

JEANNE D'ARC

Bibliothèque
PAR H. WALLON

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE PARIS

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

—
1860



12
12
12
12
12

*Donnée
à la
bibliothèque
de la ville de
Paris
1883*

PRÉFACE.

La vie de Jeanne d'Arc est un des épisodes les plus émouvants de nos annales : c'est comme une légende au milieu de l'histoire ; c'est un miracle placé au seuil des temps modernes comme un défi à ceux qui veulent nier le merveilleux. Jamais matière ne parut plus digne de la haute poésie : elle réunit en soi les deux conditions de l'épopée, sujet national, action surnaturelle. Mais jamais sujet ne tenta plus malheureusement les poètes. La poésie vit de fictions, et la figure de Jeanne ne comporte aucune parure étrangère. Sa grandeur se suffit à elle-même ; elle est plus belle dans sa simplicité. A ce

titre rien ne devait attirer davantage, et mieux récompenser le zèle des historiens ; et la récente publication de M. J. Quicherat, qui réunit à l'édition des deux procès les fragments des chroniqueurs et les actes de toute sorte relatifs à la Pucelle, devait donner une impulsion nouvelle à ces études. J'y ai cédé comme plusieurs autres ; et peut-être est-il tard maintenant pour offrir au public le résultat de ce travail suspendu pendant quelque temps par d'autres travaux. La grandeur du sujet n'est pas à elle seule une excuse, ni les facilités offertes aux recherches une recommandation pour une nouvelle histoire. Cependant, j'ai pensé qu'après tant de récits qui s'autorisent de noms célèbres, la vie de Jeanne d'Arc pouvait encore être racontée. Ce n'est pas seulement parce que ces récits, étant pour la plupart des pages détachées d'une histoire générale, ont dû se réduire aux proportions du livre d'où ils sont tirés : replacés en leur lieu, ils pourraient racheter cet inconvénient par l'avantage de mieux paraître dans la suite de l'histoire. S'il m'a semblé qu'on pouvait tenter quelque chose encore, c'est dans l'usage et dans l'appréciation

des documents où doivent puiser toutes les histoires de la Pucelle. On sait combien ils sont nombreux. Un fait si plein d'éclat, à une époque déjà féconde en chroniques et en écrits de toute sorte, a agi sur tous les esprits et laissé sa trace dans tous les écrivains du temps, et les deux procès qui ont poursuivi tour à tour par tant d'interrogatoires et d'enquêtes la condamnation de Jeanne d'Arc et sa réhabilitation, ont recueilli une masse de témoignages qui, sans cette cause toute providentielle, eussent été perdus pour l'histoire. Or, il y a un double écueil parmi tant de richesses : c'est tout à la fois de trop confondre et de trop distinguer.

Le plus souvent, on a trop confondu. L'histoire a paru si merveilleuse en elle-même, qu'on n'a pas vu grand inconvénient à y joindre la légende. Tout se mêle alors sans qu'il soit possible de discerner ce qui est de l'une ou de l'autre. Il semble que le récit n'y perde rien ; mais, en proposant du même ton au lecteur les choses qui dérivent des traditions les moins autorisées et celles qui s'appuient des témoignages les plus forts, on l'amène nécessairement, même dans

les livres les plus éloignés de l'esprit de système, à les recevoir ou à les rejeter de la même sorte. Et pourtant, quand on les jugerait au fond de même nature, encore serait-il bon d'en signaler et d'en discuter l'origine, afin que chacun pût voir ce qu'il en doit prendre ou laisser.

D'autres fois, au contraire, on établit plus de distinction qu'il ne faut. Les deux procès ont un caractère et un esprit bien opposés ; mais, peut-on dire qu'ils nous font de Jeanne d'Arc deux portraits différents ? et M. J. Quicherat, qui, comme éditeur de tous les deux, les pouvait voir du même œil l'un et l'autre, a-t-il raison de dire du second, dans ses *Aperçus nouveaux* : « Le procès de réhabilitation vint ensuite donner une tournure de commande aux souvenirs, qu'il eut au moins le mérite de fixer. — Il est la source de tout ce qu'ont écrit les chroniqueurs favorables à la Pucelle : il a fourni les traits de cette froide image qui a trop longtemps défrayé l'histoire, image d'une chaste fille venue pour rendre cœur à son roi, d'abord prise en défiance, puis écoutée et suivie ; malheureuse de sa réussite, puisque la reconnaissance du monarque, en la rete-

nant plus qu'il n'aurait fallu, la précipita vers une funeste fin¹. »

S'il fallait, de toute nécessité, choisir entre les deux documents, mon choix ne serait pas douteux : je préférerais le premier au second ; et en cela je ne croirais pas nuire à Jeanne. Dans le second procès nous voyons un portrait de la Pucelle, tracé par ceux qui ont conversé avec elle à toutes les époques de sa vie ; dans le premier nous la voyons elle-même, et elle est assez grande pour se montrer imposante encore au milieu des retranchements et des altérations que sa parole a pu subir. Mais pourtant on ne peut pas tout dire sur soi-même, et les juges ont supprimé les témoins. Le premier procès a donc des lacunes ; c'est avec le second qu'il faut les remplir.

Le second procès d'ailleurs, autant qu'il l'a pu, a puisé, s'il est permis de le dire, aux sources du premier. Il en a appelé non pas les témoins, mais les acteurs, les hommes les plus intéressés

1. *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, page 156.

à le défendre : J. Beaupère, le second de P. Cauchon ; Th. de Courcelles, qui mit le procès-verbal en latin ; les greffiers, l'huissier, et presque tous les assesseurs encore vivants ; et quand bien même les autres dépositions recueillies pourraient être regardées comme produites au nom de l'accusée, elles ne feraient encore que rendre au premier procès un élément qu'on ne peut, sans injustice, retrancher de la cause. Leur appréciation ne ressemblera pas à celle des juges ; mais apprécieront-ils moins justement ? Et Jeanne, dans leurs témoignages, sera-t-elle autre qu'on ne la voit quand elle se montre elle-même dans son procès ? Sont-ce les dépositions de Dunois, de L. de Contes et du duc d'Alençon qui ont subi cette « tournure de commande » et « fourni les traits de cette froide image » des histoires postérieures ? Où trouve-t-on Jeanne plus vive, plus pleine de vigueur et d'entrain, soit que, arrivant devant Orléans, et s'en voyant séparée par la Loire, elle interpelle rudement Dunois sur le détour que la timidité des chefs a fait prendre, en la trompant, au convoi qu'elle amène ; soit que, se réveillant à la

nouvelle de l'attaque de Saint-Loup, elle gourmande son page : « Ah ! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu ! » soit qu'à Jargeau elle entraîne aux murailles, criant au duc d'Alençon qui veut attendre : « Ah ! gentil duc, as-tu peur ? » Est-elle moins ferme et moins prompte à la réplique dans le témoignage de Séguin, un des examinateurs de Poitiers, que dans le procès-verbal des juges de Rouen ?

Mais il nous faudrait reprendre dans cette préface les traits les plus saillants de l'histoire qui va suivre. Et si le même document qui nous dépeint sa hardiesse à Poitiers, son aisance à la cour, sa bonne tenue sous les armes, et ce coup d'œil et cette science militaire dont les plus vieux capitaines étaient surpris, nous la montre en même temps pieuse et recueillie, accomplissant avec la ferveur d'une nonne et la simplicité d'un enfant toutes les pratiques de la dévotion la plus vulgaire, dira-t-on qu'ici, du moins, il a affadi son image et imprimé à sa figure la couleur que la réhabilitation avait pour objet de faire prévaloir ? Mais comment le dire, si l'on trouve les

mêmes choses dans le procès même de condamnation ou dans des pièces qui l'ont précédé? Ce ne sont pas seulement les témoins de Vaucouleurs ou d'Orléans, ce sont les docteurs de Poitiers, qui attestent, avant qu'on se décide à l'envoyer à Orléans, la dévotion de la Pucelle; c'est Jacques Gelu, archevêque d'Embrun, qui, dans son traité, composé le mois même où Orléans fut délivré, argumente en sa faveur, de sa piété, de son assiduité à la confession et à la communion¹. C'est Perceval de Boulainvilliers qui, dans une lettre écrite au duc de Milan, le 21 du mois suivant, avant le sacre, parle, en témoin, des mêmes choses². Ce n'est pas un témoin endoctriné ou prévenu, c'est Jeanne qui raconte comment, à Sainte-Catherine de Fierbois, elle entendit trois messes le même jour (séance du 27 février). C'est elle encore qui, interrogée par ses juges si elle

1. « Sollicite sacramenta ecclesiastica veneratur et frequentat, confitendo sæpe, et corpus Domini devote recipiendo. » (*Procès*, t. III, p. 406.)

2. « Immobilis Deo serviendo, missam audiendo, eucharistiam percipiendo, prima proposita continuat. » (*Ibid.*, t. V, p. 119.)

se confessait à son curé, répond qu'elle s'est confessée deux ou trois fois aux frères mendiants, et cela quand elle était à Neufchâteau : — deux ou trois fois, et elle vient de dire qu'elle y fut quinze jours ! (Séance du 22 février.) Ce sont ces mêmes juges enfin qui, lui demandant si elle a jamais fait oblation de chandelles ardentes à ses saintes, l'amènent à répondre qu'elle ne l'a jamais fait, « si ce n'est en offrant à la messe en la main du prêtre et en l'honneur de sainte Catherine (séance du 15 mars). »

On n'a donc pas le droit de dire que les deux procès, à les prendre je ne dis pas dans les articles de l'accusation ou dans ceux de la défense, mais dans les interrogatoires du premier et dans les enquêtes du second (et c'est là qu'il les faut voir), offrent de Jeanne d'Arc deux portraits différents. Si divers qu'ils soient par leurs conclusions, loin de se contredire à cet égard, ils se complètent ; et ils servent à titre égal à représenter la Pucelle dans toute sa vérité. Si les anciens apologistes de Jeanne en ont souvent trop effacé les traits, ce n'est pas que le procès de réhabilitation les ait induits en erreur : c'est

qu'ils n'ont pas su le comprendre ou le lire. L'une et l'autre chose est aujourd'hui facile, grâce aux travaux de M. J. Quicherat. Nous emploierons concurremment les témoignages des deux procès; et personne n'a jamais entrepris de faire autrement l'histoire de la Pucelle; car si L'Averdy a présenté en deux tableaux les traits de sa figure, c'est qu'il faisait l'histoire non de Jeanne, mais de ses procès, dans le recueil particulièrement consacré à la Notice des manuscrits. Nous réunirons donc leurs matériaux, non pas aveuglément sans doute, mais en disant où nous puisons, et sans oublier que, si l'un a été suscité par les amis de Jeanne, l'autre (on paraît trop ne s'en point souvenir) est l'œuvre de ses ennemis; et, d'autre part, nous chercherons à distinguer ce qui est de la légende et ce qui est de l'histoire, non pour supprimer la première, mais pour l'admettre à son vrai titre, sans farder la seconde des fausses couleurs qu'elle en pourrait recevoir.

En reproduisant les paroles de Jeanne dans le français du temps, quand elles nous sont ainsi parvenues, nous ne nous croirons pas astreint

à en garder ni l'orthographe, ni les formes devenues inintelligibles : car une histoire est faite pour être lue sans étude ; et il faut éviter d'ailleurs le contraste que ces paroles pourraient offrir dans la même page et dans le même discours, selon qu'elles seraient prises du français ou traduites du latin.

Les tomes désignés dans les notes sans autre indication d'ouvrages, sont ceux des *Procès de Jeanne d'Arc*, publiés par M. J. Quicherat, et comprenant, le tome I^{er}, le procès de condamnation ; les tomes II et III, le procès de réhabilitation ; le tome IV, les fragments des historiens ; et le tome V, les pièces diverses. Nous croyons être utile au lecteur en renvoyant de préférence à cet ouvrage, même pour les chroniques publiées intégralement dans d'autres collections.

Nous donnerons à la fin, dans l'ordre alphabétique, une courte notice des historiens originaux, ou des témoins qui ont déposé au procès, afin qu'on puisse se rendre compte de la valeur de leur parole, dans les passages où ils seront cités.



INTRODUCTION.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Jamais la France ne fut plus en péril qu'au moment où parut Jeanne d'Arc.

L'Angleterre, jadis conquise par les Normands français, prenait à son tour possession de la France : c'étaient les représailles de la conquête, et le terme où semblait aboutir la longue rivalité qu'elle avait provoquée.

La rivalité des deux nations n'avait en effet pour principe aucune opposition naturelle soit des pays, soit des races. Les deux pays, voisins sans se toucher, se trouvaient, grâce au détroit, quand la mer n'était pas encore un sujet de querelle, exempts de ces conflits qui naissent le plus souvent de limites communes ; et les deux popu-

lations étaient sœurs : ce sont les mêmes races qui ont, à l'origine, peuplé la Gaule et la Bretagne. Toujours unies dans leurs destinées, elles avaient subi ensemble la conquête romaine, suivi les mêmes révolutions, figuré dans la même division de l'empire; et à l'époque des invasions barbares, ce sont des races sœurs encore qui se les partagèrent. Que si la transformation des deux peuples se fit dans des conditions différentes, si les Francs se fondirent au sein des populations de la Gaule, tandis qu'en Bretagne les Anglo-Saxons prévalurent, ce changement dans le caractère des deux contrées n'altéra point leurs bons rapports. Egbert, roi de Wessex, était dans l'alliance, on pourrait dire dans la clientèle de Charlemagne, et les deux pays s'envoyaient et s'empruntaient tour à tour l'un à l'autre leurs missionnaires et leurs savants. Cette différence du langage qui devait rendre les communications plus difficiles, les relations moins étroites, semblait même à la veille de cesser, au moins dans les classes dominantes, lorsque l'Angleterre fut envahie par les Normands.

C'est alors que la rivalité commença.

L'occupation de l'Angleterre (1066) faisait au duc de Normandie une position menaçante pour le roi dont il relevait. Sans rien changer à sa

condition de vassal, elle agrandissait considérablement son état; elle le faisait sur le sol étranger l'égal de son suzerain de France, avec une supériorité de ressources qui, au moindre différend, le mettait en mesure de faire la loi, bien loin de la subir. La France, n'ayant pas su empêcher la conquête, voulut en prévenir les résultats; et tout l'effort de sa politique tendit à rompre entre l'Angleterre et la Normandie cette union qui la tenait elle-même en échec : politique inaugurée par Philippe I^{er} lui-même en face de Guillaume le Conquérant, continuée avec plus de suite, mais sans plus de bonheur, par Louis VI contre Henri I^{er}, et qui, mal soutenue par Louis VII, confondue par l'heureuse fortune et l'habileté de Henri II son rival, fut reprise par Philippe Auguste contre Richard Cœur de Lion et surtout contre Jean sans Terre. Mais cette fois il ne s'agit pas seulement d'amener le partage des possessions anglaises entre les membres de la famille régnante. Le crime par lequel Jean s'est débarrassé de son neveu lui a suscité un prétendant bien autrement redoutable : le roi, son suzerain, armé des droits de la justice. De là ces réunions au domaine, maintenues par Louis VIII, et que saint Louis aurait eu si bien le droit et le moyen d'accroître, grâce aux at-

taques imprudentes et aux agitations intérieures de l'Angleterre sous Henri III, s'il n'avait mieux aimé les affermir en les réduisant, par un excès de scrupule et de modération (1259).

Jusque-là, la France a l'offensive. Malgré la disparité des ressources, elle attaque sa rivale, non-seulement sous Philippe Auguste, mais dès le règne de Philippe I^{er}, au temps du Conquérant, et sous Louis VII, lorsque Henri II réunit à l'Angleterre les domaines de la Normandie, de l'Anjou, de l'Aquitaine ; et les rois d'Angleterre ainsi provoqués ne vont guère au delà des nécessités de la défense, respectant jusque dans leur ennemi, leur suzerain. Mais la querelle va changer de face. Après la paix de saint Louis, les deux nations, détournées d'abord l'une de l'autre par les tendances diverses de leurs gouvernements, avaient été ramenées à la lutte, contre le gré d'Édouard I^{er}, par le génie remuant de Philippe le Bel : guerre moins funeste en elle-même que par le traité qui la termina (1299 et 1303) ; car pour sceller l'union des deux pays, il stipulait entre le fils d'Édouard et la fille de Philippe le Bel un mariage qui contenait en germe la guerre de Cent ans.

Dès ce moment les rôles sont changés : ce n'est plus la France qui, en vertu des droits de

la suzeraineté, intervient dans les troubles de l'Angleterre pour arriver à la division ou à la confiscation de ses provinces continentales : c'est l'Angleterre qui revendique la France elle-même comme un héritage usurpé par la maison de Valois sur le petit-fils de Philippe le Bel, Édouard III. La querelle change donc d'objet et de caractère : il ne s'agit plus de telle ou telle province, mais du royaume ; et la question, en cessant d'être féodale pour se faire dynastique, devient nationale : car la dynastie est le signe et la sauvegarde de l'indépendance du pays.

C'est à cette phase nouvelle de la rivalité des deux peuples que se rattache la mission de Jeanne d'Arc.

La guerre de Cent ans, qu'elle fut appelée à terminer, se partage en deux grandes périodes où les succès et les revers alternent pour l'Angleterre et pour la France. Dans la première, la France vaincue par Édouard III sous Philippe de Valois et sous Jean, se relève avec Charles V pendant la vieillesse d'Édouard et la minorité de Richard II son petit-fils. Dans la seconde, après un intervalle où se produit, d'une part, l'usurpation des Lancastre (Henri IV), de l'autre la rivalité des Armagnacs et des Bourguignons, la France, vaincue sous Charles VI par Henri V,

se relèvera sous Charles VII contre Henri VI. Mais de quel abîme elle se relève et par quelle grâce inespérée ! Pour le faire entendre, signalons au moins les faits saillants de cette lamentable histoire.

Rien à l'avènement des Valois (1328) ne présageait quelle sanglante époque cette maison allait marquer dans nos annales. Philippe VI, reconnu par les trois ordres de l'État, voyait tous les princes d'alentour saluer son élévation au trône, briguer même une place dans son cortège ; et son jeune rival, Édouard, devenu roi prématurément par le crime de sa mère, gouverné par elle et déconsidéré par la tutelle où il était retenu comme par les revers qui la déshonoraient, se trouvait réduit à venir faire hommage au prince dont il allait disputer la couronne. Mais tout change dès qu'il s'est affranchi de la triste solidarité du parricide, et bientôt l'on put voir ce qu'il y avait de faiblesse sous les brillants dehors du despotisme des rois de France, ce qu'il y avait de force pour les rois d'Angleterre, jusque dans le frein que la constitution leur imposait.

La guerre entamée d'abord par la Flandre et par la Bretagne, est bientôt portée au cœur même de la France. Édouard III débarque en

Normandie : c'est la patrie de ses aïeux les conquérants de l'Angleterre. Mais, pour conquérir la France, il a besoin de l'aide des Anglais : la Normandie leur est livrée en proie par cet héritier de Guillaume le Bâtard. Une charte qu'il a trouvée à Caen, charte par laquelle Philippe VI octroyait au duc (Jean, son fils) et aux barons de Normandie une nouvelle conquête de l'Angleterre, est envoyée en Angleterre, publiée dans toutes les paroisses, comme pour reporter sur les nouveaux Normands tout l'odieux attaché en Angleterre au nom de leurs ancêtres, et confondre les vieilles inimitiés en une haine commune contre la France. Dès ce moment, c'est bien le peuple anglais qui soutient la lutte avec Édouard, et l'on sait quel en fut le résultat : la bataille de Crécy (1346), c'est-à-dire, le triomphe d'une armée mercenaire, mais nationale, sur l'armée féodale ; et la prise de Calais (1347), qui donnait à l'Angleterre une porte ouverte en France'.

Tandis qu'Édouard, en ménageant les Anglais pour obtenir leur libre concours, avait su les intéresser à la guerre, même lorsque cette guerre était toute de conquête, le roi de France, grâce aux déplorables facilités de son droit absolu, trouvant bon tout moyen de se créer des ressources, les confiscations, les altérations de mon-

naie, avait épuisé le pays et le décourageait, même quand il s'agissait de défense nationale. Ce fut bien pis encore sous le roi Jean : il en vint à s'aliéner non-seulement le peuple par ses exactions, mais jusqu'à la noblesse par ses violences ; et la guerre fut marquée par une défaite bien plus fatale encore : la bataille de Poitiers (1356), qui donna au vainqueur non pas une ville, mais le roi, c'est-à-dire, comme un gage du royaume. La France fit alors la triste expérience d'un pouvoir qui ne connaît rien, qui n'a rien ménagé hors de soi. Il tombe, et rien n'est prêt pour y suppléer. Au lieu du parlement dont la royauté anglaise peut s'appuyer dans le péril, l'héritier du pouvoir en France est en présence des États généraux, où fermentent tous les ressentiments de la nation. Au lieu d'un concours, c'est la lutte qu'il y trouve ; et ce grand mouvement national provoqué par l'excès du mal, aboutit à l'insurrection de la commune dans Paris, au soulèvement des Jacques dans les campagnes. C'est dans ces conditions que le dauphin, ayant vaincu et Marcel et les Jacques, prit le parti, ne pouvant vaincre les Anglais de la même sorte, de traiter avec eux (Brétigny, 1360) : déplorable traité commandé par les circonstances, mais qui ne sauvait la cou-

ronne qu'au prix de la moitié de la France, laissée en toute souveraineté au roi d'Angleterre.

Une chose qui fait pardonner au dauphin le traité de Brétigny, c'est que, roi, il sut en réparer les conséquences. Sans rendre le pouvoir royal moins absolu, il le fit plus populaire par la réforme de l'administration, par l'éloignement des Compagnies qui entretenaient jusque dans la paix tous les maux de la guerre, et bientôt par une guerre qui, mettant à profit les fautes du gouvernement anglais, sut lui reprendre plusieurs de nos provinces.

Mais ce retour de fortune fut cruellement compensé sous le règne suivant.

Les deux pays, après Édouard III et Charles V, avaient subi des vicissitudes analogues : de part et d'autre une minorité, des tiraillements, causés par les vues ambitieuses des oncles du roi, et des excès qui provoquèrent également des mouvements populaires : Wat Tyler en Angleterre, et en France les Maillotins. Seulement, en Angleterre, le roi, devenu majeur, prit en main le pouvoir ; et quand son autorité eut dégénéré en tyrannie, une révolution porta au trône une branche intéressée à relever son usurpation par des victoires. En France, à la minorité du roi

succéda bientôt sa folie, c'est-à-dire le gouvernement des proches sans responsabilité, des rivalités de pouvoir sans frein; et, pour conséquence, une guerre civile qui préparera le triomphe de la guerre étrangère.

La révolution qui renversa Richard II au profit d'Henri IV, ne rompit point immédiatement la paix que Richard avait conclue avec la France. Henri IV n'en eut pas le loisir : il avait à réprimer à l'intérieur les mouvements excités au nom du prince qu'il avait mis à mort, ou des réformes qu'il n'avait pas accomplies ; mais, au prix de cette lutte, son fils Henri V se trouva libre de tirer parti des troubles de la France. La France était plongée, tout à la fois, et dans le schisme et dans l'anarchie : le schisme fomenté par elle depuis que la papauté s'était soustraite à la captivité d'Avignon; l'anarchie née de la rivalité des ducs d'Orléans et de Bourgogne. Le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, après avoir tué le duc d'Orléans et triomphé insolemment de son assassinat, se trouvait n'avoir vaincu que pour devenir à Paris l'homme des Bouchers; et il y tombait avec eux, laissant la place au parti de son rival, devenu, par une alliance avec les hommes du Midi, le parti des Armagnacs. Entre les deux partis, les Anglais avaient le choix des

alliances, et Henri IV avait soutenu tour à tour le duc de Bourgogne et le jeune duc d'Orléans. Henri V, mis comme son père en demeure de choisir, prit pour ennemi celui qui était au pouvoir ; c'était se rouvrir la voie des conquêtes, et donner à cette guerre d'ambition les dehors d'une guerre sainte, en attaquant les derniers fauteurs de la papauté schismatique.

La prise d'Harfleur, un autre Calais, un Calais aux bouches de la Seine, ouvrant la France à l'Angleterre, fermant la mer à Rouen, à Paris ; la journée d'Azincourt (1415) ; répétition sanglante des journées de Crécy et de Poitiers, tels furent les débuts de la guerre, et la suite y répondit. Henri V, à son retour de Londres, où il est allé mettre en sûreté ses prisonniers (parmi eux les ducs d'Orléans et de Bourbon), trouve les villes presque sans défense (1417) : toutes les garnisons en ont été rappelées pour la lutte des Armagnacs contre les Bourguignons. Caen, Bayeux, etc., sont réduits à capituler ; la Bretagne, l'Anjou, sollicitent du vainqueur des traités de neutralité, tels qu'il en a déjà avec la Flandre. Ainsi couvert sur ses flancs, il peut avancer en toute liberté, divisant son armée pour accomplir, au milieu de la terreur universelle, plus de sièges en même temps. La chute des Armagnacs, la

rentrée du duc de Bourgogne à Paris, n'arrêtent pas ses progrès en Normandie. Rouen succombe : c'est au duc de Bourgogne, à son tour, d'en répondre à la France ¹.

La prise de Rouen avait excité la plus vive émotion. Un cri s'élève de partout, qui commande la fin des luttes civiles. Les partis font trêve. Le duc de Bourgogne, ayant le roi, aurait été jusqu'à la paix, et le dauphin, qui était avec les Armagnacs, n'y répugnait pas : il n'avait point de grief personnel contre le duc ; et il avait tout intérêt, comme héritier du trône, à s'assurer de son concours. Mais la paix ne se pouvait pas faire entre eux sans supprimer toute l'importance des Armagnacs. Ce furent ces perfides conseillers qui préparèrent et accomplirent, au nom du dauphin, le guet-apens du pont de Montreuil (1419).

Le meurtre du duc de Bourgogne, à Montreuil, vengeait le meurtre du duc d'Orléans ; mais cette vengeance était un assassinat, et ce nouveau crime, loin de rien réparer, devait mettre plus bas encore et le dauphin et la France. Les Parisiens se déclarèrent contre les meurtriers ; Philippe le Bon, fils de Jean-sans-Peur, ne pouvait pas faire défaut à son parti. Il vint, résolu de venger son père, mais par les Anglais,

et, par conséquent, aux dépens de la France. Une conférence fut tenue à Arras, et l'on y fixa les bases de la paix, qui fut signée à Troyes (1420).

Le traité de Troyes semblait être la conclusion définitive de la lutte qui avait si longtemps divisé la France et l'Angleterre. Il donnait pour bases à la paix l'union permanente des deux pays sous un même roi, la fusion des deux familles royales en une seule famille. Le dauphin était proscrit, il est vrai ; c'était le salaire du crime de Montereau. Mais la fille de Charles VI épousait Henri V ; elle partageait avec lui le trône d'Angleterre en attendant le trône de France : et c'était à leurs descendants qu'était assurée la possession des deux royaumes. Tout le monde, hormis le dauphin, paraissait gagner à cet arrangement : le duc de Bourgogne était vengé, Charles VI gardait sa couronne, et la France y trouvait l'assurance de voir se rétablir un jour l'union de ses provinces. Jamais paix avait-elle tant donné aux vaincus ? Mais le vainqueur n'y perdait rien que l'odieux même de la victoire. La conquête, se voilant sous les apparences d'un bon accord, y trouvait le moyen de s'affermir et de s'étendre. Que si, pour porter la couronne, Henri V devait attendre la mort de Charles VI,

il n'attendait rien pour en exercer tous les droits. Il devait gouverner à la place du roi malade, et poursuivre en son nom, avec les ressources des deux couronnes, la guerre contre le dauphin et les Armagnacs. Charles VI semblait ne plus vivre que pour couvrir cette intrusion et la faire mieux agréer de la France.

Disons-le donc : jamais la France ne fut si bas dans l'histoire qu'à l'époque du traité de Troyes. Ce traité, sous prétexte d'unir les deux pays, abandonnait en une fois à l'Angleterre, non pas seulement ce qu'elle avait conquis, mais ce qui lui restait à conquérir. Le vainqueur voulait bien n'être que l'héritier du vaincu, et promettait de lui laisser, sa vie durant, les ornements de la royauté, un état honorable, la résidence en son royaume ; mais au fond il était roi déjà, ayant la capitale et tous les grands instruments du pouvoir. La France, livrée par tous ceux qui la devaient défendre, le roi, les princes, les États généraux, le Parlement, l'Université, n'avait de refuge pour sa nationalité qu'auprès d'un prince déshérité par son père comme assassin, et dans le camp plus que jamais odieux des Armagnacs. C'est là qu'Henri V comptait lui porter bientôt le dernier coup lorsqu'il mourut, et Charles VI après lui (1422).

La mort d'Henri V préservait le dauphin d'une perte immédiate, sans le sauver pourtant.

Henri VI, proclamé roi de France après la mort de Charles VI, était un enfant de dix mois, et une telle minorité convenait peu à de si grandes affaires ; mais Henri V avait sagement pourvu à la régence. De ses deux frères, il avait désigné le plus jeune, Gloucester, pour l'Angleterre ; l'aîné, Bedford, le plus capable, pour la France : et cet arrangement avait été maintenu au fond, avec un changement dans les titres, propre à calmer les susceptibilités du parlement anglais. Désigner l'aîné des princes pour la France, n'était-ce pas donner à la France le pas sur l'Angleterre ? Bedford fut nommé régent des deux royaumes, Gloucester, son lieutenant en Angleterre ; et de cette façon, le plus habile restait toujours où était le danger.

Le dauphin avait été proclamé aussi à la mort de Charles VI, sous le nom de Charles VII, et il était, lui, en âge de régner. Mais la légèreté de son caractère, son goût pour les plaisirs, le détournaient des soins les plus indispensables : « n'avait point cher la guerre s'il s'en eût pu passer. » La conduite des affaires restait donc à ceux qui l'entouraient : or c'étaient les plus fougueux des Armagnacs, des hommes qui n'avaient rien à

attendre du parti contraire; qui, pour s'en mieux garder, n'avaient pas craint de se faire une barrière de l'assassinat : Tannegui du Chastel, Louvel; et, après eux, des étrangers : le connétable de Buchan, Douglas, Narbonne; ou bien encore, parmi les meilleurs, quelques hardis chefs de bande, Xaintrailles, La Hire : La Hire qui jurait que Dieu le Père, s'il se faisait gendarme, se ferait pillard, et qui, en raison de cette confraternité, s'écriait « en son gascon, » avant de se jeter dans la bataille : « Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrais que La Hire fît pour toi, s'il étoit Dieu et que tu fusses La Hire ' ! »

Tout l'avantage demeurerait donc au jeune Henri VI. Avec les ressources de l'Angleterre et ce qu'elle avait directement conquis en France, il avait ce que lui donnait dans le royaume le parti du duc de Bourgogne, c'est-à-dire presque tout le Nord; il avait Paris et tous les grands corps de l'État, et ses alliances venaient encore de s'affermir et de s'étendre. Dans une conférence tenue par Bedford, à Amiens, le duc de Bretagne et son frère Richemont s'étaient rencontrés avec le duc de Bourgogne; et un double mariage resserrait par des liens de famille l'union des pays : le duc de Bourgogne donnait une

de ses sœurs à Richemont et une autre à Bedford. Charles VII retenait en général les provinces du centre et du midi, les apanages des princes faits prisonniers à Azincourt, et ce que pouvaient mettre à sa disposition les maisons d'Anjou et d'Alençon, les comtes d'Albret et d'Armagnac. Il avait réuni ses États généraux à Bourges ; il s'était fait, des conseillers de Paris restés fidèles à sa cause, une ombre de parlement à Poitiers. Mais sa détresse était extrême. Les troupes, composées en partie d'Écossais et de Lombards (les Écossais par haine de l'Angleterre ; les Lombards par attachement au fils de Valentine de Milan, et tous un peu par amour de la solde ou du pillage), donnaient à sa cause un air que la présence des Gascons d'Armagnac ne rendait pas beaucoup plus national ; et la manière d'agir de cette armée faisait bien plus douter encore qu'elle fût française : car il lui fallait vivre, et Charles VII n'ayant pas de quoi l'entretenir, elle vivait aux dépens du pays. On avait donc tout à gagner en l'envoyant en pays ennemi, et l'on chercha, par son moyen, à se rouvrir les voies de communication avec les villes demeurées fidèles en Champagne et en Picardie. Mais des deux côtés on échoua. En Champagne, on se fit battre en voulant reprendre Crevant aux Bourguignons ; en

Picardie, on laissa le Crotoy tomber aux mains des Anglais ¹.

Heureusement pour la France, Henri VI avait pour oncle non pas seulement Bedford, mais aussi Gloucester; et, tandis que le premier faisait tout pour se mieux assurer l'alliance du duc de Bourgogne, l'autre faillit la rompre. Il décidait Jacqueline de Hainaut à répudier le duc de Brabant, cousin de Philippe le Bon, pour l'épouser lui-même, froissant par là le duc de Bourgogne dans ses intérêts les plus chers; car Jacqueline, par son divorce, rompait les liens de famille qui l'attachaient à ce prince, et par son nouveau mariage elle lui enlevait l'espoir d'une succession qui semblait infaillible, tant qu'elle aurait eu pour mari le valétudinaire duc de Brabant. Cette querelle, qui absorbait justement toute l'attention de Bedford, donna quelque répit à Charles VII : il continuait donc sa petite guerre, mais parmi des tiraillements qui la pouvaient rendre encore dangereuse. Ses généraux, jaloux l'un de l'autre, n'avaient pu s'entendre qu'en mettant à leur tête le duc d'Alençon, un prince de quinze ans. Il fut battu et pris à Verneuil; le connétable de Buchan, Douglas, Narbonne, et presque tous les Écossais demeurèrent sur le champ de bataille ².

Ainsi rien ne réussissait à Charles VII. Dans cette lutte où l'Angleterre n'avait pu rentrer encore avec toutes ses forces, il avait tenté deux coups un peu plus décisifs, à Crevant, à Verneuil; et il avait été battu. Tout n'était point perdu encore, grâce à la diversion du Hainaut. Gloucester, ayant épousé Jacqueline, voulait entrer en possession de ses États. Qu'eût-il gagné à prendre la femme sans la dot? Mais c'était ce que le duc de Bourgogne était le moins disposé à laisser prendre. La lutte était imminente : le duc de Bourgogne avait reçu de Gloucester un défi; et beaucoup d'autres, Richemont, par exemple, se trouvaient fort mal de leurs nouveaux alliés. Pour que ceux qui se voulaient éloigner des Anglais vinssent à Charles VII, que fallait-il? Il fallait qu'ils ne trouvassent plus auprès de lui ces chefs armagnacs en qui ils voyaient des ennemis personnels. C'est ce que comprit une femme de grand sens, qui savait dominer Charles VII par l'autorité de sa position comme par l'ascendant de son esprit, la reine de Sicile Yolande d'Aragon, veuve de Louis II d'Anjou et mère de la jeune reine de France. Ce fut par ses conseils qu'il offrit l'épée de connétable à Richemont. Richemont, frère du duc de Bretagne et beau-frère du duc de Bourgogne, pouvait devenir un lien

entre le roi et ces deux princes. Les chefs armagnacs ne tentèrent point de retenir un pouvoir qui leur échappait, et le principal, Tannegui du Chastel, couvrit au moins sa retraite d'une noble parole : « Que j'à à Dieu ne plût, que pour lui demeurât à faire un si grand bien, comme la paix entre le roi et Monseigneur de Bourgogne ¹. »

Cette petite révolution de palais pouvait tout changer dans la France. Si les Anglais avaient officiellement pour eux les corps de l'État, ils n'avaient jamais eu la nation. Les haines des partis avaient pu seules comprimer les répugnances populaires. Mais l'équilibre commençait à se rompre à leur détriment ; les seigneurs s'irritaient de leur morgue, les villes de leurs exigences. Paris d'abord, avait bien eu pour les recevoir ses réjouissances accoutumées ; mais maintenant on y murmurait de tout : les mesures les mieux justifiées étaient mal accueillies venant d'eux. Le journal de cet universitaire qu'on appelle le Bourgeois de Paris est l'écho fidèle de ces plaintes : que les Anglais viennent ou s'en aillent, il a toujours quelque chose à dire sur ce qu'ils gâtent en venant ou volent en repartant. Et le pays tout entier, qui subissait leur domination, accusait leur impuissance. Le

brigandage avait pris possession des campagnes ; le brigandage était devenu la forme commune de la guerre. Les champs n'offrant plus rien, on prenait les hommes : on les entassait jusqu'à cent et deux cents dans les caveaux des tours, pour les contraindre par des tortures de toutes sortes à se racheter en livrant leur argent. Et ces excès se continuaient là même où la guerre ne s'étendait plus. C'est surtout dans les provinces soumises aux Anglais, que ces brigands (*brigandi*) avaient élu domicile, vivant aux dépens des vaincus, et aussi au mépris des vainqueurs : et c'est aux nouveaux maîtres qu'on s'en prenait partout. A ces périls nés de la position faite aux Anglais en France par la conquête, ajoutez ceux dont Bedford n'avait pu prévenir les causes parmi les siens, les querelles de Gloucester avec le duc de Bourgogne sur le continent, avec le cardinal de Winchester, son oncle, en Angleterre.

La situation prenait donc, par contre-coup, un caractère moins fâcheux pour Charles VII. L'épée de connétable donnée à Richemont était un gage de réconciliation pour tous : aller à Richemont, c'était un premier pas vers le duc de Bourgogne son beau-frère, au moment où l'ambition de Gloucester l'éloignait de Bedford. Quelle meilleure occasion de le ramener au roi, et avec

lui, on le peut dire, tout le reste de la France? Mais cet espoir fut trompé : Richemont, fier du concours qui se faisait autour de lui, ne garda plus de mesure et se rendit odieux par son despotisme. Trop rude pour mener le jeune roi par lui-même, il avait imaginé de le conduire par des favoris que le prince acceptait de sa main; mais ces hommes même ne songeaient à user de la faveur du roi que pour secouer le joug du connétable. Ces intrigues dominèrent toute autre chose : elles faisaient avorter les campagnes; et en somme l'œuvre de Richemont se réduisit à faire tuer deux de ces favoris (Giac et Beaulieu) et à se faire chasser par le troisième (La Trémouille)¹.

Le gouvernement revenait donc aux Armagnacs : plus d'espoir, ni du côté de la Bretagne, ni du côté de la Bourgogne; et, pendant que ces fautes se commettaient à la cour de Charles VII, Bedford avait pourvu de son côté aux dangers les plus pressants. Il avait mis un terme aux fatales querelles de Gloucester avec Winchester, en détournant ailleurs l'ambition du cardinal; avec le duc de Bourgogne, en dissipant toutes les craintes que les vues de Gloucester lui avaient causées. Le mariage de ce prince et de Jacqueline avait été cassé par le pape; bien plus, le duc de Brabant, le mari lé-

gitime, étant mort, Gloucester n'avait pas même songé à renouer l'union rompue, et il avait laissé Jacqueline et le comté de Hainaut pour épouser sa maîtresse. Le duc de Bourgogne, un instant incertain, le duc de Bretagne, un instant ennemi, étaient ramenés à l'alliance anglaise, et Charles VII restait seul avec son triste entourage. C'était pour Bedford le moment de reprendre enfin l'œuvre interrompue de Henri V : il fallait frapper un grand coup, passer la Loire, et ne plus laisser même à Charles VII le triste nom de *roi de Bourges*. Salisbury, substitué à Warwick dans le commandement des armées, fut chargé d'assiéger Orléans.

La ville d'Orléans formait une sorte de carré long, comprenant à l'est et pour la plus grande partie l'ancienne ville romaine ; à l'ouest, l'ancien bourg d'Avignon (Avenum), joint à la ville en 1345 par Philippe de Valois. Le plus grand côté, au sud, longeait la Loire sur une étendue d'environ mille mètres ; le côté parallèle, au nord, ne dépassait pas une ligne que l'on pourrait tracer de la place actuelle du Martroi aux dépendances de l'Évêché. Les deux autres descendaient de ces points vers le fleuve, celui de l'est, en ligne droite : c'était le côté de l'enceinte ro-

maine ; celui de l'ouest, par une ligne plus courbe qui enveloppait l'église Saint-Paul : c'était le côté du bourg d'Avignon. La ville était donc loin d'atteindre aux limites qu'elle a aujourd'hui, mais la population s'y acheminait déjà par des faubourgs « les plus beaux du royaume, » qui se prolongeaient à l'issue des portes (porte de Bourgogne à l'est ; portes Parisis et Bernier au nord ; porte Renard à l'ouest). Devant la portes du sud, un pont de dix-neuf arches, qui s'appuyait vers le tiers de sa longueur sur une île aujourd'hui supprimée (motte Saint-Antoine et motte des Poissonniers), menait à la rive gauche de la Loire, où s'élevaient le grand couvent des Augustins, et, au-delà, un nouveau faubourg, dit « Portereau Saint-Marceau' ». »

Réduit à son enceinte, Orléans faisait encore une immense tête de pont au passage de la Loire. Ses murs, qui, pour les trois quarts de leur étendue, reposaient sur les fondements romains, épais de deux mètres, hauts de six et même de dix au-dessus du niveau de la plaine, étaient bordés d'un fossé large de treize mètres, profond de six, et flanqués de tours à trois étages, qui dominaient la muraille et faisaient une saillie de dix mètres au moins dans les fossés de la place. Les portes, resserrées chacune entre deux de ces tours, étaient en outre défendues par des

boulevards, ouvrages en terre de forme carrée, entourés d'un fossé et d'une forte palissade. Le pont, sur la rive gauche, avait une défense de même sorte : c'était d'abord un pavillon élevé sur la culée même du pont, et séparé de la rive par un fossé qu'alimentaient les eaux de la Loire (on le nommait, des deux tours dont il était flanqué, les Tourelles ou Tournelles); et au delà du fossé, un vaste boulevard qui en couvrait les approches et qu'on appelait le boulevard des Tourelles. Cette forteresse, jointe à la ville, mais séparée d'elle par un pont d'une telle longueur, était bien aventureuse. Pour y suppléer, au besoin, on avait, dès 1417, aux premières apparitions des Anglais dans le pays, élevé une autre bastille à l'endroit où le pont s'appuyait sur l'île de la Loire : la bastille Saint-Antoine'.

De part et d'autre on n'avait rien négligé pour donner plus de vigueur à l'attaque ou à la défense. Salisbury, avant d'approcher de la place, avait voulu s'en assurer la route et les abords. Il avait pris sur la route, par capitulation ou par force, Rambouillet, Rochefort, le Puiset, Thoury, Janville; et il réduisit de la même sorte les alentours d'Orléans : sur la basse Loire, Meun et Baugency; sur la haute Loire, Jargeau et Châteauneuf. C'est alors que, maître du fleuve au-

dessus et au-dessous d'Orléans, il fit une première démonstration contre la ville. Il passa le fleuve, prit Olivet à une lieue d'Orléans, et envoya quelques coureurs jusqu'aux premières barrières de la place¹.

Les Orléanais tinrent compte de l'avertissement. Ils avaient, par des contributions volontaires, pourvu la ville d'armes et de vivres. Ils tirèrent de leurs magasins tous les engins qui se plaçaient aux murailles en cas de siège, pour en protéger les défenseurs ou repousser les assaillants : mantelets mobiles faisant parapets, bombardes et canons (on en compta soixante et onze pendant le siège); ils mirent en bon état leurs tours, leurs boulevards, leurs barrières. Un privilège (c'en était un dans ces temps de désordre) confiait exclusivement aux habitants la garde de leur ville; mais c'était le royaume tout entier qu'il y fallait défendre. En ces conjonctures ils n'hésitèrent point à s'adjoindre tous ceux qui les y pouvaient aider; et en même temps que plusieurs villes (Bourges, Poitiers, la Rochelle) leur envoyaient des secours en vivres et en munitions, ils ouvraient leurs portes à quiconque voulut bien partager leur fortune. Ils avaient à leur tête, comme bailli du duc d'Orléans, un vieux chevalier, Raoul de Gaucourt, qui avait com-

battu à Nicopolis en 1396, et vaillamment défendu Harfleur contre les Anglais en 1415. Vaincu alors et retenu pendant treize ans dans leurs prisons, il en sortait avec le désir de prendre sur eux une éclatante revanche¹.

La prise d'Olivet, la reconnaissance poussée jusqu'aux Tourelles, avaient démasqué les vues de l'ennemi. Il voulait prendre le pont d'Orléans, non pour passer la Loire, mais pour bloquer la ville; c'est au delà de la Loire qu'il voulait s'établir pour la tenir en échec : tentative téméraire si Charles VII avait eu une armée capable de le combattre ; mais rien ne semblait à redouter du roi. Le 12 octobre, Salisbury, ayant passé la Loire, vint donc se loger au Portereau, devant le pont. A son approche, les Orléanais en avaient détruit les maisons ; ils avaient en même temps mis le feu au couvent des Augustins, ne pouvant l'occuper et ne voulant pas laisser à l'ennemi une position si forte en face des Tourelles. Mais ils ne purent tellement le détruire, que l'ennemi ne trouvât moyen d'en relever les ruines ; et en même temps que ses batteries, établies derrière la jetée de la Loire, lançaient des pierres de plus de cent livres sur la ville et détruisaient les moulins qu'elle avait sur le fleuve, de cette bastille improvisée il attaquait le boule-

vard des Tourelles par la mine comme par le canon¹.

Le 21 octobre il lui donna l'assaut ; mais tout Orléans s'était disputé l'honneur de le défendre. Les femmes même y étaient accourues, apportant des cendres brûlantes, de la chaux vive, de l'eau chaude et de la graisse fondue pour en couvrir les assaillants ; et plusieurs s'armaient de lances pour les rejeter dans le fossé. Après un combat de quatre heures, les Anglais se retirèrent pour recommencer leur travail de mine. Ils le poussèrent rapidement, malgré les contre-mines : et déjà le boulevard ne reposait plus que sur les étais des mineurs ; pour le faire crouler, il ne s'agissait que d'y mettre le feu (c'était encore, malgré l'usage de la poudre, la seule manière de faire jouer la mine), quand les Orléanais prirent le parti de l'abandonner. Ils avaient, on l'a vu, au delà des Tourelles, une bastille qui fermait le pont vers la sixième arche à partir de la rive droite : la bastille Saint-Antoine. Dès la veille, prévoyant la nécessité de la retraite, ils avaient construit vers la onzième arche, près de l'endroit où s'élevait une croix, un boulevard en charpente, qui servit d'avant-poste, le boulevard de la Belle-Croix : ils rompirent une arche entre le boulevard et la bastille,

ne les rejoignant que par un pont volant, afin que les communications de l'un à l'autre pussent être maintenues ou supprimées selon les besoins de la défense. Alors, mettant le feu aux palissades du boulevard menacé, ils se retirèrent dans les Tourelles, dont ils levèrent le pont; et des Tourelles, trop ébranlées elles-mêmes par le canon, et trop découvertes après la perte de leur boulevard pour qu'on y pût tenir encore, dans le boulevard nouveau et dans la bastille destinés à y suppléer¹.

Salisbury prit les Tourelles et n'alla point au delà : car ce n'était point par ce chemin qu'il comptait entrer dans Orléans. Comment supposer en effet que les Anglais, maîtres du nord de la Loire, fussent allés, pour prendre la ville, s'établir au sud, ayant à dos toutes les forces des Français? Comment admettre qu'ayant par le nord toute liberté d'attaquer directement ses murailles, ils eussent entrepris d'ouvrir la brèche par-dessus la rivière, sans autre moyen d'y arriver qu'en forçant un pont parfaitement défendu? Ce que voulait Salisbury, c'était d'occuper la tête du pont, pour ôter à Orléans toute communication avec ces provinces du Midi où était son espérance. Aussi, pour s'y mieux garder, fit-il rompre les deux premières arches atte-

nantes aux Tourelles. Le midi ainsi fermé, il semblait difficile que la ville pût résister longtemps quand on viendrait en force l'attaquer par le nord. Avant de s'éloigner, le soir même de la prise des Tourelles, Salisbury monta au deuxième étage de la forteresse, et il examinait l'enceinte de la place, quand un éclat de boulet le frappa au visage, et le renversa blessé à mort auprès d'un chevalier tué du même coup. Les Anglais l'emportèrent à Meun en secret, mais non pas de telle sorte que la nouvelle n'en vint à Orléans. Elle s'y répandit avec des circonstances merveilleuses : on disait que Glansdale, nommé par Salisbury capitaine des Tourelles, lui en faisait les honneurs et lui montrait Orléans de la fenêtre, disant : « Monseigneur, regardez ici votre ville ; vous la voyez d'ici bien à plein. » Salisbury regarda et reçut le coup dans l'œil. L'attaque était suspendue après la rude affaire de cette journée ; les canonniers étaient allés dîner : c'était un enfant qui, rôdant sur les remparts et voyant une pièce abandonnée, avait eu l'idée d'y mettre le feu. Jamais coup visé n'atteignit mieux le but¹.

Salisbury mourut au bout de trois jours, recommandant à ses capitaines de ne point abandonner l'entreprise. Mais les Orléanais venaient de recevoir des renforts. Le lendemain de la perte

des Tourelles, le bâtard d'Orléans (Dunois), le maréchal de Boussac, le Lombard Valperga, Chabannes, La Hire, étaient venus, avec huit cents hommes environ, s'associer aux périls de la place. Les Anglais, sans renoncer à l'attaque, jugèrent prudent de la suspendre. Ils achevèrent de mettre en bon état les Tourelles et leur boulevard, et la nouvelle bastille des Augustins. Ils y laissèrent cinq cents hommes sous la conduite de W. Glansdale, officier de second ordre, à ne voir que l'origine, mais qui n'en le cédait à personne en habileté, en courage et en haine des Français. Il jurait, dit-on, qu'à son entrée dans Orléans, il y tuerait tout, hommes et femmes. Les autres se retirèrent dans leurs cantonnements, sur la haute et sur la basse Loire, à Meun et à Jargeau, attendant, pour reprendre le siège dans sa vraie direction, un nouveau chef et des renforts de Paris¹.

Les Orléanais, ne se faisant pas illusion sur leur retraite, s'apprêtèrent à les recevoir par où ils devaient venir; et ils sacrifièrent leurs beaux faubourgs de la rive droite comme ils avaient fait les maisons du Portereau : couvents, églises, tout fut détruit comme autant de places d'armes où l'ennemi n'eût pas manqué de s'établir. En attendant, des deux côtés de la rivière on échan-

geait des coups de canon. Les Anglais des Tourelles, ravitaillés le 1^{er} décembre par Talbot et Scales, rouvrirent le feu avec plus de vigueur : munis de pièces de fort calibre, ils lançaient des boulets de pierre de 164 livres jusqu'au cœur de la ville. Les Orléanais firent si bien, qu'ils purent, même à cet égard, leur tenir tête : ils fondirent une bombarde dont les boulets pesaient 120 livres, et qui, avec deux autres canons de grosseur inusitée, appelés, l'un, Montargis, à cause de son origine, l'autre, Riffard, à cause de ses prouesses, répondaient avantageusement, du pied des murailles, au feu des Anglais. D'autres pièces, beaucoup moindres d'ailleurs, n'en faisaient pas moins bien leur office : un coup, tiré du boulevard de la Belle-Croix contre les Tourelles, en abattit le toit, qui écrasa six hommes dans sa chute ¹.

Ce boulevard de la Belle-Croix, par sa position comme par l'audace de ses défenseurs, incommodait tout particulièrement les Anglais. Un jour ils tentèrent de le surprendre ; mais on y faisait trop bonne garde. Là s'était établi de préférence un Lorrain, nommé maître Jean, qui manœuvrait un de ces canons longs et légers appelés coulevrines ; et nul, lui présent, ne se montrait impunément à découvert aux meurtrières des

Tourelles. Les Anglais le connaissaient bien ; ils auraient donné beaucoup pour en être quittes, et parfois maître Jean leur procurait le plaisir de croire que leurs vœux étaient exaucés ; il se laissait choir comme s'il eût été frappé lui-même, et on l'emportait à la ville ; mais il revenait bientôt à l'embuscade, et de nouveaux coups prouvaient aux Anglais que maître Jean n'était pas mort¹.

Tout cela n'était qu'un prélude.

L'avant-dernier jour de l'année, les Anglais se montrèrent enfin sur la rive droite, pour commencer le vrai siège d'Orléans. Talbot et Suffolk, donnés pour successeurs à Salisbury, ayant avec eux John Pole, frère de Suffolk, Scales, Lancelot de Lisle et les plus braves chevaliers d'Angleterre, vinrent à la tête de 2500 hommes, et s'établirent, non sans une vive résistance, sur les ruines de l'église de Saint-Laurent, à l'ouest d'Orléans, près des bords de la Loire, où ils se fortifièrent. Pour se relier au corps qui occupait sur la rive opposée les Tourelles et la bastille des Augustins, ils firent construire, dans une île de la Loire et de l'autre côté du fleuve, deux boulevards formés de fascines et de terre : le boulevard Charlemagne, ainsi appelé de l'île, aujourd'hui supprimée, où il était bâti, un peu au-dessous d'Orléans, et le boulevard du champ Saint-Privé,

non loin de l'église de ce nom, mais plus près de la Loire; et d'autre part, ils étendaient leur front d'attaque vers le nord, en élevant successivement le boulevard de la Croix-Boissée, en face de la porte Renard (à l'ouest), et la bastille, entre Saint-Ladre et Saint-Pouair, en face de la porte Bannier (au nord), sur l'emplacement actuel de la porte du même nom. 1200 hommes, amenés le 16 janvier par Falstolf, leur avaient permis d'étendre ainsi leur ligne¹.

En somme, leur position était loin d'être dominante. 800 hommes, qui ne pouvaient que garder les Tourelles ou faire la patrouille sur les bords de la Loire, et 3700 hommes en bataille, ce n'était pas de quoi s'emparer d'une ville comme Orléans; et on ne s'expliquerait pas cette disproportion entre les moyens et le but, si on ne tenait compte de la nécessité où les Anglais se voyaient d'éparpiller leurs forces, à mesure qu'ils étendaient leurs conquêtes : car rien n'était à eux que ce qu'ils occupaient en effet. La ville, de son côté, n'avait point reçu du dehors les renforts que réclamait son importance. Elle avait peut-être 400 hommes de garnison avant les premières attaques des Anglais; elle en avait reçu un millier depuis, de telle sorte que sa principale force était toujours dans la bourgeoisie, qui, en éva-

luant la population à 30 000 âmes, pouvait présenter sous les armes environ 5000 hommes, distribués par corps de métier, et se partageant la défense des portes et des tours¹.

C'est avec ces combattants, et ce fut principalement entre les bastilles de la rive droite et la partie correspondante des murailles, que s'établit la lutte. Chaque jour il y avait quelque alerte, soit que les Anglais assaillissent la ville, soit que les défenseurs d'Orléans se portassent aux boulevards ennemis; car les Orléanais, assiégés chez eux, étaient assiégeants à l'égard des bastilles anglaises, et ils prenaient même l'offensive plus souvent que les autres. Il semblait que les Anglais, trop peu nombreux encore pour tenter de pénétrer dans la ville, voulussent en lasser les habitants avant de l'envahir; et leurs canons servaient moins à faire brèche aux murailles qu'à lancer à toute volée leurs boulets sur les maisons des bourgeois. Mais les Orléanais ne s'en émouvaient guère, et le Journal du siège, fidèle écho de la voix publique, s'amuse à raconter les bizarreries du canon. Quelquefois la lutte générale faisait place à des combats singuliers : deux contre deux, six contre six, ou bien à des combats de pages. D'autres fois aussi, il y avait des trêves, mais elles étaient courtes, et il ne fallait pas s'attarder :

Lancelot de Lisle, un des principaux chefs anglais, s'en revenant, l'heure passée, d'une conférence avec La Hire, eut la tête emportée d'un boulet¹!

Ni la défense ni l'attaque n'en pouvaient rester là, et de temps en temps, les secours envoyés à l'un ou à l'autre parti les remettaient aux prises. La ville, n'étant bloquée que sur une moitié à peine de son enceinte, pouvait, comme les bastilles anglaises, recevoir des vivres et des renforts. Les Anglais épiaient ces convois, et les Orléanais ne réussirent pas toujours à les soustraire à leurs attaques : un jour la coulevrine de maître Jean resta entre leurs mains, et peu s'en fallut qu'il n'y restât lui-même. D'autres fois, c'est aux Anglais eux-mêmes que les secours étaient envoyés, et les Orléanais, par d'audacieuses sorties, firent entrer dans la ville ce qui n'y était pas destiné².

Un incident de cette sorte amena entre les deux partis une rencontre qui eut l'importance d'une véritable bataille.

Vers le commencement de février, Falstolf était revenu à Paris pour en ramener de nouveaux renforts, et, sous leur garde, tout un convoi de munitions et de vivres. Ce n'était pas moins de trois cents chariots avec un millier de gens

du commun, marchands et autres, et 1500 combattants anglais, normands ou picards. On entra en carême. Le convoi se composait surtout de barriques de harengs. L'occasion était excellente pour surprendre les Anglais dans l'embarras de ces voitures, et leur enlever leurs approvisionnements pour prix de la victoire ; mais les défenseurs d'Orléans n'eussent pas suffi à cette entreprise : la cour, à laquelle ils s'étaient adressés plusieurs fois, parut enfin consentir à tenter un effort. Le comte de Clermont, fils aîné du duc de Bourbon, amenait au secours du roi 3 à 4000 hommes du Bourbonnais et de l'Auvergne. Avec lui se trouvait à Blois Jean Stuart, connétable d'Ecosse, récemment revenu de Terre-Sainte, et impatient de se retrouver en présence des Anglais. Ils se concertèrent avec plusieurs autres capitaines, et tandis que ceux-ci, passant par Orléans, allaient marcher au-devant du convoi pour lui barrer le chemin, eux, partant de Blois, se devaient rendre au point de la route, où l'on comptait bien le rejoindre : vainqueurs, ils se rabattaient sur la ville assiégée ; et, les habitants se joignant à eux, tout faisait croire que les bastilles anglaises, privées de leurs renforts et attaquées de deux côtés à la fois, n'auraient pas résisté¹.

Les choses se passèrent d'abord comme on l'avait résolu. Le 8 février, arrivent à Orléans William Stuart, frère du connétable d'Écosse, et le gouverneur Gaucourt, avec 1000 combattants, dont la belle tenue fit l'admiration de la ville. La nuit suivante, 320 autres, soit au sire d'Albret, soit à La Hire; le lendemain, 300 autres encore, avec le maréchal Gilbert de La Fayette. Tous venaient pour le coup projeté; on les retrouvera dans la bataille. Il importait que le comte de Clermont n'y fût pas moins exact; pour en être plus sûr, le bâtard d'Orléans, avec 200 hommes, traversa les lignes anglaises et le vint prendre à Blois (10 février). Le 11, ceux d'Orléans se mettent en route; c'était un corps de 1500 hommes, à la tête desquels on comptait G. d'Albret, W. Stuart, Boussac, les deux Xaintrailles, Verduzan, La Hire : ils venaient de passer Rouvray-Saint-Denis, quand le convoi des Anglais débouchait d'Angerville. Rien n'était plus facile que de l'attaquer pendant qu'il s'avavançait en longue file par la route, de le rompre et de le détruire ou de le prendre : c'était l'avis de La Hire, de Poton de Xaintrailles, et de tous ceux qui venaient avec lui d'Orléans; mais le comte de Soissons n'était pas encore là. Il arrivait (il était à Rouvray depuis la veille!), il

mandait de l'attendre, disant qu'il amenait 3 à 4000 hommes, avec lesquels on était sûr d'accabler les Anglais. Ils attendirent donc, et laissèrent à Falstolf le temps d'aviser à la situation. L'habile général, se faisant une barrière de ce qui naguère était pour lui un embarras, disposa ses chariots en la forme d'un parc, large par derrière, et n'offrant qu'une longue et étroite issue par devant à qui voudrait l'y forcer. Derrière ses chariots, il se fit un autre retranchement de ces pieux aiguisés dont les Anglais étaient toujours pourvus en marche, et il s'y renferma avec ses hommes d'armes, résolu de vaincre ou de mourir : car, d'échapper par la fuite, il n'en avait ni l'espoir ni le désir¹.

Le retard avait tout compromis; la précipitation fit tout perdre. Le comte de Clermont approchait; déjà le bâtard d'Orléans et le connétable d'Écosse, le laissant à Rouvray, avaient rejoint la troupe établie en face des Anglais dans la plaine. Il avait été convenu qu'on resterait à cheval, et qu'on laisserait les gens de trait engager l'attaque des retranchements. Ces derniers s'en acquittèrent fort bien. Ils n'avaient pas seulement l'arc et l'arbalète; ils avaient apporté d'Orléans force coulevrines dont les coups mettaient en pièces les chariots laissés à la garde des archers anglais

et des marchands. Comme les archers anglais, au lieu d'être soutenus, étaient reçus derrière les palissades, et qu'il n'en sortait plus que des flèches fort incommodes pour l'assaillant, l'Écossais n'y tint pas : il mit pied à terre ; son frère William Stuart et les chevaliers français, non moins impatients de combattre, firent de même, et ils se portèrent assez confusément vers les baricades anglaises, afin de les forcer. Mais les Anglais, voyant que le principal corps de bataille ne se mettait point en devoir de les soutenir, sortirent en bon ordre, et, tombant brusquement sur eux, les accablèrent, les mirent en déroute. Ils allèrent même jusqu'à s'aventurer à les poursuivre dans la plaine, et ils le firent impunément. Vainement La Hire, Poton de Xaintrailles et plusieurs autres, rassemblant 60 à 80 compagnons autour d'eux, tombèrent sur les vainqueurs dispersés, dont ils tuèrent plusieurs : ils ne furent ni imités ni soutenus. Le comte de Clermont, qui s'était fait armer chevalier ce jour-là, demeura spectateur de la lutte, comme si les Anglais agissaient pour lui, en châtiant ceux qui avaient combattu contre son ordre. Il prit la route d'Orléans, laissant à l'ennemi le champ de bataille, et, dans cette plaine, les corps de 3 à 400 soldats et des chevaliers les plus braves : G. d'Albret, les

deux Stuart, Verduzan, Châteaudun, Rochouchart, Chabot¹.

Cette troupe qui devait chasser les Anglais de devant Orléans, dut se garder de leurs bastilles, pour y entrer sans un nouvel échec. Elle n'y vint que pour assister du haut des murailles à l'arrivée toute différente de Falstolf (le 17), ramenant son convoi intact, moins les barriques défoncées sur le champ de bataille, et qui, le jonchant de leurs débris, firent nommer cette journée, la *bataille des harengs*. Le comte de Clermont se trouvait mal à l'aise dans cette ville qu'il avait compromise au lieu de la délivrer. Il partit le lendemain de l'arrivée de Falstolf (18 février) avec Regnault de Chartres, archevêque de Reims, et l'évêque d'Orléans même, disant qu'il allait trouver le roi à Chinon, et requérir de nouveaux secours ; il commençait par emmener de la ville l'amiral L. de Culan, La Hire et plus de 2000 combattants².

Les Orléanais, comptant peu sur le secours du roi, se tournèrent vers le duc de Bourgogne, et lui firent demander, au nom du sang de France, de prendre en garde l'héritage de son cousin le duc d'Orléans. Le conseil d'Angleterre avait promis, disait-on, au duc prisonnier d'épargner son apanage ; les Orléanais réclamaient

contre Bedford le bénéfice de cette promesse ; menacés de devenir Anglais, ils cherchaient sous le patronage du duc de Bourgogne un refuge dans une neutralité qui était si peu selon leur cœur. Leur situation, en effet, allait empirant. Un instant ils avaient cru trouver contre l'ennemi un auxiliaire dans le fleuve : la Loire grossissant tout à coup avait monté jusqu'aux parapets des boulevards que les Anglais avaient construits dans la rivière ou sur ses bords (boulevard de l'île Charlemagne, du champ Saint-Privé, des Tourelles). Les Orléanais espérèrent qu'ils avaient été minés par les eaux et ne pourraient tenir ; mais les Anglais, à force de travail, avaient conjuré le péril¹.

Les Anglais gardaient donc la basse Loire ; ils entreprirent de tenir aussi la haute. Ayant rappelé à eux une partie de leurs garnisons de Jargeau et des villes de la Beauce (8 mars), ils commencèrent dès le surlendemain (le 10) une bastille à Saint-Loup, à l'est d'Orléans ; et, tout en prenant position de ce côté jusqu'alors demeuré libre, ils travaillaient à se fortifier sur leur principal front d'attaque : ils avaient commencé une tranchée, qui, reliant le boulevard de la Croix-Boisée à la bastille de Saint-Ladre, leur eût permis d'aller à couvert de l'une à l'autre, et de mieux

garder l'intervalle contre les courses de l'ennemi. Mais les assiégés interrompirent cet ouvrage par une sortie vigoureuse où maître Jean prouva aux Anglais qu'ils n'avaient pas tout, pour avoir pris sa coulevrine : armé d'un autre instrument de même sorte, il leur tua cinq hommes en deux coups, et parmi les cinq, lord Gray, un de leurs principaux chefs. A cet ouvrage ainsi interrompu, les Anglais substituèrent deux nouveaux boulevards, qui, tout en resserrant l'espace laissé libre, étaient eux-mêmes de plus facile défense : le boulevard des Douze Pierres ou des Douze Pairs, et le boulevard du Pressoir-Ars ; ils nommèrent le premier Londres, le second, Rouen. Un peu après ils achevèrent leur bastille du nord entre Saint-Pouair et Saint-Ladre, et la nommèrent Paris¹.

Ainsi le blocus allait se resserrant, et le moment semblait proche où l'ennemi, maître des principales routes, pourrait, en interceptant les arrivages de vivres, tourner contre la ville le nombre même de ses habitants. Leur résolution tiendrait-elle devant cette épreuve ? le doute au moins gagnait les esprits dans la foule : on commençait à craindre les trahisons. Un jour, on découvrit dans le mur de l'Aumône d'Orléans, près la porte Parisis, un trou assez large pour donner

passage à un homme. Le peuple s'ameuta : coupable ou non, le directeur de la maison dut chercher son salut dans la fuite. Un autre jour, le Jeudi saint, sans nul autre indice, le bruit courut qu'on était trahi : chacun se tint sous les armes. Ces rumeurs, par les effets qu'elles produisaient, montraient au moins que le peuple n'était pas disposé à se rendre; et il ne cessait pas de le prouver par sa vigueur. Les chefs pouvaient bien encore faire entre eux échange de politesses : quant aux hommes d'armes, ils n'échangeaient guère que des coups. De moins en moins attaqués dans leurs murailles, ils prenaient plus souvent l'offensive. Ils allaient chercher l'assiégeant dans ses lignes; et plusieurs fois de hardis coureurs tombèrent à l'improviste sur l'ennemi dans la campagne, et purent même ramener leurs prisonniers dans Orléans¹.

C'est au milieu de ces incidents divers que l'on vit revenir les députés envoyés au duc de Bourgogne.

Le duc avait accueilli volontiers le message, et, sans se presser d'ailleurs beaucoup d'y donner suite, il avait emmené les envoyés à Paris, où il voulait en parler lui-même à Bedford. Recevoir sous sa garde la ville d'Orléans, c'était établir son influence au centre de la France,

enlever aux Armagnacs la tête de leur parti : mais c'était par le même coup se rendre plus fort vis-à-vis des Anglais, et c'est ce que les Anglais ne voulaient pas. Aussi Bedford ne mit-il point beaucoup de façon à éconduire son beau-frère. Il déclara qu'il aurait la ville à sa volonté, et que les Orléanais lui payeraient ce que lui avait coûté ce siège : ajoutant, sans plus de ménagement pour le solliciteur intéressé, « qu'il seroit bien marry d'avoir battu les buissons et que d'autres eussent les oisillons. » Le duc de Bourgogne se retira blessé. Il dut renvoyer les députés d'Orléans sans autre réponse ; mais il envoyait avec eux un trompette chargé de rappeler du siège tous ceux de son obéissance¹.

Les Anglais s'émurent peu de ce rappel, qui pourtant leur enlevait des auxiliaires (1000 à 1500 hommes peut-être), dans un moment où ils n'en pouvaient trop avoir pour compléter leur ligne de blocus. Ils s'en consolaient en pensant qu'ils seraient seuls à garder la conquête : le duc de Bourgogne se retirait à point pour perdre le fruit qu'il aurait pu attendre de son concours ; et, malgré le départ très-précipité des Bourguignons, ils élevèrent à Saint-Jean le Blanc, sur la rive droite, une nouvelle bastille qui concourût avec celle de Saint-Loup à la garde de la haute

Loire. Quant aux Orléanais, ils se consolèrent aussi en voyant qu'ils restaient à eux-mêmes ; car déjà avait paru celle qui se disait envoyée de Dieu pour les délivrer, celle qui devait associer leur nom au plus beau nom de l'histoire : Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans¹.



JEANNE D'ARC

JEANNE D'ARC.

LIVRE PREMIER.

VAUCOULEURS.

Jeanne d'Arc naquit le 6 janvier 1412 à Domremy, petit village situé dans la vallée de la Meuse, entre Neufchâteau et Vaucouleurs, aux confins de la Champagne et de la Lorraine. Domremy, lié à Vaucouleurs, qu'une ordonnance de Charles V (1365) avait déclaré inséparablement uni au domaine royal, se rattachait par Vaucouleurs à la prévôté d'Andelot et au bailliage de Chaumont en Bassigny; ce qui tranche la question agitée récemment encore : Jeanne d'Arc est-elle Lorraine? Jeanne d'Arc est-elle Champenoise? Jeanne d'Arc était Française. Son père, Jacques d'Arc, avait pris naissance en un autre village de la Cham-

pagne : à Séfond (Ceffonds), près Montier en Da (Haute-Marne); sa mère, Ysabellette Romée, était de Vouthon près Domremy¹.

C'étaient de simples laboureurs « de bonne vie et renommée, » n'ayant, avec leur chaumière, qu'un bien petit patrimoine; mais considérés dans leur état, vrais et bons catholiques, et soutenant avec honneur leur pauvreté.

Ils eurent trois fils : Jacques, Jean et Pierre, et deux filles, Jeanne ou Jeannette et Catherine².

Des deux sœurs, Jeanne était l'aînée. Elle grandit auprès de sa mère, formée par elle à la religion et au travail : c'est un témoignage qu'elle se rendit à elle-même; et, par ce témoignage, c'est sa mère qu'elle honorait. « Elle était bonne, simple et douce fille, » dit une amie de son enfance; « point paresseuse, » ajoute un voisin : et elle travaillait de bon cœur, tantôt filant, jusque bien avant dans la nuit, aux côtés de sa mère, ou la remplaçant dans les soins du ménage; tantôt partageant les devoirs plus rudes de son père, pourvoyant à l'étable, allant aux champs, mettant la main, selon qu'il le voulait, à la herse, à la charrue, et quelquefois aussi gardant pour lui, dans la prairie commune, le troupeau du village, quand le tour en était venu³.

« Bonne fille, » c'est le cri de tous; honnête, chaste et sainte, parlant en toute simplicité, selon le précepte de l'Évangile : « Oui, non; cela est, cela n'est pas. » — « Sans manque, » *sine defectu*, voilà tout ce

qu'il lui arrivait d'ajouter à sa parole pour en attester la vérité. Un pur rayon de l'amour divin illuminait cette vie si occupée, et donnait du charme à ses labeurs. Le petit jardin de la maison paternelle touchait au cimetière, qui est comme le jardin d'une église de village. Jeanne usait du voisinage pour aller à l'église le plus souvent qu'elle le pouvait : elle y goûtait une douceur extrême. On l'y voyait prosternée devant le crucifix, ou bien les mains jointes, les yeux levés vers l'image du Sauveur ou de la Vierge sa mère. Tous les matins, pendant le saint sacrifice, elle était au pied des autels ; et le soir, quand la cloche qui sonnait les complies la surprenait aux champs, elle s'agenouillait, et son âme s'élevait à Dieu. Elle se plaisait à entendre chaque soir ce commun appel à la prière. Quand le sonneur de l'église (on le sait de lui-même) venait à l'oublier, elle le reprenait, disant que ce n'était pas bien, et promettait de lui donner des *lunes* (quelque espèce de gâteaux) pour qu'il se montrât plus diligent. Elle ne se bornait pas aux devoirs que la religion prescrit à tout fidèle. Cette jeune fille, qui avait accompli de si grandes choses à dix-neuf ans, est tout entière à ces pratiques naïves de dévotion où les âmes simples et pures ont tant de charme à se répandre. Non loin de Domremy, sur le penchant du coteau qui descend vers la Meuse, il y avait un ermitage dédié à Notre-Dame de Belmont. Jeanne aimait à le visiter ; et le jour que l'Église a plus spécialement consacré à Marie, le samedi, vers

la fin de la journée, elle se joignait à d'autres jeunes filles pour y venir prier ensemble et y brûler des cierges : symbole consacré par l'Église pour rappeler aux fidèles la foi qui veille et l'amour qui doit brûler pour Dieu¹.

Jeanne fut donc, dès sa plus tendre enfance, un modèle de piété. Elle n'avait point, disait le curé, sa pareille au village. Les jeunes gens se moquaient bien un peu de sa dévotion ; les jeunes filles en jasaient aussi. Mengette, sa petite amie, trouvait elle-même, et lui disait qu'elle était trop pieuse ; et ce reproche était pour Jeanne comme un éloge qui la faisait rougir. Mais sa foi se traduisait en bonnes œuvres. Si peu d'argent qu'elle eût, elle en avait pour l'aumône. Elle consolait les malades, elle recueillait les pauvres, elle leur donnait place au foyer, elle leur cédait même son lit, secondée dans sa charité par la religieuse condescendance de ses parents. Aussi était-elle aimée de tout le monde².

Elle ne cherchait point d'ailleurs à se distinguer des autres, et se mêlait à ses compagnes dans les fêtes du village. Sur cette même pente où s'élevait la chapelle de la Vierge, entre les bords fleuris de la Meuse et la sombre forêt de chênes, *le bois Chesnu*, qui en couronnait les hauteurs, il y avait un hêtre d'une remarquable beauté, « beau comme un lis, » dit l'un des habitants, large, touffu, dont les branches retombaient jusqu'à terre. On l'appelait « Aux loges les Dames, » *Ad lobias Dominarum*, ou encore

« l'arbre des Dames. » Autrefois, quand le château de Domremy était encore habitable, les seigneurs et les dames du lieu, avec leurs demoiselles et leurs suivantes, venaient, au retour du printemps, faire un repas champêtre sous son ombrage. Peut-être un jour ces joyeuses réunions avaient-elles amené quelque mystérieuse aventure qui changea de nature et de forme en passant dans la tradition. Le nom de *dames*, donné aux femmes de haut parage, était aussi le nom donné aux fées dans le langage populaire. On racontait qu'un chevalier, seigneur de Bourlemont, venait y voir une fée, conversait avec elle. Jeanne Thiesselin, l'une des marraines de Jeanne, avait entendu dire qu'on le lisait dans un roman (récit en langue vulgaire). L'arbre des Dames était donc aussi l'arbre des Fées. C'étaient les fées qui, dans les anciens temps, venaient danser sous le beau hêtre ; on disait même qu'elles y venaient encore. Cela n'empêchait pas les habitants de Domremy de faire ce que faisaient leurs pères. L'arbre était toujours aussi beau. Au printemps, on se rassemblait sous sa large voûte de verdure. On l'inaugurait, en quelque sorte, avec les beaux jours, le dimanche de la mi-carême, *Lætare*. En ce jour, qu'on nommait aussi le dimanche des *Fontaines*, les jeunes garçons et les jeunes filles venaient sous l'arbre fameux faire ce qu'on appelait *leurs fontaines*. Ils emportaient, comme provision de la journée, de petits pains faits exprès par leurs mères, et s'y livraient aux ébatte-

ments de leur âge, chantant, dansant, cueillant des fleurs dans les prairies d'alentour pour en faire des guirlandes dont ils ornaient les rameaux du bel arbre ; puis, quand ils avaient mangé, ils allaient se désaltérer aux eaux limpides d'une source voisine, tout ombragée de groseilliers¹.

Jeanne y venait comme les autres ; Mengette, son amie, dit qu'elle y fut et y dansa plus d'une fois avec elle. Pourtant elle n'était point danseuse ; et souvent, au retour de la fête, elle prenait le chemin de sa chapelle chérie, et suspendait à l'image de la Vierge les guirlandes qu'elle avait tressées des premières fleurs des champs².

C'est du milieu d'une vie si calme et si paisible qu'elle fut appelée à s'armer pour la France.

La mission de Jeanne d'Arc produisit une si complète et si rapide révolution dans les destinées de la France, qu'assurément il n'est point de problème plus digne de fixer l'attention de l'historien. Aussi a-t-on mis en jeu toutes les ressources de la critique, examiné les faits, recueilli, pesé les témoignages. Il en est un qui domine tous les autres, et qui, ce semble, en pourrait bien tenir lieu, c'est celui de Jeanne d'Arc. Elle affirme qu'elle a reçu de Dieu sa mission. Mais ce qu'on cherche, c'est une solution qui permette de rejeter ou d'interpréter une déclaration si précise et si nette : et on fait bien de ne l'accueillir qu'avec défiance. Ce n'est qu'à bon escient qu'il faut admettre le merveilleux dans l'histoire. Seulement,

quand on veut l'expliquer, il faut, en produisant ses arguments, n'en pas surfaire la valeur, et si l'on ne peut se rendre compte de tout, il vaut mieux en convenir que d'inspirer, sur des raisons insuffisantes, une sécurité pire que le doute ou l'ignorance. On ne dit pas que Jeanne ait trompé sciemment; on ne dit plus qu'elle ait servi d'instrument à une machination politique, complice ou dupe elle-même de la fraude qu'elle était chargée d'accréditer. Mais on cherche en elle, et dans les plus nobles inspirations du cœur, dans l'extase d'une âme pieuse, dans l'exaltation d'un ardent patriotisme, la source de l'illusion qu'elle aurait propagée de bonne foi.

Jeanne était une mystique, dit-on; et, pour montrer qu'elle le fut, on fait appel à toutes les influences qui ont pu produire en elle cette disposition de l'âme : influences générales du pays et du temps où elle vivait; influences plus intimes de sa propre nature. Mais la Champagne, ou, si l'on veut, la Lorraine champenoise (car pour désigner la patrie de Jeanne d'Arc il est juste d'associer les deux mots), n'a jamais été un pays de mystiques; et tous les efforts tentés au procès de Rouen pour grossir les superstitions de son village, n'ont servi qu'à montrer combien elles avaient peu d'empire sur elle. Quant aux illuminés de son temps, ils n'ont rien dans les vagues épanchements de leur âme qui ne soit en contraste avec le caractère si parfaitement précis et défini des révélations de Jeanne. Ce n'était pas non plus

une jeune fille malade, dont la nature imparfaitement développée la fit sujette aux hallucinations. Le témoignage d'où on l'a voulu conclure est une simple opinion, un ouï-dire qui ne prouve que l'extrême délicatesse de sa pudeur ; et tous s'accordent à déclarer qu'elle était aussi forte que belle : belle et bien formée (d'Aulon) ; bien compassée de membres et forte (*Chron. de la Pucelle*) ; grande et moult belle (*Mirouer des Femmes vertueuses*) ; de grande force et puissance (*Chron. de Lorraine*) ; d'une *force* qui n'avait rien de viril : elle avait la voix douce, une voix de femme, disent ceux qui l'ont entendue (Gui de Laval, P. de Boulainvillers) ; d'une *puissance* qui marquait dans la jeune fille l'entier développement de la femme. — C'était une âme religieuse dans un corps robuste et sain¹.

Ce que le mysticisme n'explique pas, le doit-on rapporter au seul amour de la patrie ? Jeanne assurément n'était pas insensible aux malheurs de son pays. La vieille querelle des Armagnacs et des Bourguignons partageait, jusque dans ce coin reculé de la France, les villages, les familles même ; et la haine était vive entre les deux partis. Domremy (*Dompnus Remigius*), ancien domaine de l'Église métropolitaine de Reims, devenu plus tard un des apanages de la seigneurie de Joinville, et rattaché depuis au domaine de la couronne, était resté fidèle au roi. Tout le monde y était Armagnac, sauf un seul homme ; et Jeanne avoue qu'elle aurait vu sans regret qu'on lui

coupât la tête, si toutefois c'était la volonté de Dieu. A Maxey, au contraire, tout à côté, sur la même rive de la Meuse, les habitants étaient Bourguignons, et la lutte s'engageait souvent entre les enfants des deux villages. Jeanne vit plus d'une fois ceux de Domremy revenir de la bataille le visage meurtri et sanglant. C'était une image de la guerre civile; mais on n'a pas de preuve qu'elle ait sévi entre les habitants de ces contrées autrement que par ces combats d'enfants. On n'y souffrit pas beaucoup plus de la guerre étrangère. Cette marche de la Lorraine, aux frontières de l'Allemagne, n'était pas le chemin des Anglais. La paix de Troyes les avait établis en Champagne; mais ils n'en occupaient qu'un petit nombre de points. Ce n'était qu'à grand'peine et avec l'aide de Jean de Luxembourg, qu'ils avaient pris position sur le cours inférieur de la Meuse, à Beaumont, à Mouzon; quant au cours supérieur, ils l'avaient laissé aux entreprises des Bourguignons, qui, au nombre de quatre ou cinq cents partisans, ravagèrent le Barrois en 1424, réunirent en 1428 (1^{er} juillet), postérieurement aux premières démarches de Jeanne (13 mai), quelques soldats pour attaquer Vaucouleurs, et probablement se séparèrent sans avoir rien tenté. Cette sanglante guerre paraît s'être réduite, pour les habitants de Domremy, à quelques alertes. Parfois, à l'approche d'une troupe de partisans, on sauvait les bestiaux dans l'île formée devant le village par les deux bras de la Meuse. Un jour même tous les habitants

s'enfuirent à Neufchâteau. Jeanne y suivit ses parents, et demeura quatre ou cinq jours, ou même quinze jours avec eux chez une honnête femme nommée la Rousse. Après quoi on revint au village ; et rien ne dit que ce fût alors ou en pareille circonstance qu'il ait été brûlé. Voilà tout ce que les recherches les plus habiles et les plus minutieuses ont pu faire découvrir sur la part de Domremy aux malheurs du temps. Assurément c'est quelque chose, et il ne faut pas tenir pour nulle l'impression que Jeanne en put recevoir. Mais, sans aucun doute, si le sentiment des souffrances que la guerre apporte, si la haine qu'inspire la vue du conquérant maître du sol natal avait suffi pour donner un sauveur à la France, il serait né partout ailleurs¹.

D'où vient donc la mission de Jeanne d'Arc ? Nous ne voulons pas trancher d'avance la question. Notre unique objet, au contraire, est de mettre en garde contre les explications prématurées, et de faire voir que tout ne se résout pas aussi naturellement qu'on le pourrait croire, au moyen des influences alléguées. Quelque vraisemblance que ces causes puissent avoir d'ailleurs à première vue, il faut, pour se faire admettre, qu'elles se justifient au contrôle des faits accomplis. Revenons donc à la vie de Jeanne d'Arc. Écoutons ce qu'elle a dit et voyons ce qu'elle a fait. L'entière manifestation du caractère de Jeanne dans la suite de l'histoire, sa franchise, sa droiture, sa netteté d'esprit et son parfait bon sens, montreront

mieux que toutes les raisons du monde quelle idée on se doit faire de sa personne, quelle foi on peut avoir en ses discours.

Le récit de la vocation de Jeanne d'Arc ne nous est pas venu par la tradition populaire : si merveilleux qu'il paraisse, il ne fait pas l'objet d'une légende. C'est Jeanne elle-même qui parle : ce sont ses juges qui ont fait écrire ses paroles au procès.

Elle raconte qu'à l'âge de treize ans (cela reporte à l'an 1425) elle eut une voix de Dieu qui l'appela. C'était un jour d'été, à l'heure de midi, dans le jardin de son père. La voix se fit entendre d'elle à la droite, du côté de l'église, et une grande clarté lui apparut au même lieu ; et rarement depuis elle entendit la voix sans qu'elle vît en même temps cette lumière. La première fois elle eut grand'peur ; mais elle se rassura, elle trouva que la voix était *digne* : et elle déclare à ses juges qu'elle lui venait de Dieu ; à la troisième fois, elle connut que c'était la voix d'un ange¹.

C'était, comme elle le sut plus tard, l'archange saint Michel. Il se fit voir à elle entouré de la troupe des anges : « Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois, disait-elle à ses juges ; et lorsqu'ils s'en allaient de moi je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils me prissent avec eux. » L'ange, dans ces premières apparitions, ne faisait que la préparer à son œuvre ; il lui disait de se bien conduire, de fréquenter l'Église, d'être bonne fille, et

quo Dieu lui aiderait. Déjà pourtant il lui faisait entrevoir le but de sa mission. Il lui apprenait qu'un jour il lui faudrait venir en France ; qu'elle y viendrait au secours du roi ; et il lui racontait la *pitié* qui était au royaume de France. Mais que faire pour y porter remède ? L'ange ne lui en donnait point encore le secret ; seulement il lui promettait d'autres apparitions plus familières en quelque sorte et plus intimes. Sainte Catherine et sainte Marguerite devaient venir à elle pour la guider : il lui ordonnait de croire à leurs paroles ; que c'était le commandement de Dieu. Et dès ces premiers temps, les saintes lui apparurent et commencèrent à gouverner sa vie¹.

Aux premières marques de cette vocation divine, Jeanne se donna tout entière à Dieu en lui vouant sa virginité. Elle vivait dans le commerce de ses saintes, ne changeant rien d'ailleurs à sa manière de se conduire. On la voyait bien quelquefois quitter ses compagnes, se recueillir comme si elle était devant Dieu, et les autres s'en moquaient. Mais nul ne sut ce qui se passait en elle, pas même celui qui l'entendait en confession. Elle garda la chose secrète, non qu'elle se crût obligée à la taire, mais pour se mieux assurer du succès quand le temps viendrait de l'accomplir : car elle craignait les pièges des Bourguignons, elle craignait les résistances de son père².

Cependant les périls s'étaient accrus. Tandis que tout manquait à Charles VII, qu'on l'engageait à se retirer en Dauphiné, qu'il songeait lui-même à cher-

cher un refuge soit en Espagne, soit en Écosse, Bedford venait de raffermir ses alliances sur le continent, et Salisbury passait en France pour porter enfin la guerre au cœur des pays demeurés fidèles au roi national. Les apparitions de Jeanne lui venaient plus fréquentes. Deux et trois fois par semaine, la voix lui répétait qu'il fallait partir et venir en France; et un jour enfin il lui fut ordonné d'aller à Vaucouleurs auprès de Robert de Baudricourt, capitaine du lieu, qui lui donnerait des gens pour partir avec elle¹.

Partir, quitter sa mère, ses jeunes amies, ses paisibles travaux, pour se jeter en pareille compagnie dans cette vie de hasards, c'était chose qui devait troubler étrangement cette âme simple et recueillie. Elle disait plus tard qu'elle eût mieux aimé être tirée à quatre chevaux que de venir en France sans la volonté de Dieu. Jusque-là, le caractère de sa mission pouvait se dérober à ses yeux dans les ombres de l'avenir et l'attirer par le mystère. Quand les voix lui disaient qu'il fallait aller au secours de la France, elle se sentait pleine d'ardeur et d'impatience : « elle ne pouvait durer où elle était. » Mais quand les voiles tombèrent, quand le présent se montra avec toutes les misères, les dégoûts de la réalité, et qu'il fallut partir, elle s'effraya. Elle répondit qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne saurait ni monter à cheval ni faire la guerre. Mais la voix avait parlé : elle triompha de ses répugnances. Et Jeanne, sans étouffer le cri

de son cœur, n'eut plus qu'une pensée : ce fut de concourir de toute sa force à l'accomplissement de la volonté de Dieu¹.

Elle alla chez son oncle Durand Laxart, qui demeurait à Burey-le-Petit (Burey en Vaux), près Domremy, comme pour passer quelque temps près de lui; et au bout de huit jours elle s'ouvrit à lui de ses projets. Elle lui dit qu'elle voulait aller en France vers le dauphin pour le faire couronner. Comme il s'étonnait de son dessein : « N'est-il pas dit, ajouta-t-elle, qu'une femme perdrait la France et qu'une jeune fille la relèverait? » Et quand elle le vit ébranlé, elle lui demanda de venir avec elle à Vaucouleurs pour demander au sire de Baudricourt de la faire conduire au lieu où était le dauphin².

Il se rendit à sa prière, et la mena à Vaucouleurs vers le temps de l'Ascension (13 mai 1428). Elle se présenta dans ses habits de paysanne au sire de Baudricourt, qu'elle distingua parmi les siens sans l'avoir jamais vu : « Mes voix, dit-elle, me le firent connaître; » et elle lui dit qu'elle venait de la part de son Seigneur, afin qu'il mandât au dauphin de se bien tenir et de ne point assigner bataille à ses ennemis, parce que le Seigneur lui donnerait secours avant le milieu du carême. Elle disait que le royaume n'appartenait pas au dauphin, mais à son Seigneur; mais que son Seigneur voulait que le dauphin devînt roi et qu'il eût ce royaume en commende; qu'en dépit

de ses ennemis il serait roi, et qu'elle-même le conduirait au sacre.

« Et quel est ton Seigneur ? dit Robert.

— Le roi du ciel. »

Le sire de Baudricourt l'estima folle, et l'aurait volontiers livrée aux grossiers ébats de ses soldats. Il crut la ménager fort en disant à son oncle qu'il ferait bien de la ramener à son père bien soufflée¹.

Elle revint à Burey (car ses voix lui avaient prédit cet affront) et de là dans la maison de son père, reprenant ses occupations accoutumées, mais toujours ferme dans sa résolution ; et on aurait pu la deviner à plusieurs paroles. Peu de temps après son retour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, elle disait à un jeune garçon de son village qu'il y avait entre Coussey et Vaucouleurs (Domremy est entre les deux) une jeune fille qui, dans l'année, ferait sacrer le roi. Une autre fois elle disait à Gérardin d'Épinal : « Compère, si vous n'étiez Bourguignon, je vous dirais quelque chose. » Il crut alors qu'il s'agissait de mariage. Des bruits, d'ailleurs, avaient pu revenir de son voyage à Vaucouleurs. Elle dit dans son procès que, pendant qu'elle était encore chez son père, il avait rêvé qu'elle s'en irait avec les gens d'armes. Sa mère lui en parla plusieurs fois, et se montrait, comme son père, fort préoccupée de ce songe : aussi la tenait-on dans une plus grande surveillance, et le père allait jusqu'à dire à ses autres enfants : « Si je pensais que la chose

advînt, je vous dirais : « Noyez-la , » et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même. » On essaya quelque moyen moins violent de la détourner de ces pensées. On voulut la marier : un homme de Toul la demanda, et comme elle refusait, il l'assigna devant l'officialité , prétendant qu'elle lui avait promis mariage ; mais elle parut devant le juge et confondit son étrange adversaire¹.

Cependant, le temps qu'elle avait marqué approchait. Jeanne voulut faire la démarche décisive. Son oncle s'y prêta encore; il se rendit à Domremy, et, alléguant les soins que réclamait sa femme nouvellement accouchée, il obtint des parents de Jeanne qu'elle la vînt servir. Elle partit sans prendre autrement congé de ses parents. Dieu avait parlé : « Et quand j'aurais eu, disait-elle à ses juges, cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie. » Et néanmoins elle leur écrivit plus tard pour leur demander pardon. Avec ses parents, elle laissait derrière elle de bien chères compagnes. Elle vit en partant la petite Mengette, et s'en alla, la recommandant à Dieu. Quant à Hauviette, l'amie de son enfance, aurait-elle pu lui cacher la cause réelle de son départ ? Elle aima mieux lui laisser ignorer son voyage, et partit sans la voir. Hauviette, dans sa déposition, dit comme elle en a pleuré².

Jeanne reparut à Vaucouleurs dans son pauvre habit de paysanne, une robe grossière de couleur

rouge, et revit le sire de Baudricourt sans se faire mieux accueillir. Mais elle ne se laissa plus congédier. Elle prit domicile chez la femme d'un charron (Henri Le Royer), et demeura trois semaines dans sa maison, toujours simple, bonne fille et douce, filant avec elle, et se partageant entre ces travaux familiers et la prière. Un témoin, qui était alors enfant de chœur de Notre-Dame de Vaucouleurs, déposa qu'il la voyait souvent dans cette église : « Elle y entendait, dit-il, les messes du matin, et y demeurerait longtemps en prières, ou bien encore elle descendait dans la chapelle souterraine, et s'agenouillait devant l'image de Marie, le visage humblement prosterné ou levé vers le ciel. » L'objet de son voyage n'était plus un mystère pour personne : elle disait hautement (son hôte, qui l'entendit, en dépose) qu'il fallait qu'elle allât trouver le dauphin; que son Seigneur, le roi du ciel, le voulait; qu'elle venait de sa part, et que, dût-elle y aller sur ses genoux, elle irait¹.

Plusieurs des chevaliers du sire de Baudricourt, qui, sans doute, l'avaient entendue devant lui, voulurent la revoir. Jean de Novelonpont, appelé aussi Jean de Metz, l'un d'eux, la vint trouver chez le charron et lui dit :

« Ma mie, que faites-vous ici? Faut-il que le roi soit chassé du royaume, et que nous devenions Anglais? »

Elle répondit :

« Je suis venue ici, à chambre de roi (dans une ville royale), parler à Robert de Baudricourt pour qu'il me veuille mener ou faire mener au roi. Mais il ne prend souci ni de moi ni de mes paroles. Et pourtant, avant le milieu du carême, il faut que je sois devers le roi, quand je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux; car nul au monde, ni rois, ni ducs, ni fille du roi d'Écosse, ni aucun autre ne peut recouvrer le royaume de France; et il n'y a point de secours que de moi : et certes, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, car ce n'est point mon état; mais il faut que j'aïlle et que je le fasse, parce que mon Seigneur veut que je le fasse.

— Qui est votre Seigneur? dit Jean.

— C'est Dieu. »

Le chevalier, mettant ses mains dans les siennes, jura par sa foi que, Dieu aidant, il la mènerait au roi, et il lui demanda quand elle voulait partir.

« Plutôt maintenant que demain, plutôt demain qu'après, » dit-elle.

Un autre, Bertrand de Poulengi, s'engagea, comme Jean de Metz, à la conduire¹.

Après ces adhésions publiques, le sire de Baudricourt ne pouvait plus prendre la chose avec autant d'indifférence. Jeanne lui avait fait part de ses révélations; mais fallait-il l'en croire, et même alors, qu'en fallait-il croire? Si elle avait des visions, d'où venaient-elles? Pour éclaircir ce point, le capitaine

la vint trouver un jour chez le charron, ayant avec lui le curé : le curé, revêtu de son étole, se mit en devoir de l'exorciser, lui disant que s'il y avait maléfice, elle se retirât d'eux, sinon qu'elle s'approchât. Jeanne s'approcha du prêtre et se mit à ses genoux ; — toujours humble, mais gardant dans sa soumission même toute sa liberté de juger. Elle dit après, qu'il n'avait pas bien fait, puisqu'il l'avait entendue en confession : il devait donc savoir si c'était l'esprit malin qui parlait par sa bouche. — Comme l'épreuve n'était pas de nature à dissiper les doutes du capitaine, Jeanne lui cita la prophétie populaire : qu'une femme perdrait la France et qu'une jeune fille la sauverait. On disait dans le pays, « une jeune fille des marches de Lorraine ; » et la femme de Henri Le Royer, témoin de la scène, en demeura vivement frappée ; car elle avait ouï cette tradition que Jeanne s'appliquait. Mais Robert de Baudricourt doutait encore ¹.

Cependant Jeanne était pressée de partir : « Le temps, dit le même témoin, lui pesait comme à une femme en travail. » Et tous, excepté le sire de Baudricourt, semblaient conspirer avec elle. Les deux chevaliers qui s'étaient offerts à la conduire avaient pris sur eux les frais du voyage ; le menu peuple, qui de plus en plus croyait en elle, y voulut concourir aussi. Pour s'en aller parmi des hommes de guerre, il lui fallait prendre leur habit. Les gens de Vaucouleurs se chargèrent de l'équiper. Ils lui donnèrent ce

qui composait en ce temps le costume militaire : gippon ou justaucorps, espèce de gilet ; chausses longues liées au justaucorps par des aiguillettes ; tunique ou robe courte tombant jusqu'au genou ; guêtres hautes et éperons, avec le chaperon, le haubert, la lance, et le reste. Un autre aida son oncle à lui acheter un cheval. Déjà tout à l'entour il n'était bruit que de la Pucelle, de ses révélations ; et le duc de Lorraine, qui était malade, la voulut voir et lui envoya un sauf-conduit. Elle se rendit à son appel, ne voulant négliger aucun moyen qui pût servir à son voyage. Jean de Metz l'accompagna jusqu'à Toul ; elle continua la route avec son oncle et se présenta devant le duc. Le duc la consulta sur sa maladie. Selon un témoin qui prétend le tenir d'elle-même, elle lui dit qu'il se gouvernait mal et ne guérirait pas s'il ne s'amendait ; et elle l'exhorta à reprendre « sa bonne femme, » dont il vivait séparé. Dans le procès, Jeanne se borne à dire que, consultée par le duc, elle déclara ne rien savoir sur sa maladie, et qu'elle lui exposa en peu de mots l'objet de son voyage, ajoutant que s'il lui voulait donner son fils et des gens d'armes pour la mener en France, elle prierait Dieu pour sa santé. Le duc évita de s'engager à ce point dans l'affaire ; mais il la congédia avec honneur, et lui donna, dit-on, un cheval et de l'argent¹.

Après avoir mis à profit cette excursion, pour aller, à deux lieues de Nancy, faire ses dévotions à Saint-Nicolas, but fameux de pèlerinage, elle revint à Vau-

couleurs. Son départ ne pouvait plus être différé. Le sire de Baudricourt, soit qu'il ait pris l'avis de la cour de Bourges, soit qu'il ait dû céder à l'entraînement qui se manifestait autour de lui, n'essaya plus d'y faire obstacle. On dit que le jour où se donna la bataille de Rouvray (Journée des harengs), Jeanne le vint trouver et lui dit : « En nom Dieu (au nom de Dieu : c'est sa manière d'affirmer depuis le commencement de sa mission), en nom Dieu, vous mettez (tardez) trop à m'envoyer : car aujourd'hui le gentil dauphin a eu assez près d'Orléans un bien grand dommage ; et sera il taillé (court-il fortune) encore de l'avoir plus grand, si ne m'envoyez bientôt vers lui. » Il céda, et dès le lendemain, premier dimanche de carême (13 février 1429), elle put se disposer à partir avec sa petite escorte, savoir : Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, qui emmenaient deux de leurs servants (Jean de Honecourt et Julien), et deux autres, savoir Colet de Vienne, messenger du roi, et Richard l'Archer. Plusieurs s'effrayaient de voir Jeanne s'aventurer en si petite compagnie : six hommes armés, c'était assez pour la signaler à l'ennemi, trop peu pour la défendre. Mais Jeanne n'avait pas sa confiance dans le secours des hommes. Ce n'était point une armée qu'elle était venue chercher à Vaucouleurs. Elle dissipait ces craintes, elle disait avec assurance qu'elle avait son chemin ouvert, et que si elle rencontrait des hommes d'armes sur sa route, Dieu son Seigneur lui frayerait la voie jusqu'au dauphin qu'elle

devait faire sacrer : « C'est pour cela, disait-elle, que je suis née. » Le sire de Baudricourt vit la petite troupe au départ ; il recommanda aux compagnons de Jeanne de lui faire bonne et sûre conduite. Il lui donna à elle une épée, et, doutant jusqu'à la fin, il la congédia en disant : « Allez donc, allez, et advienne que pourra ! »



LIVRE DEUXIÈME.

ORLÉANS.

Le voyage de Vaucouleurs à Chinon, où était la cour, était déjà pour la mission de Jeanne comme une première épreuve. Tout le pays était aux Anglais et aux Bourguignons : il fallait éviter leur rencontre et passer trois ou quatre rivières, la Marne, l'Aube, la Seine, l'Yonne, dans une saison où la crue des eaux ramenait presque forcément les voyageurs aux villes ou aux ponts gardés par eux. Ils allèrent ainsi pendant onze jours et plus, marchant le plus communément la nuit. Jeanne n'approuvait pas ces mesures d'une prudence tout humaine. Elle eût voulu s'arrêter au moins chaque jour dans quelque village, pour rendre à Dieu ses devoirs accoutumés. « Si nous pouvions entendre la messe, leur disait-elle, nous ferions bien. » Mais se montrer semblait être un péril tant

que l'on était en pays ennemi. Ils ne cédèrent que deux fois à ses désirs, une fois peut-être dans l'abbaye de Saint-Urbain, où l'on passa la nuit, et l'autre fois dans la principale église d'Auxerre. Jeanne, à son tour, condescendit pour tout le reste à leur manière de la conduire; mais elle leur rappelait les autres guides qu'elle avait au ciel. Quand ils lui demandaient si elle ferait ce qu'elle avait annoncé, elle leur disait de ne rien craindre, qu'elle ne faisait rien que par commandement, et que ses frères de paradis lui disaient tout ce qu'elle avait à faire¹.

Jeanne, pour ses compagnons, n'était déjà plus de la terre. Pendant ce voyage, quoiqu'on marchât la nuit, on s'arrêtait néanmoins pour prendre du repos. Jeanne couchait au milieu d'eux, renfermée dans son habit d'homme. — Mais ce vêtement, qu'elle avait adopté par pudeur, n'était point sa seule sauvegarde en cette compagnie d'hommes de guerre. — Tel était l'ascendant qu'elle avait pris sur eux, que les plus jeunes, loin de songer à lui rien dire ou faire qui pût l'offenser, affirment qu'ils n'ont même jamais eu la pensée du mal auprès d'elle; ils étaient comme enflammés de l'amour divin qui était en son âme, et devenaient chastes et purs par la contagion de sa sainteté².

Ils passèrent la Loire à Gien, et parvinrent à Sainte-Catherine de Fierbois, en Touraine, où Jeanne, par honneur pour la patronne du lieu, l'une de ses deux patronnes, et comme pour compenser les privations qu'elle avait acceptées durant la route, entendit jus-

qu'à trois messes le même jour. Depuis qu'on n'avait plus à craindre une surprise de l'ennemi, ses compagnons ne cachaient plus l'objet de son voyage. De Gien, la nouvelle était venue aux habitants d'Orléans qu'une bergerette nommée la Pucelle, accompagnée de quelques nobles de Lorraine, avait passé, disant qu'elle venait faire lever le siège de leur ville et mener le roi à Reims pour qu'il y fût sacré. Du hameau de Sainte-Catherine elle-même écrivit, ou, plus exactement, fit écrire au roi pour lui demander la permission de l'aller trouver à Chinon. Elle lui mandait qu'elle avait fait cent cinquante lieues pour lui venir en aide; qu'elle savait plusieurs bonnes choses qui le touchaient: et, pour lui donner comme un premier gage de sa mission, elle déclarait qu'elle le saurait distinguer parmi tous les autres¹.

Le bruit de son voyage avait sans doute devancé sa lettre à Chinon, et la petite cour qui s'agitait autour de Charles VII l'avait fort diversement accueilli. La position du roi devenait chaque jour plus critique; sa détresse était extrême: son trésorier déclarait qu'il n'avait pas quatre écus en caisse, tant de l'argent du prince que du sien. Le roi ne savait plus que faire pour sauver Orléans, et, Orléans pris, rien n'était sûr pour lui au sud de la Loire. Il en était réduit à se demander s'il chercherait un refuge en Espagne ou en Écosse. La reine de Sicile, mère de la reine, et ceux qui gémissaient de l'état des affaires, étaient disposés à tout risquer pour sortir de cet abîme;

au contraire, l'homme en faveur, La Trémouille, craignait par-dessus tout un changement de conduite qui pouvait soustraire le prince à son influence en le tirant de cette torpeur. Pour un tel homme, le succès même était un péril. Mais pouvait-on refuser de voir au moins celle qui promettait de si grandes choses ? On lui permit donc de venir, et sur la route il paraît qu'on lui tendit une embuscade : c'était une manière aussi de la mettre à l'épreuve ! L'épreuve réussit mal : ceux qui la voulaient prendre demeurèrent, dit un témoin de Poitiers, comme cloués au lieu où ils étaient'.

Jeanne vint donc à Chinon (6 mars), mais elle voulait parler au roi : nouvel obstacle à vaincre. Fallait-il aller jusqu'à compromettre le prince dans une entrevue avec une fille des champs que l'on pouvait, sur les rumeurs populaires, soupçonner d'être folle ou pis encore ? C'est ce qu'on agita dans le conseil. Plusieurs la virent et la pressèrent de leur dire à eux-mêmes ce qu'elle se réservait de dire au roi. Elle parla donc ; mais, en l'écoutant, ils s'affermirent dans la pensée que le roi ne devait point l'entendre. D'autres même croyaient qu'il le devait d'autant moins, qu'elle se disait envoyée de Dieu ; et les ecclésiastiques furent consultés sur ce point. Tout bien examiné, ceux-ci ne crurent pas qu'il y eût lieu d'empêcher le roi de la recevoir : mais, comme ces scrupules n'étaient pour plusieurs que des prétextes, une semblable décision ne suffisait point à les dissiper ;

et quand Jeanne vint au château, elle rencontra de nouveaux obstacles dans le conseil. Cependant la raison finit par triompher : on allégua au roi que Jeanne venait à lui avec une lettre de Robert de Baudricourt ; on lui dit les périls qu'elle avait affrontés et dissipés comme par miracle pour arriver jusqu'à sa résidence. C'était le dernier espoir des habitants d'Orléans ; ils avaient envoyé une ambassade au roi à la nouvelle de ce secours inespéré ; leurs députés étaient là, attendant la décision du prince. Et Jeanne n'avait pas seulement pour elle la lettre, très-froide, sans doute, du sire de Baudricourt ; elle avait ses compagnons de route. Les deux hommes qui avaient cru en elle dès son séjour à Vaucouleurs, s'étaient sentis bien mieux affermis dans leur foi après l'épreuve de ce voyage ; mandés au conseil, ils y parlèrent avec toute la chaleur de leur conviction et persuadèrent¹.

Après deux jours d'attente, Jeanne fut donc introduite au château par le comte de Vendôme. Elle se présenta simplement et avec assurance. « Elle fit les inclinations et révérences accoutumées de faire aux rois, ainsi que si elle eût été nourrie en la cour, » dit Jean Chartier. Le roi, continue-t-il, pour la mettre à l'épreuve, s'était confondu parmi d'autres seigneurs plus pompeusement vêtus que lui, et quand Jeanne, qui ne l'avait jamais vu, le vint saluer, disant : « Dieu vous donne bonne vie, gentil roi ! — Je ne suis pas le roi, dit-il : voilà le roi ; » et il lui désignait un des seigneurs. Mais Jeanne répondit :

« En nom Dieu, gentil prince, vous l'êtes, et non un autre. » Et, abordant l'objet de sa mission, elle lui dit que Dieu l'envoyait pour lui aider et secourir ; elle demandait « qu'il lui baillât gens, » promettant de faire lever le siège d'Orléans, et de le mener sacrer à Reims. Elle ajoutait « que c'étoit le plaisir de Dieu que ses ennemis les Anglois s'en lassent en leur pays ; que le royaume lui devoit demeurer, et que s'ils ne s'en alloient, il leur mescherroit (arriverait malheur¹). »

Parmi les princes que le favori n'avait point écartés de la cour, se trouvait le jeune duc d'Alençon. Pris à Verneuil (1424), il avait résisté à toutes les séductions mises en pratique pour l'attirer à la cause de Henri VI ; et il avait dû payer sa fidélité à Charles VII par une captivité de trois ans et une rançon qui le ruinait. Il y avait alors à Chinon bien du loisir autour du roi : le jeune duc se trouvait au voisinage, à Saint-Florent-lès-Saumur, chassant aux cailles. Ayant su, par un de ses gens, l'arrivée à Chinon d'une jeune fille qui se disait envoyée de Dieu pour expulser les Anglais et faire lever le siège d'Orléans, il s'y rendit, et entra comme elle parlait au roi. Le roi l'ayant nommé à Jeanne : « Soyez le très-bien venu, dit-elle : plus il y en aura ensemble du sang royal de France, mieux en sera-t-il. » Le lendemain elle fut à la messe du roi, et le roi l'ayant prise à part avec Alençon qui le raconte et La Trémouille, elle lui fit plusieurs requêtes : elle lui demandait « de donner

son royaume au Roi des cieux, et que le Roi des cieux, après cette donation, ferait pour lui comme pour ses prédécesseurs, et le rétablirait dans son ancien état¹. »

Mais qui était-elle pour parler avec cette autorité, et quel signe donnait-elle de sa mission ? L'heureuse issue de son voyage pouvait bien, après tout, n'être pas un si grand prodige, et le fait d'avoir reconnu le roi sans l'avoir jamais vu, fournir des armes à ceux qui ne voulaient voir dans tout cela qu'une *trufferie*. Au lieu de la foi, elle rencontrait même, non-seulement le doute, mais quelquefois l'outrage. Le jour qu'on la présenta au château, un homme à cheval la voyant entrer : « Est-ce là la Pucelle ? » dit-il ; et il raillait grossièrement sur son titre, reniant Dieu. « Ah ! dit Jeanne, tu le renies, et tu es si près de ta mort ! » Avant qu'il fût une heure, l'homme tombait à l'eau et se noyait².

Ceux qui étaient les plus favorables ne savaient qu'attendre et voir encore. Le roi l'avait donnée en garde à G. Béliet, dont la femme était de grande dévotion et de bonne renommée. En même temps qu'il envoyait dans son pays natal des religieux chargés de s'informer secrètement de sa vie, il la faisait paraître devant sa cour ; il la soumettait à l'examen des gens d'Église : et elle savait garder en toute rencontre la même aisance, la même fermeté ; parlant avec assurance de sa mission, soit devant La Trémouille, soit devant les évêques, et montrant, au besoin, que dans cette carrière des batailles où elle

voulait ramener le roi, elle-même saurait faire bonne figure. Un jour après le dîner, le roi étant allé se promener dans la prairie, elle y courut, la lance au poing, et de si bonne manière, que le duc d'Alençon, charmé, lui donna un cheval. Les épreuves se continuaient jusque dans la demeure qui lui avait été assignée. De grands personnages la venaient voir à la tour du château de Coudray (à une lieue de Chinon), et elle répondait à leurs questions. Mais quand elle était seule, elle priait et pleurait¹.

Un jour enfin, elle vint trouver le roi et lui dit : « Gentil dauphin, pourquoi ne me croyez-vous ? Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple : car saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui, en faisant prière pour vous ; et je vous dirai, s'il vous plaît, telle chose, qu'elle vous donnera à connoître que me devez croire. » L'auteur de la Chronique ajoute qu'elle admit comme témoins de sa déclaration le duc d'Alençon, Robert Le Maçon, seigneur de Trèves (en Anjou), Christophe d'Harcourt et Gérard Machet, confesseur du roi, et qu'après leur avoir fait jurer de n'en rien révéler, elle dit au roi « une chose de grande conséquence qu'il avoit faite bien secrète ; dont il fut fort ébahi : car il n'y avoit personne qui le pût savoir que Dieu et lui. » D'autres suppriment les témoins, ou du moins les tiennent à distance, s'accordant sur le fait lui-même et sur l'impression que le roi en reçut : « Ce qu'elle lui a dit, nul ne le sait, écrit Alain Chartier

peu de temps après (juillet 1429), mais il est bien manifeste qu'il en a été tout rayonnant de joie comme à une révélation de l'Esprit saint¹. »

Qu'était-ce donc que ce signe? Jeanne elle-même est convenue du fait devant ses juges; et elle confirme les derniers témoignages allégués en disant « qu'elle ne pense pas que personne ait été alors avec le roi, quoiqu'il y eût bien des gens assez près. » Mais en même temps elle déclara qu'elle n'en voulait rien dire. Elle persista longtemps dans ce refus, protestant que sur ce point on n'aurait pas d'elle la vérité; et d'autant plus pressée qu'elle se récusait davantage, elle finit par se dérober à ces instances par le biais que ses juges mêmes semblaient lui offrir en l'interrogeant sur l'ange qui avait apporté une couronne au roi : bruit populaire qu'elle accueillit comme exprimant sa mission sous le voile d'une allégorie fort transparente. Par cette allégorie qu'elle expliqua plus tard, elle dépista ses juges : le signe leur demeura donc caché; car c'était le secret du roi. Mais une parole avait été entendue dans cette conversation secrète; parole d'une singulière autorité, et dont l'accent put frapper les oreilles de ceux qui se tenaient non loin du prince : « Je te dis de la part de Messire que tu es vray héritier de France et fils du roy. » Cette parole reproduite en français dans la déposition de Pasquerel, parmi les autres déclarations de Jeanne, reçut plus tard son explication et se trouve rattachée au signe donné au prince, par les déclarations mêmes

du roi. Le sire de Boisy, qui, dans sa jeunesse, avait été l'un des chambellans les plus familiers de Charles VII, a raconté en effet à Pierre Sala, comme le tenant du roi lui-même, qu'un jour, au temps de ses plus grandes adversités, ce prince, cherchant vainement un remède à tant de maux, entra un matin, seul, dans son oratoire, et que là, sans prononcer une parole, il fit à Dieu, du fond de son cœur, cette requête : Que s'il était vrai héritier, issu de la maison de France (ce doute était possible avec la reine Isabeau), et que le royaume lui dût justement appartenir, il plût à Dieu de le lui garder et défendre ; sinon, de lui faire la grâce d'échapper sans mort ou prison, et qu'il se pût sauver en Espagne ou en Écosse, où il voulait, en dernier recours, chercher un refuge. — C'est cette prière connue de Dieu seul que la Pucelle rappela à Charles VII : et on s'explique maintenant la joie qu'au dire des témoins il manifesta, sans que personne en sût alors le motif. Jeanne, par cette révélation, n'avait pas fait seulement qu'il crût en elle ; elle faisait qu'il crût en lui-même, en son droit, en son titre : JE TE DIS (jamais Jeanne n'a parlé au roi de la sorte : c'est quelque chose de supérieur qui parle par sa bouche), JE TE DIS DE LA PART DE MESSIRE, QUE TU ES VRAY HÉRITIER DE FRANCE ET FILS DU ROY¹. »

Ce n'était point assez : il fallait que personne n'eût le droit de révoquer en doute sa mission ou d'en suspecter l'origine. Le roi ne précipita rien, et décida qu'on la mènerait à Poitiers, où était le parlement, où

siégeait le conseil, où se trouvaient réunis plusieurs des membres de l'Université de Paris, restés fidèles. Il voulait lui faire subir une épreuve plus solennelle, et donner à la résolution qu'on prendrait la sanction des hommes les plus autorisés dans l'État et dans l'Église. Jeanne partit donc, et quand elle sut où on la menait : « En nom Dieu, dit-elle, je sais que j'y aurai bien affaire : mais Messire m'aidera. Or allons de par Dieu¹. »

Elle vint donc à Poitiers, et fut, comme à Chinon, confiée à la garde de l'une des plus honorables familles de la cité : celle de Jean Rabateau, avocat général au parlement. L'archevêque de Reims, chancelier de France, et l'un des principaux chefs du parti dominant, d'accord avec les membres du conseil, convoqua les évêques présents et les docteurs les plus renommés entre ceux qui avaient suivi la fortune de Charles VII : Gérard Machet, évêque de Castres, confesseur du roi ; Simon Bonnet, depuis évêque de Senlis ; l'évêque de Maguelonne et l'évêque de Poitiers ; maître Pierre de Versailles, depuis évêque de Meaux, et plusieurs autres, au nombre desquels le dominicain frère Séguin, à qui l'on doit le récit le plus étendu de ces conférences. On leur dit qu'ils avaient commission du roi pour interroger Jeanne et en faire leur rapport au conseil, et au lieu d'appeler la Pucelle devant eux, on les envoya vers elle, chez maître Jean Rabateau².

Dès qu'elle les vit entrer dans la salle, elle alla s'asseoir au bout du banc, et leur demanda ce qu'ils

voulaient. Ils lui dirent qu'ils la venaient trouver, parce qu'elle avait dit au roi que Dieu l'envoyait vers lui; et ils lui montrèrent, « par belles et douces raisons, » qu'on ne la devait pas croire. « Ils y furent, dit la Chronique, plus de deux heures, dont chacun d'eux parla sa fois; et elle leur répondit : dont ils étoient grandement ébahis comme une si simple bergère, jeune fille, pouvoit ainsi répondre. » Nous n'avons plus les procès-verbaux de ces conférences tenues par des hommes défiants, sans doute (c'étoit leur devoir), mais sincères : actes auxquels Jeanne, dans son procès, renvoie plusieurs fois en toute assurance, et où l'on trouverait les libres effusions de son âme, recueillies sans réticence et sans altération. Mais à défaut de ce monument qui a péri de bonne heure, il reste comme un écho fidèle encore, quoique plus lointain, de sa parole, dans les dépositions de deux témoins : Gobert Thibault, écuyer du roi, et frère Séguin, docteur en théologie.

Dans la première visite, après diverses questions sur elle, sur sa famille, sur son pays, Jean Lombart lui ayant demandé qui l'avait poussée à venir vers le roi, elle lui dit ses visions, comme ses voix lui avaient appris la grande pitié qui étoit au royaume de France, et qu'il fallait qu'elle y allât : à ces paroles, elle s'étoit mise à pleurer; mais la voix avait commandé. Et elle racontait comment elle avait entrepris ce voyage, accompli, parmi tant d'obstacles, en toute sûreté, selon qu'il lui étoit prédit. « Jeanne,

lui dit Guillaume Aymeri, vous demandez gens d'armes, et dites que c'est le plaisir de Dieu que les Anglais laissent le royaume de France et s'en aillent en leur pays. Si cela est, il ne faut point de gens d'armes, car le seul plaisir de Dieu les peut déconfire et faire aller en leur pays.

— En nom Dieu, reprit Jeanne, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera victoire. »

Maître Guillaume avoua que c'était bien répondu.

Alors Séguin, un « bien aigre homme, » dit la Chronique, voulant savoir que penser de ses voix, lui demanda quelle langue elles lui parlaient.

« Meilleure que la vôtre, » répondit-elle.

Il parlait limousin.

« Croyez-vous en Dieu ? dit le docteur visiblement blessé.

— Mieux que vous, répliqua Jeanne sur le même ton.

— Eh bien ! reprit Séguin, Dieu défend de vous croire sans un signe qui porte à le faire ; » et il déclara que, pour sa part, il ne donnerait point au roi le conseil de lui confier des gens d'armes et de les mettre en péril sur sa simple parole.

« En nom Dieu, répliqua Jeanne, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes ; mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour quoi je suis envoyée. Qu'on me donne si peu de gens qu'on voudra, j'irai à Orléans. » Le frère Séguin, si aigre homme que le dise la Chronique, a eu du moins la

bonhomie de nous garder ces traits sans leur rien ôter de ce qu'ils avaient de piquant pour lui-même; moins soucieux de son amour-propre que de la vérité¹.

L'examen se prolongea pendant trois semaines, et Jeanne en témoigna parfois son impatience. Le jour que vint Gobert Thibault, en compagnie de Jean Érault et de Pierre de Versailles, la Pucelle, voyant entre les deux docteurs l'écuyer du roi, qu'elle avait sans doute rencontré à Chinon, lui frappa familièrement sur l'épaule, et lui dit « qu'elle voudrait bien avoir plusieurs hommes d'aussi bonne volonté. » Puis, s'adressant à Pierre de Versailles :

« Je crois bien, dit-elle, que vous êtes venu pour m'interroger : je ne sais ni A ni B; mais je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans, et mener le roi à Reims, afin qu'il y soit couronné et sacré. »

Et ensuite :

« Avez-vous du papier, de l'encre ? dit-elle à Jean Érault. Écrivez ce que je vous dirai : « Vous, Suffort, « Classidas et La Poule, je vous somme par le Roi des « cieux, que vous en alliez en Angleterre. » — La lettre, écrite alors, se retrouvera en original à l'époque où elle eut enfin acquis le droit de l'envoyer aux Anglais¹.

On ne l'interrogea point seulement sur ses révélations : on la fit surveiller par des femmes dans sa manière de vivre, on l'interrogea sur sa croyance. Car ses visions fussent-elles constantes, il fallait savoir d'où elles venaient : si elles venaient du diable, on était

convaincu qu'il se trahirait par quelque mot malsonnant touchant la foi. Jeanne sortit tout aussi heureusement de ces épreuves. Elle n'avait pas compté en vain sur Celui dont elle disait aux docteurs : « Il y a ès livre de Notre-Seigneur plus que ès vôtres. » Malgré ces vivacités de langage contre la science des docteurs, ils l'admiraient et confessaient qu'elle leur avait répondu avec autant de prudence que si elle eût été un bon clerc. Plusieurs crurent sincèrement à son inspiration : le confesseur du roi et d'autres voyaient en elle celle qu'annonçait une prophétie (la prophétie de Merlin, sans doute, alléguée, en ce temps même, dans les vers de Christine de Pisan). Jean Érault, cherchant à la révélation de Jeanne un appui dans une autre, cita à l'assemblée ce que l'on rapportait de Marie d'Avignon. On disait que cette femme, renommée alors par ses prédictions, était venue jadis trouver le roi, et lui avait communiqué ses visions sur la prochaine désolation de la France. Elle avait vu quantité d'armes; elle avait craint que ce ne lui fût un signe d'aller à la guerre. Mais elle avait été rassurée : il lui avait été dit que ce signe ne la touchait pas; qu'une pucelle viendrait après elle, qui porterait ces armes et délivrerait la France de l'ennemi. Jean Érault ne doutait point, pour sa part, que Jeanne ne fût la pucelle prédite¹.

Sans aller aussi loin, les docteurs ne laissèrent pas de conclure en faveur de Jeanne. Ils louaient le roi de n'avoir, dans cette nécessité pressante du royaume,

ni rejeté la Pucelle, ni cru trop légèrement à ses promesses ; mais de l'avoir éprouvée en cherchant dans sa vie et en demandant à ses actes la preuve qu'elle était envoyée de Dieu. Sa vie a fait l'objet d'une enquête sérieuse. Jeanne pendant six semaines a été gardée par le roi, visitée par toutes sortes de personnes ; et l'on n'a rien trouvé en elle, que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse. » Son signe, c'est devant Orléans qu'elle prétend le montrer. Puisque la première preuve est faite, il ne faut pas refuser la seconde qu'elle offre ; il faut la mener à Orléans : car, la délaissier sans apparence de mal, « ce seroit répugner au Saint-Esprit et se rendre indigne de l'aide de Dieu. » Les matrones firent leur rapport à leur tour. La reine de Sicile, les dames de Gaucourt et de Trèves attestèrent que Jeanne était digne de porter son surnom populaire, et dès lors la démonstration était complète : car on n'admettait pas que l'âme pure d'une vierge eût commerce avec le démon¹.

Le peuple, pour croire en elle, n'avait pas demandé tant d'épreuves. Les plus incrédules ne résistaient point à l'accent de sa parole : tel qui en venant déclarait ses promesses pures rêveries, ne s'en allait pas sans avouer que c'était une créature de Dieu ; et plusieurs en revenant pleuraient à chaudes larmes. Jeanne avait gagné tous les suffrages. Les hommes d'Eglise rendaient témoignage à sa vertu et à sa foi ; les hommes de guerre s'émerveillaient de la façon dont elle parlait sur le fait des armes, et les dames et les de-

moiselles ne s'étonnaient pas moins de trouver une simple jeune fille dans celle qui faisait l'admiration des hommes de guerre et des docteurs. Elle qui, sous les armes, semblait égale aux plus habiles par sa tenue, par ses discours, elle se retrouvait, quand elle avait dépouillé le harnois, ce qu'elle était dans son village, « moult simple et peu parlant, » toujours pieuse et recueillie, priant dans le secret, et accueillant avec bonté les hommes de toute condition que la curiosité attirait autour d'elle, et principalement les femmes. Elle leur parlait si doucement et si gracieusement, dit la Chronique, qu'elle les faisait pleurer. Elle s'excusait auprès d'elles de l'habit qu'elle portait : et les femmes surtout la devaient comprendre. L'habit d'homme, qui effaroucha tant la pudeur du tribunal institué par les Anglais, n'excita pas les mêmes scrupules parmi les évêques et les docteurs du parti de Charles VII. Il n'en est pas dit un mot dans ce qui est resté de l'enquête de Poitiers ; et si la question s'y posa, elle fut résolue par le bon sens, comme elle l'a été dans la consultation que l'archevêque d'Embrun envoya au roi, peu de temps après la délivrance d'Orléans, sur les actes de la Pucelle. « Il est plus décent, dit le prélat, de faire ces choses en habit d'homme, puisqu'on les doit faire avec des hommes. »

Le roi ne différa plus. Il l'envoya à Tours (vers le 20 avril), et lui composa toute une maison militaire. Les deux plus jeunes frères de Jeanne (Jean et Pierre)

l'étaient venus rejoindre; ses deux guides, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, ne l'avaient point quittée. Le roi les maintint dans sa compagnie. Il lui donna pour maître d'hôtel, ou chef de sa maison militaire, Jean d'Aulon, honnête écuyer; pour pages Louis de Contes, qui s'était déjà trouvé près d'elle au château du Coudrai, et un autre du nom de Raimond; de plus, quelques varlets, deux hérauts d'armes. Un religieux augustin, frère Jean Pasquerel, connu de ceux qui avaient amené Jeanne à Chinon, lui fut présenté par eux et devint son aumônier. Le roi fit faire à la Pucelle une armure complète, et lui donna des chevaux pour elle et pour ses gens. Mais à l'épée qu'il lui offrit, elle en préféra une qu'elle semblait tenir de l'une de ses patronnes. Sur son indication, on alla dans la chapelle de Sainte-Catherine de Fierbois, et l'on trouva derrière l'autel, à une petite profondeur, une épée marquée de cinq croix, toute couverte de rouille. La rouille céda facilement, et l'épée fut envoyée à Jeanne avec deux fourreaux magnifiques, l'un de velours vermeil, l'autre de drap d'or : elle s'en fit faire un autre de cuir fort, pour l'usage ordinaire. On lui fit en outre, d'après les indications qu'elle en donna, un étendard de linon, brodé de soie, au champ d'argent (blanc) semé de lis. On y voyait l'image de Dieu assis sur les nuées du ciel, tenant le monde, et deux anges aux côtés, avec ces mots : JESUS MARIA; et sur le revers une annunciation : la Vierge et l'ange, un lis à la main. Elle aima son épée : mais,

comme elle le dit en son procès, elle aimait quarante fois plus son étendard. Car cet étendard, bien plus que son épée, était pour elle le signe et l'instrument de la victoire. Jamais elle ne tua personne. Pour ne point s'y exposer dans la bataille, elle abordait l'ennemi l'étendard à la main.

Il n'y avait plus de temps à perdre si l'on voulait sauver Orléans. Les Anglais achevaient leurs bastilles; ils avaient fortifié et relié par de nouveaux boulevards leurs positions à l'ouest et au nord de la place (de la fin de mars au 15 avril), et ils s'établissaient à l'est par la construction des bastilles de Saint-Loup (10 mars) et de Saint-Jean le Blanc (20 avril). Le blocus allait donc se resserrant chaque jour, et l'on devait compter de moins en moins à l'intérieur sur ces arrivages, en quelque sorte furtifs, qui, échappant à l'ennemi grâce à leur médiocrité même, renouvelaient de temps à autre les ressources des assiégés. C'était d'une tout autre sorte et dans d'autres proportions que Jeanne voulait ravitailler la place. Son concours étant enfin accepté, on prépara un grand convoi de vivres. La reine de Sicile, qui était l'âme du parti national, fut chargée d'en réunir à Blois les éléments avec le duc d'Alençon, Ambroise de Loré, et l'amiral Louis de Culan. L'argent manquait : le roi sut en trouver, cette fois; et bientôt Jeanne vint elle-même à Blois en la compagnie de Regnault de Chartres, archevêque de Reims, chancelier de France, et du sire de Gaucourt, char-

gés sans doute de donner les derniers ordres pour le départ. Le maréchal de Boussac et le seigneur de Rais, investis du commandement, y vinrent très-peu après, avec La Hire, Poton de Xaintrailles, et tous ceux qui devaient faire l'escorte. Jeanne n'évalue pas à moins de 10 ou 12 000 hommes le nombre de ceux qui la composaient¹.

Avant d'engager la lutte, Jeanne essaya de la prévenir, marquant du signe de la paix le premier acte de sa mission ; car sa mission c'était aussi la paix aux hommes de bonne volonté. Mais comment obtenir de la bonne volonté des Anglais ce que réclamait le droit de la France à être libre ? Jeanne ne s'en crut pas moins obligée à leur envoyer ce message, dont les termes ont été gardés textuellement :

« Jhesus Maria.

« Roi d'Angleterre, et vous duc de Bethfort qui
« vous dites régent le royaume de France ; Guillaume
« de Lapoule (Pole), comte de Suffort (Suffolk),
« Jehan sire de Thalebot (Talbot), et vous, Thomas,
« sire d'Escalles (Scales), qui vous dites lieutenans
« dudit de Bethfort, faites raison au Roi du ciel de
« son sang royal ; rendez à la Pucelle cy envoyée de
« par Dieu le roi du ciel, les clefs de toutes les bonnes
« villes que vous avez prises et violées en France.
« Elle est venue de par Dieu le Roi du ciel, pour
« reclamer le sang royal ; elle est toute preste de faire

« paix, si vous lui voulez faire raison, par ainsi que
« France vous mettez sur (rendez) et paie^z de ce que
« l'avez tenue. Entre vous, archers, compagnons de
« guerre gentils, et autres qui estes devant la bonne
« ville d'Orliens, allez-vous-en, de par Dieu, en vos
« pays, et si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles
« de la Pucelle qui vous ira voir brièvement à vostre
« bien grand dommage. Roi d'Angleterre, si ainsi ne
« le faites, je suis chef de guerre, et en quelque lieu
« que j'attaindrai vos gens en France, je les en ferai
« aller, veuillent ou non veuillent; et s'ils ne veulent
« obéir, je les ferai tous mourir, et s'ils veulent obéir,
« je les prendrai à merci. Je suis cy venue de par
« Dieu, le roi du ciel, corps pour corps, pour vous
« bouter hors de toute France, encontre tous ceux
« qui voudroient porter trahison, malengin ni dom-
« mage au royaume de France. Et n'ayez point en
« vostre opinion, que vous ne tiendrez mie (que
« vous tiendrez jamais) le royaume de France de
« Dieu, le Roi du ciel, fils de sainte Marie; ains le
« tiendra le roi Charles, vrai héritier; car Dieu, le
« Roi du ciel, le veut ainsi, et lui est revelé par la
« Pucelle : lequel entrera à Paris à bonne compagnie.
« Si vous ne voulez croire les nouvelles de par Dieu
« de la Pucelle, en quelque lieu que nous vous
« trouverons, nous ferrons (férirons, *frapperons*)
« dedans à horions, et si (ainsi) ferons un si gros
« hahaye, que encore a mil années (il y a mille ans)
« que en France ne fut fait si grand, si vous ne faites

« raison. Et croyez fermement que le Roi du ciel
« trouvera (*ou* envoie) plus de force à la Pucelle
« que vous ne lui sauriez mener de tous assauts, à
« elle et à ses bonnes gens d'armes; et adonc verront
« lesquels auront meilleur droit, de Dieu du ciel ou
« de vous. Duc de Bethfort, la Pucelle vous prie et
« vous requiert que vous ne vous faites pas détruire.
« Si vous faites raison, encore pourrez venir en sa
« compagnie l'où que les François feront le plus beau
« fait qui oncques fut fait pour la chrestienté. Et
« faites réponse en la cité d'Orliens, si voulez faire
« paix; et si ainsi ne le faites, de vos bien grands
« dommages vous souviennne brièvement.

« Escrit le mardi de la semaine sainte.

« De par la Pucelle. »

Et dessus : « Au duc de Bethfort, soi disant régent le royaume de France, ou à ses lieutenans estans devant la ville d'Orliens¹. »

Cette lettre, datée du 22 mars et probablement écrite à Poitiers, ne fut sans doute adressée aux Anglais qu'après que Jeanne fut agréée de Charles VII; peut-être seulement quand elle vint à Blois. Elle fut accueillie avec insulte. Ils ne se bornèrent point à des outrages envers la Pucelle; ils allèrent jusqu'à une violation du droit des gens sur son messager: ils le retinrent, et ils n'attendaient pour le brûler que l'avis de l'Université de Paris².

Jeanne n'avait donc plus de ménagements à garder envers eux. Pendant qu'on prenait les dernières dispositions pour le départ, elle s'y préparait elle-même à sa manière. Indépendamment de son propre étendard, elle avait fait faire une seconde bannière où était peinte l'image de Jésus en croix ; et chaque jour, matin et soir, des prêtres se rassemblaient alentour pour chanter les hymnes de Marie. Jeanne y venait, et elle eût voulu que tous y fussent avec elle : mais nul homme d'armes n'y était admis qu'il ne fût en état de grâce, et Jeanne les engageait à se confesser aux prêtres qui étaient là, tout disposés à les entendre. Au moins voulut-elle qu'avant de partir chacun mît ordre à sa conscience. « Elle leur fit oster leurs fillettes. » Il n'y avait point de place pour elles dans une armée conduite par la Pucelle sous l'invocation de la Mère de Dieu¹.

La congrégation qu'elle avait formée autour de ce pieux étendard fut son avant-garde, lorsque le 28 avril elle sortit de Blois pour aller à Orléans : c'était elle qui ouvrait la marche au chant du *Veni Creator*. Jeanne eût voulu qu'on marchât droit sur Orléans par la rive où la ville s'élève. On passait à travers les plus fortes bastilles des Anglais ; mais on arrivait sans autre obstacle, et elle avait déclaré que les Anglais ne bougeraient pas. Toutefois les capitaines de Charles VII ne pouvaient point fonder leur plan de campagne sur cette assurance, que Talbot, Suffolk et les Anglais, maîtres des positions, laisseraient

passer entre leurs mains, sans tenter de le prendre, un convoi de vivres dont ils pouvaient eux-mêmes si bien faire leur profit. Ils résolurent donc de suivre la rive gauche (côté de la Sologne), laissant le fleuve entre leur troupe en marche et les principaux établissements de l'ennemi. De ce côté, en décrivant un cercle, on évitait les bastilles occupées par les Anglais aux abords du pont d'Orléans, et en passant la Loire au-dessus de leurs dernières positions, on revenait vers la ville par la rive droite, à travers une plaine moins garnie de bastilles. La marche se fit ainsi. On trompa la simple jeune fille sur la vraie position d'Orléans; on traversa le pont de Blois, et l'on passa devant Baugency et Meun, sans que l'ennemi, qui occupait ces places, fît rien pour inquiéter le convoi. On coucha en rase campagne (Jeanne, qui ne voulut pas quitter ses armes, en fut toute meurtrie), et on gagna Olivet, derrière les bastilles anglaises de la rive gauche. Jeanne put reconnaître alors comme on s'était joué de son ignorance. Elle était devant Orléans, mais séparée de la ville par la rivière. Elle en fut vivement affectée. Elle eût voulu au moins ne s'en pas éloigner davantage, et sans prétendre forcer, dès l'arrivée, les bastilles qui défendaient l'accès du pont, elle demandait qu'on attaquât la plus occidentale et la plus isolée, celle de Saint-Jean le Blanc : les Anglais s'y attendaient si bien, qu'ils en rappelèrent la garnison aux Augustins et aux Tourelles, croyant la position trop faible pour

être défendue. Mais les autres jugèrent le lieu trop rapproché de l'ennemi pour y tenter la traversée, et ils se dirigèrent vers l'Ile-aux-Bourbons, devant Chécy (à deux lieues d'Orléans), où ils trouvaient le double avantage d'embarquer le convoi plus sûrement et de le débarquer en lieu plus commode¹.

La ville d'Orléans attendait avec anxiété l'issue de cette tentative. On ne doutait pas que les Anglais ne fissent tout pour la faire échouer. Il fut ordonné que chacun fût sous les armes, prêt à agir; et Dunois vint, avec quelques autres, rejoindre le convoi, comme il se trouvait à la hauteur de l'église Saint-Loup, pour aviser aux meilleurs moyens de lui faire passer le fleuve et de l'introduire dans la ville. La chose n'était pas si facile encore. Il fallait des bateaux : on ne pouvait les faire venir que d'Orléans, sous le feu des bastilles ennemies, et le vent était contraire. Jeanne était moins touchée de ces difficultés que du parti qu'on avait pris d'en éviter par là de plus grandes, au risque de montrer, dès le début de l'entreprise, si peu de confiance en elle et surtout si peu de foi en Dieu.

« Êtes-vous le bâtard d'Orléans ? dit-elle à Dunois quand il l'aborda.

— Oui, et je me réjouis de votre venue.

— Est-ce vous, reprit-elle, sans autrement répondre au compliment, qui avez donné le conseil de me faire venir ici par ce côté de la rivière, et non pas directement où étaient Talbot et les Anglais ? »

Dunois répondit que lui, et de plus sages que lui, avaient donné ce conseil, croyant mieux faire et plus sûrement.

« En nom Dieu, s'écria Jeanne, le conseil de Messire (Dieu) est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous m'avez cuidé (pensé) décevoir et vous vous êtes déçus vous-mêmes, car je vous amène le meilleur secours que eut oncques chevalier, ville ou cité; et c'est le plaisir de Dieu et le secours du Roi des cieux : non mie pour l'amour de moi, mais il procède purement de Dieu. Lequel, à la requête de saint Louis et saint Charles le Grand, a eu pitié de la ville d'Orléans, et n'a pas voulu souffrir que les ennemis eussent le corps du duc d'Orléans et sa ville'. »

En ce moment sa parole sembla se confirmer par un signe : le vent changea tout à coup; des bateaux arrivèrent d'Orléans, et l'eau, qui était basse, parut, sous l'impulsion du vent contraire au courant, s'enfler pour en rendre plus facile l'abordage. On y plaça les chariots tout chargés et les bœufs, et on les débarqua au port de Chécy. Mais les moyens manquaient pour y transporter en même temps tous les hommes d'armes. Point d'autre passage que le pont de Blois d'où l'on venait. Plusieurs proposèrent donc de les y reconduire; Dunois se bornait à prier Jeanne de venir avec lui dans la ville ce soir même : car Orléans eût cru ne rien avoir, recevant les vivres sans elle. Jeanne en fut très-irritée. Elle ne savait se décider ni à laisser partir les siens ni à les suivre : car elle ne venait

pas seulement ravitailler Orléans, mais le sauver. Or elle avait là des hommes préparés comme elle l'avait voulu, « bien confessés, pénitents, et de bonne volonté. » — « En leur compagnie, disait-elle, je ne craindrais pas toute la puissance des Anglais ; » — et elle redoutait qu'une fois partis, leur troupe ne vînt à se dissoudre. Il y en avait, en effet, dit Jean Chartier, « qui faisaient difficulté de mettre tant de gens en ladite ville, pour ce qu'il y avait trop peu de vivres : » on eût craint sans doute à la cour d'être obligé de refaire bientôt les frais d'un nouveau convoi. Dunois, voyant qu'on ne la pouvait point avoir autrement, vint trouver les capitaines qui commandaient l'escorte, et il les supplia, au nom de l'intérêt du roi, de laisser Jeanne et de la décider à le suivre dans la ville, en lui promettant d'aller à Blois passer la Loire pour la rejoindre bientôt à Orléans. Les capitaines firent ce qu'il désirait, et Jeanne agréa leur promesse. Elle laissa à ses hommes la bannière autour de laquelle elle avait coutume de les réunir ; elle leur laissait Pasquerel son aumônier, et les prêtres qui les entretenaient dans leurs pieux exercices : et elle-même, avec Dunois, La Hire et deux cents hommes d'armes, passa le fleuve à la suite du convoi¹.

De ce côté, les Anglais n'avaient qu'une seule bastille, celle de Saint-Loup : pour leur ôter la tentation d'en sortir et d'inquiéter les arrivants, les Orléanais les y assaillirent eux-mêmes, et de telle sorte, qu'ils en rapportèrent un étendard ; mais, ce qui valait mieux,

la file des chariots, grâce à la diversion, tournait la forteresse ennemie, et entrait saine et sauve dans la place, par la porte de Bourgogne. Jeanne et ses hommes d'armes étaient restés aux champs jusqu'à la fin. Pour éviter l'empressement tumultuaire de la foule, on était convenu qu'elle n'entrerait dans la ville que la nuit. Elle y entra à huit heures du soir, armée de toutes pièces et montée sur un cheval blanc. Elle s'avancait précédée de sa bannière, ayant à sa gauche Dunois, richement armé, et derrière elle plusieurs nobles seigneurs et quelques hommes de la garnison ou de la bourgeoisie d'Orléans, qui étaient venus lui faire cortège. Mais c'est en vain qu'on eût voulu exclure la foule : tout le peuple était accouru à sa rencontre, portant des torches et manifestant une aussi grande joie « que s'ils avaient vu Dieu descendre parmi eux. » Jeanne, en effet, était pour eux comme l'ange du Dieu des armées. « Ils se sentoient, dit le Journal du siège, tous réconfortés et comme desassiégés par la vertu divine qu'on leur avoit dit être dans cette simple pucelle. » Tous se pressaient autour d'elle, hommes, femmes et petits enfants, cherchant à la toucher, à toucher au moins son cheval (dans leur empressement, ils faillirent de leurs torches brûler sa bannière); et ils l'accompagnèrent ainsi, lui faisant « grant chère et grant honneur, » à l'église principale, où elle voulut, avant toute chose, aller rendre grâces à Dieu; puis jusqu'auprès de la porte Regnart, en l'hôtel de Jacques Boucher,

trésorier du duc d'Orléans, où elle fut reçue avec ses deux frères et les deux gentilshommes qui l'avaient amenée de Vaucouleurs¹.

Jeanne avait dès ce moment changé la face des choses. Les Orléanais, d'assiégés, devenaient décidément assiégeants. Le peuple avait repris tant de confiance, qu'autrefois (c'est Dunois qui l'avance) deux cents Anglais eussent mis en fuite plus de huit cents hommes de l'armée du roi, et maintenant quatre ou cinq cents hommes d'armes osaient braver toutes les forces anglaises.

Dès le lendemain matin, les plus impatients, et dans le nombre Florent d'Illiers, arrivé de Château-dun l'avant-veille avec quatre cents combattants, sortirent enseignes déployées, chargèrent les Anglais et les refoulèrent vers leur bastille voisine de Saint-Pouair, sur la route de Paris; et déjà on ne parlait dans la ville que d'apporter de la paille et des fagots pour y mettre le feu • mais l'attaque ne fut pas soutenue. Jeanne n'avait rien su de l'entreprise; et, si pressée qu'elle fût de combattre, on peut croire qu'elle l'eût désapprouvée : car avant d'attaquer l'ennemi, elle le voulait sommer encore; mais elle entendait qu'on ne différât pas davantage. Elle ne voulait pas même attendre sa propre troupe, qui devait passer la Loire à Blois; et se refusait à ce que Dunois l'allât chercher, aimant mieux qu'il restât pour faire immédiatement sommation, ou, en cas de refus, donner l'assaut aux Anglais. Dunois ne se refusa point à lui laisser faire

telles sommations qu'il lui plairait; mais il tint à ne point combattre avant d'avoir reçu ses moyens d'attaque; et Jeanne dut céder à son tour. Elle écrivit donc aux Anglais dans le même sens que la première fois, réclamant le héraut qui leur avait porté sa lettre de Blois. Ceux qu'elle envoyait d'Orléans pouvaient bien avoir le même sort : car les Anglais ne se croyaient point tenus du droit des gens envers cette fille qu'ils réputaient pour le moins hérétique; mais Dunois leur manda en même temps que s'ils ne les renvoyaient tous, il ferait mourir les Anglais prisonniers, et ceux qu'on avait envoyés pour traiter de la rançon des autres.

Ils cédèrent à cette menace, selon le Journal du siège; selon d'autres témoignages qui trouvent ailleurs leur confirmation, des deux messagers ils retinrent l'un, et ne renvoyèrent l'autre que pour avoir l'occasion de publier ce que leur haine avait dès lors résolu contre la Pucelle. Ils lui mandèrent « qu'ils la brûleraient et feroient ardoir; » et, mêlant l'insulte à la menace, ils ajoutaient « qu'elle n'étoit qu'une ribaude et comme telle s'en retournât garder ses vaches¹. »

Jeanne fut vivement émue de ces insultes grossières; mais, au risque de les subir en face, elle voulait, avant de commencer l'attaque, adjurer, en personne, les Anglais de l'éviter en se retirant. Elle s'en alla donc au boulevard de la Belle-Croix, position avancée des Orléanais sur le pont, et de là elle somma Glans-

dale (Glacidas) et les soldats qui occupaient les Tourelles de se rendre de par Dieu, ne leur assurant que la vie sauve. On devine comment cette sommation fut accueillie. « Glacidas et ceux de sa rote, dit le Journal, répondirent vilainement, l'injuriant et appelant vachère, comme devant, crians moult haut qu'ils la feroient ardoir (brûler) s'ils la pouvoient tenir. » La Pucelle prit encore en patience leurs injures; mais elle leur déclara qu'ils s'en iraient bientôt, et à leur chef qu'il ne le verrait pas. Sa parole s'accomplit : mais les Anglais n'en seront que plus ardents à tenir leur promesse¹.

Puisque Dunois ne voulait point combattre sans les troupes renvoyées à Blois, le plus sûr et le plus court était peut-être encore qu'il les allât chercher. Il partit donc le dimanche matin, 1^{er} mai, avec Boussac, d'Aulon et plusieurs autres, passant fièrement sous les bastilles anglaises. La Pucelle était venue s'établir entre ces bastilles et la ville, et sa présence avait suffi pour que l'ennemi, si fort qu'il fût, ne remuât pas².

Rentrée en ville, elle employa les loisirs qu'on lui faisait à se mettre plus intimement en rapport avec la population, en lui communiquant, avec sa foi en Dieu, sa confiance dans la victoire, et en la préparant à braver les Anglais dans leurs forts, si les Anglais continuaient de rester sourds à ses invitations.

Et d'abord elle voulut donner satisfaction à l'empressement populaire. Les Orléanais se portaient en

tel nombre vers son hôtel, qu'ils en rompaient presque les portes. Elle parcourut à cheval les rues de la ville, et la foule était si grande sur son chemin qu'à grand-peine pouvait-elle s'ouvrir un passage : car le peuple « ne se pouvoit saouler de la voir. » Tous admiraient sa bonne grâce à cheval, sa tenue militaire ; et ils sentaient qu'elle ne se trompait pas lorsque, tournant vers Dieu leur confiance, elle allait répétant sans cesse : « Messire m'a envoyée pour secourir la bonne ville d'Orléans. » Puis elle renouvela auprès des Anglais de la rive droite ses démarches si mal accueillies à la rive gauche. Elle vint près de la croix Morin, invitant ceux qui tenaient la bastille voisine à se rendre, la vie sauve, et à s'en retourner en Angleterre. Mais ils lui répondirent comme aux Tourelles par des insultes. « Voulez-vous donc, s'écriait le Bastard de Granville, que nous nous rendions à une femme ? » Et il jetait à la face des Français, dont elle était suivie, des injures qui retombaient encore sur elle¹.

Le lendemain (lundi, 2 mai), elle sort à cheval et s'en vient par les champs examiner les bastilles et les positions des Anglais ; et le peuple la suivait en grande foule, prenant plaisir à la voir et à être autour d'elle, sans souci de l'ennemi : comme si avec Jeanne nul péril ne les pût atteindre. Et en effet les Anglais ne bougèrent pas ; et Jeanne, après avoir inspecté leurs fortifications tout à loisir, rentra dans la ville et vint à l'église Sainte-Croix entendre vêpres².

Le mardi, grande procession à laquelle elle assiste avec les capitaines, afin de tourner les cœurs, par cette manifestation publique, vers Celui de qui elle attendait son secours : car pour elle, elle ne mettait point en doute la défaite des ennemis ; et si quelque sage homme lui disait : « Ma fille, ils sont forts et bien fortifiés, et sera une grande chose à les mettre hors, » elle répondait : « Il n'est rien d'impossible à la puissance de Dieu. »

Ce jour-là, on vit arriver les garnisons de Gien, de Château-Regnard, de Montargis, cette brave ville qui, après avoir vaillamment repoussé les Anglais en 1427, prêtait, à la même fin, si volontiers secours aux autres. Mais de Blois, personne encore : et cependant, si les capitaines avaient tenu leur promesse, c'est en ce jour qu'on les devait voir revenir. Enfin, le soir, on apprit qu'ils étaient en marche¹.

Ce n'était pas sans raison que Dunois avait jugé utile d'aller à leur rencontre ; car, lorsqu'il arriva, leur départ était mis en question. On délibérait devant le chancelier de France. Quelques-uns opinaient que chacun retournât en sa garnison ; c'était probablement l'avis du chancelier et de ses adhérents : car pour les capitaines, presque tous voulaient revenir à Orléans comme ils s'y étaient engagés. Dunois montra que si cette petite armée, réunie avec tant de peine et déjà réduite des deux tiers, venait à se dissoudre, c'en était fait de la ville. Il l'emporta. On résolut de revenir à Orléans avec des munitions nou-

velles, et d'y revenir comme on l'avait arrêté, comme Jeanne l'avait voulu d'abord, par la Beauce (la rive droite), à travers les principales bastilles des Anglais².

Jeanne n'était plus parmi ces soldats que par la bannière commise à Pasquerel et aux prêtres. Mais elle devait être là quand on passerait devant l'ennemi. Le mercredi (4 mai), apprenant leur approche, elle vint au-devant d'eux jusqu'à une lieue d'Orléans, son étendard à la main, suivie de La Hire, de Florent d'Illiers et de plusieurs autres. Et tous ensemble ils repassèrent avec leur convoi devant la grande bastille des Anglais nommée Londres, processionnellement, les prêtres chantant des cantiques, sans que les Anglais, qui avaient l'avantage de la position et du nombre, fissent rien pour les arrêter. Cet ennemi, qui était le plus fort et qu'on ne pouvait point soupçonner de manquer de courage, était resté comme frappé d'impuissance devant celle que la veille encore il outrageait³.

C'était maintenant aux Anglais de se défendre ; et ce n'était pas sans une vive sollicitude qu'ils attendaient des renforts à leur tour. La Pucelle ne les redoutait pas. Ce jour même, après le dîner, Du-nois l'étant venu trouver pour lui dire que Falstolf leur amenait des vivres et des hommes, et qu'il était déjà à Janville : « Bastard, Bastard, s'écria Jeanne dans une saillie de joie, en nom Dieu, je te commande que tantôt (aussitôt) que tu sauras la venue dudit Fal-

stolf, tu me le fasses savoir : car s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai ôter la tête. » Dunois lui dit sur le même ton de ne rien craindre : qu'il le lui ferait bien savoir¹.

Ce fut pourtant sans lui rien dire que l'on commença l'attaque.

Elle s'était jetée sur un lit pour se reposer un moment des fatigues de la journée, quand tout à coup elle se leva, et réveillant d'Aulon, son écuyer, qui dormait sur un autre lit : « En nom Dieu, dit-elle, mon conseil m'a dit que j'aille contre les Anglois ; mais je ne sais si je dois aller à leurs bastilles ou contre Falstolf qui les doit ravitailler. » Comme il l'armait, on entendit grand bruit : on criait dans la ville que les ennemis portaient grand dommage aux Français. Elle quitte d'Aulon, qui lui-même se revêt de ses armes, sort précipitamment de sa chambre, et rencontrant son page : « Ha, sanglant garçon, s'écrie-t-elle, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu ! Allez querir mon cheval. » Elle achève de s'armer avec l'aide de la dame du logis et de sa fille ; puis, sautant sur le cheval que le page amenait, elle l'envoie chercher son étendard, le reçoit par la fenêtre sans lui laisser le temps de descendre, et part, courant droit par la grande rue vers la porte de Bourgogne, si vite que les étincelles jaillissaient du pavé².

C'est de ce côté qu'était l'action dont le bruit s'était répandu dans la ville. Après l'entrée du convoi,

ceux d'Orléans qui l'avaient escorté, ayant pris leur repas à la hâte, étaient allés à l'hôtel de ville, où ils se firent donner des coulevrines, des arbalètes, des échelles, et ils étaient partis pour attaquer Saint-Loup. Mais cette bastille, qui commandait le passage de la Loire en amont et le chemin de la Bourgogne, avait été fortement mise en défense par Talbot. Il y avait là trois cents Anglais d'élite : malgré l'absence de leur capitaine, Th. Guerrard, ils résistaient avec vigueur aux assaillants, et bon nombre de blessés étaient rapportés vers la ville. Jeanne s'arrêta au premier dont elle fit la rencontre, et sachant que c'était un Français : « Jamais, dit-elle, je n'ai vu sang de François que les cheveux ne me levassent en sur (sur la tête). » Elle arriva devant la bastille : elle avait été rejointe par son écuyer, son page, tous ses gens ; et bientôt Dunois et plusieurs autres vinrent soutenir l'attaque si témérairement commencée. Jeanne leur ordonna d'observer l'ennemi, et d'empêcher qu'il ne vînt des autres forts au secours de Saint-Loup. Elle-même, debout sur le bord du fossé, son étendard à la main, encourageait ses hommes à l'assaut. Les Anglais tinrent trois heures, forts de leur propre résolution et comptant sur le secours des autres. Talbot, en effet, donna l'ordre de sortir des retranchements pour faire diversion en menaçant la place, et ceux de Saint-Pouair, cette grande bastille que les Anglais avaient nommée *Paris*, plus rapprochés de la bastille attaquée, tentèrent de la dégager en prenant par der-

rière les assaillants. Mais par deux fois la cloche du beffroi dénonça leur entreprise, et ceux d'Orléans, sous la conduite de Boussac, de Graville et de quelques autres, sortant aussitôt de la ville au nombre de six cents, se rangèrent en bataille et les contraignirent à rétrograder. Ceux de Saint-Loup ne se laissèrent point encore abattre, et, disputant le terrain pied à pied, se retirèrent au clocher de l'église; mais, malgré leur bravoure, ils y furent forcés et tués ou pris. Quelques gens d'Église qui étaient parmi eux, ou de soi-disant tels, vinrent sous l'habit ecclésiastique se présenter à Jeanne. Elle les reçut, empêcha qu'on ne leur fît aucun mal, et les emmena dans son hôtel. C'étaient assez de tués en cette journée. « Elle pleurerait sur eux, dit Pasquerel, en pensant qu'ils étaient morts sans confession¹. »

Les Français trouvèrent à Saint-Loup grande quantité de vivres et d'autres biens qu'ils pillèrent, et ils mirent le feu à la bastille. Quand ils furent rentrés à Orléans, les Anglais eurent bien la pensée de reprendre la place; mais à la vue des flammes, ils rebroussèrent chemin, la jugeant décidément perdue pour eux².

Ce premier succès fut célébré dans Orléans comme le premier acte de la délivrance. Jeanne, qui avait mené le peuple à la victoire, lui rappelait qui en était l'auteur. Elle répondait à l'empressement dont elle était l'objet, en menaçant ses hommes d'armes de les quitter s'ils ne se rapprochaient de Dieu par la pénitence ;

elle les exhortait à lui rendre grâces, et promettait que dans cinq jours le siège serait levé et qu'il n'y aurait plus un seul Anglais devant Orléans. Le peuple la croyait. On courait aux églises, et le son des cloches portait comme un retentissement de cette joie publique aux Anglais étonnés d'être vaincus¹.

La Pucelle ne voulait point qu'on leur laissât le temps de se raffermir. Dès le lendemain, quoique ce fût le jour de l'Ascension, elle demandait qu'on les attaquât au cœur même de leurs positions, à la bastille de Saint-Laurent. Mais les capitaines se refusèrent à ces instances, alléguant la sainteté du jour. Jeanne céda, et sut elle-même honorer la fête et y chercher de nouveaux éléments de succès, non-seulement en allant recevoir dans la communion le Pain des forts, mais en rappelant à ses compagnons les vraies conditions de la victoire promise. Depuis qu'elle était à l'armée, elle n'avait cessé de combattre en eux le désordre et le vice, comme leur plus dangereux ennemi et le plus grand obstacle à leur triomphe. Elle ordonna que personne ne sortît le lendemain pour combattre qu'il ne fût confessé, et renouvela la défense qu'aucune femme dissolue ne les suivît, parce que Dieu pourrait permettre qu'ils fussent battus à cause de leurs péchés².

En même temps, elle voulait offrir à l'ennemi un dernier moyen d'éviter une plus sanglante défaite. Elle lui écrivit une dernière lettre, que Pasquerel,

son fidèle compagnon en toutes ces journées, reproduit en ces termes :

« A vous, hommes d'Angleterre, qui n'avez aucun droit en ce royaume de France, le Roi du ciel ordonne et mande par moi que vous laissiez vos bastilles et vous en alliez en votre pays, ou sinon je vous ferai un tel *hahu* (ou *hahaye*) qu'il en sera perpétuelle mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois, et je ne vous écrirai pas davantage. **JHESUS MARIA. Jeanne la Pucelle.** »

Elle ajoutait après avoir signé :

« Je vous aurais envoyé mes lettres plus honorablement, mais vous me retenez mes hérauts. Vous m'avez retenu mon héraut Guyenne. Renvoyez-le-moi et je vous renverrai quelques-uns de vos gens pris dans la bastille Saint-Loup ; car ils ne sont pas tous morts. »

Elle prit alors une flèche, y attacha la lettre, et la fit lancer aux Anglais avec ce cri : « Lisez, ce sont nouvelles. » Les Anglais la relevèrent, et l'ayant lue se mirent à crier : « Voilà des nouvelles de la p.... des Armagnacs. » Jeanne, à ces mots, soupira et répandit d'abondantes larmes, appelant à son aide le Roi du ciel. Et le Seigneur la consola¹.

Pendant que Jeanne cherchait tout à la fois à rendre la lutte décisive et à la prévenir, s'il se pouvait encore, les chefs, dans un conseil tenu chez le chancelier du duc d'Orléans, délibéraient à part sur la manière de la conduire. Jeanne avait proposé d'aller droit à la grande bastille des Anglais. Ils convinrent

d'adopter son plan, mais seulement en apparence : ils voulaient, par une fausse attaque sur la rive droite, y attirer ceux de la rive gauche, et profiter de la diversion pour enlever les bastilles de cette rive, dégarnies de leurs défenseurs. De cette sorte, ils devenaient maîtres du pont ; ils rendaient toute liberté à leurs communications avec la Sologne, et se ménageaient les moyens d'introduire dans la place de quoi soutenir un long siège : car ils n'avaient point d'autre ambition que de lasser l'ennemi.

Jeanne n'était pas de ce conseil ; et plusieurs même voulurent qu'on ne lui dît rien de l'attaque projetée contre les bastilles de la Sologne, c'est-à-dire du véritable but de la journée, de peur qu'elle n'en parlât. En effet, quand on l'appela, on ne lui fit part que du projet d'attaquer la grande bastille de la Beauce ; et l'on croyait la tromper d'autant mieux, que ce projet répondait à ses vues. Quand le chancelier lui eut fait l'exposition concertée, elle répondit, indignée de ces subterfuges :

« Dites ce que vous avez conclu et appointé. Je cèlerais bien plus grande chose. » Et elle allait et venait par la place, marchant à grands pas.

« Jeanne, » lui dit Dunois, voulant réparer l'effet de cette injurieuse maladresse, « ne vous courroucez pas, on ne vous peut pas tout dire à une fois. Ce que le chancelier vous a dit a été résolu ; mais si ceux de l'autre côté se départent pour venir aider la grande bastille de par deçà, nous avons résolu de passer la

rivière, pour y besogner ce que nous pourrons. Et nous semble que cette conclusion est bonne et profitable. »

Jeanne se calma, et répondit qu'elle était contente et que la conclusion lui semblait bonne, pourvu qu'elle fût ainsi exécutée. De quelque côté que portât le coup, elle sentait qu'il serait décisif; mais sa défiance n'était que trop légitime : ils ne firent rien de ce qu'ils avaient résolu¹.

On se décida à se porter directement sur la rive gauche.

Les Anglais occupaient, on l'a vu, la tête du pont ou la bastille des Tourelles, et, un peu au-dessus des Tourelles, la bastille des Augustins, l'une et l'autre couvertes par leur boulevard. Ils avaient de plus, en aval du fleuve, le boulevard de Saint-Privé, qui était relié à la grande bastille de Saint-Laurent (rive droite) par un boulevard, élevé dans l'île Charlemagne; et, en amont, la bastille de Saint-Jean le Blanc, qui était moins une forteresse qu'un poste fortifié, ou, selon l'expression du Journal, « un guet pour garder ce passage, » poste abandonné une première fois à l'approche de Jeanne, et occupé de nouveau après son entrée dans la ville. Ce fut par ce côté que la Pucelle et les capitaines allaient commencer leur attaque.²

Il y avait là une petite île appelée depuis *Ile-aux-Toiles* et alors île Saint-Aignan, séparée de la rive par un étroit canal. Rien ne convenait mieux pour disposer à loisir une attaque dirigée d'Orléans contre

les positions des Anglais sur la rive gauche; et les Orléanais en avaient usé plusieurs fois. Ils y passèrent cette fois encore. Deux bateaux, amenés entre l'île et la rive gauche, furent comme un pont qui mena de l'une à l'autre. Mais quand ils vinrent à Saint-Jean le Blanc, ils le trouvèrent encore abandonné. Glansdale, menacé d'une attaque sérieuse, avait jugé prudent d'en rappeler ses soldats dans les bastilles qui défendaient le pont¹.

La Pucelle vint les y attaquer aussitôt, sans même attendre que tous ses gens eussent passé de l'île sur la rive gauche, et elle planta sa bannière sur le rebord du boulevard des Augustins. Mais ses compagnons ne soutinrent pas son audace. Une terreur panique les saisit tout à coup. Le bruit se répand que les Anglais viennent en grande force du côté de Saint-Privé. On fuit, on cherche à regagner le pont de bateaux, afin de se mettre en sûreté dans l'île de la Loire; et les Anglais, sortant de leurs bastilles, poursuivent à grands cris les fuyards, insultant de leurs grossiers propos la Pucelle qui cherchait à couvrir leur retraite. Elle se retourne alors, et leur faisant visage, si peu de monde qu'elle eût autour de soi, elle marche à eux, sa bannière déployée. Les Anglais s'effrayent, et, sans l'attendre, fuient à leur tour jusque dans leur bastille des Augustins; mais Jeanne les presse, et plantant de nouveau sa bannière sur le fossé du boulevard, elle rallie alentour les Français ramenés par son exemple.

A la vue des Anglais sortant de leurs bastilles, on pouvait croire que ceux de la rive droite, à l'exemple des Français, avaient passé la Loire, et venaient, par Saint-Privé, au secours des places attaquées ; et, dans ce cas, la prudence commandait peut-être de rentrer dans la ville. Mais la Pucelle, en changeant l'aspect des choses, avait changé les résolutions des capitaines. Ils arrivaient, et ne songeaient plus qu'à forcer avec elle l'ennemi dans son refuge. Deux chevaliers qui, dans ces alternatives de retraite et d'attaque, s'étaient défiés à qui ferait le mieux son devoir, étaient déjà au pied des palissades : mais un Anglais, grand, puissant et fort, occupant à lui seul tout le passage, les tenait en échec. D'Aulon le signala au fameux canonnier Jean le Lorrain, qui l'abattit d'un coup de sa coulevrine ; et les deux chevaliers, entrant dans la bastille, y furent suivis d'une foule d'assaillants. Tous les Anglais périrent ou cherchèrent un refuge derrière le boulevard des Tourelles. La bastille contenait des vivres et du butin en abondance. Pour ôter aux vainqueurs la tentation du pillage et leur en éviter les périls, la Pucelle fit mettre le feu à la bastille, et tout fut brûlé ¹.

Restaient les Tourelles : on les investit immédiatement, et l'on prépara tout pour les attaquer le lendemain.

Il y a ici, dans les témoignages contemporains, des différences qui ne laissent aucun moyen de les concilier.. Perceval de Cagny et Jean Chartier disent que

Jeanne passa la nuit devant la bastille des Tourelles ; le héraut Berri, la Chronique de la Pucelle et celle de la fête du 8 mai, qu'elle la passa dans Orléans. Cette même opposition se retrouve jusque dans le témoignage de ceux qui étaient là, qui étaient attachés à sa personne. D'Aulon son écuyer dit qu'elle demeura avec les seigneurs « toute icelle nuit » devant les Tourelles; L. de Contes, son page, qu'elle repassa le fleuve, et lui-même avec elle, qu'elle rentra dans Orléans et y coucha dans son hôtel avec quelques femmes, selon son habitude. Pasquerel, son confesseur, raconte ce qu'elle fit ce même soir dans Orléans, lui présent; et ce qu'il dit est trop important pour qu'on y puisse soupçonner une erreur de mémoire; Colette, femme de Pierre Milet, cite un trait qui se rapporte au moment où elle repartit, le samedi matin, d'Orléans, pour attaquer la bastille du Pont. Les témoignages les plus pertinents établissent donc son retour dans la ville; et l'on peut dire que c'est l'opinion qui a le plus d'autorité dans ses histoires, puisque c'est la version de la Chronique : aussi est-ce l'opinion que la plupart des écrivains modernes ont adoptée¹.

La Pucelle laissa donc, non sans appréhension pourtant ni sans regrets, ses gens devant les Tourelles, et rentra le vendredi soir dans Orléans : — et les vraisemblances sont encore ici pour les témoignages qui nous ont paru les plus sûrs. Ce n'est pas seulement parce qu'elle s'était blessée aux chausses-trappes, ni parce qu'elle ne manquait jamais d'aller passer la

nuît parmi les femmes, quand cela n'était pas impossible : c'est parce que, dans l'intérêt même du succès, il fallait qu'elle fût, non dans l'armée, mais dans la ville : car là était le plus grand péril. Les capitaines avaient accepté son concours : mais ils ne voulaient pas avoir l'air de suivre sa direction ; et plus on allait, plus ils semblaient craindre de lui laisser l'honneur de la victoire. Mais chaque fois leur opposition tournait contre eux-mêmes. La Pucelle avait toujours voulu porter le coup au cœur de la puissance anglaise. C'est contrairement à son avis qu'ils l'avaient amenée à Orléans par la Sologne ; et elle leur avait bien prouvé que son avis était le meilleur, lorsque, trois jours après, elle y fit entrer un autre convoi, trois fois moins escorté, par cette route de la Beauce, à travers ces mêmes bastilles anglaises qu'ils avaient craint d'affronter d'abord. C'est contrairement à son avis, et, autant qu'il avait été en eux, à son insu, qu'ils avaient résolu d'attaquer les bastilles de la rive gauche ; et c'était elle qui avait fait réussir leur attaque au moment même qu'ils se décidaient à l'abandonner. Après cet éclatant succès qui promettait le dégagement du pont pour le lendemain, ils voulurent s'arrêter encore. Le soir, quand Jeanne eut pris un peu de nourriture (contre son habitude, dit Pasquerel, elle n'avait point jeûné ce vendredi-là, parce qu'elle était trop fatiguée), un des notables chevaliers lui vint dire que les capitaines avaient tenu conseil. Il leur avait semblé, ajoutait-il, qu'ils étaient bien peu, vu le

nombre des Anglais, et que Dieu leur avait déjà fait une grande grâce en leur accordant ce qu'ils avaient obtenu; que la ville étant pleine de vivres, il leur serait facile de la bien garder en attendant le secours du roi; et que par suite il ne paraissait pas opportun au conseil de faire sortir le lendemain les gens de guerre. Jeanne lui répondit : « Vous avez été en votre conseil, et j'ai été au mien; et croyez que le conseil de Dieu s'accomplira et tiendra ferme, et que cet autre conseil périra; » et se tournant vers son confesseur, qui le raconte : « Levez-vous demain de grand matin, dit-elle, et vous ferez plus qu'aujourd'hui. Tenez-vous toujours auprès de moi; car demain j'aurai beaucoup à faire, et plus que je n'ai jamais eu : demain le sang coulera de mon corps au-dessus du sein ¹. »

Ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point, sinon excuser entièrement l'étrange résolution des capitaines, c'est que les Anglais, après la prise des Augustins et l'investissement des Tourelles, avaient rappelé sur la rive droite, dans leur bastille de Saint-Laurent, les hommes qui occupaient, sur l'autre rive, le boulevard de Saint-Privé. Ils renonçaient donc à aller directement au secours des Tourelles : mais ne se réservaient-ils point de tenter une forte attaque contre la ville elle-même? et dans ce cas n'était-il pas prudent de les observer et d'attendre? La Pucelle ne le crut point, non plus que les habitants de la ville même. Jeanne pensait à ces braves gens qu'elle avait

laissés devant les Tourelles, exposés, sans elle, aux sorties des Anglais; quant aux habitants d'Orléans, ils passèrent cette nuit à leur envoyer des vivres et des munitions, et à préparer tous les engins qui pouvaient servir à désarmer le boulevard ennemi de ses défenses et à en rendre l'accès plus praticable aux assaillants¹.

Le lendemain, de grand matin, Pasquerel dit la messe, et Jeanne partit pour l'assaut. Au moment du départ, son hôte voulait la retenir pour manger d'une alose qu'on venait de lui apporter. « Gardez-la jusqu'au soir, dit-elle dans une saillie de bonne humeur, et je vous amènerai un *godon* (on reconnaît le sobriquet populaire) qui en mangera sa part; » et elle promettait de repasser par-dessus le pont. Mais les capitaines persistaient dans leur opposition à l'entreprise, et ils avaient donné ordre au gouverneur d'Orléans, Gaucourt, de garder les portes pour empêcher qu'on ne sortît. Jeanne le trouvant devant elle comme elle voulait passer : « Vous êtes un méchant homme, dit-elle; et qu'il vous plaise ou non, les gens d'armes viendront et gagneront comme ils ont gagné. » Gaucourt aurait vainement essayé de résister à ceux qui suivaient Jeanne, et il ne s'était déjà que trop mis en péril. Jeanne fit ouvrir la porte de Bourgogne et une petite porte, près de la grosse tour, qui donnait directement sur la Loire, et, passant le fleuve, elle alla rejoindre avec ces nouveaux combattants ceux qu'elle avait laissés devant le fort ennemi².

Les capitaines, même ceux qui l'avaient voulu arrêter, la suivirent : jaloux de vaincre sans elle, ils ne se souciaient guère qu'elle triomphât sans eux. Avec Dunois et La Hire, qui paraissent toujours plus prêts à la secourir, on compta bientôt devant les Tourelles, Rais, Graville, Poton de Xaintrilles, Thibaut d'Armagnac, seigneur de Termes, Louis de Culan et Gaucourt lui-même. La lutte s'engagea dès 6 ou 7 heures du matin. Anglais et Français rivalisaient d'ardeur. Ceux d'Orléans voyaient dans la victoire le gage de leur délivrance ; ceux de la bastille combattaient pour leur vie et pour leur liberté : car ils n'avaient point de refuge. Les Français descendaient dans les fossés du boulevard, et sous le feu des canons ou les traits des arbalètes, ils cherchaient à gravir l'escarpement « avec une telle vaillance, qu'il sembloit à leur hardi maintien qu'ils cuidassent être immortels ; » mais lorsqu'ils touchaient au sommet, ils trouvaient l'ennemi armé de haches, de lances et de maillets de plomb ; ils ne cédaient qu'accablés par le nombre dans des combats corps à corps. Ces assauts, toujours repoussés, recommençaient toujours ; la Pucelle était là, soutenant les courages et disant : « Ne vous doutez (ne craignez pas), la place est vôtre. » L'attaque se prolongeait sans résultat, lorsque, vers une heure après midi, elle descendit dans le fossé et dressa une échelle contre le parapet : au même instant, elle fut atteinte entre l'épaule et la gorge d'un trait d'arbalète qui la perça de part en

part. Se sentant blessée, elle eut peur et pleura. Que craignait-elle, et pourquoi pleurer ? N'était-elle plus sûre de la victoire, ou craignait-elle de mourir ? Non, car elle avait prédit qu'elle serait blessée et qu'elle en guérirait. Ce fait, tout merveilleux qu'il soit, est mis hors de doute par les témoignages les plus irrécusables. Ce n'est pas seulement Jeanne dans le procès de Rouen, ce ne sont pas seulement les témoins du procès de réhabilitation qui le constatent : c'est une pièce écrite après qu'elle eut prédit sa blessure et avant qu'elle l'eût reçue. Cet accident confirmait donc sa parole ; mais la femme demeurait dans l'héroïne et dans la sainte : elle eut peur et pleura. Cependant elle fut consolée, comme elle disait. Elle arracha le fer de la plaie, et comme plusieurs hommes de guerre lui proposaient de *charmer* la blessure, elle s'y refusa, disant : « J'aimerais mieux mourir que de rien faire que je susse être péché ou contre la volonté de Dieu ; » mais elle ne refusait pas qu'on entreprît de la guérir, si l'on y pouvait appliquer quelque remède permis. On lui mit une compresse d'huile d'olive ; après quoi elle se confessa, versant des larmes¹.

Cette longue résistance des Anglais et l'accident de Jeanne avait découragé les assaillants. Les chefs la vinrent trouver, et tout en lui exprimant leur peine de la voir blessée, ils lui dirent qu'il valait mieux laisser l'assaut jusqu'au lendemain. Elle ne répondit à ces ouvertures que par les plus nobles paroles, les

exhortant à ne pas faiblir ; mais fort peu touchés de ce langage, ils suspendirent l'assaut, et se retirèrent à distance, songeant à ramener dans Orléans et leurs troupes et leur artillerie : car elles n'eussent plus été fort en sûreté, même pour une nuit, de ce côté de la Loire, après un échec avoué. Jeanne, malgré ses souffrances, vint alors elle-même trouver Dunois, et le supplia d'attendre un peu encore : « En nom Dieu, disait-elle, vous entrerez bien brief (bientôt) dedans, n'ayez doute, et les Anglois n'auront plus de force sur vous. C'est pourquoi reposez-vous un peu, buvez et mangez. » Ils le firent, car sa parole avait un accent qui les subjuguait ; et alors : « Maintenant, dit-elle, retournez de par Dieu à l'assaut derechef : car sans nulle faute, les Anglais n'auront plus la force de se défendre, et seront prises les Tourelles et leurs boulevards. »

L'attaque recommença, ou plutôt reprit avec une ardeur nouvelle, car elle n'avait jamais été entièrement suspendue. Jeanne demanda son cheval, et laissant son étendard à d'Aulon, son écuyer, s'en vint à l'écart dans une vigne voisine, pour faire à Dieu son oraison : mais elle reparut bientôt, et prenant elle-même sa bannière, elle dit à un gentilhomme qui était auprès d'elle : « Donnez-vous garde (regardez) quand la queue de mon étendard touchera contre le boulevard. » Un peu après il lui dit : « Jeanne, la queue y touche ! » Elle s'écria : « Tout est vôtre et y entrez ! »

A sa voix, ils reviennent à l'assaut. « Et oncques, dit un contemporain, on ne vit grouée d'oisillons eux parquer sur un buisson comme chacun monta contre ledit boulevard. » En même temps ceux d'Orléans venaient, du boulevard de la Belle-Croix, attaquer, par le pont, les Tourelles. De ce côté, les Anglais étaient séparés des assaillants par plusieurs arches qu'ils avaient rompues; mais les Orléanais, apportant avec eux des échelles, de vieilles gouttières, se mirent en devoir de les jeter d'un pilier à l'autre; et comme la plus longue de ces gouttières était encore trop courte de trois pieds, ils la rajustèrent, l'étayèrent comme ils purent. C'est sur ce pont de nouvelle sorte qu'un chevalier de Rhodes, le commandeur Nicole de Giresme, s'aventura le premier tout armé. Les Anglais étaient donc assaillis des deux côtés à la fois; mais ce qui les terrifiait, c'était de voir, présidant à l'assaut sur la rive gauche, cette femme qu'ils se flattaient d'avoir tuée. L'étonnement paralysa leurs forces : comme Jeanne l'avait annoncé, ils ne firent presque plus de résistance. Ils cherchaient à fuir du boulevard dans les Tourelles, par le pont jeté entre les deux places; mais, là aussi, ils se trouvaient prévenus par l'intrépide activité de ceux d'Orléans. Pendant que l'attaque se poussait sur les deux côtés, contre la hastille et contre le boulevard, un bateau chargé de matières combustibles fut amarré sous le pont qui joignait l'une à l'autre; et quand les Anglais, forcés dans le boulevard, voulu-

rent se retrancher dans les Tourelles, le pont, attaqué par les flammes, céda, et presque tous furent précipités dans les flots. La Pucelle eût voulu les sauver : « Glacidas ! Glacidas ! criait-elle à leur chef, rends-ti, rends-ti (rends-toi) au Roi du ciel... Tu m'as appelée p..... ; j'ai grand'pitié de vos âmes ! » Mais Glansdale fut entraîné avec les autres, et la Pucelle ne put voir sans verser des larmes cette fin misérable de tant de braves gens. Il ne resta sur la rive gauche aucun Anglais qui ne fût tué ou pris¹.

Il était soir quand les Tourelles furent occupées. La Pucelle y demeura une partie de la nuit, afin de voir si les Anglais de Saint-Laurent ne tenteraient rien pour venger leurs compagnons et regagner la position perdue ; « mais ils n'en avoient nul vouloir. » La Pucelle rentra donc dans Orléans. En moins de trois heures, les Orléanais avaient su rendre le pont praticable, si bien que Jeanne put, comme elle l'avait dit, le repasser pour rentrer dans la ville. « Et Dieu sait, dit Perceval de Cagny, à quelle joie elle et ses gens y furent reçus. » On la débarrassa de ses armes ; on mit un nouvel appareil sur sa blessure. Elle prit un peu de pain trempé dans du vin mélangé d'eau, et alla se reposer².

Tandis que les cloches d'Orléans saluaient cette nouvelle victoire, les Anglais qui, pendant ces deux jours, n'avaient rien fait pour la prévenir, ne songeaient plus qu'à la rendre définitive en se retirant. C'était bien se déclarer vaincus par celle qu'ils avaient

accueillie de tant d'outrages. La terreur seule qu'elle avait inspirée peut expliquer cette impuissance et cette résolution parmi des hommes qui, depuis si longtemps, avaient pris l'habitude de vaincre les Français. Le dimanche donc, de grand matin, ils sortirent de leurs bastilles; mais en capitaine consommé, Talbot comprit que, s'il laissait voir de la peur, sa retraite deviendrait une déroute. Bien loin de fuir, il rangea son armée devant la ville, comme pour offrir la bataille aux Français. Les Français sortirent aussitôt et se disposèrent en ordonnance de combat, sous les bannières de leurs capitaines. La Pucelle était sortie avec les autres, revêtue d'une simple cotte de mailles. Mais cette fois les Français, impatients de combattre, attendirent vainement qu'elle leur en donnât le signal. C'était dimanche. Elle défendit de commencer la bataille, disant que c'était la volonté de Dieu qu'on les laissât s'ils s'en voulaient aller; mais que, s'ils attaquaient, on aurait la victoire. En attendant, elle voulut d'abord qu'on dît la messe; elle fit dresser un autel, et deux messes furent célébrées en présence de l'armée. La cérémonie achevée : « Or, regardez, dit-elle, si les Anglois ont le visage tourné devers vous ou le dos. » On lui répondit qu'ils se tournaient vers Meun : « En nom Dieu, ils s'en vont, laissez-les aller; il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui : vous les aurez une autre fois ¹. »

Les Anglais, après être restés en ligne une heure

entière, s'étaient retirés en bon ordre, brûlant leurs bastilles et emmenant leurs prisonniers : mais ils ne se retiraient point si librement, qu'ils ne dussent laisser derrière eux une partie de leur artillerie et de leurs approvisionnements, et même, selon la Chronique, leurs malades; et les hommes d'armes n'obéirent point si complètement à la Pucelle, qu'ils ne s'en allassent avec La Hire faire quelques escarmouches et gagner du butin sur les derrières de l'ennemi¹.

Parmi les prisonniers que les Anglais voulaient emmener avec eux était un Français, nommé Le Bourg du Bar, pris comme il voulait aller d'Orléans rejoindre Dunois près du comte de Clermont, la veille de la bataille de Rouvray. Talbot tenait beaucoup à son captif. Il le gardait « enferré par les pieds d'une paire de fers si pesants » qu'il pouvait marcher à peine; et il avait commis la charge de le voir et de lui donner de la nourriture à un augustin anglais, son propre confesseur. C'est aussi à lui qu'il avait laissé le soin de l'emmener dans la retraite. Le chevalier s'en allait ainsi au bras du moine, marchant le pas et demeurant fort en arrière des autres, en raison des fers qu'il avait aux pieds. Quand il les vit à une distance suffisante, il s'arrêta et dit au moine qu'il n'irait pas plus avant. Il fit plus : il le contraignit, enferré comme il était, à le ramener à Orléans sur ses épaules, et il fit ainsi son entrée dans la ville, pouvant compter pour sa part de butin sa propre rançon dont il se li-

bérait, grâce au concours forcé du moine son conducteur ¹.

Pendant que les Anglais se retiraient vers Meun et Baugency, les habitants d'Orléans couraient aux bastilles qui depuis si longtemps les tenaient emprisonnés : ils les démolirent et en rapportèrent en triomphe les canons, bombarbes et approvisionnements de toute sorte que l'assiégeant y avait dû laisser. Puis, guidés encore par Jeanne d'Arc, ils allèrent d'église en église rendre grâces à Celui qui leur avait donné la victoire, improvisant dans la joie du triomphe cette procession dont l'évêque d'Orléans institua peu après la solennité, et qui s'est perpétuée d'âge en âge sous l'invocation de la Pucelle : témoignage durable de la vénération de la France pour la sainte fille qui, en un jour de péril, sauva la patrie.

Mais la Pucelle n'était encore qu'aux débuts de sa mission. Elle avait hâte de la mener à son terme. Le lendemain donc elle se déroba à l'enthousiasme des Orléanais et aux fêtes de la victoire pour se rendre à la cour de Charles VII, où elle allait avoir d'autres ennemis à vaincre, d'autres obstacles à surmonter ².



LIVRE TROISIÈME.

REIMS.

La délivrance d'Orléans fit dans tous les esprits une impression profonde. La Pucelle avait donné son signe. Ce grand siège qui durait depuis sept mois, elle y avait mis fin en une semaine. Ces bastilles qui s'appuyaient les unes les autres, elle les avait enlevées l'une après l'autre, ou plutôt il avait suffi qu'elle en prît trois pour que tout le reste fût évacué.

Jeanne était donc bien l'envoyée de Dieu, c'était le cri du peuple; c'était aussi le sentiment des docteurs les plus autorisés.

Jean Gerson dans un écrit daté du 14 mai, six jours après la levée du siège (il mourut le 12 juillet suivant : c'est, on le peut croire, son dernier acte public), Jean Gerson examinait si l'on pouvait, si l'on devait croire à la Pucelle. Il énumérait toutes les

raisons qui militaient en sa faveur : l'adhésion du conseil et des gens de guerre, au péril même du ridicule ; l'enthousiasme du peuple, le découragement de l'ennemi ; et avec ces raisons externes, d'autres plus intimes : la vie passée de Jeanne d'Arc et sa manière de se conduire, faisant tout, simplement, sans superstition ni vue intéressée, parlant au nom du ciel sans cesser d'agir par elle-même, ou tenter Dieu par témérité. Il se prononçait donc pour elle, ajoutant : « Quand bien même (ce qu'à Dieu ne plaise) elle serait trompée dans son espoir et dans le nôtre, il ne faudrait pas en conclure que ce qu'elle a fait vient de l'esprit malin et non de Dieu, mais plutôt s'en prendre à notre ingratitude et au juste jugement de Dieu, quoique secret. » Et il terminait ses observations par cet avertissement prophétique : « Que le parti qui a juste cause prenne garde de rendre inutile par incrédulité, ingratitude ou autres injustices, le secours divin qui s'est manifesté si miraculeusement, comme nous lisons qu'il arriva à Moïse et aux enfants d'Israël : car Dieu, sans changer de conseil, change l'arrêt selon les mérites. »

C'est aussi la pensée qui domine le traité de l'archevêque d'Embrun, Jacques Gelu, écrit dans le même mois (mai 1849). La Pucelle est-elle envoyée de Dieu ? Quelle est sa mission ? quelles en sont les raisons ? Et si Dieu veut manifester sa puissance, a-t-il besoin d'un intermédiaire ? n'a-t-il pas les anges ? pourquoi une jeune fille élevée parmi les brebis ? Le

prélat se pose et résout toutes les questions dans le même sens que J. Gerson ; et ses conclusions sont plus expresses encore et plus pratiques. Il veut que, sans négliger les voies ordinaires en ce qui touche les approvisionnements, les finances et tous les besoins de l'armée, on suive surtout l'inspiration de Jeanne, et qu'on la préfère aux suggestions d'une sagesse tout humaine. Il rappelle Saül. Le roi doit craindre, s'il omet de faire ce que dit la Pucelle, croyant faire mieux, de se voir abandonné du Seigneur, et privé de l'objet où il tend. C'est pourquoi le pieux évêque donne le conseil qu'en toute chose on commence par prendre l'avis de la Pucelle, et que même dans les cas douteux, si elle y tient, on s'y conforme. Il voudrait que le roi conférât chaque jour avec elle sur ce qu'il doit faire pour accomplir la volonté de Dieu, et qu'il le fît en toute humilité et dévotion, « afin que le Seigneur n'ait pas raison de retirer sa main, mais qu'il accorde la continuation de sa grâce¹. »

Les avis des docteurs n'étaient plus bien nécessaires pour que le peuple crût à Jeanne ; mais leurs conseils étaient loin d'avoir perdu leur opportunité auprès du roi. Les conseillers intimes de Charles VII, voyant la confiance qu'elle inspirait autour d'elle, l'avaient acceptée sans trop de peine pour délivrer Orléans. Si elle n'en chassait l'ennemi, ils étaient forcés de se déloger eux-mêmes. Les Anglais, maîtres de la Loire, ne leur permettaient plus d'y demeurer en sûreté. Mais l'affaire n'en était plus là : Orléans

délivré, la Pucelle voulait mener le roi à Reims, et l'entraîner, après le sacre, à la délivrance du royaume. Il fallait donc qu'ils payassent de leur personne, ou du moins qu'à la suite du roi ils se misent en route à travers les provinces occupées par l'ennemi. Cela coûtait à leur lâcheté, ou, si l'on veut, à leur nonchalance; et ils étaient résolus de prendre tous les prétextes pour en reculer le moment¹.

Jeanne leur devait laisser peu de loisir.

En quittant Orléans, elle était venue à Blois, puis à Tours, et de là au château de Loches, où était le roi. Charles la reçut avec de grands honneurs. Il n'ignorait point quelle part elle avait eue à cette victoire aussi prompte qu'inespérée. Dans sa lettre aux habitants de Narbonne, lettre écrite pendant qu'on apprenait, pour ainsi dire, coup sur coup, la prise de Saint-Loup, puis des Tourelles, et enfin la levée du siège, le roi, sans dire encore tout ce qu'elle avait été dans le succès, leur signalait les choses merveilleuses qu'on rapportait d'elle, la nommant seule et constatant qu'elle avait été présente à tout. Il pouvait maintenant en savoir bien davantage. Aussi lui fit-il « grande chère. » Mais Jeanne n'était pas venue chercher la récompense, elle venait solliciter l'achèvement de son œuvre : et c'est ce qu'on semblait le moins disposé à lui accorder².

Charles convoqua ses capitaines et « autres sages de sa cour. » Il tint plusieurs conseils (à Tours), et la prudence des conseillers eut plus d'une excellente

raison à opposer aux desseins de la jeune fille. On alléguait la grande puissance des Anglais et des Bourguignons, et la détresse du roi, qui n'avait pas de quoi soudoyer l'armée nécessaire au voyage. La Pucelle ne demandait pas tant de choses pour le conduire, lui et sa compagnie, jusqu'à Reims, « sûrement et sans destourbier » (empêchement); mais elle voulait qu'on se pressât. Elle disait « qu'elle ne durerait guère plus d'un an, et qu'on songeât à bien besogner cette année : car elle avait beaucoup à faire : » après le sacre elle avait encore à chasser les Anglais, à délivrer le duc d'Orléans. Si l'on croyait à sa mission, c'était bien le cas de faire comme disait Jacques Gelu : imposer silence à toutes les objections et la suivre. Mais ceux qui ne la voulaient pas suivre affectaient de croire que ce n'était pas si clairement l'ordre de Dieu¹.

Un jour, la Pucelle, impatiente de ces lenteurs, vint avec Dunois au château de Loches, et fut menée à la chambre *de retrait* où le prince était conversant avec Christophe d'Harcourt, l'évêque de Castres, son confesseur, et le seigneur de Trèves (R. Le Maçon), ancien chancelier de France. Elle frappe à la porte, et dès qu'elle est introduite, elle se jette à ses pieds, et embrassant ses genoux : « Gentil Dauphin, dit-elle, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez au plus tôt à Reims pour recevoir votre digne couronne. » Christophe d'Harcourt lui demanda si ses voix lui avaient dit cela.

« Oui , répondit-elle, je suis fort aiguillonnée touchant cette chose.

— Ne voudriez-vous pas, ajouta d'Harcourt, nous dire ici, devant le roi, comment font vos voix quand elles vous parlent ?

— Je conçois bien, dit-elle en rougissant, ce que vous voulez savoir, et vous le dirai volontiers. »

Et comme le roi, la voyant émue, lui demandait s'il lui plaisait de s'expliquer devant les assistants, elle répondit qu'elle le voulait bien, et raconta comment, lorsqu'elle s'affligeait des doutes que l'on opposait à sa mission, elle se retirait à part et priait Dieu, se plaignant de ce qu'on ne la voulait pas croire; et sa prière faite, elle entendait une voix qui lui disait : « Fille Dé (de Dieu), va, va, va, je serai à ton aide, va ! » et quand cette voix lui venait, elle était bien réjouie et elle eût voulu être toujours en cet état. — En rapportant les paroles de ses voix, elle rayonnait d'une joie divine et levait les yeux au ciel¹.

Ces paroles avaient leur autorité dans les merveilles qu'elle venait d'accomplir. Le roi et personne autour de lui ne le pouvait méconnaître : mais pouvait-on aller à Reims, en laissant les Anglais derrière soi sur la Loire, à Baugency, à Meun, à Jargeau ? Les Anglais, en effet, chassés de devant Orléans, s'étaient repliés sur ces villes. Talbot avait occupé Meun ; Suffolk, Jargeau ; et naguère, après la levée du siège d'Orléans, quand Dunois, Boussac, Graville, Xaintrailles, voulant profiter de l'impression que Jeanne

avait produite, et peut-être de son absence, s'étaient portés sur Jargeau dans l'espoir d'enlever la place, ils avaient dû y renoncer. Les Anglais tenaient donc toujours; et il y avait à craindre que cette marche aventureuse vers le Nord ne leur abandonnât le Midi. D'ailleurs, pour rassembler les princes et les seigneurs qui devaient accompagner le roi au sacre, il fallait du temps : le pouvait-on mieux employer qu'en enlevant aux Anglais leurs dernières positions sur la Loire ? Jeanne adopta le projet ; selon Perceval de Cagny, ce fut même elle qui le proposa. On réunit, à l'aide des capitaines revenus d'Orléans, une petite armée qui fut placée sous les ordres du jeune duc d'Alençon. Libéré enfin de sa rançon au prix des plus durs sacrifices, il brûlait de venger son ancien échec et de regagner au service du roi l'équivalent de ce qu'il y avait perdu. Le roi répondit à ses désirs en lui donnant le commandement de cette expédition ; mais il plaçait auprès de lui la Pucelle, avec la recommandation expresse qu'il ne fît rien sans son avis¹.

Jeanne avait pris dès lors un ascendant auquel personne ne pouvait plus se soustraire ; et elle l'exerçait avec un naturel qui, chez cette âme simple et sans prétention, témoigne bien de la source où elle puisait tant d'autorité.

Gui de Laval, dans une lettre écrite le 8 juin 1429, au milieu des derniers préparatifs de la campagne, en fait à sa mère et à son aïeule un tableau animé, où la Pucelle est peinte au vif dans toute la grâce et la

séduction de son rôle ; traitant familièrement avec les plus hauts personnages, donnant tour à tour le signal des prises d'armes ou des processions.

Le roi était venu à Saint-Aignan en Berri, et la Pucelle s'était rendue à Selles, à quatre lieues de là, où toutes les troupes devaient se réunir pour entrer en campagne. Gui de Laval étant venu rejoindre le roi, le prince lui fit un excellent accueil, voulut qu'il vît la Pucelle, et comme il se rendait lui-même à Selles, il la fit venir au-devant de lui. « Et fit, dit le jeune comte, ladite Pucelle, très bonne chère à mon frère et à moi, armée de toutes pièces, sauf la tête, et tenant la lance en main. Et après que fûmes descendus à Selles, j'allai à son logis la voir ; et fit venir le vin, et me dit qu'elle m'en feroit bientôt boire à Paris ; et ce semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'ouïr. » Puis, racontant comment le même soir (6 juin) elle partit pour Romorantin avec une portion des troupes : « Et la vis monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir, qui à l'huis de son logis se démenoit très fort, et ne souffroit qu'elle montât. Et lors elle dit : « Menez-le à la croix, » qui étoit devant l'église auprès, au chemin. Et lors elle monta, sans qu'il se mût, comme s'il fût lié. Et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui étoit bien prochain, et dit en assez voix de femme : « Vous, les « prêtres et gens d'Église, faites procession et prières « à Dieu. » Et lors se retourna à son chemin, en disant :

« Tirez avant, tirez avant, » son étendard ployé que portoit un gracieux page, et avoit sa hache petite en la main¹. »

Cette lettre témoigne en même temps de l'enthousiasme et du zèle que la Pucelle inspirait. Tout le monde voulait l'accompagner : « ne oncques gens n'allèrent de meilleure volonté en besogne. » La cour manquait d'argent, et on n'avait rien à attendre d'elle, mais on savait y suppléer : on se ruinait pour combattre avec Jeanne. « Pour ce, continue le prince, vous, madame ma mère, qui avez mon sceau, n'épargnez point ma terre par vente, ni par engage, où avisez plus convenable affaire, là où nos personnes sont à être sauvées, ou aussi par défaut abaissées, et par aventure en voie de périr. » La dame de Laval, par un sentiment bien pardonnable à une mère, en envoyant ses deux fils à la cour, aurait voulu qu'ils demeurassent auprès du roi : elle avait écrit en ce sens à La Trémouille son parent, et peut-être aussi à la Pucelle. Jeanne, entrant dans ses vues, voulait faire patienter le jeune comte, lui disant que lorsque le roi prendrait le chemin de Reims, il irait avec lui. « Mais jà Dieu ne veuille, s'écrie-t-il tout bouillant d'ardeur, que je le fasse et que je ne aille. Et autretant (tout autant) en dit mon frère et comme Monseigneur d'Alençon : abandonné seroit celui qui demeurerait². »

On étoit dans le mouvement du départ. Le duc d'Alençon étoit arrivé avec sa compagnie l'avant-veille (lundi 6 juin) ; le seigneur de Rais étoit attendu dans

la journée (mercredi 8), et, ce même jour, Alençon, Dunois et Gaucourt devaient quitter Selles pour rejoindre Jeanne, qui, dès le 6, avait pris les devants. On disait même que le roi partirait le lendemain pour se rapprocher de l'armée. « Et on espère, continuait Gui de Laval, qu'avant qu'il soit dix jours, la chose sera bien avancée de côté ou d'autre. Mais tous ont si bonne espérance en Dieu, que je crois qu'il nous aidera¹. »

Il ne se trompait pas, même pour le temps. Il écrivait le 8 : le 18, après deux sièges et une bataille, la campagne était terminée.

Le mercredi après-midi, Vendôme, Boussac et autres avaient rejoint le général en chef ; La Hire était proche : « Et ainsi, disait Laval dans une addition à sa lettre, on besognera bientôt. Dieu veuille que ce soit à notre désir ! » Le lendemain (9 juin), la petite armée rentrait dans Orléans, où elle fut reçue avec une joie extrême, et surtout la Pucelle, « de laquelle voir, dit encore le Journal du siège, ne se pouvoient saouler. » Ils en partirent le 11 au nombre de 8000 hommes, dont 600 lances amenées par le duc d'Alençon, 600 par Dunois, Florent d'Illiers et quelques autres, et le reste du commun, c'est-à-dire du peuple d'Orléans et lieux voisins ; et ils s'avancèrent vers Jargeau, que défendait le comte de Suffolk avec 600 ou 700 hommes d'élite, bien résolus et pourvus de canons. Les Français n'avaient point laissé leur artillerie en arrière ; mais à peine

venus, et, selon le témoignage du duc d'Alençon, avant même d'être arrivés, plusieurs voulaient rebrousser chemin. On disait que Falstolf venait au secours de la ville avec une nombreuse troupe. Et, en effet, Bedford, apprenant l'expédition préparée contre ses places de la Loire, l'avait fait partir de Paris avec 5000 hommes, et levait partout d'autres soldats qui le devaient rejoindre. Falstolf s'avancait avec lenteur. Il s'arrêta quatre jours à Étampes, quatre jours à Janville, voulant avoir tous ses renforts avant d'attaquer une armée conduite par la Pucelle. Mais dans l'armée de la Pucelle, il y en avait encore qui ne s'étaient point désaccoutumés de craindre les Anglais, et il leur semblait périlleux de les attendre devant une place occupée par leurs troupes. Plusieurs partirent, et Jeanne ne retint les autres qu'en leur affirmant que Dieu conduisait l'entreprise : « Si je n'en étais sûre, disait-elle, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à tant de périls¹. »

Jeanne voulait, dès l'arrivée, loger l'armée dans les faubourgs ; tandis que les gens d'armes cherchaient un abri, les gens du commun, pensant que rien ne pouvait résister à la Pucelle, se jetèrent dans les fossés, et, sans attendre qu'elle fût à leur tête, attaquèrent la place. Les Anglais firent une sortie, et les forçaient à se replier en désordre, quand Jeanne, prenant son étendard, vint leur rendre courage, et l'on fit tant que cette même nuit on s'établit dans le faubourg comme elle l'avait voulu².

Avant de commencer l'attaque en règle de la ville, Jeanne, selon son habitude, voulut faire sommation à ses défenseurs. Elle leur enjoignait de s'en aller *en leur petite cotte*, la vie sauve, sinon, qu'on les prendrait d'assaut. Les Anglais demandaient quinze jours de suspension d'armes : c'était plus qu'il n'en fallait pour donner à leurs renforts le temps d'arriver. On répondit qu'on les laisserait partir avec leurs chevaux, mais dans l'heure même. Suffolk tenta quelque autre moyen de traiter ou de traîner en longueur en parlant à La Hire; mais on rappela La Hire et l'attaque fut résolue¹.

Pendant le reste de la nuit, on s'occupa des travaux préparatoires. Dès le matin, les canons et les bombardes étaient en batterie, et à neuf heures, quoique ce fût dimanche, Jeanne fit sonner les trompettes et cria au duc d'Alençon : « Avant, gentil duc, à l'assaut ! » Le duc trouvait que c'était trop tôt commencer; mais Jeanne lui dit : « Ne doutez point, c'est l'heure quand il plaît à Dieu; il faut besogner quand Dieu veut. Travaillez, et Dieu travaillera. » Et elle ajoutait : « Ah! gentil duc, as-tu peur? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf? » Et en effet, quand le duc d'Alençon avait quitté sa femme pour venir avec Jeanne à l'armée, la duchesse avait exprimé ses craintes à la Pucelle : le duc sortait à peine de captivité, et il avait tant dépensé pour sa rançon! Mais Jeanne lui avait dit : « Ne craignez point, madame, je vous le rendrai

sain et sauf, et en tel point qu'il est ou mieux encore¹. »

Elle tint parole, et dans cet assaut même un mot d'elle lui sauva la vie. Comme il observait l'attaque, d'un endroit découvert : « Retirez-vous, dit-elle, car voici un engin qui vous tuera ; » et elle le lui montrait aux murs de la ville. Il se retira, et un moment après le seigneur de Lude était tué à cette même place, d'un coup parti de la pièce désignée².

Les Anglais soutinrent l'assaut avec vigueur. Parmi eux, il y en avait un, grand et fort, qui se tenait à découvert sur les murailles, accablant les assaillants de boulets et renversant les échelles et les hommes. Mais là, comme à l'assaut des Augustins, il y avait parmi les Français le fameux canonier de Lorraine. Le duc d'Alençon lui montra le redoutable Anglais, et d'un coup de sa coulevrine Jean le renversa mort dans la ville. Comme l'attaque durait depuis trois ou quatre heures, Jeanne et le duc d'Alençon lui-même, tout commandant qu'il fût, descendirent dans le fossé et coururent aux murailles. Suffolk comprit le péril ; il voulut parler au duc, mais ne fut plus écouté. Déjà la Pucelle montait à l'échelle, tenant en main son étendard, quand cette bannière fut atteinte, et elle même frappée à la tête d'une pierre qui se brisa sur son casque. Elle tomba par terre, mais elle se releva criant aux hommes d'armes : « Amis, amis, sus ! sus ! notre Sire a condamné les Anglais. Ils sont nôtres à cette heure. Ayez

bon courage. » Et les Français, excités par ces paroles, escaladèrent hardiment les murs et prirent la ville. Suffolk et les Anglais se replièrent vers le pont, et l'un des deux frères du capitaine fut tué dans cette retraite; les autres ne purent tenir davantage. Suffolk, vivement pressé par un écuyer d'Auvergne, nommé Guillaume Regnault, lui demanda s'il était gentilhomme.

« Oui, dit-il.

— Êtes-vous chevalier?

— Non. »

Le comte le fit chevalier et se rendit à lui¹.

Quatre ou cinq cents hommes avaient péri dans l'assaut; le reste fut pris à rançon, et dans le nombre l'autre frère de Suffolk. La ville, l'église même où les Anglais avaient serré leurs biens, tout fut pillé. Quant aux prisonniers de renom, on les fit partir par eau et de nuit vers Orléans, de peur qu'ils ne fussent tués; et cette crainte n'était pas sans fondement: car les soldats ne voulaient de quartier pour personne. Au retour, un débat s'étant élevé sur quelques autres captifs, ils les tuèrent².

Le lundi, Jeanne et le duc d'Alençon, après avoir pourvu à la garde de Jargeau, revinrent à Orléans, et l'on peut deviner l'accueil qu'ils y reçurent. Après avoir mandé au roi leur victoire, ils y restèrent les deux jours suivants, ralliant à eux tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de les rejoindre au premier siège: les seigneurs de Laval et de Lohéac, ces deux jeunes

frères dont on a vu la lettre à leur mère et à leur aïeule, Chauvigny, La Tour d'Auvergne, le vidame de Chartres. Le mardi, la Pucelle appela son *beau duc*, comme elle nommait Alençon, et lui dit : « Je veux demain, après-midi, aller voir ceux de Meun ; faites que la compagnie soit prête à partir à cette heure. » Tout le monde fut prêt. On vint à Meun. On attaqua vivement et on prit le pont que les Anglais avaient solidement fortifié, et on l'occupa, laissant pour le moment la ville. On était, sur ce point, maître du passage : on avait hâte d'en faire autant à Baugency ¹.

A Baugency, à leur approche, les Anglais désespérèrent la ville pour se retrancher dans le château et sur le pont. Ce ne fut point cependant sans laisser derrière eux quelques soldats déterminés à vendre chèrement la place qu'ils abandonnaient. Mais les Français, arrivant le jeudi matin, les refoulèrent dans le château où les autres s'étaient retirés, et disposèrent leurs canons et leurs bombardes pour les forcer dans cette dernière retraite ².

Le siège fut marqué par un incident qui faillit diviser, par le contre-coup des intrigues de la cour, l'armée si bien unie contre les Anglais. Richemont ne se résignait point à l'inaction où le condamnait l'ingrate et misérable jalousie de sa créature, La Trémouille. Après l'arrivée de la Pucelle, quand on alla au secours d'Orléans, il voulut en être, et leva une troupe qui ne comptait pas moins de 400 lances et de 800 ar-

chers. Mais comme il était à Loudun, le roi lui fit dire de s'en retourner : que s'il passait outre, on le combattrait. Le connétable dut s'arrêter, et il put d'ailleurs apprendre bientôt qu'Orléans avait été délivré sans son aide. Mais quand il sut qu'on recommençait une campagne sur la Loire, il reprit sa marche ; il passa le fleuve à Amboise, dont le capitaine, plus homme de bien qu'homme de cour, n'entreprit point de l'arrêter, et apprenant qu'on faisait le siège de Baugency, il y alla¹.

Si l'on en croit l'historien attitré, on pourrait dire l'apologiste de Richemont, Guillaume Gruel, dès qu'on apprit l'arrivée du connétable, le duc d'Alençon et la Pucelle montèrent à cheval pour le combattre. Mais La Hire et plusieurs autres, sachant ce qu'elle voulait faire, lui dirent « que si elle y alloit, elle trouveroit bien à qui parler ; et qu'il y en avoit en la compagnie qui seroient plutôt à lui qu'à elle ; et qu'ils aimeroient mieux lui et sa compagnie que toutes les pucelles du royaume de France. » Malgré ce langage assez impertinent (on a plus d'une raison de dire que Gruel ne l'a pas entendu), la Pucelle s'avance vers Richemont. On le rencontre ; mais, au lieu de le combattre, on lui fait grande chère, on est bien aise de sa venue. La Pucelle met pied à terre, embrasse ses genoux, et Richemont lui dit : « Jeanne, on m'a dit que vous me voulez combattre. Je ne sais si vous êtes de par Dieu ou non. Si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains de rien : car Dieu sait mon bon vouloir ; si

vous êtes de par le diable, je vous crains encore moins. » C'est sur ce mot que Gruel montre son héros tirant droit au siège, et prenant la charge du guet : « et fut le plus beau guet qui eût été en France passé à long temps ¹. »

Le duc d'Alençon fait un tout autre récit de cette affaire. L'arrivée de Richemont fut fort mal vue des chefs. Alençon avait reçu les ordres du roi : il déclara à Jeanne que, si le connétable venait, lui-même s'en irait. Le succès était donc compromis par une démarche faite pour l'assurer : mais il n'y avait au fond de tout cela, on le savait, que la jalousie d'un courtisan, point de haine personnelle aux chefs : il ne fallait pour les rapprocher qu'un prétexte et du bon vouloir. Le prétexte fut l'ennemi, dont l'approche était annoncée; et le bon vouloir, c'est Jeanne qui l'inspira. Elle qui cherchait si peu l'aide des hommes, elle dit au duc d'Alençon qu'il fallait s'aider; et elle régla les formes de l'accord : car elle seule paraissait avoir assez d'influence pour le faire goûter de Charles VII. A la prière du connétable et des seigneurs, elle se chargea donc de ménager la paix de Richemont avec ce prince. Le connétable jura devant elle et devant les seigneurs qu'il servirait toujours loyalement le roi; et le duc d'Alençon et les autres chefs se portèrent garants de sa réconciliation ².

La troupe anglaise dont l'arrivée hâta la conclusion de cet accord était celle que Falstolf avait voulu amener au secours de Jargeau. Il avait appris pendant

son séjour à Janville la perte de cette place ; et Talbot venant de la Loire avait pu lui faire connaître presque en même temps que le pont de Meun était pris , et Baugency à la veille d'être forcé. Falstolf était d'avis qu'on en laissât la garnison capituler, représentant que depuis les affaires d'Orléans les troupes étaient « moult amaties et effrayées. » Il pensait donc qu'il valait mieux ne rien risquer, se renfermer dans les forteresses les plus sûres, et y attendre que leurs gens eussent repris confiance et que Bedford leur eût envoyé tous les secours promis. Mais Talbot s'indigna de cette circonspection et jura que, n'eût-il que sa gent et ceux qui le voudraient suivre, il irait combattre l'ennemi à l'aide de Dieu et de monseigneur saint Georges. Falstolf céda, et le lendemain on mit les troupes aux champs : mais avant de partir, il réunit les capitaines et leur remontra encore les périls de l'entreprise : ils n'étaient, disait-il, qu'une poignée de gens au regard des Français, et, « si la fortune tournoit mauvaise sur eux, tout ce que le feu roi Henri avait conquis en France à grand labeur et long terme seroit en voie de perdition. » Mais ses remontrances n'étant pas mieux goûtées, il commanda aux étendards de prendre la route de Meun ¹.

Les Français, laissant une partie des leurs autour du château de Baugency, vinrent au-devant des Anglais et les rencontrèrent « à une lieue près de Meun et assez près de Baugency. » Wavrin, qui parle seul expressément de ce mouvement, porte leur nombre à 6000

environ et nomme parmi les chefs Alençon, Dunois, Lafayette, La Hire, Xaintrailles et la Pucelle. Ils se postèrent sur une éminence, observant les ennemis. Les chefs anglais, s'attendant à la bataille, firent mettre pied à terre, avec ordre aux archers de s'entourer de leur ceinture de pieux; puis, voyant que les Français ne bougeaient pas, ils envoyèrent des hérauts les défier s'ils voulaient descendre dans la plaine. Mais ils eurent cette réponse des gens de la Pucelle : « Allez vous loger pour maishuy (aujourd'hui), car il est tard; mais demain, au plaisir de Dieu et de Notre Dame, nous nous verrons de plus près ¹. »

Les Anglais vinrent se loger à Meun, où ils avaient garnison, et changèrent de tactique. Au lieu de marcher droit sur les assiégeants de Baugency, ils canonèrent toute la nuit le pont de Meun qui était aux Français, comptant l'enlever et gagner par l'autre rive le pont de Baugency qui était aux leurs. Ils entraient ainsi sans nul obstacle dans le château assiégé, et demeuraient libres ou d'en sortir avec toutes leurs forces pour attaquer, ou de se borner à s'y défendre. Mais les Français avaient employé le temps bien mieux encore : ils avaient pris la place qu'on voulait délivrer ².

Les défenseurs du château de Baugency étaient, comme ceux de Jargeau, les débris de l'armée d'Orléans : c'étaient déjà des vaincus de la Pucelle. Or ils voyaient des renforts venir aux assiégeants avec Richemont, et ils avaient perdu l'espérance d'en recevoir

eux-mêmes : car le départ et le retour si prompt de la Pucelle leur avaient fait croire que l'armée de Falstolf était venue et s'en était allée. En ces circonstances, et avant que la situation devînt plus critique (elle devait l'être, si Richemont achevait de les investir en les attaquant par l'autre côté du fleuve comme on l'avait résolu), le bailli d'Évreux, qui commandait la place, proposa et obtint une capitulation. On convint qu'ils sortiraient de la place avec les honneurs de la guerre, emmenant leurs chevaux, leurs harnais et la valeur d'un marc d'argent au plus. Ils promettaient de ne point reprendre les armes avant dix jours ¹.

Ils partirent le 18 au matin, et la nouvelle en fut portée à Meun par un poursuivant d'armes, quand les Anglais, ayant canonné le pont toute la nuit, s'apprêtaient à lui donner l'assaut. Ils furent heureux de ne l'avoir point passé, et ne songèrent plus qu'à reprendre, avec la garnison de Meun, la route qu'ils avaient suivie naguère. Ils firent d'ailleurs leur retraite en bon ordre. Derrière une première troupe, conduite par un chevalier anglais, marchaient l'artillerie et les bagages ; puis venait le corps de bataille sous les ordres de Falstolf, de Talbot, de Raveston ; puis l'arrière-garde, toute composée d'Anglais de race ².

Cependant les Français, maîtres du château de Baugency, avaient hâte de voir les Anglais de près comme ils l'avaient promis la veille. Ils avaient cru les retrouver à Meun ; mais l'ennemi ayant fait retraite à la pre-

mière apparition de leur avant-garde, ils gagnèrent au plus vite la route de Paris, où ils espéraient le rejoindre. Les Anglais, avertis de leur marche par les coureurs de l'arrière-garde, ne songèrent plus qu'à trouver un lieu favorable où ils pussent s'arrêter et les attendre, comme à Crécy. On donna donc à l'avant-garde l'ordre d'aller s'établir, avec l'artillerie et les bagages, le long d'un petit bois qui couvrait les abords de Patay. Pour y parvenir, il fallait traverser un passage resserré entre deux haies très-fortes. Quand le corps principal y arriva, Talbot, mettant pied à terre, promit d'y tenir avec 500 archers d'élite, jusqu'à ce que l'arrière-garde eût rejoint le corps de bataille : il comptait ensuite, faisant retraite le long de ces haies, gagner à son tour la position où l'avant-garde avait précédé, et où tous se devaient réunir pour soutenir le combat¹.

Mais il en arriva autrement. Les Français marchaient en avant, ne sachant au juste où était l'ennemi, mais allant toujours, sur la foi de la Pucelle. Elle leur avait dit que les Anglais les attendraient, et comme on lui demandait où, elle avait répondu qu'on chevauchât sûrement et qu'on aurait « bon conduit. » Ils allaient donc dans la direction où l'on croyait que marchaient les Anglais, ayant pour éclaireurs 60 ou 80 de leurs chevaliers les plus braves et les mieux montés. Ils n'avaient rien vu encore, lorsqu'un cerf qu'ils firent lever, alla donner dans le corps de bataille des Anglais, où il fut reçu à grands cris. Ces

cris donnèrent l'éveil aux chevaliers français, qui reconnurent l'ennemi et bientôt le purent découvrir, marchant en parfaite ordonnance. Ils se hâtèrent d'en avertir le gros de leur armée, disant qu'il était l'heure de besogner, qu'on les aurait bientôt en face. A cette nouvelle, le duc d'Alençon demanda à Jeanne ce qu'il fallait faire.

« Avez-vous de bons éperons ? » lui dit-elle.

Plusieurs l'entendant s'écrièrent :

« Que dites-vous ? Nous tournerons donc le dos ? »

— Nenni, en nom Dieu, dit Jeanne, ce seront les Anglois ; ils seront déconfits, et vous aurez besoin des éperons pour les suivre. »

Et comme on disait qu'ils avaient plus de 1000 hommes d'armes :

« Ah ! beau connétable, dit-elle à Richemont, vous n'êtes pas venu de par moi ; mais puisque vous êtes venu, vous serez bienvenu. »

Et quelques-uns manifestant encore des doutes, sinon de la crainte :

« En nom Dieu, dit Jeanne, il les faut combattre ; s'ils étoient pendus aux nues, nous les aurions, parce que Dieu nous les envoie pour que nous les châtiions. »

Et elle répondait de la victoire :

« Le gentil roi, disait-elle, aura aujourd'hui la plus grant victoire qu'il eut pieça (de longtemps). Et m'a dit mon conseil qu'ils sont tous nôtres¹. »

Elle voulait être à l'avant-garde. On la retint malgré elle, et on y mit La Hire, mais avec l'ordre d'at-

taquer les Anglais assez vivement pour leur faire tourner le visage, point assez pour qu'ils tournassent le dos. On voulait, en les retenant à cette escarmouche, donner au gros de l'armée française le temps d'arriver, sans leur laisser à eux celui de gagner la position où ils comptaient se réunir. Mais l'impétuosité de La Hire, et sans doute aussi la terreur que Jeanne, même de loin, inspirait, déjouèrent ce calcul. Les Français tombèrent sur l'arrière-garde des Anglais et la dispersèrent. Talbot pourtant demeurait ferme à son défilé, et Falstolf, fidèle au plan qui avait été arrêté, faisait diligence pour aller rejoindre l'avant-garde dans ses positions sur les derrières. Mais l'avant-garde, le voyant venir à elle, crut qu'il se retirait, et ne voulant point perdre son avance, elle prit la fuite. Falstolf voulut se retourner alors et marcher à l'ennemi : il était trop tard. Déjà Talbot était enveloppé, la panique était générale, et les Français, maîtres du champ de bataille, tuaient ou prenaient ceux qui leur tombaient sous la main. Falstolf céda enfin aux instances de ceux qui l'entouraient, et s'enfuit avec peu de monde. Dans son escorte était Wavrin, qui a fait ce récit de la bataille. Il dit que les Anglais perdirent 2000 morts et 200 prisonniers. Dunois, sans distinguer, évalue leur perte à 4000 hommes. Talbot était parmi les prisonniers. Comme on le présentait au duc d'Alençon, le jeune prince lui dit : « Vous ne pensiez pas, le matin, que cela vous arriverait. » Il répondit : « C'est la fortune de la guerre¹. »

Cette journée eut des résultats considérables. Tout le pays, qui détestait les Anglais, ne chercha plus à cacher sa haine. Ceux de Janville, à qui ils avaient laissé leur argent au départ, leur fermèrent la porte ; et quant aux places qu'ils possédaient encore au voisinage, Mont-Pipeau, Saint-Sigismond, etc., les garnisons s'empressèrent d'y mettre le feu et d'en partir. Nulle citadelle ne leur semblait sûre. Ce qui était plus grave, c'est que, même en plaine, ils ne paraissaient plus à craindre. Les Anglais, grâce à l'habile emploi des armes de trait, à l'excellence de leur infanterie et à une tactique qui reléguait au second rang les brillants usages de la chevalerie, avaient acquis dans les combats en rase campagne un renom de supériorité consacré par les souvenirs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Ce prestige se dissipait comme les autres. Toute leur tactique avait été déjouée dans le lieu le plus propre à leur faire retrouver la gloire de ces grandes journées ; tout leur corps de bataille avait été dissipé par une simple avant-garde, mais une avant-garde animée de l'esprit de la Pucelle. Qui pouvait douter maintenant qu'elle ne menât le roi à Reims comme elle le promettait ? Jeanne avait prouvé qu'elle saurait s'ouvrir les chemins comme elle saurait forcer les citadelles. On l'avait vue à l'œuvre : et pourtant on différait encore !

Jeanne avait déjà rencontré bien des résistances à l'accomplissement de sa mission. Elle en avait rencontré de toutes sortes : à Domremy, à Vaucou-

leurs, à Chinon, à Poitiers. Elle avait triomphé alors, sans persuader encore. Comme on l'avait laissée aller à Chinon, on l'envoya à Orléans : mais la défiance la suivait. Si le peuple avait foi en elle, les grands se servaient d'elle sans la croire. Ils la mettaient devant, et décidaient à son insu, qu'il s'agît ou de la marche du convoi, ou de l'attaque des forteresses anglaises : il avait fallu qu'elle commençât par leur faire en quelque sorte violence à eux-mêmes, pour forcer les Anglais dans leurs bastilles et les chasser d'Orléans. La délivrance d'Orléans, qui était plus qu'une victoire, avait imprimé un élan immense à tous les esprits. Il n'y avait qu'à le soutenir et à le suivre : on le laisse retomber, et Jeanne doit lutter encore et contre l'inertie et contre la malveillance. Elle demandait le voyage de Reims. On lui offre une campagne sur la Loire. Elle accepte, comme en attendant ; et l'on a vu avec quelle rapidité elle la termine. Le 11 juin elle attaque Jargeau, et le prend le 12 ; le 13 elle est à Orléans, où elle rallie ses troupes ; le 15 elle occupe le pont de Meun ; le 16 elle attaque Baugency, qui se rend le 17. Les Anglais partis pour secourir Jargeau arrivent à Meun, le jour même où Baugency capitule ; ils n'arrivent que pour faire retraite, mais non si vite qu'ils ne soient rejoints et battus le 18 à Patay. Une semaine a tout achevé¹.

L'épreuve est donc complète. Jeanne a prouvé sa mission et dans les sièges et dans les batailles. Ce n'est

plus seulement le peuple, ce sont les soldats, ce sont les capitaines et tous les seigneurs qui croient en elle et ne demandent qu'à la suivre. Eux qui, au siège d'Orléans, montraient encore tant de défiance, n'avaient plus, dans la dernière campagne, rien fait que par sa direction. Mais c'était ce qui effrayait ceux qui, dans le plus intime des conseils du roi, l'avaient toujours sourdement combattue, et notamment le favori La Trémouille. Sa puissance était fondée sur l'inertie du prince et sur son isolement. Elle était fort compromise si le roi voulait agir enfin, s'il s'entourait des princes du sang, de toute la noblesse : car il trouvait nécessairement en eux dans cette voie une concurrence fatale à son crédit. Or Jeanne, qui venait d'imprimer ce grand mouvement, devait en cela lui être suspecte à plus d'un titre. Elle avait salué dans le jeune duc d'Alençon l'un des soutiens du trône, et illustré par le triomphe le commandement dont il avait été revêtu. Elle avait, dans le cours de cette rapide campagne, accueilli le connétable : elle lui avait promis de faire sa paix avec le roi ; elle y avait engagé le duc d'Alençon et les principaux capitaines ; et comme pour rendre l'engagement plus sacré, elle l'avait scellé de la commune victoire. Elle allait donc ramener à la cour un homme qui n'y pouvait paraître sans que La Trémouille rentrât sous terre. La Trémouille, sans aller de front contre un mouvement qui l'eût emporté, fit en sorte que le roi ne s'y abandonnât que le moins possible, et sut ainsi, en l'y

suivant lui-même avec prudence, gagner le jour où l'entraînement ayant perdu de sa force, il fût possible de l'en retirer. C'est le triomphe de sa politique et le malheur de la France.

La Pucelle était revenue le dimanche matin (19) de Patay à Orléans; et les habitants, joyeux et fiers d'un succès qui couronnait et consacrait leur délivrance, ne doutaient point que le roi n'y vînt lui-même : c'était montrer l'importance qu'il attachait à leur ville et l'estime qu'il faisait de leur dévouement. Mais laisser aller le roi à cette armée tout enivrée de sa victoire, au sein d'une ville qui était comme le monument du triomphe de la Pucelle, c'était l'exposer à la contagion de l'enthousiasme populaire, et le favori sentait bien qu'elle ne gagnerait pas le prince à son profit. Le roi resta donc à Sully-sur-Loire, et les habitants d'Orléans, qui s'étaient mis en grande dépense pour le recevoir plus dignement, ornant les maisons et tendant les rues, en furent, à leur grand déplaisir, pour leurs frais de décoration ¹.

Ce premier succès en promettait un autre à La Trémouille. La Pucelle, n'ayant pas trouvé le roi à Orléans, vint avec le duc d'Alençon et les seigneurs à Sully, pour accomplir auprès de lui l'engagement pris à l'égard de Richemont : ils le priaient de pardonner à un homme qui avait eu sa part aux derniers succès, et qui venait mettre 1500 combattants à son service. Le roi pardonna; mais il refusa absolu-

ment de l'admettre au voyage de Reims « pour l'amour du seigneur de La Trémouille; » ce « dont la Pucelle fut très-déplaisante; et si furent plusieurs grands seigneurs..., mais toutefois n'en osoient parler parce qu'ils voyoient que le roi faisoit, de tout, ce qu'il plaisoit à celui seigneur de La Trémouille. » Le voyage même lui plaisait peu, et il s'effrayait de ce grand rassemblement d'hommes qui ne demandaient rien que de servir à leurs dépens sous la Pucelle, mais qui ne pouvaient pas longtemps servir ainsi le roi sans péril pour le favori : c'est ce qu'atteste Jean Chartier : « Et par le moyen d'icelle Jehanne la Pucelle venoient tant de gens de toutes parts devers le roi pour le servir à leurs dépens, que on disoit que icelui de la Trimolle et autres du conseil en étoient bien courroucés que tant y en venoit, pour le doute (crainte) de leurs personnes. Et disoient plusieurs que si ledit sire de la Trimolle et autres du conseil du roi eussent voulu recueillir tous ceux qui venoient au service du roi, qu'ils eussent pu légèrement recouvrer tout ce que les Anglois tenoient au royaume de France¹. »

Cependant le voyage de Reims fut résolu ; et le roi vint à Saint-Benoît-sur-Loire, près Châteauneuf, où les capitaines furent réunis en conseil. La Pucelle était l'âme de tout ce qui tendait à ce but : et le roi se montrait touché de la peine qu'elle se donnait; il lui commanda même, en cette rencontre, de prendre du repos. Mais ce qui peinait la Pu-

celle, c'étaient ces hésitations et ces retards : elle se mit à pleurer et dit au roi qu'il ne doutât point, et qu'il recouvrerait son royaume, et serait bientôt couronné ¹.

Il fut décidé que les troupes d'Orléans viendraient à Gien, où le roi se rendrait lui-même avec tous ceux qui le devaient accompagner. Jeanne revint donc à Orléans pour tout préparer; et le vendredi matin 24, elle fit donner le signal du départ. On fut à Gien le jour même; et dès le lendemain, elle adressait une lettre aux habitants de Tournay, cette brave et loyale ville qui, au sein de la puissance bourguignonne, restait attachée à la France et à son roi. Elle leur annonçait les succès remportés en huit jours sur les Anglais, leurs villes de la Loire conquises, leur armée battue et dispersée, leurs chefs tués ou pris. Et elle les invitait au sacre du roi, les priant de se tenir prêts à venir au-devant de lui quand ils auraient nouvelle de son approche ¹.

Mais les choses étaient moins avancées qu'elle ne l'avait cru. C'étaient chaque jour encore de nouveaux conseils. Quelques-uns des princes du sang royal, dit Dunois, et d'autres capitaines remettaient même en question le voyage de Reims, proposant une entreprise plus hardie : il s'agissait d'aller au cœur de la puissance anglaise, non à Reims, mais à Rouen. D'autres admettaient le voyage de Reims en principe; mais, sous prétexte de lui donner plus de sûreté ou plus d'éclat, ils ne cherchaient qu'à le faire ajourner.

On attendait la reine, que l'on voulait faire couronner avec le roi, et en l'attendant, on proposait aux capitaines quelques petites entreprises qui étaient comme à la portée de la main. Les Anglais avaient généralement abandonné leurs forteresses de la Beauce; mais, par eux-mêmes ou par les Bourguignons, ils en gardaient encore plusieurs sur la Loire : Marchénoir, Bonny, Cosne et la Charité. Ne pouvait-on les en déloger d'abord ? Le 26, L. de Culan prenait Bonny; ceux de Marchénoir offraient de se rendre, à la nouvelle que Richemont, demeuré à Baugency, les voulait attaquer. Cosne et la Charité refusaient de capituler : mais serait-il si difficile de les prendre ? Cependant, encore fallait-il les aller prendre l'une après l'autre; et aller prendre Cosne et la Charité, c'était ramener le roi à Bourges. Jeanne le voulait mener à Reims. Elle sentait que ce temps perdu à de petites choses, quand on en pouvait faire de grandes, n'était bon qu'à rendre même les petites plus difficiles : ainsi ceux de Marchénoir qui avaient donné des otages et obtenu dix jours pour emporter leurs biens, apprenant la conduite du roi envers Richemont, usèrent du délai pour saisir quelques otages à leur tour et garder la place. — La Pucelle ne voulait plus admettre aucune cause nouvelle de retard : et voyant où l'on cherchait à l'entraîner, elle quitta la ville, dès le 27, et alla se loger aux champs. Agir sans elle, c'était tout perdre. On se rendit. La reine, arrivée à Gien, fut renvoyée à Bourges; Cosne et la Cha-

rité furent laissées là, et le 29 juin, jour de la Saint-Pierre, on partit pour Reims ¹.

Le roi emmenait, dans cette expédition avec la Pucelle, le duc d'Alençon, les comtes de Clermont, de Vendôme et de Boulogne, le bâtard d'Orléans, le maréchal de Boussac (Sainte-Sévère), l'amiral L. de Culan, les seigneurs de Rais, de Laval, de Lohéac, de Chauvigny, La Hire, Poton de Xaintrailles, La Trémouille et plusieurs autres, avec environ 12 000 combattants. Charles prit d'abord le chemin de Montargis, et l'on put croire qu'il marcherait sur Sens ; mais il se tourna vers Auxerre. Les habitants, sans se déclarer contre lui, auraient voulu ne se point compromettre vis-à-vis des Anglais. Ils envoyèrent donc une députation au roi pour tâcher d'accommoder ses vues à leur politique. Jeanne voulait qu'ils se rendissent ou qu'on les prit. Un acte de vigueur au début ne pouvait qu'aplanir les difficultés de la route. Mais Jeanne ne commandait plus ici : elle ne pouvait qu'agir auprès du roi ; et près du roi était La Trémouille, que la députation sut mettre, dit-on, dans les intérêts de la ville à prix d'argent. On leur accorda la trêve qu'ils demandaient, au grand mécontentement de la Pucelle et des capitaines. Ils promettaient de faire ce que feraient ceux de Troyes, de Châlons et de Reims. La seule chose qu'ils concédassent pour le moment aux gens du roi, ce fut de leur donner, à prix d'argent, des vivres dont on avait négligé de se pourvoir ².

Après trois jours passés devant Auxerre, on alla à

Saint-Florentin, qui se rendit de bonne grâce, et, chemin faisant, on se préparait la voie par des messages. De Brinon-l'Archevêque, le roi écrivit à Reims (le 4 juillet), mandant aux habitants les choses qui venaient de s'accomplir à Orléans, à Jargeau, à Baugency; etc., « plus par grâce divine que œuvre humaine. » Il leur annonçait son voyage, et les invitait à le recevoir comme ils avaient coutume de faire à ses prédécesseurs, sans rien craindre du passé, « assurés d'être traités par lui en bons et loyaux sujets. » Le même jour, comme on était à Saint-Phal, à quelques lieues de Troyes, la Pucelle à son tour envoya aux habitants de cette ville un message qui les invitait à se soumettre, ne leur laissant d'autre alternative que d'être forcés. Il y avait à Troyes une garnison de 500 ou 600 Anglais et Bourguignons qui gouvernaient les résolutions de la bourgeoisie. Au lieu de répondre au roi, ils écrivirent à Reims pour qu'on leur vînt en aide et qu'on demandât des secours au régent¹.

Le 5, à neuf heures du matin, l'armée royale était devant leurs murs, et elle s'y établit malgré une sortie de la garnison, qui fut repoussée. Le roi reprit les négociations, espérant amener les habitants à une soumission volontaire. On prit ses lettres des mains du héraut, sans le laisser entrer dans la ville; on les lut au conseil, et on y répondit que les habitants avaient juré au duc de Bourgogne de ne recevoir en leur ville, sans son ordre exprès, aucune force capa-

ble de leur faire la loi. Ils ajoutaient, pour s'excuser eux-mêmes, qu'ils avaient actuellement chez eux une multitude de gens de guerre auxquels ils n'étaient pas en état de résister ; et ils ne le prouvaient que trop par de nouvelles lettres aux habitants de Reims, où ils parlaient de ces messages, des réponses qu'ils y avaient faites, des dispositions qu'ils avaient prises, et de leur résolution de combattre jusqu'à la mort. Ils leur parlaient aussi de la Pucelle, une *Cocquarde*, comme ils l'appelaient ; ils certifiaient que c'était une folle pleine du diable ; que sa lettre n'avait ni rime ni raison, ajoutant qu'après s'en être bien moqués, ils l'avaient jetée au feu sans daigner y répondre¹.

La Pucelle n'avait point laissé de faire de nouveaux efforts pour les ramener au roi. Il y avait alors à Troyes un moine augustin, d'autres disent cordelier, qui avait fait grand bruit en ce temps-là. Frère Richard (c'était son nom), après avoir visité les saints lieux, était allé à Paris, au commencement d'avril 1429, et y avait prêché avec un succès extraordinaire : il parlait cinq ou six heures de suite, et ne comptait pas moins de 5000 ou 6000 personnes à ses sermons. Les Anglais avaient fini par prendre ombrage de ce concours. Il était donc sorti brusquement de Paris, avait parcouru la Bourgogne et la Champagne. Il se trouvait à Troyes, quand vinrent le roi et la Pucelle. Ayant ouï ce que l'on disait d'elle, il la voulut voir ; mais craignant un peu qu'elle ne fût ce que disaient les habitants de Troyes, il s'approchait avec

défiance, faisant des signes de croix et jetant de l'eau bénite.

« Approchez hardiment, lui dit la Pucelle, je ne m'envolerai pas. »

Et après l'avoir rassuré, elle le chargea de nouvelles lettres pour la ville assiégée. Mais elles n'eurent pas plus de succès¹.

On était là depuis cinq jours, attendant que la ville se rendît. Mais elle n'en faisait rien, et l'on se croyait si peu en état de l'y contraindre qu'on ne songeait plus, dans le camp du roi, qu'à lever le siège. L'armée royale, partie sans provisions, commençait à sentir la famine. On tint conseil, et l'archevêque de Reims, aussi peu pressé de rentrer dans sa cathédrale que d'y mener le roi, démontra fort pertinemment qu'on ne pouvait demeurer devant Troyes davantage. Il alléguait le manque de vivres et d'argent, la force de la ville assiégée, ses approvisionnements, ses nombreux défenseurs. Il montrait comme elle était peu disposée à se rendre, et comme on était peu en mesure de la forcer, n'ayant ni artillerie ni bombardes, ni places d'où l'on en pût tirer plus proche que Gien, c'est à dire à trente lieues de là. On recueillit les voix, et la plupart furent d'avis que si l'on n'avait pas pris Auxerre, une ville bien moins forte et moins défendue, c'était folie de vouloir forcer Troyes : on n'avait donc plus qu'à s'en retourner. — Heureusement, dans cette assemblée de logiciens, il y eut quelqu'un qui se souvint de Jeanne. Robert Le Maçon, inter-

rogé à son tour, répondit que, selon son opinion, il la fallait appeler au conseil. C'est sur son avis qu'on avait entrepris l'expédition sans trop calculer ni le nombre des gens d'armes ni les moyens de les entretenir : avant de s'en départir, il était convenable de savoir si elle n'avait pas quelque autre bonne raison pour y persévérer.

Comme il parlait encore, Jeanne, apprenant qu'on délibérait, vint frapper à la porte. On la fit entrer, et le chancelier lui exposa ses raisons. Jeanne, se tournant vers le roi, lui demanda s'il la voudrait croire. « Parlez, dit le prince; et si vous dites chose profitable et raisonnable, volontiers on vous croira. » Elle répéta sa question; et, sur une semblable assurance : « Gentil roi de France, dit-elle, si vous voulez cy demeurer devant votre ville de Troyes, elle sera en votre obéissance dedans (avant) deux jours, soit par force ou par amour; et n'en faites nul doute.

— Jeanne, reprit le chancelier, qui serait certain de l'avoir dedans six jours, on l'attendrait bien. Mais dites-vous vrai? »

Elle dit derechef qu'elle n'en faisait nul doute; et l'on se résolut à attendre¹.

Jeanne monta à cheval, et, sa bannière à la main, elle s'en vint dans le camp, et ordonna de tout préparer pour l'assaut. Chevaliers, écuyers, tous se mirent en besogne, rivalisant de zèle à porter des fagots, des ais de portes, des tables, des fenêtres et autres cho-

ses propres à couvrir l'approche de la place, et à favoriser l'établissement des batteries. Elle-même avait dressé sa tente près du fossé, et faisait, au témoignage d'un homme qui s'y connaissait, plus que n'eussent pu faire deux des plus habiles et des plus fameux capitaines. Le lendemain matin, tout était prêt, et déjà la Pucelle faisait jeter les fascines dans les fossés et criait : « A l'assaut ! » quand l'évêque et les principaux de la bourgeoisie et des gens d'armes vinrent demander à capituler¹.

Dès la veille, quand on la vit à l'œuvre, une grande fermentation s'était manifestée parmi le peuple. Les habitants de Troyes ne subissaient pas sans murmure, on le peut croire, cette faction étrangère qui les dominait, et ils n'étaient pas d'avis de se mettre, eux et leurs biens, en péril pour elle. Quand le matin ils virent l'assaut tout prêt, ils résolurent de le prévenir. On s'entendit sans peine sur les conditions. Charles VII n'avait d'autre intérêt que de s'attacher et d'attirer à lui, par des ménagements, les villes qui voudraient se rendre. Il donna donc aux habitants toute garantie pour les personnes et pour les biens, toute liberté pour leur commerce, même avec les États soumis au duc de Bourgogne; toute satisfaction touchant les impôts, les aides, la monnaie; toute sécurité pour la ville en général et pour chacun en particulier. Il maintenait chacun en possession des bénéfices ou offices obtenus du roi d'Angleterre, à la seule condition de reprendre de lui nouveaux titres, et

s'engageait à ne donner à la ville ni garnison ni capitaine. Les troupes étrangères avaient la permission de s'en aller avec leurs biens¹.

Le lendemain, 11 juin, le roi entra dans Troyes en grande pompe avec tous les seigneurs et capitaines et la Pucelle auprès de lui, portant son étendard. La garnison sortit librement, selon la convention ; mais comme plusieurs, en vertu de l'article qui leur laissait leurs biens, emmenaient leurs prisonniers, Jeanne ne le voulut point souffrir. « Elle se tint à la porte en disant que en nom Dieu, ils ne les emmeneroient pas ; et de fait les garda. » Le roi, pour mettre d'accord la lettre du traité avec ces justes résistances, les racheta de leurs maîtres, argent comptant².

Le roi mit dans Troyes un bailli et d'autres officiers ; et le lendemain son armée qu'il avait laissée aux champs, sous la garde d'Ambroise de Loré, traversa la ville et prit la route de Châlons.

La ville de Châlons, comme celle de Troyes, était aux Bourguignons et aux Anglais, et c'est probablement aussi sous leur inspiration que les habitants écrivaient à Reims dans le même sens que ceux de Troyes au commencement du siège. Ils avaient, disaient-ils, reçu eux-mêmes des lettres de Troyes ; ils avaient su que frère Richard s'était fait porteur des messages de la Pucelle, et ils mandaient à ceux de Reims « qu'ils en avoient été fort ébahis, d'autant qu'ils cuidoient que ce fût un très-bon prud'homme, mais qu'il étoit venu sorcier. » Ils ajoutaient

que ceux de Troyes faisaient forte guerre aux gens du dauphin, et qu'ils étaient eux-mêmes résolus à résister de toute leur puissance. Mais les dernières nouvelles eurent bien vite dissipé ces résolutions. Le parti anglais s'éclipsa, et avant que le roi fût aux portes de Châlons, il rencontra l'évêque et un grand nombre de bourgeois qui se venaient mettre en son obéissance. Le roi logea dans la ville cette nuit avec son armée, et le lendemain partit pour Reims¹.

Comment les Anglais, qui le savaient en route, ne s'étaient-ils pas mis en mesure d'y être avant lui ? Charles avait tout à conquérir sur le chemin, et pour eux tout leur était soumis, y compris la ville elle-même. — C'est que déjà ils n'étaient plus autant les maîtres en France qu'on le pourrait croire, et Bedford était bien forcé de se le dire, la rage dans le cœur. Quand il avait vu, au moment où il se croyait sûr de la victoire, toutes ses espérances confondues : ses bastilles enlevées, ses troupes battues en rase campagne, les garnisons capitulant et l'esprit des soldats, naguère si fier, complètement abattu, il n'avait pu croire que ce fût là l'œuvre d'une simple jeune fille. Il y reconnaissait quelque chose de surnaturel, et n'hésitait point à le rapporter au démon. Il le déclare dans une lettre où il confesse en même temps et l'importance des pertes éprouvées par ses gens, et la démoralisation de ceux qui restent. A la nouvelle de la délivrance d'Orléans, lui-même avait quitté précipitamment Paris pour se retirer à Vin-

cennes, craignant que le contre-coup de la défaite n'excitât un mouvement populaire. Il avait eu de la peine à former l'armée qui, venue pour secourir les villes de la Loire, se fit battre à Patay ; et depuis cette défaite, qu'il vengea par la dégradation fort imméritée de Falstolf, les difficultés étaient bien plus grandes encore¹.

L'Ile-de-France et le voisinage lui faisant défaut, il s'était tourné vers l'Angleterre, vers le duc de Bourgogne. Le parlement commençait à se lasser d'une guerre qui savait si peu se suffire à elle-même en pays de conquête. Bedford crut faire mieux en s'adressant directement au cardinal de Winchester. Le cardinal, après tous les soucis qu'il avait donnés à Bedford du côté de l'Angleterre par ses querelles avec Gloucester et par l'empire qu'il s'y était assuré dans l'Église, lui promettait un secours inespéré dans sa détresse. Pour se débarrasser de lui, on l'avait mis à la tête d'une croisade contre les hussites ; il s'était recruté une armée des deniers de l'Église. Or, il n'était point parti encore ; et Bedford, tirant profit de ses retards, avait décidé Winchester à mettre provisoirement cette armée au service du roi en France (1^{er} juillet). Quelles meilleures troupes diriger contre celle qu'il appelait un limier de l'enfer ? et à quoi pouvait-on mieux gagner les indulgences de la croisade ? D'autre part, il avait pressé le duc de Bourgogne de venir à Paris ; et le duc s'étant rendu à cette invitation et aux instances des bourgeois, on ne

négligea rien pour réchauffer sa haine contre le prince qui s'était souillé du meurtre de son père : sermon à Notre-Dame, assemblée solennelle au palais où on relut le traité conclu entre Jean-sans-Peur et le dauphin, pour raconter ensuite le meurtre qui le déchira. Le duc renouvela sa plainte contre Charles, et toute l'assemblée le serment de fidélité aux actes du traité de Troyes. Tout se réparait donc, ce semble ; mais il fallait du temps encore pour entrer en action ; et Bedford, en ce moment, ne pouvait combattre la marche du roi vers Reims que par des messages adressés à la ville¹.

Les habitants de Reims ne lui demandaient d'ailleurs aucun renfort. Ils inclinaient secrètement pour le roi ; mais ils craignaient, en laissant percer leurs sentiments, d'affaiblir la confiance qu'on avait en eux, et de se faire envoyer quelque grosse garnison qui les gênât dans leurs résolutions postérieures, et les ruinât en attendant, sous prétexte de les défendre. Ils prenaient donc toutes les mesures nécessaires pour rassurer les Anglais en se réservant de se garder eux-mêmes ; et les extraits des délibérations de leur conseil, du mois de mai au mois de juillet, depuis la bataille de Patay jusqu'à la veille du sacre, en offrent des traces curieuses : « Que les étrangers ne viennent de nuit, à peine d'amende arbitraire et de prison ; qu'on garde les habitants de commotion ; qu'on mette gens, de jour, sur les murs (23 mai). » Le bruit court que plusieurs du conseil sont

Armagnacs : on va au-devant, en ordonnant au procureur de la ville d'en faire enquête (8 juin). On s'occupe de fortifier et d'armer la place (13). On songe à un emprunt (47), et l'on donne au régent une preuve sensible du zèle de la ville à se bien mettre en défense : on lui demande d'appliquer aux travaux des fortifications les aides du roi et la gabelle (27); et le lendemain, sur une lettre qui arrive justement de Bedford, laissant au conseil toute liberté d'aviser à la situation présente, on décide qu'on les y emploiera. Mais il n'était pas bien sûr que ce dût être à son profit. Le 29, à la nouvelle que l'évêque de Beauvais (Pierre Cauchon) vient avec le bailli de Vermandois en ambassade, on décide qu'on les laissera entrer s'ils n'ont que cinq ou six chevaux, et l'on mande à G. de Châtillon, capitaine de la place, absent alors, que l'on sait qu'il veut mettre garnison dans la ville, mais que l'on est résolu à n'en point recevoir¹.

Voilà quelles étaient les dispositions de Reims, le jour même où Charles VII commençait son voyage. Les Anglais attendaient-ils beaucoup du concours des habitants pour l'arrêter? Peut-être ne semblaient-ils y croire que parce qu'ils n'étaient point en mesure de s'en passer encore. Quoi qu'il en soit, les avis arrivaient de toute part à Reims, comme au centre de la résistance à l'entreprise de Charles VII. Le duc de Bourgogne mandait aux habitants qu'il avait su que le dauphin était appelé par quelques-uns des leurs, et venait avec l'assurance d'être bien accueilli. Chacun

de ses pas leur était signalé. La troupe royale était à peine à Montargis, que Philibert de Moulant leur écrivait de Nogent-sur-Seine pour leur en donner la nouvelle. Il leur annonçait qu'elle se promettait d'aller à Sens (il n'en fut rien) et d'y entrer portes ouvertes; mais il les assurait que Sens avait pris et portait la croix de Saint-André (la croix de Bourgogne); que ni Auxerre, ni les autres villes du pays ne se souciaient des Armagnacs et de la Pucelle, et que si Reims avait besoin de lui, il y viendrait avec sa compagnie « comme bon chrétien doit faire. » Les habitants de Troyes, ceux de Châlons, leur adressaient les lettres que l'on a vues : ceux de Troyes, pour leur dire que le roi venait, qu'il était venu, et finalement comme il était entré; ceux de Châlons, comment on s'apprêtait à le recevoir, et bientôt comme on l'avait reçu : lettres toutes pleines d'exhortations, d'abord à résister, puis à se soumettre, selon leur exemple¹.

G. de Châtillon, capitaine de Reims, se trouvait alors à Château-Thierry. Les habitants de Reims, fidèles à leur politique, ne manquèrent pas de lui communiquer les nouvelles qui leur venaient. Le 8, après les premières lettres de Troyes et de Châlons, ils lui en firent connaître le contenu et lui apprirent en outre ce qui s'était fait dans la ville. Le conseil s'était réuni pour délibérer, mais il ne s'était pas trouvé en nombre pour conclure. Le peuple avait été rassemblé par quartier; il avait juré de vivre et de mourir avec

les notables, de se gouverner selon leurs avis, de ne rien faire sans l'ordonnance du capitaine. Mais le bailli, chargé du message, devait, en l'invitant à se rendre dans la ville, lui faire connaître une condition qui montrait assez jusqu'à quel point on était disposé à suivre ses ordonnances ; c'est qu'il ne viendrait qu'avec une force de 40 ou 50 chevaux : assez pour se garder, trop peu pour faire la loi. G. de Châtillon prouva bien qu'il comprenait les intentions de la ville sous ces démonstrations de bon vouloir. Il y envoya Pierre de La Vigne avec une liste d'articles que les habitants étaient priés d'accepter, s'ils voulaient qu'il vînt à Reims pour y vivre et mourir avec eux. Il demandait que la ville fût bien et hâtivement mise en état de défense ; qu'elle levât une troupe de trois ou quatre cents hommes pour y tenir garnison jusqu'à l'issue de l'entreprise du dauphin ; qu'on lui assurât à lui-même et la garde de la place, et la faculté de résider au château de Portemars avec cinq ou six notables, qu'il affectait de vouloir bien y recevoir comme conseil, et qu'au fond il entendait garder comme otages ; le tout, ajoutait-il, « pour doute de la commotion du peuple et aussi pour le bien de la ville. » — « On peut facilement juger, » dit l'auteur à qui on doit le résumé précieux de cette correspondance, « on peut juger par le comportement dudit seigneur de Châtillon sur les occurrences de ce temps, qu'il avoit reconnu que le dessein des habitants dudit Reims étoit d'admettre et de recevoir le-

dit dauphin en ladite ville. C'est pourquoi il ne veut pas y venir qu'il ne soit le plus fort¹. »

Les articles, on le devine, ne furent point acceptés : toutefois les habitants de Reims n'avaient point rompu encore, et l'on redoublait d'efforts pour les retenir au moment décisif. Winchester était attendu à Paris, et le duc de Bourgogne venait s'y concerter avec le régent. Le bailli de Vermandois s'empresse d'envoyer à Reims ces bonnes nouvelles. Il leur écrit le 10 que Philippe le Bon avait dû entrer la veille à Paris, que huit mille Anglais avaient débarqué à Boulogne, et que bientôt il y aurait plus belle et grande compagnie qui ait été, passé vingt ans; et il leur montrait le roi menacé sur ses derrières par le duc de Bourgogne, qui, maître des passages, lui fermait le retour².

Mais Charles VII ne songeait qu'à pousser en avant. Troyes s'était rendue, et Jean de Châtillon, frère du capitaine de Reims, cherchait vainement, par une lettre du 13, à effacer l'impression que devait causer cet événement considérable. Il leur disait que c'était l'œuvre de l'évêque, du doyen de Troyes, et surtout du cordelier frère Richard; que les seigneurs n'y avaient point consenti, qu'ils avaient été contraints par une sédition populaire; que l'ennemi assurément eût été hors d'état de les forcer; qu'il n'avait pas de quoi manger, qu'il avait été près de passer outre; et quant à la Pucelle, dont il fallait bien parler pour expliquer comment la ville s'était rendue, il ajoutait que

son messenger l'avait vue et affirmait par sa foi « que c'étoit la plus simple chose qu'il vit oncques; et qu'en son fait n'avoit ni rime ni raison, non plus qu'en le plus sot qu'il vit oncques ¹. »

Mais les habitants de Reims recevaient en même temps la dernière lettre de ceux de Troyes, puis une autre écrite de Troyes par leur archevêque, dont le rang auprès du roi leur était, au besoin, une garantie des sentiments que le roi lui-même leur avait exprimés. Après Troyes, c'était Châlons qui se rendait et pressait Reims d'imiter son exemple (16 juillet); et le roi, arrivant en même temps que la lettre, s'arrêtait à Septsaulx, à quatre lieues de Reims, n'attendant plus que la députation des habitants².

Cette démarche ne se fit pas longtemps attendre. Châtillon, voyant que les événements se précipitaient, s'était rendu à Reims avec les seigneurs de Saveuse et de Lisle-Adam. Il avoua aux habitants que l'armée dont on leur avait tant parlé ne serait prête que dans cinq ou six semaines : il les pria de tenir jusque-là, promettant qu'ils recevraient alors du secours. Mais ceux de Reims avaient si peu envie d'en recevoir, qu'ils n'avaient même pas voulu laisser entrer dans leurs murs les hommes que Châtillon, Saveuse et Lisle-Adam avaient amenés en grand nombre à leur suite. Les trois seigneurs se retirèrent, et ils n'étaient pas encore bien loin, que les notables, tenant conseil, envoyèrent, du consentement de tous, des députés au roi. Le roi les reçut, leur assura par lettres pleine amnistie,

et le même jour fit son entrée dans la ville (16 juillet)¹.

L'archevêque Regnault de Chartres, qui l'y avait précédé dès le matin, vint à sa rencontre à la tête des corporations et de la bourgeoisie; et le peuple faisait entendre autour de lui le joyeux cri de Noël : mais tous les regards étaient pour la Pucelle, qui suivait le prince avec l'armée. Le reste du jour et toute la nuit furent employés aux préparatifs du sacre, qui eut lieu le lendemain dimanche, 17 juillet. Les maréchaux de Boussac et de Rais (Rais fut fait maréchal ce jour-là), le sire de Graville, grand maître des arbalétriers, et le sire de Culan, amiral de France, allèrent à cheval, leur bannière à la main, chercher à Saint-Remy la sainte ampoule, qu'ils jurèrent, selon le cérémonial, de conduire et de ramener sûrement; et sous leur escorte, l'abbé, revêtu de ses habits pontificaux, la porta solennellement jusque devant l'église de Saint-Denis, où l'archevêque, à la tête du chapitre, la prit de ses mains pour la déposer sur le grand autel de Notre-Dame. Au pied de l'autel était le roi. Selon l'antique usage, il devait y être entouré des douze pairs du royaume. Comme on ne pouvait ni les réunir ni les attendre, les principaux seigneurs et les évêques présents tenaient la place des absents : comme pairs laïques, le duc d'Alençon pour le duc de Bourgogne, l'allié des Anglais; les comtes de Clermont et de Vendôme, les sires de Laval, de La Trémouille et de Beaumanoir; comme pairs ecclésiastiques, l'archevêque de Reims et l'évêque de

Châlons en vertu de leur titre, les évêques de Séz, d'Orléans, et deux autres prélats au nom des autres titulaires. L'archevêque de Reims officiait; le sire d'Albret tenait l'épée devant le roi. Mais il y avait encore un personnage que l'antique cérémonial ne prévoyait pas : c'était la Pucelle, se tenant aux côtés du roi, sa bannière à la main. Après la cérémonie, quand le roi, fait chevalier par le duc d'Alençon, eut reçu de l'archevêque l'onction sacrée et la couronne, la Pucelle, se jetant à ses pieds, lui embrassa les genoux, et, pleurant à chaudes larmes : « Gentil roi, dit-elle, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit que vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. » Elle pleurait, et les seigneurs qui étaient là pleuraient avec elle¹.

C'était le roi, c'était eux tous que par ces paroles elle prenait à témoin de la vérité de sa mission : et qui d'entre eux la pouvait mettre en doute? Orléans délivré en quatre jours de combat; les Anglais, en moins d'une semaine, chassés de leurs principales positions sur la Loire et battus en rase campagne dans leur retraite; le roi mené à Reims avec une armée dépourvue de tout, à travers un pays occupé par l'ennemi, entrant dans les villes et atteignant le but de son voyage sans coup férir : voilà ce qu'elle avait fait; et sa façon d'agir n'était pas moins surprenante que les résultats obtenus. Dans la première campagne, elle avait montré non-seulement l'inspiration

qui enlève le succès, mais l'habileté qui le prépare, étonnant les plus vieux capitaines par une science de la guerre que n'eût pas mieux donnée la plus longue expérience. Et dans cette nouvelle entreprise, où l'on avait affaire moins aux Anglais qu'à des enfants égarés de la France, elle avait su prendre les villes, sans qu'une seule goutte de ce sang français, qui lui était si cher, fût répandu¹.

Mais ce qui commandait surtout la foi en sa mission, c'est qu'elle l'affirmait. Elle se plaisait à dire que son œuvre n'était que ministère, c'est-à-dire qu'elle ne faisait, humble servante, que ce qui lui était commandé; et quand on lui disait que jamais en aucun livre on n'avait lu choses semblables, elle répondait : « Messire a un livre où nul clerc n'a jamais lu, si parfait qu'il soit en cléricature. » C'est donc à Dieu qu'elle en rapportait le principe; et quand elle l'affirmait, comment ne l'en pas croire? Tout en elle était d'une sainte. Sa piété, sa ferveur sont attestées à toutes les époques de sa vie. C'était peu pour elle que d'accomplir ses devoirs de bonne chrétienne; elle le faisait avec un zèle à en chercher les occasions, parmi les empêchements de toute sorte, où l'on pouvait voir qu'ils n'étaient pas seulement pour elle une obligation de conscience, mais une joie de l'âme. Souvent, à la messe, pendant l'élévation ou quand elle communiait, ou bien encore lorsqu'elle était en prière, on la voyait verser des larmes. Elle se plaisait au son des cloches, simple et religieuse harmonie qui

n'est point seulement un appel à la prière, mais comme une voix de la terre au ciel. Elle se plaisait aux chants consacrés; et chaque jour à l'heure du crépuscule, pendant que les cloches sonnaient, elle se retirait dans les églises, et, rassemblant les religieux mendiants qui suivaient l'armée du roi, elle leur faisait chanter quelque-une des hymnes de la Vierge. Elle aimait surtout les petits et les simples, et cherchait à se confondre parmi eux pour approcher de celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants. « Quand elle se trouvait, dit Pasquereau, dans un endroit où il y avait des couvents de moines mendiants, elle me disait de lui remettre en mémoire les jours où les petits enfants des mendiants recevaient la communion, afin que, ce jour-là, elle la reçût avec eux; ce qu'elle fit bien des fois ¹. »

Ce n'était point assez pour elle que de rendre honneur à Dieu : elle eût voulu qu'il fût honoré de tout le monde; elle voulait que les soldats fussent comme elle dans la grâce de Celui en qui elle cherchait sa force. On a vu à quel titre elle admettait les troupes autour de son étendard, quelles conditions elle réclamait pour l'assaut ou pour la bataille : elle fit que La Hire se confessât. Ce n'était pas, sans doute, chose bien rare en ce temps; mais ce qui était bien plus commun alors comme aujourd'hui, c'étaient les jurons, les blasphèmes, cette déplorable habitude qui fait qu'on renie Dieu et qu'on se damne soi-même comme sans y penser. Jeanne ne se lassait pas de

la combattre auprès des seigneurs comme auprès des soldats : « Ah ! maître, disait-elle à un des principaux chevaliers qu'elle entendait jurer ainsi, osez-vous bien renier notre Sire et notre Maître ? En nom Dieu, vous vous en dédirez avant que je parte d'ici. » Et le chevalier se repentit et se corrigea. Elle reprenait le duc d'Alençon comme les autres. On n'osait plus jurer en sa présence ; et le duc d'Alençon déclare que sa vue seule le contenait. Mais c'est l'habitude même qu'elle eût voulu déraciner de leurs cœurs, et, ne la pouvant détruire, elle cherchait à la transformer en proposant à cet instinct, devenu machinal, une manière inoffensive de se produire. Elle avait décidé La Hire à ne plus jurer que par son bâton, et elle-même, comme pour tâcher d'en mettre l'usage à la mode, elle avait, si l'on en croit Perceval de Cagny, familièrement adopté cette expression : Par mon martin (par mon bâton) !

Sa chasteté, sa pudeur, ne pouvaient jamais mieux se montrer que dans cette vie toute militaire. On s'étonnait de la voir à cheval si longtemps, comme étrangère aux nécessités qui l'auraient pu forcer d'en descendre. Quand elle le pouvait, elle allait passer la nuit chez l'hôte le mieux famé de la ville ou du voisinage, et partageait son lit avec quelqu'une des filles de la maison. Quand elle ne le pouvait pas, elle couchait comme les autres, à la paillade, mais toute vêtue et renfermée dans ses habits d'homme. C'était peu que d'être chaste et pure ; elle inspirait la

chasteté aux autres. D'Aulon, son écuyer, qui la voyait plus familièrement que personne, quand il l'armait, quand il dut panser ses blessures, Alençon qui l'avait près de lui dans toute la campagne de la Loire, Du-nois qui la suivit presque partout, s'accordent à dire, comme les deux chevaliers sous la garde desquels elle vint de Vaucouleurs, que jamais sa vue n'éveilla en eux aucune pensée dont elle eût pu rougir. Il est inutile de dire qu'elle ne pouvait souffrir la présence de ces femmes qui se mêlaient aux armées, à la honte de leur sexe. Plusieurs fois, elle ordonna qu'elles fussent toutes renvoyées. Aucune n'eût osé se montrer devant elle, et elle ne tolérât pas davantage qu'une fille suivît son amant, fût-il chevalier, à moins de se marier. Un jour elle en poursuivit une, l'épée levée, mais sans la frapper pourtant, et en l'avertissant avec douceur de ne plus se trouver dans la société des hommes d'armes, ou qu'elle lui ferait déplaisir. Une autre fois elle fit plus : elle brisa son épée sur le dos de l'une d'elles, l'épée de sainte Catherine ! Le roi en fut fâché pour l'épée, et lui dit qu'elle aurait mieux fait de prendre un bon bâton. Mais elle tenait plus à l'honneur de son sexe qu'à l'épée de sainte Catherine¹.

Si elle voulait rappeler le soldat aux devoirs du chrétien, elle tâchait, à plus forte raison, de le soustraire à ces habitudes de pillage et de meurtre qui trouvent dans la vie des camps trop d'occasions de se satisfaire. Elle avait horreur du sang versé. C'était pour ne tuer personne qu'elle portait à la main

son étendard dans les batailles. Elle n'imposait pas cette loi aux siens, sans doute, mais elle condamnait tout ce que la nécessité ne commandait pas. Un jour un Français ayant frappé à la tête et blessé grièvement un des Anglais prisonniers qu'il avait sous sa garde, Jeanne descendit de cheval, soutint le blessé par la tête, et lui fit donner les secours de la religion tout en lui prodiguant les siens. Quant au pillage, cette cause de violences et quelquefois de meurtres, elle ne le tolérerait pas plus volontiers. Elle ne répondait de la victoire qu'à la condition qu'on ne prendrait rien à personne et qu'on ne ferait aucune violence aux pauvres gens. Pour sa part, même quand on manquait de vivres, elle refusait de prendre rien de ce qui avait été enlevé. Sa bonté était extrême et s'étendait à toutes les misères. Elle faisait volontiers l'aumône; elle donnait aux autres pour qu'ils la fissent aussi; elle disait qu'elle était envoyée pour la consolation des indigents et des pauvres. Quant aux blessés qui étaient plus spécialement confiés à sa sollicitude, elle avait les mêmes soins pour tous, qu'ils fussent Anglais ou Français. Et avec tout cela, elle était si simple que sa bonté faisait oublier sa grandeur, et qu'un des témoins du procès déclare naïvement qu'il voudrait avoir une aussi bonne fille¹.

Cette simplicité, cette innocence, cette douceur qui se gardaient inaltérables jusque dans le trouble de la vie des camps, rendaient plus étonnantes encore les grandes qualités qu'elle montrait dans la

conduite des armées. Ses compagnons admiraient en elle, non-seulement le courage du chevalier ou le coup d'œil du grand capitaine, mais une science et comme une habitude de la guerre que le temps semble seul pouvoir donner. Le duc d'Alençon qui, dans la campagne de la Loire, commandait à côté d'elle, et on peut dire sous elle, n'hésite point à constater par le récit des faits, et à reconnaître expressément par ses paroles, cette supériorité dont tout le monde s'étonnait : « En toutes choses, dit-il, hors du fait de la guerre, elle était simple et comme une jeune fille; mais au fait de la guerre, elle était fort habile soit à porter la lance, soit à rassembler une armée, à ordonner les batailles ou à disposer l'artillerie. Et tous s'étonnaient de lui voir déployer dans la guerre l'habileté et la prévoyance d'un capitaine exercé par une pratique de vingt ou de trente ans. Mais on l'admirait surtout dans l'emploi de l'artillerie, où elle avait une habileté consommée. » Ce n'est point là le propre d'une mystique, et la *Sibylle française*, comme l'appelait un clerc allemand dans un écrit de ce temps-là (juillet-septembre 1429), ne ressemblait guère à toutes celles qu'il énumère en tête de son livre pour la rattacher à des antécédents. Jeanne, dont on voudrait faire une visionnaire à cause de ses visions, était loin, toute pieuse qu'elle fût, d'être absorbée dans les paisibles contemplations de l'extase. C'était, comme on l'a pu voir déjà par le tableau même de ses premières campagnes, une nature pleine de vi-

vacité et d'entrain, faisant pour sa part métier de soldat et de chef de troupes, et ne différant des autres que par ces illuminations de l'esprit et ces vertus angéliques, où l'on pouvait voir un rayonnement de la force qui l'animait¹.

Si les résistances devaient survivre au sacre en certain lieu, les hommages n'avaient point attendu jusque-là pour lui venir de toutes parts. Les chevaliers abandonnaient leurs propres panonceaux pour s'en faire faire à l'imitation de sa bannière. Le roi lui avait donné un état de maison qui la faisait l'égale d'un comte, ne voulant pas que personne dans l'armée eût lieu de mépriser son dénûment; et elle soutenait son rang parmi les seigneurs sans vanité comme sans fausse modestie. Elle avait reçu des Orléanais une robe à la livrée du duc d'Orléans; du duc de Bretagne, des compliments d'abord, et à la suite de la bataille de Patay une dague et des chevaux de prix. Elle recevait ces présents : elle en faisait à son tour, et même aux plus grandes dames, usant familièrement de réciprocité sans prétendre les égaler d'ailleurs, et s'excusant avec grâce de la modicité de ses dons. Mais elle aimait surtout, selon le précepte de l'Évangile, à donner à ceux de qui elle n'espérait rien recevoir ; et pour cela elle ne craignait pas de recourir à son crédit. Pendant qu'elle demeurait à Tours, elle avait pris en amitié la fille du peintre qui décora son étendard et sa bannière. Cette jeune fille se mariant, elle demanda, par une lettre

adressée au conseil de Tours, qu'il lui donnât cent écus pour son trousseau. Après le sacre, ce qu'elle demanda au roi et ce qu'elle obtint pour prix de cette couronne qu'elle avait fait poser sur sa tête, c'est qu'il usât de sa prérogative pour exempter d'impôt le village où elle était née. Le père de Jeanne, qui la vint rejoindre à Reims, put en rapporter la nouvelle aux habitants de Domremy¹.

Si Jeanne recevait des grands ces honneurs, que ne devait-elle pas attendre du peuple ? C'était comme une adoration, et elle ne savait comment s'en défendre. On se jetait aux pieds de son cheval, on baisait ses mains et ses pieds, et l'accusation, qui plus tard devait recueillir précieusement les moindres traits de ces hommages populaires pour les faire tourner à sa perte, constate que l'on portait des médailles à son effigie, qu'on plaçait son image dans les églises, et qu'on la mentionnait dans les prières de la messe. Jeanne ne demandait pas mieux que de savoir qu'on priât pour elle ; mais son bon sens la mettait en garde contre l'enivrement de ces honneurs, et quand les docteurs lui disaient qu'elle faisait mal de les souffrir, qu'elle entraînerait les peuples à l'idolâtrie, elle répondait avec simplicité : « En vérité, je ne m'en saurais garder, si Dieu ne m'en gardait lui-même². »

La foi en elle, l'enthousiasme était donc général, et il y en a, dans le temps même, des témoignages de diverses sortes. Le comte d'Armagnac lui écrivait

pour savoir à quel pape il fallait se soumettre (août 1429); Bonne Visconti, pour qu'elle la rétablît dans le duché de Milan; et sa lettre portait cette suscription : « A très-honorée et très-dévote Pucelle Jeanne, envoyée du Roi des cieux pour la réparation et extirpation des Anglais tyrannisans la France. » Christine de Pisan, presque septuagénaire, sentait se ranimer en elle un reste d'inspiration pour chanter celle qui avait conduit son peuple comme Josué, qui l'avait sauvé comme Gédéon, qui avait surpassé en prodiges Esther, Judith et Débora : « Et sachez, s'écriait-elle,

Et sachez que par elle Anglois
Seront mis jus (à bas) sans relever,
Car Dieu le veult.

Et déjà elle voyait non-seulement Paris ouvrant ses portes à Charles VII et les Anglais chassés de France, mais l'Église pacifiée et la terre sainte reconquise¹.

Mais une plus franche poésie se développait dans les traditions qui s'attachaient à sa personne. Déjà la légende naissait pour elle à côté de l'histoire, et l'imagination populaire parait de ses fantaisies les prodiges bien plus sérieux qu'elle opérait. Au siège d'Orléans, les Anglais déclaraient avoir vu deux prélats cheminant en habits pontificaux tout à l'entour des murailles de la ville; et l'on ne doutait pas que ce ne fussent les deux patrons de la cité, saint Euverte et

saint Aignan, qui l'avaient jadis sauvée des mains d'Attila. Au moment où Jeanne avait donné le signal du dernier assaut, une colombe avait paru planant au-dessus de son étendard ; à Troyes, « une infinité de papillons blancs » voltigeant à l'entour ; et à la veille du voyage de Reims, on avait vu dans le Poitou « des hommes armés de toutes pièces chevaucher en l'air sur un grand cheval blanc, se dirigeant des mers d'Espagne vers la Bretagne et criant aux populations effrayées : Ne vous esmayez (n'ayez peur). » — C'est l'Angleterre qui devait trembler¹.

Il était plus facile encore de répandre le merveilleux sur sa naissance, sur ses premières années. Sa naissance avait été divinement présagée. La nuit qu'elle vint au monde (c'était l'Épiphanie), les gens du peuple avaient, sans savoir pourquoi, senti en eux une joie inexprimable ; ils couraient çà et là, demandant ce qu'il y avait de nouveau ; les coqs avaient fait entendre des chants inaccoutumés, et pendant deux heures on les vit battant de l'aile comme en présage de cet événement. Son enfance n'avait pas été moins bénie. Pendant qu'elle gardait les brebis, les oiseaux des champs venaient à sa voix, comme privés, manger son pain dans son giron ; jamais le loup n'approcha du troupeau confié à sa garde, ni l'ennemi ou le malfaiteur, du toit paternel tant qu'elle l'habita. Quand elle eut sa première révélation, ses compagnes jouant avec elle la défiaient à la course ; elle courait, ou plutôt elle volait ; ses pieds rasaient le sol sans y

toucher. Voilà ce qu'on disait, voilà ce que recueillait déjà Perceval de Boulainvillers dans une lettre écrite au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, le 24 juin 1429, trois jours après la bataille de Patay, et terminée pendant le voyage de Reims. « Cette Pucelle, ajoutait-il, plaçant auprès de ces fictions un portrait fait au naturel, est d'une rare élégance, avec une attitude virile. Elle parle peu et montre une merveilleuse prudence dans ses paroles. Elle a une voix douce comme une femme, mange peu, boit peu de vin ; elle se plaît à cheval sous une armure brillante. Elle aime autant la société des gens de guerre et des nobles, qu'elle aime peu les visites et les conversations du grand nombre ; elle a une abondance de larmes, et le visage serein ; infatigable à la peine, et si forte à porter les armes, que pendant six jours elle demeure complètement armée, jour et nuit ¹. »

Bien d'autres lettres, sans doute, et il en est resté plusieurs, portaient au loin le bruit de sa renommée. Celles mêmes qui laissent de côté le merveilleux de l'fantaisie témoignent de la même foi en ses succès, en ses prédictions, jusque dans les termes où les exagérât le bruit populaire. Des envoyés de quelque ville au prince d'Allemagne qui donnent une curieuse et très-précise relation du siège d'Orléans et de la campagne de la Loire, y compris la bataille de Patay, et qui par conséquent écrivent après le 18 juin, disent que « la Pucelle a garanti qu'avant que le jour de la Saint-Jean-Baptiste de l'an 29 arrive (avant huit jours) il

ne doit pas y avoir un Anglais, si fort et si vaillant soit-il, qui se laisse voir par la France, soit en campagne soit en bataille ; » et le terme n'a rien qui les étonne : on croit que rien ne lui peut résister. Le secrétaire de la ville de Metz, qui écrit pendant le voyage de Reims, le 16 juillet, ne met en doute aucun des bruits qui lui signalent les villes comme prises ou près de l'être : car « tout ce que le dauphin et la Pucelle entreprennent leur réussit en tout sans aucune résistance ; » et il montre qu'il y avait tout à l'entour autant de répugnance à l'aller combattre que d'empressement à servir avec elle. Le duc de Bourgogne s'était vu réduit à l'inaction, les Flamands et les Picards refusant de l'aider hors de leur pays ; et au contraire beaucoup de chevaliers partaient des pays allemands pour « aller trouver le dauphin à Reims : » on l'apprend par cette lettre ; et l'on voit en effet Robert de Sarrebruck et le seigneur de Commercy venir avec le duc de Bar, René d'Anjou, héritier désigné de la Lorraine, rejoindre le roi le jour du sacre ou peu après ¹.

On était donc plein de confiance et d'espoir. Le sacre, loin d'être le terme où l'on dût s'arrêter, ne se montrait que comme le point de départ de la conquête. La couronne que le prince y recevait était le gage du royaume qu'il avait à reprendre, et dans l'armée et dans le peuple il y avait un élan immense pour l'y aider. Comment ces espérances furent-elles déçues ? La mission de Jeanne se terminait-elle au sacre, et la victoire a-t-elle dès lors cessé de la sui-

vre parce que la force qui la faisait vaincre ne la dirigeait plus ? C'est ce qu'il importe d'examiner de plus près, au moment de passer de la période triomphante qui aboutit à Reims à celle qui a pour terme Rouen.



LIVRE QUATRIÈME.

COMPIÈGNE.

La mission de Jeanne d'Arc finissait-elle au sacré ? On l'a soutenu très-anciennement déjà et on le répète encore tous les jours, comme pour mieux établir la vérité de son inspiration, au risque d'amoindrir son caractère. On dit qu'après la cérémonie elle se voulait retirer, mais qu'on la retint et qu'elle resta, cessant dès ce moment d'être l'envoyée de Dieu pour n'être plus que l'instrument d'une politique tout humaine ; et l'on allègue à l'appui de cette opinion les déclarations mêmes de Jeanne d'Arc. Mais pour la ramener à sa juste valeur, il a suffi d'examiner de plus près les textes dont elle s'appuie.

Dunois raconte que lorsqu'on traversa la Ferté et Crespy-en-Valois, comme le peuple accourait criant Noël, Jeanne, qui était à cheval entre l'archevêque de

Reims et le bâtard d'Orléans, dit : « Voilà un bon peuple et j'en'ai jamais vu peuple qui se réjouît tant de l'arrivée d'un si noble prince. Et puissé-je être assez heureux pour finir mes jours et être inhumée en cette terre ! — O Jeanne, lui dit l'archevêque, en quel lieu croyez-vous mourir ? » Elle répondit : « Où il plaira à Dieu, car je ne suis assurée ni du temps, ni du lieu, pas plus que vous-même. Et que je voudrais qu'il plût à Dieu, mon créateur, que je m'en retournasse, quittant les armes, et que je revinsse servir mon père et ma mère, gardant leurs troupeaux avec ma sœur et mes frères, qui seraient bien aises de me voir ! »

Cette anecdote, racontée par Dunois lui-même, est reproduite dans la Chronique de la Pucelle et dans le journal du siège d'Orléans, mais avec cette variante : Jeanne dit à Dunois : « J'ai accompli ce que Messire m'avoit commandé, qui étoit de lever le siège d'Orléans et faire sacrer le gentil roi. Je voudrois bien qu'il voulût me faire ramener auprès mes père et mère, etc. » La Chronique de la Pucelle est d'un contemporain et d'un homme généralement bien informé. On lui peut reconnaître le droit d'ajouter de son propre fonds aux traits qu'il prend ailleurs. Mais ici l'addition est telle qu'elle change, presque à l'insu de l'auteur, tout le sens du passage : car ce n'est plus de Dieu, c'est du roi que la Pucelle, dans la forme nouvelle du récit, paraît vouloir obtenir son retour auprès de ses parents ! On peut donc dire que la leçon est

sans valeur en face du texte parfaitement clair de l'original. Évidemment, dans ce récit, les paroles de Jeanne ne sont ni un aveu que sa mission est terminée, ni un désaveu de l'entreprise qu'elle poursuit : c'est le cri du cœur au milieu des répugnances naturelles qu'elle savait vaincre pour obéir à ses voix ; comme à Vaucouleurs, quand elle demandait à partir, déclarant qu'il n'y aurait de salut que par elle, elle ajoutait : « Et pourtant j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère ; car ce n'est pas mon état : mais il faut que j'aïlle et que je le fasse, parce que Messire veut que je fasse ainsi¹. »

S'il y avait un doute possible entre ces deux versions, il y aurait un moyen sûr de le lever : c'est de recourir aux déclarations les plus authentiques de Jeanne. Or il y en a une qui remonte au commencement de sa mission, et qui est contenue dans un document signé d'elle : je veux parler de la lettre qu'elle adressa aux Anglais avant de les attaquer. Dans cette lettre, datée du 22 mars 1429, elle leur dit expressément : « Je suis cy venue de par Dieu le Roi du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France. » C'est ce qu'elle avait dit à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers ; c'est ce qu'elle répétait à toutes les époques de sa carrière, si l'on s'en réfère aux témoignages les plus autorisés².

Parmi ces documents, il y a en effet des distinctions à faire.

Les témoignages qui se rapportent aux premiers

temps de la mission de Jeanne, aux mois de juin ou de juillet 1429, à la veille ou au lendemain du sacre, sont unanimes à ne marquer d'autre terme à sa mission que l'expulsion des Anglais. C'est ce que dit Perceval de Boulainvillers dans sa lettre citée plus haut : « Elle affirme que les Anglais n'ont aucun droit en France, et qu'elle est envoyée de Dieu pour les chasser et les vaincre, *toutefois après les avoir avertis....* » préliminaires auxquels Jeanne tenait beaucoup, et dont la mention prouve que l'auteur est bien informé. C'est ce que disent encore, on l'a vu, les envoyés allemands, marquant pour terme à l'accomplissement de sa parole, le 25 juin : ils écrivaient moins de huit jours auparavant ! C'est ce que répète, moins le terme ajouté peut-être par le bruit populaire, Alain Chartier dans une lettre écrite un mois plus tard, vers la fin de juillet : « Délivre Orléans, lui dit la voix, mène sacrer le roi à Reims, reconduis-le à Paris et le rétablis dans son royaume. » C'est ce que répètent en France et en Allemagne les docteurs qui examinent si l'on doit croire à sa déclaration : Jean Gerson, Jacques Gelu, qui se prononcent pour elle en raison même du but qu'elle se propose : « le rétablissement du roi dans son royaume et l'expulsion de ses ennemis ; » Henri de Gorcum, qui, après avoir rappelé ce même objet de sa mission, se borne à donner six raisons pour et contre, laissant à d'autres le soin de poursuivre l'enquête et de conclure ; l'auteur enfin de

la *Sibylle française*, qui, loin de douter, montre pourquoi Dieu devait se prononcer en faveur de la pieuse France contre la cruelle Angleterre, et choisir une jeune fille afin que le royaume, perdu par une femme, fût recouvré par une femme; et il joint aux prédictions de la *Nouvelle Sibylle* ses prophéties à lui, qui ne sont pas toutes aussi infaillibles. L'objet de la mission de Jeanne était donc bien l'expulsion des Anglais; et Christine de Pisan ne lui en marquait pas d'autre, quand, pour chanter cette guerre sacrée de la délivrance, elle retrouvait le cri de la Croisade :

Et sachez que par elle Anglois
Seront mis jus sans relever :
Car Dieu le veult¹.

Les témoins entendus au procès de réhabilitation paraissent quelquefois réduire la mission de Jeanne aux faits d'Orléans et de Reims. Simon Charles, président de la chambre des comptes, dit qu'en arrivant à Chinon elle déclarait avoir reçu de Dieu deux commandements : l'un de faire lever le siège d'Orléans, l'autre de mener le roi à Reims pour qu'il y fût sacré. C'est ce que disent aussi le conseiller Garivel, l'écuyer Thibault; et Dunois semble même exclure tout autre objet, lorsqu'il dit « que Jeanne, bien que souvent sur le fait des armes elle parlât par manière de plaisanterie, pour animer les gens de guerre, de beaucoup de choses touchant la guerre qui peut-être

ne sont point arrivées à l'effet, cependant, quand elle parlait sérieusement de la guerre, de son fait et de sa mission, elle ne déclarait jamais affirmativement autre chose, si ce n'est qu'elle était envoyée pour faire lever le siège d'Orléans, secourir le peuple opprimé dans cette ville et lieux circonvoisins, et mener le roi à Reims pour le faire consacrer¹. »

Mais si les témoins de 1429 écrivaient au milieu de tous les entraînements des espérances populaires, ceux du procès de réhabilitation n'ont-ils pas pu se réduire à ne parler que des faits que Jeanne avait accomplis ? Il est juste de se défier de la réserve des uns au moins autant que de l'exagération des autres ; et à part quelques traits de la lettre des Allemands, où l'on sent trop qu'ils ont moins recueilli la parole de Jeanne que des bruits de la foule, c'est aux premiers qu'il faut s'attacher de préférence : car ce qu'ils disent, Jeanne elle-même non-seulement l'a déclaré dans sa lettre, mais l'avoue et le maintient dans son procès.

Dans le dixième des 70 articles proposés contre elle, on lit qu'elle prétend « avoir eu par saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, cette révélation de Dieu, qu'elle ferait lever le siège d'Orléans, couronner Charles, qu'elle dit son roi, et chasserait tous ses adversaires du royaume de France. » Et l'on ne peut pas dire que ce soit une allégation mensongère de ses juges, invention dont on les pourrait bien croire capables, à voir toutes les faussetés que l'ac-

cusation y ajoute pour entacher sa prédiction de sortilège quand l'événement la vérifiait ! Jeanne en convient ; « elle confesse qu'elle porta les nouvelles de par Dieu à son roi, que notre Sire lui rendroit son royaume, le feroit couronner à Reims et mettre hors ses adversaires ; » et elle ajoute, « qu'elle disoit tout le royaume, et que si monseigneur le duc de Bourgogne et les autres sujets du royaume ne venoient en obéissance, le roi les y feroit venir par force. » Elle confirme enfin ses précédentes déclarations sur ce sujet, lorsque le 2 mai, dans la séance de l'admonition publique, interrogée sur l'habit d'homme qu'elle portait toujours, et pourquoi elle le portait sans nécessité, par exemple dans la prison (on verra si dans la prison il lui fut inutile), elle répondait : « Quand j'aurai fait ce pour quoi je suis envoyée de par Dieu, je prendrai habit de femme. » Même dans sa prison de Rouen, et à la veille de monter au bûcher, elle ne croyait donc pas sa mission terminée ; elle ne le pouvait pas croire tant qu'elle vivait, et qu'il y avait un Anglais en France. On peut même avancer qu'elle ne croyait pas sa mission bornée là ; et ce que Perceval de Boulainvilliers dit encore dans sa lettre, touchant le duc d'Orléans qu'elle comptait délivrer, trouve dans les déclarations de Jeanne au procès une entière confirmation. On demande à Jeanne comment elle entendait délivrer le duc d'Orléans : selon le bruit public recueilli par Boulainvilliers, c'était par un miracle. Elle écarte le miracle, et répond

hardiment « qu'elle aurait pris en deçà de la mer assez d'Anglais pour le ravoir (par échange), et si elle n'en eût pris assez, elle eût passé la mer pour l'aller chercher en Angleterre par force. » Elle ajoutait que, si elle eût duré trois ans sans empêchement, elle l'eût délivré ¹.

Ce quadruple objet de la mission de Jeanne : levée du siège d'Orléans, sacre du roi à Reims, expulsion des Anglais, délivrance du duc d'Orléans, c'est ce qu'atteste d'ailleurs un témoin du procès de la réhabilitation, qui n'avait pas moins été que Dunois dans la compagnie de la Pucelle : le duc d'Alençon. « Elle disait, déclare-t-il, qu'elle avait quatre charges : mettre les Anglais dehors, faire consacrer et couronner le roi, délivrer le duc d'Orléans et faire lever le siège mis par les Anglais devant Orléans. » Est-ce à dire que Jeanne dût atteindre à ce quadruple but sous peine d'être en contradiction avec soi-même ? Non assurément. Elle disait qu'elle était envoyée pour le faire, mais non qu'elle le ferait en tout état de cause. Il fallait qu'on y aidât. Et les choses dont elle avait annoncé l'accomplissement au roi finirent après tout par s'accomplir. Seguin, un de ceux qui l'entendirent à Poitiers, tout en rappelant lui-même les quatre points de la déposition du duc d'Alençon, constate, à l'honneur de Jeanne, qu'on les a vus accomplis ².

Le rôle de Jeanne n'était donc point terminé à Reims, et si le succès ne répond plus à ses efforts,

ce n'est point que la grâce de sa mission lui fasse défaut. Serait-ce qu'elle-même a manqué à sa mission ? C'est ce que l'histoire va nous montrer.

Quand on reprend la série des faits, une réflexion vient ajouter une nouvelle force aux conclusions que nous avons tirées des témoignages : c'est que si Jeanne, après le sacre, avait songé à retourner dans sa famille, ce n'est pas la politique de Charles VII qui l'en eût empêchée : car cette politique était toujours celle de La Trémouille et de sa faction. C'était pour eux un grand effort que d'avoir achevé le voyage de Reims. La chose faite, ils n'avaient pas lieu de regretter d'être venus jusque-là sans doute ; mais la suite permet de croire qu'ils n'étaient pas tentés d'aller plus loin.

Le roi sacré à Reims, la Pucelle voulait qu'il entrât dans Paris. Tout le monde s'y attendait et Bedford le premier. Dans une lettre datée du 16 juillet, la veille du sacre, le régent, annonçant au conseil d'Angleterre que Reims, après Troyes et Châlons, devait le lendemain ouvrir ses portes au dauphin (le dauphin y entra ce jour même), ajoutait : « On dit qu'incontinent après son sacre il a intention de venir devant Paris et a espérance d'y avoir entrée ; mais à la grâce de N. S., aura résistance. » Mais si les villes, de Gien à Reims, avaient montré si peu d'ardeur à le combattre, devaient-elles, après le sacre, résister mieux, de Reims à Paris ? Le ton même du

message de Bedford prouve qu'il n'en était pas si assuré. Le sacre, il le sentait bien, devait produire partout une impression considérable en France. C'est pour cela que dans cette lettre il manifeste tant de regrets que le jeune Henri VI n'ait pas prévenu son rival, tant d'impatience qu'il vienne en France se faire sacrer à son tour « en toute possible célérité : » car, ajoute-t-il, « s'il eût plu à Dieu que plus tôt y fût venu, ainsi que j'à par deux fois lui avoit été supplié par ambassadeurs et messagers, les inconvénients ne fussent pas tels qu'ils sont. » A défaut de Notre-Dame de Reims, il fallait donc lui garder au moins Notre-Dame de Paris. Or, dans cet ébranlement général, Paris même n'était pas sûr ; et pour le garder le régent en était réduit à compter sur deux hommes qui n'étaient là ni l'un ni l'autre, le duc de Bourgogne qui venait de partir, et le cardinal de Winchester qui n'arrivait pas¹.

Winchester n'arrivait pas, et il n'y avait guère lieu de s'en alarmer encore. Le traité par lequel le cardinal s'engageait à mettre sa troupe au service du roi était du 1^{er} juillet ; l'ordre de lui rembourser ce qu'il avait dépensé, du 5 : mais Bedford ne peut contenir son impatience. Il annonce qu'il se rend le surlendemain en Normandie, puis en Picardie pour aller à sa rencontre : il semble qu'il veuille le prendre au débarquement, de peur qu'il ne lui échappe. Le duc de Bourgogne était parti ce jour même (le 16), promettant d'amener des renforts ; et Bedford se loue extrêmement des services qu'il a rendus et de ceux

qu'il va rendre ; il va jusqu'à dire que sans lui « Paris et tout le remenant s'en alloit à cop (était perdu) ! » Mais le duc avait-il bien sincèrement oublié tant de griefs personnels, si capables de contrebalancer en lui les raisons qui l'avaient entraîné vers les ennemis de sa race : les prétentions de Gloucester sur le Hainaut, les refus de Bedford touchant Orléans ? et ne savait-il pas que ceux-là mêmes qui venaient de lui rappeler avec tant d'éclat le meurtre de son père, avaient naguère eu la pensée de se débarrasser de lui de la même sorte ? Invité par la Pucelle à se rendre à Reims, il était venu à Paris. Mais la campagne qui avait si rapidement conduit au sacre pouvait bien l'ébranler comme les autres. Le 16, après les cérémonies organisées à Paris par Bedford, on avait pu le voir partir avec quelque espérance. Le 17, après les cérémonies de Reims, on ne pouvait plus être assuré de le voir revenir¹.

Telle était la situation de Bedford : tout semblait se dérober à lui ; et Paris même était au roi, si le roi suivait ce mouvement qui devait s'accroître à chaque pas et devenir, par son progrès, irrésistible. C'était à quoi poussait Jeanne d'Arc ; mais la cour était de tout autre humeur. Empêcher le retour du duc de Bourgogne et prévenir l'arrivée de Winchester, voilà ce qu'il fallait faire ; et marcher en avant pour arrêter le second était encore le plus sûr moyen de retenir le premier. On aima mieux commencer par entrer en négociation avec le duc de Bourgogne ; on pensa

que, lui gagné, l'Anglais serait déjà vaincu; et Jeanne dut accommoder sa conduite aux décisions qui avaient prévalu.

Ce n'est pas qu'elle répugnât aux négociations. C'est par là qu'elle avait commencé, même à l'égard des Anglais; et si elle souhaitait moins de vaincre l'ennemi que de faire qu'il se retirât volontairement, à plus forte raison désirait-elle user des moyens de persuasion envers des Français. Elle avait déjà écrit à Philippe le Bon avant le sacre. Elle lui écrit le jour même de la cérémonie; et sa lettre lui fut portée peut-être par la députation que le roi lui envoyait pour le ramener à sa cause. Jeanne aussi veut triompher de sa résistance; mais comme sa lettre diffère par le ton et l'accent des lettres qu'elle avait écrites aux Anglais avant de les combattre! Les Anglais sont des ennemis : elle les somme de partir, sans autre alternative que d'être mis dehors : car c'est pour cela qu'elle est envoyée. Le duc de Bourgogne est du sang royal, c'est un fils égaré de la France : elle le supplie, elle le conjure à *mains jointes* de faire la paix, ne craignant pas de se faire trop humble; car une chose la relève dans cet abaissement, et donne une singulière autorité à ses prières : c'est qu'elle sait, c'est qu'elle affirme que s'il refuse il ne peut être que vaincu. Elle le prie donc, non par aucun intérêt de parti, mais parce que « *sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu;* » car c'est le sang de France¹.

Jeanne s'accordait donc avec la cour pour négocier;

mais tout en négociant elle voulait agir aussi : elle croyait que l'action était tout à la fois un moyen de soutenir les négociations ou d'y suppléer au besoin. D'ailleurs, si peu disposé que l'on fût à courir de nouveaux hasards, il y avait à faire, aux alentours, plusieurs conquêtes qui promettaient d'ajouter sans péril au prestige du voyage. En attendant que le duc de Bourgogne répondît, le roi s'occupa de rallier les villes disposées à se soumettre. Après quatre jours passés à Reims, ayant accompli dans l'abbaye de Saint-Marcoul les pratiques de tout roi nouvellement sacré, il vint à Vailly-sur-Aisne, où les bourgeois de Soissons et de Laon lui apportèrent les clefs de leur ville. Le 23, il se rendit à Soissons, et là de nouvelles députations vinrent mettre en son obéissance Château-Thierry, Provins, Coulommiers, Crécy en Brie¹.

Il y avait pourtant un ordre à suivre dans cette marche victorieuse, pour la faire aboutir à la délivrance du royaume. Le roi avait reçu sa couronne : Jeanne voulait qu'il reprît sa capitale ; et cette suite de soumissions, obtenues à si peu de frais, lorsqu'elles n'étaient pas entièrement spontanées, devait, selon son plan, mener droit à Paris. Mais les courtisans trouvaient plus sûr et plus commode de prendre Paris par le duc de Bourgogne. Philippe le Bon, moins touché des raisons de Jeanne qu'effrayé de son approche, affectait cette fois de répondre aux intentions du roi ; et les conseillers intimes de Char-

les VII, ne demandant pas mieux que de se croire à la veille de la paix, prenaient occasion des offres de soumission qui leur venaient des villes d'alentour pour modifier, selon leurs vues, l'itinéraire de la Pucelle. Le 29 juillet, on vint à Château-Thierry, où le sire de Châtillon, connaissant les dispositions du peuple, n'essaya pas de tenir plus d'un jour. Le 1^{er} août, on était à Montmirail ; le 2, à Provins. On retournait vers la Loire¹.

Les retards du roi avaient donné à Bedford le temps de se reconnaître; sa marche en arrière lui offrait l'occasion de reprendre l'offensive. Il n'y manqua point. Le 25 juillet il avait amené dans Paris les 5000 hommes de Winchester; le 4 août il en sortait avec cette troupe et un nombre égal d'autres soldats recrutés par lui-même, et il arrivait par Corbeil à Melun. Sur le bruit que les Anglais étaient proche, l'armée royale sortit de Provins, et alla jusqu'à la Motte-de-Nangis. Mais on ne vit rien; et le bruit courant que Bedford regagnait Paris, le roi reprit le chemin de la Loire. C'est derrière ce fleuve que les courtisans voulaient aller se reposer d'une campagne qu'ils trouvaient assez longue².

Leurs intentions furent pourtant déconcertées.

En quittant la Motte-de-Nangis, le roi était venu à Bray, où il comptait passer la Seine. Les habitants avaient promis obéissance, et l'on avait remis le passage au lendemain. Mais pendant la nuit, une troupe d'Anglais, détachée sans doute par Bedford, s'établit

dans la ville, et les premiers qui s'approchèrent furent tués ou détroussés. Le passage ne fut point forcé ; car il n'y aurait eu que les courtisans pour l'entreprendre : toute l'armée avait vu avec indignation qu'on s'en allât quand tout invitait à marcher en avant. Cette déconvenue était donc une bonne fortune ; le duc de Bar (René d'Anjou) et le duc d'Alençon, les comtes de Clermont, de Vendôme et de Laval, comme Jeanne et tous les autres capitaines, laissèrent voir la joie qu'ils en avaient¹.

On revint donc au plan de la Pucelle : et on le voit par une lettre qu'elle écrit ce jour même, 5 août, aux habitants de Reims. Elle les rassure contre les craintes que leur devait inspirer la retraite du roi vers la Loire. Elle leur apprend le fait qui a suspendu ses progrès et trompé l'impatience de leur attente : le roi a conclu avec le duc de Bourgogne une trêve de quinze jours, à l'expiration de laquelle le duc lui doit rendre Paris. Elle convient que, malgré cette promesse, elle n'est point contente de trêves ainsi faites ; « et ne sais, dit-elle, si je les tiendrai, mais si je les tiens, ce sera seulement pour garder l'honneur du roi. » Du reste, elle affirme qu'on n'abusera pas le sang royal, et qu'au terme de quinze jours l'armée sera prête à agir s'ils ne font la paix. Et pour ne laisser aucun doute sur le but vers lequel on marche, elle date sa lettre « emprès un logis sur champ, au chemin de Paris². »

Si le duc de Bourgogne devait, au terme de quinze

jours, rendre Paris, il convenait sans doute d'être à portée de le recevoir : la trêve même qu'on venait de conclure faisait un devoir à la cour de se rapprocher de la capitale. Le roi reprit le chemin de Provins : le 7 il était à Coulommiers ; le 10, à la Ferté-Milon ; le 11, à Crespy en Valois. Ce brusque changement dans la marche de l'armée française alarma justement Bedford. Le régent y avait été pour quelque chose, si, comme on le peut croire, c'est lui qui avait envoyé les troupes que l'on a vues à Bray ; et lui-même s'était porté à Montereau-faut-Yonne, pour appuyer ce mouvement. Mais apprenant que le roi, loin de chercher à forcer le passage, regagnait le Nord, il lui écrivit une lettre où ses appréhensions se cachent sous les termes du mépris et de l'insulte. Il écrit à « Charles qui se disait dauphin et ose maintenant se dire roi ; » et après lui avoir reproché ce qu'il entreprend *tortionnairement* sur la couronne du roi Henri, naturel et droiturier roi de France et d'Angleterre, et les moyens qu'il emploie pour abuser le simple peuple, comme de s'aider « d'une femme désordonnée et diffamée, étant en habit d'homme et de gouvernement dissolu, et aussi d'un frère mendiant (frère Richard), apostat et séditieux ; tous deux, selon la sainte Écriture, abominables à Dieu ; » il ajoute qu'il le poursuit de lieu en lieu sans le pouvoir rencontrer, et lui offre cette alternative : ou de fixer un jour et un endroit pour une conférence à laquelle il pourra venir avec l'escorte de « la

diffamée femme et apostat dessusdits et tous les parjures, et autre puissance » qu'il voudra ou pourra avoir ; mais à la condition qu'il s'agisse d'une paix « non feinte, corrompue, dissimulée, violée ni parjurée, » comme celle de Montereau, où le dauphin a fait assassiner Jean sans Peur ; ou de terminer promptement la querelle par les armes, afin d'épargner au pauvre peuple les malheurs de la guerre, et lui rendre ce repos « que tous rois et princes chrétiens qui ont gouvernement doivent querir et demander ¹. »

Ce fut le 11, à Crespy en Valois, que le roi reçut cette lettre, et déjà Bedford était au voisinage (à Mitry près Dammartin), prêt à donner la bataille qu'il offrait, mais à une condition pourtant : c'est qu'on la vînt chercher dans ses lignes ; car il comptait sur l'impétuosité française pour qu'elle renouvelât à son profit les journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Ainsi provoqué, le roi vint à Lagny-le-Sec, poussant son avant-garde à Dammartin, et il envoya La Hire et quelques autres capitaines pour reconnaître la position des Anglais. Pendant toute la journée du 13, il y eut de fortes escarmouches autour de Thieux, en avant de l'armée anglaise. Mais tout se borna là : car les capitaines jugèrent que les Anglais s'étaient trop assuré l'avantage du terrain ; et Bedford, ne se voyant point autrement attaqué, se replia le soir même sur Paris pour chercher des renforts ².

Ces hésitations des Anglais, ces défis suivis sitôt de la retraite, ne faisaient qu'encourager les villes à se

donner au roi. Le roi les pressait d'ailleurs par ses messages. Revenu à Crespy, il envoya ses hérauts à Compiègne, à Beauvais, et il marchait lui-même vers la première de ces villes, quand il apprit que Bedford n'avait pas dépassé Louvres, d'où il ramenait, avec ses troupes, celles qu'il attendait. Il revint sur ses pas, et, arrivé à Baron, il envoya Loré et Xaintrailles s'assurer des mouvements de l'armée anglaise. Il ne fut pas longtemps sans recevoir d'eux la nouvelle qu'elle marchait sur Senlis, qu'ils l'avaient vue tout entière : mais quelque hâte que l'on fît, on arriva trop tard pour l'empêcher de franchir l'étroit passage de la rivière qui coule de Baron à Senlis (la Nouette) et de s'y établir près d'un lieu de favorable augure, l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire. Il était soir ; après quelques escarmouches, les Français se logèrent près de Montépilloy¹.

Le lendemain, 15 août, malgré la solennité de la fête, tous s'attendaient à la bataille. La messe fut dite à la première heure ; et aussitôt chacun de monter à cheval et de se préparer au combat. L'armée s'était formée en trois corps : le premier sous le duc d'Alençon et le comte de Vendôme ; le second sous René d'Anjou, duc de Bar ; le troisième, formant l'arrière-garde, où était le roi avec le comte de Clermont et La Trémouille : les maréchaux de Boussac (Sainte-Sévère) et de Rais commandaient les ailes ; Graville, les archers. Il y avait en outre, pour faire escarmouche et subvenir à tout, une autre troupe qui ne devait pas avoir la

moindre part à la journée : car elle avait à sa tête Dunois, La Hire et la Pucelle ¹.

On marcha donc vers les Anglais; mais ils restèrent immobiles dans leur position. Ils avaient passé la nuit à la fortifier avec leur industrie accoutumée. Protégés sur les derrières par la rivière et un étang et sur les côtés par de fortes haies d'épines, ils s'étaient barricadés de leurs charrois et couverts sur leur front par des fossés garnis de palissades. C'est là qu'ils attendaient l'attaque: les archers faisant la première ligne, tous à pied avec leurs pieux aiguisés fichés devant eux; et derrière, les seigneurs à pied aussi, formant un seul corps de bataille, où dominaient, avec l'étendard de Saint-Georges, les deux bannières de France et d'Angleterre : car le régent combattait au nom des deux nations. La Pucelle, voyant qu'ils ne faisaient point mine de sortir, se vint mettre à l'avant-garde, et alla frapper de son étendard leurs retranchements; mais ils ne répondirent à ce défi qu'en repoussant les plus hardis des assaillants. Vainement, pour les tirer dehors, la Pucelle fit-elle retirer tous ses gens jusqu'au corps de bataille; vainement leur offrit-on de faire reculer toute l'armée elle-même, pour leur donner le loisir de se mettre aux champs et de se ranger. Ils s'obstinèrent à demeurer dans leur position, sans en sortir que pour des escarmouches : ils repoussaient les assaillants, qui, revenant en plus grand nombre, provoquaient à leur tour une sortie plus nombreuse; et vers la fin, la mêlée fut telle

qu'au milieu d'un nuage de poussière on ne se distinguait plus, Français ou Anglais¹.

Avant que les choses en vinssent à ce point, La Trémouille s'était laissé séduire par ce simulacre de bataille. Il s'avança, monté sur un coursier superbe et richement paré, et, la lance au poing, il donna des éperons et fondit sur l'ennemi. Mais son cheval tomba et le fit rouler parmi les Anglais. On s'empressa de l'en tirer, et l'aventure aurait pu lui être fatale : car ce n'était point tournois de chevalerie. Il y avait en jeu des haines nationales : « et n'étoit homme, dit Monstrelet, de quelque état qu'il fût, qui fût pris à finances : ains (mais) mettoient tout à mort sans pitié ni miséricorde². »

Le roi, voyant que les Anglais ne sortiraient pas, s'en revint le soir à Crespy. La Pucelle, le duc d'Alençon et tout leur corps d'armée passèrent la nuit sur le champ de bataille ; et le lendemain de grand matin, pour éprouver si l'ennemi, les voyant moins nombreux, ne se déciderait point à les poursuivre, ils se reculèrent jusqu'à Montépilloy. Mais les Anglais ne songèrent à profiter de ce mouvement que pour opérer leur retraite plus à l'aise. Vers une heure, la Pucelle fut informée qu'ils avaient repris le chemin de Senlis et marchaient droit sur Paris. Il était trop tard pour les suivre. Elle vint donc à Crespy rejoindre le roi³.

Rien ne devait plus arrêter le mouvement qui ramenait les villes à Charles VII. Les hérauts qu'il avait

envoyés à Compiègne, à Beauvais, y recevaient le meilleur accueil. A Beauvais, le peuple ne le vit pas plus tôt, portant les armes royales, qu'il se mit à crier : « Vive Charles, roi de France ! » et chanta le *Te Deum*, au grand déplaisir de l'évêque-comte, Pierre Cauchon, partisan déclaré des Anglais. Le peuple proclama que tous ceux qui ne voudraient pas se soumettre au roi pourraient s'en aller, et il les laissa emporter leurs biens. Mais Cauchon ne pouvait emporter son évêché et sa seigneurie. Il emporta sa haine, qu'on retrouvera plus tard .

Le 17, le roi reçut à Crespy, où il était encore, les clefs de Compiègne. Il s'y rendit le lendemain et fut accueilli avec de grands honneurs. Il voulait donner la capitainerie de cette ville à La Trémouille. Mais Compiègne, placée par son adhésion à Charles VII entre les convoitises du duc de Bourgogne et les haines des Anglais, avait besoin d'avoir chez soi un bon officier qui la sût défendre. Les bourgeois demandèrent à Charles VII d'y maintenir un brave gentilhomme de Picardie nommé Guillaume de Flavi, qu'ils avaient pris pour capitaine. La Trémouille eut le titre, mais Guillaume de Flavi, sous le nom de lieutenant, garda la charge avec tous ses pouvoirs .

Avant de quitter Crespy pour se rendre à Compiègne, Charles VII avait ordonné au comte de Vendôme et aux maréchaux de Boussac et de Rais de marcher sur Senlis. Les habitants n'eurent garde de résister à une armée devant laquelle ils venaient de voir Bed-

ford battre en retraite. Ils accueillirent Vendôme, qui en demeura gouverneur. La nouvelle en arriva au roi à Compiègne, en même temps que l'annonce de l'adhésion si enthousiaste de Beauvais¹.

Il vit aussi arriver à Compiègne les ambassadeurs qu'il avait envoyés au duc de Bourgogne, et bientôt ceux du duc lui-même. Les quinze jours de la trêve finissaient. Paris n'était pas rendu ; et il était trop clair que le duc de Bourgogne, en eût-il la volonté, n'était pas en mesure de le rendre. Le roi, ainsi déçu, ne pourrait-il pas vouloir se dédommager à ses dépens ? Sa marche de Crespy sur Compiègne, quand Compiègne se donnait d'elle-même, semblait trahir la secrète pensée d'aller prendre Paris à Lille ou à Gand. Il y avait donc au moins des ménagements à observer ; et la plupart des conseillers du duc inclinaient franchement à la paix : mais le duc lui-même était trop circonvenu par les agents de Bedford. Le régent sut le retenir par de fortes remontrances ; et le duc se borna à envoyer au roi Jean de Luxembourg et l'évêque d'Arras pour lui donner de belles paroles. Ils réussirent à faire proroger la trêve jusqu'à Noël. Le duc promettait toujours de livrer Paris ; mais en attendant, c'était lui qui devait recevoir du roi Compiègne pour tout le temps de la trêve².

Le roi était là depuis cinq jours, recevant la soumission d'une foule de places du voisinage : Creil, Pont-Sainte-Maxence, Choisy, Gournai-sur-Aronde, Chantilly, etc. ; et il aurait pu, sans ces négociations

avec le duc de Bourgogne, amener à lui les villes les plus considérables de la Picardie : Saint-Quentin, Corbie, Amiens, Abbeville ; car « la plupart des habitants d'icelles, dit l'historien bourguignon Monstrelet, étoient tout prêts de le recevoir à seigneur, et ne désiroient au monde autre chose que de lui faire obéissance et pleine ouverture. » Mais la Pucelle ne le voyait pas sans chagrin oublier, parmi ces soumissions volontaires, la ville sans laquelle la possession des autres n'avait rien de durable ni d'assuré. Pour le tirer de sa fausse quiétude, elle fit ce qu'elle avait fait à Gien pour l'entraîner au voyage de Reims. Elle ne prit conseil de personne. Elle appela le duc d'Alençon et lui dit : « Mon beau duc, faites appareiller vos gens et ceux des autres capitaines ; je veux aller voir Paris de plus près que ne l'ai vu ¹. »

Le mardi 23 août, la Pucelle et le duc d'Alençon partirent en effet de Compiègne avec une nombreuse troupe d'hommes d'armes. Ils rallièrent en passant une partie de ceux qui étaient demeurés à Senlis, et le vendredi suivant, 26, ils se logeaient à Saint-Denis. Le roi, sous peine de rester presque seul à Compiègne, était bien forcé de les suivre, car tous les voulaient rejoindre. Il vint donc jusqu'à Senlis d'abord, « à grand regret, dit l'historien du duc d'Alençon : et sembloit qu'il fût conseillé au contraire du vouloir de la Pucelle, du duc d'Alençon et de ceux de leur compagnie². »

Au moment où le roi hésitait à se rapprocher de

Paris, Bedford n'osait plus y rester, craignant le soulèvement, non point tant de la ville que de la Normandie. A Paris, les haines civiles lui donnaient encore, dans le parti bourguignon, des auxiliaires contre les Armagnacs. Mais la Normandie n'était point travaillée des mêmes passions : l'empire des Anglais y était devenu une domination étrangère. L'exemple de Beauvais, puis d'Aumale, montrait au régent la défection gagnant de proche en proche ; et il savait aux frontières de cette province le connétable, qui, exclu du voyage de Reims, brûlait de montrer ce qu'il pouvait à lui seul. Il laissa donc pour garder Paris Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, son chancelier de France, un chevalier anglais, nommé Radley, avec environ 2000 Anglais, et L'Isle-Adam avec ses Bourguignons ; et il partit pour Rouen¹.

Les représentants de Bedford, à Paris, ne négligèrent rien pour assurer la défense de la ville. Le 26, le jour où la Pucelle et le duc d'Alençon arrivaient à Saint-Denis, le chancelier L. de Luxembourg réunit en la chambre du parlement tous les membres du corps, l'évêque et le prévôt de Paris, les maîtres des comptes, les prieurs des couvents, les curés des paroisses, etc., et leur fit renouveler le serment de fidélité qu'ils avaient déjà prêté en présence de Bedford, et tout récemment encore avant son départ. Puis il commit deux magistrats pour aller dans les couvents et les églises recevoir pareil serment des clercs, tant réguliers que séculiers. En même temps les chefs de quartiers

s'occupaient de fortifier, chacun dans sa section, les portes, les boulevards de la ville et les maisons qui étaient sur les murs. On y mettait les canons en batterie ; on y disposait des tonnes pleines de pierres ; on réparait les fossés, on établissait de nouvelles barrières au dedans et au dehors. Il fallait des hommes pour donner force à ces dispositions : on excitait le peuple en faisant appel à la haine et à la peur. On disait que le prétendu roi avait promis d'abandonner à ses gens Paris tout entier, hommes et femmes, grands et petits, et que son intention était de passer la charrue sur la ville : « ce qui n'est pas, » dit l'honnête greffier du parlement, auquel on doit ces détails ; mais le peuple, en pareil cas, croit tout sans raisonner¹.

Le duc d'Alençon avait commencé par inviter les échevins à recevoir le roi, et il avait fait jeter des proclamations dans la ville pour agir sur le peuple. Mais on lui répondit comme il pouvait l'attendre de ceux qui commandaient au nom des Anglais, et on l'engagea à s'abstenir de pareilles démarches. Il en vint donc aux armes, et il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût deux ou trois escarmouches aux portes de Paris, sur un point ou sur un autre, et notamment auprès d'un moulin qui s'élevait entre la porte Saint-Denis (du temps) et la Chapelle. La Pucelle assistait à ces escarmouches et examinait avec grande attention la situation de Paris, afin de voir où donner l'assaut. Mais l'assaut ne pouvait se donner tant que le roi n'amenait pas le reste des troupes. Les mes-

sages qu'on lui envoyait restant sans réponse, le duc d'Alençon vint lui-même à Senlis, le 2, puis sa démarche n'ayant pas eu plus de résultat, le 5 septembre, et cette fois il fit tant que le roi se mit en route et vint, le mercredi 7, dîner à Saint-Denis. Son arrivée fut saluée comme une victoire. On ne doutait plus du succès, après avoir triomphé de cette étrange résistance; et il n'y avait personne qui ne dît dans l'armée : « Elle mettra le roi dedans Paris, si à lui ne tient.¹ »

Dès que le duc d'Alençon eut rapporté l'assurance que le roi venait, la troupe, logée à Saint-Denis, alla s'établir à la Chapelle (le 6). Le jour même de son arrivée (le 7) il y eut une plus forte escarmouche; et les Parisiens, se figurant que dès ce jour on voulait prendre la ville, s'applaudissaient comme d'un triomphe du résultat de la lutte. Ils étaient fiers surtout d'avoir tenu contre « cette créature qui étoit en forme de femme avec eux, que on nommoit la Pucelle. Que c'étoit, Dieu le sait, » dit le Bourgeois de Paris².

L'assaut qu'on ne songeait point à donner ce jour-là fut tenté plus sérieusement le lendemain.

C'étoit encore un jour de fête (la Nativité) : mais la Pucelle ne croyait pas que ces jours fussent moins propices à la sainte mission qu'elle avait reçue. Et si, comme elle le dit dans son procès, les seigneurs, qui eurent la pensée d'attaquer Paris ce jour-là, ne voulaient faire encore « qu'une escarmouche ou une vail-lance d'armes, » elle étoit décidée « d'aller outre » et

de les entraîner après elle au delà des fossés. Ils partirent à huit heures de la Chapelle, divisés en deux corps, les uns qui devaient attaquer, les autres demeurer en observation pour prévenir les sorties et couvrir les assaillants. Ceux-ci allèrent se loger derrière une forte butte (le marché aux Pourceaux, depuis butte des Moulins ou butte Saint-Roch), d'où ils pouvaient surveiller la porte Saint-Denis. Les autres se dirigèrent vers la porte Saint-Honoré, et dès l'abord ils enlevèrent le boulevard qui la protégeait. La Pucelle, tenant à la main son étendard, se jeta avec les plus hardis dans les fossés de la place, et elle y soutint un vif combat. Pierriers, canons, coulevrines, étaient dirigés contre les assaillants sans qu'ils pussent arriver aux murailles. Ils avaient bien franchi le premier fossé, qui était à sec, et le dos d'âne ; mais au revers ils avaient trouvé le second fossé rempli d'eau. Jeanne, quoique surprise, ne s'en rebuta point, et, tout en sommant la ville de se rendre, elle donnait ordre d'apporter des fagots qu'elle faisait jeter dans le fossé pour le combler, quand elle fut frappée à la cuisse d'un trait d'arbalète. Il était soir ; et cependant Jeanne, toute blessée qu'elle fût, demeurait là : elle continuait de faire combler le fossé, et pressait les soldats de courir aux murs, leur disant que la place serait prise. Et en effet l'émotion était grande dans le peuple. Dès le commencement de l'assaut, on avait vu des gens criant par la ville que tout était perdu, que les ennemis étaient entrés dans Paris, que cha-

cun se retirât songeant à son salut : et la multitude, que les prédicateurs haranguaient dans les églises, s'enfuyait en désordre. On rentrait dans les maisons, on fermait les portes. Mais l'assaut durait depuis midi ; et les capitaines, voyant les troupes lasses et Jeanne blessée, résolurent de le suspendre. Vainement elle insistait, refusant de quitter la place : ils rappelèrent les troupes. Quant à elle, il fallut que le duc d'Alençon, Gaucourt et d'autres vinssent la prendre de force et la missent à cheval pour la ramener à la Chapelle : et elle, sous le feu des canons qui, de la porte Saint-Denis, la poursuivaient de leurs boulets jusque par delà Saint-Lazare, elle ne cessait de protester, affirmant que la place eût été prise¹.

Jeanne comptait bien encore qu'elle le serait. Le lendemain, quoique blessée, elle se leva de grand matin, et, faisant appeler le duc d'Alençon qui était toujours comme l'interprète de ses volontés dans le commandement, elle le pria de faire sonner les trompettes et monter à cheval pour retourner devant Paris, promettant de n'en point partir qu'elle n'eût la ville. Le duc d'Alençon et plusieurs autres ne demandaient pas mieux ; et leur espoir n'était pas sans fondement. Quoique dominée par les Anglais, la ville était loin d'être unanime dans le parti bourguignon, et l'on a vu le trouble excité la veille, moins par l'assaut peut-être qu'à l'occasion de l'assaut. Au milieu de ces alarmes vraies ou fausses, il n'eût pas été difficile, il était encore possible de forcer la place. Et ce n'était

pas seulement une multitude cédant à la peur : c'étaient les plus nobles de la chevalerie, qui regardaient la venue de la Pucelle comme un signal de se rallier au roi. Au moment où le duc d'Alençon donnait l'ordre de revenir sur la ville, le baron de Montmorency et 50 ou 60 gentilshommes vinrent de Paris se joindre à la compagnie de la Pucelle. Mais comme ils approchaient des murailles, pleins d'ardeur, René d'Anjou et le comte de Clermont vinrent au nom du roi inviter la Pucelle à retourner vers lui à Saint-Denis ; ordre était donné en même temps au duc d'Alençon et aux autres capitaines de s'en venir aussi et d'amener la Pucelle ¹.

Ils obéirent, la douleur dans l'âme. Mais en s'éloignant de la place, ils ne perdaient point l'espérance d'y revenir par un autre chemin. Le roi avait cédé peut-être à la crainte de renouveler contre de trop forts obstacles un assaut malheureux. Or le duc d'Alençon avait fait jeter un pont sur la Seine à Saint-Denis. On pouvait passer la rivière et attaquer brusquement la ville par un côté où elle ne craignait pas. Le roi ne s'expliqua point sur ce projet ; mais dans la nuit suivante (du vendredi au samedi), il fit détruire le pont. C'était assez déclarer qu'il ne voulait plus attaquer Paris d'aucune manière. Il demeura quelques jours encore à Saint-Denis. « Il s'y fit introduire, selon l'usage, » dit Thomas Basin. Mais il semblait qu'une fois investi de tous les symboles de la royauté, il pût sans inconvénient en abandonner

tous les gages. Il tint plusieurs conseils : il y pourvut au gouvernement des pays récemment réunis. Il les confia au comte de Clermont, et laissa à Saint-Denis le comte de Vendôme et le sire de Culan, amiral de France, avec des forces capables de surveiller momentanément, mais non plus de menacer Paris. Évidemment il ne s'agissait plus que de protéger le roi dans sa retraite. Il partit le 43^e.

Quand la Pucelle vit que par aucune raison elle ne l'en pouvait plus empêcher, elle vint dans l'abbaye de Saint-Denis, et déposa ses armes en offrande devant l'image de la sainte Vierge et les reliques du saint patron du royaume : pieux hommage à celui qu'on invoquait dans les batailles, « pour ce que c'est le cry de France, » dit-elle ; et en même temps protestation muette contre une résolution qui désarmait le roi. Mais elle-même elle ne le quittait point, parce que moins que jamais elle devait croire sa mission terminée. Elle le suivit donc, pleine de tristesse, dans un chemin si différent de celui où elle le conduisait naguère. Naguère on marchait en avant, et chaque pas était marqué par un triomphe qui acheminait vers la libération du royaume : maintenant on se retirait de cette capitale où Jeanne avait compté introduire son roi couronné ; et la retraite se faisait avec une telle précipitation, que parfois elle aurait pu sembler une fuite. On passe non par les villes qu'il eût fallu rallier encore, mais par celles dont la soumission promettait un plus sûr passage : Lagny, Provins,

Bray : cette fois les Anglais n'étaient plus là pour fermer la route. Sens refusait d'ouvrir ses portes : on passa l'Yonne à gué, près de la ville, et l'on revint enfin par Courtenay, Château-Regnart et Montargis, à Gien, d'où l'on était parti en un bien autre appareil trois mois auparavant (21 septembre) ¹.

Quelle était la cause de ce départ précipité du roi, et quelles raisons pouvait-on alléguer dans ses conseils pour l'amener à cette retraite, quand celle qui avait délivré Orléans, vaincu l'Anglais et accompli le voyage de Reims, selon qu'elle l'avait prédit, contre toute apparence, continuait de dire qu'elle mettrait le roi dans Paris ? Ce qu'on alléguait, c'étaient les promesses du duc de Bourgogne, que l'on affectait toujours de croire. Mais ne valait-il pas mieux prendre Paris sans le duc que par le duc ? Oui, sans doute, de l'aveu de tout le monde, à l'exception toutefois de ceux qui dominaient dans les conseils du roi. Prendre Paris sans le duc de Bourgogne, c'était le prendre par la seule force de la Pucelle et de l'armée ; c'était faire passer aux capitaines toute l'importance que se donnaient les favoris : car il ne suffisait pas de le prendre, il le fallait garder ; il eût donc fallu que le roi fût dès lors ce qu'il devint plus tard, qu'il entrât sérieusement dans la conduite de son gouvernement ; et, pour cela, il avait besoin d'autres hommes. Prendre Paris par le duc de Bourgogne, c'était peut-être le lui laisser ; mais on acquérait la sécurité sans contracter l'obligation d'agir, et le roi pouvait continuer plus à

l'aise la vie qu'il menait dans ses châteaux de la Loire. Le choix des courtisans fut donc bien vite arrêté. C'était à leur corps défendant, et comme sous la contrainte de la Pucelle, qu'ils avaient laissé le roi aller de Compiègne à Senlis, et de Senlis à Saint-Denis : l'accident qui avait fait suspendre l'assaut avait été pour eux une trop bonne occasion d'y renoncer. On partit, sans vouloir se dire que partir après une attaque sans résultat, c'était en faire un véritable échec : c'était exalter dans Paris les ennemis du roi, et mettre le duc de Bourgogne, l'eût-il voulu, dans l'impossibilité de lui donner la ville. Et on le vit bientôt. Le duc de Bourgogne, muni du sauf-conduit du roi, vint à Paris (29 septembre), traversant tout le pays repris par les Français, salué au passage par le chancelier de France et le comte de Clermont, commandant des troupes françaises en ces parages ; et il répondit à ces avances en resserrant son alliance avec Bedford. Bedford lui donna en une fois l'investiture de la Champagne et la lieutenance du royaume, c'est-à-dire la charge de reprendre Reims et de garder Paris, ne retenant pour lui-même que le gouvernement de la Normandie ; et les Anglais, qui avaient craint même pour cette province, se prirent de nouveau à espérer la conquête de la France ¹.

Cette retraite devait avoir une autre conséquence fâcheuse ; mais il semble qu'au gré des courtisans ce fût encore une bonne fortune : c'était de compromettre l'autorité de la Pucelle. Jeanne avait dit qu'elle était envoyée pour délivrer Orléans, faire sa-

crer le roi à Reims, le mener à Paris et chasser les Anglais du royaume. On l'avait volontiers laissée délivrer Orléans; on l'avait suivie de mauvaise grâce jusqu'à Reims, et par contrainte jusqu'à Paris. Si on entrait à Paris comme à Reims, il faudrait donc lui obéir encore quand elle voudrait ne laisser aucun repos que l'Anglais ne fût chassé de France. Il était plus que temps de s'arrêter, si on ne voulait être jeté dans le mouvement de cette grande guerre. L'échec de Paris mettait en doute une parole que le peuple tenait pour prophétique, et dispensait de lui céder à l'avenir. A voir comme les ennemis triomphent de cet échec, on peut deviner combien les esprits dans le camp du roi pouvaient être ébranlés. « Elle leur avoit promis, dit le faux Bourgeois, que sans nulle faute ils gagneroient à celui assaut la ville de Paris, par force, et qu'elle y gîroit celle nuit, et eux tous, et qu'ils seroient tous enrichis des biens de la cité.... Mais Dieu qui mua, la grande entreprise d'Holopherne par une femme nommée Judith, ordonna par sa pitié autrement qu'ils ne pensoient. » Il n'est pas besoin, je suppose, de répondre aux allégations du Bourgeois. Jeanne disait aux siens que la place serait prise; mais à une condition, c'est qu'on persévérât. Pour prendre aussi une comparaison dans la Bible, elle n'avait pas dit que devant son étendard les murs de Paris crouleraient comme ceux de Jéricho devant l'Arche; mais qu'on allât à l'assaut, qu'on fît effort, et que Dieu aiderait. A Orléans aussi, devant les Tourelles, les capitaines

voulaient se retirer après sa blessure : elle les retint, et la bastille fut prise. Si à Paris on eût fait de même, on aurait eu, tout permet de le croire, semblable succès. L'affaire de Paris ne prouve donc rien contre la Pucelle et sa mission. Sa mission était d'y mener le roi, pourvu qu'il n'y fît point obstacle. Ses voix lui avaient marqué ce but; même après son échec, elles lui commandaient (c'est Jeanne qui le déclare) de persévérer en demeurant à Saint-Denis; mais elles ne lui avaient pas révélé qu'on y entrerait, quoi qu'on fît, ni que l'assaut dût réussir ou échouer. C'est à ceux qui l'arrêtèrent quand elle disait d'aller en avant, et le lendemain quand elle voulait renouveler la tentative, c'est à ceux-là de répondre de l'échec¹.

Le retour du roi à Gien eut les suites que l'on pouvait prévoir. Il affecta bien de ne pas délaisser les pays qu'il rouvrait à l'ennemi par sa retraite. Il écrivit, dès son arrivée à Gien, aux habitants de Troyes qu'il avait donné ordre à Vendôme de venir à leur aide. Mais plus d'une ville se trouvait compromise, et l'armée dont il aurait eu besoin pour y veiller n'existait déjà plus. Le duc d'Alençon s'en alla en sa vicomté de Beaumont, où l'attendait sa femme; les autres capitaines, chacun en son gouvernement².

Jeanne était demeurée auprès du roi, presque seule, et fort triste de l'inaction où elle était réduite. Cependant le duc d'Alençon, qui partageait si complètement

ses vues, revint bientôt s'offrir pour l'en tirer. Il avait réuni des hommes d'armes, et proposait d'entrer en Normandie par les marches de la Bretagne et du Maine, pourvu qu'on lui donnât la Pucelle : car selon qu'elle serait ou ne serait pas avec lui, sa troupe allait bientôt se grossir ou se dissoudre. Les circonstances paraissaient favorables. Les Français avaient dans le pays des partisans : Étrépagny, Torcy, venaient de leur être livrés. On refusa. L'archevêque de Reims, La Trémouille et le sire de Gaucourt, qu'on trouve toujours sur le chemin de Jeanne pour lui faire obstacle, ne voulurent à aucun prix consentir à cette réunion du duc d'Alençon et de la Pucelle. Le duc, ils le sentaient bien, aurait gagné en importance tout ce qu'il eût ajouté à la fortune du roi. L'historien Perceval de Cagny a bien le droit de mettre à la charge du conseil les conséquences de cette résolution, et de flétrir cette résistance délibérée à la grâce dont la Pucelle était la messagère (octobre 1429)¹.

Le roi allait donc promenant ses loisirs en Touraine, en Poitou, en Berri, et, pendant ce temps-là, tout était en proie dans le pays qu'il avait abandonné. La garnison qu'il avait laissée à Saint-Denis s'était repliée sur Senlis ; les Anglais, se jetant sur la ville, la pillèrent, et, sans crainte du sacrilège, ils emportèrent, comme en trophée, ces armes que la Pucelle avait déposées dans l'église de l'abbaye. Le reste de la contrée ne fut guère plus épargné : ces riches campagnes furent ruinées, les villes mises à rançon.

On leur voulait faire sentir ce qu'il en coûtait d'abandonner si légèrement les Anglais pour un roi impuissant à les défendre. Et, en effet, on eût pu croire le pays entièrement délaissé. Le comte de Clermont, lieutenant du roi, s'en allait veiller à ses propres domaines ; le comte de Vendôme, substitué à sa charge, avait déjà bien assez de garder Senlis ; le maréchal de Boussac vint, il est vrai, amenant 1000 combattants environ ; mais que faire avec cette troupe, quand les Anglais et les Bourguignons possédaient tout le pays alentour, la Normandie, la Picardie, la Bourgogne ? Il eût fallu être présent partout pour contenir les uns ou pour observer les autres. Au lieu de se réduire à cette défense laborieuse, tous ces hommes d'armes trouvaient plus commode et plus profitable d'aller à leur tour porter le ravage sur le territoire de l'ennemi. Ainsi le mal ne faisait que s'étendre et devenir plus général. Paris même, quoique doublement protégé par les armements des Anglais et par les trêves des Bourguignons, souffrait de cet état de choses dans toutes les classes de ses habitants : « Nul homme de Paris, dit le Bourgeois, n'osoit mettre le pied hors des faubourgs, qui ne fût mort ou perdu ou rançonné. Le cent de petits cotterets valoit 24 sols parisis ; deux œufs, 4 deniers ; un petit fromage tout nouvel fait, 4 blancs.... et n'étoit nouvelle ni pour Toussaint, ni pour autre fête en celui temps, de harengs frais ni de quelque marée¹. »

Le Nord, et en particulier l'Ile-de-France, était

donc en proie aux ravages de la guerre; et le contre-coup de ces événements pouvait provoquer des périls au voisinage même des résidences royales. Toute la Loire, en effet, n'appartenait pas au roi. L'ennemi était fortement établi à la Charité; il possédait encore Saint-Pierre-le-Moustier, Cosne et quelques autres places : et ces positions qu'on avait eu raison de négliger pour marcher sur Reims et sur Paris semblaient maintenant plus menaçantes. Un conseil fut tenu à Meun-sur-Yèvre, et il parut qu'il y avait tout avantage à satisfaire de ce côté l'impatience que la Pucelle avait d'agir. Il fut décidé qu'on l'enverrait faire le siège de la Charité, et qu'on préluderait à cette conquête par celle de Saint-Pierre-le-Moustier¹.

La Pucelle aurait mieux aimé aller en France, c'est-à-dire vers Paris. Elle se rendit à Bourges pour réunir les troupes destinées à cette campagne; puis elle vint, en compagnie du seigneur d'Albret, assiéger Saint-Pierre-le-Moustier, comme il avait été résolu. Jeanne, selon son habitude, se portait au plus fort du péril, et y demeurerait sans compter ceux qui restaient auprès d'elle. D'Aulon, son écuyer, qu'une blessure à la jambe tenait éloigné de l'assaut, la voyant avec quatre ou cinq hommes au plus devant les murailles, monta à cheval, courut à elle, lui demandant ce qu'elle faisait là seule, et pourquoi elle ne se retirait pas comme les autres. Mais elle, ôtant son casque, lui répondit qu'elle n'était pas seule, qu'elle avait en sa compa-

gnie cinquante mille de ses gens, et ne partirait point de là que la ville ne fût prise. Comme il insistait, elle lui ordonna de faire apporter des fascines pour franchir le fossé, et en même temps elle s'écria : « Aux fagots et aux claies, tout le monde, afin de faire le pont ! » En un instant elle fut obéie, le pont dressé et la ville prise d'assaut. Tout était en proie aux vainqueurs, mais Jeanne sut leur faire respecter une église où les assiégés avaient mis leurs biens en dépôt (novembre 1429)¹.

De là on devait aller assiéger la Charité. Mais la place était forte et bien pourvue, et la petite armée de la Pucelle manquait des choses les plus indispensables à l'attaque. La cour ne sachant pas trouver le moyen d'y pourvoir, elle s'adressa aux villes. On a encore en original une lettre signée d'elle aux habitants de Riom (Moulins, 9 novembre 1429) : elle leur annonce le siège qu'on vient d'accomplir et celui qu'on prépare ; et elle les prie, par l'attachement qu'ils ont au bien et à l'honneur du roi, d'envoyer « poudres, salpêtre, soufre, traits, arbalètes fortes et autres habillements de guerre. » On commença le siège avec ce qu'on avait, et, tout en le poussant, on continuait de s'adresser aux villes les plus intéressées à déloger l'ennemi de leur voisinage. La ville de Bourges engagea ses octrois, afin d'avoir les 1300 écus d'or qu'on lui demandait pour entretenir l'armée et la garder devant la place. La ville d'Orléans eut aussi à porter dans ses comptes diverses sommes

dépensées pour entretenir ou équiper des capitaines, des gens d'armes, des « joueurs de coulevrines » envoyés au siège en son nom. Mais ces secours partiels étaient insuffisants pour une telle entreprise, et le roi n'envoyant rien, l'armée, dépourvue d'argent et de vivres, dut lever le siège, au grand déplaisir de la Pucelle (fin de novembre 1429) ¹.

Elle fut reçue à la cour avec non moins d'honneur : car à quel titre le roi lui eût-il imputé cet échec ? et les courtisans y trouvaient cette compensation peut-être, qu'on serait moins tenté de la suivre quand elle voudrait aller plus loin. On l'anoblit, elle et toute sa famille, et, par un privilège signalé comme unique dans nos annales, on stipula que cette noblesse se transmettrait dans sa race, non-seulement par les hommes, mais par les femmes ; on lui composa un blason où figuraient les lis de France et l'épée qui les avait affranchis : ses frères en prirent le nom de Dulis, mais elle garda son nom et sa bannière. Tous ces honneurs lui étaient donnés « en considération des louables et utiles services qu'elle avait rendus au royaume et lui devait rendre encore. » On ne renonçait donc point à ses services : et que demandait-elle pour prix de ceux qu'elle avait rendus, que de servir encore ? Mais on ne se pressait pas de la mettre en demeure de le faire ².

Elle resta donc dans l'inaction, suivant la cour à Bourges, à Sully-sur-Loire, ou visitant les bonnes villes qu'elle avait délivrées, Orléans, par exemple,

qui a retenu dans les registres des comptes la trace de son passage; et elle édifiait toujours par sa sainteté ceux qu'elle n'étonnait plus par ses exploits. Marguerite de La Touroulde, veuve de René de Bouligny, chez qui elle demeura environ trois semaines au retour du voyage de Reims, nous peint encore en elle ces habitudes de recueillement et de piété qui avaient traversé sans altération la vie des camps; cette simplicité que n'avaient pas corrompue les adorations de la foule; ce bon sens admirable qui s'appliquait à détruire le faux prestige dont on la voulait entourer. A ceux qui lui disaient qu'elle n'avait point à craindre d'aller à l'assaut parce qu'elle savait bien qu'elle ne serait pas tuée, elle répondait qu'elle n'en était pas plus assurée que les autres; et quand des femmes venaient en sa maison pour lui présenter des *patenôtres* et autres signes en la priant de les toucher : « Touchez-les vous-mêmes, leur disait-elle en riant, ils seront tout aussi bons ¹. »

Elle fit preuve du même bon sens, quand une femme nommée Catherine de la Rochelle, se disant inspirée, la vint trouver pendant son séjour à Jargeau et à Montfaucon en Berri. Cette Catherine prétendait qu'une dame blanche, vêtue de drap d'or, lui commandait d'aller dans les bonnes villes, et de faire crier par les hérauts du roi que tous ceux qui auraient de l'or ou de l'argent caché l'apportassent sans retard, annonçant en même temps qu'elle connaîtrait ceux qui ne le feraient pas, et saurait trouver

leurs trésors : c'était pour payer les gens d'armes de Jeanne. Quel auxiliaire pour un chef de troupes ! Frère Richard voulait qu'on la mît à l'œuvre, et plusieurs agréaient fort son procédé. Jeanne lui dit de retourner à son mari, d'aller faire son ménage et nourrir ses enfants. Cependant, ne voulant point juger témérairement de l'inspiration des autres, elle consulta ses saintes et elle offrit à Catherine de coucher avec elle pour être témoin de ses apparitions. Elle partagea son lit, en effet, veilla jusqu'à minuit, et, ne voyant rien, s'endormit. Le matin, l'autre lui dit que sa dame était venue, mais que Jeanne dormant, elle ne l'avait pu réveiller. Jeanne s'enquit d'elle si la dame devait revenir la nuit suivante, et lui demanda de renouveler l'épreuve. Mais cette fois elle prit soin de dormir le jour, de telle sorte qu'elle pût rester éveillée toute la nuit ; et de temps à autre elle demandait à sa compagne : « Viendra-t-elle point ? — Oui, tantôt, » disait l'autre.

Inutile de dire que la dame ne vint pas¹.

Jeanne écrivit donc au roi que le fait de Catherine n'était que néant et folie. Frère Richard en fut très-mécontent, et les familiers du roi aussi sans doute : c'était un moyen si commode de trouver de l'argent ! Cette Catherine, qui promettait de leur en fournir, n'entrait pas moins dans leurs vues par sa politique. Tout en offrant de recueillir de l'argent pour les soldats, elle ne pressait pas de faire la guerre : elle refusa d'aller au siège de la Charité, disant qu'il faisait

trop froid. Elle proposait de se rendre près du duc de Bourgogne pour faire la paix. A quoi Jeanne répondit « qu'il lui semblait qu'on n'y trouverait point de paix, si ce n'était par le bout de la lance ¹. »

Les événements le démontraient de plus en plus. La trêve avec le duc de Bourgogne, qui expirait à Noël, avait été prorogée jusqu'à Pâques, et à défaut de Compiègne qui s'y était refusée, Pont-Sainte-Maxence lui avait été livré en garantie. Mais la trêve ne liait pas les Anglais; et les Bourguignons, en se cachant sous leur bannière, avaient toute facilité de porter avec eux le ravage dans les pays qui s'étaient donnés au roi. La terreur y était grande partout, et plus d'un sanglant exemple avait montré combien elle était légitime ².

La ville de Reims, la plus menacée dans cette tentative de restauration, comme la plus signalée par le sacre, écrivit à la Pucelle pour lui communiquer ses craintes. Elle redoutait la vengeance des Bourguignons; elle redoutait le délaissement du roi, à qui l'on avait dit qu'il y avait des traîtres dans son sein prêts à livrer la ville. La Pucelle leur adresse une première lettre, le 16 mars, afin de les rassurer sur le siège : « Sachez, leur disait-elle, que vous n'aurez pas de siège si je les puis rencontrer; et si je ne les rencontre et qu'ils viennent vers vous, fermez vos portes, j'y serai et je leur ferai chausser leurs éperons en telle hâte qu'ils ne sauront par où les prendre. » Le 28, elle leur écrit pour les rassurer touchant les dispositions

du roi et leur promettre une prompte assistance : « Si vous prie et requiers, très-chers amis, ajoutait-elle, que vous gardiez bien ladite bonne cité pour le roi, et que vous fassiez bon guet. Vous orrez (ouïrez) bientôt de mes bonnes nouvelles plus à plein. Autre chose quant à présent ne vous rescris, fors que toute Bretagne est française, et doit le duc envoyer au roi 3000 combattants payés pour deux mois. A Dieu vous command (recommande) qui soit garde de vous. Écrit à Sully, le 28^e de mars ¹. »

Ces bonnes nouvelles qu'elle leur promettait d'elle, c'était sa prochaine arrivée sur le théâtre de la guerre. Elle écrivait la veille peut-être de son départ : car sa lettre est du 28 mars, et c'est en mars que le rapporte l'historien Cagny. Lasse de jouer un rôle de parade, et désolée de voir comment le roi et son conseil entendaient arriver au recouvrement du royaume, elle prit le parti de se séparer d'eux et d'aller rejoindre ceux qui combattaient².

On combattait en Normandie, et, quoique les Anglais parussent vouloir y concentrer leurs forces, plusieurs nouveaux succès avaient couronné les efforts des Français. La Hire s'était emparé de Louviers (décembre 1429), d'où il faisait des courses jusqu'aux portes de Rouen ; puis de Château-Gaillard, où il avait délivré Barbazan (24 février 1430) ; Torcy avait résisté aux Anglais qui le voulaient reprendre. Mais c'était dans le Nord que la question était surtout reportée depuis le voyage de Reims. Sauver les places qui s'étaient

ralliées au roi, défendre la ligne de l'Oise contre le duc de Bourgogne, ramener Paris au roi en l'isolant de plus en plus, voilà la vraie manière de reprendre l'œuvre interrompue le 8 septembre; et tout y invitait. Depuis la dernière entrevue de Bedford et du duc de Bourgogne (octobre 1429), Paris dans ses rapports avec eux n'avait eu que des sujets de plaintes. L'ex-régent s'en était allé en Normandie; le régent nouveau, dans ses propres États, recommandant aux Parisiens, s'ils voyaient venir les Armagnacs, de se bien défendre : et il les laissait sans garnison ! Du reste les Parisiens avaient plus d'une raison de ne point regretter qu'il emmenât ses 6000 Picards : « 6000 aussi forts larrons, comme il parut bien en toutes les maisons où ils furent logés. » Mais le champ restait libre aux Armagnacs; et la désolation des campagnes, la cherté des vivres, augmentaient l'irritation populaire. On accusait les Anglais de vouloir, par une retraite systématique, tenir en échec les pouvoirs qu'ils avaient donnés au duc de Bourgogne. On cherchait encore des excuses au duc de Bourgogne. Il allait se marier pour la troisième fois; et au moment où sa fiancée, Isabelle de Portugal, touchait déjà au port de l'Écluse, une tempête s'était élevée si furieuse, qu'elle l'avait repoussée « jusque dans son pays. » Voilà pourquoi, disait-on à Paris, le duc de Bourgogne « entre-lassait la ville si longtemps. » Mais quand la jeune princesse, qui avait été recueillie, non en Portugal, mais en Angleterre, fut ramenée en Flandre, le duc ne pou-

vait guère venir à Paris davantage : ce furent à Bruges des fêtes d'une magnificence inouïe; et pendant ce temps, les cotterets, les œufs et le fromage haussaient de plus en plus de prix dans le journal du Bourgeois. La masse souffrait, la bourgeoisie commençait à se tourner vers d'autres espérances. Dans les commencements d'avril, on découvrit une conspiration où se trouvaient impliqués des membres du parlement et du Châtelet, avec plusieurs marchands notables ou gens de métier; et les Armagnacs étaient aux portes. Le 23 mars ils surprenaient Saint-Denis; le 25 avril ils s'établissaient à Saint-Maur ¹.

La Pucelle, ici comme avant de marcher sur Reims et sur Paris, ne demanda conseil à personne ni pour résoudre ni pour agir. Un jour donc, sans prendre congé du roi, elle partit, fit semblant d'aller « en aucun ébat, » et s'en vint à Lagny-sur-Marne, « pour ce que ceux de la place faisoient bonne guerre aux Anglois de Paris et ailleurs. » Elle aurait pu hésiter cette fois. Comme elle traversait Melun dans la semaine de Pâques (vers le 15 avril), ses voix lui dirent qu'elle serait prise avant la Saint-Jean; et depuis elles le lui répétaient tous les jours. Mais elles ne la détournaient point d'aller en avant; elles lui annonçaient sa captivité comme une chose qu'elle devait souffrir; et Jeanne, quoiqu'elle eût mieux aimé la mort, marchait sans peur à l'accomplissement de son œuvre ².

L'occasion qu'elle venait chercher lui fut bientôt donnée. Les Anglais, au nombre de 300 ou 400

étaient allés, sous la conduite d'un gentilhomme nommé Franquet d'Arras, faire le ravage dans le pays d'alentour. Ils revenaient, rapportant leur butin, quand la Pucelle, informée de leur retour, fit monter ses gens à cheval, et vint en force à peu près égale leur disputer le passage. Les Anglais mirent pied à terre, s'établirent derrière une haie; mais les Français les assaillirent à pied et à cheval, et firent si bien que tous leurs ennemis furent tués ou pris. Au nombre des prisonniers était leur chef, Franquet d'Arras. Ce Franquet, tout gentilhomme qu'il fût, n'était pas seulement un ennemi, c'était un brigand, particulièrement odieux au pays par ses meurtres et ses rapines. Le bailli de Senlis et les gens de justice de Lagny le réclamèrent comme leur justiciable. Jeanne eût voulu le sauver pour l'échanger contre un homme de Paris, qui tenait l'hôtel de l'Ours; mais ayant su que cet homme était mort, et le bailli lui reprochant de faire grand tort à la justice, elle ne fit plus obstacle à ce qu'elle suivît son cours¹.

Ce retour de la Pucelle sur le théâtre de la guerre eut un grand retentissement dans Paris; et le succès qui le signalait devait ajouter encore à l'impression de terreur qu'elle avait faite au loin, en Angleterre. Au témoignage de Thomas Basin, des Anglais affirmaient par serment qu'à son nom seul, ou à la vue de son étendard, ils n'avaient plus le courage de se défendre, ni la force de bander leur arc et de frapper l'ennemi. Et cette terreur superstitieuse est attestée

par des actes publics. Les Anglais paraissaient se décider à envoyer enfin leur jeune roi se faire sacrer en France. Plusieurs fois le bruit de son arrivée avait été répandu à Paris. L'administration l'avait salué par des feux de joie, « ce dont le menu peuple n'étoit pas bien content, dit le Bourgeois, pour la bûche qui tant étoit chère. » Mais cette fois la chose étoit sérieuse : l'argent nécessaire avait été ordonnancé, les vaisseaux requis, les troupes louées. Or les provisions faites, les soldats et les capitaines qui s'étaient engagés à se mettre le 1^{er} mai à la disposition du roi pour le suivre en France restaient chez eux, sans tenir compte de leur marché, ni des périls du prince. Bedford s'en plaint dans un édit adressé le 3 mai aux vicomtes de Londres, en leur enjoignant de rechercher les réfractaires et de les expédier à Sandwich ou à Douvres, sous peine de dégradation ou d'emprisonnement. La Pucelle n'est pas nommée dans le décret, mais elle l'est dans une rubrique du temps qui en exprime toute la pensée et l'à-propos : « Proclamation contre les capitaines et les soldats retardataires terrifiés par les enchantements de la Pucelle ' . »

Il y avait dans le nord de la France une ville qui étoit alors pour Philippe le Bon comme la clef du royaume : c'étoit Compiègne. Placée aux portes de l'Ile-de-France, elle la fermait ou l'ouvrait aux Bourguignons, selon qu'elle étoit au roi ou au duc. Elle étoit au roi, et l'imprévoyant Charles VII avoit été sur le point de la donner au duc pour de vaines espérances

de paix ; dans la suspension d'armes du 28 août, il avait ordonné, on l'a vu, qu'elle lui fût remise pendant la trêve, et l'archevêque de Reims, chancelier de France, s'était fait lui-même porteur de ce message. Mais les bourgeois fermèrent l'oreille aux ordres du roi et aux raisons du chancelier. Le roi avait satisfait autant que possible aux exigences du duc en lui livrant Pont-Sainte-Maxence ; mais le duc voulait Compiègne, et, n'ayant pu l'avoir par cet accord, songeait à la prendre de force. La trêve était à peine expirée (17 avril) qu'il se mit en campagne, et, pour n'avoir rien qui le gênât aux alentours pendant le siège de la ville, il détruisit Gournai-sur-Aronde, et vint assiéger Choisy-sur-Aisne, que Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne, avait confié à Louis de Flavy, son parent¹.

La Pucelle vint à Compiègne, et redoubla par sa présence l'ardeur et la confiance des habitants. On résolut d'aller au secours de la place assiégée. Montgommeri et ses Anglais occupaient Pont-l'Évêque, et le duc de Bourgogne avait laissé plusieurs seigneurs à Noyon pour garder derrière lui, avec eux, le passage de l'Oise. La Pucelle, Chabanne, Xaintrilles et plusieurs autres capitaines, attaquèrent Pont-l'Évêque, et ils allaient y forcer la troupe anglaise, quand les seigneurs laissés à Noyon vinrent l'aider à repousser les assaillants. L'Oise étant défendue, on imagina de tenter une nouvelle attaque sur les derrières du duc de Bourgogne, en allant passer

l'Aisne à Soissons. Mais le capitaine qu'on devait croire ami, puisqu'il gardait la place pour le comte de Clermont, en refusa l'entrée, et, dès qu'ils furent partis, se démasqua en vendant la ville au duc de Bourgogne : il le vint rejoindre devant Choisy, qui fut pris et rasé¹.

Dès ce moment, le siège de Compiègne ne pouvait plus longtemps se faire attendre. Jeanne y revint, sans s'y renfermer pourtant : car elle se multipliait pour réchauffer le zèle de ceux qui soutenaient encore la cause du roi. Elle était à Crespy, quand elle apprit que le duc de Bourgogne et le comte d'Arundel étaient venus mettre le siège devant la place. Sa résolution fut bientôt prise. Sur le minuit, elle réunit 300 ou 400 combattants : et comme on lui disait qu'elle avait bien peu de monde pour traverser le camp des ennemis : « Nous sommes assez, dit-elle. J'irai voir mes bons amis de Compiègne. » Et au soleil levant elle entra dans la place sans perte ni dommage².

La ville de Compiègne, placée sur la rive gauche de l'Oise, domine la rivière et la vallée qui s'étend de l'autre côté en une prairie basse et humide d'un quart de lieue, avant d'atteindre à l'escarpement du bord de Picardie. La ville y communique par un pont et une chaussée qui se prolonge au-dessus de la prairie jusqu'au versant de la colline. La place était donc forte par elle-même; et un boulevard, faisant tête de pont, lui assurait le libre accès de l'autre bord. Les

ennemis qui l'assiégeaient étaient bien loin de l'avoir investie. Ils n'occupaient que la rive de l'Oise opposée à la ville : le duc de Bourgogne était à Coudun, à une lieue à l'est de Compiègne ; Jean de Luxembourg un peu plus près, à Clairoix, au confluent de l'Oise et de l'Aronde, et Baudon de Noyelle, avec un corps détaché, à Margny, à l'issue de la chaussée devant la place ; à l'ouest, Montgommeri et les Anglais s'étaient logés à Venette¹.

A peine arrivée, la Pucelle voulut chasser l'ennemi de ses positions. Déloger brusquement les Bourguignons de Margny, les poursuivre et les accabler à Clairoix, pour se porter ensuite à Venette, contre les Anglais, telle devait être la suite de ses opérations. D'après ce plan, elle courait un double péril : elle poussait les Bourguignons vaincus sur leur principal corps de bataille, et elle tournait le dos aux Anglais. Mais elle pensait que le corps de Margny dispersé jetterait plus de confusion à Clairoix qu'il n'y trouverait d'appui, et elle comptait sur ceux de Compiègne pour arrêter les Anglais à la chaussée, s'ils osaient sortir de Venette afin de l'attaquer sur les derrières².

Le plan s'exécuta d'abord comme elle l'avait conçu. Le 23 mai, vers cinq heures du soir, elle sortit avec 500 ou 600 hommes à pied et à cheval. Jean de Luxembourg, qui commandait à Clairoix, se trouvait alors à Margny, observant la place : il fut surpris avec les autres, et repoussé vivement sur Clairoix ;

mais ceux de Clairoix accoururent à son aide, et la lutte se soutint dans la prairie avec des alternatives qui en retardaient le résultat. Les Anglais entreprirent d'en profiter. La chose était prévue, et les archers disposés par Guillaume de Flavy derrière les épaulements du boulevard du pont, devaient leur rendre le passage de la chaussée fort difficile. Mais ce mouvement intimida ceux qui combattaient aux derniers rangs dans la troupe de la Pucelle. Ils craignirent d'être coupés de la place, et, fuyant vers la chaussée, ils suscitèrent le mal qu'ils redoutaient. Les Anglais, en effet, encouragés par leur fuite, se portèrent avec plus d'ardeur vers la chaussée, et s'y logèrent sans péril, protégés par les fuyards eux-mêmes contre ceux du boulevard, qui ne pouvaient plus tirer sans frapper indistinctement amis et ennemis ; et, d'autre part, les Bourguignons se portaient avec plus d'ardeur contre ceux qui tenaient encore avec la Pucelle¹.

Déjà ceux-ci commençaient à plier, et ils la pressaient de regagner la ville. Elle résistait : « Taisez-vous, leur disait-elle ; il ne tiendra qu'à vous qu'ils ne soient déconfits. Ne pensez que de férir sur eux. » Mais, quoi qu'elle dît, ils voulurent pourvoir autrement à leur salut, et elle fut bien forcée de les suivre, marchant la dernière et soutenant l'effort des assaillants. Malheureusement, ceux contre lesquels elle luttait n'étaient pas les seuls à craindre. Beaucoup d'autres, témoins de sa retraite, se portèrent en

foule vers le pont pour lui en disputer le passage ; et Flavy, appréhendant qu'ils n'entrassent avec les siens dans Compiègne, fit lever le pont de la ville et fermer la porte. La Pucelle demeura donc dehors, acculée à la rivière et au fossé du boulevard avec le petit nombre de chevaliers qui s'étaient attachés à sa fortune. Elle était vivement pressée : cinq ou six hommes d'armes s'étaient jetés sur elle en même temps, criant :

« Rendez-vous à moi et baillez la foi.

— J'ai juré et baillé ma foi à autre qu'à vous, dit-elle, et je lui en tiendrai mon serment. »

Mais vainement résistait-elle en face : elle fut tirée par ses longs habits à bas de son cheval, et prise par un archer du bâtard de Wandonne, un des chevaliers de Jean de Luxembourg. Son frère Pierre, son écuyer d'Aulon, et Poton de Xaintrailles, qui ne l'avaient pas quittée, eurent le même sort¹.

Ainsi fut prise la Pucelle, aux portes mêmes de la ville qu'elle voulait défendre, abandonnée de ceux qu'elle était venue sauver : c'est le commencement de sa passion. Fut-elle livrée aussi par un des siens, et cette politique funeste qu'elle avait eu tant de peine à vaincre jusqu'à Reims, et qui, depuis Paris, la tenait en échec, a-t-elle triomphé d'elle par un acte formel de trahison ? On l'a dit, et on l'a voulu établir par le témoignage même de la Pucelle. On lit en effet dans le *Miroir des femmes vertueuses*, petit livre du commencement du xvi^e siècle, qu'un matin,

la Pucelle, à Compiègne, ayant fait dire la messe et communie dans l'église Saint-Jacques, se retira près d'un pilier de l'église, et trouvant là plusieurs gens de la ville et une centaine d'enfants rassemblés pour la voir, leur dit : « Mes enfants et chers amis, je vous signifie que l'on m'a vendue et trahie et que de brief (bientôt) serai livrée à la mort. Si (ainsi) vous supplie que vous priiez Dieu pour moi ; car jamais n'aurai plus de puissance de faire service au roi ne au royaume de France¹. »

Ce livre a peu d'autorité par lui-même ; et toutefois il s'appuie ici des témoignages de deux vieillards, âgés l'un de quatre-vingt-huit et l'autre de quatre-vingt-six ans, que l'auteur avait entendus à Compiègne en 1498, et qui disaient avoir été présents lorsque la Pucelle prononça ces paroles. Sans récuser le fait en lui-même, M. J. Quicherat a montré qu'il ne se peut rapporter au jour de la sortie ; car Jeanne, entrée le matin dans Compiègne, fit son attaque et fut prise le soir. Elle savait qu'elle devait être prise, mais elle ne savait ni quand ni comment : elle a déclaré elle-même que, si elle eût su qu'elle dût l'être à cette sortie, elle n'y serait point allée. Ces paroles peuvent donc avoir été comme un épanchement de la tristesse qu'elle avait dans le cœur en songeant à sa captivité prochaine ; et la scène paraît à M. Quicherat se placer assez convenablement quelques semaines plus tôt, quand Jeanne, voulant passer l'Aisne à Soissons pour tomber sur le duc

de Bourgogne au siège de Choisy, se vit arrêtée par la trahison du capitaine de la place, et qu'elle revint tout affligée dans Compiègne. En ce dernier jour, elle redoutait si peu d'y être trahie, qu'elle y était venue exprès le matin même ; et Flavy était le dernier dont elle eût à craindre une trahison, puisqu'elle venait librement défendre la ville qui était sa fortune, et qu'il défendit lui-même avec tant de vigueur pendant six mois. Ajoutons que la Pucelle ne l'en soupçonna pas plus après qu'avant sa captivité : car son idée fixe dans sa prison, idée qui prévalut en elle jusque sur l'autorité de ses voix, c'était d'en sortir au péril même de la vie, pour aller sauver la ville où Flavy semblait près de succomber¹.

C'est donc à tort que l'on a rapporté à la trahison de cet homme la captivité de la Pucelle. Flavy répugnait peu au crime, toute sa sanglante histoire le prouve ; et toutefois, si criminel qu'il ait été, on ne peut l'accuser d'être traître quand il n'eût pu l'être qu'à ses propres dépens. Mais, s'il n'a point livré la Pucelle, est-il complètement innocent de sa perte ? Évidemment, en cette occasion, il se montra moins préoccupé de la sauver que de garder sa ville. Or, la Pucelle était d'assez grande importance pour que tout fût à risquer, même Compiègne, afin de la sauver ; et une sortie énergique de la garnison aurait suffi peut-être pour dégager le pont, ne fût-ce qu'un seul moment, et donner à la Pucelle le temps de rentrer dans la place. Ainsi elle fut victime, sinon

de la trahison, au moins d'une coupable indifférence; et, à cet égard, l'événement de Compiègne répond trop bien à cette funeste politique qui, depuis si longtemps, minait sourdement ou entravait l'œuvre de Jeanne d'Arc. Ce n'est donc pas entièrement sans raison qu'un annaliste de Metz contemporain (pour le reste, assez mal informé) rapportait sa captivité, comme l'échec de Paris, à la jalousie de La Trémouille : « Et fut dit qu'il n'estoit mie bien loyaux audit roi, son seigneur, et qu'll avoit envie des faïcts qu'elle faisoit et fut coupable de sa prise. » Jeanne d'Arc ne fut livrée par personne, mais elle fut constamment trahie par tous ceux qui la devaient le plus soutenir¹.

Ce coup dont elle ne doit point se relever est-il un suprême démenti à la vérité de sa mission ? Ce serait bien mal la comprendre. Jeanne d'Arc a pu révéler des choses qui lui étaient inspirées : mais, pas plus que les prophètes, elle ne s'est jamais donnée comme sachant l'avenir. Les prophètes ont eu des révélations déterminées; ils ont parfois annoncé des choses que l'événement a démenties, comme Jonas prêchant la ruine de Ninive : parce que les actes de la Providence ne sont point des actes de la fatalité, et que si Dieu peut suspendre les effets de sa colère en faveur des pécheurs repentants, il peut aussi, devant une indifférence aveugle à la grâce, révoquer les promesses de sa miséricorde. Jeanne avait déclaré l'objet de sa mission : c'était de chasser les Anglais. Elle avait dit

qu'elle délivrerait Orléans et ferait sacrer le roi à Reims; elle avait dit qu'on prendrait Paris; elle le disait encore, blessée, au pied des murailles : mais, nous le répétons, il fallait qu'on la suivît jusqu'au bout comme à Orléans, comme à Reims. Rien ne se pouvait faire sans un libre concours à la grâce. Pour ce qui la concerne, elle avait su, elle avait dit qu'elle serait blessée à Orléans, qu'elle ne durerait guère plus d'une année, qu'elle serait prise. Quand et comment? elle ne l'avait pas su, et elle disait très-franchement, on l'a vu, que si elle avait su qu'elle dût l'être dans cette sortie, elle n'y serait point allée. Prisonnière, sa vie active est terminée : mais sa mission ne l'est pas encore, et cette phase où elle entre en est le couronnement et la consécration. Où a-t-on jamais vu que le martyr fût un jugement de Dieu contre ses envoyés? Sans sa captivité, plusieurs traits de son caractère seraient demeurés inconnus; sans son procès, sa mission serait restée dans le demi-jour de la légende. Son procès, et je parle surtout du procès de condamnation, offre le témoignage le plus incontestable en sa faveur. Ses ennemis, qui la pouvaient tuer, ont cru faire plus que lui ôter la vie, ils ont voulu perdre sa mémoire : et ils lui ont élevé un monument plus irrécusable qu'aucun de ceux qui ont établi les droits des saints à la vénération des fidèles. Sa belle et grande figure brille plus parmi ces outrages qu'elle ne l'eût fait parmi les formules respectueuses d'un procès canonique; et toute la suite de

cette longue et insidieuse procédure , en mettant
journallement à l'épreuve la sincérité de sa parole, la
fermeté de son jugement et ce bon sens exquis dont
elle est douée, servira mieux que nulle autre chose à
montrer la vérité de son inspiration.



LIVRE CINQUIÈME.

ROUEN. — LES JUGES.

La Pucelle, prisonnière du bâtard de Wandonne, fut menée au camp de Margny, où bientôt accoururent, poussant des cris de joie, tous les chefs anglais et bourguignons, et après eux le duc de Bourgogne, arrivé trop tard pour la bataille. Que lui dit-il ? Que lui dit Jeanne elle-même ? Monstrelet, présent à l'entrevue, n'en a point gardé le souvenir. Le duc était du sang de France ; et Jeanne, à plusieurs reprises, lui avait écrit pour le ramener au roi ; mais depuis la campagne de Paris, elle n'espérait plus le détacher des Anglais que par la force. — Le bâtard de Wandonne étant de la compagnie de Jean de Luxembourg, c'est à ce prince que Jeanne appartenait. Après trois ou quatre jours passés au camp, il l'envoya à son

château de Beaulieu, jugeant peu sûr de la retenir si près de la ville assiégée¹.

Ce n'étaient pas seulement les assiégés que le sire de Luxembourg devait craindre, s'il voulait garder la captive dont le droit de la guerre l'avait fait maître. La Pucelle avait été prise le 23. Le 25 on le sut à Paris. Dès le 26, le vicaire général de l'inquisition adressait au duc de Bourgogne un message, que dut accompagner ou suivre de bien près une lettre de l'Université, conçue dans le même sens : lettre perdue, mais qui est rappelée dans une autre conservée au procès. L'Université priait le duc de livrer Jeanne, comme idolâtre, à la justice de l'Église. L'inquisiteur la réclamait en vertu de son office, et « sur les peines de droit, » rappelant l'obligation formelle de « tous loyaux princes chrétiens et tous autres vrais catholiques » d'extirper « toutes erreurs venans contre la foi. » Mais il y avait, derrière l'inquisition et l'Université, une puissance bien autrement redoutable pour la Pucelle, je veux dire les Anglais. Ils voyaient en elle la cause unique de leurs revers, et ce n'était point assez pour leur sécurité que de savoir aux mains des Bourguignons celle qui avait relevé la fortune de la France. Comment douter que Charles VII ne sacrifiât, s'il le fallait, le meilleur de son royaume, pour recouvrer celle qui l'avait sauvé d'une entière conquête et promettait de le reconquérir entièrement ? Et comment se flatter que le sire de Luxembourg résistât à ces offres ? Le comte avait re-

poussé leurs premières ouvertures : n'était-ce pas dans l'espoir d'avoir de Charles VII un meilleur prix ? Pour la lui disputer il fallait aux Anglais plus que de l'argent : il leur fallait l'autorité de la religion mise au service de leurs intérêts. C'est par l'Église qu'ils tentèrent de la prendre, comme c'est par elle qu'ils la voulaient frapper : entreprise d'une hypocrisie infernale, où ils déployèrent assez d'habileté, sinon pour égarer le sentiment populaire, au moins pour donner le change à certains esprits trop prompts à relever comme idées nouvelles des apparences dont le bon sens public a de tout temps fait justice¹.

Si l'on en croit, en effet, non point le savant éditeur des procès de Jeanne d'Arc, mais des interprètes un peu téméraires des documents qu'il a réunis, les Anglais seraient, pour ainsi dire, étrangers à la conduite de cette affaire; c'est l'affaire de l'Église de France et de l'Université de Paris. C'est l'Université qui a eu l'idée du procès : c'est un évêque français qui l'exécuta, assisté de docteurs en théologie et autres juges parmi lesquels on trouve à peine un nom anglais. Les Anglais y assistent en simples spectateurs. Voilà la thèse comme on la pourrait soutenir de l'autre côté du détroit, mais à la condition pourtant de s'arrêter à la surface des choses. Assurément il ne faut pas laisser aux Anglais tout l'odieux de ce grand crime. Il y avait en France tout un parti lié à eux par nos troubles civils. Charles VII était pour les Bourguignons l'homme des Armagnacs. La Pucelle,

nous ne voulons pas dire par quel blasphème impur ils la disaient des Armagnacs. Ils la détestaient donc, et les haines civiles ne sont pas moins vives que les haines nationales. Mais sur un point où l'orgueil et la fortune de l'Angleterre étaient tenus en échec, la haine des Anglais ne le cédait point aux haines civiles de la France : elle sera là pour les entretenir, les guider, et y suppléer au besoin. Il ne fut pas nécessaire qu'on suggérât aux Anglais l'idée de ce procès : si l'inquisition, si l'Université de Paris l'exprimèrent au lendemain de l'affaire de Compiègne, eux-mêmes, on le peut dire, l'avaient eue dès la veille de la délivrance d'Orléans, quand ils répondaient aux sommations de la Pucelle en menaçant de la brûler dès qu'ils l'auraient : on ne brûle pas des prisonniers de guerre. Dès l'origine, ils étaient donc résolus à la faire juger comme hérétique et comme sorcière. Pour accomplir leur résolution, ils n'eurent qu'à prendre les instruments qu'ils trouvaient tout prêts à les servir.

Les Anglais n'ont pas eu seulement la première idée de ce procès : ils en ont eu la direction.

Pour juger la Pucelle, il la fallait avoir. Pour l'avoir, comme pour la juger, ils employèrent un homme à eux, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais.

Pierre Cauchon paraît dans le procès l'organe le plus accrédité de l'Université de Paris. Dès le temps de Charles VI, il avait été appelé, par les suffrages de ce corps, aux fonctions de recteur, et il était devenu le conservateur de ses privilèges. Mais les circon-

stances l'avaient particulièrement attaché au parti des Anglais. Évêque de Beauvais, grâce à l'appui du duc de Bourgogne, il avait été chassé de son siège par un mouvement du peuple en faveur de Charles VII; réfugié à Rouen, il convoitait ce siège archiépiscopal vacant alors, et il l'attendait de l'intervention du roi d'Angleterre auprès du pape. Ce fut lui que les Anglais choisirent pour se faire livrer et pour juger la Pucelle. La Pucelle avait été prise dans le diocèse de Beauvais, et, à ce titre, relevait de l'évêque du lieu. Pierre Cauchon n'eut garde de s'excuser de son absence; le siège d'où il était chassé lui offrait le moyen d'arriver à l'autre; l'ambition et le ressentiment conspiraient en lui au profit des intérêts de l'Angleterre. S'étant concerté avec l'Université de Paris, il vint, le 14 juillet, au camp de Compiègne, et réclama du duc de Bourgogne la prisonnière, comme appartenant à sa justice; il présenta à l'appui de sa requête les lettres adressées par l'Université de Paris au duc et à Jean de Luxembourg. La main qui dirigeait tout se trahissait d'ailleurs dans sa requête. Cette requête était accompagnée d'offres pécuniaires : un évêque n'offre pas de l'argent pour juger ceux qui sont de sa juridiction. Aussi l'offre était-elle faite purement et simplement au nom du roi d'Angleterre : « Et combien, dit l'évêque, qu'elle ne doive point être de prise de guerre, comme il semble, considéré ce que dit est; néanmoins, pour la rémunération de ceux qui l'ont prise et détenue, le roi veut libéra-

lement leur bailler jusques à la somme de VI mil francs, et pour ledit bâtard qui l'a prise, lui donner et assigner rente pour soutenir son état, jusques à II ou III cents livres. » Il finit même, en terminant sa lettre, par offrir 10 000 francs, somme au prix de laquelle, selon la coutume de France qu'il invoquait, le roi avait le droit de se faire remettre tout prisonnier, fût-il de sang royal'.

Pour soutenir le sire de Luxembourg contre ces obsessions, il eût fallu que Charles VII fît des démarches, des offres même, et que le clergé, qui avait reconnu la mission de la Pucelle, fît voir que toute l'Église n'était pas du côté de ceux qui la voulaient juger. Or, il n'y a nulle trace d'aucun acte de cette nature. Charles VII demeure immobile, et son clergé se tait. Je me trompe : on a l'extrait d'une lettre du chancelier Regnault de Chartres, archevêque de Reims, aux habitants de sa ville épiscopale. Il leur annonce la prise de la Pucelle, et y veut voir comme un jugement de Dieu, « comme elle ne vouloit croire conseil, ains (mais) faisoit tout à son plaisir; » il leur annonçait, par une sorte de compensation, « qu'il étoit venu devers le roi un jeune pastour, gardeur de brebis des montagnes de Gévaudan, en l'évêché de Mende, lequel disoit ne plus ne moins que avoit fait la Pucelle, et qu'il avoit commandement d'aller avec les gens du roi et que sans faute les Anglois et les Bourguignons seroient déconfits. » Bien plus, « sur ce que on lui dit que les Anglois avoient fait mourir

Jeanne la Pucelle, le pastour répondit que tant plus il leur mescherroit, et que Dieu avoit souffert prendre Jeanne, pour ce qu'elle s'étoit constituée en orgueil, et pour les riches habits qu'elle avoit pris, et qu'elle n'avoit fait ce que Dieu lui avoit commandé, ains avoit fait sa volonté. » Ainsi ce n'étaient pas seulement les Anglais et les Bourguignons qui triomphaient de la chute de la Pucelle : c'étaient les conseillers de Charles VII ! La Pucelle succombait, parce qu'elle ne les avait point écoutés. Dieu avait jugé : un envoyé plus docile (aux conseillers, on le peut croire) venait prendre sa place, et c'était de la réprobation de Jeanne qu'il faisait les préliminaires et comme le fondement de sa mission. Les Anglais avaient donc bien eu tort de tant craindre d'être traversés dans leurs négociations : Charles VII n'avait garde de leur faire concurrence. Que s'ils poussaient leur haine jusqu'au bout, s'ils faisaient mourir Jeanne d'Arc, tant mieux encore, puisque, d'après le jeune pastour de l'archevêque de Reims, « tant plus il leur en mescherroit¹. »

Le sire de Luxembourg céda, et l'évêque put en rapporter la bonne nouvelle à ceux qui l'avaient envoyé. C'est l'Angleterre qui payait, mais c'était la Normandie et les pays de conquête qui en devaient donner l'argent ; on en répartit la somme par surcroît à l'impôt que ces provinces devaient fournir pour une levée de soldats : la Pucelle valait bien, sans doute, une armée. Au mois d'août, le marché étant conclu, les États de

Rouen votent le subside; le 2 septembre, le roi ordonne qu'il soit réparti et levé avant la fin du mois; et le 24 octobre, en vertu des lettres royaux, datées du 20, le trésorier de Normandie fait acheter la monnaie d'or qui doit solder le prix de la Pucelle¹.

Le marché faillit manquer par un incident qui n'avait pas été prévu au contrat.

Jeanne avait subi avec courage l'épreuve si dure de la captivité. Si l'événement de Compiègne, qui comblait de joie tous ses ennemis, avait, jusque parmi les siens, donné satisfaction aux jaloux et ébranlé les faibles, il n'avait pas diminué sa foi. Sa captivité lui avait été prédite, et ses saintes ne l'avaient point abandonnée. Elle se résignait donc, mais elle se tenait toujours prête à reprendre l'œuvre qu'elle estimait seulement interrompue. Un jour, à Beaulieu, elle crut en avoir trouvé l'occasion : elle faillit s'échapper à travers les ais de sa prison. Elle était déjà sortie de la tour, et, pour mieux assurer sa fuite, elle allait y enfermer ses gardiens, quand elle fut aperçue du portier, qui la reprit².

De Beaulieu, où elle demeura trois ou quatre mois (mai-août), le sire de Luxembourg la fit passer en son château de Beurevoir, près de Cambrai, à une distance du théâtre de la guerre qui devait rendre moins facile toute tentative soit d'évasion, soit d'enlèvement. Là résidaient la femme et la tante de ce seigneur; et Jeanne n'eut qu'à se louer de leurs soins : mais elle refusa les vêtements de femme que ces da-

mes lui offraient, disant qu'elle n'en avait pas congé de Notre-Seigneur, et qu'il n'était pas temps encore. Si les habits d'homme lui étaient nécessaires dans la vie des camps, parmi les gens de guerre, qui respectaient en elle l'envoyée de Dieu et la messagère de la victoire, l'étaient-ils moins parmi des ennemis dans l'isolement de la prison ? Jeanne put en faire l'expérience dans ce château même. Les jeunes seigneurs voulaient la voir et lui parler, et plus d'une fois elle eut à se défendre contre leurs indécents badinages. D'ailleurs elle ne croyait point sa mission terminée, et n'avait pas renoncé à ses projets de fuite. Le sire de Luxembourg les redoutait fort : il la tenait dans un donjon très-élevé, et il craignait encore qu'elle n'échappât par art magique ou par quelque moyen subtil¹.

Jeanne n'y mit point tant de subtilité. Elle savait qu'elle était vendue aux Anglais; elle savait que Compiègne tenait encore, mais sans être secourue : elle résolut de sauter du haut de la tour. Elle-même a raconté les luttes qu'elle eut à soutenir contre l'inspiration à laquelle elle avait jusque-là toujours obéi. Vainement ses voix blâmaient - elles ce dessein périlleux; vainement sainte Catherine lui répétait tous les jours que Dieu lui aiderait, et même à ceux de Compiègne : elle trouvait réplique à toute objection. Elle répondait que puisque Dieu y devait aider, elle y voulait être; et comme la sainte lui disait de prendre patience, qu'elle ne serait point délivrée tant qu'elle n'eût vu le roi d'Angleterre, elle protes-

tait qu'elle ne le voulait point voir, et qu'elle aimerait mieux mourir que d'être mise en la main des Anglais. Ce combat si pénible pour Jeanne durait déjà depuis longtemps, quand on lui dit que Compiègne était à la veille d'être prise, qu'elle serait détruite et tous les habitants mis à mort depuis l'âge de sept ans. A cette nouvelle, elle s'écria : « Comment Dieu laissera-t-il mourir ces bonnes gens de Compiègne, qui ont été et sont si loyaux à leur seigneur ? » Dès ce moment elle n'écouta plus rien, et, se recommandant à Dieu et à Notre-Dame, elle sauta du haut de la tour. Elle demeura sur la place sans mouvement ; ceux qui la relevèrent la croyaient morte, et elle devait se tuer en effet : car on ne peut guère supposer à cette tour moins de soixante pieds de haut. Toutefois elle reprit ses sens, mais dans le moment elle avait perdu la mémoire : il fallut qu'on lui dît qu'elle avait sauté du haut du donjon.

Elle fut deux ou trois jours ne voulant, ou, pour mieux dire, ne pouvant ni boire ni manger. Mais sainte Catherine, dit-elle, la réconforta ; elle la reprit doucement de son imprudence, elle lui dit qu'elle se confessât et demandât pardon à Dieu, ajoutant, pour la consoler, que Compiègne serait secourue avant la Saint-Martin d'hiver. Elle se prit donc à revenir et à recommencer à manger, et en peu de jours elle fut guérie¹.

Le marché put donc s'accomplir. Le sire de Luxembourg avait éprouvé qu'une pareille prison-

nière est de garde difficile, et, malgré les résistances de sa tante, il la livra (novembre 1430). — De Beaurevoir on la mena à Arras, et de là au Crotoy, où elle fut remise aux Anglais par les officiers du duc de Bourgogne (novembre 1430). Le duc de Bourgogne, qui avait besoin des Anglais pour achever de s'affermir aux Pays-Bas, s'était prêté de bonne grâce à la négociation, et n'était point fâché de paraître dans la conclusion du marché. Par cet acte de condescendance, il acquérait de nouveaux titres à leur faveur. Qu'il en garde la responsabilité devant l'histoire'.

Avant de la livrer, comme elle était encore à Arras, on lui offrit des vêtements de femme; mais parmi les Anglais, elle devait plus que jamais avoir besoin de ses habits d'homme : elle refusa. Au Crotoy, où elle séjourna jusqu'à ce que les dernières mesures fussent arrêtées pour son procès, sa captivité ne paraît pas avoir été fort rigoureuse encore. Elle y pouvait assister à la messe. Un chancelier de l'église cathédrale d'Amiens, qui se trouvait alors dans le château, l'entendait en confession et lui donnait l'eucharistie; les dames mêmes d'Abbeville étaient admises à la visiter : et c'est une justice à rendre aux femmes, que parmi tant d'outrages dont elle fut l'objet, pas un seul ne lui vint de leur part. On ne cite d'elles que des témoignages d'admiration et d'estime pour celle qui, elles le sentaient bien, ne déshonorait pas leur sexe sous ces habits dont la pudeur des hommes se montrait si fort scandalisée. La Pucelle fut touchée de ces hon-

neurs rendus à ses chaînes; elle remerciait ses nobles visiteuses, « se recommandait à leurs prières, et les baisant amiablement, leur disait : A Dieu ! »

Les Anglais n'avaient acheté la Pucelle que pour la juger; c'est à ce titre qu'ils l'avaient fait réclamer par l'évêque de Beauvais. Mais Beauvais appartenant à Charles VII, où allaient-ils dresser le tribunal? L'Université de Paris réclamait pour Paris. L'Université, qui avait montré tant de crainte que la Pucelle n'échappât lorsqu'elle était encore aux Bourguignons, apprenant qu'elle est aux Anglais, se met aussitôt en campagne. Dès le 21 novembre, elle écrit au roi; elle le complimente d'avoir entre ses mains cette ennemie de la foi, et le presse de la livrer enfin à la justice, c'est-à-dire à l'évêque de Beauvais et à l'inquisiteur; elle le prie de la faire conduire à Paris, pour donner au procès plus de sûreté et d'éclat : « Car par les maistres docteurs et autres notables personnes estant par deçà en grant nombre, seroit la discussion d'icelle de plus grant réputation que en autre lieu. » Le même jour, elle écrivait à l'évêque de Beauvais une lettre acerbe, que l'évêque ne manque pas d'insérer parmi les pièces de procédure, comme pour rendre sa responsabilité moins lourde en la partageant. L'Université s'étonne de si longs retards; elle s'en prend à la négligence de l'évêque : « Si Votre Paternité, dit-elle, avait mis plus de zèle dans la poursuite de l'affaire, cette femme serait déjà en justice. Il ne nous importe pas si peu, tandis que vous êtes revêtu d'une

si grande dignité dans l'Église, d'ôter les scandales commis contre la religion chrétienne, surtout quand il se trouve que le soin d'en juger est de votre juridiction. » Elle le prie donc de ne pas laisser plus longtemps en souffrance l'autorité de l'Église, et de faire en sorte que le procès se poursuive à Paris, où il y a tant de sages et de docteurs¹.

Mais les Anglais ne se souciaient point de conduire la Pucelle à Paris : car, bien que la ville fût à eux, ils ne s'y sentaient pas assez les maîtres. Les Armagnacs poussaient encore leurs courses jusqu'au Bourget, jusqu'à la porte Saint-Antoine : le 6 novembre, le roi d'Angleterre donne à l'évêque de Thérouanne, son chancelier pour la France, la faculté de différer la rentrée du parlement en raison des dangers de la route ; et la ville même n'était pas sûre. On le voit par les plaintes perpétuelles du Bourgeois sur l'abandon où elle est laissée, sur la cherté des vivres. Les Anglais ne voulaient donc point de Paris. Un coup de main des Armagnacs, un mouvement populaire pouvait tout emporter. Peut-être même ne se souciaient-ils pas de faire le procès si près de l'Université elle-même : car ce corps, tout passionné qu'il fût, était indépendant. Ils entendaient bien s'en servir, mais non se livrer à sa discrétion ; et pour cela, rien de mieux que de placer leur tribunal à distance et d'y appeler, par des choix réfléchis, les plus sûrs des docteurs parisiens. Ils menèrent donc Jeanne à Rouen. Là, quelques impatients se seraient même

passés du secours des docteurs de Paris : ils voulaient la mettre dans un sac et la jeter à la Seine. On croyait, en effet, parmi les Anglais, qu'aucun succès n'était possible tant qu'elle serait en vie, et le siège qu'on voulait mettre devant Louviers fut ajourné jusqu'après sa mort. Mais l'expédient, qui semblait tout finir, laissait les Anglais sous le coup de leurs défaites. Pour les en relever, c'était peu que de tuer Jeanne ; il fallait la flétrir. Jeanne s'était dite envoyée de Dieu pour chasser les Anglais, et elle les avait vaincus partout où on l'avait voulu suivre. Dieu était-il donc contre les Anglais ? Il fallait montrer qu'elle n'était pas son envoyée, mais bien une magicienne et un suppôt du diable. A ce prix-là seulement, l'autorité des Anglais devait se rétablir dans leurs conquêtes : brûler Jeanne comme sorcière, ce n'était pas seulement pour eux une affaire d'amour-propre, mais une question de domination '.

On la mit, dès son arrivée, dans une cage de fer : un peu plus tard, on se contenta de la tenir à la chaîne ; mais combien elle eut à regretter sa cage, dans la compagnie des soldats qu'on lui donnait pour gardiens, ou des seigneurs qui la venaient visiter ! De ce nombre, on vit un jour venir à la prison, avec Warwick et Stafford, Jean de Luxembourg, qui l'avait vendue. Il osa lui dire qu'il venait la racheter si elle voulait promettre de ne plus jamais s'armer contre l'Angleterre. « En nom Dieu, lui répondit-elle, vous vous moquez de moi, car je sais bien que vous

n'en avez ni le vouloir ni le pouvoir; » et elle le répéta plusieurs fois. Comme il insistait, elle ajouta : « Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France; mais quand ils seraient 100 000 *Godons* plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas le royaume. » Le comte de Stafford indigné tirait sa dague pour la frapper, mais Warwick le retint. On a vu qu'il avait ses raisons¹.

Les Anglais avaient le juge, l'évêque de Beauvais. Il lui fallait un tribunal, puisque son siège était à l'ennemi. On avait rejeté Paris, et choisi Rouen : le siège était vacant ; il semblait qu'on n'y dût faire ombrage à personne. Mais le choix était peu goûté du chapitre, dans la crainte que le prélat chassé de Beauvais ne se fît un titre de cet exercice des fonctions épiscopales à Rouen pour parvenir au siège. Il ne fallut pas moins que l'habileté anglaise pour négocier avec les chanoines, et obtenir d'eux concession du droit territorial à l'évêque de Beauvais².

L'évêque de Beauvais ainsi installé à Rouen, il fut moins difficile de lui composer son cortège judiciaire. Il prit pour procureur général ou promoteur, son vicaire général, qui partageait son exil et ses haines, Jean d'Estivet, dit *Benedicite*. Quant aux assesseurs, l'Université de Paris s'était trop avancée pour qu'on ne fût pas sûr d'en trouver parmi ses principaux docteurs : on appela donc et l'on vit arriver sur cet appel Jean Beaupère, recteur en 1413 et depuis chan-

celier en l'absence de Gerson ; Jacques de Touraine, Nicole Midi, Gérard Feuillet, Thomas de Courcelles, déjà alors recteur émérite, quoique âgé de trente ans seulement, l'une des lumières de l'Église gallicane, dont il défendit avec éclat les privilèges au concile de Bâle. On en tira aussi du diocèse où le jugement allait s'accomplir : Gilles, abbé de Fécamp, conseiller du roi d'Angleterre ; Nicolas, abbé de Jumièges ; Pierre Miget, prieur de Longueville ; Raoul Rousset, trésorier de la cathédrale ; Nicolas de Venderez, un des prétendants au siège de Rouen ; Nicolas Loyseleur, etc. Plusieurs paraissent avoir accepté ce mandat sans répugnance, soit par conviction, soit par ambition ; mais d'autres ne cédèrent qu'à la peur. Jean Tiphaine, maître ès arts et médecin, voulait se récuser : il fut contraint. Le sous-inquisiteur lui-même laissa commencer sans lui le procès dont il devait être un des juges. Il n'y accéda que sur l'ordre de l'inquisiteur général, et, selon Massieu, sur l'avis confidentiel qu'il était en péril de mort s'il s'obstinait à refuser. On en cite un qui sut se montrer indépendant : ce fut Nicolas de Houppesville. Il osa soutenir que le procès n'était pas légal, parce que l'évêque de Beauvais était du parti ennemi de la Pucelle, et parce qu'il se faisait juge d'un cas déjà jugé par son métropolitain : la Pucelle ayant été approuvée dans sa conduite par l'archevêque de Reims, de qui relevait Beauvais. L'évêque, furieux, l'exclut de l'assemblée quand il vint prendre séance et le fit assigner devant lui : mais l'intimé re-

fusa de comparaître, comme ne relevant que de l'officialité de Rouen. Il allait se présenter à ses juges quand il fut arrêté, conduit au château et mis en prison; et on lui dit que c'était par l'ordre même de l'évêque, dont il avait récusé la compétence. On ne voulait pas s'en tenir là : il était question de l'exiler outre-mer; on parlait même de le jeter à l'eau, mais il fut sauvé par les autres¹.

Cet exemple était moins propre à encourager qu'à effrayer les opposants. On voit d'ailleurs qu'il n'y en avait guère et qu'on pouvait s'arranger de manière à ce qu'il n'y en eût pas; mais le mandat une fois accepté, il n'eût pas été facile d'en user contrairement à la volonté de celui de qui on l'avait reçu. L'avis des témoins est que personne n'eût osé opiner autrement que l'évêque, et on en aura des preuves dans le cours du procès. Plusieurs ont, de leur aveu, voté par peur. G. de La Chambre, qui s'excusait comme étranger à la théologie en sa qualité de médecin, reçut l'avis que s'il ne signait au procès il se repentirait d'être venu à Rouen; P. Miget, prieur de Longueville, dénoncé comme favorable à la Pucelle, eut toutes les peines du monde à se justifier auprès du cardinal de Winchester; le greffier Manchon, l'huissier Massieu, furent aussi plusieurs fois en péril. Et le sous-inquisiteur lui-même, qui s'était si difficilement rallié, ayant paru moins docile par la suite, fut menacé d'être jeté à la rivière².

Voilà donc le tribunal. On n'y trouve guère d'An-

glais, mais il n'y a personne qui n'y soit sous la main des Anglais. Le juge est à leurs ordres. Quand Jeanne le réclame comme son ennemi, il répond : « Le roi m'a ordonné de faire votre procès, et je le ferai. » Il s'y porte de tout cœur. On a vu sa joie quand il rapportait au roi et au régent le contrat qui leur livrait Jeanne ; et à présent qu'il la tient il s'applaudit de ce qu'il va faire « un beau procès. » Mais le juge n'est dans le procès que le fondé de pouvoir de l'Angleterre. Les deux oncles du roi, Bedford et Winchester, le surveillent. Le tribunal siège au château au milieu des Anglais. Ils travaillent aux frais des Anglais. L'exacte comptabilité de l'Angleterre en donne la preuve pour chacun par livres et par sous ; et s'ils ne travaillent pas bien, on a vu de quelle manière sommaire on entend régler leurs comptes. Il y en eut encore un autre exemple dans le cours du procès. Quelqu'un ayant dit de Jeanne une chose qui ne plut point à Stafford, le noble seigneur le poursuivit, l'épée à la main, jusque dans un lieu sacré. Il l'eût frappé, s'il n'eût été averti qu'il allait violer un asile ! D'ailleurs, quelque garantie que trouvent les Anglais dans un juge dévoué et un conseil asservi à leur influence, le procès n'est qu'une épreuve dont ils n'ont rien à redouter. Si, contre toute attente, il n'aboutit pas à la condamnation de la Pucelle, ils se réservent de la reprendre : c'est une clause formellement exprimée dans la lettre royale qui la livre à son juge ; et même alors ils ne s'en dessaisissent point. La règle .

Arrière

en présentant cet ou-
d'excuse l'indulgence
de lecture qui aura
cours. Je t'embrasse
saurai que je ne suis
un peuple, ni sous les
une modestie excessive
après avoir guéri la honte
occuper mes loisirs. cette
existence par de rapports entre
que voyez-vous en ce moment
qu'on dit mon plus grand
Pelle d'après l'abbé et la
cette histoire qui s'aura la
qui respire à elle-même
son paternelle son courage
de ce l'histoire de tous les peuples
la bonté que d'oublier
plus puissante que la
d'écouter de plus d'un peu
aussi je l'avais je suis et
un d'un en cinq actes et un
d'elle s'exprime la justice de
M'etait par d'oublier, j'avais
certain, donne à l'oublier
mais j'ai cédé aux sollicitations
indulgents qui me rendent
souvent et j'ai cédé à leur

Aux heures de
mon mon cœur
les poètes qui font
en Victor Hugo
Grand d'air
l'efface par un
2, profane.

12

~~Amour! l'oublier! l'oublier!~~
~~Amour! l'oublier! l'oublier!~~
~~Amour! l'oublier! l'oublier!~~
~~Amour! l'oublier! l'oublier!~~

mon cœur

1862

obtus quelques marges d'encouragement.
 Je attend de ce faible opuscule pour empê-
 cher l'orgueil de notre littérature, et de
 — L'ennemi ~~de~~ Herz prouverait d'ailleurs
 l'absence de poésie qui lui manque, et
 de l'autre la platitude de Chapelain et
 de Valtair.

3/6

Heise
traverse

Courant! en tête l'acheteur
 est au menu de plus grand détail,
 il est purgé de tout vinain
 Des bruyers et de la pite
 achète dans; y aribelle
 Comble au d'ifre? l'expérimenté
 et t'en a hier en l'air
 N. de l'ongron à l'heure morte

Douglass & Co

more attention to the
a mile, with green & blue
gulls or even fowls.

~~Il faut que l'on lui en fasse
il y en a la ray le bon
le bébé on s'attache~~

que l'accusée soit remise aux mains du juge est oubliée. La Pucelle est gardée dans le château de Rouen par les Anglais : Pierre Cauchon, si jaloux d'observer les formes de la justice, dut subir ici la volonté de ses maîtres. Il voulut au moins dégager sa responsabilité en un point si délicat, et prit l'aveu de son conseil : mais le conseil inclinant à observer le droit, il coupa court à la discussion, et décida seul. Bien plus, sa démarche, loin de le couvrir, ne faisant dès lors que le compromettre davantage, il supprima la délibération du procès-verbal : il n'y en a trace que par la déposition de l'un des assesseurs, Martin Ladvenu. Ainsi Jeanne demeura aux mains des Anglais, non plus dans la cage, mais dans une chambre obscure de la tour du château, les fers aux pieds, liée par une chaîne à une grosse pièce de bois, et gardée nuit et jour par quatre ou cinq soldats de bas étage, des *houce-paillers* (houspilleurs), comme dit Massieu. Cette circonstance, si étrangère aux habitudes des juges ecclésiastiques, n'est pas indifférente; on peut même dire qu'elle fut capitale au procès : on verra que, sans elle, il eût été bien difficile de trouver un prétexte pour condamner la Pucelle¹.

Ce sont donc bien les Anglais qui ont fait le procès de Jeanne d'Arc. Ils l'ont achetée, afin qu'elle soit jugée par eux; sinon par des Anglais de race, au moins par des hommes qui ne leur offrent pas moins de garantie : car le juge est à eux par ses haines comme par son ambition, et les autres appartiennent sinon

aux mêmes passions, au moins à la même influence. L'Angleterre les paye, et leur donnera sa garantie, même contre le pape, si, en la servant, ils s'exposent à encourir son animadversion. D'ailleurs, si les Anglais ne tiennent pas tous les juges, ils tiennent toujours l'accusée : ils la gardent dans leur prison, et ils sont là pour suppléer au jugement, si l'issue du procès trompe leur espérance. La sentence est déjà tout entière dans la lettre de Henri VI, qui la livre à son tribunal ¹.

Lorsqu'il est prouvé que le procès de la Pucelle ne fut qu'une œuvre de parti, il est assez indifférent de rechercher s'il s'est fait dans les formes légales. La question pouvait avoir de l'intérêt à l'époque du procès de révision, et nous en pourrions dire un mot alors. Mais l'observation, même rigoureuse, des formes de la justice, n'est pas un signe qu'on en garde l'esprit. Y eut-il désir sincère d'arriver à la vérité dans la poursuite du procès ? Y eut-il au moins respect de la vérité dans la reproduction des interrogatoires et des enquêtes ? Et que sera-ce si des enquêtes sont supprimées, si les interrogatoires sont altérés ; si le procès-verbal, même ainsi rédigé, on le soustrait à la connaissance de ceux que l'on consulte, pour ne les mettre en présence que d'un réquisitoire ? Toutes ces questions seront à résoudre à mesure qu'elles se poseront dans la suite des débats. Mais dès ce moment il est deux points que nous devons signaler, parce qu'ils touchent aux fondements mêmes du procès et au mo-

nument qui nous en a gardé la substance : je veux parler des enquêtes préliminaires et des procès-verbaux.

Des enquêtes ont été faites et supprimées au procès-verbal.

On sait de quelle importance était en matière de visions le fait de la virginité : la vision étant acceptée comme réelle, c'était un signe où l'on prétendait juger si l'esprit qui se communiquait à la jeune fille était pur ou impur. Jeanne avait été visitée à Poitiers, et le rapport des matrones en ce point n'avait pas semblé moins décisif que celui des docteurs sur la foi due à ses paroles. Elle ne pouvait manquer de subir la même épreuve à Rouen : et le fait est attesté par d'irrécusables témoignages. L'huissier Massieu déclare qu'elle fut visitée par ordre de la duchesse de Bedford et par les soins de deux matrones ; c'est de l'une d'elles qu'il tient la chose. Guillaume Colles a ouï dire que le duc de Bedford assistait d'un lieu secret à l'examen ! Thomas de Courcelles, l'un des principaux assesseurs et le rédacteur du procès sous sa forme latine, dit qu'il n'a jamais entendu mettre la chose en délibération, mais il lui paraît vraisemblable et il croit qu'elle s'est faite, parce qu'il a ouï dire à l'évêque de Beauvais que Jeanne avait été trouvée vierge. Il dit même assez naïvement que, si elle n'avait pas été trouvée vierge, on ne s'en serait pas tu au procès. Pourquoi, l'épreuve étant favorable, n'en dit-on rien ? Puisqu'on avait fait l'en-

quête, pourquoi en supprime-t-on le résultat? C'est que le juge l'estimait inutile, comme ne tournant pas contre l'accusée¹.

Mais il est une autre information qui était commandée par la nature même du procès, et qu'on cherche en vain parmi les pièces de la procédure.

Avant de poursuivre un hérétique, il fallait connaître ses antécédents, ouvrir une enquête sur sa renommée dans le pays où il avait vécu. Cette enquête n'a-t-elle pas été faite à l'égard de Jeanne? Les greffiers du premier procès, interrogés par les juges de la réhabilitation, ont déclaré qu'ils n'en ont pas eu connaissance. Manchon dit qu'il ne l'a ni vue ni lue, et que, si elle avait été produite, il l'eût insérée au procès. G. Colles va jusqu'à dire qu'il croit qu'elle n'a jamais existé. Mais son existence est attestée par le premier procès lui-même. Il est dit en toutes lettres au procès-verbal de la séance préparatoire du 13 janvier, tenue par l'évêque avec l'assistance de cinq ou six conseillers intimes, qu'il y fit lire les informations faites dans le pays natal de Jeanne et en divers autres lieux. Pourquoi donc ne sont-elles pas au procès? On le devine, quand on sait ce qu'elles étaient, au témoignage de ceux qui les ont pu connaître. On a, en effet, sur cette enquête, les déclarations les plus compétentes. C'est d'abord un des commissaires, Nicolas Bailly, d'Andelot, qui en parle au procès de réhabilitation. Il déclare qu'il fut

chargé par Jean de Torcenai, bailli de Chaumont pour Henri VI, d'aller avec Gérard Petit, prévôt d'Andelot, recueillir des renseignements sur Jeanne alors détenue dans le château de Rouen. Mais le résultat parut tellement favorable à la Pucelle, qu'ils durent produire des témoins eux-mêmes, pour en attester la vérité; ce qui n'empêcha pas le bailli de Chaumont de les traiter de faux (traîtres) Armagnacs. Au rapport d'un autre témoin, l'un des commissaires vint à Rouen apporter son enquête, espérant bien recevoir de l'évêque le prix de ses peines. Mais l'évêque, à la lecture du document, lui dit qu'il était un traître et un méchant homme, et qu'il n'avait pas fait ce que l'on voulait qu'il fît. Le commissaire, commençant à comprendre le véritable objet de sa mission, eut grand'peur alors de ne point toucher son salaire; ses informations n'avaient paru bonnes à rien, et on se l'explique sans peine : car, ajoutait-il, « bien que je les eusse faites à Domremy et dans cinq ou six paroisses du voisinage, je n'ai rien trouvé en Jeanne que je ne voulusse trouver en ma sœur. » L'enquête n'a donc pas seulement été faite; elle a été remise à l'évêque; elle a même été communiquée par lui à quelques assesseurs. Mais en quelle forme? c'est ce que nul ne peut dire, puisque ce document disparaît dès lors du procès. Du reste, en quelque forme qu'il ait été lu ce jour-là à cinq ou six docteurs, il a été supprimé pour tous les autres; et cette suppression, qui témoigne

si hautement de la partialité du juge, a été justement signalée parmi les vices radicaux du procès¹.

Les procès-verbaux offrent donc déjà sur les préliminaires du procès des lacunes graves, où se révèle la pensée qui y préside; et à mesure que l'affaire se déroulera, nous aurons plus d'une autre omission à signaler dans leur texte. Mais cette exposition officielle, incomplète sur des points qu'on a pu taire aux greffiers, doit-elle faire foi sur tous les autres? Il importe d'examiner de près cette question, puisqu'il s'agit du document dont le texte, quel qu'il soit, sera toujours la principale source de cette histoire.

Le procès-verbal, tel que nous l'avons, a été traduit de l'original par Thomas de Courcelles, et la comparaison de la minute française, dont une copie nous est restée en partie, a prouvé que c'est généralement à tort que dans les enquêtes de 1452 et 1455 on l'avait accusé d'infidélité. La traduction vaut donc, à peu de chose près, l'original, et c'est à l'œuvre même de la rédaction que nos observations doivent s'appliquer².

Trois greffiers furent attachés à ce travail : Manchon, G. Colles, dit Boisguillaume, et Taquel; l'un pour l'évêque de Beauvais, l'autre pour le roi d'Angleterre, et le troisième pour l'inquisiteur. Les notes prises dans les interrogatoires, le matin, étaient collationnées le soir et reproduites dans une minute française que Manchon rédigea. Quand il la présenta

lui-même au procès de réhabilitation, on lui demanda ce que signifiaient plusieurs *nota* qu'on lisait à la marge. Il répondit que dans les premiers interrogatoires de Jeanne, le premier jour, dans la chapelle du château, il y eut grand tumulte; on l'interrompait presque à chaque mot quand elle parlait de ses apparitions. Or il y avait là deux ou trois secrétaires anglais qui enregistraient ses dépositions comme ils voulaient, supprimant ce qu'elle disait à sa décharge. Manchon s'en plaignit et dit (c'est toujours lui qui parle) que si on ne procédait autrement, il déposerait la plume. Sur sa plainte, on changea de lieu, et le lendemain on s'assembla dans une salle du château, voisine de la grande salle, avec deux Anglais à la porte. Comme il y avait quelquefois difficulté sur les réponses de Jeanne, et que plusieurs disaient qu'elle n'avait pas répondu de la façon dont il l'avait écrit, il marquait d'un *nota* le lieu contesté, afin que Jeanne fût interrogée de nouveau, et la difficulté éclaircie¹.

Voilà un homme qui veut la vérité, et c'est une garantie sans doute. Mais on voit combien il y en avait d'autres qui la voulaient altérer. Une déposition antérieure de Manchon à Rouen, lors de l'enquête préliminaire du procès de réhabilitation, achève de prouver que ces criminelles tentatives ne se produisirent pas seulement à la première séance : pendant les cinq ou six premières journées, quelques juges lui disaient en latin (pour n'être pas entendus

de la Pucelle), « qu'il mît en autres termes en muant la sentence de ses paroles. » C'est l'évêque de Beauvais lui-même qui avait placé auprès du tribunal, dans une fenêtre, derrière un rideau, ces greffiers clandestins, chargés de recueillir les charges et d'omettre les excuses; et c'était avec ces rédactions sciemment infidèles que se faisait le soir la collation. On voit quelles différences devait offrir celle de Manchon, et l'évêque de Beauvais savait à qui s'en prendre : toute sa colère retombait sur le pauvre homme qui marquait ses *nota*. Quelquefois même l'évêque et d'autres docteurs, intervenant plus directement, commandaient à Manchon d'écrire selon qu'ils l'imaginaient, et tout au contraire de ce que Jeanne avait entendu; ou si quelque chose leur déplaisait, ils défendaient de l'écrire, comme n'étant pas du procès. Manchon proteste qu'il n'en fit rien, qu'il agit toujours selon sa conscience; et on le veut croire : mais cet homme qui avoue n'avoir accepté que par peur les fonctions de greffier, n'a-t-il pas pu quelquefois capituler avec la peur, sinon pour commettre un faux constant, du moins pour accepter une rédaction plus conforme à l'esprit du procès ? On l'en peut soupçonner : car on en a plusieurs indices. Jean Monnet, secrétaire de Jean Beupère, qui prenait des notes, mais non comme greffier officiel, dit que Jeanne se plaignit souvent des inexactitudes du procès-verbal et les faisait corriger. Les relevait-elle toujours et ne se pouvait-il faire que souvent il

lui en échappât ? Qu'on en juge par ce trait de la déposition de J. Fabri ou Lefebvre, religieux augustin, depuis évêque de Démétriade. Un jour que la Pucelle étant interrogée sur ses visions, on lui lisait une de ses réponses, J. Lefebvre y reconnut une erreur de rédaction et la fit remarquer à Jeanne, qui pria le greffier de relire. Il relut, et Jeanne déclara qu'elle avait dit tout le contraire. Manchon promit de faire plus d'attention à l'avenir. Voilà pour les erreurs, et quant aux omissions, voici un fait bien grave, constaté par le témoignage d'Isambard de La Pierre. Lorsqu'à la persuasion de ce dernier, Jeanne déclara qu'elle se soumettait au concile alors réuni (le concile de Bâle), l'évêque furieux s'écria : « Taisez-vous de par le diable ! » et Manchon lui ayant demandé s'il fallait écrire sa déclaration, l'évêque répondit : « Non, ce n'est pas nécessaire ; » sur quoi Jeanne lui dit : « Ah ! vous écrivez bien ce qui est contre moi, et vous n'écrivez pas ce qui est pour moi¹. »

Nous n'accusons point Manchon de faux dans ses écritures ; nous admettons qu'il n'a pas été le docile instrument de toutes les volontés de l'évêque, qu'il a su même lui résister quelquefois, bien qu'il ait eu beau jeu de l'affirmer au procès de réhabilitation : mais en présence de ces faits constants, il est difficile de dire que l'on tient de lui une rédaction rigoureusement exacte, et que jamais il n'a rien concédé à la colère d'un homme dont la violence envers ceux qui avaient l'air de ne point penser comme lui, est attestée

pour des faits bien moins graves. Un jour que l'huissier Massieu ramenait Jeanne en prison, un prêtre lui ayant demandé : « Que te semble de ses réponses ? Sera-t-elle arse (brûlée) ? » il avait répondu : « Jusqu'ici je n'ai vu que bien et honneur en elle ; mais je ne sais ce qu'elle sera à la fin ; Dieu le sache ! » Sa réponse fut rapportée ; il fut mandé par l'évêque, qui lui dit de bien prendre garde, ou qu'on le ferait boire plus que de raison. Et il déclare que, sans le greffier Manchon, il n'eût point échappé. Manchon qui l'ex-cusa dut profiter de la leçon pour lui-même¹.

Concluons donc : le procès-verbal n'offre pas ces caractères assurés de sincérité qu'on doit attendre de la justice : le juge lui-même a pesé sur la rédaction pour la corrompre et l'altérer. Que s'il n'a pu y réussir complètement, c'est qu'ayant pris pour greffier principal un prêtre, greffier de Rouen, il s'est trouvé aux prises avec les habitudes honnêtes d'un homme qui savait les devoirs de sa charge, et y demeura généralement fidèle, sans toutefois se défendre toujours des influences parmi lesquelles il écrivait. On doit donc prendre avec défiance certaines réponses où le tour de la phrase peut changer le sens de la pensée, quand une altération de ce genre est si facilement concevable avec les obsessions ou les préoccupations du moment. Mais cette réserve faite, nous acceptons les procès-verbaux comme base de notre jugement. Il y a dans Jeanne d'Arc une telle force de raison, une telle vigueur de réplique, que

sa parole, comme un glaive aigu, traverse les replis du texte dûment collationné par Manchon, Taquel et Boisguillaume; il y a de telles illuminations dans ses réponses que, malgré les voiles de ce résumé si habilement serré, on en est encore ébloui.



APPENDICES.

APPENDICES.

I

Forces engagées dans l'attaque et dans la défense d'Orléans.

Le relevé des indications du Journal du siège, en supposant qu'Orléans avait 400 hommes de garnison au commencement, ne porte pas au delà de 5876 le nombre de ceux qui y entrèrent avant l'arrivée de la Pucelle, selon les calculs de M. Jollois (*Hist. du siège d'Orléans*, p. 42); mais ce nombre est trop fort. On ne peut regarder comme acquis à la défense ceux qui ne firent que passer par la ville pour la bataille de Rouvray, au nombre de 15 à 1600, et il est assez probable que le comte de Clermont, après la bataille, n'amena pas beaucoup plus de monde dans la ville qu'il n'en emmena deux ou trois jours après (2000) : car le nombre de tous les combattants réunis est évalué par le Journal du siège (p. 122) à 3 ou 4000 avant la bataille; 400 périrent, plusieurs purent se disperser. Il y a donc à

retrancher, du nombre de M. Jollois, les 1600 hommes qui passent pour aller à Rouvray, et les 2000 hommes que le comte de Clermont emmène : reste 2276 hommes. Il n'est pas nécessaire de dire qu'on n'y compta jamais autant d'hommes en même temps : 650 hommes n'y vinrent que sur la fin d'avril, peu de temps avant Jeanne d'Arc. La principale défense fut donc toujours dans la bourgeoisie, qui, à raison de 30 000 hommes, pouvait fournir 5000 combattants. — Les Anglais avaient laissé 500 hommes aux Tourelles avant d'en partir le 8 novembre, et ils y envoyèrent un renfort de 300 hommes au 1^{er} décembre. Ils étaient venus au nombre de 2500 au 31 de ce mois, pour commencer le siège par la rive droite; et ils reçurent ensuite 1200 hommes amenés par Falstolf le 16 janvier, et 1500 autres amenés par le même le 17 février, après la bataille des Harengs : ajoutez-y 40 hommes venus le 7 mars, les renforts tirés de Jargeau et des garnisons de la Beauce le 8 mars, que M. Jollois porte approximativement à 2000 hommes, et enfin 1400 hommes qui purent s'adjoindre comme escorte à divers convois, et vous aurez un total de 9440, sans les Bourguignons que le duc de Bourgogne rappela, et qu'on évalue à 1500 hommes. (Voy. la note de M. Jollois, *Siège d'Orléans*, p. 44.)

II

Sur le nom de Jeanne d'Arc.

Dans un article du *Journal de l'Institut historique*, et dans un mémoire plus étendu intitulé *Nouvelles recherches sur la famille et le nom de Jeanne Darc*, M. Vallet de Viriville, à qui l'on doit tant de savantes études sur le xv^e siècle, a montré que le nom de Jeanne d'Arc s'était écrit constamment

jusqu'en 1576, *Darc*, et que c'est seulement depuis le *xvii^e* siècle que la forme *d'Arc* a prévalu : en conséquence, il a proposé de revenir à l'ancienne forme, et il a été suivi par MM. Michelet, Henri Martin et plusieurs autres. Mais lui-même reconnaît que l'étymologie la plus probable du nom est le substantif *Arc*¹ : c'est celle qui était du moins adoptée dans la famille, puisque, au rapport de Charles du Lis, issu du plus jeune frère de Jeanne d'Arc (Pierre d'Arc), Jacques d'Arc, père de la Pucelle, avait pour armoiries, ou, pour nous servir d'un mot moins ambitieux, pour signet ou pour sceau, « un arc bandé de trois flèches. » Jean du Lis, fils puîné de Pierre d'Arc, laissant à son aîné les armes que Jeanne et ses frères avaient obtenues de Charles VII², s'était contenté de retenir ces « armoiries anciennes de la famille, auxquelles il ajouta le timbre comme écuyer, et le chef d'un lion passant, à cause de la province à laquelle son roi (Louis XI) l'avait habitué (l'Artois)³ : » c'étaient celles que Charles du Lis, son arrière-petit-fils, portait encore en 1612⁴, et auxquelles il obtint de Louis XII la faveur de

1. *Nouvelles recherches*, p. 41.

2. « Elles sont, » disent les lettres patentes de Louis XII, « blasonnées d'un escu d'azur à deux fleurs de lys d'or, et une espée d'argent à la garde dorée, la pointe en haut férue en une couronne d'or. » (*Procès*, t. V, p. 227.)

3. *Traité sommaire, tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans* (1612 et 1628), p. 37. « Dès le *xiv^e* siècle, des familles ou des individus plus ou moins considérables, quoique non nobles, tels que pouvait l'être à cette époque la famille Darc, se servaient pour leurs signets ou sceaux, etc., de marques ou insignes personnels et distincts. Ces marques se groupaient et se figuraient exactement comme des armoiries, à la seule exception du timbre ou heaume, lequel étant essentiellement militaire, faisait le complément caractéristique du blason. » Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches*, p. 24.

4. « D'azur à l'arc d'or, mis en fasce, chargé de trois flèches entrecroisées, les pointes en haut férues, deux d'or, ferrées et plumetées d'argent; et une d'argent, ferrée et plumetée d'or, et le chef d'argent au lion passant de gueule. » *Lettres patentes de Louis XII* (t. V, p. 228.)

joindre, écartelées dans le même écusson, à l'extinction de la branche aînée, les armes reçues de Charles VII. Quoi qu'il en soit de l'étymologie et de l'origine même de ce blason rustique, c'était au moins le sens que la famille, dès avant Jeanne d'Arc, ou tout au moins avant la fin du siècle où elle vécut, attachait à son nom ; et dès lors il est bien légitime de l'écrire selon qu'elle l'entendait. Elle l'écrivait *Darc*, et on le dut écrire ainsi tant que la particule, après l'élision, s'unit à la voyelle initiale du mot suivant, sans apostrophe ; mais depuis que ce signe est devenu en usage, on a le droit de l'appliquer à ce nom comme aux autres ; ou, pour être conséquent, il faudrait écrire, comme autrefois, Dharcourt, Darmagnac, etc. : car peu importe que le mot exprime un lieu ou autre chose. En employant la forme *d'Arc*, on peut être assuré qu'on ne fait pas autre chose que ce qu'eût fait la famille au temps où elle prenait l'arc pour emblème, si l'apostrophe eût été alors usitée. C'est donc par une fausse fidélité à l'ancienne orthographe, que Charles du Lis écrivait ce nom comme il le trouvait dans les pièces du temps ; et les pièces officielles ne font pas même autorité en cette matière : le nom *du Lis*, que cet héritier de la famille de Jeanne d'Arc écrit constamment en deux mots, selon l'étymologie, se trouve écrit *Dulis* dans les lettres patentes qu'il obtint de Louis XII pour réunir dans un même écusson les armoiries de sa famille. Nous nous conformerons donc à l'usage suivi depuis, et consacré, on le peut dire, par le livre qui sera désormais la source de toute histoire de Jeanne d'Arc : l'édition des deux *Procès*, par M. J. Quicherat.

Un mot encore, non plus sur le nom, mais sur le prénom de Jeanne. M. Michelet est tenté d'y voir une prédestination au mysticisme : « Il semble, dit-il, annoncer dans les familles qui le donnaient à leurs enfants, une sorte de tendance mystique ; » et il cite, parmi les hommes célèbres qui ont porté ce nom au moyen âge, Jean de Parme, Jean Fidenza (saint

Bonaventure), Jean Gerson, Jean Petit, etc. (*Hist. de France*, t. V, p. 51.) Pour le nom de Jeanne, porté par la Pucelle, on pourrait citer plus justement Jean Moreau, Jean Le Langart, Jean Rainguesson, et Jean Barrey, qui furent ses parrains; Jeanne Thiesselin, Jeanne Thévenin et Jeanne Le-maire Aubéry, qui, avec deux ou trois autres, furent ses marraines (on sait que l'usage était d'en prendre plusieurs). Quant aux parents de Jeanne, une chose diminue l'idée qu'on voudrait se faire de leur mysticité : c'est que s'ils ont choisi, avec ce patron, ces parrains et marraines pour leur fille, et nommé encore un de leurs fils Jean, le père s'appelait Jacques et le fils aîné Jacques, nonobstant « l'opposition de Jean et de Jacques » signalée par M. Michelet au tome IV de son histoire.

III

Sur le pays de Jeanne d'Arc.

On a disputé sur la nationalité de Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc était-elle Lorraine, était-elle Française¹? Il semble étrange qu'on ait pu poser cette question. Toute l'histoire de Jeanne d'Arc prouve assez qu'elle appartient à la France, et il importe médiocrement que la limite entre le comté de Bar et la Champagne ait été en deçà ou au delà de la maison où la Pucelle est née. Mais pour ceux qui auraient quelque scrupule à cet égard, il a été établi que Domremy se partageant entre les deux pays, la partie où l'on retrouve encore la maison de Jeanne d'Arc était sur le terri-

1. Dans le premier sens, M. Lepage (Nancy, 1852); dans l'autre, M. Renard (Chaumont, 1853). Voy. M. Vallet de Viriville, *Athenæum français*, 10 juin 1854, p. 528.

toire de la France. Le fait de la nationalité de Jeanne d'Arc, en laissant de côté ces minuties, est d'ailleurs établi par l'enquête anglaise au procès de condamnation : « Et est oriunda in villa de Grus, patre Jacobo d'Arc, matre Ysabella, ejus uxore ; nutrita in juventute usque ad xviii annum ætatis ejus vel eo circa, in villa de Dompreni super fluvium Mosæ, diocesis Tullensis, in bailliviatu de *Chau-mont-en-Bassigny* et præpositura de *Monteclera et d'Andelo*. » T. I, p. 209. (Monteclaire est une colline voisine d'Andelot.) Une autre preuve décisive que son pays natal appartenait à la France (et cette preuve était déjà donnée par Charles du Lis, *Traité sommaire*, p. 3-4), c'est que Charles VII, en considération de ses services, accorda (Château-Thierry, 31 juillet 1429) exemption d'impôts à Domremy et à Greux (c'étaient comme deux parties du même village); et Domremy en profita jusqu'au jour où, pour résoudre une question de frontière, on le céda à la Lorraine (15 février 1571). Quand la Lorraine, à son tour, fut réunie à la France (1766), les habitants de Domremy sollicitèrent en leur faveur le rétablissement du privilège dont ceux de Greux, qui n'avaient pas cessé d'être Français, continuaient de jouir, et ils envoyèrent à l'appui de leur demande la copie authentique de la charte royale ¹. Cette requête amena un échange de notes entre l'intendant de la généralité de la Lorraine et du Barrois et le contrôleur général, et eut pour résultat de faire retirer le privilège aux habitants de Greux, sans qu'il fût rendu aux habitants de Domremy (1776). Voy. Vallet de Viriville, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France* (1854), p. 103 et suiv.

1. Cette copie est aujourd'hui aux Archives, *Sect. doman.* H. 1535. 3. M. Vallet de Viriville en a donné le texte dans la *Bibl. de l'école des Chartes* 3^e série (1854), t. V, p. 271.

IV

Étendard de Jeanne d'Arc.

Il y a quelques diversités dans les descriptions qui nous sont faites de l'étendard de la Pucelle. Jeanne d'Arc dit elle-même qu'il était blanc et semé de lis; qu'on y voyait le monde et deux anges aux côtés avec cette inscription : JESUS, MARIA. « Respondit quod habebat vexillum (Gallice, *estendart ou banière*) cujus campus erat seminatus liliis; et erat ibi mundus figuratus, et duo angeli a lateribus; eratque coloris albi de tela alba vel boucassino, erantque ibi scripta ista nomina JHESUS, MARIA, sicut ei videtur, et erat fimbriatum de serico. » (T. I, p. 78.) Cette expression *le monde*, est expliquée un peu plus loin : c'est *Dieu tenant le monde* : « Deum tenentem mundum, et duos angelos; — Regem cœli » (*Ibid.*, p. 117); cf, p. 181 : « Ipsa fecit ibi fieri istam figuram Dei et angelorum, » et dans le 58^e des articles proposés contre elle : « Fecit depingi vexillum suum, ac in eo describi duos angelos assistentes Deo tenenti mundum in manu sua, cum his nominibus JHESUS, MARIA, et aliis picturis. » (*Ibid.*, p. 300.) Selon Jeanne d'Arc, la principale figure est donc Notre-Seigneur; selon le Journal du siège, il semble que ce soit la sainte Vierge. Il dit de Jeanne à son entrée dans Orléans : « Et faisoit porter devant elle un estendard qui estoit pareillement blanc, ouquel avoit deux anges tenant chacun une fleur de lis en leur main; et ou panon estoit paincte comme une Annonciation (c'est l'image de Notre-Dame ayant devant elle ung ange luy présentant ung liz). » (T. IV, p. 152). Mais la description est double et incomplète : l'auteur décrit incomplètement le

côté principal, le seul dont Jeanne ait parlé ; et il décrit de plus le revers, car l'étendard était peint sur les deux faces. C'est ce qui résulte du témoignage de Perceval de Cagny : « La Pucelle print son estendart ouquel estoit empainturé Dieu en sa majesté, et de l'austre costé... et ung escu de France tenu par deux anges. » (T. IV, p. 12.) La lacune, comme le remarque M. J. Quicherat, peut être remplie au moyen de l'indication donnée plus haut par l'historien : « Elle fist faire ung estandart ouquel estoit l'image de Notre-Dame. » (*Ibid.*, p. 5.) Car on ne peut entendre par là cette autre bannière confiée à Pasquerel et aux prêtres ; ou bien il faudrait prendre dans le même sens la bannière décrite par le Journal du siège à l'entrée de Jeanne : or, la bannière des prêtres accompagnait alors les troupes qui étaient allées passer la Loire à Blois ; et l'on sait d'ailleurs, par le témoignage de Pasquerel, qu'on y voyait l'image du crucifix. (T. III, p. 104). Telles étaient donc, dans leurs traits principaux, les peintures de l'étendard de Jeanne d'Arc. Les autres témoignages ne font que les reproduire en résumé, ou y joindre quelques traits accessoires. La Chronique de la Pucelle se borne à dire : « Un estendart blanc auquel elle fist pourtraire la représentation du saint Sauveur et de deux anges. » (T. IV, p. 215.) Pasquerel ne parle que d'un ange tenant un lis que bénissait le Seigneur, siégeant sur les nuées : « In quo depingebatur imago Salvatoris nostri sedentis in judicio in nubibus coeli, et erat quidam angelus depictus tenens in suis manibus florem lilii quem benedicebat imago. » (T. III p. 103.) Eberhard de Windecken, trésorier de l'empereur Sigismond, qui doit écrire d'après les relations officielles venues de France, modifie simplement l'attitude du Sauveur : « Une bannière de soie blanche sur laquelle était peint Notre-Seigneur Dieu, assis sur l'arc en ciel, montrant ses plaies, et ayant de chaque côté un ange qui tenait un lis à la main. » (T. IV, p. 490.) Dunois, par une confusion évi-

dente, dit que c'était le Seigneur qui tenait le lis : « Vexillum.... album.... in quo erat figura Domini nostri, tenens florem lilii in manu sua. » (T. III, p. 7.)

Une addition, ou, pour mieux dire, une modification plus considérable aux descriptions connues, est celle que M. de Certain a tirée du *Mystère du siège d'Orléans*, mystère qu'il est à la veille de publier et dont il a donné ce fragment dans la Bibliothèque de l'École des Chartes (mars-avril 1859), à l'occasion d'une tapisserie où Jeanne d'Arc est représentée visitant le roi à Chinon (cette tapisserie a été offerte par M. d'Azeglio au musée historique d'Orléans). Voici comme la bannière y est représentée :

Un estendart avoir je vueil
 Tout blanc, sans nulle autre couleur,
 Ou dedans sera un souleil
 Reluisant ainsi qu'en chaleur;
 Et ou milieu en grant honneur
 En lectre d'or escript sera
 Ces deux mots de digne valeur
 Qui sont cest : AVE MARIA.
 Et au-dessus notablement
 Sera une Majesté
 Pourtraicte bien et jolyment
 Faicte de grant auctorité.
 Aux deux coustés seront assis
 Deux anges, que chascun tiendra
 En leur main une fleur de liz,
 L'autre le soleil soustiendra.

On voit combien de traits de fantaisie l'auteur a joints à quelques traits exacts. M. de Certain me paraît expliquer fort bien comment Jeanne n'a parlé que d'un côté de son étendard. Elle n'a pas l'habitude de répondre à ses juges plus qu'ils ne lui demandent, et ils ne lui ont pas demandé

si l'étendard était peint de deux côtés. Mais il diminue trop l'autorité de sa description, sous prétexte que « la simple jeune fille n'avait pas acquis une grande connaissance des choses d'art. » Elle avait pu, en commandant son étendard au peintre, ne pas lui marquer fort exactement l'ordonnance du sujet ; mais l'ouvrage fait, elle savait aussi bien et mieux que personne ce qu'il représentait.

Aux descriptions données, ajoutons celles des lettres patentes de Louis XII sur les armoiries de la Pucelle, quelque peu officielle que soit cette pièce en cette matière. Il y est dit qu'« elle estoit de toile blanche semée de fleurs de lis d'or avec la figure d'un ange qui présentoit un lis à Dieu porté par la vierge sa mère. » (*Procès*, t. V, p. 229.) — On trouve dans les comptes le nom du peintre et ce qui lui fut payé pour les deux étendards : « Et à Hauves Poulnoir, peintre demourant à Tours, pour avoir paint et baillee estoffes pour ung grand estandart et ung petit pour la Pucelle, 25 livres tournois (141 fr.). » T. V, p. 258.

V

Lettre de Jeanne aux habitants de Tournai.

(25 juin 1429.)

« † Jhesus, † Maria.

« Gentilz loiaux Franchois de la ville de Tournay, la Pucelle vous faict savoir des nouvelles de par dechà que en viii jours elle a cachié les Anglois hors de toutez les places qu'ilz tenoient sur la rivire de Loire, par assaut ou aultrement ; où il en a eu mains mors et prinz, et lez a desconfis en bataille. Et croiés que le conte de Suffort (Suffolk), Lapouille

(Pole) son frère, le sire de Tallebord (Talbot), le sire de **Scallez** (Scales), et messires Jehan Falscof (Falstolf) et plusieurs chevaliers et capitainez ont esté prinz, et le frère du conte de Suffort et Glasdas mors. Maintenez vous bien loiaux Franchois, je vous en pry, et vous pry et vous requiers que vous soiés tous prestz de venir au sacre du gentil roy Charles à Rains où nous serons briefment, et venés au devant de nous quand vous saurés que nous aprocherons. A Dieu vous commans, Dieu soit garde de vous et vous doinst sa grace que vous puissiés maintenir la bonne querelle du royaume de France. Escript à Gien le xxv^e jour de juing. » — *Sur l'adresse* : « Aux loiaux Franchois de la ville de Tournay. » — (*Procès*, t. V, p. 125, tirée des *Archives du Nord*, nouvelle série, t. I, p. 520.)

VI

Lettre de Jeanne aux habitants de Troyes
(4 juillet 1429.)

« Jhesus, † Maria.

« Très chiers et bons amis, s'il ne tient à vous, seigneurs, bourgeois et habitans de la ville de Troies, Jehanne la Pucelle vous mande et fait sçavoir de par le roy du ciel, son droitturier et souverain seigneur, duquel elle est chascun jour en son service roial, que vous fassiés vraye obéissance et recongnoissance au gentil roy de France quy sera bien brief à Reins et à Paris, quy que vienne contre, et en ses bonnes villes du saint royaume, à l'ayde du roy Jhesus. Loiaulx François, venés au devant du roy Charles et qu'il n'y ait point de faulte; et ne vous doubtés de voz corps ne

de voz biens, se ainsi le faictes. Et se ainsi ne le faictes, je vous promectz et certiffie sur voz vies que nous entrerons à l'ayde de Dieu en toutes les villes quy doibvent estre du saint royaulme, et y ferons bonne paix fermes, quy que vienne contre. A Dieu vous commant, Dieu soit garde de vous, s'il luy plaist. Responce brief. Devant la cité de Troyes, escrit à Saint-Fale, le mardy quatriesme jour de juillet. »

Au dos desquelles lectres estoit escrit : « Aux seigneurs bourgeois de la cité de Troyes. » (*Procès*, t. IV, p. 287-288.)

VII

Christine de Pisan.

Dans un petit poëme, écrit à l'âge de soixante-sept ans, après avoir rappelé l'exil du roi, elle exprime sa joie de le voir enfin revenir :

L'an mil quatre cens vingt et neuf
Reprint à luire li soleil,
Il ramene le bon temps neuf.

Elle entreprend de raconter ce miracle :

Chose est bien digne de mémoire
Que Dieu, par une vierge tendre,
Ait adès voulu (chose est voire)
Sur France si grant grace estendre.

Tu, Johanne, de bonne heure née,
Benoist soit cil qui te créa !

Elle cite Moïse délivrant Israël ; Josué :

Il estoit homme
Fort et puissant. Mais tout en somme
Veci femme, simple bergière
Plus preux qu'onc homs ne fut à Romme.
Quant à Dieu, c'est chose légère.

Gédéon, Esther, Judith et Débora ; mais Dieu a fait plus encore par la Pucelle :

Car Merlin, et Sebile et Bede,
Plus de cinq cens a la veirent
En esperit.

Elle rappelle le siège d'Orléans :

Héel quel honneur au féminin
Sexe!...
Une fillete de seize ans
(N'est-ce pas chose fors nature?).
A qui armes ne sont pesans,
Ains semble que sa norriture
Y soit, tant y est fort et dure.

Si rabaissez, Anglois, vos cornes,
Car jamais n'aurez beau gibier
En France, ne menez vos sornes ;
Matez estes en l'eschiquier.
Vous ne pensiez pas l'autrier
Où tant vous monstriez perilleux ;
Mais n'estiez encour ou sentier
Où Dieu abat les orgueilleux.

Jà cuidiés France avoir gaingnée,
Et qu'elle vous deust demourer.
Autrement va, faulse mesgnée!
Vous irés ailleurs tabourer,

Se ne voulez assavourer
 La mort, comme vos compaignons,
 Que loups porroient bien devourer,
 Car mors gisent par les sillons.

Et sachez que, par elle, Anglois
 Seront mis jus sans relever,
 Car Dieu le veult, qui ot les voix
 Des bons qu'ils ont voulu grever.
 Le sanc des occis sans lever
 Crie contre eulz. Dieu ne veult plus
 Le souffrir; ains les resprouver
 Comme mauvais, il est conclus.

Elle entrevoit un plus vaste horizon :

En chrestienté et en l'Eglise
 Sera par elle mis concorde.

.

Des Sarrasins fera essart
 En conquerant la Sainte Terre.

Mais le sentiment national la ramène aux Anglais :

Si est tout le mains qu'affaire ait
 Que destruire l'Englescherie

.

Le temps advenir mocquerie
 En sera faict : jus sont rué.

Elle interpelle les Français rebelles :

Ne voiez-vous qu'il vous fust mieulx
 Estre alez droit que le revers
 Pour devenir aux Anglais serfs ?

Mais maintenant le roi est sacré :

A très grant triumphe et puissance,
 Fu Charles couronné à Rains.

Elle ne doute point que la France ne lui revienne :

Avecques lui la Pucellette,
En retournant par son païs,
Cité, ne chastel, ne villette
Ne remaint. Amez ou hays
Qu'ils soient, ou soient esbaïs,
Ou asseurez, les habitans
Se rendent; pou sont envahys
Tant sont sa puissance doubtans!

Paris pourtant lui donne quelque inquiétude :

• Ne sçai se Paris se tendra,
Car encoures n'y sont-ilz mie,
Ne se la Pucelle attendra.

Mais elle ne s'y arrête pas :

Car ens entrera, qui qu'en groingne :
La Pucelle lui a promis.
Paris, tu cuides que Bourgoigne
Defende qu'il ne soit ens mis ?
Non fera, car ses ennemis
Point ne se fait. Nul n'est puissance
Qui l'en gardast, et tu soubmis
Seras et ton outrecuidance.

Elle date sa pièce :

• L'an dessusdit mil quatre cens
Et vingt et neuf, le jour où fine
Le mois de juillet.

(*Procès*, t. V, p. 4 et suiv.)

VIII

Lettre de Jeanne au duc de Bourgogne.

(17 juillet 1429.)

« † Jhesus Maria. — Hault et redoubté prince, duc de Bourgoingne, Jehanne la Pucelle vous requiert de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, que le roy de France et vous, faciez bonne paix ferme, qui dure longuement. Pardonnez l'un à l'autre de bon cuer, entièrement, ainsi que doivent faire loyaulx chrestians; et s'il vous plaist à guerroyer, si alez sur les Sarrazins. Prince de Bourgoingne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que requérir vous puis, que ne guerroyez plus ou saint royaume de France, et faictes retraire incontinent et briefment voz gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit saint royaume; et de la part du gentil roy de France, il est prest de faire paix à vous, sauve son honneur, s'il ne tient en vous. Et vous faiz à savoir de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur et sur voz vie, que vous n'y gagnerez point bataille à l'encontre des loyaulx François, et que tous ceulx qui guerroyent oudit saint royaume de France, guerroyent contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain seigneur. Et vous prie et requiers à jointes mains, que ne faictes nulle bataille ne ne guerroyez contre nous, vous, voz gens ou subgiez; et croiez seurement que, quelque nombre de gens que amenez contre nous, qu'ilz n'y gagneront mie, et sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu de ceulx qui y vendront contre nous. Et a trois semaines que je vous avoye escript et envoié bonnes lettres

par ung hérault, que feussiez au sacre du roy qui, aujourd'hui dimanche xvij^e jour de ce présent mois de juillet, ce fait en la cité de Reims : dont je n'ay eu point de response, ne m'ouy oncques puis nouvelles dudit hérault. A Dieu vous commens et soit garde de vous, s'il lui plaist; et prie Dieu qu'il y mette bonne pais. Escript audit lieu de Reims, ledit xvij^e jour de juillet. »

Sur l'adresse : « Au duc de Bourgoigne. » (*Procès*, t. V, p. 126. L'original est encore aux archives de Lille.)

IX

Lettre de Jeanne aux habitants de Reims.

(5 août 1429.)

« Mes chiers et bons amis, les bons et loyaux François de la cité de Rains, Jehanne la Pucelle vous faict à savoir de ses nouvelles, et vous prie et vous requiert que vous ne faictes nul doute en la bonne querelle que elle mayne pour le sang royal; et je vous promet et certiffy que je ne vous abandoneray point tant que je vivray. Et est vray que le roy a faict trêves au duc de Bourgogne quinze jours durant, par ainsi qu'il ly doibt rendre la cité de Paris paisiblement au chieff de quinze jour. Cependant ne vous donnés nule merveille se je ne y entre si brieffvement, combien que des trêves qui ainsi sont faictes, je ne soy point contente et ne sçay si je les tendroy; mais si je les tiens, ce sera seulement pour garder l'honneur du roy; combien aussy que ilz ne rabuseront point le sang royal, car je tiendray et maintiendray ensemble l'armée du roy pour estre toute preste au chief desdictz quinze jours, s'ils ne font la paix. Pour ce, mes très chiers et parfaicts amis, je vous prie que vous ne

vous en donnés malaise tant comme je vivray, mez vous requiers que vous faictes bon guet et gardez la bonne cité du roy ; et me faictes savoir scil y a nuls triteurs qui vous veullent grever, et au plus brief que je pourray, je les en osteray ; et me faictes savoir de vos nouvelles. A Dieu vous commande qui soit garde de vous.

« Escript ce vendredy, cinquiesme jour d'aoust, emprés un logis sur champ ou chemin de Paris. »

Sur l'adresse : « Aux loyaux Francxois habitans en la ville de Rains. » (*Procès*, t. V, p. 139.)

X

Lettre de Jeanne aux habitants de Riom.
novembre 1429.)

« Chers et bons amis, vous savez bien comment la ville de Saint-Pierre le Moustier a esté prinse d'assault ; et, à l'aide de Dieu, ay entencion de faire vuider les autres places qui sont contraires au roy ; mais pour ce que grant despense de pouldres, trait et autres habillemens de guerre a esté faicte devant ladicte ville, et que petilement les seigneurs qui sont en ceste ville et moy en sommes pourvez pour aler mettre le siège devant la Charité, où nous alons présentement : je vous prie sur tant que vous aymez le bien et honneur du roy et aussi de tous les autres de par deçà, que vueillez incontinant envoyer et aider pour ledit siège, de pouldres, salpestre, souffre, trait, arbelestres fortes et d'autres habillemens de guerre. Et en ce faictes tant que, par faulte desdictes pouldres et autres habillemens de guerre, la chose ne soit longue, et que on ne vous puisse dire en ce estre négligens ou refusans. Chiers et bons amis,

Nostre Sire soit garde de vous. Escript à Molins, le neufviesme jour de novembre. » — *Signé* : « Jehanne. »

Sur l'adresse : « A mes chers et bons amis, les gens d'Église, bourgeois et habitans de la ville de Rion. » (*Procès*, t. V, p. 147.)

XI

Lettre de Jeanne aux habitants de Reims.

(16 mars 1430.)

« Très chiers et bien amés et bien desirés à veoir Jehanne la Pucelle ay recue vous letres faissent mancion que vous vous doptiés d'avoir le sciège. Veilhés savoir que vous n'arés point, si je les puis rencontrer; et si ainsi fut que je ne les rencontrasse, ne eux venissent devant vous, si vous fermés vous pourtes, car je serey bien brief vers vous; et sy eux y sont, je les ferey chausser leurs esperons si à aste qu'il ne sauront por ho les prendre, et leur seil (*essil*, destruction) y est si brief que ce sera bientost. Autre chouse que (ce) ne vous escry pour le present; mès que soyez toujours bons et loyals. Je pry à Dieu que vous yait en sa garde. Escript à Sully, le xvi^e jour de mars.

« Je vous mandesse anquores augunes nouvelles de quoy vous seriés bien joyeux; mais je doubte que les letres ne fussent prises en chemin et que l'on ne vit les dites nouvelles. — *Signé* : Jehanne. »

Sur l'adresse : « A mes très chiers et bons aimés, gens d'Église, bourgeois et autres habitans de la ville de Rains. »

Aux mêmes (28 mars).

« Très chiers et bons amis, plesse vous savoir que je ay rechu vous letres, lesquelles font mantion comment on a raporté au roy que dedens la bone cité de Rains il avait moult de mauvais. Si veulez savoir que c'est bien vray que on uy a raporté, voirement qu'il y en avoit beaucoup qui estoient d'une aliance, lesquelz estoient d'une aliance et qui devoient traïr la ville et mettre les Bourguignons dedens. Et depuis, le roy a bien seu le contraire, parce que vous lui en avez envoyé la certaineté : dont il est très contens de vous ; et croiez que vous estes bien en sa grasce ; et si vous aviez à besoingnier, il vous secourroit, quant au regard du siege ; et cognoie bien que vous avez moult à souffrir pour la durté que vous font ces traitez Bourguignons adversaires ; si vous en delivrera au plesir Dieu bien brief, c'est assavoir le plus tost que fere se pourra. Si vous pris et requier, très chiers amis, etc., » (voy. ci-dessus, p. 181). (*Procès*, t. V, p. 160-162.)



NOTES

NOTES.

INTRODUCTION.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Page xix, note 1.

Convention entré le roi (Philippe VI) et le duc de Normandie (Jean, fils du roi) pour la conquête de l'Angleterre : Bois de Vincennes, le 23 mars, l'an 38 (1339.) Rymer, t. V, p. 504.

Page xxiv, note 1.

Sur l'état de la Normandie à l'époque de l'invasion des Anglais, voy. Thom. Basin (le faux Amelgard), *Hist. de Ch. VII*, liv. I, ch. II (publié par M. J. Quicherat). Dans la plupart des villes, dit-il, si les capitaines n'eussent fermé les portes, les habitants se seraient enfuis : « Populus enim terræ longa tunc pace simul cum servitute imbellis et simplex nimis erat, æstimantibus pluribus non Anglos gentem atque homines esse, sed immanes quasdam atque ferocissimas beluas, quæ ad devorandum populum sese effunderent. »

Page xxviii, note 1.

La Hire : Chron. de Jacques le Bouvier, dit Berri, ap. Godefroy, *Vie de Charles VII*, p. 495.

Page xxx, note 1.

États et Parlement : Les états, réunis en octobre 1428 à Chignon, demandèrent et obtinrent la réunion du parlement de Toulouse et de ce qui restait de celui de Paris, à Poitiers : *Ordonn.*, t. XIII, p. xii et 140.

Ibid., note 2.

Bataille de Verneuil : Thomas Basin (*Hist. de Charles VII*, liv. II, chap. iv) dit qu'au jugement des plus sages capitaines, la France trouva une compensation à ce revers dans l'entière destruction de ses auxiliaires écossais. Les Écossais s'étaient rendus insupportables par leurs pillages; mais on peut croire qu'ils avaient surtout excité la jalousie de ces capitaines par les faveurs dont Charles VII les avait comblés.

Page xxxii, note 1.

Mot de Tannegui du Chastel : Mémoires de Richemont, p. 718, Éd. Godefroy.

Page xxxiii, note 1.

Sur le caractère de la guerre et les excès du brigandage dans les parties de la France abandonnées aux Anglais, voy. Thom. Basin, *Hist. de Ch. VII*, liv. II, ch. vi. Voy. aussi, au ch. i du même livre, le tableau qu'il fait de la désolation du pays, de la Loire à la Seine et de la Seine à la Somme : « Si on cultivait encore la terre, ajoute-t-il, ce n'était qu'autour des villes et des châteaux, à la distance où, du haut de la tour, l'œil du guetteur pouvait apercevoir les brigands. Au son de la cloche ou de la trompe, il rappelait des champs ou des vignes dans la forteresse. Et cela était devenu si fréquent en mille endroits, qu'au signal du guetteur les bêtes de somme et les troupeaux, formés

par une longue habitude, accouraient tout effrayés au lieu de refuge, sans avoir besoin de conducteur. »

Page xxxvi, note 1.

Orléans : Jollois, *Histoire du siège d'Orléans* (1833, in-fol.), §§ 1 et 3, et les cartes jointes à cet excellent traité.

Page xxxvii, note 1.

Fortifications d'Orléans : Jollois, *ibid.*

Page xxxviii, note 1.

Progrès de Salisbury : Chronique de la Pucelle, ch. xxx et xxxiv de l'édition de M. Vallet de Viriville; et J. Chartier, p. 19 (Éd. Godefroy). — 1^{re} attaque contre Orléans : Chron. de la Pucelle, ch. xxxv.

Page xxxix, note 1.

Préparatifs des Orléanais : Religieux de Dumferling, dans l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*, par M. J. Quicherat, t. V, p. 341, et Monstrelet, II, 52; Cf. Lemaire, *Hist. et Antiq. de la ville d'Orléans*, ch. XL, p. 184 (1648); Lebrun des Charmettes, *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 117; Jollois, § 3, et J. Quicherat, *Histoire du siège d'Orléans*, petit in-18, 1854, p. 6. — *Gaucourt* : voy. M. J. Quicherat, note sur sa déposition au procès de réhabilitation, t. III, p. 16 (nous rappelons que les chiffres de tomes sans indication d'ouvrage renvoient à l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*, par M. J. Quicherat, 5 vol. in-8).

Page xl, note 1.

Journal du siège, dans l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc*, t. IV, p. 96-98; Chron. de la Pucelle, ch. xxxv.

Page xli, note 1.

Perte des Tourelles : Journal du siège (t. IV, p. 98); Chron. de la Pucelle, ch. xxxvi et xxxvii.

Page XLII, note 1.

Mort de Salisbury : Journal du siège (t. IV, p. 100); Chron. de la Pucelle, ch. xxxviii; J. Chartier, p. 27; Grafton, t. I, p. 577 (édit. 1809); Monstrelet, II, 49; Th. Basin, *Histoire de Charles VII*, liv. II, ch. vii : « Qui (lapis) ferramento allisus quo eadem muniebatur fenestra, et in parte divisus, in caput ipsius comitis prope alterum oculorum impegit eumque lethaliter vulneravit. » — *Glansdale* (Glacidas) : « Et disoit-on que ce siège se gouvernoit plus par lui que par nuls autres, combien qu'il ne fust pas de si grand estat que plusieurs des dessus nommés (Chartier, p. 18); » — « de haut courage, plein de toute tyrannie et orgueil (Chron. de la Pucelle, ch. xxxvii); » — « usa souvent de grands menaces, et s'alloit vantant par son orgueil, qu'il feroit tout meurtrir à son entrée dans la ville, tant hommes, que femmes, sans en espargner aucuns (*ibid.*). » — *Délibération des Anglais* : *ibid.* ch. xxxviii et Journal du siège (t. IV, p. 102).

Page XLIII, note 1.

Arrivée de Dunois : *Procès*, t. IV, p. 100 (Journal). Le bâtard d'Orléans sera quelquefois appelé par anticipation Dunois dans notre récit, comme il l'est dans les chroniqueurs qui ont écrit postérieurement à l'époque où il reçut du duc d'Orléans, son frère, le comté de ce nom (21 juillet 1439). Voy. Godefroy, *Vie de Charles VII*, p. 805.

Page XLIV, note 1.

Destruction des faubourgs : *Procès*, t. IV, p. 103 (Journal du siège). — *Arrivée de Talbot* : *ibid.* — *Canonnade* : *ibid.*, p. 103-105.

Page XLV, note 1.

Maître Jean : t. IV, p. 105 et 109 (Journal).

Page XLVI, note 1.

Suffolk : *ibid.*, p. 106 et Chronique de la Pucelle, ch. xxxix. — *Falstolf* : t. IV, p. 110 (Journal).

Page XLVII, note 1.

Forces des Anglais : 500 hommes aux Tourelles avec Glansdale, t. IV, p. 102; renfort de 300 hommes avec Talbot, 1^{er} décembre 1428, *ibid.*, p. 103; 2500 hommes avec Salisbury, à Saint-Laurent, 29 décembre, *ibid.*, p. 106; renfort de 1200 hommes avec Falstolf, le 16 janvier 1429, *ibid.*, p. 110. — *Forces des Orléanais* : Indépendamment de la population, évaluée à 5000 combattants, et de la garnison primitive d'environ 400 hommes : 800 hommes, 25 octobre 1428, *ibid.*, p. 101; 200, le 5 janvier 1429, *ibid.*, p. 108. Pour les renforts postérieurs, voy. ci-après et M. Jollois (*Hist. du siège d'Orléans*, p. 42).

Ibid., note 2.

Bizarreries du canon : Un boulet tombe sur une table entourée de cinq convives, sans autre effet que de briser le service; un autre tombe au milieu de cent personnes réunies, atteint l'une d'elles et lui emporte un soulier. (*Procès*, t. IV, p. 104 et 111.) — *Combats singuliers* : Un jour ce sont deux Gascons qui battent deux Anglais; un autre jour six Français qui défient six Anglais : les Anglais ne vinrent pas. (*Ibid.*, p. 106 et 111.) — *Combat de pages* : à coups de pierres : les petits Anglais y perdirent leur chef, les Français leur étendard. (*Ibid.*, p. 143 et 144.) — *Mort de Lancelot* : *ibid.*, p. 115.

Page XLVIII, note 1.

Nouveaux renforts à Orléans : 30 hommes d'armes ou 180 hommes, le 24 janvier, t. IV, p. 114 (Journal); 26 combattants le 5 février, *ibid.*, p. 116. — *Convois de vivres* : Les 3, 5, 10, 12, 25, 31 janvier; 25 février; 6, 7, 8 mars; 5, 16, 21 avril (voy. le Journal à ces dates). — *Affaire de l'île des Moulins* : *ibid.*, p. 112. — *Convois aux Anglais* : 7 et 19 avril; interceptés, 25 (18), 28 janvier et 27 avril (voy. le Journal à ces dates.)

Page XLIX, note 1.

Convoi de Falstolf : t. IV, p. 120 (Journal). Monstrelet (II, 56), dit quatre à cinq cents charrettes. — *Le comte de Clermont* : Chron. de la Pucelle, ch. XL, Berri, p. 376 (Éd. Godefroy.)

Page LI, note 1.

Arrivée des troupes à Orléans pour l'expédition projetée : T. IV, p. 118-120 (Journal). — *Préparatifs de la bataille* : *ibid.*, p. 120; Chron. de la Pucelle, et Monstrelet, l. l.

Page LII, note 1.

Bataille de Rouvray : *ibid.*

Ibid., note 2.

Le comte de Clermont à Orléans : mêmes citations. L'auteur de la Chronique de la Fête du 8 mai dit que les Orléanais, voyant que les fugitifs de Rouvray n'osaient combattre les Anglais, les invitèrent à sortir de la ville comme des bouches inutiles (t. V, p. 288). Il vaut mieux s'en rapporter au Journal qui dit que les Orléanais se montrèrent mécontents de ce départ (t. IV, p. 130).

Page LIV, note 1.

Ambassade au duc de Bourgogne : Journal, *ibid.* ; Chronique de la Pucelle, ch. XLI. — *Crue de la Loire* : Journal, p. 131.

Page LV, note 1.

Nouvelles bastilles : Journal, p. 134, 135, 138.

Page LVI, note 1.

Trou pratiqué au mur : T. IV, p. 134 (Journal). — *Bruit de trahison* : *ibid.*, p. 141. — *Échange de politesses entre les chefs* : Un jour (22 février) Suffolk fit offrir au bâtard d'Orléans un plat de figues, de raisin et de dattes, en le priant de lui envoyer de la panne noire (sorte de drap) pour faire une robe : politesse fort intéressée sans doute, car dans Orléans on ne manquait pas encore de vivres, et les Anglais pouvaient bien manquer de drap dans leur camp; mais le bâtard accueillit l'offre et la demande avec la même bonne grâce, *ibid.*, p. 131. — *Sorties* : Plusieurs fois les Orléanais pénétrèrent assez avant dans les bastilles pour rapporter en trophée des tasses d'argent, des robes fourrées de martre, sans compter les arcs, les

flèches et autres instruments de guerre (2 mars et 18 avril, t. IV, p. 132 et 147). — *Courses dans la campagne* : Un jour (12 avril), c'est une troupe qui, sortant de nuit, pénètre jusqu'à Saint-Marceau au Val de Loire, force l'église et y fait prisonniers 20 Anglais qu'elle ramène à Orléans; un autre jour (20 avril), un homme d'armes avec 20 compagnons arrive à Fleury-aux-Choux et y surprend les hommes qui la veille avaient amené des vivres aux bastilles anglaises. (*Ibid.*, p. 145.)

Page LVII, note 1.

Retour de l'ambassade envoyée au duc de Bourgogne : *ibid.*, p. 146; Monstrelet, II, 58; Chron. de la Pucelle, ch. XLI; Chartier, ap. Godefroy, *Hist. de Charles VII*, p. 18.

Page LVIII, note 1.

Rappel des Bourguignons : Journal et Chron. I. I.

Nous avons donné en appendice (I) l'état des forces des Anglais et des Orléanais au moment de l'arrivée de Jeanne d'Arc. (Voy. ci-dessus, p. 229.)

LIVRE PREMIER.

VAUCOULEURS.

Page 2, note 1.

Naissance de Jeanne d'Arc : Dans son interrogatoire du 21 février 1431, Jeanne dit qu'elle a environ dix-neuf ans. (*Procès*, t. I, p. 46.) La date de l'Épiphanie est donnée par la lettre de Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, du 21 juin 1429 (*ibid.* t. V, p. 116). Les traditions fabuleuses qu'il a recueillies sur la naissance de la Pucelle peuvent ren-

dre suspecte la désignation du jour. — *Patrie de son père* : « Traité sommaire tant du nom et des armes que de la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans » (par Charles du Lys), p. 7.

Page 2, note 2.

Condition de sa famille : Témoignages des gens du pays, *Procès*, t. II, p. 388, 393, 395, 397, 400, 401, 403.

Les lettres d'anoblissement données aux parents de Jeanne d'Arc supposent qu'ils pouvaient être d'origine servile: « non obstante quod ipsi forsan alterius quam liberæ conditionis existent. » (*Procès*, t. V, p. 152.) Mais cela est moins un témoignage sur leur origine, qu'une formule prévoyant tous les cas pour lever tous les obstacles: car la noblesse ne s'accordait communément qu'aux personnes de condition libre.

Nous avons traité, dans les appendices, du nom et du pays de Jeanne d'Arc (II et III); voy. ci-dessus, p. 230 et 233.

Ibid., note 3.

Son instruction religieuse : « Nec alibi didicit credentiam, nisi a præfata matre. » *Procès*, t. I, p. 47. (Les citations du tome I sont toutes du procès de condamnation.) Cf. les témoignages de Jean Moreau, t. II, p. 389, de Beatrix Estellin, p. 395, et des autres, p. 398, 403, 404, 418, 424.

Sur *les occupations de son enfance* : « Utrum in juventute didicerit aliquam artem: dixit quod sic, ad suendum pannos lineos et nendum » (t. I, p. 51); et les mêmes témoignages, t. II, p. 389, 390, 393, 396, 398, 400, etc. « Non erat remissa; laborabat libenter; nebat, ibat ad aratrum cum patre, tribulabat terram cum tribula, et alia domus necessaria faciebat; et aliquotiens animalia custodiebat, » p. 424 : — « prout pluries de nocte eam, in domo loquentis cum quadam filia sua nere vidit, » p. 409 et 420; — « laborabat, nebat, sarclabait, » p. 422, 423, 427, 462; — « libenter operabatur et videbat nutrituram bestiarum; libenter gubernabat animalia domus patris, nebat et necessaria domus faciebat, ibat ad aratrum, tribulatum, et ad turnum animalia custodiebat, » p. 433; cf. p. 404, 410, 413, 415, 420, etc. Le soin des

troupeaux doit se rapporter à sa première enfance : plus grande, elle s'occupait surtout des soins du ménage ; pour les troupeaux, c'était si peu son habitude de les garder, qu'elle-même déclare dans son procès que, si elle le fit, elle ne s'en souvient pas : « Vacabat circa negotia familiaria domus, nec ibat ad campos cum ovibus et aliis animalibus, » t. I, p. 51 (*Interr. du 22 févr.*) ; — « et quod postquam fuit grandior et quod habuit discretionem, non custodiebat animalia communiter, sed bene juvabat in conducendo ea ad prata, et ad unum castrum quod nominatur Insula, pro timore hominum armatorum ; sed non recordatur an in sua juvenili ætate custodiebat an non, » t. I, p. 66 (*Interr. du 24 févr.*).

Page 4, note 1.

Piété de Jeanne : Mêmes témoignages, t. II, p. 400, etc. « Dum erat in ecclesia, aliquotiens prona erat ante Crucifixum, et aliquando habebat manus junctas et fixas insimul, ac vultum et oculos erigendo ad crucifixum aut ad beatam Mariam, » t. II, p. 459 (Arnolin, prêtre.) — *Assiduité à la messe* : t. II, p. 390, 396, 398, 400. Si elle avait eu de l'argent, dit naïvement un des prêtres entendus, elle l'aurait donné à son curé pour dire des messes, t. II, p. 402 (Et. de Sionne). — *Pratique des sacrements* : t. II, p. 390, 394, 396, 399, 404, 415, 418, 432 ; Nicolas Bailly, qui fit l'enquête à Vaucouleurs, au nom de Pierre Cauchon, dit au procès de réhabilitation, qu'elle se confessait presque tous les mois, selon qu'il l'avait ouï dire de beaucoup d'habitants (t. II, p. 452). H. Arnolin, prêtre, la confessa trois fois en un carême, t. II, p. 459. — *Les complies et les cloches* : t. II, p. 393, 413, 420, 424. — *Des lunes* : on lit aussi *lanas* (de la laine). — *L'ermitage de Belmont* : t. II, p. 390, 404, 413, 420, 425, 433, 439 (témoins de Domrémy).

Ibid., note 2.

Sa dévotion : « Quod non erat sibi similis in dicta villa, » t. II, p. 402 (Et. de Sionne). — « Quod erat bona catholica, » quodque nunquam meliorem ipsa viderat, nec in sua parochia habebat, » p. 434 (Colin) ; — « et ipse et alii deridebant eam, »

p. 420 (J. Waterin); — « quod erat nimis devota, » p. 430 (Mengette) et 418 (Hauviette). — *Sa charité* : *Ibid.* p. 398 (Jeanette Thevenin); — « et faciebat hospitare pauperes, et volebat jacere in focario et quod pauperes cubarent in suo lecto, » p. 427 (Isabelle Gérardin). Un de ceux qu'elle soigna malades, en rend témoignage : « Dum erat puer, ipse infirmabatur, et ipsa Johanna ei consolabatur, » p. 424 (Musnier.)

Page 6, note 1.

L'arbre des dames : Voyez ce qu'en dit Jeanne elle-même, t. I, p. 67, et presque tous les témoins de l'enquête de Vaucouleurs au n° 9 de l'interrogatoire. — *Le beau may*, t. II, p. 67. — *L'arbre dominarum*, t. II, p. 394, 396, etc.; — *ad lobias dominarum*, p. 427, 430, etc.; — « tempore veris, quia tum est pulcra sicut lilia et est dispersa, ac folia et rami ejus veniunt usque ad terram, » t. II, p. 423. En 1628, Edmond Richer en parlait encore avec admiration. L'arbre n'existe plus; mais le souvenir s'en est gardé dans le pays (voy. la note de M. J. Quicherat, t. II, p. 390). — *Les seigneurs et les dames de Bourlemont* : p. 398, 404, 413, 427. — *Le chevalier Pierre Granier de Bourlemont et la fée* : p. 404. — *Les fées* : Jeanne rapporte au procès qu'elle a ouï dire de l'une de ses marraines qu'elle les y avait vues : « sed ipsa loquens nescit an utrum hoc esset verum vel non, » t. I, p. 67. Les témoins de la revision en parlent comme de chose qui n'arrive plus, t. II, p. 410, 420, 425, 440 : « Sed propter earum peccata nunc non vadunt, » p. 396 (Beatr. Estellin). — « Sed, ut dicitur, postquam evangelium beati Johannis legitur et dicitur, amplius non vadunt, » p. 391 (J. Moreau).

Divertissement des jeunes gens : p. 390, 394, 400, 407, 423, 425, 427, 430, 434 (témoins de Vaucouleurs).

Ibid., note 2.

Jeanne à l'arbre des dames, t. II, p. 407 (Th. Le Royer), 430 (Mengette); « non tripudiabat, ita quod sæpe ab aliis juvenculis et aliis causabatur, » p. 427 (Isab. Gérardin). Jeanne elle-même dit qu'elle a bien pu y danser aussi; mais

qu'elle y a plus chanté que dansé : « Et nescit quod, postquam habuit discretionem, ipsa tripudiaverit juxta illam arborem ; sed aliquando bene potuit ibi tripudiare cum pueris, et plus ibi cantavit quam tripudiaverit, » t. I, p. 68. — « Et faciebat apud arborem sarta pro imagine beatæ Mariæ de Dompreni, » *ibid.* p. 67.

Page 8, note 1.

Superstitions : Jeanne ne nie pas théoriquement l'existence des fées ou des êtres surnaturels, pas plus que personne en son temps ; mais elle dit qu'elle n'en a jamais vu à l'arbre des Dames, et ne sait si elle en a vu ailleurs (t. I, p. 67) ; car elle déclare qu'elle ne sait ce que c'est (t. I, p. 209) ; et pour ce qu'on raconte de ceux qui vont en l'erre (qui errant) avec les fées, elle ajoute qu'elle n'en sait rien, qu'elle en a entendu parler et n'y croit pas, estimant que c'est sortilège. Après cela, comment M. Henri Martin peut-il parler « des fées qu'elle croyait entrevoir ? » (*Histoire de France*, t. VI, p. 140.) Avec ce passage (*Procès*, t. I, p. 67), où Jeanne dit qu'elle n'en a jamais vu, l'auteur en cite un autre (*Procès*, t. I, p. 168), où elle parle des apparitions de ses saintes. C'est se placer, pour en juger, du côté de ses juges.

Contraste de Jeanne et des mystiques de son temps. — C'est ce que montre M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux sur l'Histoire de Jeanne d'Arc*, p. 74.

Constitution physique, simple ouï-dire : t. III, p. 219 (d'Aulon). — Ainsi encore ceux qui l'ont suivie dans ses campagnes s'étonnaient de la voir rester à cheval des jours entiers, comme étrangère aux nécessités de la nature : « Dum erat in armis et eques, nunquam descendebat de equo pro necessariis naturæ ; et mirabantur omnes armati quomodo poterat tantum stare supra equum. » *Ibid.*, p. 118 (Sim. Charles) ; cf., t. V, p. 120 (P. de Boulainvilliers), et M. J. Quicherat, *Aperçus*, p. 59-60.

Portrait de Jeanne : *Procès*, t. III, p. 219 ; t. IV, p. 205, 268, 523, 330 ; t. V, p. 108, 128, et le témoignage du duc d'Alençon, t. III, p. 100. Un auteur plein d'erreurs et de fables, mais qui cite un chevalier italien, présent alors à la cour de Charles VII,

dit qu'elle était petite de taille, mais forte de corps : « Erat brevi quidem statura, rusticanaque facie et nigro capillo, sed toto corpore prævalida. » T. IV, p. 523 (Ph. de Bergame). Ce qu'il dit de sa taille, en contradiction avec les autres, peut s'expliquer par l'habit d'homme qu'elle portait ; elle pouvait, sans être petite réellement, le paraître sous le costume des hommes. Voy. Lebrun des Charmettes, *Hist. de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 367, et M. Vallet de Viriville, *Iconographie de Jeanne d'Arc*, p. 2. Quant aux portraits qu'on a de Jeanne, aucun n'est authentique. Voy. *ibid.*, p. 10 et 11.

Page 10, note 1.

Le bourguignon de Domremy : t. I, p. 65. Pour rassurer le lecteur sur le sort de ce Bourguignon, Lebrun des Charmettes remarque que Jeanne l'a plus tard accepté pour compère. (*Hist. de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 280, 281.) — *Les enfants de Mancey* : *Procès*, t. I, p. 66. — *Les Anglais et les Bourguignons sur la Meuse* : Monstrelet, II, 22, 37 et 47. Varin, *Arch. législ. de Reims*, Statuts, t. I, p. 675 et suiv. — *Expédition préparée contre Vaucouleurs* : Archives de l'Emp., sect. hist. K., cart. 69, n° 63. — *Alertes à Domremy et fuite à Neufchâteau* : *Procès*, t. I, p. 66 et 51 ; l'art. XII de l'enquête de Vaucouleurs, t. II, p. 392 et suiv. et t. III, p. 198. — *L'incendie du village*, t. II, p. 396 (Béatr. Estellin). Le témoin dit que : « Quand le village de Domremy fut brûlé, Jeanne allait aux jours de fête à la messe à Greux. — Voy., pour tous ces faits, M. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 11-13.

Page 11, note 1.

Apparitions : « Ulterius confessa fuit, quod dum esset ætatis 13 annorum, ipsa habuit vocem a Deo, pro se juvando ad gubernandum. Et prima vice, habuit magnam timorem. Et venit illa vox, quasi hora meridiana tempore æstivo in horto patris sui, et ipsa Johanna jejunaverat die præcedenti. » (*Procès*, t. I, p. 52.) — C'est donc le lendemain d'un jeûne, et non un jour de jeûne, comme le dit M. Michelet, qui paraît y chercher une cause d'hallucination. *Hist. de France*, t. V, p. 56). — « Quod sibi videbatur digna vox, et credit quod eadem vox

erat missa a parte Dei; et postquam audivit ter illam vocem, cognovit quod erat vox angeli.» (*Procès*, t. I, p. 52.)

Page 12, note 1.

« Quod fuit sanctus Michael quem vidit ante oculos suos; et non erat solus, sed bene associatus angelis de coelo.... Ego vidi eos oculis meis corporalibus æque bene sicut ego video vos; et quando recedebant a me plorabam, et bene voluissem quod me secum deportassent. » (*Procès*, t. I, p. 73.) Cf. p. 171 : « Et vidit ipsum multotiens antequam sciret quod esset sanctus Michael.... Prima vice, ipsa erat juvenis et habuit timorem; et de post idem sanctus Michael in tantum docuit eam et ei monstravit, quod credidit firmiter quod ipse erat. » — *Mission* : Quod docuit eam se bene regere, frequentare ecclesiam, et eidem Johannæ dixit necessarium esse, quod ipsa Johanna veniret in Franciam. » (*Procès*, t. I, p. 52.) — « Et lui racontet l'ange la pitié qui estoit en royaume de France. » (*Ibid.*, p. 171.) « Dixit sibi quod sancta Katharina et Margareta venirent ad ipsam, etc. » (*Ibid.*, p. 170.)

Ibid., note 2.

Vœu de virginité : « Prima vice qua audivit vocem suam, ipsa vovit servare virginitatem suam, tamdiu quamdiu placuit Deo. » (T. I, p. 128, cf. p. 127 et 157.)

Recueillement : « Et sæpe dum jocarent insimul, ipsa Johanna se trahebat ad partem et loquebatur Deo, ut sibi videbatur. » (T. II, p. 420.) — *Secret* : « Interrogée se de ces visions elle a point parlé à son curé ou autre homme d'Eglise; respondit que non.... Et dit outre qu'elle ne fust point contrainte de ses voix à le celer, mais doubtoit moult le révéler pour doute des Bourguignons qu'ilz ne l'empeschassent de son voyage, et par especial doubtoit moult son père, qu'il ne la empeschast de son véage faire. (T. I, p. 128.)

Page 13, note 1.

Détresse de Charles VII : Th. Basin, *Vie de Charles VII*, liv. I, ch. I. — *Ordre de partir* : « Quod illa vox sibi dicebat bis aut ter in hebdomada quod oportebat ipsam Johannam recedere et

venire in Franciam. » (T. I, p. 52.) — « Quod ipsa Johanna iret ad Robertum de Baudricuria apud oppidum de Vallecoulis, capitaneum dicti loci ; et ipse traderet sibi gentes secum ituras. » (*Ibid.*)

Page 14, note 1.

Combats intérieurs : « Quod mallet esse distracta cum equis, quam venisse in Franciam sine licentia Dei. » (T. I. p. 74.) — « Et non poterat plus durare ubi erat. » (*Ibid.*, p. 53). — « Quod erat una pauper filia quæ nesciret equitare et ducere guer-ram. » (*Ibid.*)

Ibid., note 2.

Prem. voyage à Vaucouleurs : MM. Michelet et Henri Martin disent que l'oncle y alla seul d'abord : c'est, je crois, mal interpréter le témoignage de Durand Laxart : « Et hoc ipsa dixit eidem testi quod iret dictum Roberto de Baudricuria quod faceret eam ducere ad locum ubi erat dominus Dalphinus. » (*Procès*, t. II. p. 444.) *Quod iret* peut vouloir dire *qu'il allât* ou *qu'elle irait* : mais ce qui prouve qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens, c'est la déposition de Jeanne elle-même au procès : « Dixit ultra quod ivit ad avunculum suum, sibi que dixit quod apud eum volebat manere per aliquod modicum tempus ; et ibi mansit quasi per octo dies ; dixitque tum præfato avunculo suo quod oportebat ipsam ire ad prædictum oppidum de Vallecoulis, et ipse avunculus ejus illo duxit eam. » (T. I p. 53.) Comparez le témoignage de Jean Moreau qui parle de plusieurs voyages : « Ipsa ivit bina aut trina vice ad Vallis-Colorem, locutum Ballivo. » (T. II, p. 391.) Jeanne avait reçu l'ordre, non d'envoyer mais d'aller à Vaucouleurs (t. I, p. 53). Jean Laxart dit qu'elle demeura six semaines chez lui : mais il ne le dit pas spécialement de ce voyage (t. II, p. 443).

Page 15, note 1.

Robert de Baudricourt : « Ipsa cognovit Robertum de Baudricuria, cum tamen antea nunquam vidisset, et cognovit per illam vocem prædictum Robertum. » (T. I, p. 53.) Cf. les témoignages de D. Laxart, son oncle, de Jean de Novellom-

pont, dit de Metz, et de Bertrand de Poulengi, ses premiers adhérents (t. II, p. 444, 436, 456), et la *Chron. de la Pucelle* (t. IV, p. 205, ou ch. XLII, p. 271, 272 de l'édit. de M. Vallet de Viriville).

Page 16, note 1.

Retour : « Ipse autem Robertus bina vice recusavit et repulit eam, et ita etiam dixerat sibi vox quod eveniret. » (*Procès*, t. I, p. 53.) — *Demi-confidences* : « Quod erat una puella inter Couxeyum et Vallis-Colorem, quæ, antequam esset annus, ipsa faceret consecrare regem Franciæ. » (T. II, p. 440.) — *Gérardin d'Épinal* : t. II, p. 423. — *Songes et menaces de son père* : t. I, p. 131. — *Son poursuivant de Toul* : t. I, p. 127.

Ibid., note 2.

Son prétexte pour partir : t. II, p. 428 (Isab. Gerardin), 430 (Mengette) et 434 (Colin). « S'elle eust c pères et c mères et s'il eust été fille de roy, si fust-elle partie. » (T. I, p. 129.) — *Adieu à Mengette* (t. II, p. 431). — *Hauviette* : « Nescivit recessum dictæ Johannettæ : quæ testis propter hoc multum flevit. » (T. II, p. 419.) — *Adieu au père de Gérard Guillemette; aux gens de Greux* : t. II, p. 416 (Ger. Guillemette), et 421 (Watrin).

Page 17, note 1.

Séjour de Jeanne à Vaucouleurs. — « Erat bona, simplex, dulcis et bene moderata filia.... Libenter et bene nebat, et quia nevit in domo sua cum ipsa. » (T. II, p. 446.) « Erat bona filia; tunc nebat cum uxore sua, libenter ibat ad ecclesiam. » (*Ibid.*, p. 448.) « Audiebat missas matutinas et multum stabat in ea orando. » (*Ibid.*, p. 461). Elle se confessa deux ou trois fois pendant son séjour. (*Ibid.*, p. 432.)

Sa résolution : « Quod si deberet ire supra genua sua, iret. » (*Ibid.*, p. 448.)

Page 18, note 1.

Jean de Metz, et Bertrand de Poulengy : t. II, p. 436 et 456. A propos de la fille du roi d'Écosse, M. J. Quicherat fait la remarque que dès lors, il était déjà question de marier Marguerite d'Écosse au fils du roi, encore enfant. (*Ibid.*, p. 436.

Page 19, note 1.

Baudricourt, et le curé exorcisant Jeanne, etc. : t. II, p. 446, 447 (Cath., femme d'Henri le Royer.)

Page 20, note 1.

Impatience de Jeanne : « Et erat sibi tempus grave ac si esset mulier prægnaus. » (*Ibid.*) — *Les frais du voyage* : *ibid.*, p. 437 (J. de Metz), *équipement* (*ibid.*), et Vallet de Viriville, *Iconogr. de J. Darc*, p. 2, 3. Le cheval acheté par son oncle coûte 16 francs, soit, à raison de 10 fr. 53 c. (valeur intrinsèque), 168 fr. 48 c. Voy. les excellentes tables de M. Natalis de Wailly, *Mémoire sur la variation de la livre tournois. Mém. de l'acad. des inscript.*, Nouvelle Série, t. XXI, 2^e partie, p. 249. — *Jeanne chez le duc de Lorraine* : t. I, p. 54 ; cf. t. II, p. 391, 406, 437, 444 ; t. III, p. 87.

Page 21, note 1.

Prédiction de la bataille de Rouvray : Chron. de la Pucelle, *Procès*, t. IV, p. 206, ou chap. XLII, p. 272 (Vallet de Vir.). — *Escorte de Jeanne* : *Procès*, t. II, p. 406, 432, 437, 444, 457. — *Sa confiance* : t. II, p. 449 (Henri le Royer). — *Adieu de Baudricourt* : « Vade, vade, et quod inde poterit venire, veniat. » (T. I, p. 55.)

LIVRE DEUXIÈME.

ORLÉANS.

Page 24, note 1.

Voyage à Chinon : Chron. de la Pucelle, ch. XLII, et Journal du siège, *Procès*, t. IV, p. 207 et 126 ; et les témoignages de Jean de Metz et de Bertrand de Poulengy, ses compagnons, t. II, p. 437 et 456.

Page 24, note 2.

Pudeur de Jeanne : « Ipsa puella jacebat juxta eundem testem, suo gippons et caligis vaginatis induta;... induta suo lodice et caligis suis, etc. » (Les mêmes, et H. Lemaistre et M. La Touroulde, t. III, p. 198 et 87.)

Page 25, note 1.

A Gien : *Procès*, t. III, p. 3 (Dunois) et 21 (G. de Ricarville); — *à Fierbois* : t. I, p. 56 et 75.

Page 26, note 1.

Détresse du roi : t. III p. 85 (M. La Touroulde); t. V, p. 339 (le religieux de Dumferling). — *Embuscade* : t. III, p. 203 (Seguin.)

Page 27, note 1.

Difficultés à l'admission de Jeanne : t. III, p. 115 (Sim. Charles); cf. *ibid.*, p. 4 (Dunois); p. 81 (Barbin); t. V, p. 118 (lettre de Perceval de Boulainvilliers, 21 juin 1429).

La députation d'Orléans : t. III, p. 3 (Dunois); — *les compagnons de Jeanne au conseil* : *Chron. de la Pucelle*, ch. XLII, et *Journal du siège*, t. IV, p. 207 et 127.

Page 28, note 1.

Présentation : t. III, p. 4 (Dunois); p. 16 (Gaucourt); « eum magna humilitate et simplicitate, » *Procès*, t. IV, p. 52 (J. Chartier); *ibid.*, p. 306 (Thomassin); il décrit son costume.

Le roi distingué par la Pucelle : t. III, p. 116 (Simon Charles); p. 192 (Jean Moreau); J. Chartier, l. l., et *Chron. de la Pucelle*, *ibid.*, t. IV, p. 207.

Déclaration de Jeanne : *Chron. de la Pucelle*, *ibid.*; *Journal du siège*, *ibid.*; Chartier, *ibid.*, p. 53, cf. t. III, p. 17 (Gaucourt); p. 103 (Pasquierel, son aumônier).

Page 29, note 1.

Le duc d'Alençon : t. III, p. 91-92 (Alençon); cf., *ibid.*, p. 103 (Pasquierel).

Page 29, note 2.

L'insulteur : « *Esse pas là la Pucelle ? negando Deum quod si haberet eam nocte, quod ipsam non redderet puellam,* » *ibid.*, p. 102 (Pasquerel).

Page 30, note 1.

L'hôte de la Pucelle : *ibid.*, p. 17 (Gaucourt). — *Enquête dans son pays* : « Audivit dici quod fuerunt Fratres Minores in dicta villa ad faciendum informationes. » T. II, p. 397 (Beatrix Estellin); cf. p. 394 (Dom. Jacob) et t. III, p. 83 (Barbin) : « Et misit etiam, ut audivit, in loco nativitatis ipsius Johannæ ad sciendum unde erat. »

Examens divers, etc. : Chron. de la Pucelle, ch. XLII, t. IV, p. 208; t. III, p. 92 (Alençon); *ibid.*, p. 66 (L. de Contes, son page) : « Et ipse loquens pluries eamdem Johannam vidit ire et redire versus regem, et fuit assignatum eidem Johannæ hospitium in quadam turri castri *du Couldray*.... Per plures dies veniebant homines magni status locutum cum eadem Johanna. Multotiens vidit eamdem Johannam genibus flexis, ut sibi videbatur, orantem; non tamen potuit percipere quid dicebat, licet aliquando fleret. »

Page 31, note 1.

Chron. de la Pucelle, ch. XLII. *Procès*, t. IV, p. 208; Journal du siège, *ibid.*, p. 128; Alain Chartier, *Lettre à un prince étranger*, *ibid.*, t. V, p. 133; d'Aulon, *ibid.*, t. III, p. 209, p. 116 (Sim. Charles), cf. Th. Basin; *Hist. de Ch. VII*, liv. II, ch. x. Il allègue le témoignage de Dunois.

Page 32, note 1.

Le signe du roi : t. I, p. 75 et 93. Voir sur les réponses de Jeanne à cet égard ce que nous en dirons au procès. M. Michelet dit : « qu'il semble résulter des réponses, du reste fort obscures, de la Pucelle à ses juges, que cette cour astucieuse abusa de sa simplicité, et que pour la confirmer dans ses visions on fit jouer devant elle une sorte de mystère où un ange apportait une couronne. » (*Hist. de France*, t. V, p. 65.) Mais

cela n'est d'accord ni avec le caractère de Jeanne, ni avec la politique de la cour. Loin qu'on cherchât à abuser la Pucelle, en cette matière, il fallut, on le verra, toute la constance et la force de sa conviction pour qu'on cédât à son entraînement.

Parole de Jeanne : « Et his auditis rex dixit adstantibus quod ipsa Johanna aliqua secreta sibi dixerat quæ nullus sciebat aut scire poterat, nisi Deus. » T. III, p. 103 (Pasquerel).—*Pierre Sala* : *Procès*, t. IV, p. 270-280 ; cf. l'*Abréviateur du Procès*, *ibid.*, p. 258, et le *Miroir des femmes vertueuses*, *ibid.*, p. 271 ; L'A-verdy, *Notices des Manuscrits*, t. III, p. 307 ; Lebrun des Char-mettes, *Hist. de J. d'Arc*, t. I, p. 379, et M. J. Quicherat, *Aperçus Nouv.*, p. 62 et suiv.

Page 33, note 1.

Envoi à Poitiers : t. IV, p. 209 (Chron.).

Ibid., note 2.

L'hôte de Poitiers : En l'hostel d'un nommé maître Jean Rabateau qui avoit espousé une bonne femme. T. IV, p. 209 (Chron.) ; cf. t. III, p. 74 (G. Thibault) et p. 82 (Barbin).—*Le conseil à Poitiers* : *ibid.*, p. 203 (Seguin).—*Les examinateurs de Poitiers* : Il faut joindre à ceux que nous avons nommés, Jordan Morin, député du duc d'Alençon, Jean Lombard, professeur de théologie à l'Université de Paris, Guillaume Lemaire ou Lemarié, chanoine de Poitiers, Guillaume Aymeri, professeur de théologie de l'ordre des frères Prêcheurs, frère Pierre Turelure, autre dominicain, maître Jacques Maledon, Mathieu Ménage, *ibid.*, p. 19 (Fr. Garivel) ; p. 74 (Gob. Thibault) ; p. 92 (Alençon) ; p. 203 (Seguin).

Page 36, note 1.

Interrogatoire : Chronique, et Seguin, l. I.—*Le signe* : t. III, p. 20 (Garivel) et p. 17 (Gaucourt) : « Ipsa respondit quod signum quod ostenderet eis esset de levatione obsidionis et succursu villæ Aurelianensis. »

Ibid., note 2.

Durée de l'examen : « Qui pluribus et iteratis vicibus et

quasi spatio trium septimanarum examinaverunt dictam Johannam. » T. III, p. 19 (Garivel); cf. p. 17 (Gaucourt) : « Spatio et tempore trium septimanarum et amplius, iam Pictavis quam Caynone. » Dans le résumé des conclusions de Poitiers, il est dit que le roi a fait garder et observer Jeanne depuis six semaines (t. III, p. 392.) — *Gob. Thibault*. « Venit eis obviam et percussit loquentem super spatulam, eidem loquenti dicendo quod bene vellet habere plures homines voluntatis loquentis.... Ego nescio nec A, nec B, etc. » T. III, p. 74.

Page 37, note 1.

Surveillance exercée sur Jeanne : t. IH, p. 20 (Seguin). — *Il y a ès livres de N. S. etc.* : t. III, p. 86 (Marg. de La Toulde.) — *La prophétie de Jeanne* : « Audivit dici dicto defuncto domini confessori, quod viderat in scriptis, quod debebat venire quædam puella, quæ debebat juvare regem Franciæ... Quod ipsi credebant eam esse de qua prophetia loquebatur. » T. III, p. 75 (G. Thibault). — *Sur la prophétie de Merlin*, Christine de Pisan, vers achevés le 31 juillet 1429, *Procès*, t. V, p. 12. Cf. la déposition de P. Miget, t. III, p. 183; Thomassin, t. IV, p. 305, et Walter Bower, *ibid.*, p. 480; — combien le passage des prophéties de Merlin se rapporte peu à Jeanne: M. J. Quicherat, t. IH, p. 340 et 341 (notes).

Page 38, note 1.

Conclusions des docteurs : Voy. le résumé qu'on en a : *Procès*, t. III, p. 391, et ce qu'en dit M. J. Quicherat, t. V, p. 472. — « Quod attempta necessitate eminenti et periculo in quo erat villa Aurelianensis, rex poterat de ea se juvare. » *Procès*, t. III, p. 205 (Seguin); cf. *ibid.*, p. 93 (Alençon), p. 102 (Pasquerel), et p. 209 (d'Aulon).

Visite de matrones : d'Aulon, *ibid.*; cf. Pasquerel, *ibid.*, et la Lettre de Perseval de Boulainvilliers, t. V, p. 119.

Page 39, note 1.

Impression produite par Jeanne : Chron. l. l., t. IV, p. 211. — *Contraste de la guerrière et de la jeune fille* : Thomassin, *Procès*, t. IV, p. 306 : « Et si ay ouï dire à ceux qui l'ont vue

armée qu'il la faisoit très-bon voir, et se y contenoit aussi bien comme eust fait un bon homme d'armes. Et quand elle estoit sur faict d'armes, elle estoit hardye et courageuse, et parloit haultement du faict des guerres. Et quand elle estoit sans harnois, elle estoit moult simple et peu parlant. » — Cf. Cagny, *ibid.*, p. 3; Chron., p. 212: « Et en chevauchant portoit aussi gentilement son harnois que si elle n'eust faict autre chose tout le temps de sa vie. »

Piété, etc. : t. V, p. 119 (Perceval de Boulainvilliers).

L'habit d'homme : Chron., l. I. Traité de Jacques Gelu, archevêque d'Embrun (mai 1429) : « Decentius enim est ut iata in habitu virili committantur, propter conversationem cum viris, quem alias, quia qui similem cum aliis gerit vitam, necesse est ut similem sentiat in legibus disciplinam. » (*Procès*, t. III, p. 405, cf. p. 407.)

Page 41, note 1.

Jeanne à Tours : J. Pasquerel lui donne pour hôte un bourgeois appelé Dupuy; et L. de Contes, pour hôtesse une femme appelée Lapau. (*Procès*, t. III, p. 101 et 66.) On ne peut accorder les deux témoins qu'en mariant les deux personnages. C'est ce que fait Lebrun des Charmettes, t. I, p. 416. — Jeanne est à Tours, quand L. de Contes lui est donné pour page (t. III, p. 66); c'est à Tours aussi que Pasquerel lui fut présenté (t. III, p. 101).

Sa maison militaire : d'Aulon, t. III, p. 210; L. Conte, *ibid.*, p. 67; Chron., ch. XLII; t. IV, p. 211, 212; Cagny, *ibid.*, p. 3. — On trouve dans les extraits des comptes : « A Jehan de Mès, pour la despense de la Pucelle, 200 livres tournois (environ 1128 fr.). Au maistre armeurier pour ung harnois complet pour laditte Pucelle, 100 l. t. (564 fr.). Audit Jehan de Mès et son compagnon pour eulx armer et habiller, pour estre en la compagnie de laditte Pucelle, 125 l. t. (705 fr.). » (T. V, p. 258.)

Sur le costume militaire de Jeanne d'Arc, voy. M. Vallet de Viriville, *Iconogr. de J. Darc*, p. 23. Il prend pour modèle le costume de la miniature d'un manuscrit du Champion des dames, exécuté en 1451 (Bibl. imp. 632, 2, f° 101 verso) : chapeau de feutre noir, cuirasse de fer poli avec diverses pièces

pour protéger le corps et les aines; jambes garnies de grègues de fer; pieds chaussés de cuir; cotte d'étoffe brune, tombant entre la cuirasse et les jambières, un peu au-dessous du genou; manches rouges collantes; et par-dessus, manches ouvertes adaptées aux épaules (*ibid.*, p. 12).

L'épée de sainte Catherine : Ce qu'en dit Jeanne, *Procès*, t. I, p. 76; *Chron.*, t. IV, p. 212. — *L'étendard de la Pucelle* : Voy. aux appendices (IV) ci-dessus, p. 235.

Amour de Jeanne pour son étendard : « Quod multo, videlicet quadragesies, prædiligebat vexillum quam ensem.... quod ipsamet portabat vexillum prædictum, quando aggrediebatur adversarios, pro evitando, ne interficeret aliquem; et dicit quod nunquam interfecit hominem. » T. I, p. 78. Cf. la déposition de Seguin, t. III, p. 205.

Page 42, note 1.

Situation d'Orléans : Voy. ci-dessus, et le Journal du siège. — *Convoi préparé à Blois* : Le duc d'Alençon, t. III, p. 93 (Alençon); p. 4 (Dunois); p. 18 (Gaucourt); p. 78 (S. Beau-croix); p. 67 (L. de Contes) : « Et stetit ibi Johanna cum armatis in dicta villa Blesensi per aliqua tempora, de quibus non recordatur. » Pasquerel dit qu'elle y resta deux ou trois jours (*ibid.*, p. 104). — Cf. la Chronique, ch. XLIII; *Procès*, t. IV, p. 214, 215. Cagny, *ibid.*, p. 5. — *Force de l'escorte* : « Interrogata qualem comitivam tradidit sibi rex suus, quando posuit eam in opus : respondit quod tradidit x vel xii millia hominum. » T. I, p. 78. Monstrelet porte à sept mille ceux qui vinrent à Orléans avec Jeanne (II, 59).

Page 44, note 1.

Lettre de la Pucelle : Voy. entre autres transcriptions de cette lettre, *Procès*, t. V, p. 96. Nous n'avons fait qu'en modifier l'orthographe. — « Oportebat primitus quod ipsa summaret et scriberet Anglicis. » T. III, p. 20 (Garivel). Le journal du siège (t. III, p. 140) et la Chronique de la Pucelle (*ibid.*, p. 215) disent que cette lettre, dont ils reproduisent la date, fut envoyée de Blois, d'où Jeanne s'apprêtait à mener le convoi de

vivres à Orléans ; mais ils font commencer six semaines trop tôt l'expédition de la Pucelle.

Page 44, note 2.

Les Anglais : « L'appelant ribaulde, vachière, la menaschant de la faire brûler. » Journal du siège, t. IV, p. 141 ; cf. p. 150 ; Chron., p. 220 : « et les vouloient faire ardoir. » Berri, *ibid.*, p. 42 : « Lesdits Anglois prindrent ledit hérault et jugèrent qu'il seroit ars, et firent faire l'attache pour le ardoir. Et toutes voies avant qu'ils eussent l'opinion et conseil de l'Université de Paris et de ceulx tenus de ce faire, etc. »

Page 45, note 1.

La bannière : « Dixit loquenti quatenus faceret fieri unum vexillum pro congregandis presbyteris, gallice *une bannière*, et quod in eodem vexillo faceret depingi imaginem Domini nostri crucifixi. » T. III, p. 104 (Pasquerel). Voy. sur cette seconde bannière l'appendice IV, ci-dessus, p. 235.

Les chants autour de la bannière, etc. : t. III, p. 104 (Pasquerel) ; p. 78 (Beaucroix) ; t. IV, p. 217 (Chron., ch. XLIV).

Page 47, note 1.

Départ de Blois, le 28 avril : Éberhard de Windecken. (*Procès*, t. IV, p. 490.) Le Journal du siège (t. IV, p. 150) semble aussi rapporter le départ à cette date. De plus, d'accord en cela avec la Chronique (*ibid.*, p. 217), il fixe l'entrée dans Orléans au 29 au soir ; J. Chartier (*ibid.*, p. 54) dit qu'on ne passa qu'une nuit en route ; et on peut entendre dans le même sens Louis de Contes, qui, à propos de la blessure de Jeanne, parle « de la nuit du voyage. » « Multum fuit læsa.... quia ipsa cubuit cum armis in nocte sui recessus a villa Blesensi. » (T. III, p. 66.) Ces témoignages, par leur accord, doivent l'emporter sur celui de Pasquerel qui compte deux nuits (*ibid.*, p. 105).

La Bastille Saint-Jean le Blanc évacuée : t. IV, p. 217 (Chron., ch. XLIV), et p. 54 (Chartier). « Et erat ipsa Johanna pro tunc intentionis quod gentes armorum deberent ire de directo apud fortalitium seu Bastildam Sancti Joannis Albi ; quod non fece-

runt, imo iverunt inter [civitatem] Aurelianensem et Jargeau. » T. III, p. 78 (Beaucroix). « Et vindrent par la Saaloigne et passèrent par Olivet ou près, et arrivèrent jusques à l'Isle-aux-Bourdons qui est devant Checi. » T. V, p. 290. (Chron. de l'établ. de la fête du 8 mai. L'auteur paraît avoir été contemporain. Voy. M. Quicherat, *ibid.*) Cf. t. IV, p. 150 (Journal du siège).

Page 48, note 1.

Le Bastard d'Orléans et la Pucelle : t. III, p. 5 (Dunois), et t. IV, p. 218 (Chron. de la Pucelle). Lebrun des Charmettes (t. II, p. 10) montre très-bien que la Pucelle avait raison.

Page 49, note 1.

Passage de la Loire : « Et saichant ceux d'Orléans que elle venoit, furent très-joyeux et firent habiller challans à puissance; et estoit lors la rivière à plain chantier; et aussi le vent qui estoit contraire se tourna d'aval, et tellement, que un chalen menoit deux ou trois chalens, qui estoit chose merveilleuse, et falloît dire que ce fust miracle de Dieu. » (Chron. de l'établissement de la fête, *ibid.*) « Erat tunc riparia ita modica quod naves ascendere non poterant, nec venire usque ad ripam ubi erant Anglici, et quasi subito crevit aqua, ita quod naves applicuerunt versus armatos. » T. III, p. 105 (Pasquerel); cf. *ibid.*, p. 7 (Dunois); p. 18 (Gaucourt), et t. IV, p. 218 (Chron.).

On a vu les textes qui marquent en face de Chécy le lieu où passa le convoi de vivres amené par Jeanne d'Arc; et M. Jollois établit qu'il n'avait pas pu se faire ailleurs ni autrement (*Hist. du siège d'Orléans*, p. 72-74); mais d'autre part tous les témoignages s'accordent à dire que Dunois la rejoignit plus tôt : « Du côté de Saint-Jean le Blanc, » t. III, p. 119 (Th. de Termes); « à un quart de lieue, » *ibid.*, p. 210 (d'Aulon); « à la vue des Anglais, » *ibid.*, p. 105 (Pasquerel). Dunois lui-même semble indiquer le point opposé à l'église Saint-Loup. « Usque juxta ecclesiam quæ dicitur Sancti Lupi. » (T. III, p. 5.) La Chronique de la Pucelle (t. IV, p. 218) fait arriver Dunois avec les bateaux près de Saint-Jean le Blanc.

Retour de l'armée par Blois : « Et quia gentes armorum trans-

ire non poterant ultra fluvium Ligeris, aliqui dixerunt quod oportebat reverti et ire transitum fluvium Ligeris in villa Blesensi, quia non erat pars propior in obedientia regis, ex quo multum fuit indignata ipsa Johanna, timens ne recedere vellet et quod opus remaneret imperfectum. Nec voluit ipsa Johanna ire cum aliis transitum apud villam Blesensem, sed transivit ipsa Johanna cum ducentis lanceis vel circiter per ripariam in navibus.... et intraverunt villam Aurelianensem per terram. » T. III, p. 78 (Beaucroix). « De qua re fecit difficultatem, dicens quod nolebat dimittere gentem suam seu armatos homines qui erant bene confessi, poenitentes et bonæ voluntatis, etc. » T. IV, p. 5 (Dunois), et t. III, p. 219 (Chronique); J. Chartier, t. IV, p. 54. — « Et ipse loquens de jussu dictæ Johannæ, cum presbyteris et vexillo reversus est apud villam Blesensem. » T. III, p. 105 (Pasquerel).

Page 51, note 1.

Entrée dans Orléans : Journal du siège. *Procès*, t. IV, p. 151-153; cf. *ibid.*, p. 220 (Chronique), et t. III, p. 68 (L. de Contes). « Recepta fuit cum tanto gaudio et applausu ab omnibus utriusque sexus, parvis et magnis, ac si fuisset angelus Dei. » T. III, p. 24 (Luillier). — « Quod vidit ipsam Johannam quando primo intravit villam Aurelianensem, quod ante omnia voluit ire ad majorem ecclesiam ad exhibendam reverentiam Deo creatori suo. » T. III, p. 26. (J. L'Esbahy, bourgeois d'Orléans.)

Le Journal du siège (t. IV, p. 126) et le greffier de l'hôtel de ville d'Albi (t. IV, p. 300) disent que Jeanne vint trouver le roi, accompagnée de ses deux frères (Pierre et Jean). Il ne semble pas, d'après les dépositions des témoins de Vaucouleurs, qu'ils soient partis avec elle de cette ville; mais il est possible qu'ils l'aient rejointe avant son arrivée à Chinon. Tous les deux étaient avec elle à Orléans. Le Journal du siège les y mentionne (t. IV, p. 153), et les comptes d'Orléans qui se rapportent au temps du siège comprennent plusieurs sommes dépensées, soit en don envers eux, soit en paiement des choses qui leur ont été fournies. Jean y figure nommément pour une somme de 40 l. p. (environ 283 fr.) qui lui est allouée afin de lui aider à vivre et à soutenir son état (t. V, p. 260); de son

côté, Pierre obtint plus tard (28 juillet 1443) du duc d'Orléans la donation de l'Ile-aux-Bœufs (île de la Loire, aujourd'hui disparue, en face de Chécy), en récompense de ses services, notamment au siège d'Orléans (t. V, p. 212). Il ne paraît donc pas qu'on les doive séparer comme le fait Lebrun des Charmettes, à cause du témoignage de Pasquerel qui mentionne *un frère* (le mot *mater* du texte doit se lire *frater* : t. III, p. 101), et de la lettre de Gui de Laval (8 juin), où il est aussi question d'un frère « venu depuis huit jours » et qui part avec la Pucelle pour Jargeau (t. V, p. 108). Son arrivée près d'elle pour cette nouvelle campagne n'implique pas qu'il n'ait pas été avec elle à Orléans.

Page 52, note 1.

Confiance des Orléanais : t. III, p. 8 (Dunois), et t. IV, p. 221 (Chron.). — *Journée du samedi 30 avril. Florent d'Illiers* : t. IV, p. 150 et 154 (Journal). — *Empressement de Jeanne à combattre* : t. III, p. 7 (Dunois), et p. 68 (L. de Contes). Plusieurs des historiens de Jeanne d'Arc font intervenir dans le conseil de guerre un sire de Gamache, qui traite la Pucelle de haut, et qui paraîtra encore comme l'homme important dans plusieurs épisodes du siège. M. J. Quicherat a débarrassé la scène de ce personnage, en montrant que son histoire, écrite à la plus grande gloire des Gamaches, datait du siècle dernier, et devait avoir pour auteur l'éditeur (t. IV, p. 358).

Les hérauts : Comparez à ce que dit le Journal (t. IV, p. 154) le témoignage de Jacques L'Esbahy (t. III, p. 27). La Chronique reproduit l'une et l'autre version (t. IV, p. 220). La lettre de Jeanne selon Pasquerel (t. III, p. 108), rapportée plus bas, appuie la seconde.

Page 53, note 1.

Sommations et réponses : t. IV, p. 155 (Journal); t. V, p. 290 (Fête du 8 mai); t. IV, p. 463 (Bourgeois de Paris).

Ibid., note 2.

Dunois à Blois : t. III, p. 78 (Beaucroix); p. 211 (d'Aulon); t. IV, p. 158 (Journal).

Page 54, note 1.

Empressement du peuple vers Jeanne : Journal, *ibid.* — *Sa mission* : t. III, p. 124 (Colette, femme de P. Milet). — *Nouvelle sommation* : Journal, *ibid.*, et t. III, p. 68. (L. de Contes.)

Ibid., note 2.

Lundi, 2 mai : Journal, l. 1.

Ibid., note 1.

La Procession : « Pour ceulx qui portèrent les torches de la ville à la procession ou 3^e de may derrenier, présens Jehanne la Pucelle et autres chiefs de guerre, pour implorer Nostre Seigneur pour la délivrance de la dicte ville d'Orléans; pour ce 2 s.p. » T. V, p. 259. (Extrait des comptes.) — *Les paroles de Jeanne* : t. V, p. 291 (Chron. de la fête du 8 mai). — *Les garnisons de Montargis, etc.* : t. IV, p. 222 (Chron. de la Pucelle).

Page 56, note 1.

L'armée de Blois : t. IV, p. 221 (Chron.), et p. 55, 56 (J. Chartier).

Ibid., note 2.

Entrée du deuxième convoi à Orléans : t. III, p. 105 (Pasquerel); p. 211 (d'Aulon); t. IV, p. 56 (Chartier); p. 156 (Journal); p. 222 (Chronique). — La Chronique suppose que Dunois ne quitta point la Pucelle. La chronique de la fête du 8 mai dit que Jeanne alla à la rencontre du convoi jusqu'en la forêt d'Orléans, et qu'elle le ramena le long de la bastille appelée *Paris* (celle du nord), t. V, p. 291.

Page 57, note 1.

Jeanne et Dunois : t. III, p. 212 (d'Aulon).

Ibid., note 2.

Réveil de Jeanne : t. III, p. 212. (d'Aulon); p. 68 (L. de Contes). — « Subito evigilavit se et dixit: *En nom Dé, nos*

gens ont bien à besogner ; » et ibid., p. 127 (P. Milet). Cf. p. 124 (Colette); p. 79 (Beaucroix); t. IV, p. 223 (Chron.): « Elle alla aussi droit comme si elle avoit su le chemin paravant. »

Page 59, note 1.

Attaque de Saint-Loup : t. V, p. 291 (Fête du 8 mai), t. IV, p. 223 (Chron.); p. 7 (Cagny); t. III, p. 213 (d'Aulon); t. IV, p. 43 (Berri); p. 57 (J. Chartier); p. 157 (Journal); p. 223 (Chron.): « et depuis sa venue audit lieu ne fut Anglois qui peust illec blesser François. — Tentatives de secours : t. IV, p. 157 (Journal); p. 57 (Chartier). Charles VII en parle dans sa lettre aux habitants de Narbonne, datée du 10 mai 1429 : « Nos gens.... ont assailli l'une des plus fortes bastides des dits ennemis, c'est assavoir celle de Saint-Loup; laquelle, Dieux aydant, ilz ont prinse et gagnée par puissance et de bel assaut, qui dura plus de quatre ou cinq heures. Et y ont esté mors et tués tous les Anglois qui dedens estoient, sans ce qu'il y soit mort des nostres que deux seules personnes, et combien que les Anglois des autres bastides fussent alors yssus en bataille, faisant mine de vouloir combattre, toutes voiz, quand ils virent nos dites gens à l'encontre d'euls, ils s'en retournèrent hastement, sans les oser attendre. » T. V, p. 101; 102. — Les ecclésiastiques : t. III, p. 48 (L. de Contes). — Compassion de Jeanne pour les morts : ibid., p. 105 (Pasquerel). Cagny (t. IV, p. 7) dit qu'à l'arrivée de Jeanne d'Arc, « ceux de la place se vouldrent rendre à elle. Elle ne les vult recevoir à rançon et dist qu'elle les prendroit maulgré eux, et fist renforcer son assault. Et incontinent fut la place prinse et presque tous mis à mort. » Ce fait est trop en désaccord, non pas seulement avec ce que dit Pasquerel, mais avec tout ce que l'on sait de la manière d'agir de Jeanne à toute époque, pour qu'on le puisse admettre. Le héraut Berri compte 60 morts et 22 prisonniers; le Journal, 114 tués et 40 prisonniers; la Chronique 160 tués.

Ibid., note 2.

Les Anglais renoncent à reprendre Saint-Loup : t. IV, p. 42 (Berri).

Page 60, note 1.

Suite de la prise de Saint-Loup : t. III, p. 106 (Pasquerel). « A son de cloches que Angloïis pouvoient bien ouyr ; lesquels furent fort abaissés de puissance par ceste partye, et aussi de courage : » T. IV, p. 224 (Chron.).

Ibid., note 2.

Le jour de l'Ascension : C'est la Chronique (t. IV, p. 224) qui prête à Jeanne l'intention de combattre le jour de l'Ascension. Pasquerel dit, au contraire, que la veille au soir elle lui dit qu'on ne combattrait point à cause de la sainteté du jour ; et que ce jour-là, elle voulait se confesser et communier (t. III, p. 107). — *Défense des blasphèmes* : t. III, p. 126 (P. Milet).

Page 61, note 1.

Nouvelle lettre de Jeanne : t. III, p. 107 (Pasquerel). Cf. p. 126 (P. Milet). — Le dernier trait auquel nous avons fait allusion ailleurs, tranche, si la mémoire de Pasquerel est fidèle, la question relative aux hérauts. Ajoutons que, selon Berri (t. IV, p. 52), les Anglais qui voulaient brûler le héraut de Jeanne « le laissèrent en leur logis tout enferré quand ils en partirent. » — *Insulte des Anglais* : « Ex quibus verbis ipsa Johanna incoepit suspirare et flere cum abundantia lacrymarum, invocando Regem coelorum in suo juvamine. Et postmodum fuit consolata, ut dicebat, quia habuerat neva a domino suo. » T. III, p. 108 (Pasquerel).

Page 63, note 1.

Conseil : J. Chartier, t. IV, p. 57-59. Le Journal du siège (*ibid.*, p. 158), ne parle que d'un conseil tenu ce jour-là avec la Pucelle, où l'on résolut ce qui s'exécuta le lendemain.

Page 64, note 1.

Passage de la Loire : t. III, p. 213 (d'Aulon). — *Saint-Jean le Blanc évacué* : L. de Contes dit simplement qu'on le prit (t. III, p. 69), comme aussi le Journal du siège (t. IV, p. 159) ;

mais d'Aulon, Beaucroix et la Chronique, disent expressément que la position fut abandonnée (t. III, p. 214 et 79, et t. IV, p. 225), et c'est ce qui est rapporté aussi dans la Lettre des agents d'une ville ou d'un prince d'Allemagne, écrite en juin 1429 (t. V, p. 348).

Page 65, note 1.

Attaque des Augustins : Voy. surtout d'Aulon (t. III, p. 214), la Chronique de la Pucelle (t. IV, p. 226), et celle de la fête du 8 mai (t. V, p. 292). On ne peut pas croire que les capitaines aient cru la journée finie par l'occupation de la forteresse abandonnée de Saint-Jean le Blanc. C'est la crainte que les Anglais ne vinssent de l'autre rive par Saint-Privé, qui put seule leur donner un instant la pensée de la retraite. — Sur la prise des Augustins, cf. Cagny (t. IV, p. 7), J. Chartier (p. 56), le Journal du siège (p. 159), et la déposition de Pasquerel (t. III, p. 107). — Il paraît qu'il ne resta rien des Augustins : c'est l'opinion de l'abbé Dubois, cité par M. Jollois (*Siège d'Orléans*, p. 82). Il se fonde sur ce qu'il n'a trouvé dans les comptes de la ville rien qui décelât qu'on en eût vendu la moindre chose. Il en fut autrement de la bastide de Saint-Loup et du fort des Tourelles.

Page 66, note 1.

La nuit du 6 au 7 mai : T. IV, p. 7 (Cagny); p. 61 (J. Chartier); p. 43 (Berri); p. 227 (Chronique); t. III, p. 215 (d'Aulon); p. 70 (L. de Contes); p. 108 (Pasquerel); p. 124 (Collette); t. V, p. 293 (Fête du 8 mai) : « Et là demourèrent toute nuyt. Et ce voyans les dits seigneurs que la dicte Pucelle estoit fort folée (fatiguée), la menèrent en la ville pour soy refreschir. » Cf. t. III, p. 79 (Beaucroix) : « Quod tamen facere nolebat, dicendo : « Amitemus nos gentes nostras ? » Le Journal du siège (t. IV, p. 159) se borne à constater, ce qui n'est pas douteux, qu'après la prise des Augustins on resta la nuit devant les Tourelles.

Page 68, note 1.

Jeanne et le conseil des capitaines : t. III, p. 109 (Pasquerel). — Ce témoignage, d'accord d'ailleurs avec ce que dit L. de

ontes (t. III, p. 70), et la Chronique (t. IV, p. 227 : voy. ci-après), nous paraît préférable au témoignage de la Chronique de la fête du 8 mai, qui parle d'un conseil tenu le 8, à la suite duquel Jeanne, requise de tenir sa promesse et d'accomplir sa charge, monta à cheval et dit : « En nom Dé, je le feray, et qui me aimera, si me suive. » (T. V, p. 293.) Les paroles sont dignes d'elles; mais on peut croire qu'elle n'eut pas besoin d'y être provoquée.

Page 69, note 1.

Évacuation du boulevard de Saint-Privé : t. IV, p. 227 (Chron.), et t. V, p. 293 (fête du 8 mai) : plusieurs se noyèrent au passage. Voy. aussi M. Jollois, *Siège d'Orléans*, p. 83. — *Sollicitude de la Pucelle et des Orléanais pour ceux qui étaient restés devant les Tourelles* : t. IV, p. 227 (Chron.); p. 159 (Journal du siège) et *Extrait des comptes de la ville d'Orléans*, cités par M. Jollois, l. l.

Ibid., note 2.

L'alose et le godon : t. III, p. 124 (Colette); t. IV, p. 227 (Chron.). — *La rentrée par le pont prédite* : *ibid.*, et t. III, p. 217 (d'Aulon). — *Opposition de Gaucourt à la sortie* : Simon Charles, qui en parle d'après Gaucourt lui-même, la rapporte au jour où fut prise la bastille des Augustins (t. III, p. 117). Mais on peut croire qu'il a confondu, et qu'il devait dire la bastille des Tourelles, si on rapproche son témoignage de celui de L. de Contes : « Die autem postmodum immediate sequente (après la prise des Augustins), ipsa Johanna, contradicentibus pluribus dominis, quibus videbatur quod ipsa volebat ponere gentes regis in magno periculo, fecit aperiri portam Burgundiæ, et quamdam parvam portam existentem juxta grossam turrim, et passavit aquam cum aliis gentibus armatis ad invadendum bastildam seu fortalitium pontis. » (T. III, p. 70.) La chronique de la Pucelle dit aussi que « contre l'opinion et volonté de tous les chefs et capitaines qui estoient là de par le roi, la Pucelle se partit à tout son effort et passa la Loire. » (T. IV, p. 227.)

Page 71, note 1.

Attaque des Tourelles : Voy. P. de Cagny, Berri, J. Chartier; le Journal, la Chronique de la Pucelle, la Chronique de la fête du 8 mai et les témoins de l'événement, Dunois, L. de Contes, d'Aulon, Pasquerel, etc. aux endroits cités. — *Blessure de Jeanne* : « Fuit læsa de una sagitta seu viritone in collo, » t. I, p. 79 (Jeanne); « ex una sagitta quæ penetravit carnem suam inter collum et spatulas de quantitate dimidii pedis, » t. III, p. 8 (Dunois). « Supra mammam taliter quod tractus apparebat ex utroque latere, » t. III, p. 109 et 111 (Pasquerel); cf., *ibid.*, p. 70 (L. de Contes), t. IV, p. 61 (J. Chartier); p. 160 (Journal du siège) : « entre l'espaule et la gorge, si avant qu'il passoit oultre; » p. 228 (Chron.) : « par l'espaule tout oultre; » p. 494 (lettre des envoyés allemands) : « ein wenig unter der rechten Brust. » — *Sa blessure prédite* : « Sicut prædixerat, » t. III, p. 109 (Pasquerel), cf. p. 127 (Aignan. Viole); t. IV, p. 231 (Chron.), p. 494 (les envoyés allemands), et la lettre écrite de Lyon à Bruxelles le 22 avril 1429, quinze jours avant l'événement et relatée dans un registre de la chambre des comptes de Bruxelles, par le greffier de la cour : « Scripsit ulterius ex ejusdem militis relatione quod quædam Puella, oriunda ex Lotharingia, ætatis xviii annorum vel circiter, est penes prædictum regem; quæ sibi dixit quod Aurelianenses salvabit, et Anglicos ab obsidione effugabit, et quod ipsa ante Aureliam in conflictu telo vulnerabitur, sed inde non morietur. » (T. IV, p. 426.) Cf. Lebrun des Charmettes, *Hist. de J. d'Arc*, t. I, p. 223. — « Et dum sensit se vulneratam, timuit et flevit, et fuit consolata, ut dicebat, et aliqui armati, videntes eam taliter læsam, voluerunt eam charmare, gallice, *charmer*; sed ipsa noluit, dicendo, etc. » T. III, p. 109 et 111 (Pasquerel).

Page 72, note 1.

L'assaut suspendu et repris : t. IV, p. 160 (Journal), cf. p. 228 (Chron.), p. 9 (Cagny). — « Propter quod dictus dominus deponens satagebat et volebat quod exercitus retraheretur ad civitatem. Et tunc dicta Puella venit ad eum et requisivit quod adhuc paulisper exspectaret; ipsaque ex illa hora

ascendit equum, et sola recessit in unam vineam, satis longe a turba hominum; in qua vinea fuit in oratione quasi per spatium dimidii quarti horæ; ipsa autem regressa ab illo loco, statim cepit suum vexillum in manibus suis, posuitque se supra bordum fossati etc. » T. III, p. 8 (Dunois). Cf. t. III, p. 70 (L. de Contes) : « Quod quando perciperent quod ventus perduceret vexilla versus fortalitium, quod haberent illud. Beaucroix rapporte le succès à l'étendard plus qu'à Jeanne : dictum fuit quod afferretur vexillum Johannæ, et allatum astitit, et inceperunt invadere dictum fortalitium, etc. » (T. III, p. 80). D'Aulon raconte une assez longue histoire où il semble s'attribuer un peu trop complaisamment l'honneur du dernier assaut. Voyant la retraite décidée, comme il tenait l'étendard en l'absence de la Pucelle, il a l'idée de se porter au pied du boulevard pour y ramener les soldats : il le remet à un Basque qui le doit suivre et saute dans le fossé. Mais la Pucelle arrive, et, voyant son étendard aux mains d'un inconnu, elle le saisit pour le reprendre. Le Basque résiste, tire à lui l'étendard et va rejoindre d'Aulon. Les gens d'armes qui au mouvement de la bannière ont cru voir un signal se rallient et emportent la place (t. III, p. 216).

Page 74, note 1.

L'assaut du boulevard : t. V, p. 294 (Chron. de la fête du 8 mai); cf. t. III, p. 80 (Beaucroix); p. 71 (L. de Contes); t. IV, p. 230 (Chron.) — *L'attaque par le pont* : t. IV, p. 161 (Journal); p. 229 (Chron.). Les comptes de forteresse pour l'an 1429, art. 57, en gardent la trace : « Payé quarante sous pour une grosse pièce de bois prinse chez Jean Bazin quand on gagna les Tourelles, contre les Anglois, pour mettre au travers d'une des arches du pont qui fut rompue. — Baillé à Champeaux et aux autres charpentiers seize sous, pour aller boire le jour que les Tourelles furent gagnées. » Voy. Jollois, *Hist. du siège*, p. 84. — *Terreur des Anglais à la vue de Jeanne* : « Et instante ipsa ibi existente, Anglici fremuerunt et effecti sunt pavidii. » T. III, p. 8 (Dunois); cf. p. 71 (L. de Contes). La Chronique de la fête du 8 mai dit que leurs boulets n'avaient pas plus de force qu'une boule jetée par un homme : « Et à

venir joindre, lesdits Anglois avoient les meilleurs canons du royaume ; mais ung homme eut aussi fort getté une bole, comme la pierre pouvoit aller d'iceulx canons, qui estoit bel miracle. » T. V, p. 294. On peut croire que l'épuisement des munitions y était pour quelque chose. — *Rupture du pont entre le boulevard et les Tourelles* : « Ceulx de la ville chargèrent ung grand chalen plein de fagots, d'os de cheval, savattes, souffre et toutes les plus puantes choses que on sceut finer, et fut mené entre les Toremelles et le boloart, et là, fut boté le feu qui leur fist ung grand grief. » T. V, p. 294 (Chron. du 8 mai). Le registre des comptes d'Orléans rappelle ce fait, en constatant que l'on paya huit sous à Jehan Poitevin, pêcheur, « pour avoir mis à terre sèche ung challan qui fut mis sous le pont des Tourelles pour les ardre quand elles furent prinses (art. 19) : » opération nécessaire pour le radoubier, dit M. Jollois ; « neuf sous à Boudou pour deux essés, pesant quatre livres et demie, mises au challan qui fut ars sous le pont des Tourelles » (art. 9), etc. Voy. Jollois, *Siège d'Orléans*, p. 84. Beaucroix attribuait la rupture du pont à une bombarde dirigée par d'Aulon, t. III, p. 80. — *Pitié de Jeanne pour Glansdale* : t. III, p. 110 (Pasquerel). Berri (t. IV, p. 44) compte quatre ou cinq cents Anglais tués, noyés ou pris ; Jean Chartier (*ibid.*, p. 62), quatre cents morts ; la Chronique (*ibid.*, p. 230), trois cents morts et deux cents prisonniers ; le *Journal du siège* (*ibid.*, p. 162), quatre ou cinq cents tués ou noyés, « exceptez aucun peu qu'on retint prisonniers ; » et il déplore « le grant dommage des vaillants François, qui pour leur rançon eussent peu avoir grant finance. »

Page 74, note 2.

Les ponts rétablis : t. IV, p. 9 (Cagny). — *Rentrée de Jeanne* : t. IV, p. 163 (Journal) ; p. 231 (Chron.) ; t. III, p. 9 (Dunois).

Page 75, note 1.

Retraite des Anglais : t. IV, p. 10 (Cagny) ; p. 44 (Berri) ; p. 63 (J. Chartier), etc. — *Jeanne défend d'attaquer* : t. III, p. 9 (Dunois) ; p. 25 (Luillier) ; p. 126 (A. Viole) ; t. IV, p. 164 (Journal), t. V, p. 295 (Chron. de la fête du 8 mai). — *Les*

deux messes, etc. : *ibid.*, p. 232 (Chron.); t. III, p. 29 (Champeaux).

Page 76, note 1.

Prise d'une partie des munitions : t. IV, p. 44 (Berri); p. 63 (J. Chartier); p. 164 (Journal); p. 231 (Chron.), et la fin de la lettre de Charles VII aux habitants de Narbonne, 10 mai 1429 : « s'en sauvèrent et deslogèrent si hastement qu'ils laissèrent leurs bombardes, canons, artillerie et la plupart de leurs vivres et bagages. » T. V, p. 103. Monstrelet (II, 59), dit que les Anglais perdirent au siège six à huit mille combattants, et les Français seulement cent hommes environ de tout état. Les nombres sont exagérés dans l'un et l'autre sens.

Page 77, note 1.

Le Bourg du Bar : t. IV, p. 63 (J. Chartier); p. 163 (Journal). Voici comme Martial d'Auvergne rime l'anecdote t. V, p. 56 :

Comme Talbot si s'en alloit,
Un augustin son confesseur .
Ung François prisonnier vouloit
Amener après son seigneur :
Mais ledit François enfermé,
Par l'augustin, devant les gens,
Se fist porter, bon gré, mau gré,
Sur son col, dedans Orléans.

Ibid., note 2.

T. IV, p. 156 (Journal); t. III, p. 110 (Pasquerel). — Florent d'Illiers était reparti la veille avec sa troupe pour Châteaudun, t. IV, p. 165 (Journal).

LIVRE TROISIÈME.

REIMS.

Page 81, note 1.

Jean Gerson : Il cite Debora et sainte Catherine, Judith et Judas Machabée : « Neque sequitur semper post primum miraculum quidquid ab hominibus expectatur. Propterea, etsi frustraretur ab omni expectatione sua et nostra (quod absit) dicta puella, non oporteret concludere ea quæ facta sunt, a maligno spiritu vel non a Deo facta esse; sed vel propter nostram ingratitudinem et blasphemias, vel aliunde justo Dei judicio, licet occulto, posset contingere frustratio expectationis nostræ in ira Dei, quam avertat a nobis, et bene omnia vertat. » T. III, p. 303.

Jacques Gelu : « Credendum est quod ille qui commisit, inspirabit creaturæ suæ quam misit, ea quæ sunt agenda, melius et expedientius quam prudentia humana exquirere posset.... Quare consuleremus quod in talibus primo et principaliter exquireretur votum puellæ, etc.... Et in hoc consilium puellæ primum et præcipuum dicimus esse debere, et ab ea ante omnes assistentes, quærendum, investigandum et petendum. Insuper regi consuleremus quod omni die certum aliquid Deo bene placitum et ejus voluntati gratum faceret, quodque super hoc cum puella conferret, et, post ejus advisamentum, in esse deduceret quam humiliter et devote; ne dominus manum retrahendi causam habeat, sed gratiam suam continuet. » *Ibid.*, p. 409, 410.

Page 82, note 1.

Sur cette hostilité sourde et constante des principaux conseillers de Charles VII, voy. les *Histoires de France* de Sis-

mondi, t. XIII, p. 152 et 165, Michelet, t. V, p. 39 et H. **Martin**, t. VI, p. 150; et M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 30 et suiv.

Page 82, note 2.

Retour de Jeanne : t. III, p. 80 (Beaucroix). — *Lettres de Charles VII* : t. V, p. 101, 103. — *Accueil du roi* : t. IV, p. 168.

Page 83, note 1.

Conseils et opposition : t. IV, p. 11 (Cagny); p. 168 (Journal). — *Instances de Jeanne* : « Audivit aliquando dictam Johannam dicentem regi quod ipsa Johanna duraret per annum et non multum amplius, et quod cogitarent illo anno de bene operando, quia dicebat se habere quatuor onera, videlicet fugare Anglicos, etc. » T. III; p. 99 (duc d'Alençon).

Page 84, note 1.

T. III, p. 12 (Dunois). Selon la version du Journal et de la Chronique, t. IV, p. 168 et 235, le roi et « ses plus privés » hésitaient à lui faire cette question de peur qu'elle n'en fût mal contente; mais Jeanne le connaissant « par grâce divine, » vint à eux et leur dit ce qu'on a vu.

Page 85, note 1.

Les Anglais à Meun et à Jargeau : t. IV, p. 233, (Chron.) — *Attaque des Seigneurs contre Jargeau* : *ibid.*, p. 167 (Journal). « La Pucelle, qui toujours avoit l'ueil et sa pensée aux affaires du duc d'Orléans, parla à son beau duc d'Alençon et lui dist que, en tandis que le roi se apresteroit, elle vouloit aler délivrer la place de Gargueau. » T. IV, p. 11 (Cagny). — *Le duc d'Alençon* : t. IV, p. 169 (Journal). « Il venait d'acquitter ses hostages, touchant la rançon accordée pour sa délivrance. » T. IV, p. 236 (Chron.).

Page 87, note 1.

Jeanne d'Arc à Selles, lieu de réunion de l'armée : t. V, p. 262 (extrait des comptes d'Orléans); cf. t. IV, p. 12 (Cagny). « Le duc d'Alençon fist sçavoir aux mareschaulx de Boussac et de

Reis., que eulx et leurs gens fussent à certain jour à ung village près Romorantin en Salloigne. » — *Lettre de Gui de Laval* : t. V, p. 107.

Page 87, note 2.

« Et aves fait bailler je ne sçay quelle lettre à mon cousin de La Trimouille et seigneur de Trèves, par occasion desquelles le roy s'efforce de me vouloir retenir avecques luy jusques [à ce que] la Pucelle ait esté devant les places Anglesches d'environ Orléans, où l'on va mettre le siège; et est déjà l'artillerie pourveue, et ne s'esmaye point la Pucelle qu'elle ne soit tantost avec le roy, disant que lorsqu'il prendra son chemin à tirer avant vers Reims, que je irois avec luy. Mais jà Dieu ne veuille, etc. » (*Ibid.*, p. 109, 110.)

Page 88, note 1.

Départ de Selles : *ibid.*, p. 110.

Ibid., note 2.

Retour de la Pucelle à Orléans : Le 9 juin, t. IV, p. 169, 170 (Journal), et la note tirée des comptes de la ville, *ibid.* — 8000 combattants : Journal, *ibid.* Cagny dit de 2000 à 3000 combattants et autant de gens du commun ou plus (*ibid.*, p. 12). C'est le duc d'Alençon lui-même qui porte son armée à 600 lances, et à 1200 après l'arrivée de Dunois, etc. t. III, p. 94. J. Chartier (*ibid.*, p. 65), le Journal (*ibid.*, p. 170) et la Chronique (*ibid.*, p. 236) comptent de 600 à 700 Anglais; Cagny (*ibid.*, p. 12) de 700 à 800. — *Falstolf* : t. IV, p. 170 (Journal), et p. 413 (Wavrin). — *Les troupes rassermies par la Pucelle* : t. III, p. 95 (Alençon) : « Quod nisi esset secura quod Deus deducebat hoc opus, quod ipsa prædiligere custodire oves quam tantis periculis se exponere. » Cf. t. IV, p. 170 (Journal).

Page 89, note 1.

Arrivée devant Jargeau : t. III, p. 95 (Alençon); t. IV, p. 171 (Journal) et p. 12 (Cagny) : « A l'arrivée, les gens de commun à qui il estoit advis que à l'entreprinse de la Pucelle riens ne

povoit tenir, ils saillirent ès fossés sans sa présence et sans les gens d'armes qui entendoient à eux loger.» T. IV, p. 12 (Cagny.)

Page 90, note 1.

En leur petite cotte : « In suis gipponibus vel tunicis, » t. I, p. 80 (c'est-à-dire sans autre chose que les vêtements qu'ils portaient sous l'armure). (Note de l'éditeur.) Cf. t. IV, p. 12 (Cagny). — *Pour parler de Suffolk et de La Hire* : t. III, p. 87 (Alençon).

Page 91, note 1.

Assaut de Jargeau : « Et clamaverunt præcones : Ad insultum ! ipsaque Johanna dixit loquenti : Avant, etc. » — « Uxor loquentis dixit eidem Johannetæ quod multum timebat de ipso loquente et quod nuper fuerat prisonarius, et quod tantæ pecuniæ fuerant expositæ pro sua redemptione, etc. » T. III, p. 96 (Alençon); — t. IV, p. 12 (Cagny); p. 171 (Journal), etc.

Ibid., note 2.

Le duc d'Alençon sauvé par un avis de Jeanne : t. III, p. 96 (Alençon); cf. t. IV, p. 171 (Journal), et p. 236 (Chron.).

Page 92, note 1.

Jean le canonnier : t. IV, p. 172 (Journal); p. 237 (Chron.). — *Durée de l'assaut* : t. IV, p. 173 (Journal), et t. V, p. 350 (lettre des agents allemands). — *Jeanne frappée d'une pierre*. t. III, p. 97 (Alençon); cf. le Journal, la Chronique et les agents allemands, l. I. — *Suffolk et le gentilhomme* : le Journal et la Chron., *ibid.*

Ibid., note 2.

Berri (t. IV, p. 45) et le Journal (*ibid.*, p. 173) portent le nombre des Anglais tués à 4 ou 500; J. Chartier, à 3 ou 400 (*ibid.*, p. 65); Alençon, à plus de 1100 (t. III, p. 97). Personne ne dit qu'il y en ait eu jamais autant dans la place. Cagny compte 40 ou 50 prisonniers (*ibid.*, p. 12). La Chronique dit qu'il y en eut « foison » (*ibid.*, p. 238); les agents allemands, qu'il y avait 500 Anglais dans la place et qu'ils furent

tous tués, excepté Suffolk et deux autres (t. V, p. 351). Jean Chartier et la Chronique rapportent que le siège dura huit jours; et le duc d'Alençon lui-même semble compter quelques jours (*post aliquos dies*) entre la première attaque et la prise de la ville (t. III, p. 95); mais P. de Cagny et le Journal disent expressément que la première attaque eut lieu le 11 et la prise de la ville le 12. Les agents allemands (t. V, p. 350) ne supposent dans leur récit que deux jours de siège.

La ville pillée : t. IV, p. 173 (Journal) et p. 235 (Chron.). — *Les prisonniers tués* : t. IV, p. 65 (J. Chartier), et p. 234 et 235 (Chron.).

Page 93, note 1.

La Pucelle à Orléans et à Meun : t. IV, p. 13 (Cagny); p. 65 (J. Chartier); p. 175 (Journal).

Ibid., note 2.

Baugency : t. IV, p. 14 (Cagny); p. 65 (J. Chartier); p. 174 (Journal.)

Page 94, note 1.

Richemont : t. IV, p. 316 (Gruel); p. 175 (Journal), etc. Il amenait 500 à 600 combattants, selon Cagny (t. IV, p. 14); 1000 à 1200, selon Chartier (*ibid.*, p. 65). — Gruel prétend que Richemont ne s'arrêta point sur l'ordre du roi, quand il venait pour le siège d'Orléans. Mais de quel pas a-t-il marché, puisqu'il n'arrive à Amboise qu'au temps du siège de Baugency?

Page 95, note 1.

Richemont et Jeanne : t. III, p. 98 (Alençon); t. IV, p. 175 (Journal).

Ibid., note 2.

Richemont accueilli : t. III, p. 98 (Alençon); t. IV, p. 175 (Journal); p. 24 (Chronique).

Page 96, note 1.

Talbot venant de Baugency : t. IV, p. 239 (Chron.). — *Fals-tolf* : t. IV, p. 415 (Jean de Wavrin, dans ses additions à

Monstrelet). Wavrin faisait partie du corps de Falstolf; il en porte le nombre à 5 000 hommes, à quoi Talbot joignit 40 lances et 200 archers (*ibid.*). Les historiens français diminuent ce nombre, loin de l'accroître : Jean Chartier donne aux Anglais 4 000 à 5 000 hommes (*ibid.*, p. 67); le Journal du siège, 4 000 (*ibid.*, p. 176).

Page 97, note 1.

Les Français et les Anglais en présence : t. IV, p. 417 (Wavrin); cf. p. 176 (Journal) : «.... tendans avec les autres à secourir Baugency et cuidans faire délaissier le siège; mais ils ne purent y entrer, combien qu'ils fussent quatre mil combattants; car ils trouvèrent les Français en telle ordonnance qu'ils délaissèrent leur entreprise. Et s'en retournèrent au pont de Meung et l'assaillirent moult asprement. » T. IV, p. 176 (Journal).

Ibid., note 2.

Les Anglais à Meun : t. IV, p. 417 (Wavrin) : « Et chevauchèrent vers Meung, où ils se logèrent cette nuit, car ils ne trouvèrent nulle résistance en la ville, fors tant suellement que le pont se tenoit pour les François. » — Si les Anglais avaient abandonné la ville, les Français, on le voit, n'avaient point cherché à la reprendre; mais les autres témoignages établissent que la garnison anglaise n'en était pas sortie. Cagny dit que Falstolf y vint prendre le sire de Scales et sa troupe, pour les ramener à Janville (*ibid.* p. 15); cf. t. III, p. 10 (Dunois); t. IV, p. 176 (Journal).

Page 98, note 1.

Capitalation de Baugenci : t. III. p. 97 (Alençon). — « Et veoyent que rien ne pavoit résister contre la Pucelle, et qu'elle mettoit toute l'ordonnance de sa compagnie en telle conduite comme elle vouloit, tout ainsi comme le devroient et pourroient faire le connestable et les maréchaux d'ung ost. » T. IV, p. 14, 15 (Cagny); cf. p. 45 (Berri); p. 175 (Journal); p. 241 (Chronique); p. 318 (Gruel); p. 370 (Monstrelet), et p. 419 (Wavrin). La chronique évalue la garnison à 500 combattants. Le journal rapporte qu'ils allèrent à Meaux; Berri dit avec

plus de vraisemblance qu'ils se retirèrent en Normandie
« ung baston en leur poing. »

Page 98, note 2.

Retraite des Anglais : Nous suivons le récit de Wavrin qui y était (t. IV, p. 420, 421).

Page 99, note 1.

Bataille de Patay : *Procès*, t. IV, p. 68 (J. Chartier); p. 176 (Journal); p. 421 (Wavrin).

Page 100, note 1.

Suite : *ibid.*, p. 422 (Wavrin); t. III, p. 98 (Alençon); t. IV, p. 243 (Chron.).

Page 101, note 1.

Suite : Wavrin, *ibid.* — « Et habuit l'avant-garde La Hire; de quo ipsa Johanna fuit multum irata, quia ipsa multum affectabat habere onus de l'avant-garde. » T. III, p. 71 (L. de Contes). — « Et parce que la Pucelle et plusieurs seigneurs ne vouloient pas que la grousse bataille fust ostée de son pas, il esleurent La Hire, Poton.... et leur baillèrent charge d'aler courir et escarmoucher devant les Angloys pour les retenir et garder d'eulx retraire en lieu fort. Ce qu'ilz feirent et outre plus; car ils se frappèrent dedans eulx de telle hardiesse, combien qu'ils ne feussent que quatorze à quinze cens combatans, qu'ils les mirent à desaroy et desconfiture, nonobstant qu'ils estoient plus de quatre mil combatans. » (T. IV, p. 177 (Journal); cf. t. III, p. 120 (Th. de Termes). « Percutatis audacter, et ipsi fugam capient. » T. IV, p. 339 (P. Cochon, *Chron. norm.*, ch. XLVIII dans l'édition de M. Vallet de Viriville).

Perte des anglais : t. III, p. 11 (Dunois); t. IV, p. 423 (Wavrin). Le Journal compte 2200 tués (t. IV p. 177); Berri, 2200 tués et 400 prisonniers (*ibid.*, p. 45). Le rapport qui fut envoyé à Tours sur la bataille évaluait à 2500 le nombre des Anglais tant mort que pris. C'est au moins ce qui est constaté dans le registre où était mentionné le paiement des 6 livres allouées le 22 juin au courrier qui en fut le porteur. Le bruit

courait alors que Falstolf était aussi au nombre des prisonniers (t. V, p. 262). La Pucelle le crut elle-même (voy. sa lettre aux habitants de Tournai du 25 juin 1429 (t. V, p. 125); et la nouvelle en est reproduite dans les lettres écrites vers le même temps : t. V, p. 120 (P. de Boulanvilliers); p. 122 (lettre sur des prodiges advenus en Poitou); p. 352 (lettre des agents allemands). — On trouve dans les extraits des comptes plusieurs choses qui se rapportent à cette campagne de la Loire. Bien que les seigneurs, comme on l'a vu par Gui de Laval, aient peu compté que le roi les indemnisât de leurs dépenses, le seigneur de Rais reçut de lui 1000 livres pour les troupes qu'il conduisit à Jargeau (t. V, p. 261). La ville d'Orléans y prit sa part aussi, quoique dans une moindre mesure : « A Jaquet Compaing pour bailler à *Orléans* le hérault pour avoir été à Selles le 4 juin devers la Pucelle dire nouvelle des Anglais, 6 l. 8. s. parisis; — pour deux seings et leur façon, faict pour signer les piczs, pioches, pelles, et aultres choses de guerre, donnés à Jehanne, pour aller faire le siège de Jarguau : 16 s. p.; — pour deux autres messagers, 16. s. p., etc. » Un autre extrait comprend les dépenses relatives à un tonneau de vin et douze douzaines de pain, envoyés à Jeanne au siège de Baugency; — à un messenger « pour estre venu de Baugency à Orléans, par l'ordonnance de Jehanne, querir des pouldres quant le siège y estoit, 16 s. p. » T. V, p. 262 et 263.

Page 102, note 1.

Suites de la bataille de Patay : t. IV, p. 46 (Berri); p. 178 (Journal), p. 244 (Chron.).

Page 103, note 1.

Tout cela n'empêche pas Sismondi de dire : « Les chefs s'aperçurent bien vite que c'était à eux à la diriger. » (*Histoire des Français*, t. XIII, p. 123.)

Page 105, note 1.

Retour de la Pucelle : t. IV, p. 178 (Journal); p. 245 (Chron.).

Page 106, note 1.

Le connétable : *ibid.* (Journal et Chron.); p. 71 (J. Chartier); p. 46 (Berri) : « Et renvoya le connestable et aussi contremanda le conte de Perdriac (Bernard d'Armagnac) pour ce que le sire de la Trémoille craignoit qu'ilz ne voulsissent entreprendre à avoir le gouvernement du roy, ou luy faire desplaisir de sa personne et le bouter hors. » Sully était une seigneurie de La Trémouille; les ménagements dont les Anglais avaient usé envers la ville, quand ils l'occupèrent un peu avant le siège d'Orléans, le soin qu'ils eurent d'y établir pour capitaine le frère même de la Trémouille (Chron. de la Pucelle, chap. XXXIV), avaient fait soupçonner que le favori de Charles VII n'était pas leur plus grand ennemi.

Page 107, note 1.

Préparatifs du départ : t. IV, p. 17 (Cagny); p. 245 (Chron.). — *Le roi et la Pucelle* : t. III, p. 116 (Sim. Charles); cf. *ibid.*, p. 76 (G. Thibault).

Ibid., note 2.

Lettre de la Pucelle aux habitants de Tournai. Voy. aux appendices, n° V, ci-dessus, p. 236.

Page 109, note 1.

Projets sur la Normandie : t. III, p. 13 (Dunois). — *Bonny, Marchénoir, etc.* : t. IV, p. 179, 180 (Journal); p. 246 (Chron.). — *La Pucelle aux champs* : t. IV, p. 18 (Cagny) : « Et combien que le roy n'avoit pas d'argent pour souldoyer son armée, tous chevaliers, escuyers, gens de guerre et de commun ne refusoient pas de aller servir le roy pour ce voyage en la compagnie de la Pucelle, disant qu'ils iroient partout où elle voudroit aller. » — « Au dit lieu de *Gyen-sur-Loire*, fut fait un paiement aux gens de guerre de trois francs pour homme d'armes, qui estoit peu de chose. » T. IV, p. 249 (Chron., chap. LVI).

Ibid., note 2.

Départ pour Reims : t. IV, p. 180 (Journal), et p. 74

(J. Chartier). — *Lettre de Philibert de Moulant* : t. IV, p. 286 (J. Rogier, auteur du *xviii^e* siècle, mais qui a compilé des pièces authentiques, aujourd'hui perdues). — *Auxerre* : *ibid.*, p. 181 (Journal), et 250 (Chron.); il y est dit qu'ils donnèrent à la Trémouille 2000 écus. — *Conditions du traité* : *ibid.*, p. 378 (Monstrelet).

Page 110, note 1.

Saint Florentin : t. IV, p. 72 (J. Chartier). — *Lettre du roy aux habitants de Reims* : *ibid.*, p. 287; — *de ceux de Troyes à ceux de Reims* : *ibid.*, p. 289, 290; — *de Jehanne aux habitants de Troyes* : *ibid.*, p. 287; voy. aux append., n° VI, ci-dessus, p. 237.

Page 111, note 1.

Le roi devant Troyes : *ibid.*, p. 289, 290. Perceval de Cagny fixe à tort au vendredi, 8 juillet, l'arrivée devant Troyes (*ibid.*, p. 18).

Page 112, note 1.

Frère Richard : Voy. la déposition de Jeanne, le Bourgeois de Paris, la Chronique et Monstrelet, cités par M. Quicherat à propos du premier interrogatoire de la Pucelle, t. I p. 99, 100. Monstrelet (chap. LXIII) dit qu'il avait été chassé de Paris parce qu'il se montrait trop pleinement favorable aux Français (t. IV, p. 377). À la nouvelle qu'il s'était rallié à la Pucelle, les Parisiens, furieux contre lui, reprirent les dés et les boules qu'il leur avait fait quitter, et rejetèrent la médaille portant le nom de Jésus, qu'il leur avait fait prendre. (Journal du Bourgeois de Paris, juillet 1429 : t. XL, p. 393, Éd. Buchon.) Ce frère Richard passait pour avoir prédit l'arrivée de la Pucelle. On racontait « qu'ès advens de Noet et devant, il avoit preschié par le pays de France en divers lieux et dit entre autres choses en son sermon : « Semez, « bonnes gens, semez foison de febves : car celui qui doit venir viendra bien brief. » Les habitants de Troyes semèrent des fèves; les soldats de Charles VII, dans leur détresse, en firent leur profit. (T. IV, p. 184.)

Page 113, note 1.

Détresse, conseil devant Troyes : Chron., chap. LVII; et t. IV,

p. 72-75 (J. Chartier); p. 181-183 (Journal); cf. t. III, p. 117 (Simon Charles), et p. 13 (Dunois) : « Nobilis delphine, jubeatis venire gentem vestram et obsidere villam Trecensem, nec protrahatis amplius longiora consilia, quia in nomine Dei, ante tres dies ego vos introducam intra civitatem Trecensem, amore vel potentia vel fortitudine ; et erit falsa Burgundia multum stupefacta. »

Page 114, note 1.

Préparatifs de l'assaut : « Et tunc ipsa Johanna accepit vexillum suum, et eam sequebantur multi homines pedites, quibus præcepit quod quilibet faceret fasciculos ad replendum fossata. Qui multos fecerunt ; et in crastinum ipsa Johanna clamavit : « Ad insultum, » fingens ponere fasciculos in fossatis. Ethoc videntes.... miserunt de compositione habenda. » T. III, p. 117 (Sim. Charles). — « Et tunc dicta puella statim cum exercitu regis transivit, et fixit tentoria sua juxta fossata, fecitque mirabiles diligentias quas etiam non fecissent duo vel tres usitati et magis famati homines armorum, et taliter laboravit nocte illa, quod in crastino episcopus et cives.... dederunt obedientiam regi. » T. III, p. 13 (Dunois) ; cf. Chron., chap. LVII, et t. IV, p. 183 (Journal).

Page 115, note 1.

Capitulation : t. IV, p. 297. (Lettre de Jean de Châtillon, d'après J. Rogier) : « Que le commun de la dicte ville alla ausdictz seigneurs, chevaliers et escuyers, en très-grand nombre, leur dire que, s'ilz ne vouloient tenir le traité, qu'ils avoient fait pour le bien publique, qu'ilz mettroient les gens du roy dedans ladicte ville, vouldissent ou non.... — Que lesdicts chevaliers et escuyers estoient sortys de la dicte ville par traicté, leurscorps et leursbiens saufs, etc. ; » — p. 296 (Lettre des habit. de Troyes à ceux de Reims) : « Moyennant qu'il leur feroit abolition générale de tous cas, et qu'il ne leur lairoit point de garnison, et qu'il aboliroit les aydes, excepté la gabelle. » — Chron., chap. LVII : « Et au regard des gens d'Église qui avoient régales et collations de bénéfices du roi son père, il approuva les collations ; et ceux qui les avoient du roy Henry d'Angleterre prindrent lettres du roy ; et voulut qu'ils eussent les béné-

fices, quelques collations qu'il en eust faict à autres. » Voy. le traité (*Ordonn.*, t. XIII, p. 142.)

Page 115, note 2.

Rachat des prisonniers : *Chron. de la Pucelle*, chap. LVII. — « Moyennant que de tous prisonniers qu'ils avoient pris, ils devoient avoir de chascun ung marq d'argent. » T. IV, p. 297 (Lettre de Jean de Chastillon); cf. *ibid.*, p. 76 (J. Chartier); p. 184 (Journal); p. 378 (Monstrelet) : « Et fist publier par plusieurs fois, tant en son ost comme en la ville, sur le hart, que homme, de quelque estat qu'il fust, ne meffesist riens à ceux de la ville de Troyes ne aux aultres qui s'estoient mis en son obéissance. »

Page 116, note 1.

Châlons : *Chron.*, chap. LVIII, et t. IV, p. 290 (J. Rogier); cf. p. 76 (J. Chartier), et p. 184 (Journal).

Page 117, note 1.

Lettre de Bedford sur ses revers : « Causés en grande partie comme je pense par enlacement de fausses croyances, et par la folle crainte qu'ils ont eu d'un disciple et limier de l'Ennemi (du diable), appelé la Pucelle, qui usait de faux enchantements et de sorcellerie, etc. (of lakke of sudde beleve and of unlevefull doubte that they hadde of a disciple and lyme of the Feende, called the Pucelle, that used fals enchantements and sorcerie). » Rymer, t. X, p. 408, cité par M. Quicherat, t. V, p. 136.

Page 118, note 1.

Dispositions des esprits depuis la délivrance d'Orléans : (Bedford) doubtant que aucuns de Paris se deussent pour cette desconfiture réduire en l'obéissance du roy et faire esmouvoir le commun peuple contre Anglois, si se partit à très-grand haste de Paris, et se retira au bois de Vincennes, où il manda gens de toutes parts; mais peu en vint : car les Picards et autres nacions du royaume qui tenoient sôn party se prindrent à deslaisser les Anglois et à les haïr et despriser. » (*Chron.*, chap. XLIX.) — *Falstolf* : « En conclusion lui fu osté l'ordre du

Blancq-Jartier qu'il portoit entour la jambe. » T. IV, p. 375 (Monstrelet, II, 61). — *Traité avec Winchester* : Rymor, t. X, p. 424 (1^{er} juillet 1429). Ses troupes sont prises au service du roi, du 23 juin passé au 21 décembre. On réservait au cardinal le droit de faire alors la croisade dont le commandement lui était conféré par un acte du 18 juin, *ibid.*, p. 423; cf. sur la croisade de Winchester, *ibid.*, p. 417, 419. — *Le duc de Bourgogne à Paris, le 10 juillet* : Voy. le Journal du Bourgeois de Paris, à cette date, p. 390, 391 (Éd. Buchon); cf. *Procès*, t. V, p. 130 (lettre de trois gentilshommes angevins, le jour du sacre); t. IV, p. 455 (Clém. de Fauquemberque, greffier du Parlement), et Monstrelet, II, 72.

Page 119, note 1.

Extrait des délibérations du conseil de Reims. Varin, *Archives législat. de la ville de Reims*, Statuts, t. I, p. 738-741.

Page 120, note 1.

Lettres de Troyes et de Châlons : Voyez-en les extraits donnés par J. Rogier, t. IV, p. 285 et suiv.

Page 122, note 1.

Lettre de Châtillon : t. IV, p. 292-294.

Ibid., note 2.

Lettre du bailli de Vermandois : t. IV, p. 295.

Page 123, note 1.

Lettre de Jean de Châtillon : t. IV, p. 296.

Ibid., note 2.

Lettres diverses : t. IV, 295-298.

Page 124, note 1.

Retraite de Châtillon, t. IV, p. 294 et Chron., chap. LVIII; cf. t. IV, p. 184 (Journal). Jeanne avait prédit à Charles VII qu'il

entrerait à Reims sans résistance; que les bourgeois viendraient au-devant de lui, t. III, p. 118 (Sim. Charles).

Page 125, note 1.

Entrée à Reims : Chron., *ibid.*, et t. IV, p. 185 (Journal). — *Sacre* : « MMgrs le duc d'Alençon, le comte de Clermont, le comte de Vendosme, les seigneurs de Laval et La Trémoille y ont esté en abis royaux, et Mgr d'Alençon a fait le roy chevalier, et les dessusditz représentoient les pairs de France; Mgr d'Albret a tenu l'espée durant ledit mystère devant le roy; et pour les pairs de l'Eglise y estoient avec leurs croces et mitres, MMgrs de Rains, de Chalons, qui sont pairs; et en lieu des autres, les évesques de Séz et d'Orléans, et deux autres prélas, et mondit seigneur de Rains y a fait ledit mystère et sacre qui lui appartient.... Et durant ledit mystère, la Pucelle s'est toujours tenue joignant du roy, tenant son estendart en sa main. Et estoit moult belle chose de voir les belles manières que tenoit le roi et aussi la Pucelle. Et Dieu sac he si vousy avez esté souhaités. » (Lettre de trois gentilshommes angevins à la femme et à la belle-mère de Charles VII (du 17 juil. 1429). *Procès*, t. V, p. 128; cf. *Monstrelet*, II, 64. — *Paroles de Jeanne* : Chron., chap. LVIII; cf. t. IV, p. 186 (Journal).

Page 126, note 1.

La Pucelle au voyage de Reims : « Et partout où la Pucelle venoit, elle disoit à ceulx des places : « Rendez (vous) au roi du ciel et au gentil roy Charles. » Et estoit toujours devant à venir parler aux barrières. » T. IV, p. 18 (Cagny).

Page 127, note 1.

Mission : « Et pluries audiuit dicere dictæ Johanne quod de facto suo erat quoddam ministerium; et quum sibi diceretur : « Nunquam talia fuerunt visa sicut videntur de facto vestro; » in nullo libro legitur de talibus factis; » ipsa respondebat : « Dominus meus habet unum librum in quo unquam nullus clericus legit, tantum sit perfectus in clericatura. » T. III, p. 110, 111 (Pasquier).

Piété de Jeanne : « Quod ipsa Johanna erat multum devota erga Deum et beatam Mariam, et quasi quotidie confitebatur, et communicabat frequenter;... dum ipsa confitebatur, ipsa flebat. » T. III, p. 104 (Pasquerel). « Quod habebat in consuetudine frequenter confitendi peccata sua, et quotidie audiebat missam. » T. III, p. 34 (la fille de son hôte d'Orléans). « Confitebatur sæpe, vacabat orationi assidue : audiebat missam quotidie, et recipiebat frequenter Eucharistiæ sacramentum. » *Ibid.*, p. 18 (Dunois). « Quæ sæpissime confitebatur de duobus diebus in duos dies, et etiam qualibet septimana recipiebat sacramentum Eucharistiæ, audiebatque missam qualibet die, et exhortabatur armatos de bene vivendo et sæpe confitendo. » *Ibid.*, p. 81 (Sim. Beaucroix); cf. p. 218 (d'Aulon). « Quod ipse vidit Johannam, dum celebraretur missa, in elevatione corporis Christi mittere lacrymas in abundantia. » *Ibid.*, p. 32 (Compaing); cf. p. 66 (L. de Contes). — *Les cloches et les chants* : t. III, p. 14 (Dunois). — *Les petits enfants* : *ibid.*, p. 104 (Pasquerel).

Page 128, note 1.

Piété inspirée aux soldats : t. III, p. 81 (Sim. Beaucroix); cf. p. 105 (Pasquerel). « Ipsa inducebat armatos ad confitendum peccata sua; et de facto vidit qui loquitur quod ad instigationem suam et monitionem, *La Hire* confessus est peccata sua, et plures alii de societate sua. » *Ibid.*, p. 32 (Compaing). — *Répression des blasphèmes* : « Increpabat armatos quando negabant vel blasphemabant nomen Dei. » T. III, p. 33 (Bordes). — « Et tunc ille Dominus pœnituit. » *Ibid.*, p. 34 (Vve Huré). — « Multum etiam irascebatur dum aliquos armatos audiebat jurantes; ipsos multum increpabat et maxime ipsum loquentem qui aliquando jurabat : et dum videbat eam, refrenabatur a juramento. » *Ibid.*, p. 99 (Alençon). — *La Hire* : « Quod amplius non juraret; sed dum vellet negare Deum, negaret suum baculum. Et postmodum ipse *Lahire* in præsentia ipsius Johannæ, consuevit negare suum baculum. » *Ibid.*, p. 206 (Seguin). — « Par mon Martin, ce estoit son serment. » T. IV, p. 4, etc. (Cagny). On peut se demander pourtant si Cagny n'a point prêté ici à la Pucelle quelqueune de ses manières de parler. Tous les autres historiens ou témoins ne citent de Jeanne qu'une

seule parole en forme d'affirmation. « En nom Dieu! » Si l'autre lui eût été ordinaire, il serait étrange qu'on n'en eût pas tiré au procès une nouvelle accusation de sorcellerie. On n'a pas besoin d'invoquer le témoignage de d'Aulon qu'il ne l'a jamais « ouy jurer, blasphémer ou parjurer le nom de Notre-Seigneur, ne de ses saints, pour quelque cause ou occasion que ce feust. » *Ibid.*, p. 219.

Page 129, note 1.

Pudeur : « Quod dum erat in armis et eques nunquam descendebat de equo pro necessariis naturæ. » T. III, p. 118 (Sim. Charles). « Semper in nocte habebat mulierem cum ea cubantem si invenire posset, et dum non poterat invenire, quando erat in guerrâ et campis, cubabat induta suis vestibus. » T. III, p. 70 (L. de Contes); cf. p. 18 (Dunois); p. 34 (Charlotte Havet); p. 81 (Sim. Beaucroix), et p. 111 (Pasquerel).

Chasteté qu'elle inspirait : « Dicit etiam quod aliquando in exercitu ipse loquens cubuit cum eadem Johanna et armatis à la paillade, et vidit aliquando quod ipsa Johanna se præparabat, etc. *Ibid.*, p. 100 (Alençon); cf. p. 15 (Dunois), et p. 77 (Thibault).

Filles chassées des camps : *ibid.*, p. 81 (Sim. Beaucroix). — « Quam tamen non percussit, sed eam dulciter et caritative monuit ne se inveniret amodo in societate armatorum. » *Ibid.*, p. 73 (L. de Contes). — « Persequebatur cum gladio evaginato quamdam juvenculam existentem cum armatis, adeo quod eam insequendo disruptit suum ensem. » *Ibid.*, p. 99 (Alençon); cf. t. IV, p. 71, 72 (J. Chartier).

Page 130, note 1.

Horreur du sang : t. III, p. 205 (Seguin). — *Anglais blessés, secourus* : *ibid.*, p. 72 (L. de Contes). « Pia etiam non solum erga Gallicos, sed etiam erga inimicos. » *Ibid.*, p. 81 (Beaucroix). — *Pillage détesté* : *ibid.*, p. 111 (Pasquerel); t. IV, p. 500 (Eb. de Windecken). « Nam de victualibus quæ sciebat deprædatis nunquam volebat comedere. » *Ibid.*, p. 81 (Beaucroix). — *Charité* : « Libenter dabat eleemosynas, et dixit testis quod multotiens sibi pecunias ad dandum pro Deo concessit. » T. II, p. 438 (J. de

Metz). — «Dicebat quod erat missa pro consolatione pauperum et indigentium.» T. III, p. 87 (Marguerite de La Touroulde). — *Soin des blessés* : « De pauperibus armatis, esto quod essent de parte Anglicorum, ipsa multum compatiebatur. » *Ibid.*, p. 111. (Pasquierel). — *Une aussi bonne fille* : « Et bene vellet habere unam filiam ita bonam. » T. II, p. 450 (Aubert d'Ourches).

Page 132, note 1.

Habileté militaire de Jeanne d'Arc : t. III, p. 100 (Alençon); et p. 120 (Th. de Termes) : « Quod extra factum guerræ erat simplex et innocens; sed in conductu et dispositione armorum et in facto guerræ, et in ordinando bella et animando armatos, ipsa ita se habebat ac si fuisset subtilior capitaneus mundi, qui totis temporibus suis edoctus fuisset in guerra. » Cf. t. IV, p. 3 (Cagny), et p. 70 (J. Chartier) : « Et chevauchoit toujours armée en habillement de guerre, ainsi qu'étoient les autres gens de guerre de la compagnie; et parloit aussi prudemment de la guerre comme capitaine savoit faire. Et quand le cas advenoit qu'il y avoit en l'ost aucun cry ou effroy de gens d'armes, elle venoit, fust à pied ou à cheval, aussi vaillamment comme capitaine de la compagnie eust sceu faire en donnant cueur et hardement à tous les aultres, en les admonestant de faire bon guet et garde en l'ost, ainsy que par raison on doit faire. Et en toutes les aultres choses estoit bien simple personne, et estoit de belle vie et honesteté. » Cf. t. III, p. 424 et suiv. (*La Sibylle française.*)

Page 133, note 1.

Les panonceaux : t. I, p. 97. — *État de maison* : « Ut ei Rex Carolus sumptus, quibus comitis familiam æquaret, suppetere, ne apud viros militares per causam inopiæ vilesceret. » T. IV, p. 449 (Pontus Heuterus, écrivain du xvr^e siècle, d'après G. Chastelain). Il continue ainsi : « Conspiciebatur enim ejus in comitatu, præter nobiles puellas, procurator domus, stabuli præfectus, nobiles pueri, a manibus, a pedibus, a cubiculis; colebaturque a rege, a proceribus, ac imprimis a po-

pale instar divæ habebatur. » — *Robes* : « A Jacquet Compaign, pour demye aulne de deux vers achacté pour faire les orties des robes à la Pucelle, 35 s. p. » T. V, p. 559 (comptes de forteresse).

Nous regrettons que M. Vallet de Viriville, dans la curieuse notice qu'il a publiée, entre tant d'excellents morceaux de critique, sur l'iconographie de Jeanne d'Arc, ait dit que « Jeanne, depuis le jour où elle prit possession de sa carrière, se livra au goût du luxe, qui se développa chez elle d'une manière croissante. » — « Elle aimait, ajoute-t-il, passionnément le cheval, l'exercice militaire, les armes et les vêtements de prix, » etc. (p. 3, 4). Jeanne eut des vêtements de prix, Jeanne eut des chevaux : elle en avait une douzaine (tant pour elle que pour ses gens), lorsqu'elle tomba aux mains de l'ennemi (t. I, p. 295). Mais autre chose est de soutenir son rang, autre chose de se livrer au goût du luxe. Parmi les textes allégués, il y a bien celui de Perceval de Boulainvilliers qui dit qu'elle se plaît à monter à cheval et à porter de belles armes (ce sont les armes qu'elle a reçues du roi) : « in equo et armorum pulchritudine complacet. » Mais on est à la veille du voyage de Reims, et il n'en parle que pour opposer son genre de vie à sa nature de jeune fille, et témoigner de son activité : « inaudibilis laboris et in armorum portatione et sustentatione adeo fortis, ut per sex dies die noctuque indesinenter et complete armata maneat. » (T. V, p. 120.) Quant au témoignage de Jean Monnet, que, selon le bruit répandu à l'époque où elle fut visitée, elle avait été blessée pour avoir monté à cheval (t. III, p. 63), comment rapporter à la passion des chevaux ce qui était la conséquence de sa vie militaire ? Le reproche (à prendre les citations de l'auteur lui-même) ne peut donc se justifier que par des emprunts faits soit à l'accusation : « Item dicta Johanna abusa est revelationibus et prophetiis convertens eas ad lucrum temporale et questum ; nam per medium hujusmodi revelationum sibi acquisivit magnam copiam divitiarum et magnos apparatus et status in officiariis multis, equis ornamentis » (t. I, p. 294 ; cf. p. 223, 224) ; soit à l'extrait de la lettre rapportée à l'archevêque de Reims, Regnault de Chartres, prélat dont les sentiments pour Jeanne, au jugement de M. Vallet de Viriville,

n'étaient pas beaucoup plus favorables que ceux de l'évêque de Beauvais (t. V, p. 159).

Compliments et présents du duc de Bretagne : D. Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 508, et M. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 264.

Dons de la Pucelle : « La Pucelle m'a dit en son logis, comme je la suis allé y voir, que trois jours avant mon arrivée, elle avoit envoyé à vous, mon aieulle, un bien petit anneau d'or, mais que c'estoit bien petite chose, et qu'elle vous eust volontiers envoyé mieulz, considéré votre recommandation. » T. V, p. 109 (Lettre de Gui de Laval à sa mère et à son aïeule). — *La fille du peintre de Tours* : Le conseil décida que les deniers de la ville ne pouvaient pas être détournés de leur emploi ordinaire. Mais « pour l'amour et honneur de la Pucelle » il résolut en même temps d'assister en corps à la bénédiction nuptiale, d'y convoquer les habitants par l'organe du notaire municipal, et de donner à la mariée (ici commence enfin la munificence de la ville) le pain et le vin ce jour-là : un setier de froment pour le pain et quatre jalaies de vin. » T. V, p. 154-156. Et les comptes des deniers communs de la ville de Tours portent en détail ce qu'il en a coûté : 40 sous pour les quatre jalaies de vin, et 50 sous pour le pain; total 4 l. 10 s. t. (37 f. 03). (T. V, p. 271.)

Exemption d'impôts aux habitants de Greux et de Domremy : « Charles, etc., sçavoir vous faisons [que] en faveur et à la requeste de nostre bien amée Jehanne la Pucelle; [considéré] le grant, haut, notable et prouffitable service qu'elle nous a fait et fait chacun jour au recouvrement de nostre seigneurie, nous avons octroyé et octroyons, » etc. (31 juillet 1429). T. V, p. 138.)

Le père de Jeanne à Reims : Son voyage a laissé trace dans les comptes de la ville : « Le lundi 5 septembre 1429, par Anthoine de Hellande, cappitaine.... et plusieurs esleus et autres, jusques au nombre de 80 personnes, a esté délibéré de paier les despens du père de la Pucelle, et de lui bailler un cheval pour s'en aller. » Voy. p. 141; cf. p. 266. Dans les comptes des octrois patrimoniaux faits sur les deniers communs de la ville de Reims, en 1428 et 1429, on trouve la mention d'une somme de 24 livres parisis à payer « à Alis, veuve feu Raulin Moriau,

hostesse de l'Asne royé, pour despens fais en son hostel par le père de Jehanne la Pucelle, qui estoit en la compagnie du roy, quant il fut sacré en ceste ville de Reims. » Cet hôtel de l'Ane rayé est aujourd'hui l'hôtel de la Maison-Rouge, rue du Parvis, devant la cathédrale. On ne voit pas sur quel fondement l'inscription moderne gravée sur la façade dit que la mère de Jeanne y fut logée en même temps. (Voy. M. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 266.) Pasquerel a bien dit (t. III, p. 101) que la mère de Jeanne la vint rejoindre avant la levée du siège d'Orléans ; mais Lebrun des Charmettes a facilement montré qu'il fallait lire son *frère* dans ce passage.

Page 133, note 2.

Hommages populaires : « Et resistebat quantum poterat quod populus honoraret eam. » T. III, p. 31 (P. Vaillant). — « Multum dolebat et displicebat sibi quod aliquæ bonæ mulieres veniebant ad eam, volentes eam salutare, et videbatur quædam adoratio, de quo irascebatur. » *Ibid.*, p. 81 (Beaucroix). — « Quædam gentes capiebant pedes equi sui, et osculabantur manus et pedes. — In veritate ego nescirem a talibus me custodire, nisi Deus me custodiret. » *Ibid.*, p. 84 (Barbier). — *Les médailles*, etc. : « Item ipsa Johanna in tantum suis adinventionibus catholicum populum seduxit, quod multi in præsentia ejus eam adoraverunt ut sanctam, et adhuc adorant in absentia, ordinando in reverentiam ejus missas et collectas in ecclesiis.... Elevant imagines et repræsentationes ejus in basilicis sanctorum, ac etiam in plumbo et alio metallo repræsentationes ipsius super se deferunt. » T. I, p. 290, 291 ; cf. p. 101. Sur ces médailles et ces images, voy. M. Vallet de Viriville, *Iconogr. de Jeanne Darc* ; et sur ces collectes de la messe, t. V, p. 104, où M. Quicherat en donne un exemple d'après M. Buchon.

Page 134, note 1.

Lettre du comte d'Armagnac : t. I, p. 245 ; nous y reviendrons au procès ; — *de Bonne Visconti* : t. V, p. 253, d'après Lemaire, *Histoire et antiquités de la ville et duché d'Orléans*. — *Christ. de Pisan* (vers achevés le 31 juillet 1429) : t. V, p. 4 et suiv. Il y

a dans ce petit poème quelques autres passages qui méritent d'être cités. Voy. l'appendice VII, ci-dessus, p. 238.

Page 135, note 1.

Saint-Aignan; la colombe : t. V, p. 297 et 294 (Chron. de la fête du 8 mai); cf. t. IV, p. 163 (Journal). — *Les papillons blancs* : Chron., chap. LVII. Dans le procès il est question des papillons blancs autour de son étendard en un autre lieu, à Château-Thierry. La Pucelle répond qu'elle n'a rien vu de pareil, t. I, p. 103. — *Les hommes dans l'air* : t. V, p. 122 (Lettre sur des prodiges advenus en Poitou).

Page 136, note 1.

L'enfance de Jeanne : t. V, p. 116 (Boulainvilliers). Le trait des petits oiseaux est du Bourgeois de Paris qui, comme on le pense bien, le déclare apocryphe : *In veritate apocryphum est*, t. IV, p. 463.

Page 137, note 1.

Terme de la Saint-Jean : « Und ist yetzund der koenig uff dem felde mit Jungfrowen, und vil die Engelschen uss dem lande schlagen, wanne die Jungfrowe heit ime verheissen ee dann sant Iohannes tag des deuffers kome in dem XXIX iare, so solle kein Engelscher also menlich noch so geherit syn, das er sich lasse sehen zu velde oder zu strite in Franckenrich, t. V, p. 351. — *Le secrétaire de Metz* : *ibid.*, p. 353-355. — *Le seigneur de Commercy* : t. IV, p. 77 (J. Chartier); p. 185 (Journal); cf., p. 23 (Cagny). René, duc de Bar, devint duc de Lorraine, le 31 janvier 1431. Il tomba aux mains de son compétiteur, Antoine de Vaudemont, le 2 juillet suivant.

LIVRE QUATRIÈME.

COMPIÈGNE.

Page 141, note 1.

Paroles de la Pucelle à Dunois : t. III, p. 14 (Dunois); — à *Jean de Metz* : t. II, p. 436 (J. de Metz). Cf. sur le trait principal. Chron., chap. LIX, et t. IV, p. 189 (Journal). Voy. M. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 37 et suiv.; L'Averdy, *Notice des manuscrits*, t. III, p. 338 et suiv., et la polémique engagée sur ce sujet entre M. Henri Martin et M. Dufresne de Beaucourt.

Ibid., note 2.

Lettre de Jeanne aux Anglais : t. V, p. 97.

Page 143, note 1.

P. de Boulainvilliers : « Dicit Anglicos nullum habere jus in Francia, et dicit se missam a Deo ut illos inde expellat et de vincat, monitione tamen ipsius facta. » T. V, p. 120. — *Les envoyés allemands* : t. V, p. 351. La chronique de la Pucelle redresse ainsi, quant au terme de la Saint-Jean, le bruit populaire : « Disoit que par plusieurs fois lui avoient été dictes aucunes révélations touchant la salvation du roy et préservation de toute sa seigneurie, laquelle Dieu ne vouloit luy estre tollue, ny usurpée; mais que ses ennemis en seroient déboutez, et estoit chargée de dire et signifier ces choses au roy, dedans le terme de la Saint-Jean, 1429. » T. IV, p. 213, 214.

Alain Chartier : T. V, p. 132. — *J. Gerson* : « Restitutio regis

ad regnum suum et pertinacissimorum inimicorum justissima repulsio seu debellatio. » T. III, p. 301. — *Jacques Gelu* : « Se a Deo missam asserentem, quatenus princeps esset exercitus regii ad domandum rebelles et expellendum ipsius inimicos a regno, ac eum in dominiis suis restituendum. » *Ibid.*, p. 400. — *H. de Gorcum* : « Asserens se missam a Deo quatenus per ipsam dictum regnum ad ejus obedientiam reducatur. » *Ibid.*, p. 411. — *Sibylla Francica* : « Intrā terminum, Domino auxiliante, Delphino regni promisit restitutionem, ipsumque viginti annis regnaturum, » *Ibid.*, p. 464. « Sic necesse est ut nostra sibylla, Delphino in regem Francorum coronato, dabit informationes et sana consilia, per quæ ipsum regnum conservabitur, gubernabitur et prosperabit. Expleto tempore sui vaticinii, exhibit regnum, et Deo serviet in humiliato spiritu. Celebrrior namque erit ejus memoria in morte quam in vita. » *Ibid.*, p. 426. — *Christine de Pisan* : voy. ci-dessus, p. 134. Un autre poète, qui a dû connaître la Pucelle, dit aussi (t. V, p. 28) :

Et regem patria pulsum de sede reduces
 Illius antiquo populum relevabis ab hoste
 Oppressum....

Page 144, note 1.

Sim. Charles : « Et dixit quod habebat duo in mandatis ex parte Regis cœlorum : unum videlicet de levando obsidionem Aurelianensem ; aliud de ducendo regem Remis pro sua coronatione et consecratione. » T. III, p. 115 (*Sim. Charles*). — « Pro reponendo eum in suo regno, pro levando obsidionem Aurelianensem et conducendo ipsum Remis ad consecrandum. » *Ibid.*, p. 20 (*Garivel*). — « Ego venio ex parte regis cœlorum ad levandum obsidionem Aurelianensem et ad ducendum regem Remis, pro sua coronatione et consecratione. » *Ibid.*, p. 74 (*Thibault*). Cf. *ibid.*, p. 21 (*G. de Ricarville*), et p. 22 (*R. Thierry*). — « Quod licet dicta Johanna aliquotiens jocosè loqueretur de facto armorum pro animando armatos, de multis spectantibus ad guerram, tamen quando loquebatur seriè de guerra, nunquam affirmative asserebat nisi quod erat missa ad levandum obsidionem Aurelianensem ac succurrendum

populo oppresso in ipsa civitate et locis circumjacentibus, et ad conducendum regem Remis, pro consecrando eundem regem. » *Ibid.*, p. 16 (Dunois).

Page 146, note 1.

Art. 10. « Quod levaret obsidionem Aurelianensem et quod faceret coronari Karolum quem dicit regem suum, et expelleret omnes adversarios suos a regno Franciæ. » (T. I, p. 216.)—

Art. 17. « Quod vindicaret eum de suis adversariis, eosque omnes sua arte aut interficeret aut expelleret de hoc regno, tam Anglicos quam Burgundos, » etc.—« Ad hoc articulum respondet Johanna se portasse nova ex parte Dei regi suo, quod Dominus noster redderet sibi regnum suum Franciæ, faceret eum coronari Remis et expelleret suos adversarios.... Item dixit quod ipsa loquebatur de toto regno, etc. » *Ibid.*, p. 231, 232. — « *Item* du seurplus qui luy fut exposé de avoir prins habit d'omme sans nécessité, et en espécial qu'elle est en prison, etc. Répond : etc. » T. I, p. 394. — *Délivrance du duc d'Orléans* : « Dominum ducem Aurelianensem, nepotem vestrum, dixit miraculose liberandum, monitione tamen prius super sua libertate Anglicis detinentibus facta. » T. V, p. 120, 121 (P. de Boulainvilliers). « Interrogée comme elle eust délivré le duc d'Orléans, etc. » T. I, p. 133, 134; cf. t. IV, p. 10 (Cagny) : « Elle disoit que le bon duc d'Orléans estoit de sa charge, et du cas qu'il ne revendroit par de çà, elle airoit moult de paine de le aler querir en Engleterre. »

Ibid., note 2.

Objet de sa mission : « Se habere quatuor onera videlicet : fugare Anglicos, de faciendo regem coronari et consecrari Remis ; de liberando ducem Aurelianensem a manibus Anglicorum, et de levando obsidionem per Anglicos ante villam Aurelianensem. » T. III, p. 99 (Alençon.) — *A quelle condition la mission de Jeanne devait être accomplie par elle* : « Et s'il la vouloit croire et avoir (foi) en Dieu, en Monsieur Saint Michel et Madame Sainte Catherine et en elle, qu'elle le moinroit corroner à Reins et le remectroit paisible en son royaume. »

T. IV, p. 326 (doyen de Saint-Thibaud de Metz, vers 1445). — *Seguin* : « Et tunc dixit loquenti et aliis adstantibus quatuor quæ adhuc erant ventura, et quæ postmodum evenerunt : Primo dixit quod Anglici essent destructi et quod obsidio ante villam Aurelianensem existens levaretur. Dixit secundo quod rex consecraretur Remis. Tertio, quod villa Parisiensis redderetur in obedientia regis ; et quod dux Aurelianensis rediret ab Anglia. Quæ omnia ipse loquens vidit compleri. » T. III, p. 205 (Seguin). Cf. t. IV, p. 311 (Thomassin) : « Elle fut par aucuns interroguée de sa puissanse se elle dureroit guères, et se les Anglois avoient puissance de la faire mourir. Elle respondit que tout estoit au plaisir de Dieu ; et si certifia que, s'il luy convenoit mourir avant que ce pour quoy Dieu l'avoit envoyée fust accompli, que après sa mort elle nuyroit plus aux-dits Angloys qu'elle n'auroit fait en sa vie, et que non obstant sa mort, tout ce pour quoy elle estoit venue se accompliroit : ainsi que a esté fait par grâce de Dieu. »

Page 148, note 1.

Instruction baillée à Jarretière roi d'armes de par M. le régent (16 juillet 1429) : Rymer, t. X p. 432. — *Situation de Paris* : Le bourgeois de Paris témoigne des inquiétudes que la ville alors, même dans les régions les plus élevées de la bourgeoisie, donnait au régent. Le mardi devant la Saint-Jean le bruit court que les Armagnacs doivent entrer dans la ville ; dans la première semaine de juillet, on change le prévôt des marchands, et les échevins, t. XL, p. 390, 391 (Éd. Buchon).

Page 149, note 1.

Winchester et le duc de Bourgogne : voy. la même lettre de Bedford : Rymer, t. X, p. 432. — *Négociation avec Winchester* : *ibid.*, p. 424 et 427 ; voy. ci-dessus, p. 117. — *Projets homicides de Bedford contre le duc de Bourgogne* : M. Michelet en a trouvé la trace dans l'extrait d'une pièce qui se trouvait jadis aux archives de Lille. *Chambres des comptes*, inventaire, t. VIII, an. 1424. Voy. Michelet, *Hist. de France*, t. V, p. 188.

Page 150, note 1.

Lettre de Jeanne au duc de Bourgogne : voy. aux appendices, n° VIII, ci-dessus, p. 244.

Page 151, note 1.

Le roi à Saint-Marcoul, etc. : t. IV, p. 20 (Cagny : c'est lui qui est la principale source pour les dates et la suite du voyage); cf. Chron., chap. LIX, t. IV, p. 78 (J. Chartier), et p. 187 (Journal).

Page 152, note 1.

Château-Thierry : t. IV, p. 381 (Monstrelet, II, 63). Perceval de Cagny (*ibid.*, p. 21) s'accorde au fond avec Monstrelet, quand il dit que le roi demeura tout le jour devant la place, s'attendant à être attaqué par Bedford, et que le soir la ville se rendit. Monstrelet ajoute que le sire de Châtillon et les autres chevaliers allèrent à Paris rejoindre Bedford, qui rassemblait des troupes.

Ibid., note 2.

Arrivée de Winchester et de ses troupes à Paris, le 25 juillet : t. IV, p. 453 (Clém. de Fauquemberque). — *Bedford à Melun et à Corbeil* : t. V, p. 453 (Clém. de Fauq.) : avec dix mille h. : t. IV, p. 382 (Monstrelet, II, 65); — dix à douze mille : Chron., chap. LIX, et t. IV, p. 79 (J. Chartier).

Le roi à la Motte de Nangis : Chron., et J. Chartier, *ibid.* — On y rapporte qu'il y resta tout un jour en bataille, et que le duc de Bedford, qu'on attendait, s'en retourna à Paris. Il faut l'entendre d'un bruit répandu, car Bedford se retrouvera le 7 à Montereau. — Clément de Fauquemberque dit que Bedford était parti de Paris le 4 août, et d'un autre côté, nous savons, par la date de la lettre de la Pucelle, que, le 5, Charles VII avait repris le chemin de Paris. Il semble bien difficile de placer tous les événements intermédiaires dans cette même journée du 4. Tout au plus le pourrait-on en supposant que Bedford, parti la veille de Paris, était à Melun le 4 au matin. Le roi a pu, l'apprenant, se porter jusqu'à La Motte de Nangis, et revenir dans la même journée vers Bray-sur-Seine. (Voy. ci-après.)

Page 153, note 1.

Le roi à Bray : Chron., chap. LIX et t. IV, p. 79 (J. Chartier); p. 188 (Journal).

Ibid., note 2.

Lettre de Jeanne aux habitants de Reims : voy. Append., n° VI, ci-dessus. On voit par les extraits des délibérations du conseil de Reims les inquiétudes que donnait à la ville la marche incertaine du roi. Le 3 août on fait « écrire à Mgr de Reims que l'on a entendu dire qu'il veut délaïsser son chemin.... et aussi sa poursuite, qui (ce qui) pourroit estre la destruction du pays, attendu que les ennemis, comme on dit, sont forts. » (Varin, *Archives législ. de Reims*, Statuts, t. I, p. 741.) Le 4, on écrit à Laon et à Châlons pour leur communiquer ces inquiétudes et les démarches que l'on fait en conséquence auprès du roi. Le 11 août, nouvelle démarche auprès du roi, et invitation à Châlons et à Troyes de s'y associer. — Ces inquiétudes de Reims redoubleront quand se sera dissipé l'espoir que leur avait dû rendre la lettre de la Pucelle, et on en trouve de nouveaux témoignages au commencement de la campagne suivante, 15 mars, 19 avril 1430. Voy. Varin, *Archives législatives de Reims*, Statuts, t. I, p. 746.

Page 155, note 1.

Le roi à Coulommiers, le 7 août : t. IV p. 21 (Cagny). — La Chronique, chap. LIX, et Jean Chartier (t. IV, p. 80) le font revenir à Château-Thierry la vigile de la Notre-Dame d'août (14 août). Cela est inadmissible. — *Lettre de Bedford* : t. IV, p. 382-385 (Monstrelet, II, 65).

Ibid., note 2.

La lettre de Bedford reçue par le roi à Crespy : t. IV, p. 46 (Berri). — *Les Anglais à Mitry* : Chron., chap. LX, et t. IV, p. 80 (J. Chartier). — *Retraite de Bedford* : La Chronique (chap. LX) dit qu'il retourna à Paris ; — dedans Paris, t. IV, p. 190 (Journal). Il vaut mieux croire Berri, qui dit qu'il s'arrêta à Louvres (t. IV, p. 47).

age 156, note 1.

Hérauts du roi à Compiègne, à Beauvais : Chron., chap. LX ; t. IV, p. 80 (J. Chartier). — *Retour de Bedford* : t. IV, p. 47 (Berri). — La Chronique (chap. LX) et le Journal (t. IV, p. 190) disent que les troupes qu'il joignit à son armée sont les croisés de Winchester ; mais on a vu qu'il les avait déjà menés avec lui à Melun et à Montereau. — *Position des Anglais et des Français* : t. IV, p. 433 (Lefebvre Saint-Remi) ; Chron., l. l., et t. IV, p. 82 (J. Chartier), et 92 (Journal).

Page 157, note 1.

Chron., l. l., et t. IV, p. 193 (Journal) ; cf. p. 434 (Lefebvre Saint-Remi), p. 387 (Monstrelet, II, 66).

Page 158, note 1.

Ligne de défense des Anglais : Chron., l. l., et t. IV, p. 22 (Cagny) ; p. 83 (J. Chartier) ; p. 386 (Monstrelet) ; P. Cochon, *Chron. norm.*, chap. XLIX. — *La Pucelle frappant les palissades anglaises*, etc. : t. IV, p. 22 (Cagny) ; cf. Chron., l. l., et t. IV, p. 84 (J. Chartier) ; p. 194 (Journal).

Ibid., note 2.

Aventure de La Trémouille : « Le seigneur de La Trémouille, qui estoit bien joly et monté sur un grand coursier, voulut venir aux escarmouches, » etc. Chron., chap. LX, et t. IV, p. 19 (Journal). — *Point de quartier* : t. IV, p. 389 (Monstrelet, II, 66 : il porte le nombre des morts à 300). Les Écossais de l'armée du roi joignaient leurs haines à celles des Français contre les Anglais ; cf. *ibid.*, p. 388.

Ibid., note 3.

Lefebvre Saint-Remi, historien bourguignon, dit que les Français battirent en retraite devant les Anglais en cette journée (t. IV, p. 435), et il semble avoir pour lui Jean Chartier qui dit : « Le lendemain matin, environ dix heures, se deslogea l'ost desdit François, et s'en alla à Crespy, en Valois, et

aussitôt s'en retournèrent lesdits Anglais à Paris (t. IV, p. 84). — Mais le vrai sens du mouvement des Français est indiqué par P. de Cagny (t. IV, p. 23), et par le rédacteur du Journal du siège (t. IV, p. 196). Lefevre Saint-Remi lui-même confirme, contre sa propre assertion, l'opinion que nous avons suivie, quand il dit que, plusieurs voulant poursuivre les Français, le régent ne le voulut pas souffrir « pour le doute des embusches. » Monstrelet (II, 68) se borne à dire qu'ils « se deslogèrent les uns de devant les autres sans plus rien faire, » t. IV, p. 389. Il ne se serait pas exprimé de la sorte, si les Français s'étaient retirés par peur des Anglais.

Page 159, note 1.

Beauvais : Chron., chap. LX, et t. IV, p. 190 (Journal). — *Compiègne* : Chron., chap. LXI, et t. IV, p. 23 (Cagny); p. 47 (Berri); p. 80 (J. Chartier); p. 196 (Journal).

Page 160, note 1.

Senlis : mêmes auteurs.

Ibid., note 2.

Négociation avec le duc de Bourgogne : Charles VII avait envoyé au duc de Bourgogne son chancelier l'archevêque de Reims, les sires d'Harcourt, de Dampierre et de Gaucourt, etc. Il déclarait par leur organe qu'il était disposé à faire des réparations (pour le crime de Montereau), même plus qu'il ne convient à une majesté royale. (Monstrelet, II, 67.) — *Dispositions favorables des conseillers du duc* : *ibid.* — « Et mesmement ceux de moyen et de bas estat y estoient si affectés, que dès lors ils s'empressoient autour du chancelier pour obtenir de lui des grâces, des lettres de remission, comme si le roi fût pleinement en sa seigneurie. » *Ibid.* — *Efforts du régent pour le retenir* : *ibid.*, 69. — *Ambassade du duc au roi* : *ibid.* — *Trêves* : *ibid.*, et *Procès*, t. IV, p. 47 (Berri); cf. dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 133 et suiv., et *Preuves*, n° 70. — «.... Auquel, par traité fait audit Compiègne, le 28 dudit mois d'aoust [1429] avoit esté accordé trêve jusques au jour de Noël, prorogée depuis de trois mois, pendant laquelle, la

dicte ville de Compiègne seroit mise ès mains dudit duc ou de ceulx qui seroient pour ce par lui commis. » T. V, p. 174. (Mémoire à consulter sur Guill. de Flavy, rédigé seulement vers le temps de Henri II, mais sur des documents authentiques.)

Page 161, note 1.

Soumission des places de l'Ile-de-France : t. IV, p. 391 (Monstrelet, II, 70). — A Abbeville, le maire et les échevins mettent en prison deux hommes qui avaient outragé le nom de la Pucelle, t. V, p. 143. — *Départ de Compiègne* : t. IV, p. 24 (Cagny).

Ibid., note 2.

Ibid., p. 25. C'est sans aucun fondement que P. Cochon, dans sa *Chronique normande*, chap. LI, porte à trente ou quarante mille hommes les troupes menées par le roi devant Paris. Le bourgeois de Paris est aussi fort suspect d'exagération quand il compte douze mille hommes, ou plus, à l'assaut du 8, t. IV, p. 464.

Page 162, note 1.

Bedford en Normandie : Chron., chap. LXI, et t. IV, p. 25 (Cagny); p. 47 (Berri); p. 87 (J. Chartier); p. 197 (Journal); P. Cochon, *Chron. norm.*, chap. XLIX. — *Richemond en Normandie* : t. IV, p. 377 et 391 (Monstrelet, II, 63 et 70) : « [Bedford] s'en alloit en Normandie pour combattre le connestable, lequel vers Évreux travilloit fort le pays. »

Page 163, note 1.

Préparatifs de défense à Paris : t. IV, p. 454, 455 (Clem. de Fauquemberque); p. 463 (Bourgeois de Paris).

Page 164, note 1.

T. IV, p. 25, 26 (Cagny). — Le moulin dont il est question était, selon toute apparence, sur la hauteur où s'élève aujourd'hui l'église de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Page 164, note 2.

Attaque du 7 septembre : « Ils la cuidoient prendre, mais peu y conquestèrent, si ce ne fut douleur, honte et meschef; car plusieurs furent navrés (blessés) pour toute leur vie qui, par avant l'assaut, étoient tous sains, mais fol ne croit jà tant qu'il prend. Pour eux le dis qui estoient pleins de si grand malheur et de si malle créance. Et le dis pour une créature qui estoit en forme de femme avec eux, que on nommoit la Pucelle. Que c'estoit, Dieu le sait. » T. IV, p. 464.

Page 166, note 1.

L'assaut du 8 septembre : « Interrogée se quant elle ala devant Paris, se elle l'eust par révelacion de ses voix de y aller : respond que non; mais à la requeste des gentils hommes qui vouloient faire une escarmouche ou une vaillance d'armes; et avoit bien entencion d'aller oultre et passer les fossés. » T. I, p. 147 (Interrog. du 13 mars). Cf. p. 250. — *Porte Saint-Honoré* : L'ancienne rue des Remparts, près le théâtre Français, indiquait le voisinage des remparts en cet endroit. — *Particularités de l'assaut* : Chron., chap. LXI, et t. IV, p. 26 (Cagny), p. 87 (J. Chartier); p. 198 (Journal); p. 457 (Clem. de Fauquemberque) : « Et hastivement plusieurs d'iceulx estans sur la place aux Pourceaux et environs près de ladicle porte (Saint-Honoré), portant longues bourrées et fagots, descendirent et se boutèrent ès premiers fossés, esquels point n'avoit d'eaue, et gettèrent lesdites bourrées et fagots dedans l'autre fossé prochain des murs, esquels avoit grant eaue. Et à celle heure y ot dedans Paris gens affectés ou corrompus, qui eslevèrent une voix en toutes les parties de la ville de ça et de là les pons, crians que tout estoit perdu, » etc. Cf. le Bourgeois de Paris (t. IV, p. 465, 466), qui rappelle Judith et Holopherne (la Pucelle pour lui n'est pas Judith). On peut laisser à sa charge toute une moitié de la sommation qu'il prête à la Pucelle. Cf. t. I, p. 148.

Page 167, note 1.

Nouveau projet d'attaque, etc. : t. IV, p. 27 (Cagny). Montrelet (II, 70), qui doit être moins bien informé, mentionne la

soumission du sire de Montmorenci pendant le séjour du roi à Compiègne (*Procès*, t. IV, p. 391).

Page 168, note 1.

Pont de Saint-Denis : t. IV, p. 28 (Cagny). — *Intronisation à Saint-Denis*, et Th. Basin, *Histoire de Charles VII*, liv. II, chap. xiii. — On a accusé Perceval de Cagny de partialité, mais il n'est pas le seul qui ait ainsi jugé l'affaire de Paris. Berri rapporte à La Trémouille l'ordre de renoncer à l'attaque (t. IV, p. 47). Le Journal du siège d'Orléans dit : « Et certes aucuns dirent depuis que se les choses se feussent bien conduites, qu'il y avoit bien grante apparence qu'elle en fust venue à son vouloir ; car plusieurs notables personnes estans lors dedans Paris, lesquels cognoissoient le roi Charles, septième de ce nom, estre leur souverain seigneur, lui eussent faict plainière ouverture de sa principale cité de Paris. » T. IV, p. 200. Et P. Cochon dans sa *Chronique normande* (chap. LI) : « Et croy que ils eussent gagné la dicte ville de Paris, si l'on le eust laissié faire. » T. IV, p. 343. Cf. *Chron.*, chap. LXI et LXII.

Page 169, note 1.

Le cry de France : t. I, p. 179. — *Retraite du roi* : t. IV, p. 29 (Cagny); p. 48 (Berri); p. 89 (J. Chartier); p. 201 (Journal).

Page 170, note 1.

Le duc de Bourgogne à Paris : Monstrelet, II, 73; Bourgeois de Paris, p. 398 (Édit. Buchon); cf. *Procès*, t. IV, p. 48 (Berri), et p. 201 (Journal); Godefroy, *Vie de Charles VII*, p. 332 (Abrégé chronol., 1400-1467); P. Cochon, *Chronique normande*, chap. LII. — *Lieutenance du royaume* : Registres du parlement, t. XV, (Archives imp.). L'investiture de la Champagne au duc de Bourgogne fut ratifiée par le conseil l'année suivante, au moment de rentrer en campagne (9 mars 1430). Rymer, t. X, p. 454. Sur cette opposition constante du parti dominant à la Pucelle, voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, § 4, p. 30 et suiv.

Page 172, note 1.

Impression de l'échec de Paris : t. IV, p. 466 (Bourgeois de

Paris). — *Ce qu'en dit Jeanne d'Arc* : « Et ne fut contre ne par le commandement de ses voix. » T. I, p. 169. Cf. p. 147. — *Saint-Denis* : « Quod vox dixit si quod maneret apud villam Sancti Dionysii in Francia; ipsaque Johanna ibi manere volebat; sed contra ipsius voluntatem Domini eduxerunt eam. » *Ibid.*, p. 57.

Page 172, note 2.

Lettre du roi aux habitants de Troyes (23 septembre), t. V, p. 145 (extrait des registres de la ville). — Avec cette lettre est mentionnée une lettre de Jeanne écrite la veille, où elle annonce aux habitants qu'elle a été blessée devant Paris.

Page 173, note 1.

Le duc d'Alençon : t. IV, p. 30 (Cagny). — « Quand le roy se trouva audit lieu de Gien, lui et ceulx qui le gouvernoient firent semblant que ilz fussent comptens du voyage que le roy avoit fait; et depuis de longtemps après, le roy n'entreprint plus nulle chose à faire sur ses ennemis où il vusist estre en personne. On pourroit bien dire que ce estoit par son (sot?) conseil, se lui et eulx eussent voulu regarder la très-grant grâce que Dieu avoit fait à lui et à son royaume par l'entreprise de la Pucelle, message de Dieu en ceste partie, comme par ses faiz povoit estre aperceu. Elle fist choses incroyables à ceulx qui ne l'avoient veu; et peult-on dire que encore eust fait, se le roy et son conseil se fussent bien conduiz et maintenuz vers elle. » T. IV, p. 30 (Cagny).

Étrepagny (septembre); *Torci* (26 octobre) : P. Cochon, *Chron. norm.*, chap. LII et LIII.

Page 174, note 1.

Le roi sur la Loire : t. IV, p. 31 (Cagny). — *Les Anglais à Saint-Denis, etc.* : t. IV, p. 89 (J. Chartier). — *Détresse de Paris* : *Bourgeois de Paris*, p. 399 (éd. Buchon).

Page 175, note 1.

Places de l'ennemi sur la Loire : t. III, p. 217 (d'Aulon); cf. t. IV, p. 181 (Journal du siège); t. V, p. 148 (Lettre du sire d'Albret aux habitants de Riom).

Page 176, note 1.

Saint-Pierre-le-Moustier : t. III, p. 218 (d'Aulon); p. 23 (Thierry); cf. t. I, p. 109.

Page 177, note 1.

La Charité. Lettre de Jeanne aux habitants de Riom : Voy. aux Append., n° X, ci-dessus, p. 246.— A la lettre de Jeanne était jointe une lettre du sire d'Albret. Il y touche plus expressément aux intérêts de commerce qui doivent déterminer les villes à des sacrifices. *Ibid.*, p. 148. Jeanne et le sire d'Albret avaient adressé de semblables messages à Clermont-Ferrand et probablement à d'autres villes. On a la note des envois faits par Clermont-Ferrand. *Ibid.*, p. 146. — *Bourges* (24 novembre 1429) : On y engage « la ferme du treizième du vin vendu en détail en ladite ville de Bourges. » T. V, p. 357. — *Orléans* : « A Jacquet Compaing pour bailler à Fauveau et à Gervaise le Fèvre, joueurs de coulevrines pour aller audit lieu 9 l. 12 s. p.— A lui pour argent baillé à 89 compagnons envoyez audit lieu de par la ville, à chacun d'eux, 4 l., etc. » *Ibid.*, p. 269.

Levée du siège : « Pour ce que le roy ne fist finance de lui envoyer vivres ne argent pour entretenir sa compagnie, luy convint lever son siège et s'en départir à grant desplaisance. » T. IV, p. 31 (Cagny). Le héraut Berri n'est pas moins fort, et il en rejette toute la responsabilité sur La Trémouille. Rappelant la proposition du duc d'Alençon touchant la Normandie : « Mais le sire de La Trémouille ne le voulut pas, mais l'envoya avec son frère le sire de Lebret (Albret), au plus fort de l'iver, et le maréchal de Boussac, à bien peu de gens devant la ville de la Charité, et là furent environ un mois, et se levèrent honteusement sans que ce secours venist à ceux de dedens; et y perdirent bombardes et artilleries. » T. IV, p. 48.

Ibid., note 2.

Anoblissement de Jeanne : « Karolus, Dei gratia Francorum rex, ad perpetuam rei memoriam. Magnificaturi divinæ celsitudinis uberrimas nitidissimasque celebri ministerio Puellæ,

Johannæ Darc de Dompremeyo, charæ et dilectæ nostræ, de Ballivia Calvi Montis, seu ejus ressortis, nobis elargitas... Notum facimus.... quod nos.... considerantes insuper laudabilia grataque et commodiosa servitia nobis et regno nostro, (amper dictam Johannam Puellam, multimode impensa, et quod in futurum impendi speramus, præfatam Puellam, Jacobum Darc dicti loci de Dompremeyo, patrem; Isabellam ejus uxorem, matrem, Jacqueminum, et Johannem Darc et Petrum Prerele fratres ipsius, et totam suam parentelam et lignagium, et in favorem et pro contemplatione ejusdem, etiam eorum posteritatem masculinam et femininam, in legitimo matrimonio natam et nascituram nobilitavimus et per præsentés de gratia speciali nobilitamus et nobiles facimus, aliorum nobilium ex nobili stirpe procreatorum consorcio aggregamus; non obstante quod ipsi, ut dictum est, ex nobili genere ortum non sumpserint, et forsan alteriusquam liberæ conditionis existant, etc. » Vallet de Vir., d'après la copie gardée aux Archives, sect. histor. K. 63, n° 9. Bibl. de l'Éc. des Chartes, 1854, 3^e série, t. V, p. 277. M. Vallet de Viriville croit que la concession des armoiries fut jointe à l'acte d'anoblissement et que ces armes furent données à Jeanne comme à ses frères. Il induit ce dernier fait de ce que Berri (roi d'armes, comme on sait,) sous la date 1429, l'appelle Jeanne Du Lys dans le manuscrit 9676, 1, A de la Bibl. impériale (*Nouvelles recherches*, p. 29). Si ces armes furent données à la Pucelle, au moins ne les a-t-elle jamais portées. — Les villes d'Orléans et de Montargis reçurent aussi vers cette époque, par divers privilèges, la récompense de leur bravoure et de leur dévouement : Orléans, 16 janvier, et février; Montargis, mai 1430 (*Ord*, t. XIII, p. 144, 150 et 167).

Page 178, note 1.

Jeanne à Bourges : t. V, p. 155; — *à Sully* : *ibid.*, p. 160 et 162; — *à Orléans* : « A Jehan Morchoesne pour argent baillé pour l'achat de six chappons, neuf perdrix, treize congins (lapins) et cinq fesans présentés à Jehanne la Pucelle, maistre Jehan de Sully, maistre Jehan de Rabateau et monseigneur de Mortemar, le xix^e jour de janvier : 6 l. 12 s. 4 d. p. — A Jacques Leprestre pour 52 pintes de vin aux dessus dits à

deux repas ledit jour, 52 s. p. (Il n'est pas besoin de faire observer que toute la suite de Jeanne et de ces seigneurs prend sa part aux deux repas); — à Isambert Bocquet, cousturier pour un pourpoint baillé au frère de la Pucelle, 29 s. p. » T.V, p. 270. — *Marguerite de La Touroulde* : t. III, p. 86 et suiv.

Page 179, note 1.

Catherine de la Rochelle : t. I, p. 107, 108; cf. p. 119.

Page 180, note 1.

Opinion de Jeanne sur Catherine : *ibid.*, p. 108.

C'est à cette époque qu'il faudrait rapporter une lettre de Jeanne aux Hussites, datée de Sully (3 mars 1430), et publiée en allemand par M. de Hormayr en 1834 (voy. *Procès*, t. V, p. 156). Mais cette lettre, par le style comme par tout le reste, n'a aucun des caractères de celles que l'on a de Jeanne. Ce n'est pas Jeanne qui aurait dit, par exemple, aux Hussites : « Si je n'apprends bientôt votre amendement, je laisserai peut-être les Anglais et me tournerai contre vous pour vous arracher l'hérésie ou la vie. » La réputation de Jeanne en Allemagne était grande : il est très-probable qu'on y aura fabriqué cette lettre en son nom. L'allusion qu'y fait Jean Nider (*Procès*, t. IV, p. 503) peut se rapporter à une pièce fausse, tout aussi bien qu'à une pièce authentique. Jeanne songea à une grande entreprise en dehors de la guerre des Anglais, mais cela même se rattachait à sa mission : c'est la croisade où elle les invitait, dans sa première lettre, avant de les combattre, afin d'offrir une autre carrière à leur ambition et de transformer la rivalité des deux peuples en une rivalité de gloire au profit de la chrétienté tout entière. Les Anglais refusant, elle n'eut plus qu'une pensée et un but, c'est de les chasser de France.

Ibid., note 2.

La trêve avec le duc de Bourgogne : Moustrelet, II, 72 et 74; cf. t. V, p. 175 (Mémoire à consulter sur G. de Flavy).

Page 181, note 1.

Lettres de la Pucelle aux habitants de Reims (16 et 28 mars 1430). Voy. aux appendices, n° XI, ci-dessus, p. 247.

Page 181, note 2.

Départ de Jeanne : t. IV, p. 32 (Cagny).

Page 183, note 1.

Louviers, Château-Gaillard, Torcy : Th. Basin, *Hist. de Ch.* VII, liv. II, chap. XIV; P. Cochon, *Chron. norm.*, LIII-LV; cf. Monstrelet, II, 78. — *Situation de Paris* : *Journal du Bourgeois de Paris*, p. 399. — *La princesse de Portugal* : *ibid.*, p. 400. On a dans Rymer l'ordonnancement des dépenses que sa réception inattendue en Angleterre a causées (16 décembre 1429), t. X, p. 436. — *Fêtes du mariage du duc de Bourgogne* : Monstrelet, II, 77 et 78. C'est à cette occasion qu'il institua la *Toison d'or*. — *Conspiration à Paris* : *Journal du Bourgeois*, p. 399 et suiv. — *Les Français à Saint-Denis et à Saint-Maur* : *ibid.*

Ibid., note 2.

Départ de Jeanne : t. IV, p. 32 (Cagny). — *Prédiction de sa captivité* : t. I, p. 115. — Le château de Melun avait été tout récemment occupé par les Français, avec le concours des habitants.

Page 184, note 1.

Franquet d'Arras : t. IV, p. 399 (Monstrelet, II, 84), et p. 442 (Chastelain); cf. p. 32 (Cagny); p. 91 (J. Chartier). Monstrelet et Chastelain portent les Anglais à 300, les Français à 400, et disent qu'après un combat douteux la Pucelle fit venir toute la garnison de Lagny. Perceval de Cagny dit que les Français étaient en moindre nombre que les Anglais et qu'il périt 300 ou 400 Anglais; J. Chartier, que les Français n'étaient guère plus que les Anglais et que ces derniers furent tous tués ou pris. — Sur la mort de Franquet d'Arras, il faut suivre la déclaration de Jeanne d'Arc, t. I, p. 158; cf. p. 264.

Page 185, note 1.

Terreur inspirée par la Pucelle : « Tantus enim ex solo Puellæ nomine eorum animis pavor incesserat, ut sacramento magno

eorum plurimi firmarent, quod, solo eo audito aut ejus conspectis signis, nec reluctandi vires animumque, vel arcus extendendi et jacula in hostes torquendi, seu feriendi, uti soliti per prius fuerant, ullo modo assumere possent. » (Th. Basin, *Hist. de Ch. VII*, liv. II, chap. XI.) — « Le nom de la Pucelle estoit si grant jà et si fameux, que chacun la resongnoit comme une chose dont on ne savoit comment jugier, ne en bien, ne en mal; mes tant avoit fait jà de besongnes et menées à chief, que ses ennemis la doubtoient, et l'aouroient ceulx de son party, principalement pour le siège d'Orliens, là où elle ouvra merveilles; pareillement pour le voyage de Rains, là où elle mena le roy coronner, et ailleurs en aultres grans affaires, dont elle prédisoit les aventures et les événemens. » T. IV, p. 442 (Chastelain); cf. p. 32 (Cagny). — *Passage de Henri VI en France*, etc.: *Journal du Bourgeois*, p. 405 et 407, et divers actes dans Rymer, t. X, p. 449, 450, 452. — *Édit contre les capitaines*, etc.: Rymer, *ibid.*, p. 459, et M. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 162.

Page 186, note 1.

Compiègne: Voy. ci-dessus, 160. Le duc de Bourgogne ayant réuni ses troupes vint à Péronne, où il célébra la fête de Pâques (c'était le terme de la trêve, 17 avril); de là il vint à Montdidier, et de Montdidier à Gournai-sur-Aronde. Monstrelet, II, 81 et 82; *Procès*, t. V, p. 174, 175 (mémoire sur Flavy). — *Gournai-sur-Aronde*, *Choisy*: *ibid.*

Page 187, note 1.

Pont-l'Évêque: *ibid.*, et t. IV, p. 437 (Lefebvre Saint-Remi); p. 50 (Berri). Jeanne déclare qu'elle n'y alla point par le conseil de ses voix, et que depuis la prédiction de sa captivité « elle se raporta le plus du fait de la guerre à la volonté des capitaines. » T. I, p. 147. — *Soissons*: t. IV, p. 50 (Berri); cf. t. I, p. 111; t. IV, p. 32 (Cagny), et t. I, p. 114.

Ibid., note 2.

Entrée de Jeanne à Compiègne: t. IV, p. 32 (Cagny).

Page 188, note 1.

Situation de Compiègne : Voy. l'exposé très-net de M. J. Qui-cherat, *Aperçus nouveaux*, p. 85 et suiv.

Ibid., note 2.

Jeanne à Compiègne : « Interrogée quant elle fust venue à Compaigne, s'elle fut plusieurs journées avant qu'elle fist aucune saillie : respond qu'elle vint à heure secrète du matin, et entra en la ville sans ce que ses annemis le sceussent gueires comme elle pense ; et ce jour mesmes, sur le soir feist la saillie dont elle fut prinse. » T. I, p. 114. Lefebvre Saint-Remi (t. IV, p. 333) et G. Chastelain (*ibid.*, p. 443) disent que Jeanne y fut deux nuits et un jour, et qu'elle y prédit la défaite des Bourguignons et des Anglais, voire même la prise du duc de Bourgogne. Mais ces bruits, recueillis par eux, n'ont aucune valeur ; s'ils avaient eu le moindre fondement, on en aurait parlé au procès pour la confondre dans ses prédictions.

Page 189, note 1.

Sortie de Compiègne : « Et ala avec la compaignie des gens de son parti sur les gens de Mgr de Luxembourg et le rebouta par deux fois jusques au logeis des Bourguegnons, et à la tierce fois jusques à my le chemin, et alors les Anglois qui là estoient coupèrent les chemins à elle et à ses gens, entre elle et le boulevart ; et pour ce, se retrairent ses gens ; et elle en se retraiant ès champs en costé, devers Picardie, près du boulevart, fut prise ; et estoit la rivière entre Compiègne et le lieu où elle fut prinse ; et n'y avoit seulement en ce lieu où elle fut prinse et Compiègne, que la rivière, le boulevart et le fossé dudit boulevart. » T. I, p. 116 (déclaration de Jeanne) ; cf. t. IV, p. 401 (Mónstrelet, II, 86) ; p. 439 (Lefebvre Saint-Remi), et p. 446 (Chastelain). — « Dont la Pucelle passant nature de femme, soustint grand fès, et mist beaucoup de peine à sauver sa compaignie de perte, demorant derrier, comme chief et comme la plus vaillant du troppeau. »

Page 190, note 1.

Prise de la Pucelle : t. IV, p. 34. (Cagny) ; p. 439 (Lefebvre Saint-Remi). Cf. t. V, p. 167 (Lettre du duc de Bourgogne aux habitants de Saint-Quentin, datée du jour même). — Monstrelet (*ibid.*, p. 401) et G. Chastelain (*ibid.*, p. 447) disent qu'elle se rendit au bâtard de Wandonne. Cf. t. V, p. 177 (Mémoire sur Flavy).

Page 191, note 1.

T. IV, p. 272. *Passion de Jeanne* : Le rapprochement que ce mot implique a déjà été fait par l'Abréviateur du procès de Jeanne d'Arc, quand il dit de ses juges : « Ne se monstrèrent pas moins affectés à faire mourir la dicte Pucelle, que Cayphe et Anne et les scribes et pharisiées se monstrèrent affectés à faire mourir Nostre Seigneur. » (T. IV, p. 265.)

Page 192, note 1.

Qu'elle ne savait ni le jour ni l'heure : t. I, p. 115 ; cf. t. III, p. 200 (P. Daron). — *Crainte vague de trahison* : Quand Gérard d'Épinal la vit à Châlons pendant le voyage de Reims, elle lui disait qu'elle ne craignait rien qu'un traître, t. II, p. 423. Voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, §§ 8-10, p. 77 et suiv. M. Vallet de Viriville (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, 1855, 4^e série, t. I, p. 151 et suiv.) a signalé un autre témoignage sur cette crainte de trahison exprimée par la Pucelle à Compiègne ; mais ici ses appréhensions sont surtout pour la ville. Jean Le Féron, héraldiste et historien du xvi^e siècle, a écrit sur un exemplaire des *Annales d'Aquitaine* de Jehan Bouchet (Bibl. impér. réserve, in-fol. L, 359), en marge du chapitre intitulé : *La Pucelle trahie et vendue* : « Ladite Pucelle estoit logée au logis du procureur du roy dudit Compiègne, à l'enseigne du *Bœuf*, et couchoit avec la femme dudit procureur, mère grand de maistre Jehan Le Féron, appelée Marie le Boucher, et faisoit souvent lever de son lit ladite Marie, pour aller avertir ledit procureur que se donnast de garde de plusieurs trahisons des Bourguignons, l'espace de sept mois sept jours, et fut ladite Pucelle prinse sur le pont de Marigny par ledit de Luxembourg. »

Page 193, note 1.

L'Annaliste de Metz, t. IV, p. 323, et M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 90.

LIVRE CINQUIÈME.

ROUEN. — LES JUGES.

Page 198, note 1.

Jeanne à Margny : t. IV, p. 402 (Monstrelet, II, 86) : « Cheux de la partie de Bourgogne et les Anglois en furent moult joyeux, plus que d'avoir prins cinq cens combatans : car ils ne cremoient, ne redoubtoient nul capitaine, ne aultre chief de guerre, tant comme ils avoient toujours fait jusques à che présent jour ycelle Pucelle. » — *A Beaulieu* : *ibid.*, et p. 34 (Cagny).

Page 199, note 1.

Nouvelle de la prise de Jeanne à Paris : t. IV, p. 458 (Clém. de Fauquemberque, greffier du parlement). — *Lettre de l'Université* : « Que cette femme dicte la Pucelle fust mise es mains de la justice de l'Église, pour luy faire son procès deuement sur les ydolatries et autres matières touchans nostre sainte foy. » — *Lettre de l'Inquisiteur* : *ibid.*, p. 12. — *Premier refus de Jean de Luxembourg*, et *idée de recourir à l'évêque de Beauvais* : t. IV, p. 262 (Abrév. du Procès).

Page 202, note 1.

P. Cauchon : note de M. J. Quicherat au t. I, p. 1, du *Procès*, et *Aperçus nouveaux*, p. 98 ; t. II, p. 360 (P. Miget), et t. IV,

p. 262 et 263 (Abrév. du Procès). Le gouvernement d'Angleterre était en instance près du pape pour faire obtenir à l'Évêque de Beauvais le siège de Rouen (15 décemb. 1429). Rymer, t. X, p. 438.

Lettre de l'Université : t. I, p. 8 et 10.

Requête de l'évêque de Beauvais : « Combien que la prise d'icelle femme ne soit pareille à la prise de Roy, princes et autres gens de grand estat (lesquels toutes voies se prins estoient, ou aucun de tel estat, fust Roy, le Daulphin ou autres princes, le Roy le pourroit avoir, se il vouloit, en baillant ou preneur dix mil francs, selon le droit usage et coutume de France. » *Ibid.*, p. 13, et le procès-verbal de la sommation, *ibid.*, p. 15.

Page 203, note 1.

Lettre de Régn. de Chartres : t. V, p. 168.—Jean Rogier, qui en donne l'extrait, dit que, de son temps, elle existait en original aux archives de l'hôtel de ville de Reims. Ce berger fut pris dans une embuscade près de Beauvais avec Xaintrilles (août 1431), et mené à Rouen, puis à Paris, lié de bonnes cordes, comme un larron. Lefebvre de Saint-Remi ajoute qu'il a ouï dire qu'il fut jeté à la Seine. Voy. les fragments du Bourgeois de Paris et des autres historiens sur ce sujet. *Procès*, t. V, p. 170-173.—A l'époque où Jeanne fut prise, le roi n'avait de l'argent et des troupes que pour soutenir La Trémouille contre Richemont. (Voy. mém. de Rich, p. 757 (Éd. Godef.). On n'a de trace de quelque pensée de délivrer Jeanne que dans les craintes exagérées de l'Université de Paris : « Mais doubtons moult que par la faulceté et séduccion de l'ennemy d'enfer et par la malice et subtilité des mauvaises personnes vos ennemis et adversaires qui mettent toute leur cure, comme l'en dit, à vouloir délivrer icelle femme par voyes exquisés, elle soit mise hors de votre subjeccion par quelque manière, que Dieu ne veuille permettre. » T. I, p. 9 (lettre au duc de Bourgogne portée par l'évêque de Beauvais).

Page 204, note 1.

L'évêque de Beauvais : « Quem vidit reverti de quærendi eam et referentem legationem suam regi et domine de War-

wick, dicendo lætanter et exsultanter quædam verba quæ non intellexit, et postmodum locutus est in secreto dicto domino de Warwick. » T. II, p. 325 (N. de Houppesville). — Le jeune roi d'Angleterre était depuis plusieurs mois déjà venu en France (25 avril). Il fit son entrée à Rouen (le 29 juillet). P. Cochon, *Chron. norm.*, chap. LVI.

Levée de l'argent, etc. : 3 septembre, lettre de Th. Blount, trésorier, et de P. Sureau, receveur général, en vertu de lettres du roi du 2 sept., ayant pour objet de lever, avant le dernier jour du mois, la somme de 80 000 livres tournois octroyées par les gens des trois États de Normandie, et pays de conquête en l'assemblée de Rouen « au mois d'août dernier; pour tourner et convertir c'est à savoir 10 000 l. tournois (73 501 fr. 78 c.) au paiement de l'achat de Jeanne la Pucelle. » T. I, p. 179. — 24 décembre : Thomas Blount écrit à P. Sureau de faire acheter des deniers de la recette 2636 nobles d'or de deux sous, et un denier sterling, monnaie d'Angleterre, pour payer J. Bruyse, garde des coffres du roi, selon les ordres du prince. — 6 décembre : J. Bruyse déclare avoir reçu de P. Sureau, « 5249 livres 19 sous, 10 deniers obole tournois, pour le pourpaysage de 2636 nobles d'or de 2 sous, 5 deniers sterling qui, par lettres du roi du 20 octobre dernier passé, m'ont été ordés être payés et restitués par ledit receveur; pour ce que par l'ordonnance du roi, je les avoye bailliés des deniers de sesditz coffres et trésors pour employer en certaines ses affaires touchant les 10 000 l. tournois payées par le dit seigneur, pour avoir Jeanne qui se dit la Pucelle. » T. V, p. 190; cf. t. II, p. 200 (requête du promoteur à la réhabilitation).

Page 204, note 2.

Beaulieu : « Requise de dire la manière comme elle cuida eschapper du chastel de Beaulieu, entre deux pièces de boys : respond qu'elle ne fut oncques prisonnière en lieu qu'elle se eschappast volentiers; et elle estant en icelluy chastel eust confermé ses gardes dedans la tour, n'eust été le portier qui la advisa et la rencontra. » T. I, p. 163.

Page 205, note 1.

A Beaulieu ; quatre mois : t. IV, p. 34 (Cagny). — *A Beau-revoir* : Elle y fut quatre mois environ : t. I, p. 110; trois mois : t. II, p. 298 (Manchon); t. IV, p. 402 ; Monstrelet, II, 86. — *Refus de vêtements de femme* : t. I, p. 95; cf. p. 230. — *Tentatives libertines* : « Et tentavit ipse loquens pluries, cum ea ludendo, tangere mammas suas, nitendo ponere manus in sinu suo : quod tamen pati nolebat ipsa Johanna, imo ipsum loquentem pro posse repellebat. » T. III, p. 121 (Haimond de Macy). — *Crainte qu'elle ne s'échappe* : t. IV, p. 262 (Abrévr. du Procès).

Page 206, note 1.

Saut du haut de la tour : t. I, p. 110 et 150-152, et M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 56. — Jeanne risquait sa vie, mais cela n'a jamais pu être pris que par ses juges pour une intention coupable, à quelque degré que ce fût, de se tuer. Si elle dit dans le *Procès*, « qu'elle fut deux ou trois jours qu'elle ne vouloit mengier, » cela s'explique par ce qui suit, « et mesme aussi pour ce sault fut grevée tant qu'elle ne pavoit ne boire ne mangier. » Si on a relevé au procès-verbal ce prétendu acte de volonté, c'est par une insinuation que Jeanne repousse hautement, et dont il est facile de faire justice. Nous y reviendrons au procès.

Délivrance de Compiègne : *ibid.*, 152. — Compiègne fut délivré le 24 octobre.

Page 207, note 1.

Jeanne livrée : t. I, p. 23. Le duc de Bourgogne venait de recueillir l'héritage du duc de Brabant (le 4 août 1430), et il était en guerre, à propos de Namur, avec les Liégeois. Voy. Monstrelet, II, 89 et suiv.

Page 208, note 1.

Jeanne à Arras : t. I, p. 95, etc. — En quittant Arras elle passa par *Drugy*, t. V, p. 360 (Chron. de St.-Riquier, de 1492). — *Au Crottoy* : t. I, p. 89, et t. III, p. 121 (H. de Macy). — *Refus de vêtements de femme* : t. I, p. 95 et 231. — *Le chance-*

lier d'Amiens : t. III, p. 121 (H. de Macy). — *Les dames d'Abbeville* : t. V, p. 361 (Itinéraire de Drugy à Rouen).

Page 209, note 1.

Lettres de l'Université à Henri VI : t. I, p. 17, 18; — à l'évêque de Beauvais : *ibid.*, p. 16. Une Bretonne nommée Pieronne avait été brûlée à Paris, le 3 septembre, pour s'être donnée comme inspirée, et avoir dit, entre autres choses, que dame Jehanne était bonne et que ce qu'elle faisait était bien fait et selon Dieu, t. IV, p. 467 (Bourgeois de Paris).

Page 210, note 1.

État de Paris : Journal du Bourgeois, août-octobre 1430, p. 408, 411 et 413 (Éd. Buchon). — *Ajournement du Parlement* (au 9 décembre). *Ordonn.*, t. XIII, p. 159. — En févr. 1431, les séances en furent suspendues plusieurs semaines : le greffier dut interrompre son travail, faute de parchemin. — *Dé fiance pour l'Université* : Voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 97.

Craintes des Anglais à propos de Louviers : t. II, p. 3 (J. Toutmouillé); p. 344 (Manchon); p. 348 (Is. de La Pierre); p. 373 (J. Riquier); cf. t. III, p. 189, *id.* : « Et quia ipsi Anglici sunt superstitiosi, æstimabant de ea aliquid fatale esse. » T. II, p. 370 (Th. Marie). Interrogé comment il sait que les Anglais sont superstitieux, il répond que c'est un commun proverbe (*ibid.*). Les échecs du parti anglais n'avaient pas cessé par la prise de la Pucelle. Compiègne avait été délivrée (24 octobre), et le duc de Bourgogne n'avait osé accepter à Germiny la bataille que lui offraient les Français. Vers le même temps Barbazan avait battu une armée bourguignonne près de Troyes; Gaucourt avait défait le prince d'Orange à Anthon près du Rhône. Voy. Monstrelet, les autres chroniqueurs, et M. de Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, t. V, p. 268 et suiv.

Pourquoi Jeanne plutôt jugée que tuée : Valeran de Varanis, auteur du commencement du xvi^e siècle, dans un poème latin composé sur les actes du procès, a très-bien démasqué cette politique. Voy. t. V, p. 84.

Page 211, note 1.

Cage de fer : Un serrurier, nommé Castille, dit à l'huissier Massieu qu'il avait construit pour Jeanne une cage de fer où elle était tenue et liée par le cou, par les pieds et les mains, et qu'elle y fut gardée en cet état, depuis le jour où elle fut amenée à Rouen jusqu'au commencement du procès. T. III, p. 155 (Massieu). Thomas Marie dit à peu près la même chose (t. II, p. 371). P. Cusquel, bourgeois de Rouen, vit la cage, qui fut pesée chez lui (t. II, p. 306 et 346, et t. III, p. 180) : seulement il n'y a pas vu la prisonnière. — *Visite de Jean de Luxembourg* : t. III, p. 122 (H. de Macy).

Ibid., note 2.

Droit territorial : t. I, p. 20 (Lettres du chapitre).

Page 213, note 1.

Promoteur et assesseurs : M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 105 et suiv., et les notes qu'il a jointes sur chacun de ces noms, la première fois qu'ils paraissent dans le procès. Il y eut 95 assesseurs environ qui parurent à diverses fois. On en compte quelquefois jusqu'à 60 dans une même séance. — *Acceptation volontaire des uns, forcée des autres* : t. II, p. 325 (N. de Houppeville); p. 356 (Grouchet); t. III, p. 131 (P. Miget). — *Pour plaire aux Anglais* : t. II, p. 7, et t. III, p. 167 (Ladvenu). — *Qu'ils n'auraient osé refuser* : t. II, p. 340 (Manchon). — *J. Tiphaine* : t. III, p. 47 (lui-même). — *Le sous-inquisiteur* : voy. les actes du procès à son égard, t. I, p. 33, 35.

Menaces : « Sed per aliquos sibi notos fuit ei dictum quod nisi interesset, ipse esset in periculo mortis : et hoc fecit compulsus per Anglicos, ut pluries audivit a dicto Magistri qui sibi dicebat : « Video quod nisi procedatur in hujus modi materia ad voluntatem Anglicorum, quod imminet mors. » T. III, p. 153 (Massieu); cf. t. III, p. 167 (Ladvenu), et p. 172 (N. de Houppeville). — *N. de Houppeville* : Son propre témoignage, t. II,

p. 326, et t. III, p. 171, 172; cf., t. II, p. 364, et III, p. 166 (Ladvenu); t. II, p. 370 (Th. Marie); p. 348, 349 (Is. de La Pierre); G. de La Chambre (t. III, p. 50) dit qu'on menaçait de le jeter à l'eau; Massieu (*ibid.*, p. 162), qu'il fut banni avec plusieurs autres. Un certain nombre avaient pris la suite, t. II, p. 356 (Grouchet).

Page 213, note 2.

Intimidation : « Et bene scit quod omnes qui intererant hujusmodi processui non erant in plena libertate, quia nullus audebat aliquid dicere, ne esset notatus. » T. III, p. 175 (J. Fabri); cf., p. 130 (P. Miget), etc. — *Vote par peur* : t. II, p. 356 (Grouchet). — *G. de La Chambre* : t. III, p. 150 (lui-même). — *P. Miget* : t. II, p. 351 (lui-même); *Manchon* : t. II, p. 340 (lui-même). — *Massieu* : t. III, p. 154 (lui-même). — *Le vice-inquisiteur* : t. III, p. 167 (Ladvenu). Jean Lemaire, qui était à Rouen pendant le procès, signale encore, comme ayant couru risque de vie, Pierre Morice, l'abbé de Fécamp et plusieurs autres, t. III, p. 178. — Plusieurs chanoines de Rouen paraissent avoir été incarcérés pour avoir fait, en opinant, quelque réserve. T. V, p. 272; cf. t. I, p. 343.

Page 215, note 1.

L'évêque de Beauvais : « Rex ordinavit quod ego faciam processum vestrum et ego faciam. » T. III, p. 154 (Massieu). — « Quod intendebant facere unum pulchrum processum contra dictam Johannam. » T. III, p. 137 (Nanchon). — *Le tribunal au château* : Voy. les procès-verbaux, t. I, p. 5, 38, etc. — *Solde des juges et des assesseurs* : A Pierre Cauchon pour 143 jours de voyage ayant trait en partie aux négociations qui amenèrent l'achat de la Pucelle, du 1^{er} mai au 30 septembre, au prix de cent sous tournois par jour : 775 livres tournois (6423 fr. 55 c.). T. V, p. 194. — Au vice-inquisiteur Jean Lemaitre, 20 saluts d'or (240 fr. 80 c.). *Ibid.*, p. 202 (14 avril 1421). — A. G. Erard, 31 livres tournois (260 fr. 84 c.), à raison de 20 sous tournois par jour (8 juin 1431). *Ibid.*, p. 206. — Aux docteurs de Paris, Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicole Midi, Pierre Maurice, Gérard Feuillet, Thomas de Courcelles, plusieurs paiements au même taux (4 mars et 9 avril 1431). *Ibid.*, p. 196

et 200. Dans le règlement définitif, Beaupère figure pour cent jours et 100 l. (841 fr. 75); Nicole Midi, 113 l. (951 fr. 16); Pierre Morice, 98 l. (824 fr. 93 c.); Thomas de Courcelles, 113 l. (951 fr. 16 c.), 12 juin 1431, *ibid.*, p. 208. Thomas de Courcelles, qui dit si bien dans sa déposition que le vice-inquisiteur a reçu de l'argent (t. III, p. 57), ne parle pas de ce qu'il a touché lui-même : c'est la plus forte somme. Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Gérard Feuillet et Nicole Midi reçurent en outre 100 l. t. (841 fr. 75), pour les frais de leur voyage à Paris, quand ils vinrent prendre l'avis de l'Université pour le procès de la Pucelle (21 avril), *ibid.*, p. 203; Jean Beaupère, une indemnité de 30 l. (252 fr. 42 c.), en raison des frais supplémentaires que lui occasionna l'ajournement de son départ pour le concile de Bâle (2 avril), *ibid.*, p. 199. — Cf. II, p. 317 (Taquel).

Justice sommaire : « Cum aliquis diceret de ipsa Johanna quod non placuit domino de Stauffort, ipse dominus de Stauffort eundem loquentem sic insecutus fuit usque ad quemdam locum immunitatis cum ense evaginato. » T. III, p. 140 (Manchon). — *Lettre de Henri VI* : « Ordenons et consentons que toutes et quantes fois que bon semblera audit révérent Père en Dieu, icelle Jehanne lui soit baillée et délivrée réalment et de fait par nos gens et officiers, qui l'ont en leur garde, pour icelle interroguer et examiner et faire son procès selon Dieu, raison et les saints canons.... Toutes voies, c'est notre entencion de ravoïr et reprendre par devers nous icelle Jehanne, se ainsi estoit qu'elle ne fust convaincue ou accinte des cas dessusdiz, » etc. (3 janvier 1431). T. I, p. 19. — *Délibération sur la prison* : « Qu'en la première session ou instance, l'évesque allégué requist et demanda le conseil de toute l'assistance, assavoir lequel estoit plus convenable de la garder et détenir aux prisons séculières, ou aux prisons de l'Eglise; sur quoy fut délibéré, qu'il estoit plus décent de la garder aux prisons ecclésiastiques qu'aux autres; fors, respondit cest évesque, qu'il n'en feroit pas cela, de paour de desplaire aux Anglois. » T. II, p. 7, 8 (Ladvenu), et t. III, p. 152 : « Et inter consiliarios tunc fuit murmur de eo quod ipsa Johanna erat inter manus Anglicorum. Dicebant enim aliqui consilarii quod ipsa Johanna debebat esse in manibus

Ecclesiæ; ipse tamen episcopus non curabat, sed eam in manibus Anglicorum dimisit. » Cf. t. III, p. 175 (J. Fabri), et p. 183 (Marguerie). — *Prison* : « In castro Rotomagensi, in quadam camera media in qua ascendebatur per octo gradus; et erat ibidem lectus in qua cubabat; et erat ibidem quoddam grossum lignum in quo erat quædam catena ferrea, cum qua ipsa Johanna existens in compedibus ferreis ligabatur, et claudebatur cum sera apposita eidem ligno. Et habebat quinque Anglicos miserrimi status, gallice *houcepaillers*, qui eam custodiebant, et multum desiderabant ipsius Johannæ mortem, et de eadem sæpissime deridebant. » T. III, p. 155 (Massieu); cf. t. II, p. 329 (le même); t. III, p. 161 (G. Colles); p. 200 (P. Daron); p. 345 (Cusquel); p. 48 (Tiphaine), tous témoins oculaires. « La prison (dit P. Boucher) avait trois clefs, dont l'une était gardée par le cardinal de Winchester, l'autre par l'inquisiteur, la troisième par le promoteur, Jean *Benedicite*. » T. II, p. 323. On ne pouvait voir Jeanne sans la permission des Anglais, t. III, p. 167 (M. Ladvenu), et sans celle de l'évêque ou du promoteur. » T. II, p. 303 (Is. de La Pierre).

Page 216, note 1.

Lettres de garantie (12 juin 1431) : t. III, p. 240-244; cf. t. III, p. 161 (G. Colles); p. 166 (M. Ladvenu); p. 56 (l'évêque de Noyon; et le texte même.... « Pource que par adventure aucuns qui pourroient avoir eu les erreurs et malefices de ladicte Jehanne agréables, et autres qui indeuement s'efforceroient.... troubler les vrayz jugemens de nostre mère sainte Eglise, de traire en cause pardevant nostre saint-père le pape, le saint concile général ou autre part, lesdits révérend père en Dieu, vicaire, les docteurs, maistres, etc., qui se sont entre-mis dudit procès : NOUS.... affin que d'ores en avant tous aultres juges et docteurs.... soient plus ententifs.... de vacquer et entendre sans peur ou contraincte aux extirpacions des erreurs.... PROMECTONS en parolle de roy ques'il advient que lesdits juges, etc., feussent traiz en cause [à l'occasion] dudit procès pardevant nostre dit saint-père le pape, ledit saint concile général, etc., nous aiderons et deffendrons.... à nos

propres coustz et despenz et à leur cause en ceste partie, nous.... adjoindrons au procès.... » Et il donne à cet effet des ordres à ses ambassadeurs et à tous les évêques, etc., de son obéissance (12 juin 1431), t. III, p. 241-243.

Lettre du roi d'Angleterre à l'évêque de Beauvais (3 janvier 1431) : « Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et d'Angleterre, à tous ceulz que ces présentes lettres verront, salut. Il est assez notoire et commun comment, depuis aucun temps ença, une femme qui se fait appeler Jehanne *la Pucelle*, laissant l'abbit et vesteure de sexe féminin, s'est, contre la loy divine, comme chose abhominable à Dieu, réprouvée et défendue de toute loy, vestue, habillée et armée en estat et habit d'omme ; a fait et exercé cruel fait d'omicides, et, comme l'en dit, a donné à entendre au simple peuple pour le séduire et abuser, qu'elle estoit envoyée de par Dieu, et avoit cognoissance de ses divins secrez ; ensemble plusieurs dogmatizations très périlleuses, et à nostre sainte foy catholique moult préjudiciables et scandaleuses. En poursuivant par elle lesquelles abusions et exerçant hostilité à l'encontre de nous et nostre peuple, a esté prinse armée devant Compiengne, par aucuns de nos loyaulx subgez, et depuis amenée prisonnière pardevers nous. Et pource que de supersticions, faulses dogmatizations et autres crimes de lèse-majesté divine, comme l'en dit, elle a esté de plusieurs réputée suspecte, notée et diffamée, avons esté requis très instamment par révérent père en Dieu, nostre amé et féal conseiller l'évesque de Beauvais, juge ecclésiastique et ordinaire de ladite Jehanne, pource qu'elle a esté prinse et appréhendée ès termes et limites de son diocèse ; et pareillement exhortés de par nostre très chière et très amée fille l'Université de Paris, que icelle Jehanne vueillions faire rendre, bailler et délivrer audit révérent père en Dieu, pour la interroguer et examiner sur lesdiz cas, et procéder contre elle selon les ordenances et dispositions des droitz divins et canoniques ; appelez ceulx qui seront à appeler. Pource est-il que nous, qui pour révérence et honneur du nom de Dieu, défense et exaltacion de sadicte sainte Église et foy catholique, voulons dévotement obtempérer comme vrais et humbles filz de sainte Église, aux requestes et instances dudit révérent père en Dieu, et exortacions des

docteurs et maistres de nostre dicte fille l'Université de Paris : *Ordenons*, » etc. T. I, p. 18.

Page 218, note 1.

Virginité : « Bene scit quod fuit visitata an esset virgo vel non per matronas seu obstetrices, et hoc ex ordinatione ducissæ Bedfordiæ et signanter per Annam Bavon et aliam matronam.... Et post visitationem retulerunt quod erat virgo et integra, et ea audivit referri per eandem Annam. » T. III, p. 155 (Massieu); cf, p. 180 (Cusquel); p. 50 (G. de La Chambre), p. 89 (J. Marcel), et t. II, p. 201. — « Et quod dux Bedfordiæ erat in quodam loco secreto, ubi videbat eandem Johannam visitari. » T. III, p. 163 (G. Colles). — « Et credit quod si non fuisset inventa virgo, sed corrupta, quod in eodem processu non siluissent. » *Ibid.*, p. 59 (Th. de Courcelles); cf. p. 54 (l'évêque de Noyon). Jean Monnet a ouï dire qu'à cette occasion on reconnut qu'elle s'était blessée en montant à cheval. *Ibid.*, p. 63.

Page 220, note 1.

Information préalable : « Quia alias quis in materia fidei trahere non debet, nisi informatione prævia et fama contra eum referente. » T. II, p. 200 (Requête du promoteur, à la réhabilitation). « Non tamen recordatur eas vidisse aut legisse, scit tamen quod, si fuissent productæ, eas inseruisset in processu. » T. III, p. 136 (Manchon). — « Eas non vidit, nec credit quod unquam aliquæ fuerunt factæ. » *Ibid.*, p. 161 (G. Colles), cf. t. II, p. 379. — « Perlegi fecimus informationes factas in patria originis dictæ mulieris, et alibi in pluribus ac diversis locis. » T. I, p. 28 (13 janvier). — *N. Bailly* : « Et dum dictus ballivus vidit relationem dicti locumtenentis, dixit quod dicti commissarii erant falsi Armagnaci. » T. II, p. 451 et 453; cf. *ibid.*, p. 441 (M. Lebuin), et p. 463 (Jacquard). Nous négligeons plusieurs témoignages qui n'expriment que de vagues souvenirs, *ibid.*, p. 394 (Jacob); p. 397 (Beatrix Estellin). — *Colère de l'évêque* : « Quod erat proditor et malus homo, et quod non fecerat debitum in eo quod sibi fuerat injunctum.... Quia istæ informationes non videbantur dicto episcopo utiles, etc. » T. III, p. 191, 192 (J. Moreau). Pierre Miget dit avoir

entendu citer certaines informations : « Eas tamen non vidit nec legi audivit. » *Ibid.*, p. 133. Le procès de réhabilitation constate qu'on les a vainement recherchées, t. II, p. 381.

Page 220, note 2.

Voy. M. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 147.

Page 221, note 1.

Rédaction des procès-verbaux : t. III, p. 135 (Manchon); cf. p. 160 (G. Colles) et p. 195 (Taquel).

Page 223, note 1.

Première déposition de Manchon : t. II, p. 12, 13. Cf. p. 340 (le même). — *Greffier par peur* : « Et hoc invitus fecit, quia non fuisset ausus contradicere præcepto dominorum de consilio regis. » T. III, p. 137 (lui-même). Le bruit courait que les greffiers étaient empêchés d'écrire tout ce que disait Jeanne, t. III, p. 172 (N. de Houppeville). Les greffiers, comme on le pense bien, protestent tous de leur exactitude, t. II, p. 343 (Manchon); t. III, p. 160 (G. Colles); t. II, p. 319 (Taquel). — *Jean Monnet* : « Eidem Johannæ audivit dici, loquendo eidem loquenti et notariis, quod non bene scriberent et multoties faciebat corrigere. » T. III, p. 63. Cf., t. III, p. 160-161 (G. Colles). — *J. Fabri* : t. III, p. 176. — *Isamb. de La Pierre* : t. II, p. 349, 350; Cf. *ibid.*, 304 : « Conquerebatur quod ipse episcopus nolebat quod illa quæ faciebant pro excusatione sua scriberentur; sed ea quæ contra eam faciebant volebat scribi. »

Page 224, note 1.

Massieu : t. II, p. 16 et 330. — Massieu lui-même rend bon témoignage au caractère de Manchon, t. II, p. 331.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

PRÉFACE.....	I
INTRODUCTION.....	XIII
LIVRE I. Vaucouleurs.....	1
LIVRE II. Orléans.....	23
LIVRE III. Reims.....	79
LIVRE IV. Compiègne.....	139
LIVRE V. Rouen : -- les juges.....	197
APPENDICES.....	229
NOTES.....	251

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^{ie}
Rue de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

DC
03
W21
1860

JEANNE D'ARC

PARIS. — IMPRIMERIE DE CHL LAHURE ET C^{ie}
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

JEANNE D'ARC

*ms
alloué*
PAR H. WALLON

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE PARIS

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

—
1860

11

2

11.2.1

11.2.2

Gen. lib.
Esch.
U. M. Law Library
4-7-1933

JEANNE D'ARC.

LIVRE SIXIÈME.

ROUEN. — L'INSTRUCTION.

Le 9 janvier 1431, l'évêque de Beauvais réunit dans la salle du Conseil du roi, près du château de Rouen, les abbés de Fécamps et de Jumièges, le prieur de Longueville, et cinq autres ecclésiastiques, parmi lesquels Nicolas Loyseleur, chanoine de la cathédrale, et il leur exposa l'état de l'affaire. Une femme qui déshonorait son sexe par son habit, qui professait et enseignait le mépris de la foi catholique, Jeanne dite la Pucelle, avait été prise à la guerre dans les limites de son diocèse. Réclamée du duc de Bourgogne et de Jean de Luxembourg par l'Université de

Paris et par l'inquisition, réclamée par lui-même et par le roi, elle venait enfin d'être livrée au roi, et par le roi soumise à son jugement. Il les consultait sur la marche à suivre. Les docteurs furent d'avis qu'il fallait commencer par des informations. L'évêque en avait déjà recueilli : il ordonna qu'on les complétât et qu'on en fît le rapport au conseil. Puis, sur l'avis des mêmes docteurs, il nomma promoteur ou procureur général dans la cause Jean d'Estivet, chassé comme lui de Beauvais, où il était son procureur général ; juge commissaire, Jean de La Fontaine, maître ès arts ; greffiers, Guillaume Colles ou Boisguillaume et Guillaume Manchon, notaires apostoliques à l'officialité de Rouen ; et huissier, Jean Massieu, prêtre, doyen rural de Rouen. C'étaient les officiers du procès qui allait commencer ¹.

Le 13 janvier, il réunit dans sa maison la plupart des mêmes docteurs, avec G. Hâiton, secrétaire des commandements du roi, et leur donna lecture des informations dont il a été parlé. On résolut de les réduire à un certain nombre d'articles pour mettre de l'ordre et de la clarté dans la matière, dit le juge, et offrir un texte où l'on pût voir plus sûrement s'il y avait lieu d'accuser de crime contre la foi. Des articles ainsi formulés couraient grand risque de substituer à la parole des témoins la pensée du juge. Aussi le résultat ne fut-il point douteux. Dans une nouvelle séance, tenue le 23, on décida que les articles serviraient de base à l'interrogatoire qu'aurait à subir la Pucelle, et

l'évêque, invité à commencer l'information préparatoire, en commit le soin à Jean de La Fontaine¹.

On différa jusqu'au milieu du mois suivant, et le temps ne dut pas être perdu pour l'instruction de l'affaire; car on y employa des manœuvres que révélera un autre procès-verbal. Le 13 février, l'évêque tint un conseil plus nombreux. Il y avait appelé, avec les précédents, plusieurs des principaux docteurs de l'Université de Paris : Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicole Midi, Pierre Maurice, Gérard Feuillet, Thomas de Courcelles. Il reçut le serment des officiers attachés au procès, et le lendemain J. de La Fontaine, assisté des deux greffiers, procéda à l'information dont il était chargé. Elle dura trois jours. Le 19, l'évêque réunit ses conseillers; et, après leur avoir présenté l'état des choses, il résolut, sur leur avis, de s'adjoindre, en l'absence de l'inquisiteur de France, le vice-inquisiteur Jean Lemaître. On s'ajourna jusqu'à l'après-midi, afin de le recevoir et de l'entendre. Il vint, mais il alléguait que sa commission était pour le diocèse de Rouen, et que l'évêque, bien que s'étant fait donner régulièrement le droit territorial dans ce diocèse, informait d'une affaire qui se rapportait au diocèse de Beauxais. L'objection était spécieuse; on remit au lendemain pour donner le temps au conseil d'en délibérer, et à J. Lemaître d'y réfléchir encore. Le conseil déclara que la commission de J. Lemaître, telle qu'elle se trouvait, était valable, mais que, pour plus de sûreté, on inviterait l'inquisiteur à

venir lui-même, ou à envoyer des pouvoirs plus explicites ; et Lemaître, tout en gardant ses scrupules, dit qu'il ne faisait point opposition à ce qu'on agit sans lui. L'évêque, pour ne lui laisser par la suite aucun prétexte de rester à l'écart, promit de lui communiquer tout ce qui avait été fait ou se ferait encore dans l'affaire¹.

Tout était prêt : Jeanne nous va revenir.

Le 20 février, sans plus attendre, elle fut sommée de comparaître devant l'assemblée de ses juges le lendemain mercredi, à huit heures du matin. Elle répondit qu'elle le ferait volontiers : mais sachant bien qui étaient ses juges et pourquoi on l'accusait, elle demanda que l'évêque s'adjoignît des ecclésiastiques du parti de la France en nombre égal à ceux du parti de l'Angleterre ; en même temps, elle sollicitait de lui, comme une faveur, qu'il lui permît d'entendre la messe avant de comparaître. L'huissier, chargé de l'assignation, transmit à l'évêque sa demande et sa prière : mais l'une ne fut pas plus goûtée que l'autre. L'évêque, ayant pris conseil des docteurs, jugea que, vu les crimes dont elle était accusée et l'abominable habit qu'elle s'obstinait à porter, il n'y avait pas lieu de l'admettre aux divins offices. Quant à la demande touchant le tribunal, il n'en fut pas même question².

Au jour et à l'heure fixés (21 février, à huit heures du matin), l'évêque siégea dans la chapelle du château de Rouen. Aux assesseurs qu'il avait déjà réu-

nis, il avait adjoint d'autres docteurs; mais ce n'étaient pas ceux que demandait Jeanne : c'étaient, pour la plupart, des prêtres de la province de Rouen. Lecture faite des pièces de procédure, le promoteur Jean d'Estivet demanda que Jeanne fût amenée et interrogée¹.

Jeanne parut donc.

L'évêque ayant rappelé sommairement les circonstances de sa capture qui le faisaient juge de sa personne, le bruit public qui l'accusait, l'ordre du roi, l'enquête, l'avis des docteurs, invita Jeanne à parler en toute sincérité, sans subterfuge et sans détour, et la requit judiciairement de prêter serment de dire la vérité sur toute chose dont on l'interrogerait. Jeanne dit : « Je ne sais de quoi vous me voulez interroger. Peut-être me demanderiez-vous des choses que je ne vous dirai pas. » Et comme l'évêque lui disait : « Jurerez-vous de dire la vérité sur les choses qui vous seront demandées touchant la foi, et que vous saurez ? » elle répondit que, touchant son père et sa mère et ce qu'elle avait fait depuis sa venue en France, elle jurerait volontiers; mais que, pour les révélations qu'elle avait eues de Dieu, elle en avait parlé à son roi seul, et qu'elle n'en dirait rien, dût-on lui couper la tête, parce que ses voix lui avaient commandé de n'en rien dire; que d'ailleurs, avant huit jours, elle saurait si elle le devait révéler. L'évêque eut beau redoubler ses instances, il ne put la faire renoncer à cette réserve. Les genoux en terre et les deux mains sur l'Évangile, elle jura de dire, au-

tant qu'elle le pourrait, la vérité, mais seulement sur les choses dont elle serait requise touchant la foi¹.

Alors, répondant aux questions de l'évêque, elle lui dit son nom, le lieu de sa naissance, les noms de ses parents, son âge : elle avait alors environ 19 ans ! et comme on lui demandait ce qu'elle savait, elle dit qu'elle avait appris de sa mère *Notre père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu* : que c'était de sa mère qu'elle tenait sa croyance. L'évêque lui dit de réciter *Notre père* : « Je le ferai, dit-elle, si vous me voulez entendre en confession : » elle le demandait pour juge au tribunal de Dieu ! Et comme il offrait de lui donner un ou deux personnages de langue française devant lesquels elle dirait : *Notre Père*, elle répondit qu'elle ne le dirait que s'ils l'entendaient en confession².

L'évêque, avant de la renvoyer, lui défendit de sortir de prison, sous peine d'être réputée convaincue du crime d'hérésie. Elle répondit qu'elle n'acceptait pas la défense, et que si elle s'échappait, nul ne lui pourrait reprocher d'avoir violé sa foi, parce qu'elle ne l'avait donnée à personne ; et elle prit cette occasion de se plaindre d'être liée par des chaînes de fer. Mais comme l'évêque répondait que ces précautions étaient commandées par ses tentatives d'évasion antérieures, elle n'insista pas, et loin de chercher une excuse : « C'est vrai, dit-elle : j'ai voulu et je voudrais encore m'échapper de prison, comme c'est le droit de tout prisonnier. »

Elle fut commise à la garde de Jean Gris, écuyer du roi, et de deux autres Anglais, J. Berwoit et G. Talbot, qui jurèrent sur l'Évangile de ne la laisser communiquer avec personne, et on l'ajourna au lendemain pour la suite de l'interrogatoire¹.

Cette première séance avait bien peu avancé l'affaire. On n'y trouve, avec les préliminaires communs de tout procès, le serment, les noms, l'origine, que la demande du *Pater* et l'injonction de ne point chercher à fuir. Mais ce vide même du procès-verbal fait comprendre combien vif et prolongé avait été le débat sur le serment, signalé avant l'interrogatoire; et cela est confirmé par les dépositions postérieures. Au témoignage du greffier Manchon, ce fut une scène de tumulte. Quand il fut question de visions, sans doute quand Jeanne fit ses réserves sur ce point, chacun prenait la parole : elle était interrompue à chaque mot; et, pour que le fond fût digne de la forme, il y avait, on l'a vu, derrière un rideau, dans l'encoignure d'une fenêtre, des greffiers apostés par l'évêque, qui recueillaient les charges, supprimant les excusés, et venaient effrontément opposer leur minute à celle des greffiers officiels. Le scandale fut si grand, au moins pour le débat, que l'on dut changer de salle, et prendre quelques dispositions propres à le diminuer².

Le lendemain, le tribunal se réunit dans une chambre située au bout de la grande salle du château : quelques nouveaux membres des chapitres de Paris

ou de Rouen s'étaient joints au Conseil de l'évêque. Jeanne étant amenée, l'évêque l'invita à prêter le serment pur et simple de dire la vérité sur tout. Elle dit qu'elle avait juré la veille et qu'il suffisait. On insista; elle répondit : « Je vous ai prêté serment hier, cela vous doit suffire; vous me chargez trop; » et, quoi que l'on fit, elle ne prêta encore que le serment de dire la vérité sur les choses qui touchaient la foi¹⁰.

L'évêque remit à Jean Beaupère le soin de poursuivre l'interrogatoire.

Le savant docteur essaya de prendre Jeanne par la douceur et par l'équivoque; il l'exhorta à bien répondre sur ce qu'on lui demanderait, comme elle l'avait juré. « — Vous pourriez bien, répondit Jeanne, démêlant l'artifice, me demander telle chose dont je vous dirai la vérité, tandis que sur telle autre, je ne vous la dirai pas. » Et gémissant en elle-même de voir des hommes d'Église, des ministres de Dieu, persécuter ainsi l'œuvre de Dieu, elle ajouta : « Si vous étiez bien informés de moi, vous devriez vouloir que je fusse hors de vos mains; je n'ai rien fait que par révélation¹. »

Jean Beaupère, craignant de l'effaroucher, la ramena sur un terrain où elle pouvait s'abandonner sans défiance. Il lui demanda l'âge qu'elle avait lorsqu'elle partit de la maison de son père, si elle avait appris quelque métier dans sa jeunesse. De l'âge, elle ne savait au juste que répondre; quant aux occupations de son enfance, elle dit qu'elle avait appris à

coudre et à filer, ajoutant avec un naïf orgueil de jeune fille, qu'elle ne craignait à ce métier aucune femme de Rouen; enfin, que tant qu'elle fut dans la maison de son père, elle s'occupait des soins du ménage, et n'allait pas (communément) aux champs garder les brebis ou le bétail'.

Le docteur alors, changeant de matière, sans paraître changer de terrain, lui demanda si elle se confessait tous les ans. Elle répondit sans le moindre embarras qu'elle se confessait à son curé, ou, s'il était empêché, à un autre avec sa permission; qu'elle communiait à la fête de Pâques.

« Et à d'autres fêtes?

— Passez outre. »

De ses communions à ses révélations le passage était naturel. Jeanne n'hésita point à le franchir. Elle dit à quel âge et comment elle avait entendu pour la première fois la voix de Dieu, les clartés qui se manifestaient à elle avec la voix, les avis qu'elle en avait reçus pour se conduire et venir en France; son impatience d'y obéir, sa défiance de soi-même, et comment enfin, sur la révélation précise du but à atteindre et de la voie à suivre, elle alla avec son oncle à Vaucouleurs, reconnut le sire de Baudricourt, et obtint de lui, après plusieurs refus, l'escorte avec laquelle elle vint en habit d'homme trouver le roi à Chinon².

Ce récit avait été entrecoupé de questions qui cachaient autant de pièges : sur l'habit d'homme qu'elle avait pris et par quel conseil; sur le duc

d'Orléans; sur plusieurs expressions de sa lettre aux Anglais devant Orléans; sur la manière dont elle avait reconnu le roi. La Pucelle en devina plusieurs et les sut éviter. On avait répandu divers bruits sur le signe qu'elle avait donné au roi pour se faire agréer. Elle refusa absolument de rien dire qui s'y rattachât. Interrogée si, quand la voix lui désigna le roi, la lumière qui se manifestait communément à elle s'était produite en ce lieu, elle répondit : « Passez outre. » — Si elle avait vu un ange se tenant au-dessus du roi : « De grâce, passez outre. » — Quelles révélations le roi avait eues pour la croire : « Je ne vous le dirai pas, ce n'est pas l'heure de répondre : mais envoyez au roi et il vous le dira. » Elle déclarait d'ailleurs avoir su de la voix, qu'à son arrivée le roi la recevrait sans trop de retard. Elle dit que ceux de son parti avaient bien reconnu la voix comme venant de Dieu, et elle citait en témoignage; Charles de Bourbon, comte de Clermont, et deux ou trois autres. Elle ajoutait qu'il ne se passait pas de jour qu'elle n'entendît cette voix, et qu'elle en avait bien besoin; que d'ailleurs elle ne lui avait jamais demandé d'autre récompense que le salut de son âme¹.

L'interrogatoire se termina par plusieurs questions qui avaient pour objet de convaincre ses voix de mauvais conseils, par exemple, dans l'affaire de Paris. Jeanne confessa que la voix lui avait dit de rester à Saint-Denys. Elle déclara qu'elle y voulait demeurer, qu'elle en avait été emmenée par les seigneurs contre

sa volonté ; qu'elle n'en serait point partie, si elle n'avait pas été blessée. Sa blessure rappelait son échec : elle convint qu'elle avait commandé une escarmouche contre la ville de Paris.

« N'était-ce pas, dit le docteur, un jour de fête ?

— Je le crois, dit Jeanne.

— Était-ce bien ? fit le docteur.

— Passez outre'. »

On s'arrêta pour ce jour-là : et la journée devait sembler bonne aux ennemis de Jeanne. Toute cette histoire de ses révélations, ce qu'elle en avait dit, ce qu'elle n'en avait pas voulu dire, offrait assez de prise aux commentaires envenimés. On comptait bien y revenir dans la séance suivante, qui fut remise au samedi.

Dans cette troisième séance, plus nombreuse encore que les précédentes, l'évêque revint à la charge pour obtenir de Jeanne un serment absolu et sans condition. Elle lui dit : « Laissez-moi parler. Par ma foi, vous pourriez me demander des choses que je ne vous dirais pas ; » et expliquant sa pensée : « Il se peut que de plusieurs choses que vous pourriez me demander je ne vous dise pas la vérité, en ce qui touche mes révélations, par exemple. Car vous pourriez me contraindre à dire telle chose que j'ai juré de ne pas dire, et ainsi je serais parjure : ce que vous ne devriez pas vouloir. » Et comme l'évêque insistait, rappelant sans doute le droit qu'il en avait comme juge, elle ajouta : « Je vous le dis, prenez bien garde à ce que

vous dites que vous êtes mon juge : car vous prenez sur vous une grande charge et vous me chargez trop. C'est assez, il me semble, d'avoir juré deux fois en jugement. » L'évêque lui remontra qu'il ne lui demandait qu'un serment, un serment tout simple et sans réserve. Elle répondit : « Vous pouvez bien surseoir (ne pas insister davantage), j'ai assez juré par deux fois. » Elle ajoutait que tout le clergé de Paris et de Rouen ne la saurait condamner, s'il n'avait droit. Elle promettait d'ailleurs de dire la vérité sur sa venue en France, sans toutefois s'engager à tout dire : car huit jours n'y suffiraient pas. L'évêque lui offrait de prendre conseil des assistants si elle devait jurer ou non ; elle répéta qu'elle dirait la vérité sur sa venue en France et pas autrement ; qu'il ne fallait point lui en parler davantage.

« Mais en refusant de jurer, vous vous rendez suspecte. » Même réponse.

Sur de nouvelles instances, elle répondit « qu'elle dirait ce qu'elle savait et point tout ce qu'elle savait, » et fatiguée de ce débat : « Je viens de la part de Dieu, dit-elle, et je n'ai rien à faire ici ; renvoyez-moi à Dieu de qui je viens. » Et comme l'évêque la sommait de jurer, sous peine d'être tenue pour coupable des choses qu'on lui imputait, elle répondit : « Passez outre¹.

Il fallut bien que l'évêque se résignât à passer outre. Il se réduisit à requérir qu'elle jurât de dire la vérité sur ce qui toucherait le procès. Dans ces termes sa conscience était en repos : elle fit le serment.

L'évêque s'en remit encore à Jean Beupère pour la suite de l'interrogatoire.

Jean Beupère commença par une question qui pouvait sembler pleine d'intérêt pour Jeanne : il lui demanda depuis quand elle avait bu ou mangé. On était en carême; et si elle avait pris la moindre chose, elle devenait, malgré son jeune âge, véhémentement suspecte de mépris pour les commandements de l'Église. Elle répondit qu'elle n'avait rien pris depuis la veille après midi. C'est à jeun qu'il lui fallait soutenir les émotions et les fatigues de ces journées! Puis il revint sur le sujet de ses voix. Il lui demanda à quelle heure elle avait entendu la voix qui venait à elle. Elle répondit : « Je l'ai entendue hier et aujourd'hui.

— A quelle heure, hier?

— Le matin, à vêpres et à l'*Ave Maria*, et il m'est plusieurs fois arrivé de l'entendre bien plus souvent.

— Que faisiez-vous hier matin quand la voix est venue à vous?

— Je dormais, et elle m'a éveillée.

— Est-ce en vous touchant le bras?

— Elle m'a éveillée sans me toucher.

— Était-elle dans votre chambre?

— Je ne sais, mais elle était dans le château.

— L'avez-vous remerciée, avez-vous fléchi les genoux? »

Elle répondit qu'elle l'avait remerciée, et qu'étant dans son lit, elle s'était assise et avait joint les mains,

après avoir imploré son conseil et demandé son secours auprès de Dieu pour qu'il l'éclairât dans ses réponses.

— Et que vous a dit la voix ?

— Elle m'a dit de répondre hardiment, et que Dieu m'aiderait.

— La voix vous a-t-elle dit quelques paroles avant que vous l'imploriez ?

— Oui, mais je n'ai pas tout compris ; et quand je fus éveillée, elle m'a dit de répondre hardiment. »

Et se tournant vers l'évêque :

« Vous dites que vous êtes mon juge : Prenez garde à ce que vous faites, parce qu'en vérité je suis envoyée de Dieu, et vous vous mettez en grand danger. »

Mais le juge était aveugle ; et tout l'effort du procès tend visiblement moins à découvrir la vérité qu'à justifier l'accusation.

En l'interrogeant sur ses visions, le délégué du juge avait voulu savoir d'abord si ce n'était point quelque illusion de son esprit. Il y revient, non plus pour en contester la réalité, mais pour en attaquer l'origine, en les convainquant de mensonge ou d'erreur. Il lui demande si la voix n'a point varié dans ses conseils.

« Non, dit Jeanne, elle ne s'est jamais contredite. Elle m'a dit cette nuit même de répondre hardiment.

— Vous a-t-elle défendu de dire tout ce qu'on vous demanderait ?

— Je ne vous répondrai pas sur ce point : j'ai des

révélations qui touchent le roi et que je ne vous dirai point.

— La voix vous a-t-elle défendu de dire vos révélations ?

— Je ne suis pas conseillée sur ce point; donnez-moi un délai de quinze jours et je vous répondrai. » Le juge n'acceptant pas le délai : « Si la voix vous l'a défendu, qu'en voulez-vous dire ? » Et comme on la pressait encore : « Croyez que les hommes ne me l'ont point défendu. » Pour couper court, elle déclara qu'elle ne répondrait rien ce jour-là; qu'elle ne savait pas si elle devait le dire ou non, avant qu'il lui eût été révélé; et elle ajouta : « Je crois fermement, aussi fermement que je crois la foi chrétienne et que Dieu nous a rachetés des peines de l'enfer, que cette voix vient de Dieu'. »

Le juge, la suivant dans le sens de sa déclaration, lui demanda si cette voix, qu'elle disait lui apparaître, était un ange ou venait de Dieu immédiatement, ou si c'était la voix d'un saint ou d'une sainte. Elle répondit : « Cette voix vient de la part de Dieu; » ajoutant qu'elle ne lui disait pas tout ce qu'elle savait, et qu'elle craignait bien plus de déplaire à ces voix par ce qu'elle répondrait, qu'elle ne craignait de lui répondre. Pour cela elle demandait un délai.

« Croyez-vous donc, dit le juge, qu'il déplaie à Dieu qu'on dise la vérité ? »

— Les voix m'ont commandé de dire certaines choses au roi et point à vous; » et ne craignant pas

d'irriter une curiosité qu'elle ne voulait pas satisfaire, elle ajouta : « Cette nuit même, la voix m'a dit plusieurs choses pour le bien du roi que je voudrais bien que le roi sût ; et s'il le savait, il en serait plus aise à son dîner.

— Mais, dit le juge, ne pourriez-vous tant faire auprès de cette voix qu'elle voulût, sur votre demande, en porter au roi la nouvelle ?

— Je ne sais si la voix le voudrait faire ; elle ne le ferait que si Dieu le voulait. Dieu lui-même, s'il lui plaît, le pourra bien révéler au roi, et j'en serais bien contente.

— Et pourquoi la voix ne parle-t-elle pas au roi, comme elle faisait quand vous étiez en sa présence ?

— Je ne sais si c'est la volonté de Dieu : sans la grâce de Dieu, je ne ferais rien¹. »

Cette réponse ne devait pas tomber sans être relevée. Après plusieurs autres questions sur ses visions : si la voix lui avait révélé qu'elle dût sortir de prison ; si elle lui avait donné cette nuit des avis pour répondre ; si dans les deux derniers jours elle avait été accompagnée de lumière ; si elle avait des yeux, etc. ; à quoi Jeanne répondait : « Je ne vous dirai point tout ; je n'en ai point permission ; mon serment n'y touche pas ; cette voix est bonne et digne ; je ne suis point tenue de répondre ; » demandant néanmoins qu'on lui donnât par écrit ce sur quoi elle ne répondait pas : le juge, qui n'avait point perdu de vue cette parole : « Sans la grâce de Dieu, je ne

ferais rien, » lui demanda si elle savait qu'elle fût dans la grâce : question redoutable, qui excita des réclamations et des murmures au sein même de cette assemblée d'hommes prévenus. « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, » dit l'Écriture. Et l'on voulait qu'une pauvre fille ignorante dît si elle était, oui ou non, dans la grâce de Dieu ! Un des assesseurs osa dire qu'elle n'était pas tenue de répondre. — « Vous auriez mieux fait de vous taire, » dit aigrement l'évêque qui croyait déjà tenir sa proie ; car la demande était à double tranchant : Vous savez-vous dans la grâce ? Si elle disait non, quel aveu ! et si elle disait oui, quel orgueil ! Dans le premier cas, elle se déclarait pécheresse ; dans le second, on la prenait en péché. Elle répondit : « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; et si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! »

Le juge demeura confondu ; — et il n'avait même pas la ressource d'accuser cette réponse d'une sorte d'indifférence : Jeanne ajoutait qu'elle serait plus affligée que de toute chose au monde si elle savait qu'elle ne fût pas dans la grâce de Dieu. Puis, invoquant pour elle-même ce qu'on voulait tourner contre son inspiration, elle dit que, si elle était dans le péché, elle croyait que la voix ne viendrait point à elle¹.

Le docteur de Paris n'essaya plus de l'interroger sur ce chapitre ; il lui demanda l'âge où elle avait entendu la voix pour la première fois, et par cette transition, il en vint à Domremy : il s'enquit d'elle si

l'on y était du parti des Bourguignons, si ceux de Maxei n'en étaient pas ; si elle détestait les Bourguignons, si elle allait avec les enfants de son village dans les combats qu'ils livraient aux enfants de Maxei ; si elle avait un grand désir de combattre les Bourguignons ; si elle eût voulu être homme pour aller en France. Il voulait voir si des haines de parti n'étaient point la principale source de son inspiration, et il n'oubliait pas ce qui pouvait rendre cette inspiration plus suspecte encore. Il lui reparlait de ses premières occupations et des lieux où s'était passée son enfance, de l'arbre des fées, etc. — Et elle, n'ayant rien à taire, s'abandonnait volontiers à ses souvenirs. Elle répétait ce qu'on disait de l'arbre des fées, de la fontaine voisine et du bois Chesru. Elle sait que les malades venaient à la fontaine boire de l'eau pour guérir : guérissaient-ils ? elle n'en sait rien. Elle sait encore que les convalescents allaient se promener sous le bel arbre qu'on appelait le beau Mai ; elle y allait elle-même avec ses compagnes tresser des couronnes pour l'image de la sainte Vierge. Elle a ouï dire que les fées venaient sous cet arbre : elle l'a ouï dire de sa marraine qui disait les avoir vues ; mais pour elle, elle ne sait si c'est vrai, elle ne les a jamais vues. Elle y venait pourtant avec les jeunes filles qui se plaisaient à orner de guirlandes les branches de l'arbre, à chanter et à danser sous son ombre. Elle ajoutait qu'elle avait fait comme les autres ; mais que depuis qu'elle fut appelée à venir en France, elle se donna beaucoup moins

aux jeux et aux promenades, et qu'elle ne savait même si depuis l'âge de discrétion il lui arriva jamais de danser sous l'arbre; qu'elle a pu le faire, mais qu'elle a plus chanté que dansé. Quant au bois Chesnu, elle n'a point ouï dire qu'il fût hanté par les fées. Elle a bien su par son frère qu'on disait dans son pays qu'elle avait eu sa vocation sous l'arbre des Dames; mais elle le nie. De même, quand elle est venue en France, plusieurs lui ont demandé s'il n'y avait point dans son pays un bois que l'on appelait le bois Chesnu, parce que, selon les prophéties, de ce bois devait venir une jeune fille qui ferait des merveilles; mais elle déclare qu'elle n'y eut point foi¹.

Ainsi toutes les questions où on la croyait prendre n'avaient révélé les superstitions de son pays que pour prouver combien elle-même avait su y demeurer étrangère. Mais il y avait un crime dont on était toujours bien sûr de la convaincre : c'était celui de porter l'habit d'homme; car elle-même s'y obstinait, et la candeur des juges n'en soupçonnait pas les raisons. Chaque invitation qu'on lui faisait sur ce point, en la montrant plus endurcie, la rendait plus coupable. On lui demanda, en finissant, si elle voulait reprendre l'habit de femme : « Donnez-m'en un, dit-elle, et je le prendrai, pourvu qu'on me laisse partir; sinon, je ne le prendrai pas, et je me contenterai de celui-ci, puisqu'il plaît à Dieu que je le porte. »

L'audience fut renvoyée au mardi suivant².

Le mardi 27, l'évêque, ouvrant la séance par sa

sommation ordinaire, invita Jeanne à prêter serment de dire la vérité sur les choses qui touchaient le procès : c'est la formule qu'elle avait acceptée ; mais dans la bouche de l'évêque elle lui devenait suspecte. Elle répondit, faisant plus expressément ses réserves, qu'elle dirait la vérité sur les choses qui touchaient son procès, et non sur tout ce qu'elle savait. L'évêque la pressa vainement de jurer pour tout ce qu'on lui demanderait, elle répondit : « Vous devez être contents, j'ai assez juré. »

Jean Beaupère reprit donc l'interrogatoire, et débutant toujours avec une feinte bonhomie, il lui demanda comment elle s'était portée depuis le samedi précédent.

« Vous le voyez, dit-elle, le mieux que j'ai pu.

— Jeûnez-vous tous les jours de carême ? ajouta-t-il.

— Est-ce de votre procès ? répondit Jeanne.

— Oui.

— Eh bien, oui vraiment, j'ai toujours jeûné ce carême. »

On le pouvait assez savoir d'ailleurs. Jean Beaupère revint alors à ses visions. Il lui demanda si, depuis samedi, elle avait entendu sa voix.

« Oui vraiment, et plusieurs fois, répondit-elle.

— Le samedi même l'avez-vous entendue dans le lieu où l'on vous interrogeait ?

— Cela n'est pas de votre procès. »

Mais elle ajouta qu'elle l'avait entendue.

« Que vous a-t-elle dit ?

— Je ne l'ai pas bien entendue ; je n'ai rien entendu que je puisse vous redire, jusqu'à ce que je fusse revenue dans ma chambre.

— Et que vous a-t-elle dit alors ?

— Elle m'a dit de vous répondre hardiment. »

Elle ajouta qu'elle répondrait sur toutes les choses dont elle aurait congé de Dieu, mais que pour ce qui regarde les révélations touchant le roi de France, elle ne dirait rien sans congé de sa voix : « Car si je répondais sans congé, dit-elle, peut-être n'aurais-je plus mes voix en garant ; mais quand j'aurai congé de Dieu, je ne craindrai point de parler, parce que j'aurai bon garant¹. »

Sans chercher à savoir ce qui était le secret d'elle et de ses voix, le juge voulut au moins la faire parler sur ces voix elles-mêmes. C'est un des points qu'il avait touchés déjà et sur lesquels elle avait voulu d'abord les consulter. Il lui demanda si c'était la voix d'un ange, d'un saint, d'une sainte ou de Dieu sans intermédiaire. — « C'est, dit-elle, la voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite. » Elle ajouta (répondant, selon toute apparence, aux questions qu'on lui en faisait) qu'elles étaient couronnées de belles et riches couronnes : « Sur cela, dit-elle, j'ai congé de Dieu. Mais si vous en faites doute, envoyez à Poitiers où j'ai été jadis interrogée.

— Comment savez-vous que ce sont les deux saintes ? les distinguez-vous bien l'une de l'autre ?

— Je sais que ce sont elles et je les sais distinguer.

— A quel signe ?

— Par la manière dont elles me saluent. »

Elle ajouta que depuis sept ans elles l'avaient prise sous leur direction, et qu'elle les connaît parce qu'elles se nomment à elle.

« Sont-elles vêtues de la même étoffe ? Ont-elles le même âge ?

— Je ne vous le dirai pas, je n'ai point congé de vous le dire.

— Parlent-elles toutes deux ensemble ou l'une après l'autre ?

— Je n'ai point congé de vous le dire ; mais j'ai toujours eu conseil de toutes les deux.

— Laquelle des deux s'est montrée à vous la première ?

— Je ne les ai point connues tout de suite : je l'ai bien su un jour, mais je l'ai oublié, et si j'en ai congé, je vous le dirai volontiers ; cela est d'ailleurs dans les registres de Poitiers '. »

Elle avait parlé du secours qu'elle avait reçu de saint Michel. On lui demanda quelle était la première voix qui vint à elle, comme elle avait treize ans. Elle répondit que c'était saint Michel, qu'elle l'avait vu devant ses yeux, et qu'il n'était pas seul, mais bien accompagné des anges du ciel. . . .

« Avez-vous vu saint Michel et les anges réellement et corporellement ?

— Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien

que je vous vois, et quand ils s'éloignaient de moi je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils m'emportassent avec eux.

— En quelle figure était saint Michel ?

— Je n'ai point de réponse à vous faire ; je n'en ai point congé encore.

— Que vous a-t-il dit cette première fois ?

— Vous n'aurez point de réponse aujourd'hui. »

Elle déclara d'ailleurs qu'elle avait dit au roi, tout en une fois, ce qui lui avait été révélé, parce que c'est à lui qu'elle était envoyée, et qu'elle voudrait bien que le juge eût connaissance du livre où l'on avait consigné ses réponses à Poitiers, pourvu que Dieu en fût content.

« Sont-ce vos voix qui vous ont défendu de parler de vos révélations sans congé d'elles ?

— Je ne vous réponds point encore sur cela ; je ne sais pas bien si les voix me l'ont défendu.

— Mais quel signe donnez-vous que vous ayez cette révélation de la part de Dieu, et que ce soient sainte Catherine et sainte Marguerite qui conversent avec vous ?

— Je vous ai dit que c'étaient sainte Catherine et sainte Marguerite ; croyez-moi si vous voulez.

— Vous est-il défendu de le dire ?

— Je ne sais pas encore si cela m'est défendu.

— Et comment savez-vous distinguer les points sur lesquels vous devez répondre ou non ?

— Sur quelques points j'ai demandé congé, et je l'ai sur plusieurs. »

Et elle dit qu'elle eût mieux aimé être tirée à quatre

chevaux que de venir en France sans permission de Dieu¹.

Le juge remit en avant la question de l'habit qu'elle avait pris alors. Et elle, ramenant cette affaire qu'on voulait faire si grosse à sa véritable mesure, dit que l'habit était peu de chose, la moindre des choses ; que d'ailleurs elle ne l'avait pas pris par le conseil d'un homme, et qu'elle n'avait rien fait que par le commandement de Dieu et des anges.

« N'est-ce point par l'ordre de Robert de Baudricourt ?

— Non.

— Croyez-vous avoir bien fait en prenant un habit d'homme ?

— Tout ce que j'ai fait par commandement de Dieu, je crois l'avoir bien fait, et j'en attends bon garant et bon secours.

— Mais, dans ce cas particulier, croyez-vous avoir bien fait en prenant un habit d'homme ?

— Je n'ai rien fait au monde que par le commandement de Dieu². »

Le juge n'avait pu l'amener à une parole qui la mît en contradiction avec l'Écriture. Il revint à ses visions, à la lumière qui les accompagnait, à ses relations avec le roi surtout, et lui demanda, comme dans la deuxième séance (22 février), s'il y avait un ange au-dessus de la tête du roi quand elle le vit pour la première fois.

« Par la bienheureuse Marie, dit-elle, s'il y en avait un, je ne sais, je ne l'ai pas vu.

— Y avait-il une lumière ?

— Il y avait là plus de trois cents soldats et de cinq cents torches, sans compter la lumière spirituelle. J'ai rarement des révélations qui ne soient accompagnées de lumière.

— Comment votre roi a-t-il ajouté foi à vos paroles ?

— Par les signes qu'il en a eus et par le clergé.

— Quelle révélation votre roi a-t-il eue ?

— Vous ne le saurez pas de moi cette année. »

Mais ils avaient d'autres moyens d'y croire, et elle y renvoyait : pendant trois semaines, elle avait été interrogée par le clergé, tant à Chinon qu'à Poitiers, et le clergé de son parti avait été d'opinion que, dans son fait, il n'y avait rien eu que de bien¹.

On ne la poussa pas davantage sur ce point ; on aima mieux, pour ce jour, la faire parler de certains détails d'où l'on comptait faire sortir l'accusation de sorcellerie. On lui demanda si elle n'avait pas été à Sainte-Catherine de Fierbois. On lui en parlait à cause de l'épée trouvée, sur son indication, derrière l'autel de cette église. Elle ne fit pas difficulté de raconter comment l'épée avait été découverte. Elle avait su qu'elle était là par ses voix. Elle ne l'avait plus quand elle fut prise, mais elle l'avait portée constamment jusqu'à son départ de Saint-Denis, après l'attaque de Paris. Cette épée, miraculeusement découverte et si longtemps victorieuse, était suspecte de magie. On lui demanda quelle bénédiction elle avait faite ou

fait faire sur elle. « Aucune, dit-elle. Je l'aimais parce qu'elle avait été trouvée dans l'église de sainte Catherine, que j'aimais beaucoup.

— Ne l'avez-vous pas posée sur l'autel afin qu'elle fût heureuse ?

— Non, que je sache.

— N'avez-vous pas fait quelques prières pour que cette épée fût heureuse ?

— Il est bon à savoir que j'eusse voulu que mon harnois fût heureux. »

On lui fit redire qu'elle n'avait plus cette épée quand elle fut prise ; que c'est une autre qu'elle avait déposée à Saint-Denis. A Compiègne, elle avait l'épée de ce Bourguignon qu'elle avait pris à Lagny (Franquet d'Arras) ; elle l'avait gardée, parce qu'elle était bonne pour la guerre ; bonne, disait-elle avec une familiarité toute militaire, pour donner *de bonnes buffes et de bons torchons* (frapper d'estoc et de taille). Ce qu'était devenue son épée, cela ne touchait point le procès. Mais elle dit que ses frères avaient ses biens, ses chevaux, son épée à ce qu'elle croit, et le reste valant plus de douze mille écus¹.

Après l'épée, on la fit parler de sa bannière. On lui demanda ce qu'elle aimait le plus, de sa bannière ou de son épée. « J'aime beaucoup plus, quarante fois plus la bannière que l'épée. » Elle ajouta qu'elle la portait quand elle chargeait l'ennemi, pour éviter de tuer personne, et elle déclarait qu'elle n'avait jamais tué personne. On en prit occasion de l'inter-

roger sur ses campagnes. On lui demanda si, à Orléans, au moment de l'assaut, elle n'avait pas dit à ses gens qu'elle recevrait seule les flèches, les viretons, les pierres lancées par les canons ou les machines. Elle le nia, et donna pour preuve que plus de cent des siens périrent : elle leur a dit seulement de ne point douter, qu'ils feraient lever le siège. Elle rappela aussi sa blessure ; ajoutant qu'elle eut grand réconfort de sainte Catherine et fut guérie avant quinze jours.

« Saviez-vous que vous seriez blessée ?

— Je le savais, et l'avais dit au roi, mais, nonobstant, qu'il ne laissât point d'agir. »

Elle avait eu cette révélation de ses deux saintes, sainte Catherine et sainte Marguerite. — D'Orléans on passa à Jargeau, et on lui demanda pourquoi elle n'avait pas reçu à rançon le capitaine de cette ville. Elle alléguait les conditions faites aux Anglais de la place par les seigneurs de son parti. Pour elle, son avis était qu'ils s'en allassent *en leur petite cotte*, ayant la vie sauve, s'ils ne voulaient être pris d'assaut.

« Les voix vous l'avaient-elles conseillé ?

— Je n'en ai pas souvenir¹. »

L'interrogatoire de Jeanne, si habilement qu'il fût conduit, ne menait à aucun des résultats qu'on espérait atteindre. On l'avait fait parler de son enfance, de sa vie tout entière, et on n'avait pu trouver en elle rien qui démentît l'innocence de ses mœurs, la pureté de sa foi, la droiture de son jugement, même sur des points où quelque participation aux superstitions

communes à son pays ou à son temps n'aurait certes pas donné le droit de l'accuser d'hérésie. Une seule chose restait extraordinaire dans ses paroles, c'est ce qu'elle disait des visions qu'elle avait eues, qu'elle prétendait avoir toujours. Aucun des juges n'avait la pensée de les déclarer impossibles : ils voulaient, on l'a vu, s'assurer si elles n'étaient pas feintes, ou, en les admettant comme réelles, en savoir l'origine ; et tous les efforts qu'ils avaient faits pour les rapporter à l'esprit du mal en y trouvant l'erreur, la contradiction ou le mensonge, étaient restés sans résultat. Ils ne se tenaient cependant pas encore pour vaincus en ce point. Il y avait dans les réserves persévérantes de Jeanne sur le serment qu'on lui demandait chaque fois, et dans ses réticences déclarées sur le sujet de ses révélations, quelque chose qui, en cachant un mystère, provoquait la curiosité des juges et redoublait leur envie d'en soulever les voiles pour la confondre. On résolut donc d'y revenir encore.

A la séance suivante, le jeudi 4^{er} mars, après avoir prêté le serment dans les termes dont elle n'avait jamais voulu se départir, elle ajouta, pour montrer à ses juges combien elle était résolue d'être sincère en tout ce qu'il lui était permis de dire : « Pour ce qui touche le procès, je vous dirai volontiers toute la vérité ; je vous la dirai comme si j'étais devant le pape de Rome. » On lui demanda de quel pape elle croyait qu'il fût le véritable. Elle répondit en demandant s'il y en avait deux : réponse accablante pour cette race de

politiques et de docteurs dont l'orgueil avait pendant si longtemps nourri le schisme de l'Église. L'incident toutefois donna lieu de lui demander si elle n'avait pas reçu du comte d'Armagnac des lettres où il la priait de lui dire auquel des trois papes rivaux il devait obéir.—La question pouvait paraître étrange pour ce temps-là. On n'en était plus au milieu du grand schisme, ni dans la crise du concile de Constance. Martin V était reconnu de toute la chrétienté; Benoît XIII, avant de mourir, avait été répudié, même de la France, et les deux antipapes, nommés après sa mort par ses trois cardinaux divisés, n'étaient guère connus hors du coin de l'Espagne où le schisme expirait après ce dernier et impuissant effort. Toutefois, le comte d'Armagnac avait partagé l'entêtement du roi d'Aragon à cet égard, et le 4 mars 1429 Martin V avait publié une bulle contre lui. — Jeanne convint du message comme de sa réponse, à laquelle elle ne parut pas attacher grande importance. Elle montait à cheval quand elle la fit : ce qu'elle s'en rappelait, c'est qu'elle promettait au comte de répondre à sa lettre quand elle serait à Paris ou ailleurs, en repos. On lui donna lecture et de la lettre du comte et de la réponse qu'on lui attribuait. Elle la reconnut pour une partie, mais non pour le tout. On comprend qu'une lettre dictée comme le fut celle-ci, ait pu être modifiée dans sa teneur par le clerc qui l'avait écrite. Elle ne se rappelait point, par exemple, avoir dit qu'elle savait par le conseil du Roi des rois ce

que le comte devait tenir pour vrai sur cette matière.

« Mais, dit le juge, faites-vous doute vous-même sur celui à qui le comte devait obéir ? »

— Je ne savais que mander au comte, parce qu'il voulait savoir à qui Dieu commandait qu'il obéît. Mais pour moi, ajouta-t-elle, je tiens et je crois que nous devons obéir à notre seigneur le pape qui est à Rome : » tranchant ainsi, avec le bon sens d'une âme simple, une question que la science et la passion des docteurs et des grands du monde avaient si fort embrouillée. Elle déclara d'ailleurs qu'elle avait dit au comte ne point savoir que lui répondre sur ce sujet : que la réponse qu'elle lui promettait avait trait à tout autre chose, et que jamais elle n'écrivit ou fit rien écrire sur le fait des trois pontifes ¹.

La lettre qu'on lui avait présentée portait les noms de Jésus et de Marie avec une croix. On lui demanda si ce n'était pas le signe dont elle marquait ses lettres. Elle répondit qu'elle le faisait quelquefois, et d'autres fois non, et qu'il lui arrivait même, quand elle craignait qu'un message ne fût intercepté par l'ennemi, de le marquer d'une croix, afin que celui de son parti à qui elle écrivait fît le contraire : — déclaration recueillie précieusement. On en fera un sacrilège ².

Avec la lettre au comte d'Armagnac, on avait encore une autre lettre de Jeanne : cette lettre si hardie et si fière qu'elle écrivit aux Anglais pour les sommer de lever le siège d'Orléans. Elle la reconnut, sauf

quelques mots où elle se mettait plus en avant qu'il n'était dans sa pensée de le faire : *rendez à la Pucelle pour rendez au roi ; chef de guerre* dit d'elle-même ; *corps pour corps* : mots que son secrétaire substitua peut-être à d'autres, ou dont elle-même avait perdu le souvenir ; car on ne peut accuser les Anglais de les avoir frauduleusement introduits dans sa lettre : on les retrouve dans des copies qui ne sont point d'origine anglaise, et on ne voit pas d'ailleurs ce qu'ils auraient gagné à cette altération. Au surplus, elle déclara qu'elle seule avait dicté cette lettre ; qu'elle s'était bornée à la communiquer à ceux de son parti ; et loin de rien rétracter, même dans ses fers, des espérances qu'elle exprimait alors, elle fit une prédiction qu'on n'accusera pas d'être supposée depuis l'événement : le procès-verbal même la constate. Elle annonça qu'avant sept ans les Anglais laisseraient un plus grand gage que devant Orléans, et qu'ils perdraient toute la France. « Ils éprouveront, ajouta-t-elle, plus grand dommage qu'ils aient jamais eu en France, et ce sera par une grande victoire que Dieu enverra aux Français. » — Cinq ans après, en 1436, les Anglais perdaient leur gage, Paris, et bientôt après, le reste du royaume.

« Comment savez-vous cela ? lui dit-on.

— Je le sais par révélation, et je serais bien courroucée que cela fût tant différé. » Et, sans s'inquiéter si ses paroles ne soulevaient point contre elle toutes les colères de ses ennemis, elle ajouta qu'elle le savait aussi sûrement qu'ils étaient là devant elle.

« Quand cela arrivera-t-il ?

— Je ne sais ni le jour ni l'heure.

— En quelle année ?

— Vous ne le saurez pas encore, mais je voudrais bien que ce fût avant la Saint-Jean.

— N'avez-vous pas dit que ce serait avant la Saint-Martin d'hiver ?

— Avant la Saint-Martin on verra bien des choses, et il se peut qu'on voie les Anglais jetés bas.

— Qu'avez-vous dit à Jean Gris, votre gardien, de la Saint-Martin d'hiver ?

— Je vous l'ai dit.

— De qui savez-vous que cela arrivera ?

— De sainte Catherine et de sainte Marguerite¹. »

On la reprit sur ses apparitions. On lui demanda si saint Gabriel n'était point avec saint Michel quand il lui apparut : « Je ne m'en souviens pas ; » — si, depuis le mardi précédent, elle avait conversé avec sainte Catherine et sainte Marguerite : « Oui, mais je ne sais l'heure ; » — quel jour : « Hier, aujourd'hui, il n'y a pas de jour que je ne les entende. » On lui demanda si elle les voyait toujours dans le même habit : « C'est, dit-elle, toujours la même forme ; » et elle parla de leurs riches couronnes : de leurs robes, elle ne savait.

« Et comment, dit grossièrement le juge, savez-vous que ce qui vous apparaît est un homme ou une femme ?

— A la voix, et parce qu'elles me l'ont révélé. Je ne sais rien que par révélation et par ordre de Dieu.

— Quelle figure voyez-vous ?

— La face.

— Les saintes qui se montrent à vous ont-elles des cheveux ?

— Cela est bon à savoir.

-- Y a-t-il quelque chose entre leur couronne et leurs cheveux ?

— Non.

— Leurs cheveux sont-ils longs et pendants ?

— Je n'en sais rien. »

Elle ne répondit pas davantage sur ce qu'on lui demandait de leurs bras et du reste de leur corps ; et, ramenant ses juges à ce qui était pour elle ses saintes , elle dit que leurs paroles étaient bonnes et belles et qu'elle les entendait bien. « Comment, dit le juge, parlent-elles, puisqu'elles n'ont pas de membres ?

— Je m'en réfère à Dieu. » Et comme elle ajoutait que cette voix était belle, douce et humble, et parlait français, le juge lui demanda si sainte Marguerite ne parlait pas anglais : « Et comment, lui dit Jeanne, parlerait-elle anglais , puisqu'elle n'est pas du parti des Anglais ? » (Cette réponse tiendra sa place parmi les chefs d'accusation¹).

Le juge, reprenant son thème favori, la description physique des apparitions , demanda à Jeanne si les saintes portaient avec leurs couronnes des anneaux aux oreilles. Mais Jeanne dit qu'elle n'en savait rien. A cette occasion, il lui demanda si elle n'avait pas elle-même des anneaux. Elle en avait deux qui lui.

avaient été pris depuis sa captivité. Jeanne, se tournant vers l'évêque : « Vous en avez un à moi ; rendez-le-moi ; » et elle le pria de le lui montrer s'il l'avait. Cet attachement à ses anneaux répondait à la pensée de ses juges, fort enclins à y soupçonner quelque vertu magique. On lui demanda qui lui avait donné l'anneau qu'avaient les Bourguignons. Elle dit qu'elle l'avait reçu à Domremy de ses parents : il n'avait point de pierre et portait gravés les noms de Jésus et de Marie. Quant à l'autre, celui qu'avait l'évêque, elle le tenait de son frère, et elle chargeait l'évêque de le donner à l'Eglise. Elle repoussait d'ailleurs ce qu'on disait de la vertu de ses anneaux, et déclarait qu'elle n'avait jamais guéri personne par leur attouchement¹.

On avait déjà essayé de rattacher ses visions aux superstitions de son pays. Ses saintes, n'étaient-ce pas ces fées dont on parlait à Domremy, que sa marraine même prétendait avoir vues ? On lui demanda donc si elle n'avait pas conversé avec sainte Catherine et sainte Marguerite, sous l'arbre dont il avait été mention déjà : « Je ne sais, dit-elle.

— Et à la fontaine qui est près de l'arbre ?

— Oui, quelquefois, mais je ne me rappelle pas ce qu'elles m'y ont dit.

— Que vous ont-elles promis là ou ailleurs ?

— Elles ne m'ont fait aucune promesse que ce ne soit par congé de Dieu.

— Mais quelles promesses vous ont-elles faites ?

— Cela n'est pas de votre procès en tout point : mais

elles m'ont dit que messire (le roi) sera rétabli dans son royaume, que ses ennemis le veuillent ou non; et elles m'ont promis de me conduire en paradis.

— Avez-vous quelque autre promesse?

— Oui, mais je ne la dirai pas, cela ne touche pas votre procès. Avant trois mois, je vous dirai l'autre promesse.

— Vos voix vous ont-elles dit que vous seriez délivrée avant trois mois?

— Cela n'est pas de votre procès; néanmoins, je ne sais quand je serai délivrée, mais ceux qui voudront m'ôter du monde pourront bien s'en aller avant moi.

— Votre conseil vous a-t-il dit que vous seriez délivrée de cette prison?

— Reparlez-m'en dans trois mois et je vous répondrai. »

On est au 1^{er} mars; trois mois après, presque jour pour jour (30 mai), elle échappait à la prison par la mort. Comme on la pressait de répondre :

« Demandez aux assistants qu'ils disent, sous la foi du serment, si cela touche le procès. »

Et après que le conseil eut déclaré que cela était du procès, elle ajouta :

« Je vous ai toujours bien dit que vous ne saurez pas tout. Il faudra qu'un jour je sois délivrée. Je veux avoir congé pour le dire. C'est pourquoi je demande un délai.

— Les voix vous défendent-elles de dire la vérité?

— Voulez-vous que je vous dise ce qui regarde le roi de France? Il y a bien des choses qui ne touchent pas le procès. »

Elle répéta qu'elle savait bien que le roi gagnerait son royaume, qu'elle le savait aussi sûrement qu'elle voyait ses juges siégeant devant elle; et elle disait qu'elle serait morte déjà sans cette révélation qui la fortifie tous les jours¹.

On revint aux superstitions de son pays, où l'on prétendait l'impliquer, et on lui demanda ce qu'elle avait fait de sa mandragore (cette plante, convenablement enveloppée, faisait une sorte d'amulette dont on vantait fort les prodiges). Elle dit qu'elle n'avait pas et n'avait jamais eu de mandragore, mais qu'elle avait ouï dire qu'il y en avait auprès de son village, bien qu'elle ne l'eût jamais vue; qu'on lui a dit que c'est chose périlleuse et mauvaise que d'en garder; et en somme, elle ne sait à quoi cela sert. Après d'autres questions encore sur cette mandragore de Domremy, sur le lieu où elle est, sur la vertu qu'on lui attribue, questions dont l'unique résultat fut de montrer une fois de plus combien Jeanne, par l'élévation de son âme, était au-dessus de ces puérilités, on revint à ses apparitions pour les prendre encore au sens le plus bas. On lui demanda en quelle figure lui était apparu saint Michel :

« Je ne lui ai pas vu de couronne, dit-elle; pour les vêtements, je ne sais.

— Était-il nu?

— Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir¹ ? »

Le juge, rappelé à la pudeur par ce langage simple et digne, se rejeta dans quelques platitudes :

« Avait-il des cheveux ?

— Pourquoi lui seraient-ils coupés ?

— Tenait-il une balance ?

— Je ne sais. »

Et s'élevant à la pensée de ses divins protecteurs, elle disait naïvement, comme si cela pouvait élever aussi l'âme de ses juges, qu'elle avait grande joie en le voyant; qu'il lui semblait, quand elle le voyait, qu'elle n'était point en péché mortel; et elle ajoutait que sainte Catherine et sainte Marguerite la faisaient se confesser quelquefois. — Se confesser, c'est avouer ses fautes. Le juge, cherchant à prendre son innocence en défaut, lui demanda si, quand elle se confessait, elle croyait être en péché mortel :

« Je ne sais, dit-elle, si j'ai été en péché mortel; je ne crois pas en avoir fait œuvre, et Dieu me garde d'avoir jamais été en cet état; Dieu me garde de faire ou d'avoir jamais fait œuvre qui charge mon âme². »

On revint alors sur ce signe donné au roi, signe qui, selon le bruit public, avait eu de nombreux témoins, et dont elle avait toujours fait mystère : car elle n'en pouvait parler sans livrer au public ce que le roi n'avait dit qu'à Dieu, et révéler un doute qui, entre les mains des ennemis du prince, devenait comme un

désaveu de son origine et une arme propre à ruiner ses droits. Elle répondit :

« Je vous ai dit que vous n'en auriez rien de ma bouche ; allez lui demander.

— Avez-vous donc juré de ne point révéler ce qu'on vous demande touchant le procès ?

— Je vous ai dit déjà que je ne vous dirai pas ce qui touche le fait du roi ; je ne dirai rien de ce qui le regarde.

— Savez-vous le signe que vous avez donné au roi ?

— Vous n'en saurez rien de ma part. » Et comme on lui disait que cela touchait son procès : « De ce que j'ai promis de tenir secret je ne vous dirai rien : car je l'ai promis en tel lieu que je ne pourrais le dire sans parjure.

— A qui l'avez-vous promis ?

— A sainte Catherine et à sainte Marguerite. »

Elle ajouta qu'elle l'avait promis sans qu'elles l'en requissent, uniquement d'elle-même, parce qu'il y avait trop de gens qui le lui auraient demandé, si elle n'avait pris cet engagement envers ses saintes.

On lui demanda alors si, lorsqu'elle montra ce signe au roi, il n'y avait point quelqu'un avec lui.

« Je ne pense pas, bien qu'il y eût assez de monde au voisinage. (Elle avait parlé au prince en secret, mais à la vue de plusieurs témoins.)

— Avez-vous vu la couronne sur la tête du roi quand vous lui avez montré ce signe ?

— Je ne puis vous le dire sans parjure.

— Le roi avait-il la couronne à Reims ?

— Le roi, je pense, a pris volontiers la couronne qu'il a trouvée à Reims ; mais une bien plus riche couronne lui fut apportée par la suite. Il ne l'a point attendue, pour hâter la cérémonie, à la requête de ceux de Reims, afin d'éviter la charge des hommes de guerre. S'il l'avait attendue, il aurait eu une couronne mille fois plus riche.

— Avez-vous vu cette couronne plus riche ?

— Je ne puis vous le dire sans parjure. Et si je ne l'ai pas vue, j'ai ouï dire qu'elle était riche et magnifique (*opulenta*)¹. »

On n'en put rien savoir davantage : cette couronne, qui était pour le roi comme le gage et le prix de sa mission, était-ce une chose réelle ou un pur symbole ? c'est ce qui restait encore entouré de mystère. On renvoya l'interrogatoire au surlendemain.

La séance qui se tint le samedi, 3 mars, la dernière qui fût publique, est une de celles qui offrent le plus de désordre dans l'interrogatoire. On avait hâte d'en finir, et l'on voulait, avant de clore les débats, obtenir de Jeanne quelques paroles qui donnassent plus d'apparence aux accusations dont elle était l'objet. Après le serment qu'on persistait à lui demander pur et simple, et qu'elle renfermait toujours dans les termes accoutumés, on la ramena sur ses apparitions :

« Vous avez dit que saint Michel avait des ailes (Est-ce alors ? Elle n'en a rien dit auparavant ; mais si elle ne relève pas l'affirmation, il sera constant que, de son aveu, saint Michel avait des ailes), et vous n'avez point, continue le juge, parlé des corps de sainte Catherine et de sainte Marguerite : qu'en voulez-vous dire ?

— Je vous ai dit ce que je savais et je ne vous répondrai pas autre chose. »

Et elle ajouta qu'elle les avait bien vus et savait qu'ils étaient saints dans le paradis.

« En avez-vous vu autre chose que la face ?

— Je vous ai dit tout ce que j'en sais : mais plutôt que de vous dire tout ce que je sais, j'aimerais mieux que vous me fissiez couper le cou.

— Croyez-vous que saint Michel et saint Gabriel avaient des têtes naturelles ?

— Je les ai vus eux-mêmes de mes yeux, et je crois que ce sont eux aussi fermement que Dieu est.

— Croyez-vous que Dieu les ait faits en la forme où vous les voyez ?

— Oui.

— Croyez-vous que Dieu les ait créés ainsi dans le commencement ?

— Vous n'aurez de moi rien autre chose que ce que je vous ai répondu¹. »

Les réponses de Jeanne excluant l'idée que ses visions fussent une simple illusion de son esprit, il y avait, on l'a vu, pour les juges, un moyen de les

faire tourner contre ces voix elles-mêmes : c'était de montrer qu'elles l'avaient trompée. On se crut assez sûr de la bien tenir dans ses fers, pour leur ménager un démenti en lui faisant cette question : « Savez-vous par révélation que vous deviez vous échapper ? »

— Cela ne touche pas votre procès. Voulez-vous que je parle contre moi ? »

Parole de bon sens qui était la condamnation de tout ce système d'enquête : que voulait-on autre chose, en effet, depuis qu'on l'interrogeait ?

« Vos voix vous l'ont-elles dit ? reprit le juge insistant.

— Ce n'est pas de votre procès. Je m'en rapporte au procès : si tout vous regardait, je vous dirais tout. » Et elle ajouta : « Par ma foi, je ne sais ni le jour, ni l'heure où je m'échapperai.

— Vos voix vous en ont-elles dit quelque chose en général ?

— Oui, vraiment : elles m'ont dit que je serai délivrée (mais je ne sais ni le jour, ni l'heure), et que je fasse bon visage¹. »

Le juge n'avait rien à lui demander de plus sur cette matière. Il passa à l'affaire de l'habit : si c'était un crime, elle ne pouvait pas le nier. Mais on n'était pas fâché de savoir si le roi et son clergé, et peut-être les voix elles-mêmes, ne pouvaient pas être reconnus fauteurs de l'hérésie. On lui demanda donc :

« Lorsque vous êtes venue auprès du roi, ne s'est-

il pas enquis si c'était par révélation que vous aviez changé d'habit ?

— Je vous ai répondu ; cependant je ne me rappelle pas si cela me fut demandé. Cela a été écrit à Poitiers.

— Les docteurs qui vous ont examinée ailleurs, quelques-uns pendant un mois, d'autres pendant trois semaines, ne vous ont-ils pas interrogée sur ce changement d'habit ?

— Je ne m'en souviens pas. Cependant ils m'ont demandé où j'avais pris cet habit d'homme, et je leur ai répondu : A Vaucouleurs. »

La chose était assez simple et assez naturelle, en effet, pour qu'un juge impartial n'ait pas l'idée d'en chercher la légitimité dans une révélation. On insista pourtant, mais on ne put obtenir d'elle que cette réponse : « Je ne m'en souviens pas.

— Et la reine ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Le roi, la reine ou quelque autre de votre parti vous ont-ils quelquefois demandé de quitter l'habit d'homme ?

— Cela n'est pas de votre procès.

— Ne vous l'a-t-on pas demandé au château de Beaurevoir ?

— Oui, et j'ai répondu que je ne le quitterai point sans le congé de Dieu. » Elle avait dit à la dame de Beaurevoir et à sa tante, la demoiselle de Luxembourg, qui l'en pressaient, qu'elle n'en avait pas congé

à cette heure et qu'il n'en était pas temps encore. Même réponse au sujet de propositions de même sorte qui lui avaient été faites à Arras.

« Croyez-vous que vous auriez péché en prenant l'habit de femme ?

— J'ai mieux fait d'obéir et de servir mon souverain seigneur. » Elle ajouta que si elle avait dû prendre l'habit de femme, elle l'eût plutôt fait à la requête de ces deux dames que d'aucune autre en France, excepté la reine.

« Mais, » dit le juge, revenant par ce détour à la complicité de ses voix, et supposant, par une tactique assez grossière, la question résolue au fond, pour tirer d'elle sur un point accessoire une déclaration qui l'engageait, « quand Dieu vous a révélé de changer votre habit en habit d'homme, fût-ce par la voix de saint Michel, ou par la voix de sainte Catherine ou de sainte Marguerite ?

— Vous n'en aurez maintenant autre chose¹. »

On en vint alors à son étendard et aux panonceaux de ses gens, pour y chercher quelque trace de superstition ou de magie. On lui demanda si les gens de guerre, lorsque son roi la mit à l'œuvre et qu'elle se fit faire son étendard, n'avaient pas fait faire des panonceaux à la manière du sien. Elle répondit : « Il est bon à savoir que les seigneurs maintenaient leurs armes ; » disant d'ailleurs que ses compagnons de guerre firent faire leurs panonceaux à leur plaisir. Elle n'avait que deux ou trois lances dans sa com-

pagnie, et si ces hommes faisaient leurs panonceaux à la ressemblance des siens, c'était pour se distinguer des autres.

« Étaient-ils souvent renouvelés ?

— Je ne sais ; quand les lances étaient rompues, on en faisait de nouveaux.

— N'avez-vous pas dit, ajouta le juge démasquant le fond de sa pensée, que les panonceaux faits à la ressemblance du vôtre étaient heureux ?

— Je disais à mes gens : « Entrez hardiment parmi
« les Anglais, » et j'y entraais moi-même.

— Ne leur avez-vous pas dit, continua le juge retournant ses paroles, qu'ils portassent hardiment leurs panonceaux, et qu'ils auraient bonheur ?

— Je leur ai bien dit ce qui est advenu et ce qui adviendra encore.

— Ne mettiez-vous pas ou ne faisiez-vous pas mettre de l'eau bénite sur les panonceaux quand on les prenait nouveaux ?

— Je n'en sais rien, et s'il a été fait, ce n'a pas été de mon commandement.

— N'avez-vous pas vu qu'on y jetât de l'eau bénite ?

— Cela n'est point de votre procès, et si je l'ai vu faire, je n'ai point avis maintenant d'en répondre.

— Les compagnons de guerre ne faisaient-ils point mettre en leurs panonceaux *Jésus, Maria* ? » (On lui aurait fait un crime de se placer sous l'invocation de ces noms sacrés !) Elle répondit :

« Par ma foi, je n'en sais rien.

— N'avez-vous point porté ou fait porter, par manière de procession, des toiles autour d'un autel ou d'une église, pour en faire des panonceaux ?

— Non, et je ne l'ai point vu faire¹. »

On l'interrogea ensuite sur frère Richard. Elle dit qu'elle ne l'avait jamais vu avant de venir devant Troyes, et raconta la scène de leur rencontre, que l'on a vue en son temps. Mais Jeanne elle-même avait été l'objet d'honneurs que l'on voulait maintenant tourner à sa perte. On lui demanda si elle n'avait pas vu, ou même si elle n'avait pas fait faire quelque image ou peinture d'elle-même. Elle répondit qu'elle avait vu à Arras (au moment où elle fut livrée aux Anglais) une peinture entre les mains d'un Écossais; qu'elle y était figurée tout armée, un genou en terre, présentant des lettres au roi. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais vu ou fait faire aucune autre image à sa ressemblance. On allait jusqu'à vouloir tourner contre elle un tableau qui était, disait-on, dans la maison de son hôte à Orléans, et où l'on avait peint trois femmes avec cette inscription : *Justice, Paix, Union*. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas vu².

« Savez-vous, lui dit alors le juge, que ceux de votre parti aient fait dire des messes ou des prières en votre honneur ?

— Je n'en sais rien, et s'ils l'ont fait, ce n'est point par mon commandement. Toutefois s'ils ont prié pour moi, il m'est avis qu'ils n'ont pas fait mal.

— Ceux de votre parti croient-ils fermement que vous êtes envoyée de Dieu ?

— Je ne sais s'ils le croient; je m'en attends à leur courage (conscience); mais s'ils ne le croient, je n'en suis pas moins envoyée de Dieu.

— Pensez-vous qu'en croyant que vous êtes envoyée de Dieu ils aient bonne croyance ?

— S'ils croient que je suis envoyée de Dieu, ils n'en sont point abusés.

— Connaissiez-vous les sentiments de ceux de votre parti quand ils vous baisaient les pieds, les mains et les vêtements ?

— Beaucoup de gens me voyaient volontiers, et ils baisaient mes mains le moins que je pouvais; mais les pauvres gens venaient volontiers à moi parce que je ne leur faisais point de déplaisir, mais les supportais selon mon pouvoir.

— Quelle révérence vous ont faite ceux de Troyes à l'entrée de la ville ?

— Aucune, et, autant que je pense, frère Richard est entré à Troyes avec nous.

— Frère Richard n'a-t-il point fait un sermon à votre arrivée dans la ville ?

— Je ne m'y arrêtai guère; je n'ai point couché dans la ville, je ne sais rien du sermon.

— N'avez-vous pas été plusieurs jours à Reims ?

— Je crois que nous y fûmes quatre ou cinq jours.

— N'avez-vous point levé quelque enfant des fonts de baptême ?

— J'en ai levé un à Troyes, mais de Reims je n'ai point de mémoire, ni de Château-Thierry. J'en ai levé aussi deux à Saint-Denis, et je nommais volontiers les fils Charles pour l'honneur du roi, et les filles Jeanne, et quelquefois selon ce que les mères voulaient.

— Les bonnes femmes de la ville ne touchaient-elles point de leurs anneaux l'anneau que vous portiez ?

— Maintes femmes ont touché mes mains et mes anneaux, mais je ne sais point leur intention¹. »

Après d'autres questions sur les gants que le roi portait au sacre, sur son étendard qu'elle portait elle-même près de l'autel à cette cérémonie, on lui demanda si, quand elle allait par le pays, elle recevait souvent le sacrement de confession et le sacrement de l'autel.

« Oui, dit-elle.

— Les receviez-vous en habits d'homme ?

— Oui, mais je n'ai point mémoire de les avoir reçus en armes. »

Que faisaient les armes ? c'était assez de l'habit pour qu'elle demeurât convaincue de sacrilège par son aveu. Aussi ne lui en demanda-t-on point davantage. On lui parla de la haquenée de l'évêque de Senlis : autre profanation ; elle l'avait prise comme cheval de guerre. Il est vrai qu'elle l'avait achetée 200 saluts (2430 fr. environ). L'évêque avait-il été payé ? au moins avait-il reçu mandat pour l'être ;

mais d'ailleurs elle lui avait écrit qu'elle lui rendrait son cheval, s'il voulait; qu'elle ne s'en souciait pas, que la bête ne valait rien pour la peine¹.

L'interrogatoire révéla un fait que l'histoire n'a point mentionné, et sur lequel Jeanne s'explique avec une simplicité qui n'ôte rien à la vertu de sa prière. On lui demanda quel âge avait l'enfant qu'elle avait ressuscité à Lagny. Elle répondit qu'il avait trois jours. On le porta devant l'image de la sainte Vierge, et on lui dit, à elle, que les jeunes filles de la ville étaient devant cette image : on l'invitait à y aller elle-même, prier Dieu et Notre Dame pour qu'il donnât la vie à l'enfant. Elle y alla, et pria avec les autres; et finalement il donna signe de vie et bâilla trois fois. Il fut baptisé, et aussitôt mourut et fut mis en terre sainte. Il y avait trois jours, comme on disait, ajoutait-elle, que l'enfant n'avait donné signe de vie, et il était noir comme sa cotte; mais quand il bâilla, la couleur lui commença à revenir. Tout ce que Jeanne dit d'elle-même en ce récit, c'est qu'elle était avec les jeunes filles, à genoux devant Notre Dame, faisant sa prière.

« N'a-t-on pas dit par la ville que c'est vous qui avez fait faire cela, et que cela se fit à votre prière?

— Je ne m'en informai point². »

Après cela, on lui parla de Catherine de la Rochelle, cette femme qui voulut faire l'inspirée, et à qui Jeanne conseilla bonnement de retourner à son

mari et de faire son ménage. Jeanne raconta l'entrevue qu'elle eut avec elle, comme elle s'offrit d'être témoin de ses visions, et comme elle ne vit rien.

Puis on lui parla de ce siège de la Charité, où Catherine ne lui conseillait point d'aller, parce qu'il faisait trop froid ; où Jeanne était allée pourtant, mais sans succès : c'est un échec que l'on opposait victorieusement à son inspiration. « Pourquoi, lui dit-on, n'y êtes-vous pas entrée, puisque vous aviez commandement de Dieu ? »

Elle répondit :

« Qui vous a dit que j'avais commandement d'y entrer ? »

— N'avez-vous pas eu conseil de votre voix ?

— Je voulais venir en France, mais les gens d'armes me dirent que c'était le mieux d'aller devant la Charité premièrement¹. »

On l'interrogea enfin sur son séjour à Beaufort. Elle raconta comme elle avait voulu s'en échapper, sautant du haut de la tour malgré ses voix, et comment sainte Catherine l'avait consolée en lui disant qu'elle guérirait et que ceux de Compiègne auraient secours. On voulait faire de cette tentative d'évasion une tentative de suicide. On lui demanda, pour en insinuer l'intention, si elle n'avait point dit qu'elle aimerait mieux mourir que d'être en la main des Anglais.

« J'ai dit, reprit-elle, sans se soucier du piège, que j'aimerais mieux rendre l'âme à Dieu que d'être en la main des Anglais. »

On termina par l'accusation la plus étrange. On prétendait qu'en reprenant ses sens, elle s'était courroucée et avait blasphémé le nom de Dieu. Et de même, qu'en apprenant la défection du capitaine de Soissons, elle avait renié Dieu. Elle répondit qu'elle n'avait jamais maugréé ni saint ni sainte, et qu'elle n'avait point coutume de jurer¹.

Jeanne fut ramenée à sa prison sans autre assignation à comparaître. Le spectacle de ces débats, la candeur de la jeune fille, sa présence d'esprit, sa fermeté, sa droiture dans cette lutte soutenue avec les docteurs les plus habiles, devaient produire dans l'âme des assistants les moins prévenus une impression que ne recherchaient pas ses ennemis. L'évêque déclara donc que, voulant continuer sans interruption le procès, il choisirait quelques savants docteurs pour recueillir et mettre en écrit les principaux aveux de Jeanne; et que, si des éclaircissements paraissaient encore désirables, il donnerait à quelques commissaires le soin de l'interroger, sans fatiguer par de nouveaux débats la multitude des assistants. Tout d'ailleurs devait être écrit, afin qu'ils pussent en conférer quand cela paraîtrait utile. L'évêque les invitait en outre à réfléchir dès à présent sur ce qu'ils avaient entendu, et à lui communiquer leurs sentiments, s'ils n'aimaient mieux les mûrir pour en délibérer en temps opportun².

P. Cauchon, réunissant donc plusieurs « solennels »

docteurs , employa les cinq jours suivants à extraire des réponses de Jeanne ce qui pouvait fournir matière à une information nouvelle , et il commit Jean de La Fontaine pour l'aller interroger dans sa prison¹.

Cette nouvelle enquête se continua presque sans interruption toute une semaine, du 10 mars au 17, et plusieurs fois les séances commencées le matin recommencèrent après midi. L'évêque y amena le premier jour et y accompagna plusieurs fois son commissaire. Mais de plus il eut la satisfaction de s'y adjoindre enfin le collègue désiré. Le 11 mars il reçut le message par lequel l'inquisiteur donnait à son vicaire, Jean Lemaître, l'ordre d'intervenir en son nom au procès. Jean Lemaître , assigné le 12 devant l'évêque, demanda pour dernier délai le temps de prendre connaissance des pièces. Elles lui furent immédiatement communiquées, et, le 13, il vint prendre officiellement la place qui lui était marquée. Il confirma, pour sa part, dans leur titre le promoteur, l'huissier et les gardiens de la prison nommés par le premier juge, et adjoignit comme greffier à Manchon et à Boisguillaume, Jean Taquel, qui entra en fonctions le lendemain².

Les interrogatoires de la prison sont, en plusieurs points , comme une édition nouvelle des interrogatoires publics. C'est toujours la même pensée qui y préside ; et c'est aussi à peu près le même thème. Le caractère et les particularités des visions de Jeanne, le signe par lequel le roi y a cru , les circonstances en

raison desquelles on refuse d'y croire, à savoir, les échecs de Paris, de la Charité, de Compiègne, opposés à son inspiration, et tout ce qu'on peut relever dans sa vie, dans son enfance, dans les actes de sa mission, pour établir l'indignité de l'inspirée : voilà le cercle où continuera de rouler le débat. Malgré ces répétitions, l'étude est loin d'en être sans intérêt; car une chose y paraît toujours la même aussi, et d'autant plus admirable qu'elle dure sans jamais s'altérer : c'est le calme et la fermeté de Jeanne parmi ces assauts redoublés. Et le désordre même de l'interrogatoire a bien son enseignement : on a vu dans les séances antérieures par quelle tactique le juge, rompant sa voie et revenant par mille détours au même propos, cherche à la prendre en contradiction, sans parvenir à mettre en lumière autre chose que la constance de l'accusée. Mais c'est assez pour qu'on en juge, d'avoir suivi une première fois le procès-verbal dans la marche tortueuse de l'enquête. En y ramenant pour cette seconde période le lecteur, nous craindrions de lui faire éprouver la fatigue dont Jeanne se plaignait elle-même. Nous rassemblerons donc, selon l'ordre des matières, les questions éparses dans l'interrogatoire. Cela simplifiera les redites sans les supprimer entièrement : car l'objet même de l'enquête est de revenir sur les points où l'on a cherché vainement à établir les fondements du procès. D'ailleurs, les redites du juge feront jaillir des traits nouveaux de la Pucelle; et, de plus, c'est parmi ces répétitions, lors-

que le juge a retourné en tous sens les griefs de l'accusation sans y rien découvrir, qu'on le verra trouver dans le sentiment même de sa défaite l'idée d'une attaque nouvelle, où Jeanne un instant semble n'avoir d'autre alternative que de se rendre à sa merci ou de succomber sous ses coups.

Les révélations de Jeanne étaient-elles feintes ou réelles ? Pour l'éprouver, rien ne semblait plus sûr que de connaître quel signe elle en avait donné au roi. Elle avait d'abord refusé net d'en rien révéler. Elle n'en avait rien voulu dire que le temps, le lieu, toutes choses accessoires. C'était donc le point où il convenait surtout de la presser. Lorsqu'on lui en parla : « Il est, dit-elle, beau et honoré ; il est bien croyable et bon, et le plus riche qui soit au monde. » On lui demanda pourquoi elle ne le voulait pas dire et montrer, comme elle avait voulu avoir le signe de Catherine de la Rochelle. Elle répondit que, si le signe de Catherine eût été aussi bien montré que le sien devant notables gens d'Église et autres, elle n'aurait point demandé à le savoir. Et elle alléguait comme ses propres témoins l'archevêque de Reims, Charles de Bourbon (comte de Clermont), le duc d'Alençon, le sire de La Trémouille et plusieurs autres. — C'était donc, à ce qu'on devait croire, quelque chose de constant, de sensible. On lui demanda s'il durait encore :

« Il est bon à savoir, et qu'il durera jusques à mille ans et au delà.

— Où est-il ?

— Au trésor du roi.

— Est-ce or, argent, pierre précieuse ou couronne ?

— Je ne vous en dirai autre chose. Et ne saurait-on deviser aussi riche chose comme est le signe. Toutefois, le signe qu'il vous faut, c'est que Dieu me délivre de vos mains ; c'est le plus certain qu'il vous sache envoyer. »

Elle raconta ensuite comment c'était sur la foi de ce signe qu'elle était venue trouver le roi. Ses voix lui avaient dit : « Va hardiment ; quand tu seras devers le roi, il aura bon signe de te recevoir et croire. » Et répondant ensuite à diverses questions qui ne sont pas toutes exprimées (car plusieurs, dans le procès-verbal, ne s'agencent pas bien exactement aux paroles qu'on lui prête), elle dit que ce signe l'avait délivrée de la peine que lui faisaient les clercs chargés d'arguer contre elle. Elle en avait remercié Dieu et s'était agenouillée plusieurs fois. C'est un ange envoyé de Dieu et non d'aucun autre qui l'avait donné au roi. Le roi le vit et ceux qui étaient avec lui ; et quand elle se fut retirée dans une petite chapelle au voisinage, elle ouït dire qu'après son départ plus de trois cents personnes le virent encore : Dieu l'ayant ainsi permis pour qu'on cessât de l'interroger. Comme on lui demandait si son roi et elle-même n'avaient pas fait de révérence à l'ange quand il apporta le signe, elle ne dit rien du roi, mais répondit

que, pour elle, elle avait fait révérence, qu'elle s'était agenouillée et avait ôté son chaperon ¹.

Ces réponses, assez précises en apparence sur un point où elle avait déclaré qu'elle ne voulait pas et qu'elle ne pouvait pas dire la vérité, encourageaient par leur demi-clarté les investigations du juge, et lui laissaient l'espoir d'arriver à une entière révélation. Il se promit bien de n'en pas rester là. Il y revint dès la séance suivante. Il lui demanda si l'ange qui avait apporté le signe au roi ne lui avait point parlé.

« Oui, dit-elle, il lui a dit qu'on me mît en besogne et que le pays serait tôt allégé.

— Est-ce le même ange qui vous est premièrement apparu ?

— C'est toujours tout un, et jamais il ne m'a failli. »

Cette parole fit dévier le juge de la question. Mais il la reprit le lendemain avec plus d'insistance. Elle répondit :

« Seriez-vous content que je me parjurasse ?

— Est-ce que, lui dit le juge, vous avez promis à sainte Catherine de ne point dire ce signe ? »

Elle avait déjà répondu : elle répéta : « J'ai juré et j'ai promis de ne point dire ce signe, et je l'ai fait de moi-même, parce qu'on me chargeait trop de le dire. » Et elle ajouta : « Je promets que je n'en parlerai plus à personne. » Tout ce qu'elle en voulut dire, c'est que l'ange avait certifié au roi, en lui apportant la couronne, qu'il aurait tout le royaume de France avec

l'aide de Dieu et le labeur de la Pucelle ; ajoutant qu'il la mît en besogne, c'est-à-dire qu'il lui donnât des gens d'armes : autrement, il ne serait sitôt couronné et sacré¹.

On lui demanda comment l'ange avait apporté la couronne au roi, s'il la lui mit sur la tête. Elle répondit, mêlant à dessein la promesse et la cérémonie du sacre, la scène de Chinon et celle de Reims, qu'elle fut donnée à un archevêque, à l'archevêque de Reims, comme il lui semble, en la présence du roi. L'archevêque la reçut et la donna au roi, elle présente ; et la couronne fut mise au trésor du roi.

« En quel lieu fut-elle apportée ?

— En la chambre du roi, au château de Chinon.

— Quel jour et à quelle heure ?

— Du jour, je ne sais, et de l'heure, il était haute heure, » ajoutant qu'elle n'avait autrement mémoire de l'heure ; quant au mois, c'était en avril ou en mars, comme il lui semblait, il y avait bientôt deux ans, et c'était après Pâques.

« De quelle matière était cette couronne ?

— C'est bon à savoir qu'elle était de fin or, et si riche que je ne saurais nombrer la richesse. » Et elle déclara à qui voulait l'entendre ce qu'était ce signe au fond ; elle dit que la couronne signifiait que le roi obtiendrait le royaume de France.

« Y avait-il des pierreries ? dit le juge, refusant de comprendre.

— Je vous ai dit ce que j'en sais.

— L'avez-vous maniée ou baisée ?

— Non.

— L'ange qui l'apporta venait-il de haut, ou s'il venait par terre ?

— Il venait de haut. » Et elle dit qu'elle l'entendait ainsi, en ce qu'il venait par le commandement de Notre-Seigneur : déclaration gardée par la minute française, et supprimée dans la rédaction latine du procès. Elle ajouta, revenant à sa propre mission, sous la figure de l'ange, qu'il était entré par la porte de la chambre, qu'il fit révérence au roi en s'inclinant devant lui et prononçant les paroles qu'elle a dites du signe, et en lui rappelant la patience qu'il avait montrée dans ses grandes tribulations.

« Quel espace y avait-il de la porte jusques au roi ?

— Il y avait bien la longueur d'une lance. » Et elle dit que l'ange s'en retourna par où il était venu '.

Elle parlait d'un ange, et c'est à elle qu'elle pensait dans tout ce discours. Les juges, qui prenaient ses paroles à la lettre, devaient être curieux de savoir ce qu'elle faisait elle-même pendant que l'ange faisait ainsi. Elle répondit, pressée sans doute par leurs questions et ne se séparant pas d'ailleurs du guide invisible dont elle avait accompli le message, que quand l'ange vint, elle l'avait accompagné; qu'elle était allée avec lui par les degrés à la chambre du roi; que l'ange entra le premier, puis elle, et que ce

fut elle qui dit au roi : « Sire, voilà votre signe, prenez-le. »

« En quel lieu l'ange vous a-t-il apparu ?

— J'étais presque toujours en prière, afin que Dieu envoyât le signe du roi. J'étais à mon logis, chez une bonne femme, près du château de Chinon, quand il vint. Et puis, nous nous en allâmes ensemble vers le roi. Et il était bien accompagné d'autres anges que chacun ne voyait pas. » Et elle ajouta que plusieurs virent l'ange (connurent sa céleste mission), qui ne l'eussent pas vu si ce n'était pour l'amour d'elle et pour la mettre hors de peine des gens qui l'arguaient

« Tous ceux qui étaient là avec le roi ont-ils vu l'ange ?

— Je pense que l'archevêque de Reims, les seigneurs d'Alençon et de La Trémouille et Charles de Bourbon l'ont vu ; pour ce qui est de la couronne, plusieurs gens d'Église et autres la virent, qui ne virent pas l'ange.

— De quelle figure et de quelle grandeur était l'ange ?

— Je n'ai point congé de le dire, je répondrai demain¹. »

Les juges la retinrent sur ce chapitre où elle semblait s'abandonner. Ils lui demandèrent si ceux qui étaient dans la compagnie de l'ange étaient tous de même figure : « Ils s'entre-ressemblaient volontiers pour plusieurs, et les autres non, en la manière que

je les voyais : les uns avaient des ailes, d'autres des couronnes. » Elle ajouta que sainte Catherine et sainte Marguerite étaient en leur compagnie, et qu'elles furent avec l'ange désigné et les autres anges jusque dans la chambre du roi ; que l'ange l'avait quittée dans la petite chapelle où il s'était montré à elle ; qu'elle en fut bien courroucée et pleurait, et qu'elle s'en fût volontiers allée avec lui.

« Est-ce par votre mérite que Dieu a envoyé son ange ?

— Il venait pour grandes choses. Ce fut en espérance que le roi crût le signe et qu'on cessât de m'arguer, pour donner secours aux bonnes gens d'Orléans, et aussi pour le mérite du roi et du bon duc d'Orléans.

— Et pourquoi vous, plutôt qu'un autre ?

— Il plut à Dieu ainsi faire par une simple pucelle, pour rebouter les adversaires du roi.

— Vous a-t-il été dit où l'ange avait pris cette couronne ?

— Elle a été apportée de par Dieu, et il n'y a orfèvre au monde qui la sût faire si belle ou si riche. Où il la prit, je m'en rapporte à Dieu, et ne sais point autrement où elle fut prise.

— Avait-elle bonne odeur, était-elle reluisante ?

— Je n'en ai point mémoire ; je m'en aviserai. »

Et elle ajouta aussitôt :

« Elle sent bon et elle sentira, pourvu qu'elle soit bien gardée, ainsi qu'il appartient.

— L'ange vous a-t-il écrit des lettres ?

— Non.

— Quel signe eurent le roi, les gens qui étaient avec lui et vous-même, pour croire que c'était un ange ?

— Le roi le crut par l'enseignement des gens d'Église qui étaient là, et par le signe de la couronne.

— Et les gens d'Église ?

— Par leur science et parce qu'ils étaient clercs¹. »

Les gens d'Église qu'elle avait devant elle n'en demeurèrent pas aussi convaincus ; mais s'ils ne devinaient pas l'allégorie dont Jeanne usait en cette rencontre, c'est qu'en général, dans le récit de ses visions, ils recherchaient tout autre chose qu'une feinte.

On reprit donc toute cette matière.

Jeanne avait dit qu'en ses grandes affaires, quelque chose qu'elle fît, ses voix l'avaient toujours secourue : « Et, disait-elle, allant hardiment au devant de la secrète pensée du juge, c'est un signe que ce sont bons esprits.

— N'avez-vous pas, dit le juge, d'autres signes que ce soient bons esprits ?

— Saint Michel me l'a certifié avant que les voix me vinssent.

— Et comment avez-vous connu que c'était saint Michel ?

— Par le parler et le langage des anges.

— Comment connûtes-vous que c'était le langage des anges ?

— Je le crus assez tôt, et j'eus cette volonté de le croire.

— Si l'ennemi se mettait en forme d'ange, comment connaîtriez-vous que ce fût bon ange ou mauvais ange ?

— Je connaîtrais bien si c'était saint Michel ou une chose contrefaite à son image. »

Elle avoua d'ailleurs qu'à la première fois elle fit grand doute si c'était saint Michel, et qu'elle eut grand'peur, et qu'elle le vit maintes fois avant de savoir si c'était lui.

« Pourquoi, cette dernière fois, le connûtes-vous plutôt que la première ?

— La première fois j'étais jeune enfant, et j'eus peur ; mais depuis il m'enseigna et me montra tant de choses, que je crus fermement que c'était lui.

— Quelle doctrine vous enseigna-t-il ?

— Sur toutes choses il me disait que je fusse bonne enfant, et que Dieu m'aiderait. Il me disait encore, entre autres choses, que je vinsse au secours du roi de France. Et la plus grande partie de ce que l'ange m'enseigna est dans ce livre (elle parlait peut-être du livre de ses interrogatoires à Poitiers), et l'ange me racontait la pitié qui était au royaume de France¹. »

Les juges ne tentèrent pas d'en savoir davantage sur ce point ; ils aimèrent mieux l'interroger sur la grandeur et la stature de l'ange. Elle les ajourna à la séance suivante. Et quand alors ils lui demandèrent

« en quelle forme et espèce, grandeur et habit lui avait apparu saint Michel, » elle répondit :

« Il était en la forme d'un très-vrai prud'homme; et de l'habit et autre chose je n'en dirai pas davantage. Quant aux anges, je les ai vus de mes yeux, et on n'en aura rien de plus de moi.

— Quel était l'âge, quels étaient les vêtements de sainte Catherine et de sainte Marguerite?

— Vous êtes répondus de ce que vous en aurez de moi, et n'en aurez autre chose. Je vous en ai répondu tout au plus certain que je sais.

— Ne croyiez-vous pas autrefois que les fées fussent mauvais esprits?

— Je n'en sais rien.

— Ne savez-vous point que sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent les Anglais?

— Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime, et haïssent ce que Dieu hait.

— Dieu hait-il les Anglais?

— De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais rien; mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français contre les Anglais.

— Dieu était-il pour les Anglais quand ils étaient en prospérité en France?

— Je ne sais si Dieu haïssait les Français, mais je crois qu'il voulait permettre de les laisser battre pour leurs péchés, s'ils y étaient¹. »

Des voix si peu favorables aux Anglais ne pouvaient pas être fort bien famées auprès des juges. On demanda à Jeanne si, quand elles venaient, elle leur faisait révérence, absolument comme à un saint ou à une sainte.

« Oui, dit-elle, et si parfois je ne l'ai fait, je leur en ai crié pardon et merci ; et je ne leur sais faire de si grande révérence comme il leur appartient : car je crois fermement que ce sont sainte Catherine, sainte Marguerite et saint Michel.

— N'avez-vous point fait à ces saints et saintes qui viennent à vous oblation de chandelles ardentes ou d'autres choses, à l'église ou ailleurs, comme on fait volontiers aux saints du paradis ?

— Non, si ce n'est en faisant offrande à la messe en la main du prêtre et en l'honneur de sainte Catherine ; et je n'en ai point tant allumé comme je ferais volontiers à sainte Catherine et à sainte Marguerite, qui sont en paradis : car je crois fermement que ce sont elles qui viennent à moi.

— Quand vous mîtes ces chandelles devant l'image de sainte Catherine, les mîtes-vous en l'honneur de celle qui vous est apparue ?

— Je le fais en l'honneur de Dieu, de Notre Dame et de sainte Catherine, qui est au ciel, et ne fais point de différence de sainte Catherine qui est au ciel et de celle qui se montre à moi.

— Les mîtes-vous en l'honneur de celle qui s'est montrée à vous ?

— Oui, car je ne mets point de différence entre celle qui se montre à moi et celle qui est au ciel¹. »

A propos de l'un de ses anneaux, qui portait les noms *Jesus Maria*, comme on lui avait demandé pourquoi elle le regardait volontiers allant à la guerre, elle avait répondu : « Par plaisance et pour l'honneur de mon père et de ma mère, et parce qu'ayant cet anneau en ma main, j'ai touché sainte Catherine.

— En quelle partie avez-vous touché sainte Catherine ? s'écria le juge avec empressement.

— Vous n'en aurez autre chose.

— N'avez-vous jamais baisé ou accolé (embrassé) sainte Catherine ou sainte Marguerite ?

— Je les ai accolées toutes deux.

— *Fleuraient-elles bon ?*

— Il est bon à savoir qu'elles sentaient bon.

— En les accolant ne sentiez-vous point de chaleur ou autre chose ?

— Je ne les pouvais point accoler sans les sentir et toucher.

— Par quelle partie les accoliez-vous, par le haut ou par le bas ?

— Il convient mieux de les accoler par le bas que par le haut.

— Ne leur avez-vous point donné de guirlandes ou de couronnes ?

— En l'honneur d'elles, j'en ai plusieurs fois donné à leurs images dans les églises ; quant à celles qui se

montrent à moi, je ne leur en ai point baillé, que j'en aie mémoire.

— Quand vous mettiez des guirlandes à l'arbre, les mettiez-vous en l'honneur de celles qui vous apparaissaient?

— Non.

— Quand ces saintes venaient à vous, ne leur faisiez-vous pas révérence, comme de vous agenouiller et incliner?

— Oui, et le plus que je pouvais leur faire de révérence, je le faisais, car je sais que ce sont bien celles qui sont au royaume de paradis¹. »

Le juge avait les déclarations qu'il voulait. Les voix de Jeanne étaient des êtres véritables : elle les avait honorés comme des saints ; mais, si c'étaient de mauvais esprits, Jeanne se trouvait par là atteinte et convaincue d'idolâtrie. Il ne s'agissait donc que de faire voir qu'ils procédaient du démon : c'est ce qu'on avait déjà voulu établir par maintes questions dans l'interrogatoire public, et c'est encore le principal objet qu'on a en vue dans ce nouvel interrogatoire.

Une chose déjà rendait suspectes les voix de Jeanne : c'est qu'elle avait eu si longtemps commerce avec elles, sans en rien dire à personne. Il lui était arrivé de les mentionner à propos des incidents de son enfance, et on lui avait demandé si elle en avait parlé à son curé ou à quelque autre homme d'Eglise; elle répondit : « Non, mais seulement à Robert de Baudricourt et au roi. » L'aveu dut paraître grave, car on lit en marge du pro-

cès-verbal : « Elle a celé ses visions à son père, à sa mère et à tout le monde. » Mais, si ses voix étaient de Satan, elles devaient se trahir, dans les œuvres de Jeanne, par ce qui est de Satan : la révolte, l'orgueil, la vanité, l'impudicité, le mensonge; elles devaient se manifester à la fin par l'impuissance et par le désespoir. Le juge va rechercher tous ces signes dans l'inspiration et dans les actes de la Pucelle¹.

Il crut en trouver la marque à l'origine même de sa mission. Elle est partie sans la permission de ses parents. Il lui demanda si elle pensait bien faire de partir sans le congé de ses parents, puisqu'on doit honorer père et mère. Elle répondit qu'en toute autre chose, elle leur avait bien obéi; que, depuis, elle leur en a écrit, et qu'ils lui ont pardonné. — Si elle leur a demandé pardon, elle se jugeait donc coupable? On lui demanda si, en quittant son père et sa mère, elle ne croyait point pécher.

« Puisque Dieu le commandait, il le fallait faire. Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais partie.

— N'avez-vous pas demandé à vos voix si vous deviez en parler à votre père et à votre mère?

— Pour ce qui est de mon père et de ma mère, les voix étaient assez contentes que je le leur disse, n'était la peine qu'ils auraient eue si je leur avais dit mon départ; et, quant à moi, je ne le leur eusse dit pour chose quelconque. »

On aurait voulu mettre ses voix elles-mêmes en con-

tradiction avec le souverain commandement d'honorer père et mère : mais elle persista à dire que ses voix l'avaient laissée libre de leur en parler ou de s'en taire¹.

La révolte contre l'autorité légitime a son principe dans l'orgueil, et l'orgueil peut aller jusqu'à rechercher des adorations sacrilèges.

Le juge demanda à Jeanne si les voix ne l'avaient point appelée fille de Dieu. Elle répondit en toute simplicité qu'avant la levée du siège d'Orléans, et, depuis, tous les jours, quand les voix lui parlaient, elles l'ont plusieurs fois appelée : « Jeanne la Pucelle, fille de Dieu. »

Autres signes ou matière d'orgueil : son étendard, ses armoiries, ses richesses. On lui demanda ce que signifiait sur son étendard l'image de Dieu tenant le monde, avec deux anges à ses côtés. Elle répondit que sainte Catherine et sainte Marguerite lui avaient dit de prendre et de porter hardiment cet étendard, d'y faire mettre cette peinture, et qu'elle n'en savait autre chose. Sur ses armoiries, elle dit qu'elle n'en avait jamais eu ; que le roi en avait donné à ses frères : un écu d'azur avec deux fleurs de lis d'or et une épée au milieu ; qu'il l'avait fait sans sa demande et sans révélation.

Quel cheval elle avait quand elle fut prise ; qui le lui avait donné ; si elle tenait du roi quelque autre richesse :

« Je n'ai rien demandé au roi, si ce n'est bonnes armes, bons chevaux, et de l'argent à payer les gens de mon hôtel.

— N'aviez-vous point de trésors ?

— Dix ou douze mille (écus) que j'ai vaillants ; ce n'est pas grand trésor à mener la guerre. »

Elle ajouta que ses frères en avaient le dépôt, et que c'était de l'argent du roi¹.

On revint à plusieurs reprises sur cette matière. Son étendard, son épée, ses anneaux, n'étaient vus des juges qu'avec une défiance extrême. Les actes mêmes, où respirait sa piété, sentaient pour eux la superstition et la magie. Les noms de Jésus et de Marie, qu'elle mettait dans ses lettres, leur étaient suspects. On lui demanda quelles armes elle avait offertes à saint Denis.

« Un blanc harnois, avec une épée que j'avais gagnée devant Paris.

— A quelle fin cette offrande ?

— Par dévotion, ainsi qu'il est accoutumé par les gens de guerre quand ils sont blessés ; et, parce que j'avais été blessée devant Paris, je les offris à saint Denis, pour ce que c'est le cri de France.

— N'était-ce pas pour qu'on les adorât ?

— Non.

— A quoi servaient ces cinq croix qui étaient en l'épée trouvée à sainte Catherine de Fierbois ?

— Je n'en sais rien.

— Qui vous fut de faire peindre des anges avec bras, pieds, jambes, vêtements ?

— Vous y êtes répondus.

— Les avez-vous fait peindre tels qu'ils viennent à vous ?

— Je les ai fait peindre en la manière qu'ils sont peints dans les églises.

— Les vîtes-vous jamais en la manière qu'ils furent peints?

— Je ne vous en dirai autre chose.

— Pourquoi n'y fîtes-vous peindre la clarté qui venait à vous, avec les anges et les voix?

— Il ne me fut point commandé¹. »

On la ramena au même sujet à la reprise de la séance. On lui demanda si les deux anges qui étaient peints sur l'étendard représentaient saint Michel et saint Gabriel.

« Ils n'y étaient que pour l'honneur de Notre-Seigneur qui était peint en l'étendard, tenant le monde, et j'ai tout fait par le commandement de mes voix.

— Ne leur avez-vous pas demandé si, en vertu de cet étendard, vous gagneriez toutes les batailles où vous iriez?

— Elles me dirent que je prisse hardiment l'étendard, et que Dieu m'aiderait.

— Qui aidait plus, vous à l'étendard, ou l'étendard à vous?

— De la victoire de l'étendard ou de moi, c'était tout à Notre-Seigneur.

— Mais l'espérance d'avoir victoire était-elle fondée en votre étendard ou en vous?

— Elle était fondée en Notre-Seigneur, et non ailleurs.

— Si un autre que vous l'eût porté, eût-il eu aussi bonne fortune?

— Je n'en sais rien; je m'en attends à Notre-Seigneur.

— Si un des gens de votre parti vous eût baillé son étendard à porter, eussiez-vous eu aussi bonne espérance comme en celui qui vous était donné de Dieu, ou en celui de votre roi?

— Je portais plus volontiers celui qui m'était ordonné de par Notre-Seigneur, et toutefois du tout je m'en attends à Notre-Seigneur.

— Ne fit-on point flotter ou tourner votre étendard autour de la tête du roi, comme on le sacrait à Reims?

— Non, que je sache.

— Pourquoi fut-il plutôt porté au sacre, en l'église de Reims, que ceux des autres capitaines?

— Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur ¹. »

La marque la plus certaine de l'esprit diabolique, c'est l'impudicité. Mais Jeanne était vierge, et les juges ne le savaient que trop. Rien ne les embarrasse plus que ce point. Ils voudraient croire qu'elle a voué sa virginité au diable. On lui demanda si elle parlait à Dieu quand elle lui promet de la garder :

« Il devait bien suffire, dit-elle, de la promettre à ceux qui étaient envoyés de par lui; c'est à savoir sainte Catherine et sainte Marguerite. » On affecta de croire qu'elle avait voulu rompre son vœu en promettant mariage à un jeune homme, en le voulant épouser, en l'assignant sur son refus à comparaître devant l'officialité de Toul. C'est Jeanne, on se le rappelle, qui avait au contraire repoussé cette étrange

poursuite; elle le raconta à ce propos, et ajouta que ses voix l'avaient assurée qu'elle gagnerait son procès.

Mais du moins, elle portait l'habit d'homme. On lui demanda si elle l'avait pris à la requête de Robert de Baudricourt ou au commandement de ses voix; si en le prenant elle pensait mal faire.

« Non, dit-elle, et encore à présent, si j'étais en cet habit d'homme avec ceux de mon parti, il me semble que ce serait un des grands biens de la France que je fisse comme je faisais avant d'être prise. »

Elle s'en rapportait d'ailleurs au commandement de Dieu :

« Puisque je l'ai fait par commandement de Notre-Seigneur et en son service, je ne cuide point mal faire, et quand il lui plaira à commander, il sera tantôt mis là. »

On crut avoir une manière sûre de prouver que Dieu ne lui avait pas commandé de le prendre, en mettant son obstination à le garder en opposition avec un autre commandement de Dieu. Elle avait prié qu'on l'admît à entendre la messe, ce qu'on lui avait refusé à cause de son habit. Mais comme, malgré ce refus, elle avait gardé son habit, on voulut la mettre en demeure de déclarer elle-même sa préférence. On lui demanda ce qu'elle aimerait le mieux, prendre habit de femme et entendre la messe, ou demeurer en habit d'homme et ne point entendre la messe :

« Certifiez-moi, dit-elle, que j'entendrai la messe si je suis en habit de femme, et je vous répondrai.

— Je vous le certifie, dit le juge.

— Et que direz-vous, reprit-elle, si j'ai juré et promis à notre roi de ne point quitter cet habit ? Toutefois je vous réponds : faites-moi faire une robe longue jusques à terre, sans queue, et me la baillez pour aller à la messe, et puis, au retour, je reprendrai l'habit que j'ai. »

Mais comme on insistait pour qu'elle prît l'habit de femme simplement et absolument :

« Baillez-moi, dit-elle, un habit comme en ont les filles de bourgeois, c'est à savoir une houppelande longue, et je le prendrai, et même le chaperon de femme pour aller entendre la messe. »

Mais elle tint à cette condition, requérant d'ailleurs, en l'honneur de Dieu et de Notre-Dame, qu'elle pût entendre la messe en cette bonne ville, et demandant instamment qu'on lui laissât l'habit qu'elle portait, et qu'on lui permît d'entendre la messe sans le changer¹.

Si le juge avait voulu comprendre pourquoi elle tenait tant à l'habit d'homme, il en aurait eu plus d'une occasion dans le cours de ce débat. A la séance suivante, comme il revenait sur l'habit de femme et sur la messe, elle refusa, mais elle dit :

« Si ainsi est qu'il me faille mener jusques en jugement, qu'il me faille dévêtir en jugement, je requiers aux seigneurs de l'Église qu'ils me donnent la grâce d'avoir une chemise de femme et un couvre-chef en ma tête. »

Le juge crut la prendre en contradiction. Elle avait

dit qu'elle portait habit d'homme par le commandement de Dieu : pourquoi demandait-elle chemise de femme en article de mort ?

« Il suffit qu'elle soit longue. »

Le juge, déconcerté, se rejeta sur une tout autre question ; mais il revint bientôt à l'habit. N'avait-elle pas dit qu'elle prendrait l'habit de femme, pourvu qu'on la laissât aller, s'il plaisait à Dieu ? Jeanne redressa sa réponse, et lui donna un autre moyen d'entendre pourquoi elle ne renonçait point à cet habit, qui était sa sauvegarde, non-seulement dans la prison, mais encore à la guerre, et comme la marque de sa mission :

« Si on me donne congé en habit de femme, dit-elle, je me mettrai tantôt en habit d'homme, et ferai ce qui m'est commandé par Notre-Seigneur. Je l'ai autrefois ainsi répondu, et ne ferai pour rien le serment de ne m'armer et mettre en habit d'homme pour faire le plaisir de Notre-Seigneur.

— Quel garant et quel secours attendez-vous de Notre-Seigneur, de ce que vous portez habit d'homme ?

— Tant de l'habit que d'autres choses que j'ai faites, je n'en ai voulu avoir d'autre loyer que le salut de mon âme '. »

C'était peu que de lui reprocher de porter l'habit du soldat ; on aurait voulu montrer qu'elle en avait pris les mœurs, l'accuser, la convaincre de jurements, de cruautés, de rapines. Elle nia tout jurement ; pour le reste, on ne trouvait à lui objecter

que la haquenée de l'évêque de Senlis, qu'elle avait prise, pour de l'argent, et fait rendre au prélat; et la mort de Franquet d'Arras. Elle raconta comment Franquet avait été mis à mort après s'être reconnu meurtrier, larron et traître. Jeanne, loin d'ordonner sa mort, l'avait voulu échanger contre un prisonnier; mais, sur les réclamations du bailli de Senlis, elle dut l'abandonner à la justice.

En vain essayâ-t-on d'obtenir par aveu ce qu'on n'avait pu découvrir par enquête. Dans un précédent interrogatoire elle avait cité ce dicton des petits enfants, que parfois on était pendu pour avoir dit la vérité. On lui demanda si elle savait en elle quelque crime ou faute pour quoi elle pût être mise à mort si elle s'en confessait. Elle dit :

« Non ! »

Mais si l'esprit malin ne se manifestait point dans ses actes, ne se trahissait-il pas au moins dans ses prédictions et dans ses échecs? Elle avait échoué à Paris, à la Charité, à Pont-l'Évêque; elle avait déclaré qu'un des objets de sa mission était de délivrer le duc d'Orléans, et elle avait été prise elle-même à Compiègne. Pour tous ces lieux, elle répondit qu'elle n'y était point allée par le conseil de ses voix, mais à la requête des gens d'armes, comme elle l'avait déjà déclaré. Depuis qu'elle avait eu révélation à Melun qu'elle serait prise, elle se rapportait surtout du fait de la guerre aux capitaines, sans leur dire toutetois qu'elle sût par révélation qu'elle dût être prise.

« Fut-ce bien fait le jour de la Nativité de Notre-Dame, un jour de fête, d'aller attaquer Paris ?

— C'est bien fait de garder les fêtes de Notre-Dame, et en ma conscience il me semble que ce serait bien fait de garder les fêtes de Notre-Dame depuis un bout jusques à l'autre.

— Ne pensez-vous pas avoir fait péché mortel en attaquant Paris ce jour-là ?

— Non, et si je l'ai fait, c'est à Dieu d'en connaître, et en confession à Dieu et au prêtre.

— N'avez-vous point dit devant Paris : « Rendez la ville de par Jésus ? »

— Non, mais j'ai dit : « Rendez la ville au roi de France. »

Quant à la délivrance du duc d'Orléans, on fut curieux de savoir comment elle l'aurait opérée :

« J'aurais pris en France assez d'Anglais pour le ravoir, et si je n'en eusse assez pris de çà, j'aurais passé la mer pour l'aller quérir en Angleterre à puissance (par la force). »

On lui demanda si sainte Marguerite et sainte Catherine le lui avaient dit ainsi.

« Oui. Je l'ai dit à mon roi et je lui ai demandé qu'il me laissât faire des prisonniers. »

Elle ajouta que, si elle avait duré trois ans sans empêchement, elle l'eût délivré¹.

Mais elle-même était prisonnière.

N'était-ce point assez pour qu'elle reniât ses voix comme l'ayant déçue. Elle répondit que sainte Ca-

therine et Sainte Marguerite lui avaient dit qu'elle serait prise avant qu'il fût la Saint-Jean, qu'il le fallait ainsi, qu'elle ne s'en ébahît point et prît tout en gré, et que Dieu lui aiderait. Elle ajouta que ses voix le lui avaient souvent annoncé depuis son passage à Melun ; qu'elle leur demandait de mourir quand elle serait prise, sans long travail de prison ; mais elles lui disaient toujours qu'elle prît tout en gré, qu'il le fallait ainsi, sans lui faire connaître l'heure. Si elle l'eût su, elle n'y fût point allée ; et elle avait plusieurs fois demandé de savoir l'heure, mais elles ne la lui dirent point.

« Si les voix vous eussent commandé de faire la sortie, et signifié que vous seriez prise, y seriez-vous allée ? »

— Si j'avais su l'heure que je dusse être prise, je n'y serais point allée volontiers ; toutefois j'aurais fait leur commandement, quelque chose qui me dût advenir. »

Le juge revint à sa question, la pressant de répondre précisément sur ce point : « Si sa voix lui avait commandé de sortir ce jour-là ? » comme s'il voulait au moins la rendre, de son propre aveu, complice de sa captivité.

Elle répondit que ce jour-là elle ne sut point qu'elle serait prise, et qu'elle n'eut autre commandement de sortir¹.

Il y avait pourtant, depuis sa captivité, une circonstance qui semblait condamner infailliblement

Jeanne ou ses voix, selon qu'elle leur avait obéi ou qu'elle leur avait résisté : c'est l'affaire de Beaurvoir, lorsque Jeanne avait sauté de la tour. Elle répéta qu'elle l'avait fait parce qu'on disait que l'ennemi voulait tout tuer dans Compiègne, et parce qu'elle savait qu'elle était vendue aux Anglais ; et elle dit encore qu'elle eût eu plus cher mourir que d'être en la main des Anglais ses adversaires. Elle ajouta qu'elle l'avait fait, non par le conseil, mais contre l'avis de ses voix. Et comme on lui demandait si elle avait dit à sainte Catherine et à sainte Marguerite : « *Laira Dieu mourir si malheureusement ces bonnes gens de Compiègne ?* » parole où l'on voulait voir un blasphème, comme si elle avait voulu accuser la méchanceté de Dieu, là où elle ne songeait qu'à plaindre le malheur de ces bonnes gens, elle démêla la malice du juge, et dit qu'elle n'avait point dit *si malheureusement*, mais en cette manière : « Comment *laira* Dieu mourir ces bonnes gens de Compiègne, qui ont été et sont si loyaux à leur seigneur ? »

Jeanne avouait qu'elle avait mal fait de sauter de la tour. Sainte Catherine, qui l'en avait détournée, lui avait dit, la chose faite, de s'en confesser et d'en demander pardon à Dieu. Mais on voulait, malgré les explications si nettes et si franches qu'elle en donnait, faire de cette imprudence un tout autre crime. Elle avait dit qu'après sa chute « elle fut deux ou trois jours qu'elle ne voulait manger ; » nouvel argument

pour le juge. Il est vrai que le procès-verbal, qui le lui donne, le lui ôte lorsque aussitôt il ajoute : « Et même aussi pour ce saut fut grevée tant qu'elle ne pouvait ni boire ni manger. »

Ce n'était donc pas l'aveu qu'on voulait. On tenta d'en obtenir plus directement un autre. On lui demanda si en sautant de la tour, elle n'avait pas pensé se tuer. Mais elle répondit : Non ; qu'en sautant elle s'était recommandée à Dieu, et qu'elle n'avait eu qu'une pensée, celle d'échapper et de se soustraire aux Anglais, à qui on la voulait livrer. Elle répéta une autre fois encore qu'elle avait mal fait, ajoutant qu'elle s'en était confessée, comme sa voix lui en avait donné le conseil, et qu'elle en avait eu pardon de Notre-Seigneur.

« En avez-vous eu grande pénitence ?

— J'en portai une grande partie du mal que j'ai eu en tombant.

— Était-ce péché mortel ?

— Je m'en attends à Notre-Seigneur. »

L'information dressée sur cet incident avait même prétendu que, quand elle reprit la parole, ce fut pour renier Dieu et ses saints. On reprit cette accusation, faute de mieux ; mais Jeanne la repoussa comme la première fois. Et comme on lui demandait si elle s'en voulait rapporter à l'information faite ou à faire, elle répondit : « Je m'en rapporte à Dieu et non à autre, et à bonne confession ! »

Ainsi Jeanne s'accusait d'une faute, mais d'une

faute dont elle avait fait pénitence et qui prouvait en faveur de ses voix, car ses voix l'en avaient détournée : elles lui avaient commandé, comme l'eût pu faire l'évêque, de s'en confesser, et, ce qu'elles seules pouvaient faire, elles l'avaient secourue et gardée de la mort. Ses voix n'étaient donc pas ce qu'on voulait croire, et elle-même apparaissait d'autant plus sainte qu'on l'éprouvait davantage. Tous les fantômes de l'accusation se dissipaient à la lumière de cette âme pure : au lieu des œuvres diaboliques, de l'orgueil, de la vanité, de l'impudicité, de la violence, du blasphème, du désespoir et du mensonge, on n'avait trouvé en elle qu'humilité, honnêteté, douceur, simplicité, confiance en Dieu. Elle semblait ne pas soupçonner la malice de ses juges, tant elle mettait de franchise, quand elle s'en croyait libre, à leur répondre, sans se soucier si elle ne provoquait pas la malignité de ses accusateurs ou les ressentiments de ses ennemis. A propos de sa tentative d'évasion de Beaulieu, elle avait dit qu'elle ne fut jamais en aucun lieu prisonnière sans avoir la volonté de s'échapper. « Et il me semble, ajoutait-elle, qu'il ne plaisait pas à Dieu que je m'échappasse pour cette fois, et qu'il fallait que je visse le roi des Anglais, comme les voix me l'ont dit. » On lui demanda si elle avait congé de Dieu ou de ses voix de partir de prison toutes les fois qu'il lui plairait.

« Je l'ai demandé plusieurs fois, mais je ne l'ai pas encore.

— Partiriez-vous de présent si vous trouviez l'occasion de partir?

— Si je voyais la porte ouverte, je m'en irais, et ce me serait le congé de Notre-Seigneur. Mais sans congé, je ne m'en irais, à moins que ce ne fût pour faire une entreprise, afin de savoir si notre Sire en serait content. »

Et elle alléguait le proverbe : « Aide-toi, Dieu t'aidera, » ajoutant qu'elle le disait afin que, si elle s'en allait, on ne dit pas qu'elle s'en fût allée sans congé¹.

Sa prison ne lui était donc pas si odieuse, qu'elle n'aimât mieux y demeurer que de manquer à la volonté de Dieu ou de paraître fausser sa foi. C'est pourquoi, au risque de se la rendre plus dure encore, elle disait tout haut par quels liens elle s'y croyait uniquement retenue. Sa délivrance lui était chère pourtant, mais elle ne la séparait pas de la libération de la France et du salut de son âme : c'étaient les trois choses qu'elle demandait en même temps à ses saintes. Elle songeait aussi au salut de ses persécuteurs. Elle avait dit à l'évêque de Beauvais qu'il se mettait en grand danger en la mettant elle-même en cause. On voulut qu'elle s'expliquât sur ce point.

« J'ai dit à Mgr de Beauvais, reprit-elle : « Vous
« dites que vous êtes mon juge; je ne sais si vous
« l'êtes, mais avisez bien que vous ne jugiez mal, car
« vous vous mettriez en grand danger; et je vous en
« avertis afin que, si Notre-Seigneur vous en châtie,
« j'aie fait mon devoir de vous le dire. »

— Mais quel est ce péril ? » dit le juge.

Elle n'hésita point à s'ouvrir devant lui davantage, tant elle croyait la force des hommes impuissante contre la volonté de Dieu. Elle déclara que sainte Catherine lui avait dit qu'elle aurait secours, elle ne savait comment : si elle devait être délivrée de la prison, ou si, lorsqu'elle serait au jugement, il y surviendrait aucun trouble par le moyen duquel elle pût être délivrée. (Le greffier, prenant acte de ses paroles, écrit en marge de sa minute : « Au jugement, il pourra y avoir trouble par quoi elle soit délivrée. ») « Je pense, continua Jeanne, que ce sera l'une ou l'autre chose ; ce que mes voix me disent le plus, c'est que je serai délivrée par grande victoire, et elles ajoutent : « Prends tout en gré, ne te chaille de ton « martyre, tu t'en viendras enfin au royaume de paradis. » Pour cela, mes voix me l'ont dit simplement et absolument, sans faillir¹. »

Son martyre ! le paradis ! Ses juges n'étaient-ils que des persécuteurs devant lesquels elle confessait la foi ? Jeanne l'entendait plus humblement d'elle-même : son martyre, c'était la peine et l'adversité qu'elle souffrait en la prison. « Et je ne sais, ajoutait-elle, si je souffrirai plus, mais je m'en attends à Notre-Seigneur. » Le juge lui voulut faire un piège même de ses paroles : il lui demanda si, depuis que ses voix lui ont dit qu'elle ira à la fin au royaume de paradis, elle se croit assurée d'être sauvée et de ne pas être damnée en enfer. Elle répondit :

« Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit, c'est à savoir que je serai sauvée, aussi fermement que si j'y fusse déjà.

— Cette réponse est de grand poids, dit le juge.

— Mais aussi je la tiens pour un grand trésor.

— Croyez-vous donc, après cette révélation, que vous ne puissiez plus faire péché mortel ?

— Je n'en sais rien, mais je m'en attends du tout à Notre-Seigneur. »

Elle dit pourtant à quelle condition elle espérait être sauvée : c'est qu'elle tint le serment qu'elle avait fait de bien garder sa virginité de corps et d'âme.

« Pensez-vous, dit le juge cherchant toujours à ressaisir le prétexte qui lui échappait, pensez-vous qu'il soit besoin de vous confesser, puisque vous croyez à la parole de vos voix que vous serez sauvée ?

— On ne saurait trop nettoyer sa conscience¹. »

Toutes ces questions, toutes ces réponses n'avaient rien fourni de sérieux contre la Pucelle. Il y avait des matières qu'elle avait réservées, où elle avait déclaré elle-même qu'elle ne pourrait pas dire la vérité, parce que cette vérité était le secret d'un autre : le signe du roi. A cet égard, pressée de questions, elle avait fini par calquer ses réponses sur les demandes qu'on lui adressait, prenant au sens allégorique l'idée grossière que s'en faisaient les juges ; et quand on aurait pu l'accuser de s'être trop complaisamment arrêtée au développement de son allégorie, en se

jouant de la curiosité qu'elle ne voulait pas satisfaire, ce n'était pas un crime capital. Les juges, d'ailleurs, lorsqu'ils s'attaquaient à ses visions, songeaient moins à y trouver des fictions (le cas était véniel) que des réalités, des voix réelles révélant la source de leur inspiration par leurs impostures. Mais tous leurs efforts pour amener Jeanne à se faire leur complice en rejetant sur ses voix ses échecs ou ses fautes, n'avaient point abouti. Ni dans l'affaire de Paris ou de la Charité, ni dans l'affaire du saut de Beurevoir, elle n'avait rien dit qui n'allât contre leur but. Ses voix ne lui avaient rien commandé que de bon, rien révélé que de vrai; sa captivité même, elles la lui avaient prédite. Sur aucun point on n'avait donc pu les prendre en défaut; sur aucun point on ne l'avait pu incriminer elle-même. Une tentative d'évasion, un chevalier pillard abandonné à la vindicte de la justice, la haquenée de l'évêque de Senlis, un mauvais cheval acheté fort cher et renvoyé dès qu'on le réclama, ce n'était point là de quoi la faire réputer hérétique : elle ne l'était que dans son habit. Mais si le crime ici était patent, il était de telle sorte qu'on sentait le besoin, pour la condamner, d'en avoir un autre à mettre à sa charge. On commençait à en désespérer, lorsqu'on trouva dans la défiance même de Jeanne à l'égard de ses juges un piège d'où il ne semblait pas qu'elle pût sortir.

C'est le commissaire Jean de La Fontaine qui fit entrer le procès dans cette voie. Mais à la

perfidie et à l'habileté de la manœuvre, on sent qu'une autre main le dirige; et il parut en témoigner lui-même par les efforts qu'il fit un peu plus tard pour tirer Jeanne du péril où il l'avait amenée.

Le jeudi 15, dès le début de la séance (nouveau signe de préméditation), la question s'engage, mais paisiblement, sans éclat ni rien qui pût faire ombre à l'accusée. Le commissaire lui dit « avec des exhortations charitables, » et comme pour en finir amiablement, que s'il se trouve qu'elle ait fait quelque chose contre la foi, elle doit vouloir s'en rapporter à la détermination de notre sainte mère l'Église. Jeanne, justement défiante, demanda que ses réponses fussent vues et examinées par les clercs, et qu'on lui dît s'il y avait en elles quelque chose contre la foi chrétienne : « Et alors, dit-elle, je saurai bien dire par mon conseil ce qu'il en sera ; » ajoutant d'ailleurs que, s'il y avait rien contre la foi chrétienne, elle ne le voudrait soutenir, et serait bien courroucée d'aller à l'encontre. A ses juges elle opposait ses saintes. On lui expliqua la distinction de l'Église triomphante et de l'Église militante, et on la requit de se soumettre présentement à la détermination de l'Église pour « tout ce qu'elle a fait ou dit, soit bien ou mal. » Elle dit :

« Je ne vous en répondrai autre chose pour le présent¹. »

On n'insista pas, et l'interrogatoire passa comme de plain-pied aux détails ordinaires; mais on y revint un peu après, et on lui répéta la question :

« Voulez-vous vous soumettre et rapporter à la détermination de l'Église? »

Elle répondit dans le même sens :

« Toutes mes œuvres et mes faits sont en la main de Dieu, et je m'en attends à lui ; et je vous certifie que je ne voudrais rien faire ou dire contre la foi chrétienne, et si j'avais rien fait ou dit qui fût, au jugement des clercs, contre la foi chrétienne, je ne le voudrais soutenir, mais le bouterais hors. »

Ces protestations générales n'étaient pas ce que voulait le juge : il lui fallait une déclaration nette et précise, et il lui demanda encore si elle ne s'en voudrait point soumettre en l'ordonnance de l'Église. Elle dit :

« Je ne vous en répondrai maintenant autre chose ; mais samedi, envoyez-moi le clerc si vous ne voulez venir, et je lui répondrai sur ce point à l'aide de Dieu, et il sera mis en écrit¹. »

C'est ce qu'on entendait bien faire. Le samedi 17 mars, on lui posa donc plus catégoriquement encore la question :

« Voulait-elle s'en remettre à la détermination de l'Église de tous ses dits et faits, soit de bien, soit de mal. »

Si elle disait oui, elle abandonnait sa mission elle-même à l'arbitraire de ses juges ; si elle disait non, elle se rendait suspecte d'hérésie. Jeanne ne se laissa pas prendre au piège ; elle distingua entre les matières de foi et l'objet de sa mission :

« Quant à l'Église, dit-elle, je l'aime et la vou-

drais soutenir de tout mon pouvoir pour notre foi chrétienne; ce n'est pas moi qu'on doive empêcher d'aller à l'église et d'entendre la messe (le mot d'Église rappelait surtout à cette simple fille le lieu où elle faisait ses dévotions). Quant aux bonnes œuvres que j'ai faites et à ma venue, il faut que je m'en attende au Roi du ciel, qui m'a envoyée à Charles, fils de Charles, roi de France, qui sera roi de France. Et vous verrez, s'écria-t-elle, que les Français gagneront bientôt une grande besogne que Dieu leur enverra, tant qu'il branlera presque tout le royaume de France. Je le dis, afin que quand ce sera advenu, on ait mémoire que je l'ai dit.

— Quand cela sera-t-il ? dit le juge.

— Je m'en attends à Notre-Seigneur¹. »

Le juge la rappela à sa question :

« Vous en rapportez-vous à la détermination de l'Église ?

— Je m'en rapporte à Notre-Seigneur qui m'a envoyée, à Notre-Dame et à tous les benoîts saints et saintes du paradis. »

Elle ajouta qu'il lui semblait que c'était tout un de Notre-Seigneur et de l'Église, et qu'on n'en doit point faire de difficulté. « Pourquoi, dit-elle, interpellant ses juges, faites-vous difficulté que ce ne soit tout un ? »

On lui redit la distinction de l'Église triomphante et de l'Église militante : « Il y a l'Église triomphante, où est Dieu, les saints, les anges et les âmes sauvées ;

l'Église militante, c'est notre saint-père le Pape, vicaire de Dieu en terre, les cardinaux, les prélats de l'Église, le clergé et tous les bons chrétiens et catholiques, laquelle Église bien assemblée ne peut errer et est gouvernée du Saint-Esprit. Ne voulez-vous pas vous en rapporter à l'Église militante ?

— Je suis venue au roi de France de par Dieu, de par la Vierge Marie et tous les benoîts saints et saintes du paradis et l'Église victorieuse de là-haut, et de leur commandement; et à cette Église-là je soumetts tous mes bons faits et tout ce que j'ai fait ou à faire. Pour l'Église militante, je n'en répondrai maintenant autre chose¹. »

C'était assez pour les juges qu'elle ne répondît pas. Mais il était un autre point sur lequel on croyait pouvoir compter qu'elle ne répondrait pas davantage. On n'y arriva pas sur-le-champ. On passa aux questions ordinaires, l'habit d'homme, les fées, les visions, et on reprit de la même sorte la séance de l'après-midi, que l'évêque de Beauvais vint présider lui-même pour clore cette enquête. On lui demanda s'il lui avait été révélé qu'en perdant sa virginité elle perdrait son bonheur; si ses voix lui viendraient encore après qu'elle serait mariée? On lui demanda même si elle pensait que son roi fit bien de tuer ou faire tuer le duc de Bourgogne :

« Ce fut grand dommage pour le royaume de France, dit-elle, et quelque chose qu'il y eût entre eux, Dieu m'a envoyée au secours du roi de France. »

Alors on lui dit :

« Vous avez dit à Mgr de Beauvais que vous répondriez à lui ou à ses commissaires comme vous feriez devant notre saint père le Pape, et toutefois il y a plusieurs interrogatoires à quoi vous ne voulez répondre. Ne répondriez-vous pas devant le Pape plus pleinement que vous ne faites devant Mgr de Beauvais ?

— J'ai répondu tout le plus vrai que j'ai su, et s'il me venait à la mémoire quelque chose que je n'aie dite, je la dirais volontiers.

— Vous semble-t-il que vous soyez tenue de répondre pleinement au Pape, vicaire de Dieu, sur tout ce qu'on vous demanderait touchant la foi et le fait de votre conscience ?

— Menez-moi devant lui, et je répondrai tout ce que je devrai répondre. »

La question tournait donc contre le juge ; il n'avait introduit le nom du pape que pour le faire récuser, et il n'avait fait que donner à Jeanne l'occasion de le reconnaître et d'en appeler à lui¹.

Il était grand temps d'en finir. Après quelques questions encore sur le menu détail des superstitions où on l'eût voulu engager, sur ses anneaux, sur ceux qui vont en l'erre (*qui errant*) avec les fées, et sur son étendard, l'évêque la laissa enfin, assuré d'avoir dans ses procès-verbaux la matière de son accusation¹.

C'est uniquement des procès-verbaux que nous avons tiré l'exposition de cette enquête, et nous avons

pris leur texte comme faisant foi, sous certaines réserves préalablement indiquées ; mais il y a tout un supplément à cette enquête, supplément fourni par les greffiers, les assesseurs et autres témoins qui, après avoir figuré au jugement de condamnation, ont comparu pour la réhabilitation de la Pucelle ; et il serait bien étrange d'écarter les témoignages du second procès comme suspects de faveur, pour s'en tenir uniquement aux actes du premier, quand celui-ci porte si évidemment la trace de la prévention et de la haine. C'est d'ailleurs par le texte même de ce premier procès qu'on peut vérifier ce qui est dit au second des pièges tendus à Jeanne, des difficultés proposées à son ignorance, de la continuité accablante de l'épreuve, et de cette tactique habile qui entrecoupait les demandes et changeait de matière pour tâcher de la faire varier dans ses déclarations. Les juges entassaient questions sur questions ; à peine commençait-elle à répondre à l'un qu'un autre l'interrompait ; et plusieurs fois elle dut leur dire : « Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre. » Les assesseurs eux-mêmes sortaient harassés de ces séances. Jeanne avait bien le droit d'en être aussi fatiguée ; elle se plaignait qu'on la tourmentât de questions inutiles. Un jour même elle demanda que si on la devait mener à Paris, on lui donnât le double de ses interrogatoires, afin qu'elle pût le présenter à ses nouveaux juges, et se dispenser de leur répondre davantage ; et pourtant c'était là

son triomphe ! Tous les témoins en déposent, et la pâle copie où sa parole est reproduite suffit encore pour confirmer ce qu'ils en déclarent¹.

On peut donc les en croire quand ils disent que plus d'une fois les assesseurs eux-mêmes, que les gens les plus habiles, que de grands clercs auraient été fort embarrassés de répondre aux questions dont elle se tirait ; on peut les en croire quand ils vantent sa simplicité, son bon sens, sa présence d'esprit, sa mémoire, et cette prudence dans ses réponses, et cette hardiesse de langage qui témoignaient tout à la fois de la sûreté de son jugement et de la droiture de son cœur. Ils n'approuvent pas tout dans ce qu'elle dit, et c'est une marque de l'entière liberté de leur témoignage. Jean Lefebvre trouve qu'elle insistait trop sur ses révélations ; Isambard de La Pierre dit que quand elle parlait des affaires publiques et de la guerre, elle semblait animée du Saint-Esprit ; mais que quand elle parlait de sa personne, elle feignait beaucoup de choses. Mais l'impression générale était pour elle. Malgré la terreur qui régnait dans l'assemblée, des voix s'élevèrent pour protester contre l'esprit et les procédés de l'interrogatoire. Un jour, dit-on, J. de Châtillon osa dire, comme autrefois Jean Lefebvre dans la question de la grâce, qu'elle n'était pas tenue de répondre, et comme il se faisait un grand tumulte parmi les assistants, il ajouta : « Il faut bien que je décharge ma conscience. » Mais l'évêque lui ordonna de se taire et de laisser parler les juges.

D'autres fois, quand Jeanne trompait l'interrogateur par la précision de sa réponse, il y en eut qui s'écrièrent : « Vous dites bien, Jeanne. » Des gens que n'avaient pu convaincre les merveilles de sa mission, étaient vaincus par cette nouvelle épreuve et commençaient à la croire inspirée. Des Anglais même furent émus en l'entendant. Un jour un docteur (Jacques de Touraine), qui voulait sans doute flatter leurs passions en amenant Jeanne à se montrer devant eux toute couverte de leur sang, lui demanda si elle avait jamais été en un lieu où les Anglais aient été tués : « En nom Dieu, si ay (j'y ai été), dit-elle, comme vous parlez doucement ! pourquoi ne voulaient-ils pas se retirer de France et retourner dans leur pays ? »

Un des seigneurs anglais qui étaient là s'écria :

« C'est vraiment une bonne femme ; si elle était Anglaise ! ! ».

Ce qui rendait plus vive encore l'impression du débat, c'est que Jeanne, aux prises avec tant de docteurs, était seule à soutenir leur attaque. Pas une main dont elle pût s'appuyer, pas un seul de tous ces maîtres en droit civil ou en droit canon qui fût près d'elle pour mettre en garde sa simplicité contre le péril ou éclairer son ignorance. Au commencement elle avait, selon Massieu, demandé qu'on lui donnât un conseil ; mais on lui dit qu'elle n'en aurait pas, qu'elle eût à répondre comme elle voudrait. Après ce refus, elle ne pouvait guère espérer que personne

vint s'offrir à elle. Cependant l'humanité ne perd jamais entièrement ses droits, et quelquefois, quand les questions étaient trop difficiles, des assessseurs, par un mouvement naturel, prenaient la parole pour la guider; mais ils en étaient durement repris, soit par l'évêque, soit par Jean Beaupère, chargé, comme on l'a vu, d'interroger pour lui dans plusieurs des séances publiques. On les notait comme favorables; or il en pouvait résulter autre chose que la réprimande de l'évêque; car près de l'évêque il y avait au procès les Anglais. Parmi les assistants on comptait plusieurs dominicains, entre autres Isambard de La Pierre, l'un des acolytes du vice-inquisiteur Jean Lemaître, et qui ne paraît pas avoir vu de meilleur œil que lui toute la conduite de cette affaire. Quand il venait avec le vice-inquisiteur aux interrogatoires de la prison, il se plaçait volontiers à la table auprès de la Pucelle, et ne manquait pas l'occasion de l'avertir en la poussant, ou par quelque autre signe. On le remarqua, et un jour, comme il revenait au château l'après-midi, pour admonester Jeanne avec Jean de La Fontaine, commissaire de l'évêque, il rencontra Warwick, qui l'accueillit l'insulte et la menace à la bouche: « Pourquoi, lui disait-il, dans sa fureur, pourquoi souches-tu (soutiens-tu?) le matin cette méchante en lui faisant tant de signes? Par la morbieu, vilain, si je m'aperçois plus que tu mettes peine de la délivrer et avertir de son profit, je te ferai jeter en Seine. »

On aurait même voulu lui ravir dans cet isolement la consolation et la force qu'elle cherchait dans sa foi. Pendant les interrogatoires publics, quand Jeanne, conduite de sa prison à la salle des séances, passait devant la chapelle du château, elle demandait à l'huissier Massieu si le corps de Jésus-Christ était là, et le requérait qu'il lui permît de s'arrêter à la porte pour y faire sa prière. Le promoteur l'ayant su, gourmanda violemment l'huissier : « Truant, lui disait-il, qui te fait si hardi de laisser approcher cette p..... excommuniée de l'église, sans licence ? Je te ferai mettre en telle tour que tu ne verras lune ni soleil d'ici à un mois, si tu le fais plus. » Et comme l'huissier ne tenait pas trop rigoureusement compte de la menace, le promoteur, guettant sa victime au passage, vint plusieurs fois s'interposer entre elle et la porte de la chapelle, pour empêcher qu'elle n'y priât¹.

Jeanne était donc seule et sans conseil de la part des hommes ; je me trompe : elle eut des conseillers, mais pour la trahir et pour la perdre. Le bruit public en signala plusieurs qui se chargèrent de cette mission infâme : le greffier Boisguillaume nomme entre autres ce même promoteur, qu'on trouve au premier rang dans tous les actes de violence ou de perfidie à l'égard de Jeanne. Mais on s'accorde surtout à donner le principal rôle dans cette machination à un chanoine de Rouen, nommé Nicolas Loyseleur. Avant même que le procès commençât, Loyseleur avait été mis à l'œuvre

auprès de Jeanne. Il feignit d'être de sa province et de son parti, homme de métier, prisonnier comme elle; et trouvant moyen de lui plaire par les nouvelles qu'il lui donnait du pays, il cherchait à tirer d'elle à son tour, dans les entretiens qu'on savait leur ménager seul à seul, des confidences qui pussent donner prise à l'accusation. L'évêque et Warwick, auteurs de la ruse, voulaient même donner à ces infamies un caractère authentique : ils s'étaient placés dans une chambre voisine d'où l'on pouvait, par une ouverture faite exprès, entendre tout ce qui se dirait dans la prison, et ils y avaient amené les greffiers pour recueillir cette conversation prétendue secrète. Mais les greffiers refusèrent leur office, disant qu'il n'était pas honnête de commencer de la sorte le procès. Le juge n'y perdit rien. Loyseleur, abusant de la confiance de Jeanne, se chargeait de porter lui-même à l'évêque les paroles qu'il avait recueillies, et c'est par là, selon toute apparence, que l'information commença. Mais il n'eut pas seulement mission de surprendre ses secrets ; il était chargé de lui donner des conseils, d'égarer sa simplicité, de l'entraîner et de l'affermir dans la voie où l'on comptait la perdre. Pour donner plus d'expansion aux confidences de Jeanne, plus d'autorité à ses propres conseils, il avait repris l'habit de prêtre, et venait à elle en qualité non-seulement de compatriote et de compagnon d'infortune, mais de confesseur¹.

Cette perfidie ne fut pas sans résultat. Loyseleur ne

tira de Jeanne aucune confidence qui la pût compromettre, mais il lui donna des conseils qui préparèrent l'œuvre de l'accusation. Dans cette question si complexe de la soumission à l'Église, il ne put pas faire que Jeanne ne démêlât, avec son bon sens ordinaire, la vérité, et ne distinguât clairement ce qu'elle devait à l'Église universelle et au pape comme une simple fidèle, et ce qu'elle avait le droit de refuser à l'évêque de Beauvais comme à son ennemi ; mais il contribua peut-être à donner des apparences suspectes à ses justes défiances, à ajouter des réserves équivoques à ses actes de soumission ; il fit que la chose parût suffisamment embrouillée pour que le juge, même après l'épreuve si triomphante pour Jeanne de ses interrogatoires, soit publics, soit privés, pût encore se dire avec une joie homicide ce qu'il disait au commencement à son greffier Manchon : « Nous allons faire un beau procès ! »



LIVRE SEPTIÈME.

ROUEN. — LE JUGEMENT.

Pendant le cours de l'instruction, un clerc de Normandie, de grand renom, maître Jean Lohier, étant venu à Rouen, l'évêque de Beauvais désira avoir son avis sur le procès commencé. On lui communiqua les pièces, on lui donna deux ou trois jours pour répondre : mais la réponse trompa l'attente du juge. Lohier déclara que le procès ne valait rien parce qu'il n'était point en forme de procès ordinaire, qu'il était « traité en lieu clos et fermé, où les assistants n'étoient pas en pleine et pure liberté de dire leur pleine et pure volonté ; » parce que l'on y touchait à l'honneur du roi de France sans l'appeler lui-même, ni personne qui le représentât ; enfin, parce que les articles n'avaient point été communiqués, et qu'on n'avait donné à l'accusée, une simple jeune fille,

aucun conseil pour répondre, en si grande matière, à tant de maîtres et de docteurs. Pour toutes ces causes, le procès lui semblait nul. L'évêque de Beauvais fut, comme on l'imagine, furieux du résultat de sa consultation. Il vint trouver les maîtres et docteurs plus dociles : Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicole Midi, Pierre Maurice, Thomas de Courcelles, Loyseleur, et leur dit : « Voilà Lohier qui nous veut bailler belles interlocutoires en notre procès ! Il veut tout calomnier, et dit qu'il ne vaut rien. Qui le voudroit croire, il faudroit tout recommencer, et tout ce que nous avons fait ne vaudroit rien. » Et passant en revue ses objections : « On voit bien de quel pied il cloche, ajouta-t-il ; par saint Jean ! nous n'en ferons rien, ains (mais) continuerons notre procès comme il est commencé. » Le lendemain, le greffier Manchon, qui rapporte l'incident, ayant rencontré Lohier dans l'église Notre-Dame, lui demanda à lui-même ce qu'il pensait de l'affaire. « Vous voyez, dit le docteur normand, la manière comment ils procèdent. Ils la prendront, s'ils peuvent, par ses paroles, c'est à savoir dans les assertions où elle dit : *Je sais de certain* ce qui touche les apparitions ; mais si elle disoit : *Il me semble*, pour ces paroles : *Je sais de certain*, il m'est avis qu'il n'est homme qui la pût condamner. Il semble qu'ils procèdent plus par haine que par autrement ; et pour cette cause je ne me tiendrai plus ici, car je n'y veux plus être. » Il quitta Rouen et il fit bien : on le voulait jeter à la rivière'.

L'évêque poursuit donc son œuvre. Dès le lendemain du jour où l'interrogatoire avait fini, le dimanche 18 mars, il réunit dans sa maison le vice-inquisiteur et dix ou douze des assesseurs que l'on a vus, et soumit à leur examen quelques propositions extraites des réponses de Jeanne. Ils délibérèrent et en dirent leur avis. Mais avant d'aller plus loin, l'évêque voulut qu'ils consultassent les traités écrits sur la matière, et les ajourna au jeudi suivant, intervalle qu'il comptait employer à tirer des interrogatoires de Jeanne certains articles dont on donnerait lecture au tribunal. Les docteurs ne trouvèrent dans la jurisprudence rien qui ne confirmât la marche proposée par l'évêque. Le jeudi donc (22) il fut arrêté que les extraits des réponses de Jeanne seraient réduits en articles par forme d'assertions ou de propositions, et communiqués aux docteurs pour servir de base à leurs délibérations, ou, le cas échéant, à des informations nouvelles¹.

Avant d'y procéder, on voulut avoir l'aveu de Jeanne au procès-verbal de ses interrogatoires. Jean de La Fontaine, commissaire de l'évêque, le vice-inquisiteur et quelques autres vinrent donc lui donner lecture de la minute française. Comme le greffier s'apprêtait à la lire, le promoteur Jean d'Estivet s'engagea à en prouver la vérité pour le cas où Jeanne songerait à en récuser quelque chose. Jeanne promit de ne rien ajouter à ses réponses qui ne fût vrai. Elle interrompit le lecteur à propos de son nom, pour

dire qu'on la nommait d'Arc, ou encore Rommée, parce que dans son pays les filles portaient le nom de leur mère. Elle l'invita à poursuivre la lecture, tenant pour vrai ce qu'elle ne contredirait pas, et n'ajouta qu'une chose touchant son habit : « Donnez-moi une robe de femme pour aller à la maison de ma mère, et je la prendrai ; » déclarant d'ailleurs qu'elle ne la prendrait que pour sortir de prison ; et que, lorsqu'elle serait hors de prison, elle demanderait conseil sur ce qu'elle devrait faire ¹.

Cet habit, le seul crime qu'on eût trouvé en elle, et l'on a vu par quelle impudeur, devait fournir à l'hypocrisie de ses juges l'occasion d'une belle scène le lendemain. C'était le dimanche des Rameaux. L'évêque, accompagné de plusieurs des docteurs de Paris, Jean Beaupère, N. Midi, Pierre Maurice et Thomas de Courcelles, vint trouver Jeanne dans sa prison, et lui rappelant que souvent, et notamment la veille, elle l'avait prié, à cause de la solennité du jour, de lui permettre d'entendre la messe, il lui demanda si elle voulait bien pour cela quitter son habit d'homme et reprendre les vêtements de femme, comme elle faisait dans son pays, et comme faisaient les femmes de son pays. — Était-elle donc dans son pays, parmi les femmes de son pays ? Si cela eût été sérieux, elle y avait déjà répondu, et l'on savait ses conditions. — Elle répondit cette fois en demandant, avec la permission d'entendre la messe en habit d'homme, celle de communier à Pâques.

« Répondez à ma question, dit l'évêque : quitterez-vous l'habit d'homme, si je vous l'accorde ?

— Je ne suis point avisée, je ne puis prendre l'autre habit.

— Voulez-vous avoir conseil de vos saintes ?

— On pourrait bien me permettre d'entendre la messe en cet état, comme je le désire vivement ; quant à l'habit, je ne puis le changer, cela n'est pas en moi. »

Les docteurs insistèrent, mais elle dit qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire ; que si elle le pouvait, ce serait bientôt fait. On l'invita encore à consulter ses voix, afin de savoir si elle pouvait reprendre l'habit de femme pour communier à Pâques. Mais Jeanne répondit que pour ce qui était d'elle, elle n'irait pas communier en échangeant son habit contre un habit de femme ; elle pria qu'on lui permît d'entendre la messe en habit d'homme, disant que cela ne chargeait pas son âme, et que de porter cet habit n'était pas contre l'Église. Le promoteur se fit donner acte de ces déclarations ¹.

Tout ce qui s'était fait jusqu'à présent, les enquêtes, les interrogatoires, n'étaient que l'instruction du procès : le procès même était maintenant en état. L'évêque, réunissant chez lui ses conseillers ordinaires, leur donna lecture des propositions que le promoteur devait soutenir. On approuva les articles ; on les reçut comme base de l'accusation ; on chargea le promoteur de les défendre, soit par lui-même, soit par

quelque « solennel » avocat, et il fut décidé que si Jeanne refusait d'y répondre, elle en serait réputée convaincue¹.

On remit au lendemain pour l'interroger et l'entendre sur ces propositions.

Le lendemain en effet, une nombreuse assemblée de docteurs se tint sous la présidence de l'évêque, dans la chambre voisine de la grande salle du château de Rouen. Jeanne comparut, et le promoteur présenta son réquisitoire. Il dit qu'à la suite des enquêtes et des interrogatoires faits par les juges eux-mêmes, Jeanne était là pour répondre, et lui pour établir au besoin la vérité des accusations dont il remettait la liste au tribunal. Il demandait que Jeanne fût invitée à jurer d'y répondre catégoriquement; il voulait que dans le cas où elle refuserait de le faire ou réclamerait un trop long délai, elle fût censée contumace et déclarée excommuniée, et il finissait en priant les juges de fixer un terme au delà duquel tout article auquel elle n'aurait pas répondu serait tenu pour avoué².

L'acte d'accusation étant déposé, les docteurs délibérèrent. Ils furent généralement d'avis que l'on commençât par lire à Jeanne les articles; qu'elle fût contrainte de jurer de dire la vérité en ce qui touche le procès; et qu'avant de la déclarer excommuniée on lui donnât quelque délai. Le promoteur alors jura qu'il n'agissait ni par faveur, ni par ressentiment, ni par crainte, ni par haine, mais par zèle pour la foi. Puis

l'évêque, s'adressant à Jeanne, lui représenta que les juges devant lesquels elle comparait étaient des gens d'Église et des docteurs habiles dans le droit divin et humain, qui voulaient procéder envers elle en toute piété et mansuétude, ne cherchant point à la châtier dans son corps, mais bien plutôt à l'instruire et à la ramener dans la voie de la vérité et du salut. Et comme elle n'était pas assez instruite, soit dans les lettres, soit en ces matières difficiles, pour se consulter sur ce qu'elle devrait faire ou répondre, il l'invitait à se choisir pour conseil un ou plusieurs des assistants, ou, si elle ne savait choisir, d'en recevoir de sa main (c'était sans grand péril donner satisfaction à l'un des griefs de Lohier); après quoi il requit d'elle le serment de dire la vérité sur toutes les choses qui toucheraient son fait¹.

Jeanne répondit :

« Premièrement; de ce que vous m'admonestez touchant mon bien et notre foi, je vous remercie et toute la compagnie aussi. Quant au conseil que vous m'offrez, aussi je vous remercie; mais je n'ai point intention de me départir du conseil de Notre-Seigneur. Quant au serment que vous voulez que je fasse, je suis prête de jurer dire vérité de tout ce qui touchera votre procès. » Et elle prêta serment sur les Évangiles².

Thomas de Courcelles commença alors la lecture des articles contenus dans l'acte d'accusation, lecture qui tint les deux séances du mardi et du mercredi.

Le préambule de l'acte d'accusation montrait déjà

ce que valait ce serment du promoteur de n'agir ni par ressentiment ni par haine. Jeanne était pour lui une fille décriée et mal famée, et il priait les juges de la déclarer « sorcière, devineresse, fausse prophétesse, invocatrice et conjuratrice de mauvais esprits, superstitieuse, pratiquant les arts magiques; pensant mal de la foi catholique; schismatique, doutant et s'écartant du dogme *Unam sanctam* et de plusieurs autres articles de foi; sacrilège, idolâtre, apostate, mal disant et mal faisant; blasphématrice envers Dieu et les saints, scandaleuse, séditionneuse, troublant et empêchant la paix, excitant à la guerre, cruellement altérée de sang humain et poussant à l'effusion du sang; ayant abjuré sans pudeur la décence de son sexe, et prenant sans vergogne l'habit indécent et l'extérieur des hommes d'armes; pour ces choses et plusieurs autres, abominable à Dieu et aux hommes, violatrice des lois divine, naturelle et ecclésiastique; séductrice des princes et des peuples; permettant et consentant, au mépris de Dieu, qu'on la vénère et qu'on l'adore, donnant ses mains et ses vêtements à baiser; usurpatrice de l'honneur et du culte dus à Dieu; hérétique, ou du moins véhémentement suspecte d'hérésie¹. »

Le promoteur en venait alors aux articles. C'est l'histoire de Jeanne travestie par la passion du juge; une histoire faite le plus souvent à l'encontre des déclarations de l'accusée, sur des fondements qu'on ne produit pas et qui n'ont jamais existé.

Après avoir proclamé le droit et le devoir qu'ont l'ordinaire (l'évêque) et l'inquisiteur, de poursuivre et d'extirper les hérésies, comme de châtier ceux qui les répandent (art. 1^{er}), l'accusateur posait en fait que Jeanne, dès sa première jeunesse, avait pratiqué des superstitions et des sortilèges, fait métier de devinresse, invoqué les esprits malins et fait pacte avec eux (art. 2); qu'elle était tombée dans l'hérésie, et avait soutenu des propositions qui blessaient les bonnes mœurs et les chastes oreilles, etc. (art. 3). Puis, entrant dans le détail, et commençant par son enfance, il déclarait qu'elle n'avait pas été instruite dans les éléments de la foi, mais formée par quelques vieilles femmes à la pratique des divinations (art. 4). Elle a hanté les lieux que l'on disait visités par des fées, elle s'est mêlée à des danses remplies de sortilèges (art. 5); elle a suspendu à l'arbre des *Dames* des guirlandes que l'on ne retrouvait plus le lendemain (art. 6); elle porte dans son sein de la mandragore, espérant par là arriver à la fortune (art. 7). Vers sa vingtième année (Jeanne à cette heure même n'avait pas vingt ans), elle est allée de sa propre volonté et sans permission de ses parents à Neufchâteau en Lorraine, où elle s'est mise au service d'une hôtelière nommée La Rousse, chez qui demeuraient de jeunes femmes débauchées, et le plus souvent des gens de guerre. C'est là que menant les brebis aux champs ou les chevaux à l'abreuvoir, elle a appris à monter à cheval et s'est formée au métier des armes (art. 8).

Pendant qu'elle était au service de cette hôtelière, elle a cité devant l'official de Toul un jeune homme pour cause de mariage; mais celui-ci, ayant su parmi quelles femmes elle vivait, refusa de l'épouser (art. 9)¹.

Après cette audacieuse imposture, l'accusateur exposait comment, au sortir de cette maison, Jeanne, qui prétendait avoir depuis cinq ans des apparitions, était venue, malgré ses parents, trouver Robert de Baudricourt, capitaine de Vanconleurs, afin qu'il la mît en mesure d'aller délivrer Orléans, faire couronner le roi et chasser ses ennemis. Repoussée deux fois, elle avait fini par se faire recevoir (art. 10); et admise alors dans son intimité, elle avait annoncé un jour qu'après avoir accompli sa mission, elle aurait trois fils, dont le premier serait pape, le second empereur et le troisième roi. Sur quoi le capitaine lui dit : « Je voudrais bien t'en faire un, puisque ce seront de si grands personnages : j'en vaudrais beaucoup mieux ; » et Jeanne : « Gentil Robert, nenni, nenni, il n'est pas temps; le Saint-Esprit ouvrera. » C'est Robert, ajoute l'accusateur, qui l'a dit et publié en présence de prélats, de seigneurs et de notables personnes (art. 11). Jeanne ensuite avait demandé au capitaine des habits d'homme et des armes, ce à quoi le capitaine, si pudibond, comme on l'a vu, n'avait consenti qu'avec une grande horreur; et elle partit pour la guerre (art. 12)².

L'habit d'homme était un des grands crimes de

Jeanne. On lui reprochait non-seulement de l'avoir pris, mais d'avoir dit qu'elle l'avait pris par commandement de Dieu, opposant ainsi Dieu à ses Écritures qui le défendent. On lui reprochait non-seulement ce vêtement, mais le luxe et la recherche de son costume : étoffes précieuses, drap d'or, vêtements flottants fendus sur les deux côtés, cheveux taillés en rond à la mode des hommes. Aussi était-ce trop peu que d'attester ici la pudeur des femmes : tout homme honnête, au dire de l'accusateur, aurait rougi de ces parures qui ne convenaient qu'aux gens dissolus. Rapporter tout cela au commandement de Dieu, des saints anges et des saintes vierges, c'était blasphémer Dieu et les saints, renverser la loi divine, violer le droit canonique, scandaliser le sexe féminin et insulter à sa pudeur, pervertir toute la décence des formes extérieures, donner l'exemple de toute dissolution au genre humain et y induire les hommes (art. 13). Et Jeanne persévère dans cette impiété (art. 14) ; elle a repoussé toutes les instances qu'en lui a faites pour quitter cet habit, soit à Beaurevoir soit à Arras (art. 15). Elle a repoussé les instances de ses juges, préférant se passer de la messe que de s'en dépeupler (art. 16)¹.

L'incident de l'habit a entraîné l'accusateur. Il reprend Jeanne au moment où elle vient trouver le roi pour lui exposer sa mission. Elle lui promet trois choses : faire lever le siège d'Orléans, faire couronner le dauphin à Reims, et le venger de ses ennemis

en les tuant tous, ou en les chassant du royaume, tant Anglais que Bourguignons (art. 17). Jeanne, tant qu'elle fut avec ledit Charles, le dissuadait de toutes ses forces de se prêter à aucun accommodement avec ses adversaires, poussant au meurtre et à l'effusion du sang humain, affirmant que la paix ne pouvait s'acquérir qu'au bout de la lance et de l'épée, que Dieu l'avait ordonné ainsi, parce que les adversaires du roi ne quitteraient point autrement ce qu'ils occupaient dans le royaume, et que les vaincre de la sorte était un des grands biens qui pût arriver à toute la chrétienté (art. 18)¹.

Cette mission, elle l'avait pourtant accomplie, au moins en partie, et on n'en pouvait nier les merveilles. Le promoteur en prend sujet de l'accuser de magie, et les contradictions ne lui coûtent pas. Jeanne, consultant les démons et usant de divination, a envoyé chercher dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois une épée qu'elle y avait malicieusement et frauduleusement cachée (qu'avait-elle besoin de divination alors?) afin de séduire les princes et les grands, le clergé et le peuple, et de les amener à croire à ses paroles (art. 19). Elle a mis un sort dans son anneau, dans son étendard et dans certaines pièces de toiles ou panonceaux qu'elle portait ou faisait porter communément par les siens; elle a dit qu'avec ces panonceaux ils ne pouvaient dans les assauts souffrir aucun mal; elle l'a déclaré publiquement à Compiègne, la veille du jour de sa sortie (elle en sortit le

jour même qu'elle y était entrée); sortie où beaucoup des siens furent blessés, tués ou pris, et elle-même faite prisonnière (art. 20)¹.

Pour éviter l'effusion du sang, Jeanne, avant d'attaquer les Anglais, leur avait écrit, les sommant de s'en aller : nouveau crime : « Elle a osé écrire des lettres portant les noms de Jésus et de Marie, avec le signe de la croix; et elle les a envoyées de sa part au roi d'Angleterre, au sire de Bedford, régent de France, et aux seigneurs et capitaines qui assiégeaient Orléans; lettres remplies de choses mauvaises et dommageables à la foi catholique. » Et après cette inculpation, on ose en donner la teneur (art. 21 et 22)! On en tire même trois nouveaux griefs : 1° qu'elle est trompée par les malins esprits, et qu'elle invente des fables pour séduire le peuple (art. 23); 2° qu'elle a abusé des noms de Jésus et de Marie et du signe de la croix, pour avertir les siens de faire tout le contraire de ce qu'elle mandait sous ce signe (art. 24); 3° qu'elle s'est dite envoyée de Dieu pour des choses qui tendent à l'effusion du sang humain, ce qui répugne à toute sainteté, et est abominable à toute âme pieuse (art. 25). — De la lettre aux Anglais, le promoteur passe à la lettre au comte d'Armagnac, et il trouve moyen d'accuser Jeanne tout à la fois d'avoir douté du vrai pape, et de s'être engagée à faire savoir, dans un délai déterminé, auquel il faudrait croire (art. 26-30)².

Dans la seconde partie de son réquisitoire, le promo-

teur s'attaque aux révélations de la Pucelle. Elle s'est vantée et se vante encore tous les jours d'avoir des révélations et des visions; malgré les admonitions charitables ou les réquisitions juridiques sous la foi du serment, elle refuse de les faire connaître; elle déclare que plutôt que de les révéler, elle se laissera couper la tête ou arracher les membres; qu'on ne tirera point de sa bouche le signe que Dieu lui a révélé, et par lequel on a connu qu'elle vient de Dieu (art. 31)'. .

L'accusation mettait à découvert la pensée dominante que nous avons signalée dans le dédale des interrogatoires. Le promoteur tenait moins à nier les révélations de Jeanne qu'à prouver leur origine diabolique; il en cherchait la preuve dans la dureté et dans l'orgueil qu'elle y montre, dans les mensonges et les contradictions qu'on y trouve (art. 32). Il prétendait la prendre en flagrant délit de témérité dans ses déclarations, de contradiction dans ses actes. Elle se vante de connaître l'avenir, prérogative de la divinité (art. 33); elle prétend connaître la voix des anges et des saints (art. 34), et savoir quels hommes Dieu hait ou aime (art. 35). Elle parle de voix qui la dirigent (art. 36); et elle avoue qu'elle leur a désobéi, comme à Saint-Denis et à Beurevoir (art. 37); quoique depuis sa jeunesse elle ait commis mille choses honteuses, scandaleuses, indignes de son sexe, elle dit qu'elle n'a rien fait que de par Dieu (art. 38). Quoique le sage tombe sept fois en un jour,

elle dit qu'elle n'a jamais fait œuvre de péché mortel : et cependant elle a de fait accompli tout ce que font les gens de guerre, et pis encore (art. 39). Et on se charge de lui faire sa confession. Elle a communiqué en habit d'homme (art. 40); elle s'est jetée du haut d'une tour, pour aller secourir les habitants de Compiègne, préférant la libération de leurs corps au salut de son âme, et disant qu'elle se tuerait plutôt que de se laisser livrer aux Anglais (art. 41). Elle a dit qu'elle a vu des saints en leurs corps, qu'ils parlent français et non anglais, supposant, à leur honte, qu'ils détestent une nation aussi bonne catholique que l'Angleterre (art. 42, 43). Elle ne se borne point à dire qu'elle n'a point péché, elle se vante que sainte Catherine et sainte Marguerite lui ont promis de la conduire en paradis, et s'en croit sûre, pourvu qu'elle garde sa virginité (art. 44). Elle prétend connaître qui sont les saints et les élus (art. 45); et pourtant elle blasphème : elle a blasphémé en apprenant le danger de Compiègne (art. 46); elle a blasphémé après le saut de Beurevoir, et bien des fois depuis qu'elle est en prison (art. 47)¹.

Mais d'autres traits encore la chargent plus spécialement des crimes d'hérésie, d'idolâtrie et de sortilège. Elle croit que les esprits qui lui apparaissent sont des anges et des saints, aussi fermement qu'elle croit aux articles de la foi, quand cependant elle n'allègue aucun signe qui ait suffi à motiver sa croyance, et qu'elle n'a consulté sur ce point, ni

évêque, ni curé, ni personne du clergé : ce qui est mal penser de la foi et rendre suspectes les révélations ainsi cachées aux hommes d'Église (art. 48). Sans autre motif de croire, elle a vénéré ces esprits, baisant la terre par où elle dit qu'ils ont passé, s'agenouillant devant eux, les embrassant et leur faisant d'autres révérences, ce qui, vu les raisons qui rendent ces apparitions suspectes, semble tenir de l'idolâtrie et d'un pacte fait avec les démons (art. 49). Elle les invoque tous les jours et les consulte : invocation des démons (notons que les juges l'y avaient invitée plusieurs fois) (art. 50). Et on rappelle ce qu'on l'a amenée à dire sur le signe du roi (art. 51). Elle a peut-être fasciné le roi ; du moins a-t-elle séduit le peuple, à tel point que plusieurs l'ont adorée en sa présence, et l'adorent encore en son absence par des hommages sacrilèges (art. 52). Elle s'est faite orgueilleusement chef de guerre (art. 53). Elle a vécu parmi les hommes de guerre, refusant les soins des femmes, et employant des hommes de préférence, même dans son service privé (art. 54). Elle a usé de ses révélations pour en tirer, comme les faux prophètes, un profit temporel, se faire un grand état, procurer des biens à ses frères et à ses parents (art. 55). Elle s'est vantée d'avoir des conseillers qu'elle appelait les conseillers de la fontaine (art. 56) : ce qui ne l'a pas empêchée d'échouer à Paris, à la Charité, à Pont-L'Évêque, à Compiègne (art. 57). Et l'accusateur allègue encore comme preuve de son orgueil, l'image de Dieu peinte sur son

étendard avec les noms de Jésus et de Marie ; son étendard porté au sacre ; ses armoiries presque royales et ses armes déposées en offrande, après sa blessure devant Paris, dans l'église de Saint-Denis¹ (Art. 58-59).

A tous ces crimes, s'ajoutent ceux qu'elle a commis même en justice. Elle a refusé de jurer de dire la vérité, se rendant par là suspecte d'avoir dit ou fait en matière de foi ou de révélation des choses qu'elle n'ose faire connaître aux juges (Art. 60). Elle a refusé de se soumettre à l'Église militante, disant que pour ses dits et ses faits elle ne veut se soumettre qu'à l'Église triomphante (Art. 61). Elle s'efforce d'attirer le peuple à croire en ses paroles, usurpant l'autorité de Dieu et des anges, et s'élevant au-dessus de toute puissance ecclésiastique pour induire les hommes en erreur (Art. 62). Elle n'a pas craint de mentir en justice, violant son propre serment ; de se contredire mille fois sur ses révélations ; de jeter l'insulte à de nobles seigneurs, à tout un peuple (le peuple anglais) ! de préférer des paroles de dérision et de moquerie qui répugnent à la sainteté, et témoignent qu'elle est gouvernée dans ses actions par l'esprit du mal, et non par le conseil de Dieu, selon la parole de Jésus-Christ : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » (Art. 63.) Elle s'est vantée d'avoir obtenu le pardon du péché qu'elle a commis en se jetant, par désespoir, de la tour de Beaurevoir, quand l'Écriture dit que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, ni par conséquent, s'il est lavé de son péché (Art. 64). Elle dit

souvent qu'elle demande à Dieu de lui envoyer une révélation expresse sur ce qu'elle doit faire, comme, par exemple, si elle doit dire en justice la vérité sur quelques-uns de ses faits : ce qui est tenter Dieu et lui demander ce qui ne doit pas être demandé (art. 65) ¹.

Le promoteur, récapitulant l'accusation et terminant comme il avait commencé, affirmait que dans ce qui avait été dit, il y avait des choses contraires au droit de l'Église et de l'État : des sortilèges, des divinations, des superstitions; des choses qui sentent l'hérésie, séditionnelles, propres à troubler ou à empêcher la paix, à faire répandre le sang humain; des malédictions et des blasphèmes contre Dieu et les saints; des paroles qui blessent les oreilles pieuses. « En toutes ces choses, ajoutait-il, l'accusée, dans son audace téméraire et à l'instigation du diable, a offensé Dieu et sa sainte Église; elle a péché contre l'Église, elle a été scandaleuse et notoirement diffamée » (Art. 66); et il établissait pour tous ces crimes l'aggravation de la récidive (Art. 67). C'est par le bruit public que le juge en avait été saisi (Art. 68); et loin de s'être amendée, l'accusée persévère dans ses erreurs, malgré toutes les admonitions et les sommations (Art. 69). — Le promoteur couronnait son ouvrage en affirmant que toutes les choses susdites étaient vraies, notoires, manifestes, accréditées par la voix publique, et que Jeanne elle-même les avait plusieurs fois et suffisamment reconnues pour vraies, en présence d'hommes probes et dignes de foi, tant en jugement qu'au dehors (Art. 70) ².

Jeanne dut subir pendant deux jours la lecture de ce violent réquisitoire. Elle savait qu'elle avait des ennemis dans ses juges, et la suite de ses interrogatoires lui avait suffisamment révélé leur esprit. Mais ces questions, si perfides qu'elles fussent, avaient au moins pour prétexte de chercher la vérité ; elle y avait répondu, et aucun démenti n'avait été donné à sa parole. Quel ne dut pas être son étonnement, quand elle vit ce qu'elle devait croire acquis au débat, remplacé par ce tissu d'imputations calomnieuses et d'impostures, et ses réponses transformées en nouveaux griefs par l'habileté de l'interprétation ! Elle soutint cette nouvelle épreuve avec son calme et sa fermeté accoutumés. Le plus souvent elle se tait, elle renvoie à ce qu'elle a dit, déclarant que pour la conclusion, elle s'en attend à Notre-Seigneur ; et les extraits de ses interrogatoires, ajoutés après chacun des articles dans le procès-verbal, en sont plus d'une fois le démenti le plus complet. Mais quelquefois pourtant elle reprend la parole, et sa réplique sillonne d'un trait de lumière les ténèbres amassées par l'accusation.

Ainsi, dès l'article premier, quand le promoteur proclame le droit de l'évêque et de l'inquisiteur sur les hérétiques, elle proteste contre l'application que le préambule en faisait assez clairement à sa personne, et elle établit nettement comment elle accordait ces deux faits qu'on prétendait opposer l'un à l'autre : sa foi en l'Église et sa foi en ses révélations.

« Je crois bien, dit-elle, que notre saint père le

pape de Rome et les évêques et autres gens d'Église sont pour garder la foi chrétienne et punir ceux qui défont ; mais quant à moi, en ce qui touche mes faits, je ne me soumettrai qu'à l'Église du ciel, c'est à savoir à Dieu, à la vierge Marie et aux saints et saintes du paradis ; et je crois fermement que je n'ai point défailli en notre foi chrétienne, et je n'y voudrais défailir ¹. » (Art. 1^{er}.)

Elle repoussa de même l'accusation d'idolâtrie rattachée aux hommages qu'on lui rendait :

« Si aucuns, dit-elle, ont baisé mes mains ou mes vêtements, ce n'est point par moi ni de ma volonté, mais je m'en suis gardée selon mon pouvoir. » (Art. 2.)

On avait rapporté ses prétendues erreurs à l'ignorance et aux superstitions où elle avait été nourrie, et on en trouvait une nouvelle preuve dans cet aveu, qu'elle ne savait pas si les fées étaient de mauvais esprits :

« Les fées, répondit-elle, je ne sais ce que c'est, mais j'ai pris ma créance et j'ai été enseignée bien et dûment comme un bon enfant doit faire. »

Et comme on la requérait alors de dire son *Credo*, elle répondit :

« Demandez au confesseur à qui je l'ai dit. » (Art. 4.)

Elle n'ajouta rien à ces premières déclarations, si impudemment travesties dans l'exposé que l'accusateur faisait des temps de son enfance ; et quand il produisit pour la première fois cette scène aussi absurde qu'indécente et sacrilège, où il la montre se vantant d'avoir un jour trois enfants, dont l'un serait pape, l'autre

empereur, l'autre roi, elle dit avec sa simplicité ordinaire, qu'elle ne s'était jamais vantée d'avoir un jour ces trois enfants (Art. 11) ¹.

L'habit d'homme avait tenu une grande place dans les articles comme dans les interrogatoires. Le porter c'était une violation des Écritures; en attribuer le commandement à Dieu, un blasphème :

« Je n'ai, dit Jeanne, blasphémé ni Dieu ni ses saints.

— Mais, dit le juge, les saints canons et les saintes Écritures portent que les femmes qui prennent habit d'homme, ou les hommes habit de femme, sont chose abominable à Dieu. Est-ce du commandement de Dieu que vous avez pris ces habits?

— Je vous ai répondu : si vous voulez que je vous réponde davantage, donnez-moi dilation et je vous répondrai. »

Le juge, voulant lui faire répéter en public ce qu'elle avait dit le dimanche des Rameaux, dans la prison, lui demanda si elle consentirait à prendre l'habit de femme pour recevoir son Sauveur à Pâques.

« Je ne laisserai point mon habit encore, pour quelque chose que ce soit, ni pour recevoir, ni pour autre chose. Je ne fais point de différence d'habit d'homme ou de femme pour recevoir mon Sauveur, et on ne doit point me le refuser pour cet habit. » (Art. 13).

C'était confirmer le grief qu'on lui faisait dans l'article suivant, d'outrager Dieu en refusant de quitter cet habit sans une révélation expresse :

« Je ne fais point mal de servir Dieu , dit Jeanne et demain vous en serez répons. »

Un des juges voulut encore lui faire redire qu'elle l'avait fait par révélation : elle s'en référa à sa réponse, et renvoya au lendemain, disant qu'elle savait bien qui lui avait fait prendre l'habit, mais ne savait point comment elle le devait révéler. (Art. 14.)

Circonstance aggravante : elle avait sacrifié à cet habit l'obligation même d'entendre la messe :

« J'aime plus cher mourir, dit Jeanne hardiment, que révoquer ce que j'ai fait du commandement de Notre-Seigneur.

— Voulez-vous, dit encore le juge, insistant sur un point où il était sûr qu'elle ne céderait pas, voulez-vous laisser l'habit d'homme pour entendre la messe? »

Elle répondit qu'elle ne le pouvait laisser encore, qu'il ne dépendait point d'elle de fixer le terme où elle le laisserait, ajoutant que si les juges refusent de lui faire entendre la messe, Notre-Seigneur pourra bien la lui faire ouïr quand il lui plaira, sans eux. (Art. 15.) Et comme l'accusateur avait la maladresse de lui reprocher non-seulement de se vêtir en homme, mais d'agir en homme, délaissant les œuvres de femme :

« Quant aux œuvres de femme, dit-elle, il y a assez d'autres femmes pour les faire¹. » (Art. 16.)

L'habit d'homme se rattachait à sa mission. Elle la soutint, même dans ses fers, aussi entière qu'elle l'avait proclamée au début. Elle confessa qu'elle était

venue de par Dieu annoncer au roi que Dieu lui rendrait son royaume, le ferait couronner à Reims, et mettrait hors ses ennemis. Elle déclarait qu'elle entendait parler de tout le royaume; et que si Monseigneur de Bourgogne et les autres sujets du royaume ne venaient en obéissance, le roi les y ferait venir par force. Quant à la manière dont elle avait connu Robert de Baudricourt et le roi, elle s'en tenait à ce qu'elle avait déjà répondu¹. (Art. 17.)

Mais cette mission, disait l'accusateur, c'était la guerre et l'effusion de sang humain. Jeanne répondit simplement qu'elle requérait d'abord qu'on fit la paix, et que, dans le cas où on ne la voudrait pas faire, elle était toute prête à combattre (Art. 25). L'accusateur, pour amasser sur elle plus de haine, mettait ensemble Anglais et Bourguignons. Elle distingua :

« Quant au duc de Bourgogne, dit-elle, je l'ai requis par lettres ou par ses ambassadeurs qu'il y eût paix entre lui et le roi. Quant aux Anglais, la paix qu'il y faut, c'est qu'ils s'en aillent en leur pays, en Angleterre. » (Art. 18.)

Même à l'égard des Anglais, elle avait pourtant donné un signe de ses dispositions pacifiques, en les sommant avant de les attaquer; mais on lui en faisait un nouveau crime : on y voyait une marque d'orgueil. Elle répondit touchant les lettres, qu'elle ne les avait point faites par orgueil ou par présomption, mais par le commandement de Notre-Seigneur; et elle en confessa le contenu, sauf les trois mots qu'elle

avait déjà signalés. Elle ajouta que si les Anglais eussent cru ses lettres, ils eussent fait que sages :

« Et avant qu'il soit sept ans, dit-elle, renouvelant sa prophétie, ils s'en apercevront bien ¹. » (Art. 21.)

Les réponses de Jeanne, s'intercalant à chacun des articles, avaient fait que la lecture n'avait pu s'en achever dans la journée du mardi. Le mercredi, après lui avoir fait prêter serment, on l'invita à donner les explications qu'elle avait promises touchant son habit. Elle répondit fermement que l'habit et les armes qu'elle a portés, elle les avait portés par le congé de Dieu ; et comme on l'adjurait encore de laisser son habit, elle répondit qu'elle ne le laisserait pas sans le congé de Notre-Seigneur, dût-on lui trancher la tête².

Dans la lecture du reste des articles, qui ont trait surtout à ses révélations, elle montra la même présence d'esprit, la même constance. On les voulait rapporter au diable ; elle repoussa l'imputation : elle a agi par révélation de sainte Catherine et de sainte Marguerite, et le soutiendra jusqu'à la mort. Et revenant sur un passage du procès-verbal où on lui faisait dire : « Tout ce que j'ai fait, c'est par le conseil de Notre-Seigneur ; » elle dit qu'on y doit lire : « Tout ce que j'ai fait de bien. »

A son signe, le siège d'Orléans, on ne manquait pas d'opposer ses échecs devant la Charité, devant Paris. On lui demanda si elle avait fait bien ou mal d'aller devant la Charité :

« Si j'ai mal fait, dit-elle, on s'en confessa. »

Quant à Paris, elle répéta que les gentilshommes de France voulurent l'attaquer. Mais elle n'a garde de leur en faire un blâme :

« De ce faire, dit-elle, il me semble qu'ils firent leur devoir en allant contre leurs adversaires. » (Art. 32.) La faute n'était pas d'avoir été à l'assaut, mais de n'y avoir point persévéré¹.

On objectait à ses révélations sa simplicité, son ignorance :

« Il est à Notre-Seigneur, dit-elle, de révéler à qui il lui plaît. » (Art. 33.)

On objectait ses désobéissances mêmes : à Beaurevoir, à Saint-Denis :

« Je m'en tiens à ce qu'autrefois j'en ai répondu, » dit Jeanne ; ajoutant toutefois qu'à son départ de Saint-Denis, elle eut congé de s'en aller.

« Mais, dit le juge, faire contre le commandement de vos voix, n'est-ce pas pécher mortellement ?

— J'en ai autrefois répondu, et m'en attends à la-dite réponse. » (Art. 37.)

On objectait encore le mystère qu'elle avait fait de ses révélations : comment y croire, et quelles raisons elle-même avait-elle eues d'y croire ?

« Si ceux, dit-elle, qui demandent des signes, n'en sont dignes, je n'en peux mais ; et plusieurs fois j'ai été en prière, afin qu'il plût à Dieu qu'il le révélât à aucun de ce parti. » Elle ajouta que pour y croire elle ne demandait conseil à évêque ni à personne, et qu'elle

croyait que c'était saint Michel, pour la bonne doctrine qu'il lui montrait.

« Vous a-t-il dit : « Je suis saint Michel ? »

— J'en ai autrefois répondu. »

Mais pour ne laisser aucun doute sur la constance de sa foi, elle ajouta :

« Je crois aussi fermement que je crois que Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert mort pour nous racheter des peines de l'enfer, que ce sont saints Michel et Gabriel, saintes Catherine et Marguerite que Notre-Seigneur m'envoie pour me conforter et conseiller. ' »
(Art. 48.)

L'accusateur y croyait beaucoup moins ; et il faisait de ces communications un de ses principaux griefs contre Jeanne : invoquer ces voix c'était invoquer le démon :

« J'ai répondu, dit Jeanne ; et je les appellerai en mon aide tant que je vivrai.

— De quelle manière les requérez-vous ?

— Je réclame Notre-Seigneur et Notre-Dame qu'ils m'envoient conseil et confort.

— En quels termes les requérez-vous ?

« — Très-doux Dieu, en l'honneur de votre sainte
« Passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous
« me réveliez ce que je dois répondre à ces gens
« d'Église. Je sais bien, quant à l'habit, le comman-
« dement comme je l'ai pris ; mais je ne sais point
« par quelle manière je le dois laisser. Pour ce, plaise
« vous à moi l'enseigner. » — Et tantôt ils viennent. »

Elle ajouta qu'elle avait souvent nouvelles par ses voix de monseigneur de Beauvais :

« Et que disent-elles de moi ? dit l'évêque.

— Je le dirai à vous à part ; elles sont aujourd'hui venues trois fois.

— Étaient-elles en votre chambre ?

— Je vous en ai répondu ; toutefois, je les entendais bien. » Elle ajouta que sainte Catherine et sainte Marguerite lui avaient dit la manière dont elle devait répondre touchant l'habit¹. (Art. 50.)

Elle fut beaucoup plus brève dans sa réponse sur le signe du roi. Elle se borna à relever ce qu'on lui faisait dire des mille millions d'anges : elle n'en avait point souvenir, du moins quant au nombre ; et quant à la couronne, où elle fut faite et forgée, elle s'en rapporte à Notre-Seigneur. (Art. 51.) Mais, en tout ce qui touchait sa mission même, elle savait reprendre ses avantages. On l'accusait d'avoir osé, contre les préceptes de Dieu et des saints, prendre empire sur les hommes et se faire chef de guerre :

« Si j'étais chef de guerre, dit-elle hardiment, c'était pour battre les Anglais. » (Art. 53.)

On l'accusait d'avoir vécu parmi les hommes.

« Mon gouvernement était d'hommes ; mais quant au logis et au gîte, le plus souvent j'avais une femme avec moi. Et quand j'étais en guerre, je couchais vêtue et armée là où je ne pouvais trouver de femme. » (Art. 54.)

On lui reprochait les bienfaits du roi et ce qu'il avait

donné à ses frères, comme si c'était pour des biens temporels qu'elle eût, à la manière des faux prophètes, vendu ses prédictions.

« J'ai répondu, dit-elle. Quant aux dons faits à mes frères, ce que le roi leur a donné, c'est de sa grâce, sans ma requête. Quant à la charge que me donne le promoteur et à la conclusion de l'article, je m'en rapporte à notre Sire ¹. » (Art. 55.)

On faisait de ses voix des démons familiers, sous le nom de conseillers de la fontaine, et l'on ajoutait que, selon la déclaration de Catherine de la Rochelle, elle sortirait de prison par le secours du diable, si elle n'était bien gardée.

« Quant aux conseillers de la fontaine, dit-elle, je ne sais ce que c'est ; mais je crois bien qu'une fois j'y entendis sainte Catherine et sainte Marguerite. Quant à la conclusion de l'article, je la nie, et j'affirme par mon serment que je ne voudrais point que le diable m'eût tirée hors de la prison. » (Art. 56.)

On accusait aussi ses délais et ses réticences : elle répond qu'elle n'a point pris délai, si ce n'est pour répondre plus sûrement à ce qu'on lui demandait, ou quand elle doutait de répondre, pour savoir si elle devait le faire. Quant au conseil de son roi, comme il ne touche point le procès, elle ne l'a point voulu révéler ; et pour le signe donné au roi, elle l'a dit parce que les gens d'Église l'ont condamnée à le dire (art. 60)².

Enfin, l'accusateur avait insisté sur la question de

l'Église, afin de mettre Jeanne, par son refus de s'y soumettre, en opposition avec l'article du symbole *Unam sanctam* :

« Pour ce qui est de l'Église militante, dit Jeanne, je lui voudrais porter honneur et révérence de tout mon pouvoir; » ajoutant, quant à ses faits : « Il faut que je m'en rapporte à Notre-Seigneur, qui me l'a fait faire.

— Ne vous en rapporterez-vous point à l'Église militante ?

— Envoyez-moi le clerc samedi prochain, et je vous répondrai. » (Art. 64.)

On lui reprochait de s'adresser souvent à Dieu pour en obtenir une révélation sur sa manière d'agir, ce qui était tenter Dieu : Jeanne dit qu'elle y a répondu, et qu'elle ne veut pas révéler ce qui lui a été révélé, sans le congé de Dieu.

« Je ne requiers point Dieu sans nécessité, ajouta-t-elle, et je voudrais qu'il m'envoyât encore plus de révélations, afin qu'il apparût mieux que je viens de sa part, que c'est lui qui m'a envoyée. » (Art. 65.)

A toutes les accusations d'hérésie, de sortilège, etc., ramassées par forme de récapitulation vers la fin du réquisitoire, elle se contenta de répondre :

« Je suis bonne chrétienne ; je m'en rapporte à Notre-Seigneur. » (Art. 66.)

Et comme le juge, la reprenant par ce côté, lui demandait si, dans le cas où elle eût fait quelque chose contre la foi chrétienne, elle s'en voudrait soumettre

à l'Église et à ceux à qui en appartient la correction, elle dit :

« Samedi, après dîner, je répondrai¹. » (Art. 69.)

Le samedi donc, veille de Pâques, l'évêque, prenant avec lui un certain nombre d'assesseurs, se rendit dans la prison de Jeanne pour recevoir ses déclarations sur les articles où elle avait requis délai. On l'interrogea d'abord sur ce qui, par des malentendus habilement ménagés, était devenu le point capital du procès, sa soumission à l'Église. On lui demanda si elle se voulait rapporter au jugement de l'Église, qui est sur la terre, de tout ce qu'elle avait dit ou fait, bien ou mal, et spécialement des crimes ou délits qu'on lui imputait, et de tout ce qui touchait son procès. Elle répondit qu'elle s'en rapporterait de tout à l'Église militante, pourvu qu'elle ne lui commandât chose impossible à faire.

« Qu'appellez-vous impossible ?

— C'est que les choses que j'ai dites ou faites, comme je l'ai déclaré au procès, touchant les visions et les révélations que j'ai eues de par Dieu, je ne les révoquerai pour quelque chose que ce soit, et ce que notre Sire m'a fait faire et commandé, et commandera, je ne le laisserai à faire pour homme qui vive ; et il me serait impossible de le révoquer. » Elle ajoutait que, dans le cas où l'Église lui voudrait faire faire autre chose au contraire du commandement de Dieu, elle ne le ferait pour aucune chose au monde.

« Si l'Église militante, dit le juge, lui dévoilant

toute sa pensée, vous dit que vos révélations sont illusion, ou chose diabolique, ou superstition, ou mauvaise chose, vous en rapporterez-vous à l'Église ?

— Je m'en rapporterai à Notre-Seigneur, duquel je ferai toujours le commandement. Je sais bien que ce qui est contenu en mon procès est venu par le commandement de Dieu, et ce que j'ai affirmé audit procès avoir fait du commandement de Dieu, il me serait impossible de faire le contraire.

— Et si l'Église militante vous commandait de faire le contraire ?

— Je ne m'en rapporterais à homme du monde, fors (excepté) à Notre-Seigneur, que je ne fisse toujours son bon commandement.

— Ne croyez-vous point que vous êtes sujette à l'Église qui est en terre, c'est à savoir à notre saint-père le Pape, aux cardinaux, archevêques, évêques et autres prélats de l'Église ?

— Oui, notre Sire premier servi (Notre-Seigneur servi d'abord).

— Avez-vous commandement de vos voix de ne vous point soumettre à l'Église militante qui est en terre et à son jugement ?

— Je ne répons chose que je prenne en ma tête ; ce que je répons, c'est du commandement de mes voix ; et elles ne me commandent point de ne pas obéir à l'Église, notre Sire premier servi'. »

Avant de la quitter, les juges lui demandèrent si à

Beaurevoir, à Arras ou ailleurs, elle n'avait point eu des limes : on craignait qu'elle ne limât ses fers.

« Si on en a trouvé sur moi, dit-elle, je ne vous en ai autre chose à répondre¹. »

Le lundi de Pâques et les deux jours suivants, on s'occupa de reviser les soixante-dix articles et les réponses de Jeanne, pour les réduire, selon l'avis des docteurs de Paris, en douze articles nouveaux où fût comprise toute la substance de l'accusation. Les soixante-dix articles contenaient bien des inutilités ou des redites; les douze nouveaux devaient être de nature à entraîner sans partage la décision des docteurs auxquels on les voulait soumettre².

Ces douze articles vont être la base et le pivot de tout le procès. Dans les interrogatoires, si la pensée du juge se trahit par la forme des questions, la vérité se fait jour par les réponses de Jeanne : et elle confond, par l'éclat qu'elle répand, la malignité de son adversaire. Dans les soixante-dix articles, la haine et le venin de l'accusateur peuvent se donner libre carrière. On y trouve, comme résumé des aveux de Jeanne, des paroles détournées de leur sens, des faits défigurés et transformés du blanc au noir, et même des assertions calomnieuses qui se produisent pour la première fois; mais Jeanne est là : elle renvoie à ses déclarations, elle redresse ou elle nie. Si résolu qu'on soit de ne lui point faire raison, il faut qu'on l'entende, et sa simple et brève parole tient en échec toute la furie de l'accusation. Dans les douze articles,

œuvre sans nom d'auteur, la dernière trace de la parole de Jeanne est effacée. On n'y trouve plus, il est vrai, la violence du réquisitoire : elle s'est renfermée tout entière dans la lettre d'envoi qui les accompagne. Ce sont des faits, mais des faits choisis, disposés et rapprochés de telle sorte que la pensée du juge s'y produit tout entière, et qu'à chacun des articles on est amené à joindre de soi-même les conclusions que l'accusateur en a fort habilement retranchées.

I. Une femme dit et affirme qu'à l'âge d'environ treize ans elle a vu de ses yeux saint Michel, quelquefois saint Gabriel, et une grande multitude d'anges, et que, depuis lors, sainte Catherine et sainte Marguerite se sont montrées à elle corporellement. Elles lui ont apparu quelquefois près d'un arbre appelé communément l'*arbre des Fées*, et d'une fontaine où les malades allaient chercher la santé, quoiqu'elle fût située en lieu profane. Elles lui ont dit qu'elle devait aller trouver un prince séculier, en lui promettant que par son moyen il triompherait de ses adversaires. Elles lui ont commandé de prendre un habit d'homme qu'elle porte toujours, à tel point qu'elle aime mieux renoncer à la messe et à la communion que de reprendre l'habit de femme. Elles l'ont poussée à partir à l'insu de ses parents, à s'associer à des hommes d'armes avec lesquels elle converse nuit et jour ; elles lui ont dit et commandé diverses choses, en raison desquelles elle se dit envoyée de Dieu et de l'Église victorieuse des saints, à qui elle rapporte tous ses

faits. Mais elle refuse de les soumettre à l'Église militante. Elle prétend que les saintes l'ont assurée du salut de son âme, si elle garde la virginité qu'elle leur a vouée, et se dit aussi sûre de son salut que si elle était déjà dans le royaume des cieux.

II. Elle dit que le signe qui détermina le prince à la croire fut que saint Michel vint à lui, accompagné d'une multitude d'anges, et aussi de sainte Catherine et de sainte Marguerite; que l'ange vint avec elle trouver le roi, lui remit une couronne précieuse et s'inclina devant lui. Elle a dit une fois que le prince était seul alors, quoique plusieurs personnes fussent peu éloignées. Une autre fois, qu'un archevêque reçut la couronne et la lui donna en présence de plusieurs seigneurs laïques.

III. Elle dit que saint Michel la visite et la conforte; qu'elle distingue de même sainte Catherine et sainte Marguerite, et qu'elle croit que c'est saint Michel qui se montre à elle, aussi fermement qu'elle croit que Notre-Seigneur Jésus a souffert et est mort pour notre rédemption.

IV. Elle affirme qu'elle est sûre que certaines choses purement contingentes arriveront, comme elle est sûre des choses qui se passent sous ses yeux; qu'elle a connaissance de choses cachées, par la révélation de sainte Catherine et de sainte Marguerite; qu'elle a reconnu par révélation certains hommes qu'elle ne connaissait pas, etc.

V. Elle dit que c'est par le commandement de Dieu

qu'elle a pris et qu'elle a encore l'habit d'homme, portant les cheveux taillés en rond au-dessus des oreilles, « et ne gardant rien sur son corps qui dénote son sexe, que ce que la nature lui a donné comme la marque du sexe féminin. » Elle a reçu plusieurs fois l'eucharistie en cet habit ; elle s'est refusée à toute instance pour le quitter, disant qu'elle aimerait mieux mourir, etc. ; et qu'en toutes ces choses elle a bien fait, obéissant au commandement de Dieu.

VI. Elle avoue avoir écrit des lettres portant les noms *Jesus Maria*, et quelquefois elles les a marquées d'une croix pour qu'on fît le contraire de ce qu'elle disait. Elle a menacé de faire périr ceux qui n'obéiraient pas à ses lettres, et elle dit souvent qu'elle n'a rien fait que par révélation et commandement de Dieu.

Le document expose ensuite son voyage auprès de Robert de Baudricourt et du roi (VII) ; — l'affaire de Beurevoir, et comment elle s'est précipitée de la tour, aimant mieux mourir que d'être livrée à ses ennemis (VIII) ; — la promesse de salut que lui ont faite les saintes si elle garde la virginité tant en son corps qu'en son âme ; l'assurance qu'elle en a et la confiance où elle est de n'avoir jamais fait œuvre de péché mortel (IX) ; — son affirmation que Dieu aime certaines personnes, comme elle le sait de sainte Catherine et de sainte Marguerite qui lui parlent français et non anglais, parce qu'elles ne sont pas du parti des Anglais (X) ; — les révérences et les honneurs qu'elle

rend à saint Michel et à ses saintes, les invocations qu'elle leur adresse, l'obéissance qu'elle leur a vouée, sans consulter ni père, ni mère, ni curé, ni homme d'Église; la croyance qu'elle a en ses révélations aussi fermement qu'en la foi chrétienne; et ce qu'elle ajoute, que si le malin esprit se présentait à elle sous le nom de saint Michel, elle le saurait bien reconnaître (XI). — Il termine par l'accusation capitale : Elle a dit que si l'Église lui voulait faire faire quelque chose de contraire au commandement qu'elle dit avoir reçu de Dieu, elle ne le ferait pour chose que ce fût; qu'elle ne veut s'en rapporter à la détermination de l'Église militante ni d'aucun homme au monde, mais à Dieu seul : qu'en répondant ainsi elle ne prend pas sa réponse de sa tête, mais du commandement de ses voix, et cela bien qu'on lui ait souvent fait connaître l'article *Unam sanctam Ecclesiam catholicam*, en lui expliquant que tout fidèle est tenu d'obéir et de soumettre ses dits et faits à l'Église militante, principalement en matière de foi et en ce qui touche la doctrine sacrée et les sanctions ecclésiastiques (XII).

Cet acte, qui prétend résumer tout le débat, et que l'on pose comme fondement au procès, ne fut point communiqué à l'accusée. On n'a donc pu le rectifier sur ses réclamations; on n'a pu y consigner ses répliques. C'est une œuvre clandestine qui va directement du juge aux docteurs dont il veut solliciter les lumières : mais qu'en doit-on attendre, si la réponse est dictée par la forme même de la question ? Les de-

mandeurs au jugement de réhabilitation insistent avec beaucoup de force sur l'illégalité de ce procédé ; et, fût-il légal en soi, ils ont signalé un fait qui, à lui seul, suffirait pour l'entacher de fraude : c'est que non-seulement Jeanne n'a pas été mise en demeure de contester les douze articles, mais de plus que des corrections arrêtées par les assesseurs eux-mêmes n'y ont pas été faites, et que la pièce, déclarée inexacte, a été envoyée par le juge aux docteurs telle qu'il l'avait d'abord rédigée¹.

Une note du greffier lui-même avait mis sur la voie de la fraude. Cette note, inscrite à la date du 4 avril, en marge des douze articles, portait qu'ils différaient sur plusieurs points des déclarations de Jeanne et devaient être corrigés. Manchon, interrogé, reconnut qu'elle était de lui et ajouta qu'il ne croyait pas que les corrections aient pu être faites, car l'envoi du document se fit dès le lendemain. On ne s'était point borné pourtant à cette observation générale sur l'inexactitude des articles : on avait signalé les endroits à corriger et proposé les corrections à faire. Les demandeurs en ont donné pour preuve cinq feuilles de la main de Jacques de Touraine, où l'on retrouve les articles avec tant de changements et de contradictions dans la forme, tant d'additions et de corrections sur les marges et ailleurs, qu'il a été impossible de les reproduire au procès. Est-ce le brouillon des douze articles ou le brouillon de leur remaniement projeté ? On pourrait hésiter à le dire,

mais il y a une autre pièce qui lève le doute sur le fait en question. C'est une feuille produite par Manchon à son tour, feuille écrite de sa main et transcrite au procès par les nouveaux juges, où l'on trouve le texte même des modifications arrêtées par les assesseurs¹.

Cette pièce, qui justifie le reproche fait aux premiers juges, en diminue à quelques égards la portée : car si elle prouve que des corrections ont été demandées, elle montre aussi, par sa comparaison avec la rédaction définitive, que plusieurs ont été accueillies. Il est vrai que la plupart sont bien insignifiantes : il s'agit de diviser un article en deux (les articles 2 et 3 ne faisaient d'abord qu'un seul article), ou de modifier la rédaction dans ses termes plus que dans son esprit. Il en est même qui sont dans l'esprit de l'accusation. C'est conformément aux corrections proposées que l'on a introduit en deux endroits dans le texte officiel (I et IX), que Jeanne refusait de quitter l'habit d'homme si ce n'est par commandement de Dieu, réserve dont l'accusateur lui faisait un grief particulier dans son réquisitoire (art. 43). Mais il y en avait aussi qui la pouvaient décharger, et de celles-là on ne tient nul compte. D'après l'art. I, les voix ont promis que « par le secours et la médiation de cette femme, le prince doit être rétabli, » la révision dit qu'il faut ajouter : « avec l'aide de Dieu. » On n'en fit rien. Dans l'article XII (XI ancien), la révision demande (ceci est capital) que l'on ajoute :

« Elle déclare qu'elle est soumise à l'Église militante, Notre-Seigneur premier servi, et pourvu que l'Église militante ne lui commande rien de contraire à ses révélations passées ou futures. » On trouva plus simple de mentionner le refus sans la déclaration de soumission¹.

Ainsi le grief demeure fondé. Mais toutes les corrections eussent-elles été introduites, les douze articles n'en resteraient pas moins ce qu'ils sont, une œuvre déloyale et perfide, établissant en fait des choses qui ont toujours été niées, ou présentant les déclarations de Jeanne de telle sorte qu'elles perdent leur sens naturel pour prendre celui que leur veut donner l'accusation. On y dit que sainte Catherine et sainte Marguerite se sont, d'après ses aveux, montrées à elle corporellement près de l'*arbre des Fées* (ce rapprochement n'est pas sans intention), qu'elles lui ont commandé de partir à l'insu de ses parents (elle a dit le contraire)(I). On y raconte le signe donné au roi, sans aucun des traits qui peuvent en révéler l'allégorie ou en lever les contradictions apparentes (II). On tourne contre la solidité de sa foi ce qu'elle disait pour marquer, par le terme le plus fort, la fermeté de sa croyance à ce qui, pour elle, était l'évidence même : à savoir, qu'elle croit à ses apparitions comme elle croit à la Rédemption (III); ses révélations deviennent des divinations suspectes (IV); son habit une violation impudique des préceptes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et un sacrilège : il semble qu'elle

ne l'a pris que par dérèglement ou par une dérision impie pour aller communier (V). Le signe de la croix dont elle marque ses lettres est une profanation (VI); sa mission, une révolte contre l'autorité paternelle (VII); sa tentative d'évasion, une tentative de suicide (VIII); son innocence, de l'orgueil (IX); son inspiration, de la témérité (X); sa vénération pour ses voix, de l'idolâtrie (XI); son refus de les mettre en question, un refus d'obéir à l'Eglise (XII).

Ce grief, postérieur au procès, est devenu, il faut le dire, son unique fondement. Car sérieusement, que pouvait-on reprocher à Jeanne ? ses visions ? elle les affirmait, et il était difficile d'y voir une illusion de son esprit. Elle les avait eues dans les conditions les plus diverses : dans le calme de la maison paternelle, dans le tumulte des camps, dans la prison et l'abandon de tous. On pouvait bien l'accuser de mensonge ; mais nul n'aurait pu, sans se déclarer soi-même hérétique, l'accuser d'inventer une chose contraire à la foi. Ézéchiél avait eu des visions, et les histoires des saints en sont remplies. Il s'agissait donc beaucoup moins, pour les juges, de savoir si Jeanne en avait eu elle-même que de connaître d'où elles lui venaient : et l'intérêt et la passion pouvaient seuls les aveugler assez, pour qu'ils se crussent en droit de les rapporter au démon. Quant à l'habit d'homme, elle avait à diverses reprises assez clairement répondu ; et chacun eût pu faire la réponse pour elle. La règle com-

mune ne fait point loi pour tous les cas, et l'Église avait canonisé sainte Marine, qui prit et porta toute sa vie l'habit d'homme pour demeurer dans un couvent de moines : elle ne pouvait y rester sans le porter, sans doute; mais il était moins nécessaire qu'elle y restât. Que si d'ailleurs pour absoudre Jeanne il fallait une décision canonique, elle l'avait eue. La question avait été examinée et résolue par les docteurs de Charles VII. Or Jeanne avait le droit de ne pas croire que ce que l'Église avait trouvé bon à Poitiers fût mauvais à Rouen, ni qu'il y eût plus d'autorité dans l'évêque de Beauvais que dans l'archevêque de Reims son métropolitain ¹.

Restait donc la question de l'Église, question née du débat et où il avait paru si facile de mettre son ignorance en défaut. La première fois qu'on lui en parla, on l'a vu, elle profita de l'occasion pour demander pourquoi on ne l'y laissait point aller entendre la messe! et quand on lui eut expliqué la distinction des deux Églises, elle répondit, selon Massieu : « Vous me parlez d'Église militante et d'Église triomphante. Je n'entends rien à ces termes; mais je me veux soumettre à l'Église comme le doit une bonne chrétienne : » et elle l'avait bien montré à Poitiers. Là aussi elle avait affirmé ses visions, et elle n'avait pas refusé de les soumettre à l'examen des prélats et des docteurs. Pendant trois semaines ils l'avaient éprouvée avec toute sorte de précaution et de scrupule, comme le constate, sinon ces registres, si malheureu-

sement perdus, auxquels Jeanne renvoie plusieurs fois, au moins le résultat qu'on en publia. Ils l'avaient éprouvée, et ils l'avaient approuvée. C'était une sanction ecclésiastique comme une autre; et ici encore elle avait bien le droit de ne pas vouloir soumettre la décision du métropolitain au suffragant, le jugement d'hommes défiant, mais impartiaux, au jugement de ses ennemis.

Voilà au fond à quoi se borne le refus que le procès-verbal de Rouen constate. Mais ce procès-verbal le constate aussi : tout en maintenant la vérité de ses révélations, Jeanne acceptait toujours le jugement de l'Église là où elle la trouvait libre et impartiale, c'est-à-dire, dans son chef; et les témoignages consignés au procès de réhabilitation reproduisent sa réponse dans une forme qui fait voir clairement le fond de sa pensée quand elle répondait à des instances sans bonne foi. Comme on la sollicitait de se soumettre à l'Église : « Qu'est-ce que l'Église ? » dit-elle. On lui dit que c'était le pape, les prélats et tous ceux qui président en l'Église militante. Elle répondit qu'elle se soumettait volontiers au pape, requérant être menée à lui; mais qu'elle ne se soumettait point au jugement de ses ennemis et en particulier de l'évêque de Beauvais, « parce que, lui dit-elle, vous êtes mon ennemi capital. » Isambard de La Pierre lui conseilla de se soumettre au concile général de Bâle qui venait de se réunir (le 6 mars 1431) : elle demanda ce que c'était que concile général; et comme il lui expliquait que

c'était une assemblée de l'Église universelle et de la chrétienté, et qu'en ce concile il y en avait autant de son parti que du parti des Anglais : « Oh ! s'écria-t-elle puisque en ce lieu sont aucuns de notre parti, je veux bien me rendre et soumettre au concile de Bâle. — Taisez-vous, de par le diable, » cria l'évêque un peu trop tard. Il avait bien laissé faire la demande, il ne s'attendait pas à la réponse.

Le procès-verbal n'a mentionné ni l'une ni l'autre. Il ne parle dans les interrogatoires que de la soumission au pape en cette forme : « qu'elle soit menée devant lui, et puis répondra devant lui tout ce qu'elle doit répondre. » (*Séance du 17 mars.*) Mais on apprend par la même déposition d'Isambard de La Pierre, présent à la séance ainsi que l'évêque, au témoignage du même document officiel, pourquoi le reste ne s'y trouve pas. Le greffier demandant à l'évêque s'il devait écrire la soumission de Jeanne au concile, l'évêque lui dit que ce n'était pas nécessaire. « Ah ! reprit Jeanne, vous écrivez bien ce qui est contre moi ; mais vous ne voulez pas écrire ce qui est pour moi' »

Cette déposition est confirmée au fond par le greffier Manchon lui-même. Mais le témoignage de Manchon offre avec celui d'Isambard de La Pierre des différences d'où l'on a tiré sur l'un et sur l'autre les conclusions les moins attendues.

Manchon raconte que Jean de La Fontaine, Isambard de La Pierre et Martin Ladvenu, allant trouver Jeanne dans la prison, lui dirent qu'elle ne devait

pas craindre de se soumettre au pape et au concile, puisqu'il y avait dans le concile des clercs de son parti autant que d'ailleurs. Le lendemain, Jeanne, interrogée, répond qu'elle se soumet au pape et au concile. L'évêque, furieux, demande qui l'a visitée la veille, et apprenant du gardien que c'est La Fontaine et les deux religieux, il s'emporte contre le vice-inquisiteur, son collègue, patron des deux derniers. Jean de La Fontaine, se sachant menacé, part de Rouen et n'y revient plus¹.

Isambard de La Pierre n'avait parlé que de lui; Manchon lui associe La Fontaine et Ladvenu. C'est dans la séance même, selon Isambard, que le conseil fut donné à Jeanne; selon Manchon, ce fut la veille. Isambard n'en détermine pas l'époque; Manchon indique la semaine sainte dans une autre déposition. On en conclut qu'il ne faut s'arrêter ni à l'un, ni à l'autre; non qu'ils mentent : mais ils se trompent. On n'accuse que leur mémoire.

Mais si leur mémoire est en défaut, c'est apparemment sur les circonstances où ils diffèrent, et non sur le fond, où ils sont d'accord. Sur les personnes, Manchon ne contredit pas Isambard : il nomme La Fontaine avec lui; Isambard ne parle que de lui-même. Sur le moment, fut-ce dans la séance ou la veille? La différence est plus grave. Les deux assesseurs ont-ils, comme le veut Manchon, conseillé Jeanne la veille, et Isambard a-t-il renouvelé son conseil dans la séance du lendemain? Je ne propose pas ce mode de

conciliation ; je remarque seulement que , dans tous les cas , on ne peut démentir Isambard qui parle d'un fait personnel ; et Manchon , qu'on pourrait soupçonner d'avoir placé volontiers avant la séance un incident dont on ne trouve pas la trace dans son procès-verbal , se lave de ce soupçon , mais confirme ailleurs ce témoignage , en disant qu'un jour Jeanne étant sommée de se soumettre à l'Église , Isambard de La Pierre lui conseilla de se soumettre au concile général , ce qui lui valut l'interpellation de l'évêque : « Taisez-vous , de par le diable ! »

Reste l'époque , dont Manchon parle seul. I désigne la semaine sainte. Or , il n'y eut pas de séance particulière dans les premiers jours , et le dernier jour , samedi , 31 mars , ni La Fontaine , ni Isambard ne sont présents. Mais puisque dans la semaine sainte aucun jour ne convient , c'est le cas , non de nier le fait , mais de le chercher ailleurs. Or Manchon lui-même y autorise ; car dans une autre déposition il dit : « Dans la semaine sainte ou environ ; » et un peu plus loin , quand il cite le fait d'Isambard : « Dans le jugement , quand Jeanne était examinée. » Nous avons pensé que l'incident se rapporte à la dernière séance des interrogatoires , le mardi 17 , séance dans laquelle le procès-verbal mentionne , en effet , une question sur le pape. Et l'on comprend pourquoi , après ce refus d'enregistrer sa réponse , Jeanne a répondu comme elle l'a fait à l'évêque , dans la visite du samedi 31 mars. Mais quand il resterait un

doute sur les circonstances accessoires, les deux témoignages n'en sont pas moins incontestables au fond. Manchon, qui sait si bien défendre son procès-verbal, et qui, à cette occasion encore, prétend qu'il a écrit tout ce qu'il a entendu, s'avoue coupable par le fait, puisqu'il rapporte ici un conseil d'Isambard et une déclaration de soumission de la Pucelle qu'on ne trouve nulle part dans les actes du procès. Quant à Isambard de La Pierre, rapporter son témoignage à une occasion où le procès-verbal fait, il est vrai, poser à Jeanne la question du concile, mais pour constater qu'elle refuse de répondre, ce n'est rien concilier; et son témoignage, qu'on n'accuse pas de mensonge, ne peut être taxé d'inexactitude involontaire. Ses souvenirs sont très-précis; j'en juge par cette parole de Jeanne, qui est une protestation contre le système entier du procès-verbal : « Ah ! vous écrivez bien ce qui est contre moi, et vous ne voulez pas écrire ce qui est pour moi. » Parole décisive que le témoin n'a pas pu oublier, et qu'un historien ne devrait pas omettre dans l'examen de cette question ¹.

Ce ne sont pas là les seuls faits qui concernent la soumission de Jeanne à l'Église. Nous retrouverons dans le procès-verbal même des déclarations non moins décisives : mais nous ne voulons pas dépasser la limite des interrogatoires que les douze articles avaient la prétention de résumer. Voilà les douze articles, voilà leur sincérité, leur exactitude. Ce ne sont

pas seulement des points de droit que l'on soumet à la discussion des légistes; ce sont des faits qu'on suppose établis, faits affirmés d'autant plus hardiment que l'accusée n'est point appelée à y contredire, et qu'on a eu soin de taire les démentis qu'elle y a donnés. C'est donc en toute sécurité que l'évêque, dans sa lettre du 5 avril, invite les maîtres et les docteurs à lui donner leur avis sur la pièce qu'il leur envoie, et les prie de lui faire connaître par écrit avant le mardi suivant ce qu'ils en pensent : « si les choses arguées leur paraissent contraires à la foi orthodoxe, à l'Écriture et à la détermination de l'Église romaine ou des docteurs approuvés par l'Église et aux sanctions canoniques ; scandaleuses, téméraires, perturbatrices de la chose publique, injurienses ou entachées de crimes contre les bonnes mœurs. » Les qualifications qu'il sollicite sont tout entières dans ces lignes. Sa lettre d'envoi contient en résumé la réponse qu'il attend¹.

On réunit d'abord un certain nombre de consultants (seize docteurs et six bacheliers), dont la réponse devait donner le ton aux autres. Ils s'assemblèrent le jeudi, 12 avril, sous la présidence d'Erard Émen-gard, dans la chapelle du palais archiépiscopal de Rouen, et déclarèrent que, considérant la qualité de la personne, ses dires, ses faits et le mode de ses apparitions, etc. ; ces révélations leur paraissaient fictives ou procédant du diable : les divinations superstitieuses, les faits scandaleux et impies, les paroles

présomptueuses et téméraires. Ils y relèvent bien d'autres crimes encore : blasphème envers Dieu et les saintes, impiété envers les parents, violation du précepte de l'amour du prochain, idolâtrie, schisme touchant l'unité et l'autorité de l'Église, et soupçon d'hérésie. Croire que ces apparitions sont de saint Michel, etc., comme on croit à la foi chrétienne, c'est être véhémentement suspect d'errer dans la foi ; dire qu'on a bien fait en ne recevant pas les sacrements dans le temps marqué par l'Église et qu'on l'a fait par le commandement de Dieu, c'est blasphémer contre Dieu¹.

Les autres avis ne tardèrent point à suivre : la délibération des seize consultants donnait aux plus incertains une base où s'appuyer. La plupart s'y réfèrent absolument, quelques-uns avec des sentiments d'humilité, d'autres avec un empressement qui va au-devant de toutes les exigences. « Que peut mon ignorance, dit Gilles, abbé de Fécamp, après tant de savants hommes comme on n'en trouverait pas dans l'univers entier ? Très - révérend père, ordonnez - moi tout ce que vous voudrez. Pour accomplir vos ordres, ma force pourra faillir, mais non ma volonté. » L'évêque de Coutances, s'excusant d'avoir à juger une œuvre si bien élaborée, prend, pour exprimer son avis, les termes mêmes de la lettre d'envoi de P. Cauchon. Plusieurs vont déjà jusqu'à l'application de la peine. Si elle ne renonce point à ses erreurs, qu'on la livre

au bras séculier; si elle y renonce, qu'on la garde en prison, « au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, » pour qu'elle pleure ses péchés et n'y retombe plus. D'autres, tout en approuvant, font pourtant quelques réserves. Onze avocats de Rouen, réunis après les docteurs, dans la chapelle de l'archevêché, donnent une consultation conforme: « A moins pourtant, disent-ils, que ces révélations ne viennent de Dieu. » Ils se hâtent d'ajouter que cela d'ailleurs ne leur paraît pas croyable, et s'en rapportent aux théologiens. Trois bacheliers en théologie avaient aussi déclaré que tout dépendait de l'origine de ces révélations, et que si elles venaient de Dieu (ce qui, ajoutaient-ils, n'est pas établi), ils ne pourraient interpréter à mal le dire de Jeanne. Mais un évêque (l'évêque de Lisieux) avait déclaré que, vu, entre autres choses, « la basse condition de la personne, » on ne devait pas croire qu'elles lui vinssent de Dieu¹.

D'autres, tout en répondant selon le vœu de l'évêque, demandaient que l'on consultât l'Université de Paris, ou se réservaient d'adhérer, même après leur avis donné, à sa réponse. Le chapitre de Rouen, malgré quelques adhésions individuelles, se montra peu pressé de se prononcer en cette matière. Lorsqu'on le convoqua pour la première fois, le 13 avril, on ne put réunir qu'une vingtaine de membres. Ils s'ajournèrent au lendemain, avec menace de retenir les distributions pendant huit jours à qui ne viendrait

pas. Ils furent trente et un, et décidèrent que, pour donner un avis plus sûr, ils attendraient qu'on leur mît sous les yeux la délibération de l'Université de Paris. Les abbés de Jumièges et de Corneilles avaient réclamé la même chose; mais l'évêque se fâcha, et comme il insistait, ils réduisirent leur réponse à quatre points : 1° l'autorité de l'Église : Jeanne se rendrait suspecte en refusant de s'y soumettre; 2° et 3° les révélations en général et l'ordre de Dieu de porter l'habit d'homme : au premier abord, on n'y pouvait croire, faute de miracle ou d'une évidente sainteté; 4° qu'elle n'est pas en péché mortel : Dieu seul le sait; et comme ils ne peuvent sonder les choses secrètes, et que d'ailleurs ils n'ont pas assisté à l'examen de Jeanne, ils s'en remettent aux théologiens¹.

Parmi ces réponses, on en trouve une encore, fort longuement motivée, et de nature à plaire à l'évêque par ses développements, sauf un point, cependant. L'auteur trouve qu'en prenant l'habit d'homme Jeanne a fait une action « indécente, indigne d'une femme qui se dit pucelle; — à moins pourtant, ajoute-t-il, qu'elle ne l'ait fait pour se défendre contre la violence et garder sa virginité. » L'accusation n'avait jamais paru se douter de cette raison-là! De plus, il concluait que, pour donner à la sentence plus de force et de sûreté et la défendre contre tout soupçon d'injustice, pour l'honneur de la majesté royale et de l'évêque, et pour la paix de la conscience

de plusieurs, il convenait de soumettre les assertions de Jeanne à l'examen du souverain pontife¹.

Ni l'évêque de Beauvais, ni ses adhérents ne se souciaient de renvoyer la question au souverain pontife. Quant à l'Université de Paris, sa décision leur était moins suspecte. Six de ses membres avaient assisté au procès dès le commencement : trois d'entre eux, J. Beupère, Jacques de Touraine et Nicole Midi, devaient lui porter la pièce qui tenait lieu des débats, les douze articles. Mais pour aller plus avant on n'attendit pas sa réponse.

Jeanne était tombée malade ; grand trouble parmi les Anglais : si elle échappait à la condamnation par la mort ! Des médecins furent mandés aussitôt par le cardinal de Winchester et le comte de Warwick. « Prenez-en bien soin, dit le comte : le roi ne veut pour rien au monde qu'elle meure de mort naturelle. Le roi l'a chère, car il l'a achetée cher et ne veut pas qu'elle meure, si ce n'est par justice et qu'elle soit brûlée. Faites donc en sorte qu'elle guérisse. »

Les médecins l'allèrent voir, conduits par Jean d'Estivet. Ils lui demandèrent d'où lui venait son mal.

« L'évêque de Beauvais, dit Jeanne, m'a envoyé une carpe, dont j'ai mangé, et c'est peut-être la cause de ma maladie.

— Paillarde, s'écria le promoteur, tu as mangé

des harengs (*halleca*) et autres choses qui t'ont fait mal. »

Les médecins, lui trouvant de la fièvre, crurent qu'une saignée serait bonne, et le dirent au comte de Warwick. « Gardez-vous de la saigner, dit le comte; elle est rusée, elle pourrait se tuer. » On la saigna pourtant et elle se trouva mieux. Mais Jean d'Estivet revint la voir, et, tout ému encore du péril qu'avait couru l'édifice de son accusation, il redoubla d'injures, à tel point que Jeanne en reprit la fièvre. Le comte, inquiet, intima au promoteur de ne plus l'injurier à l'avenir¹.

Cet incident avait montré qu'il fallait se hâter. Jeanne n'était point encore remise, que l'évêque voulut, sans plus attendre, donner suite aux consultations qu'il avait déjà réunies. Il vint donc, avec plusieurs docteurs, la trouver dans sa prison, afin de lui faire les exhortations charitables qui étaient un premier degré pour la mener au bûcher. Il lui représenta que, parmi ses réponses, plusieurs avaient paru à de savants hommes mettre la foi en péril, et comme elle était sans lettres, sans connaissance des Écritures, il lui offrait de remettre à des hommes de probité et de science le soin de l'instruire : elle n'avait qu'à choisir parmi les docteurs présents ou désigner quelque autre, si elle en savait de capables. « Nous sommes, ajoutait-il, des gens d'Église, disposés par notre volonté comme par notre vocation à vous procurer par toutes les voies possibles le salut

de l'âme et du corps, comme nous le ferions pour nos proches ou pour nous-mêmes. Nous voulons faire ce que fait l'Église, qui ne ferme pas son sein à qui lui revient. » Il finissait en l'adjurant de tenir grand compte de cette admonition salutaire, car si elle y contredisait pour s'en tenir à son sens propre et à sa tête sans expérience, il la faudrait abandonner; et elle pouvait voir à quel péril elle s'exposait : il l'en voulait préserver de toute sa force et de toute son affection¹.

Jeanne répondit en le remerciant de ce qu'il lui disait pour son salut, et elle ajouta :

« Il me semble, vu la maladie que j'ai, que je suis en grand péril de mort ; s'il en est ainsi, que Dieu veuille faire son plaisir de moi, je vous requiers avoir confession et mon Sauveur aussi, et qu'on me mette en la terre sainte.

— Si vous voulez avoir les sacrements de l'Église, il faudrait que vous fissiez comme les bons catholiques doivent faire, et que vous vous soumissiez à la sainte Église.

— Je ne vous en saurais maintenant autre chose dire.

— Plus vous craignez pour votre vie, plus vous devriez amender votre vie; vous n'auriez pas les droits de l'Église comme catholique, si vous ne vous soumettiez à l'Église.

— Si le corps meurt en prison, je m'attends que vous le fassiez mettre en terre sainte; si vous ne le faites mettre, je m'en attends à Notre-Seigneur.

— Autrefois vous aviez dit en votre procès, que si vous aviez fait ou dit quelque chose qui fût contre notre foi chrétienne, vous ne le voudriez soutenir.

— Je m'en attends à la réponse que j'en ai faite et à Notre-Seigneur.

— Vous avez dit avoir eu plusieurs fois révélations de par Dieu, par saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite : s'il venait aucune bonne créature qui affirmât avoir eu révélation de par Dieu touchant votre fait, la croiriez-vous ?

— Il n'y a chrétien au monde qui vînt devers moi se disant avoir eu révélation, que je ne sache s'il dit vrai ou non ; je le saurais par sainte Catherine et sainte Marguerite.

— N' imaginez-vous point que Dieu puisse révéler quelque chose à une bonne créature qui vous soit inconnue ?

— Il est bon à savoir que oui ; mais je ne croirais homme ni femme si je n'avais aucun signe.

— Croyez-vous que la sainte Écriture soit révélée de Dieu ?

— Vous le savez bien, et il est bon à savoir que oui¹. »

On la somma de nouveau de prendre conseil des clercs et des docteurs, et on lui demanda, pour finir, si elle se soumettait, elle et ses faits, à notre sainte mère l'Église. Elle répondit :

« Quelque chose qui m'en doive advenir, je

n'en ferai ou dirai autre chose, que ce que j'ai dit devant, au procès¹. »

Les docteurs qui accompagnaient l'évêque prirent tour à tour la parole, alléguant les autorités de l'Écriture et des exemples pour l'amener à se soumettre. Nicole Midi lui cita, entre autres, le passage de saint Matthieu : « Si votre frère a péché contre vous, etc., » et ce qui suit : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » Il le lui dit en français, et il lui représenta que si elle ne voulait se soumettre à l'Église, il faudrait qu'on l'abandonnât comme une Sarrasine. Jeanne répondit :

« Je suis bonne chrétienne, j'ai bien été baptisée; et je mourrai comme une bonne chrétienne.

— Puisque vous requérez que l'Église vous donne votre Créateur, soumettez-vous à l'Église, et on promettra de vous le donner.

— Je n'en répondrai autre chose que ce que j'ai fait : J'aime Dieu, je le sers, je suis bonne chrétienne, et je voudrais aider et soutenir l'Église de tout mon pouvoir.

— Ne voudriez-vous pas, dit l'évêque, qui avait son projet, que l'on ordonnât une belle et notable procession pour vous réduire en bon état si vous n'y êtes ?

— Je veux très-bien que l'Église et les catholiques prient pour moi². »

Cependant, parmi les docteurs consultés, plusieurs

avaient été d'avis que Jeanne fût de nouveau instruite et admonestée sur les faits mis à sa charge. Il fallait donc la placer en présence des douze articles, et c'était s'exposer à lui faire publiquement renier, comme à elle inconnu, cet acte que l'on devait croire avoué par elle comme résumé du débat. L'évêque, sans aller à l'encontre des opinions exprimées, s'appropriä la chose de manière à ne rien compromettre. Il sut s'arranger de telle sorte que Jeanne, qui ne connaissait point les articles, loin de soupçonner dans la communication une pièce officielle, y vît tout simplement une admonition comme une autre, et que les assesseurs, qui les connaissaient, trouvassent dans son silence à la lecture une preuve, s'ils en avaient besoin, qu'en leur forme originale, ils lui avaient été depuis longtemps communiqués¹.

Le mercredi 2 mai, il réunit tous les assesseurs dans une salle du château de Rouen, et leur fit une allocution. Il leur exposait que les aveux de Jeanne, résumés en un certain nombre d'articles, ayant été soumis aux docteurs, les réponses déjà arrivées la jugeaient coupable en bien des points. Cependant, avant qu'il prononçât définitivement sur elle, plusieurs ont cru qu'il fallait l'instruire encore de ses erreurs et tenter de la ramener à la vérité. Il l'a fait, et il y a employé plusieurs notables docteurs en théologie : mais l'astuce du diable prévalant, rien n'y a servi encore. L'admonition privée n'ayant point porté de fruit, il lui a paru opportun de recourir à

une admonition publique, pensant que la présence et les exhortations du grand nombre la ramèneraient plus facilement à l'obéissance et à l'humilité. C'est pourquoi il a désigné un savant et ancien maître en théologie, Jean de Châtillon, archidiacre d'Évreux, pour s'acquitter de cette charge; et il annonça que Jeanne allait comparaître devant l'assemblée¹.

Jeanne fut amenée, et l'évêque l'engagea à se rendre aux exhortations qu'on allait lui faire, faute de quoi, elle se mettrait en péril pour l'âme et pour le corps. Alors l'archidiacre, prenant la parole, commença par remonter à Jeanne que tous les fidèles chrétiens étaient tenus de croire les articles de foi, et il l'invita, par forme de monition générale, à corriger et réformer ses faits et dits selon la délibération des docteurs. Comme il tenait à la main le texte de ses exhortations : « Lisez votre livre, dit Jeanne, et puis je vous répondrai. Je m'attends de tout à Dieu mon Créateur; je l'aime de tout mon cœur². »

L'archidiacre lut donc le discours qu'il avait écrit : c'étaient les douze articles réduits à six, mais sous une forme singulièrement tempérée par les raisons qu'on donne à Jeanne et les considérations qu'on y ajoute pour la convaincre ou la séduire.

Après lui avoir rappelé qu'elle a promis de s'amender si les clercs trouvaient dans ses dits ou dans ses faits quelque chose à reprendre (I^{er}), il lui signale les points notés à ce titre par les docteurs : son refus de soumettre ses apparitions à l'Église ou à

homme qui vive (II); son obstination coupable à garder l'habit d'homme (III); à dire qu'en le gardant elle ne pèche pas (IV); à soutenir des révélations indignes, par leur nature, de l'origine qu'elle leur attribue, et capables d'entraîner le peuple dans l'erreur (V) : révélations qui l'ont poussée elle-même à des témérités de toute sorte, en actes ou en paroles, comme quand elle prétend annoncer l'avenir, savoir qui Dieu aime, etc., ou quand elle rend honneur à des apparitions qu'elle n'a pas raison suffisante (n'ayant pas même consulté son curé) de croire de bons esprits (VI)¹.

Cette remontrance fut faite à Jeanne en français, et sur plusieurs points on la pressa d'y répondre.

Après qu'on lui eut déclaré ce qu'était l'Église militante, et qu'on l'eut pressée d'y croire et de s'y soumettre :

« Je crois bien l'Église d'ici-bas, dit-elle; mais de mes faits et dits, ainsi qu'autrefois je l'ai dit, je m'attends et rapporte à Dieu.

— Croyez-vous que l'Église puisse se tromper ?

— Je crois bien que l'Église militante ne peut errer ou faillir; mais, quant à mes dits et mes faits, je m'en rapporte à Dieu qui m'a fait faire ce que j'ai fait. »

Elle ajouta qu'elle se soumettait à Dieu son créateur qui lui a fait faire ces choses, et s'en rapportait à lui, à sa propre personne.

« Voulez-vous dire que vous n'avez point de juge

sur la terre? et notre saint-père le Pape n'est-il pas votre juge?

— Je ne vous en dirai autre chose. J'ai bon maître, c'est à savoir Notre-Seigneur, à qui je m'attends de tout, et non à autre.

— Si vous ne voulez croire l'Église et l'article *Ecclesiam sanctam catholicam*, vous serez hérétique en vous y obtenant, et punie du feu par la sentence d'autres juges.

— Je ne vous en dirai autre chose; et si je voyais le feu, si dirais-je ce que je vous dis, et n'en ferais autre chose. »

(*Superba responsio!* écrit le greffier en marge de son procès-verbal.)

« Si le concile général, comme notre saint-père, les cardinaux et autres membres de l'Église, étaient ici, voudriez-vous vous en rapporter et vous soumettre à eux?

— Vous n'en tirerez de moi autre chose. »

Mais le juge insista :

« Voulez-vous vous soumettre à notre saint-père le Pape?

— Menez-m'y, et je lui répondrai. »

C'était une réponse sérieuse à une question qui ne l'était pas : car personne dans le parti anglais ne voulait l'appel au pape. Le juge vit qu'il était allé trop loin et changea de matière¹.

Il passa à la question de l'habit et ne fut pas plus heureux. Jeanne, faisant tomber d'un mot toutes les

fausses imputations de ses accusateurs, répondit qu'elle voulait bien prendre longue robe et chaperon de femme pour aller à l'église et recevoir son Sauveur, comme elle l'avait dit autrefois (ce point est à noter), pourvu que tantôt après, elle le quittât et reprît l'autre. On insista sur ce qu'elle l'avait pris sans nécessité, et spécialement depuis qu'elle est en prison. Et elle, sans rien dire des raisons impérieuses qui le lui faisaient garder en prison, elle répondit :

« Quand j'aurai fait ce pour quoi je suis envoyée de par Dieu, je prendrai l'habit de femme.

— Croyez-vous faire bien de prendre l'habit d'homme? dit le juge, suivant imperturbablement son thème.

— Je m'en attends à Notre-Seigneur. »

Et comme le juge lui remontrait qu'en prétendant qu'elle faisait bien, et en disant que Dieu et les saints le lui faisaient faire, elle les blasphémait, elle répondit simplement :

« Je ne blasphème point Dieu ni ses saints. »

On insista encore pour qu'elle renonçât à porter l'habit d'homme et à croire qu'elle faisait bien de le porter; mais elle dit qu'elle n'en ferait autre chose'.

On en vint alors à ses apparitions : si elles n'étaient feintes, elles étaient diaboliques; on n'admettait pas d'autre alternative. On lui demanda si, toutes les fois que sainte Catherine et sainte Marguerite venaient, elle se signait du signe de la croix.

« Quelquefois, dit-elle, sans attacher à la question

d'autre importance, je fais le signe de la croix, d'autres fois, non. »

De ses révélations et de ses prédictions, elle dit qu'elle s'en rapportait à son juge, c'est à savoir Dieu; et ajouta qu'elles lui venaient de Dieu sans autre intermédiaire. Quant au signe donné au roi, on lui demanda si elle voulait s'en remettre à l'archevêque de Reims, au sire de Boussac, à Charles de Bourbon, à La Trémouille ou à La Hire qui étaient présents, avait-elle dit, quand l'ange apporta la couronne, ou si elle voulait s'en rapporter à d'autres de son parti, qui écriraient sous leur sceau ce qui en était.

« Baillez-moi un messenger, dit-elle, et je leur écrirai de tout ce procès. »

Ce n'est que dans ces conditions et sous cette forme qu'elle accepta de s'en rapporter à eux.

« Si on vous envoie trois ou quatre chevaliers de votre parti, qui viennent ici par sauf-conduit, voudrez-vous vous en remettre à eux de vos apparitions et des choses contenues en ce procès ?

— Qu'on les fasse venir, et je répondrai. »

On lui demanda enfin si elle voulait s'en référer à l'Église de Poitiers où elle avait été examinée. Mais Jeanne, excédée de ces offres sans bonne foi :

« Me cuidez-vous prendre par cette manière, et par là m'attirer à vous ? »

On conclut en l'exhortant en général à se soumettre à l'Église, sous peine d'être laissée par l'Église. « Et si l'Église vous laissait, continuait le juge,

vous seriez en grand péril de corps et d'âme; car vous pourriez bien encourir la peine du feu éternel quant à l'âme, et du feu temporel quant au corps par la sentence d'autres juges. »

Elle répondit :

« Vous ne ferez jà ce que vous dites contre moi, qu'il ne vous en prenne mal au corps et à l'âme. »

On lui demanda de dire une cause pour quoi elle ne s'en rapportait point à l'Église. Elle aurait pu dire qu'elle ne s'en rapportait point à l'Église des Anglais; mais elle ne voulut faire aucune autre réponse. Vainement les docteurs insistèrent tour à tour dans le même sens : ils n'obtinrent rien de plus. Enfin l'évêque l'avertit d'y faire bien attention et de se bien aviser sur les admonitions et conseils charitables qu'elle venait de recevoir.

« Quel temps me donnez-vous pour m'aviser? dit Jeanne.

— C'est à présent même qu'il le faut faire. »

Et comme elle ne répondait pas davantage, l'évêque se retira, et elle fut ramenée à sa prison¹.

On voulut employer le dernier moyen pour la faire parler, la torture. Le 9 mai, l'évêque la fit mener dans la grosse tour du château de Rouen. Il avait avec lui l'abbé de Saint-Corneille de Compiègne, Jean de Châtillon et Guillaume Érard; André Marguerie et Nicolas de Venderez, archidiacres de Rouen; Guillaume Haiton et Aubert Morel, Nicolas Loyseleur, et l'huissier Jean Massieu. L'évêque lui signala plusieurs

points de son procès où elle était soupçonnée de n'avoir pas dit la vérité; et il lui dit que, si elle ne la voulait déclarer, on la mettrait à la torture, dont on lui faisait voir les instruments étalés à l'entour. Les bourreaux étaient là, tout prêts à remplir leur office « pour la ramener dans les voies de la vérité, » comme disait l'évêque, « afin d'assurer par là le salut de son âme et de son corps, si gravement compromis par ses inventions erronées. » Jeanne répondit :

« Vraiment, si vous me deviez faire détraire (arracher) les membres et faire partir l'âme hors du corps, si ne vous dirai-je autre chose; et si je vous disais autre chose, après je vous dirais toujours que vous me l'auriez fait dire par force. »

C'était d'un mot faire voir ce que vaut la torture. Elle ne refusa point d'ailleurs de parler, mais elle le fit pour confirmer toutes ses paroles. Elle dit que le lendemain de son dernier interrogatoire public, à la fête de la Sainte-Croix (3 mai), elle avait eu le secours de saint Gabriel : « Et croyez que ce fut saint Gabriel, dit-elle; mes voix me l'ont fait connaître. » Elle dit encore qu'elle avait demandé conseil à ses voix pour savoir si elle devait se soumettre à l'Eglise comme on la pressait de le faire, et qu'elles lui avaient dit, que si elle voulait que Notre-Seigneur lui aidât, elle s'attendît à lui de tous ses faits. Elle ajouta, contre les imputations qui rapportaient ses apparitions au malin esprit, qu'elle savait que Notre-Seigneur avait toujours été maître de ses faits, et que

l'ennemi n'y avait jamais eu puissance. Enfin elle avoua qu'elle avait demandé à ses voix si elle serait brûlée, et que ses voix lui ont répondu qu'elle s'en attende à notre Sire, et qu'il lui aidera. On lui repara de la couronne donnée, selon qu'elle l'avait prétendu, à l'archevêque de Reims, et on lui demanda si elle voulait s'en rapporter à lui. Posée par les juges, la question ne pouvait pas être douteuse; posée par Jeanne, rien n'eût été plus facile que de s'y entendre. Elle répondit :

« Faites-le venir et que je l'entende parler, et puis je vous répondrai. Il n'oserait dire le contraire de ce que je vous ai dit¹. »

Les juges, frappés de sa fermeté, comprirent que la torture n'y ferait rien, et crurent sage d'y surseoir. Ils se réunirent, le 12, pour en délibérer de nouveau, et résolurent d'y renoncer définitivement, les uns disant que la question était inutile, que l'on avait sans torture assez ample matière; les autres, que le procès était bien fait, et qu'il ne fallait point par là l'exposer à la calomnie. Dans la minorité qui approuvait la torture, on compte le jeune et brillant docteur Thomas de Courcelles, et celui qui s'était fait agréer comme confesseur de Jeanne, Nicolas Loyseleur².

Les choses marchaient vers la conclusion. Dès après la séance du 2 mai, quand Jeanne eut publiquement refusé de s'en remettre, touchant ses faits, à la décision de l'Église, dans les termes où on l'y invitait,

le chapitre de Rouen se réunit, et renonçant au délai qu'il avait réclamé d'abord, il n'hésita plus à déclarer que l'opinion des docteurs sur les assertions de Jeanne lui paraissait fondée en raison, et que Jeanne, vu son obstination, devait être réputée hérétique (4 mai). C'était déjà un suffrage important pour l'évêque de Beauvais; mais depuis, il en avait reçu un autre de bien plus grande autorité, un suffrage auquel beaucoup d'autres s'étaient référés par avance : je veux dire l'avis officiel de l'Université de Paris¹.

L'Université de Paris avait reçu, un peu tard, communication des douze articles. Les trois docteurs, ses suppôts, chargés de les lui remettre, Jean Beaupère, Jacques de Touraine et Nicole Midi, étaient partis de Rouen à la suite de l'Exhortation charitable du 18 avril, et devaient lui donner de vive voix toute explication sur l'affaire dont ils avaient suivi les débats. L'Université avait dès l'origine vivement désiré d'attirer à elle le procès de Jeanne d'Arc; elle se jeta avec passion encore sur ces restes qu'on lui en donnait. Le 29 avril, elle se réunit à Saint-Bernard pour prendre connaissance et des articles, et des lettres du roi d'Angleterre et des juges de Rouen qui les accompagnaient. Sur la proposition du recteur, elle chargea les deux facultés de théologie et des décrets (de droit) d'examiner chacune à part la pièce soumise à ses délibérations, et, le 14 mai, elle s'assembla de nouveau pour entendre leurs rapports².

Jean de Troyes, remplissant les fonctions de doyen

de la faculté de théologie, prit le premier la parole, et lut la réponse de la faculté à chacun des douze articles.

1° Les apparitions de Jeanne : La faculté déclare que, vu la fin, le mode et la matière des révélations, la qualité de la personne et les autres circonstances, elles lui paraissent fictives, mensongères, séductrices et inspirées plutôt par les esprits diaboliques ; et elle les nomme : à savoir, Béhial, Satan et Behemmoth.

2° Le signe du roi : Mensonge présomptueux et pernicieux, attentatoire à la dignité des anges.

3° Les visites de saint Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, et la foi qu'y a la Pucelle : Croyance téméraire et injurieuse dans sa comparaison aux vérités de la foi.

4° Les prédictions : Superstition, divination et vaine jactance.

5° L'habit d'homme porté par commandement de Dieu : Blasphème envers Dieu, mépris de Dieu dans ses sacrements, violation de la loi divine et des sanctions ecclésiastiques, et suspicion d'idolâtrie.

6° Les lettres : Elles peignent la femme : traîtresse, perfide, cruelle, altérée de sang humain, séditieuse, poussant à la tyrannie, blasphématrice de Dieu.

7° Le départ pour Chinon : Impiété filiale, violation du commandement d'honorer père et mère, scandale, blasphème, aberration dans la foi, etc.

8° Le saut de Beurevoir : Pusillanimité tournant au désespoir et à l'homicide, assertion téméraire tou

chant la remise de la faute, erreur sur le libre arbitre.

9° *Confiance de Jeanne en son salut* : Assertion présomptueuse et téméraire, mensonge pernicieux, etc.

10° *Que sainte Catherine et sainte Marguerite ne parlent pas anglais, etc.* : Blasphème envers sainte Catherine et sainte Marguerite; violation du précepte de l'amour du prochain.

11° *Les honneurs qu'elle rend à ses saintes* : Idolâtrie, invocation des démons, etc.

12° *Refus de s'en rapporter de ses faits à l'Église* : Schisme, mépris de l'unité et de l'autorité de l'Église, apostasie, obstination dans l'erreur¹.

Guérold de Boissel, doyen de la faculté des décrets, lut ensuite les délibérations de sa faculté, résumées en six points :

Si cette femme, disait la faculté, était dans son bon sens quand elle a affirmé les propositions contenues dans les douze articles, on peut dire, par manière de conseil et de doctrine, et pour parler charitablement :

1° Qu'elle est schismatique comme se séparant de l'obéissance de l'Église ;

2° Hors de la foi, comme contredisant à l'article *Unam sanctam Ecclesiam catholicam* ;

3° Apostate, comme s'étant coupé les cheveux que Dieu lui a donnés pour voiler sa tête, et ayant quitté l'habit de femme pour l'habit d'homme ;

4° Vicieuse et devineresse, quand elle se dit envoyée

de Dieu sans le montrer par des miracles ou par des témoignages de l'Écriture, comme fit Moïse, comme fit saint Jean-Baptiste ;

5° Égarée dans la foi, quand elle demeure sous le coup de l'anathème prononcé par les canons, quand elle aime mieux ne pas communier aux temps marqués par l'Église que de laisser l'habit d'homme ;

6° Abusée, quand elle se dit aussi sûre d'aller en paradis que si elle y était.

C'est pourquoi, si, avertie charitablement, elle ne veut pas revenir à l'unité de la foi catholique et donner satisfaction, elle doit être abandonnée aux juges séculiers pour subir le châtiment de son crime ¹.

Cette lecture faite, le recteur demanda si c'était bien l'avis des deux facultés; et, sur la réponse affirmative des doyens, il soumit les deux actes à l'approbation du corps entier. L'Université se sépara pour en délibérer par faculté et par nations, et bientôt, se réunissant en assemblée générale, elle déclara qu'elle les approuvait ².

A l'expédition authentique de ces actes qui fut remise aux trois envoyés de Rouen, étaient jointes les lettres de l'Université, tant pour l'évêque de Beauvais que pour le roi d'Angleterre. L'Université complimentait l'évêque du zèle qu'il avait montré, comme un bon pasteur, contre cette femme dont le venin avait infecté tout le troupeau des fidèles en Occident; elle louait la marche du procès et sa conformité au droit, vantait les docteurs qui n'y avaient épargné ni leurs person-

nes ni leurs peines, et recommandait à la sollicitude paternelle de l'évêque de ne rien négliger, jusqu'à ce qu'il eût vengé la majesté divine de l'insulte qu'elle avait reçue. Dans sa lettre au roi d'Angleterre, elle louait le prince de l'ardeur avec laquelle il avait, en cette occasion, défendu la foi et extirpé l'erreur. Elle rappelait les lettres qu'elle lui avait écrites elle-même touchant la Pucelle, donnait son approbation au procès, et suppliait le prince de faire toute diligence pour qu'il fût mené à terme brièvement : car, en vérité, disait-elle, « la longueur et dilation est très-périlleuse, et si est très-nécessaire, sur ce, notable et grande réparation, à ce que le peuple, qui par icelle femme a été moult scandalizé, soit réduit à bonne et sainte doctrine et crédulité¹. »

Ces pièces à peine arrivées, le 19 mai, l'évêque de Beauvais réunit les assesseurs dans la chapelle du palais archiépiscopal de Rouen pour leur en donner lecture. Tous y adhérèrent, et alors chacun fut invité à donner son avis sur la marche à suivre pour arriver à la conclusion².

Gilles, abbé de Fécamp, opina que l'on prît jour pour que le promoteur dît s'il avait quelque chose à ajouter, et qu'on avertît Jeanne. D'autres pensaient que l'affaire était suffisamment instruite, et qu'il ne restait qu'à conclure en présence des parties. La plupart adoptaient purement et simplement l'avis de l'Université de Paris : avertir Jeanne charitablement, soit en particulier soit en public, lui faire connaître la

peine à laquelle son obstination l'exposait. Et si elle se refusait à ces instances, les uns s'en remettaient au juge de ce qui resterait à faire, les autres prononçaient d'eux-mêmes qu'elle devait être déclarée hérétique et livrée au bras séculier. Quelques-uns pensaient qu'on pouvait le même jour conclure et prononcer la sentence, et la livrer au bras séculier¹.

L'évêque, après avoir recueilli ces opinions, annonça, conformément à l'avis du plus grand nombre, qu'il emploierait encore auprès de Jeanne l'admonition charitable pour la ramener dans la voie de la vérité et du salut de son âme et de son corps : après quoi il procéderait selon leur sentiment, fermerait le débat et prendrait jour pour prononcer la sentence.

Le 23 mai, il fit amener Jeannedans une salle voisine de sa prison. Il y siégeait, ayant à ses côtés les évêques de Thérouanne et de Noyon, et quelques-uns des docteurs que l'on a déjà vus au procès, Jean de Châtillon, Jean Beaupère, Nicole Midi, Guillaume Énard, Pierre Maurice, André Marguerie et Nicole de Venderez. Pierre Maurice était chargé d'exposer à l'accusée les fautes, les crimes et les erreurs où elle était tombée, au sentiment de l'Université de Paris, c'est-à-dire de lui reproduire en substance et sous les voiles de son discours l'acte capital qu'on lui dérobaît toujours dans sa forme officielle, et de l'inviter à renoncer à ses erreurs et à se soumettre au jugement de l'Église.

« Jeanne, disait-il, tu as dit que, depuis l'âge de treize ans environ, tu as eu des révélations ; que des

anges, que sainte Catherine et sainte Marguerite te sont apparus, que tu les as vus fréquemment des yeux de ton corps, qu'ils t'ont parlé et te parlent encore souvent, qu'ils t'ont dit plusieurs choses exposées plus pleinement dans ton procès. Or les clercs de l'Université de Paris et d'autres, considérant le mode et la fin de ces apparitions, la matière des choses révélées et la qualité de ta personne, ont dit que ces choses sont feintes, séductrices et pernicieuses, ou que de telles révélations et apparitions procèdent des esprits diaboliques.

« Tu as dit.... » Et il reprenait ainsi, en résumé, chacun des douze articles, en les faisant suivre du jugement de l'Université de Paris¹.

Après quoi, procédant à l'exhortation charitable :

« Jeanne, ma très-chère amie, disait-il, il est temps, maintenant que l'on touche au terme de votre procès, de bien peser ce qui a été dit... »

Il lui rappelait combien de fois on l'avait pressée de se soumettre à l'Église, l'obstination de ses refus et la longanimité de ses juges, qui, étant en mesure de prononcer dans la cause, avaient voulu soumettre ses paroles à l'examen de l'Université de Paris. L'Université a répondu, et les juges veulent supplier Jeanne encore de revenir sur ses résolutions, de ne se point faire retrancher de la communion de Jésus-Christ pour aller se perdre avec les ennemis de Dieu. Le prédicateur l'invitait à se défier de cet ennemi du

genre humain, qui, pour le séduire, se transforme quelquefois en ange de lumière :

« C'est pourquoi, ajoutait-il, si quelque chose de tel vous est apparu, n'y croyez pas, mais bien plutôt repoussez toute adhésion de votre esprit à de semblables choses, acquiesçant aux dires et aux opinions de l'Université de Paris et d'autres docteurs qui connaissent la loi de Dieu et la sainte Écriture, et jugent qu'on ne doit point croire à de semblables apparitions ni à aucune apparition extraordinaire, si ce n'est sur l'autorité de la sainte Écriture ou d'un signe suffisant, et d'un miracle. Or vous n'avez eu ni l'une ni l'autre de ces garanties; vous y avez cru légèrement, sans vous tourner à Dieu par une oraison fervente, pour qu'il vous en assurât; vous n'avez recouru ni à un prélat, ni à quelque autre homme d'Église éclairé qui pût vous instruire, ce que vous auriez dû faire, vu votre état et la simplicité de votre savoir. Et prenez un exemple : Si votre roi, de son autorité, vous avait commis la garde de quelque forteresse, vous défendant d'y recevoir personne; quand même quelqu'un dirait qu'il vient en son nom, à moins qu'il ne vous apportât des lettres ou quelque signe certain, vous ne devriez le croire ni le recevoir. Ainsi, lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ, montant au ciel, a commis au bienheureux Pierre, apôtre, et à ses successeurs le gouvernement de son Église, il leur a défendu de recevoir désormais aucun de ceux qui viendraient en

son nom, si cela n'était établi suffisamment autrement que par leur dire. C'est donc chose certaine : vous n'avez pas dû ajouter foi à ceux que vous dites vous être venus de cette sorte ; et nous, de même, nous ne devons pas vous croire, puisque le Seigneur nous ordonne le contraire.

« Jeanne, remarquez-le bien encore : si, dans les États de votre roi, lorsque vous y étiez, un chevalier ou tout autre, né sous sa domination et son obéissance, s'était levé, disant : « Je n'obéirai point au roi et je ne me soumettrai point à ses officiers, » n'auriez-vous pas dit qu'il dût être condamné ? Que direz-vous donc de vous-même, qui êtes née dans la foi du Christ, devenue, par le sacrement du baptême, fille de l'Église et épouse de Jésus-Christ, si vous n'obéissez point aux officiers du Christ, c'est-à-dire aux prélats de l'Église ? quel jugement porterez-vous de vous-même ? Cessez donc, je vous prie, de parler de la sorte, si vous aimez Dieu votre créateur, votre précieux époux et votre salut, et obéissez à l'Église en acceptant son jugement. Sachez que, si vous ne le faites et si vous persévérez dans cette erreur, votre âme sera condamnée au supplice éternel, livrée à des tourments sans fin ; et quant au corps, je doute fort qu'il ne vienne en perdition ! Que le respect humain ne vous retienne pas, ni cette fausse honte qui peut-être vous domine, parce que vous avez été en de grands honneurs que vous pensez perdre en agissant comme je dis. Il faut préférer l'honneur de

Dieu et le salut tant de votre corps que de votre âme : or tout cela se perd si vous ne faites ce que j'ai dit, parce que, de cette sorte, vous vous séparez de l'Église et de la foi que vous avez promise au sacré baptême; vous mutiliez l'autorité de Dieu et celle de l'Église, qui pourtant est conduite, régie et gouvernée par l'autorité de Dieu et par son Esprit. Il a dit aux prélats de l'Église : « Qui vous écoute m'écoute, et « qui vous méprise me méprise. » Lors donc que vous ne voulez pas vous soumettre à l'Église, de fait vous vous en séparez, et, en refusant de vous soumettre à elle, vous refusez de vous soumettre à Dieu. Vous errez contre l'article *Unam sanctam Ecclesiam*, dont le caractère et l'autorité vous ont été suffisamment montrés dans les précédentes admonitions. Cela étant, je vous avertis donc, de la part de messeigneurs l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisiteur, vos juges, je vous avertis, vous prie et vous conjure, par cette piété que vous avez pour la passion de votre Créateur, par l'intérêt que vous prenez au salut de votre âme et de votre corps, de corriger et redresser les choses susdites, et de rentrer dans la voie de la vérité en obéissant à l'Église, en acceptant son jugement et sa détermination dans les choses qui ont été dites. Et en agissant ainsi, vous sauverez votre âme et rachèterez, comme je pense, votre corps de la mort. Mais si vous ne le faites et que vous vous obstiniez, sachez que votre âme sera frappée de damnation, et je crains la destruction de votre corps :

desquelles choses daigne vous préserver Jésus-Christ ! »

Jeanne écouta cette admonition, et sans se laisser ébranler par les prières plus que par les menaces, elle dit :

« Quant à mes faits et mes dits que j'ai dits au procès, je m'y rapporte et m'y veux soutenir.

— Croyez-vous que vous ne soyez point tenue de soumettre vos dits et faits à l'Église militante ou à autre qu'à Dieu ?

— La manière que j'ai toujours dite et tenue au procès, je la veux maintenir quant à ce. »

Et elle ajouta :

« Si j'étais en jugement et voyais le feu allumé, et les bourrées allumées et le bourreau prêt à bouter le feu ; si j'étais dans le feu, je n'en dirais autre chose et soutiendrais ce que j'ai dit au procès, jusqu'à la mort. »

Le juge demanda au promoteur et à Jeanne s'ils n'avaient rien à ajouter ; et sur leur réponse négative, il déclara la clôture du débat, renvoyant au lendemain pour prononcer la sentence et procéder au delà « comme de droit et de raison ». »



LIVRE HUITIÈME.

ROUEN. — L'ABJURATION.

Les juges pouvaient maintenant condamner Jeanne ; mais tant qu'elle demeurerait ferme dans ses affirmations, l'impression qu'elle avait faite dans les esprits restait entière, et le jugement, en quelque nom qu'on le prononçât, était révocable au tribunal de l'opinion publique. Il fallait donc obtenir qu'elle se condamnât elle-même, qu'elle abjurât. On tenta un dernier effort pour ébranler la jeune fille. Ni la prison, ni le secret des interrogatoires privés, ni la solennité des séances générales n'avaient pu l'émouvoir : on voulut mettre en œuvre l'impression de la foule ramassée sur la place publique, et la vue du bourreau.

Au jour fixé par l'évêque, le jeudi après la Pentecôte, 24 mai, deux échafauds furent dressés dans le cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen. Sur l'un siégeait

l'évêque, et avec lui le cardinal de Winchester, oncle du roi, et une nombreuse assistance d'abbés, de prêtres et de docteurs; l'autre attendait Jeanne¹.

Avant de l'y conduire, on n'avait rien négligé qui pût servir à la fin proposée. Dès le matin, Jean Beupère, le plus habile et le plus considérable des docteurs, le bras droit de l'évêque, l'était venu trouver à la prison pour lui annoncer la cérémonie préparée. Il lui dit, que, si elle était bonne chrétienne, elle déclarerait s'en remettre sur toutes choses en l'ordonnance de notre sainte mère l'Église : et, de quelque manière qu'il lui ait présenté la chose, il prétendit, au jugement de réhabilitation, qu'elle promit de le faire. N. Loiseleur vint ensuite : il lui avait été donné à titre de conseil; et sur le lieu même de la cérémonie, comme on avait placé Jeanne au seuil d'une petite porte, avant de la faire monter sur l'échafaud, il était près d'elle, l'exhortant de toute sa force à faire ce qu'on lui demanderait, et l'assurant qu'il ne lui arriverait rien de mal, qu'elle serait remise à l'Église. C'est ainsi préparée qu'elle arriva sur l'échafaud, où un prédicateur de grand renom, G. Érard, devait porter le dernier coup².

Si l'on en croit le serviteur d'Érard, Jean de Lenosolis, qu'on entendit au procès de réhabilitation, le prédicateur n'accepta pas volontiers cette tâche : il disait qu'elle lui déplaisait fort et qu'il aimerait mieux être en Flandre; mais il s'en acquitta avec un zèle qui n'eût point laissé aux

Anglais même le moindre soupçon de son mauvais vouloir ¹.

Il prêcha sur ce texte de saint Jean : « La branche ne peut porter de fruit elle-même, si elle ne demeure sur la vigne ; » et il exposa avec ampleur comment tous les catholiques doivent demeurer sur la vraie vigne de notre sainte mère l'Église, que la main de Jésus-Christ a plantée : montrant que Jeanne, par ses erreurs et par ses crimes, s'était séparée de l'unité de l'Église, et avait, de mille sortes, scandalisé le peuple chrétien.

Au milieu de cette longue diatribe, qui se résumait en ces mots : sorcière, hérétique, schismatique, le prédicateur, entraîné par son ardeur :

« O France ! s'écria-t-il, tu es bien abusée ! Tu as toujours été la chambre (maison) très-chrétienne ; et Charles qui se dit roi, et de toi gouverneur, s'est adhérent comme hérétique et schismatique (tel est-il) aux paroles et aux faits d'une femme inutile, diffamée et de tout déshonneur pleine ; et non pas lui seulement, mais tout le clergé de son obéissance et seigneurie, par lequel elle a été examinée et non reprise, comme elle a dit. »

Puis, se tournant vers Jeanne, et, pour donner plus de force à l'apostrophe, l'interpellant de la main :

« C'est à toi, Jeanne, à qui je parle, et te dis que ton roi est hérétique et schismatique. »

Jeanne avait accepté toutes ces injures pour elle ; mais, entendant qu'elles montaient jusqu'au roi :

« Par ma foi ! sire, dit-elle , révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui mieux aime la foi et l'Église.

— Fais-la taire, » dit à l'huissier le prédicateur, mal content de son interpellation.

Il reprit son discours, et à la fin, s'adressant à elle sur un ton plus adouci :

« Voici, dit-il, messeigneurs les juges qui, plusieurs fois, vous ont sommée et requise de soumettre tous vos faits et dits à notre sainte mère l'Église, vous montrant qu'en vos dits et faits étaient plusieurs choses lesquelles, comme il semblait aux clercs, n'étaient bonnes à dire et à soutenir. »

Il s'attendait sans doute au dénoûment dont l'avait pu flatter Jean Beaupère. Jeanne dit :

« Je vous répondrai. »

Et, vraiment inspirée :

« Quant à la soumission à l'Église, je leur ai répondu. Je leur ai dit en ce point, que toutes les choses que j'ai faites ou que j'ai dites, soient envoyées à Rome, devers notre saint-père le Pape, auquel, et à Dieu premier, je me rapporte; et, quant aux dits et faits que j'ai faits, je les ai faits de par Dieu. »

Elle ajouta que de ses faits et dits, elle ne chargeait personne, ni son roi, ni aucun autre, et que s'il y avait quelque faute, c'est à elle et non à un autre qu'il le fallait rapporter.

On lui demanda si elle ne voulait pas révoquer

ceux de ses faits ou de ses dits qui étaient réprouvés par les clercs. Elle répondit :

« Je m'en rapporte à Dieu et à notre saint-père le Pape¹. »

Cette scène où les juges avaient cherché la glorification publique de leur procès allait tourner à leur confusion. Comment accuser de ne point se soumettre à l'Église celle qui s'en rapportait au Pape ? Ne pouvait-on pas, avec bien plus de raison, accuser de mépris pour l'autorité de l'Église ceux qui ne tenaient aucun compte de cet appel fait à son chef ? Les juges embarrassés représentèrent « qu'on ne pouvait pas aller quérir notre saint-père si loin ; que les ordinaires étaient juges chacun dans leur diocèse ; qu'il fallait qu'elle s'en rapportât à notre sainte mère l'Église ainsi entendue, et qu'elle tînt ce que les clercs et les gens en se connaissant en disaient et avaient déterminé de ses dits et de ses faits². »

Tous les voiles tombaient donc : l'Église, c'étaient ses juges ; c'est à l'ennemi qu'elle avait eu mission de combattre et de chasser de France que l'on voulait qu'elle s'en remît, sous peine de schisme et d'hérésie, de la vérité de sa mission. Il fallait bien conclure. Érard prit la cédule où étaient énumérées les diverses choses dont on l'accusait, et la somma de les abjurer. Mais qu'était-ce qu'abjurer ? Elle n'en savait rien, ni surtout combien ce qu'on lui présentait comme moyen de salut offrait de périls.... Elle demanda donc ce que cela voulait dire, et l'huissier Massieu, chargé par

Érard de le lui expliquer, en profita pour lui dire à quoi elle s'exposait si elle revenait jamais sur le désaveu qu'on aurait obtenu d'elle. Elle suivit son conseil et dit à haute voix :

« Je m'en rapporte à l'Église universelle si je les dois abjurer ou non.

— Tu les abjureras présentement ou tu seras arse aujourd'hui même, » s'écria Érard furieux.

N. Loyseleur, qui ne l'avait point quittée, lui répétait : « Faites ce que je vous ai dit ; reprenez l'habit de femme. » Tout le monde la pressait : « Faites ce qui vous est conseillé. Voulez-vous vous faire mourir ? » Et les juges eux-mêmes prenaient le langage de la compassion : « Jeanne, nous avons tant pitié de vous ! Il faut que vous retranchiez ce que vous avez dit ou que nous vous livrions à la justice séculière. » Jeanne protestait toujours qu'elle n'avait rien fait de mal, qu'elle croyait aux douze articles de foi et aux commandements de Dieu, disant de plus qu'elle s'en référait à la cour de Rome et croyait ce que la cour croyait. Et comme on insistait : « Vous vous donnez bien du mal pour me séduire, » ajoutait-elle¹.

Cependant l'évêque, ayant par trois fois inutilement renouvelé ses sommations, commença à lire la sentence. L'heure était redoutable : et qui s'étonnera qu'une pauvre fille y succombe ? Épuisée par la lutte et comme étourdie par ces voix de toutes sortes, conseils, menaces, prières, elle tombe tout à coup dans ce silence imposant où il semble que tout le monde

l'abandonne devant le juge qui la condamne et le bourreau qui l'attend. Elle cède ; elle dit : « Je me sou mets à l'Église ; » et elle priait encore saint Michel de l'aider et de la conseiller. On se hâta de prendre acte de sa soumission en forme authentique. Ce long débat, et plus encore la lutte intérieure qu'elle avait dû subir, avaient brisé tout ressort en elle. L'huissier Massieu lui lisait la formule, et elle la redisait après lui comme sans savoir ce que cela voulait dire ; elle souriait en répétant les mots, si bien que plusieurs croyaient qu'elle se moquait¹.

La formule d'abjuration, telle qu'elle est au procès, donnait pleine satisfaction aux juges. Jeanne contre-signait les douze articles et les plus violentes qualifications de l'accusateur. Elle confessait qu'elle avait très-grièvement péché en feignant mensongèrement « avoir eu des révélations et apparitions de par Dieu, en séduisant les autres, en faisant superstitieuses divinations ; en blasphémant Dieu et ses saints ; » qu'elle avait transgressé la loi divine, la sainte Écriture et les canons « en portant habit dissolu, difforme et déshonnête contre la décence de nature, et cheveux rognés en rond en guise d'homme contre toute honnêteté du sexe de femme ; » en portant les armes, « en désirant crueusement (cruellement) effusion de sang humain ; » en disant qu'elle avait fait tout cela par commandement de Dieu, et qu'elle avait bien fait ; « en méprisant Dieu et ses sacrements ; » en faisant sédition, idolâtrant et invoquant les mauvais

esprits. Elle confessait de plus qu'elle avait été schismatique et par plusieurs manières avait erré dans la foi. Lesquels crimes et erreurs elle abjurait, se soumettant à la correction de l'Église et à bonne justice, et promettant à saint Pierre et au pape, comme à l'évêque et aux juges présents, de n'y plus retomber¹.

Cette formule, qui figure au procès et en français et en latin, a pourtant contre elle des difficultés assez graves. C'est qu'elle est très-longue (nous l'avons fort abrégée), et, au témoignage de tous ceux qui l'ont vue et entendue, la formule lue à Jeanne était fort courte. Elle dura à peu près comme un *Pater noster*, dit Pierre Miget; et elle fut lue deux fois, Jeanne répétant les mots après Massieu. Elle avait six lignes de grosse écriture, dit le greffier Taquel, qui était proche; six ou sept lignes, disent J. Monnet et G. de La Chambre et ce dernier ajoute qu'il était assez près pour en voir les mots. Mais on n'a pas seulement le témoignage de ceux qui l'ont vue ou entendue, on a la parole de celui qui l'a lue à Jeanne. Massieu déclare « que la formule contenait huit lignes au plus, et qu'il sait fermement que ce n'est pas celle dont il est parlé au procès; que la formule insérée au procès n'est pas celle qu'il a lue lui-même et que Jeanne a signée². »

Il n'est pas impossible, en effet, qu'en vue de l'accusation, on ait dressé cette longue formule qui la résume et la sanctionne. Mais il n'est pas invraisemblable non plus qu'en vue de l'accusée et de ce qu'on

voulait obtenir d'elle, on en ait proposé une autre moins susceptible de provoquer la révolte de sa conscience. Il y était dit qu'elle ne porterait plus les armes, ni l'habit d'homme, ni les cheveux coupés en rond, et plusieurs autres choses, dit Massieu; selon un autre témoin, elle y disait qu'elle s'était rendue coupable du crime de lèse-majesté et qu'elle avait séduit le peuple; et probablement (la suite tient lieu de témoignage en ce point) qu'elle s'en remettait de ses dits et de ses faits à l'Église : avec le protocole et la conclusion de rigueur, sept ou huit lignes n'en pouvaient guère tenir davantage.

Voilà ce qu'on lut à Jeanne, et ce n'est pas ce qu'on lit au procès-verbal sous son nom. Le procès-verbal a-t-il faussement donné, avec son signe et son nom, une pièce qu'elle n'a pas signée, ou comment a-t-elle signé une pièce qu'on ne lui a pas lue? Si le faux n'est pas supposable avec la connivence du greffier, on doit le chercher dans une substitution d'une autre sorte, et on en peut trouver la trace dans un témoignage recueilli au procès de réhabilitation. Si l'on en croit Haimond de Macy, qui était là, un Anglais, le secrétaire du roi d'Angleterre, Jean Calot, serait venu ici en aide aux juges. Dès que Jeanne eut cédé, dit le témoin, il tira de sa manche un petit papier qu'il lui donna à signer, et ce fut lui qui, mal content du signe qu'elle y avait tracé, lui tint la main et la guida pour qu'elle y mît en toutes lettres son nom¹.

Une chose pressait encore les juges d'abréger

la scène : c'est qu'elle était fort mal goûtée des Anglais. Les Anglais croyaient toucher au terme de ce procès dont les longueurs suspendaient tout pour eux : car, tant que Jeanne vivait, ils n'osaient, on l'a vu, rien entreprendre. Ils étaient venus, sûrs de la ressaisir enfin : puisque, si elle s'obstinait, comme on devait s'y attendre, la sentence la livrait au bras séculier, et le bourreau était là. Ils ne comprenaient donc rien aux efforts des juges pour obtenir qu'elle abjurât, et plus d'une fois ceux-ci furent interrompus par des murmures. Mais quand on vit qu'ils avaient réussi, la fureur fut au comble : on leur jeta des pierres; un chapelain du cardinal de Winchester, qui se trouvait auprès de l'évêque, l'appela traître. « Vous avez menti, » dit l'évêque. — L'évêque avait raison : le chapelain avait menti'.

Pour rendre à l'Angleterre l'autorité qu'elle avait perdue, il ne suffisait pas de brûler Jeanne, comme le croyait cette soldatesque superstitieuse qui ajournait jusqu'à sa mort toute espérance de la victoire. C'était peu que de la faire mourir, si on ne frappait d'abord sa mission. Or pour l'atteindre, rien de sûr, nous l'avons dit, que son propre désaveu. Il le fallait avoir à tout prix, dût-on l'acheter pour le moment par la grâce de la vie. D'ailleurs, l'abjuration acquise, la grâce était facilement révocable. La fermeté avec laquelle Jeanne avait, pendant près de deux mois, soutenu devant ses juges la vérité de sa mission, marquait assez comme elle en était convaincue : et

ces convictions ne se perdent pas dans un moment d'étourdissement, de lassitude ou même de faiblesse. De plus elle n'avait pas seulement renoncé à ses idées, elle avait renoncé à son habit d'homme. Or, il y avait un moyen infailible de lui faire reprendre cet habit : c'était, au pis aller, de ne lui en pas laisser d'autre. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle devînt relapse. L'évêque de Beauvais savait donc bien ce qu'il faisait; et le cardinal de Winchester ne l'ignorait pas non plus, sans doute. Il imposa durement silence à son chapelain, et quand l'évêque, après l'abjuration, prit son avis sur ce qu'il fallait faire : « L'admettre à la pénitence, » dit le cardinal¹.

L'évêque prononça donc la sentence.

Après avoir rappelé son devoir de pasteur et résumé le procès dans toutes ses phases, il énumérât tous les crimes déjà vus dans la formule d'abjuration prêtée à Jeanne, et l'en déclarait coupable : mais considérant qu'à la suite de tant d'avertissements charitables elle était rentrée au sein de l'Église et avait publiquement abjuré ses erreurs, il l'absolvait de l'excommunication. Toutefois, comme elle avait péché contre Dieu et l'Église, pour sa salutaire pénitence il la condamnait à la prison perpétuelle, « au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, » afin qu'elle y apprît à pleurer ses fautes et à ne les plus commettre².

Jeanne, absoute de l'excommunication, aurait bien pu espérer sa mise en liberté. C'est par là qu'on

avait tenté de la séduire : Érard lui avait dit qu'en abjurant elle serait délivrée de prison. Condamnée à la prison par forme de pénitence, elle pouvait compter au moins n'en avoir pas d'autre que celle de l'Église. C'était de droit; tout le monde s'y attendait. Plusieurs en parlèrent à l'évêque; et Jeanne elle-même, comme Loyseleur la félicitait, disant « qu'elle avait fait une bonne journée, » Jeanne disait à ceux qui l'entouraient : « Or çà, entre vous, gens d'Église, menez-moi en vos prisons, et que je ne sois plus en la main des Anglais. » Mais l'évêque dit : « Menez-la où vous l'avez prise. » — Pouvait-il la renvoyer ailleurs? Jeanne était aux Anglais : ils avaient fait leurs conditions en la livrant à l'évêque. Ils ne la lui avaient donnée que pour la juger : condamnée ou non, elle retombait en leur puissance. Mais c'était à l'évêque de ne point accepter des conditions qui dénaturaient le caractère de la peine et ne laissent à son jugement de force que pour la mort; c'était à lui de ne pas tromper sa victime sur les suites de la soumission qu'il avait tant travaillé à lui surprendre. En la remettant aux Anglais, il s'avouait leur complice : il rendait infaillible cette parole d'un docteur à Warwick, comme il se plaignait que le roi était mal servi et que Jeanne échappait : « Sire, n'ayez cure, nous la rattraperons bien¹. »

Dans l'après-midi du même jour (jeudi), les juges vinrent trouver Jeanne à la prison. Ils lui rappelèrent la grande miséricorde qu'ils lui avaient faite

en la recevant au pardon de l'Église, l'engagèrent à se bien soumettre et à ne plus revenir à ses erreurs : l'avertissant que l'Église, si elle y retombait encore, ne la recevrait plus. Puis ils l'invitèrent à laisser l'habit d'homme et à reprendre l'habit de femme, comme l'Église l'avait ordonné : et Jeanne promit d'obéir en toute chose, et elle prit l'habit qu'on lui présentait.

Mais le dimanche, un bruit se répand tout à coup : Jeanne a repris ses habits d'homme ; elle est relapse, c'en est fait d'elle ! Il fallait constater la chose ; on courut à la prison ; et ce ne fut pas sans péril¹.

On a vu dans quelle disposition d'esprit étaient les Anglais depuis le jugement. Au cimetière de Saint-Ouen, ils avaient jeté des pierres aux juges ; au retour de cette scène, ils les avaient poursuivis de leurs menaces et de leurs insultes, brandissant leurs épées et disant que le roi avait perdu son argent avec eux. Du moins ils gardaient leur prisonnière, et les assesseurs avaient maintenant grand'peine à la revoir. P. Maurice, qui l'avait officiellement admonestée, le 23 mai, devant le tribunal, fut très-sérieusement menacé pour avoir, après le jugement, renouvelé ses conseils. Isambard de La Pierre, Jean de La Fontaine et G. Vallée étant venus pour la fortifier et la maintenir dans ses bons sentiments, les soldats irrités les chassèrent du château à coups d'épée et de bâton ; et La Fontaine en fut tellement effrayé qu'il n'osa plus reparaître dans la ville. Au

rapport de Jean Beaupère, le vendredi déjà et le samedi, on avait dit que Jeanne manifestait du repentir d'avoir pris l'habit de femme, et Beaupère fut envoyé avec Nicole Midi pour la maintenir dans son bon propos. Mais au lieu de celui qui les devait introduire dans la prison, ils trouvèrent des Anglais qui se disaient entre eux qu'on ne ferait pas mal de les jeter dans la Seine. Et comme ils repassaient le pont, n'en demandant pas davantage, on les menaçait encore de les jeter à l'eau.—Ceux qui vinrent pour constater la chute de Jeanne, ne furent pas mieux accueillis ; on se défiait de ces prêtres ; on soupçonnait qu'ils avaient encore dessein de tout accommoder. Quand ils arrivèrent dans la cour du château, ils virent arriver sur eux une centaine d'Anglais criant qu'eux gens d'Église étaient tous faux, traîtres, *Armagnaux* et faux conseillers ; et ils eurent grand'peine d'échapper à ces furieux qui les menaçaient de leurs épées et de leurs haches¹.

Rien ne se fit donc ce jour-là ; et le lendemain, le greffier Manchon, mandé au château pour y remplir son office, était encore si effrayé, qu'il refusa de s'y rendre, s'il n'avait sûreté : il y vint sous la protection de l'un des gens du comte de Warwick. Ce même jour, l'évêque et le vice-inquisiteur, accompagnés de sept ou huit maîtres, se rendirent eux-mêmes à la prison. En même temps que l'on prenait acte du fait, il n'était pas sans intérêt d'en savoir la cause. Jeanne n'était pas libre là où elle était. Comment,

si bien gardée, avait-elle repris l'habit d'homme ? Il fallait de la part de ses gardiens de la connivence au moins, sinon autre chose. Dans tous les cas, il était bon d'en savoir les motifs avant d'en rien décider : un des assesseurs, Marguerie, osa en faire l'observation. « Taisez-vous, de par le diable, » lui dit quelqu'un ; » et les soldats, l'appelant traître Armagnac, avaient levé leurs lances pour l'en frapper¹.

Les juges vinrent donc et demandèrent à Jeanne pourquoi elle avait pris cet habit, et qui le lui avait fait prendre. Elle répondit, selon le procès-verbal, qu'elle l'avait pris de sa volonté, sans nulle contrainte ; qu'elle aimait mieux l'habit d'homme que l'habit de femme.

« Mais, lui dit-on, vous aviez promis et juré de ne pas reprendre cet habit.

— Je n'ai jamais entendu faire serment de ne pas le reprendre.

— Pourquoi donc l'avez-vous repris ?

— Parce qu'il est plus convenable d'avoir habit d'homme étant entre les hommes, que d'avoir habit de femme. »

Et elle ajouta d'ailleurs qu'elle avait eu le droit de le reprendre, puisqu'on ne lui avait pas tenu ce qu'on lui avait promis, c'est-à-dire d'aller à la messe, de recevoir son Sauveur et d'être mise hors des fers.

« Vous aviez abjuré et tout spécialement promis de ne pas reprendre l'habit d'homme.

— J'aime mieux mourir que d'être aux fers. Mais

si on me veut laisser aller à la messe et m'ôter des fers, si on veut me mettre en prison gracieuse, et que j'aie une femme, je serai bonne et ferai ce que l'Église voudra¹. »

L'Église, telle que la faisait Pierre Cauchon, n'avait plus de conditions à débattre avec elle. Le juge, bien sûr de la trouver relapse autrement que par l'habit, lui demanda si depuis le jeudi, jour de l'abjuration, elle n'avait point entendu ses voix.

« Oui, dit Jeanne sans éviter le piège qu'on lui tendait.

— Et que vous ont-elles dit? »

Elle répondit (on lit à la marge des manuscrits authentiques ces mots : RÉPONSE MORTELLE, *responsio mortifera*) :

« Dieu m'a mandé par sainte Catherine et sainte Marguerite la grande pitié de la trahison que j'ai consentie en faisant abjuration pour sauver ma vie; que je me damnais pour sauver ma vie. »

Elle ajouta qu'avant le jeudi même ses voix lui avaient dit ce qu'elle ferait en ce jour; que sur l'échafaud, elles lui disaient de répondre hardiment à ce prêcheur, à ce faux prêcheur, comme elle l'appelait elle-même, qui l'avait accusée d'avoir fait des choses qu'elle n'avait pas faites; et, affirmant de nouveau sa mission :

« Si je disais que Dieu ne m'a pas envoyée, je me damnerais : la vérité est que Dieu m'a envoyée. »

Elle finissait par s'accuser de sa faiblesse :

« Mes voix, disait-elle, m'ont dit que j'avais fait une grande mauvaïseté de confesser n'avoir pas bien fait ce que j'ai fait, » ajoutant que c'est par peur du feu qu'elle avait dit ce qu'elle avait dit.

« Croyez-vous que vos voix soient sainte Marguerite et sainte Catherine ? dit le juge, reprenant avec empressement tous les points de l'abjuration.

— Oui, qu'elles sont de Dieu.

— Mais sur l'échafaud vous aviez dit que mensongèrement vous vous étiez vantée que c'était sainte Catherine et sainte Marguerite.

— Je ne l'entendais point ainsi faire ou dire. »

Elle affirma de nouveau qu'elle n'avait jamais entendu révoquer ses apparitions; et que si elle avait révoqué quelque chose, c'était par peur du feu et contre la vérité. — Elle pouvait maintenant avouer cette peur, car elle ne l'avait plus, et elle savait où la menaient ces paroles. Mais elle déclarait qu'elle aimait mieux faire sa pénitence en une fois, c'est-à-dire mourir, que d'endurer plus longuement la prison. Elle protestait qu'elle n'avait jamais rien fait contre Dieu ou la foi, quelque chose qu'on lui ait fait révoquer; qu'elle n'entendait rien révoquer sans le bon plaisir de Dieu. Elle ajoutait que si les juges voulaient, elle reprendrait l'habit de femme (elle en avait dit les conditions) et que du reste elle n'en ferait autre chose¹.

Les juges se retirèrent. Tout était consommé. Plusieurs s'en affligèrent sincèrement, Pierre Maurice, par

exemple; mais d'autres s'en réjouirent en témoignant bruyamment leur joie. L'évêque, sortant de la prison, vit le comte de Warwick et une multitude d'Anglais qui attendaient avec impatience le résultat de cette visite; et ne voulant pas le tenir plus longtemps en suspens : « *Farewell, Farewell*, cria-t-il en riant; faites bonne chère : c'est fait¹. »

Cette fière déclaration semblait pourtant détruire tout ce qu'on avait gagné par la scène de l'abjuration; mais on ne pouvait tout faire à la fois, et, pour le moment, elle donnait au juge la satisfaction de mener le procès où les Anglais voulaient qu'il aboutît, sans avoir rien sacrifié des formes imposées par la procédure de l'Église. La procédure a suivi toutes ses phases sans précipitation : mais la conscience du juge en est-elle plus assurée, et l'habileté qu'il montre dans cette conduite ne le rend-elle pas plus coupable? Son intelligence ne s'abuse pas, mais il refuse de voir et d'entendre. Et qu'est-ce donc s'il supprime ou s'il voile ce qui, aux yeux des autres, pourrait laisser percer la vérité?

En effet, dans ce dernier et solennel interrogatoire, notamment sur le point qui le motiva, la reprise de l'habit d'homme, le procès-verbal a-t-il tout dit? Thomas de Courcelles, qui le mit en latin, s'exprime dans le procès de révision à peu près comme le faisait le texte officiel : « Interrogée sur ses motifs, elle répondit qu'elle l'avait fait parce qu'il lui paraissait plus convenable de porter l'habit d'homme parmi les

hommes, que l'habit de femme. » Mais Manchon, qui tenait la plume alors, ajoute comme témoin à ce qu'il avait écrit comme greffier : « Elle répondit qu'elle l'avait fait pour défendre sa pudeur, parce qu'elle n'était point en sûreté sous ses habits de femme avec ses gardiens qui voulaient attenter à sa pudeur¹. »

Qu'on se rappelle comment Jeanne était gardée, et quelles étaient les dispositions des Anglais envers elle. Jeanne était aux fers sous la garde de cinq soldats, dont trois se tenaient dans sa prison et deux à la porte : « Je sais, » dit l'huissier Massieu, celui qui l'allait prendre à la prison pour la mener au tribunal, « je sais de certain que de nuit elle était couchée ferrée par les jambes de deux paires de fers à chaîne, et attachée moult étroitement d'une chaîne traversante par les pieds de son lit, tenante à une grosse pièce de bois de longueur de cinq à six pieds, et fermante à clef, par quoi ne pouvoit se mouvoir de la place. » Plusieurs fois, sous ses habits d'homme qu'elle ne quittait jamais, elle avait été en butte aux brutalités de ses gardiens : l'évêque le savait bien ; il avait reçu ses plaintes, et un jour il avait fallu que Warwick accourût pour la sauver du dernier outrage parmi ces délégués de la justice ! Mais maintenant la sentence était portée ; l'évêque l'avait rendue aux Anglais : elle leur était comme livrée. Lorsqu'on la ramenait de Saint-Ouen, les valets (*mangones*) l'insultaient et les maîtres les laissaient faire. A quoi n'était-elle point exposée, seule dans la prison, enchaînée, en compagnie

de ces cinq *houspilleurs*, comme ils sont appelés quelque part ! Isambard de La Pierre, qui est nommé au procès-verbal parmi les assistants de l'évêque en ce même interrogatoire, confirme, comme l'ayant entendu lui-même, ce qu'en a dit dans sa déposition le greffier Manchon, et il ajoute que « de fait » quand il entra « il la vit éplorée, son visage plein de larmes, défigurée et outragée en telle sorte qu'il en eut pitié. » Il en sut davantage de Jeanne dans un entretien qu'il eut plus tard avec elle : et ici son témoignage est confirmé par celui de Martin Ladvenu, qui confessa Jeanne et l'administra pour la dernière fois. Ce ne furent pas seulement ces soldats de bas étage, ces *houspilleurs* placés auprès d'elle : c'est un milord anglais qui entra dans son cachot et tenta de la violer¹.

Voilà pourquoi Jeanne reprit l'habit d'homme, dût-elle après cela mourir. L'huissier Massieu en donne une autre raison encore. Le dimanche matin Jeanne, étant dans son lit, dit à ses gardiens : « Déferrez-moi et je me lèverai. » Mais l'un d'eux s'approchant lui retira ses habillements de femme, et ils lui jetèrent ses habits d'homme que l'on gardait (pourquoi ?) dans un sac en quelque coin de la prison. « Messieurs, leur dit Jeanne, vous savez qu'il m'est défendu : sans faute, je ne le prendrai pas. » Mais ils ne voulurent point lui en donner d'autres, et à la fin, forcé de se lever, elle le dut prendre et garder, nonobstant ses protestations. Il n'est pas impossible, en effet, que les Anglais,

n'ayant pu parvenir à leurs fins, aient résolu d'en finir avec elle de cette autre manière ; mais si Jeanne réclama ses habits de femme, voulant savoir à quelle intention on les lui ôtait, il est douteux qu'elle ait tant insisté pour les reprendre. Elle put donner cette raison à Massieu, parce que cela suffisait bien pour l'excuser ; elle n'en dit rien devant ses juges, parce qu'elle était résolue de ne plus se vêtir en femme, à moins d'être gardée dans une autre prison, « ayant une femme avec elle. » C'est un trait que Thomas de Courcelles a supprimé de sa rédaction officielle, comme insignifiant sans doute, mais qu'on retrouve dans la copie de la minute française du procès-verbal ; et il achève de répandre la lumière sur ceux qu'on y a gardés. La minute même n'a-t-elle pas supprimé autre chose ? On serait en droit de le conclure en rapprochant ce que Manchon a écrit alors et ce qu'il a dit plus tard. Que si rien d'important n'a été supprimé, il faut croire que les paroles de Jeanne, avec le commentaire qu'on avait sous les yeux, en disaient assez pour la faire comprendre, puisque deux témoins de la scène, l'un assesseur, l'autre greffier du juge, l'ont comprise ainsi.

Le juge l'avait bien comprise lui-même sans doute, et, s'il eût voulu reconnaître que la pudeur de la femme n'est pas moins sacrée que son habit, il aurait dû s'accuser d'avoir mis Jeanne dans la nécessité de retomber, en la renvoyant dans ces prisons où il fallait qu'elle sacrifiât l'une des deux choses à

l'autre. Or, pour Jeanne, l'alternative n'était pas douteuse, dût-elle se placer par son choix en présence de la mort. Mais il ferma son cœur à ce sentiment; et, bien loin d'être touché de cet héroïsme, il avait ramené Jeanne à d'autres questions où il était bien sûr de la retrouver telle qu'elle était au procès, comme pour l'entraîner de chute en chute au plus profond de l'abîme où elle devait périr. Les Anglais avaient donc calomnié Pierre Cauchon : il n'était pas traître au roi. Tout en satisfaisant sa propre haine, il avait bien gagné son argent.

Le lendemain, mardi, l'évêque réunit dans la chapelle du palais archiépiscopal une nombreuse assemblée d'abbés et de docteurs. Il leur rappela tout ce qui s'était passé depuis la veille de la Pentecôte : l'abjuration de Jeanne, et comment, après avoir accueilli ses admonitions et reçu l'habit de femme, elle avait repris l'habit d'homme et renouvelé toutes ses affirmations touchant ses voix. Il fit lire l'interrogatoire qui avait suivi et ses réponses consignées au procès-verbal. Puis il prit l'avis de chacun. Tous la déclarèrent relapse, non-seulement Nicolas Loyseleur, le traître, mais Isambard de La Pierre et Martin Ladvenu, qui l'assistèrent à ses derniers moments; et pourtant ils ne se faisaient aucune illusion sur le crime qu'elle pouvait avoir commis en reprenant l'habit d'homme : ils témoignent au procès de révision des raisons capitales qui l'y contraignirent. Personne n'entreprit de l'excuser, je ne dis pas de la dé-

fendre. La plupart, à l'exemple de l'abbé de Fécamp, furent d'avis qu'on lui relût la formule d'abjuration (cela les décharge au moins de toute complicité dans la substitution d'une fausse formule), et qu'on l'avertît charitablement touchant le salut de son âme; mais ils voulaient qu'on lui déclarât qu'elle n'avait plus rien à espérer de la vie présente. Elle devait être livrée au bras séculier¹.

L'évêque, ayant recueilli les avis, remercia ses conseillers, et fit assigner Jeanne à comparaître le lendemain sur la place du Vieux-Marché; c'était là qu'il devait achever la procédure en livrant Jeanne au juge civil, et par ce juge, au bourreau².



LIVRE NEUVIÈME.

ROUEN. — LE SUPPLICE.

Le mardi, 30 mai, dès le matin, frère Martin Ladvenu et frère Jean Toutmouillé vinrent, sur l'ordre de l'évêque, trouver Jeanne dans la prison pour la préparer à mourir. Jeanne, en révoquant sur tous les points son abjuration, savait à quoi elle s'exposait; en avouant qu'elle avait cédé à la crainte de la mort, elle montrait bien qu'elle ne la craignait plus. Néanmoins, la première annonce du supplice auquel on la destinait réveilla en elle toute la sensibilité de la femme. « Quand ledit Ladvenu annonça à la pauvre femme la mort dont elle devait mourir ce jour-là, qu'ainsi ses juges l'avaient ordonné et entendu, et qu'elle ouït la dure et cruelle mort qui lui étoit prochaine, elle commença à s'écrier douloureusement et piteusement, se distraire (tirer) et arracher les cheveux : « Hélas ! me traite-t-on si horriblement

« et cruellement, qu'il faille que mon corps net en
« entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujour-
« d'hui consumé et rendu en cendres ! Ah ! ah ! j'ai-
« merois mieux être décapitée sept fois que d'être
« ainsi brûlée. Hélas ! si j'eusse été en la prison ec-
« clésiastique à laquelle je m'étois soumise, et que
« j'eusse été gardée par les gens d'Eglise, non pas
« par mes ennemis et adversaires, il ne me fût pas si
« misérablement meschu, comme il est. Oh ! j'en ap-
« pelle devant Dieu, le grand juge, des grands torts et
« ingravances qu'on me fait'.

Comme elle se plaignait ainsi, survint l'évêque.
A sa vue, elle s'écria :

« Évêque, je meurs par vous !

— Ah ! Jeanne, dit l'évêque, prenez en patience.
Vous mourez pour ce que vous n'avez tenu ce que
vous nous aviez promis, et que vous êtes retournée à
votre premier maléfice. »

Et la pauvre Pucelle, continue le frère, lui ré-
pondit :

« Hélas ! si vous m'eussiez mise en prison de cour
d'Eglise, et rendue entre les mains des concierges
ecclésiastiques compétents et convenables, ceci ne
fût pas advenu ; pour quoi j'appelle de vous devant
Dieu'.

Que venait faire le juge à la prison ? et pourquoi
devançait-il le moment qu'il avait marqué à Jeanne
pour comparaître ?

Ce qui le ramenait auprès de Jeanne, ce n'était

point cette question de l'habit. Il savait trop bien à quoi s'en tenir sur ce point. D'ailleurs, que faisait maintenant l'habit? il avait accompli son office, puisqu'il menait Jeanne à la mort; et la Pucelle ne le réclamait pas davantage. Elle le voulait pour être en prison; elle ne le demandait point pour mourir. Lorsqu'au milieu de ses refus de quitter l'habit d'homme, elle avait prié ses juges de lui donner, si elle devait être menée au supplice, « s'il la falloir dévestir en jugement, » une chemise de femme, et que ceux-ci s'en étonnaient comme d'une contradiction, elle avait répondu : « Il suffit qu'elle soit longue. » Mais il y avait d'autres points de sa rétractation qui mettaient à néant tout l'effet de cette procédure. Tant d'efforts pour ruiner par sa propre parole l'autorité de sa mission, pour y montrer une illusion du diable, et retourner ainsi contre le roi de France l'impression qu'elle avait faite en sa faveur, devaient-ils donc être perdus? Non. Pour l'amener à l'abjuration, on lui avait laissé la vie; pour lui reprendre la vie, on l'avait poussée à s'en dédire. Il s'agissait de la ramener à son premier désaveu, à présent que cela même ne pouvait plus lui sauver la vie¹.

Le moyen aurait été trouvé, si l'on en croit une information faite le jeudi, 7 juin, le neuvième jour après la mort de Jeanne, information qui figure à la suite du procès, écrite de la même main que le procès lui-même, mais sans signature.

D'après les témoignages produits dans cette prétendue enquête, le jour de l'exécution, Pierre Maurice qui avait témoigné de l'intérêt pour Jeanne, et Nicolas Loyseleur, qui avait gagné sa confiance pour la trahir, étaient venus dès la première heure à la prison, sous le prétexte de l'exhorter et de la faire penser à son salut. Ils la pressèrent de dire la vérité sur ses apparitions, et notamment sur l'ange qui avait apporté au roi une couronne. Elle dit que l'ange, c'était elle, et la couronne, la promesse du couronnement qu'elle apportait au roi en s'engageant à le faire couronner. Quant à ses apparitions, elle les affirmait. Sous quelle forme lui venaient-elles ? Elle ne le déterminait pas proprement. Elles lui venaient, autant que l'a pu comprendre et que se le rappelle un des déposants (Ladvenu), en nombre très-grand et en dimensions fort petites (*in magna multitudine et quantitate minima*); un autre restreint ce mode d'apparitions à quelques cas particuliers (*quandoque*); un troisième à la multitude des anges qui l'accompagnaient. Mais elle a vu de ses yeux, elle a entendu de ses oreilles; et comme Pierre Maurice lui faisait observer que souvent au bruit des cloches on croit entendre et comprendre certaines paroles, elle rejeta l'explication et dit qu'elle avait réellement entendu ces voix. Il y avait un fait d'ailleurs qu'on ne cherchait point à contester, et dont on voulait s'appuyer pour ébranler la confiance de Jeanne en ses voix : c'est qu'elles lui avaient promis sa délivrance, et

Jeanne allait mourir. Pierre Maurice lui rappela cette parole, et il lui remontra qu'il apparaissait bien que c'étaient de mauvais esprits, puisqu'ils l'avaient trompée. « Soient bons soient mauvais esprits, dit Jeanne, ils me sont apparus. — Étaient-ils bons ou mauvais ? — Je ne sais, dit-elle, je m'en attends à ma mère l'Église, » ou bien encore « à entre vous qui êtes gens d'Église¹. »

Lorsque l'évêque arriva avec le vice-inquisiteur et plusieurs autres assesseurs, la victoire, selon ce même document, était donc déjà assurée. On a vu par la déposition de Jean Toutmouillé comment Jeanne l'accueillit. Dans la pièce que nous analysons, c'est l'évêque qui l'interpelle. Il place immédiatement la question sur le terrain où on avait bien compté la résoudre : « Or çà, Jeanne, dit-il, vous nous avez toujours dit que vos voix vous disaient que vous seriez délivrée, et vous voyez comme elles vous ont déçue ; dites-nous maintenant la vérité. » Jeanne répondit : « Vraiment, je vois bien qu'elles m'ont déçue. » Et elle ajouta même, selon un autre, que puisque les gens d'Église tenaient pour certain que ces apparitions venaient de mauvais esprits, elle croyait désormais ce que croyaient les gens d'Église, et ne voulait plus ajouter foi à ces esprits. Jeanne abjurait donc de nouveau, mais il fallait rendre l'abjuration publique. Nicolas Loyseleur se chargea de l'y préparer. Pour ôter l'erreur qu'elle avait contribué à répandre, une chose, dit-il à Jeanne, lui restait à faire : c'était de

déclarer publiquement qu'elle avait été trompée et qu'elle avait trompé le peuple, et d'en demander humblement pardon. Jeanne dit qu'elle le ferait volontiers, mais qu'elle n'espérait pas s'en souvenir quand il le faudrait au milieu du jugement public. Elle priait donc son confesseur de le lui remettre en mémoire. — Si elle ne le fait pas, ce sera la faute du confesseur¹.

A ces déclarations, un de ceux qui étaient là joint ce récit d'une scène qui les couronne et les complète. Frère Martin venait de confesser Jeanne. Au moment de lui donner la communion, tenant dans ses mains l'hostie sacrée, il lui dit : « Croyez-vous que c'est le corps du Christ? — Oui, dit-elle, c'est lui seul qui me peut délivrer, je demande qu'il me soit donné. — Croyez-vous encore en ces voix? — Je crois en Dieu seul et ne veux plus croire en ces voix, puisqu'elles m'ont trompée². »

Voilà dans leur ensemble les témoignages dont on a voulu faire comme un procès-verbal posthume de cette scène capitale. Les visions de Jeanne sont avouées, mais elles sont déclarées mensongères et par conséquent diaboliques. Désormais Jeanne refuse d'y croire, souscrivant à tout ce que les gens d'Église voudront en décider. Le triomphe de l'évêque est donc complet; il a regagné l'abjuration sans préjudice de la mort.

Mais quelle est la valeur de cette pièce, et pourquoi l'interrogatoire qu'elle révèle ne figure-t-il point

à sa place dans la suite du procès-verbal signé des greffiers ? L'acte était-il insignifiant, ou n'avait-il point un caractère officiel ? Quelque forme qu'on lui ait donnée, il se produit avec le caractère d'une démarche juridique : les deux juges, l'évêque et le vice-inquisiteur viennent accompagnés de plusieurs assesseurs et d'un greffier, comme cela s'était fait dans les interrogatoires de la prison ; et l'on peut croire qu'ils viennent en exécution de l'avis donné dans la séance de la veille. Tous avaient opiné que Jeanne fût déclarée relapse, mais le plus grand nombre avaient demandé en outre qu'on lui donnât de nouveau lecture de la formule d'abjuration.

La visite du juge à l'accusée est donc officielle. Mais pourquoi le résultat n'a-t-il pas été mis en la forme donnée aux actes de même nature dans le reste du procès ? Et pourquoi, même sous cette forme irrégulière d'un interrogatoire, non de l'accusée, mais des assesseurs transformés en témoins, n'est-il point certifié par la signature des greffiers ? Avait-il si peu d'importance ? Nul ne le croira ; et l'évêque ne le croyait pas non plus, sans doute. Ce n'est pas sa faute si l'acte est dépourvu de cette attestation. Il voulut contraindre Manchon à le signer, bien que celui-ci n'eût point assisté à l'interrogatoire. Manchon refusa. Mais Taquel y était ; et sa signature ne se trouve pas davantage au bas de la pièce. Qu'est-ce donc que ce procès-verbal rétrospectif que le greffier présent à l'acte n'a pas signé, et pour lequel on est réduit à ré-

clamer, sans plus de succès, la signature d'un greffier qui n'y était pas ? C'est un procès-verbal comme l'eût été celui du procès tout entier, si la volonté de l'évêque n'avait échoué contre l'honnêteté des greffiers, et aussi, il le faut dire, contre le ferme esprit de Jeanne : car le procès-verbal lui était lu ; et si des omissions, des reproductions plus ou moins inexactes, des expressions équivoques étaient possibles, des suppositions purement gratuites ne l'étaient pas en face de l'accusée qui eût nié et de toute une assemblée qui l'eût entendue. Mais cette fois Jeanne était morte et on se passa des greffiers ! On a donc le droit de récuser cette pièce en tant qu'elle peut invalider les résultats du procès officiel : juridiquement elle est nulle ; historiquement, suspecte. Détruire la foi en la mission de Jeanne, c'était tout l'objet du procès : si on l'avait pu faire par un acte authentique, l'évêque de Beauvais était trop habile homme pour le faire par une pièce qui se produit avec tous les signes de la clandestinité ¹.

La forme seule de cette addition au procès-verbal la rend donc légitimement suspecte, et pour ce qu'elle dit et pour ce qu'elle ne dit pas. Il est certain qu'elle n'a pas tout dit sur cette suprême entrevue des juges et de leur victime, et l'on doit tenir en défiance la manière dont elle en a parlé. Mais, ces réserves faites, nous ne prétendons pas qu'elle doive passer sans qu'on y regarde davantage. L'interrogatoire est constant, et il n'est pas possible qu'on ait falsifié de tout point les témoignages recueillis après coup pour

en constater les résultats. Il en est dont s'est appuyé un des plus anciens apologistes de Jeanne, un des plus considérables, Théodore *de Leliis*; et le savant éditeur du procès a montré aussi ce qu'on en peut tirer en sa faveur. Qu'en résulte-t-il en effet? Qu'elle a faussement inventé ses visions? Non. Elle explique l'allégorie par laquelle elle avait répondu sur un point qu'elle ne voulait pas, qu'elle déclarait hautement ne pas vouloir révéler, le signe du roi : la couronne, c'est cette couronne de France, dont la couronne du sacre n'était aussi qu'un emblème; et l'ange, c'est elle-même, envoyée de Dieu au roi pour la lui faire donner. Mais quant à ses visions, elle les affirme. Elle a vu de ses yeux, elle a ouï de ses oreilles : tous les témoins sont d'accord pour constater cette solennelle déclaration. « Elle le proclamait hautement, disent-ils, et le soutint jusqu'à la fin. » Qu'a-t-elle vu? en quelle forme? Ici, au rapport des témoins, elle ne détermine rien. Mais, pour ce qu'elle a ouï, point d'équivoque : et les juges ne le contestent pas, puisqu'ils s'appuient des révélations mêmes de ses voix pour les déclarer mensongères et décider Jeanne à les renier, à ce titre, comme des inspirations du malin esprit¹.

C'est ici le triomphe des juges; mais c'est aussi le point où l'on a surtout le droit de révoquer en doute leur document : car, nous le répétons, si les choses s'étaient passées comme il est rapporté, on aurait pris la peine, sans doute, de les constater d'une au-

tre manière. Et pourtant, sans vouloir accepter tout ce qu'on y trouve sur cette défaillance de la foi de Jeanne en ses voix, j'hésiterais à déclarer le fait sans le moindre fondement. L'attaque des juges fut fort habile : ils ne prétendent plus accuser Jeanne elle-même de mensonge dans ce qu'elle disait de ses révélations : sa conscience se serait soulevée contre une affirmation dont elle eût senti la fausseté au fond de son âme. Ils acceptent ces apparitions comme réelles; seulement ils les accusent d'être trompeuses. Ses voix lui ont parlé, mais elles lui ont menti; et ils s'appuient de ses propres déclarations, opposant la réalité à ses espérances; à la délivrance qu'elles lui avaient prédite, la mort qui est là. Jeanne a-t-elle résisté à cette épreuve, et, si elle n'est point allée jusqu'au reniement, n'a-t-elle pas été au moins jusqu'au doute? Nous ne voulons pas l'affirmer; mais ce qui bien plus sûrement que les affirmations du document suspect nous porterait à le croire, c'est la douleur et l'amertume de ses derniers moments. Elle est comme seule, et elle cherche des appuis parmi ceux mêmes qui lui ont ravi ses conseils :

« Maître Pierre, dit-elle à P. Maurice, où serai-je ce soir ? »

— N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu ? dit le docteur.

— Oh ! oui ; et par la grâce de Dieu je serai en paradis ¹. »

Laissée seule avec M. Ladvenu, elle se confessa et

demanda la communion. Mais pouvait-il donner la communion à une femme qui allait être publiquement excommuniée ? Le cas méritait d'être soumis à l'évêque. Ladvenu envoya l'huissier Massieu lui dire que Jeanne s'était confessée, et qu'elle demandait à recevoir l'Eucharistie. L'évêque en conféra avec plusieurs ; après quoi il répondit à Massieu : « Allez dire au frère Martin de lui donner l'Eucharistie et tout ce qu'elle demandera ¹. »

L'Eucharistie lui fut apportée sans aucun appareil, sur la patène, simplement recouverte du linge du calice, sans lumière, sans escorte, sans surplis, sans étole. Frère Martin en fut scandalisé ; il envoya chercher une étole et de la lumière ; mais ce qui suppléait à l'absence de toute cérémonie, c'était la vive piété de Jeanne, qui reçut son Sauveur avec une telle dévotion et une si grande abondance de larmes, que le frère renonce à le décrire ².

Vers neuf heures, Jeanne, qui avait repris l'habit de femme, sortit de prison pour se rendre à la place du Vieux-Marché. Elle allait au jugement, mais c'était à la mort, et tout l'annonçait dans l'appareil dont elle était environnée. Sa sentence était d'avance écrite sur son front : elle était coiffée d'une mitre où on lisait ces mots : *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*. Sept à huit cents hommes marchaient autour d'elle portant glaives et bâtons, « tellement qu'il n'y avait homme qui fût assez hardi de parler à elle, excepté frère Mar-

tin Ladvenu et maître Jean Massieu (le confesseur et l'huissier). » Jeanne ne cherchait point à contenir sa douleur. Elle pleurait, ... larmes respectables, qui ne trahissaient pas la sainteté de sa cause : en montrant en elle la faiblesse de la femme, elles témoignaient d'où lui était venue la force qui l'avait guidée dans sa mission. Elle pleurait, se recommandant à Dieu et aux saints ; et tout le peuple qui l'entendait pleurait avec elle. Nicolas Loyseleur lui-même ne put tenir à ce spectacle ; c'était en lui que Jeanne s'était fiée le plus, l'accueillant comme un compatriote, l'écoutant comme un conseiller, le suivant comme un directeur ; et on a vu comment, jusqu'à la fin, il avait trompé sa confiance. Lorsqu'il vit qu'on la menait mourir, il sentit le remords, et se précipita vers la charrette pour lui demander pardon ; mais les Anglais le repoussèrent avec menaces, l'appelant traître parce qu'il ne l'était plus. Ils l'auraient tué sans le comte de Warwick ; et le comte lui déclara qu'il ne répondait pas de sa vie s'il ne quittait Rouen au plus tôt¹.

Trois échafauds avaient été dressés sur la place du Vieux-Marché : l'un pour les juges, l'autre pour plusieurs prélats et de hauts personnages, le troisième en maçonnerie pour Jeanne, avec ces mots inscrits sur un tableau placé devant : « Jehanne qui s'est fait nommer
« la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse du
« peuple, divineresse, superstitieuse, blasphémeresse
« de Dieu, presumptueuse, malcréant de la foy de Jésus-

« Christ, vanteresse, idolâtre, cruelle, dissolue, invocateresse de diables, apostate, schismatique, hérétique. » Au-dessus s'élevait le bûcher. En attendant qu'on l'y menât, elle fut placée sur une des estrades, où, à la vue d'un peuple immense, elle dut entendre d'abord le sermon d'un savant docteur en théologie, l'un des assesseurs, maître Nicole Midi. Il prêcha sur ce texte de saint Paul aux Corinthiens : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent, » et sa conclusion était que, pour préserver les autres membres de la maladie, il fallait retrancher le membre malade.

« Jeanne, disait-il en finissant, va en paix, l'Eglise ne peut plus te défendre; elle te livre au bras séculier¹. »

Jeanne l'écouta en silence, et elle dut écouter encore les exhortations de l'évêque, qui l'engageait à pourvoir au salut de son âme, à penser à tous ses méfaits et à en faire pénitence, à suivre les conseils des clercs, et notamment des deux frères prêcheurs qu'il lui avait donnés pour l'assister. Il aurait dû, suivant l'avis presque unanime des assesseurs, lui relire sa formule d'abjuration, d'autant plus qu'il se vantait plus tard de l'y avoir ramenée. Mais il aurait pu s'attirer de sa part un démenti public, une déclaration solennelle qu'elle n'avait jamais avoué ces infamies ; et, en démasquant cette fraude, Jeanne aurait, du même coup, rendu impossible la nouvelle imposture que l'information apocryphe eut pour objet d'accré-

diter. Il n'en fit donc rien ; et, sans invoquer ses anciens désaveux, sans en provoquer de nouveaux, considérant qu'elle ne s'était jamais détachée de ses erreurs, qu'elle s'était rendue plus coupable encore dans sa malice diabolique en simulant la pénitence sans craindre de parjurer le nom de Dieu et de blasphémer son ineffable majesté ; la tenant pour obstinée, incorrigible, hérétique et relapse, il prononça la sentence ¹.

Après avoir invoqué le nom du Seigneur et rappelé ses erreurs, son abjuration, sa réconciliation, sa rechute avouée, comme d'un chien qui retourne à son vomissement, il la déclarait hérétique et relapse, et à ce titre, excommuniée (elle venait de communier avec sa permission) ; il la retranchait du corps de l'Eglise comme un membre pourri, de peur que l'infection ne gagnât les autres membres, et il la livrait au bras séculier, priant la puissance séculière de modérer sa sentence, et de lui épargner la mutilation des membres et la mort. — En face de lui s'élevait le bûcher ².

Jeanne s'agenouïlla et redoubla ses dévotes lamentations et ses prières. C'est son âme pieuse, charitable et dévouée, qui s'épanche tout entière en ces derniers moments. Frappée par ses ennemis, elle reporta sa pensée sur son roi qui la laissait mourir ; et ce fut pour le défendre encore contre les atteintes de la condamnation que l'on faisait peser sur elle. Elle protesta que jamais il ne l'avait induite à faire ce qu'elle avait

fait soit en bien soit en mal : établissant sa propre innocence, tout en ne songeant qu'à mettre hors de doute la sincérité du roi. En même temps, elle s'adressait à tous, de quelque condition qu'ils fussent, tant de son parti que de l'autre, demandant humblement pardon, requérant qu'on voulût bien prier pour elle, conjurant en particulier les prêtres qui étaient là de lui faire chacun l'aumône d'une messe, et pardonnant à tout le monde le mal qu'on lui avait fait. Les juges, les Anglais eux-mêmes étaient émus ; il n'y avait point de cœur si dur qui ne fût touché aux larmes¹.

Délaissée de l'Église, de l'Église de ses ennemis, déclarée apostate, idolâtre, elle s'était tournée vers le signe du salut, voulant mourir avec l'image du Rédempteur. Elle avait donc prié Massieu de lui procurer une croix ; un Anglais qui était là lui en fit une d'un bâton. Elle la prit de sa main, la baisa et la mit dévotement dans son sein. En même temps qu'elle portait la croix sur sa poitrine, elle voulait l'avoir devant les yeux. Elle pria le frère Isambard de La Pierre d'aller lui chercher celle de l'église voisine, pour « la tenir, disait-elle, élevée tout droit devant ses yeux jusques au pas de la mort, afin que la croix où Dieu pendit fût, dans sa vie, continuellement devant sa vue ; » et quand il l'apporta, elle la couvrit de ses baisers et de ses larmes, invoquant Dieu, saint Michel, sainte Catherine et tous les saints, et témoignant de sa foi comme de sa piété².

Cependant, parmi les Anglais, beaucoup trouvaient que la scène durait trop longtemps. Jeanne était délaissée de l'Église : quels droits l'Église avait-elle encore sur elle ? Tous ces discours étaient hors de saison, et comme Massieu paraissait exhorter Jeanne, qu'il avait encore en sa garde, plusieurs capitaines lui crièrent : « Comment, prêtre, nous ferez-vous dîner ici ? » Deux sergents l'allèrent prendre sur son estrade et, pour racheter les retards de ce long procès, le juge ne se donna pas même le temps de prononcer la sentence. Dès que Jeanne fut devant lui : « Menez, menez, » dit-il aux gardes ; et au bourreau : « Fais ton devoir¹. »

Si les juges ecclésiastiques avaient laissé durer la scène si longtemps dans l'espérance d'une abjuration, leur attente fut bien trompée, et le confesseur qui la devait rappeler à Jeanne, remplit bien mal son office. Jeanne ne fit entendre aucune parole qui impliquât révocation de ses dits ou de ses faits. Si elle douta, le doute resta au fond de son cœur, ou ne se trahit que par son trouble et par ses larmes. Elle pleurait sur elle ; elle pleurait aussi sur les autres. « Rouen, Rouen, disait-elle, mourrai-je ici, seras-tu ma maison ? Ah ! Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort. » Et le peuple pleurait avec elle ; et plusieurs, détestant cette œuvre d'iniquité, s'affligeaient de voir qu'elle eût lieu dans Rouen. Quelques Anglais affectaient bien de rire ; mais même les auteurs de l'attentat étaient touchés de ce spectacle. Le cardinal de Win-

chester pleurait ; l'évêque de Beauvais pleurait : larmes stériles qui n'empêchaient pas que leur crime s'accomplît¹.

Le supplice se prolongea : le bûcher, on se le rappelle, avait été construit sur un échafaud pour être à la vue du plus grand nombre ; et le bourreau mit le feu par le bas. Quand la flamme monta et que Jeanne l'aperçut, elle congédia elle-même son confesseur ; elle le pressa de descendre, lui demandant, pour dernier service, de tenir devant elle la croix bien haut, afin qu'elle la pût voir. Il la quitta ; mais déjà elle n'était plus seule. Les saintes qu'elle invoquait encore, même quand on travaillait, quand on réussit peut-être à la faire douter de leurs apparitions, ne prolongèrent pas plus longtemps cette dure épreuve. On l'avait ébranlée, en lui alléguant, devant sa mort prochaine, la délivrance dont elle avait reçu d'elles la promesse. Elle se rappela cette autre parole qu'elle avait aussi rapportée à ses juges : « Prends tout en gré ; ne te chaille de ton martyre ; tu t'en viendras au royaume de Paradis. » Elle ne l'avait pas comprise alors, entendant humblement son martyre des peines de sa prison ; elle la comprit à la lueur des flammes, et elle entendit en même temps la délivrance qui lui était promise. Dès ce moment la mort même rentrait dans l'ordre de sa mission : elle l'accepta comme elle avait accepté tout le reste. Sur le bûcher, comme dans la prison, devant la mort, comme devant ses juges, « elle maintint et affirma jusqu'à la fin que ses voix

étaient de Dieu ; que tout ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait du commandement de Dieu ; qu'elle ne croyait pas avoir été trompée par ses voix, et que les révélations qu'elle avait eues étaient de Dieu. » C'est le témoignage du courageux confesseur, qui ne la quitta qu'à l'approche du feu , et ne la quitta que pour tenir devant elle la croix, image du Rédempteur, divin modèle de son martyr. Au milieu des flammes qui l'enveloppaient, elle ne cessa de confesser à haute voix le saint nom de Jésus et d'invoquer les saints et les saintes ; une dernière fois on l'entendit encore prononcer le nom de Jésus, puis elle baissa la tête. elle achevait sa prière dans le ciel¹.



LIVRE DIXIÈME.

LA RÉHABILITATION.

Les Anglais en étaient donc venus à leurs fins : Jeanne d'Arc n'était plus. Mais l'empire qu'elle avait pris dans l'opinion publique devait-il périr avec elle ? Ils n'en étaient plus aussi assurés ; et à l'heure même où ils avaient cru vaincre, ils commencèrent à douter de leur victoire. Dès qu'elle eut expiré, ils commandèrent au bourreau d'écarter un peu la flamme, afin qu'on la vît morte, — afin qu'on la vît nue, si l'on en croit un de leurs plus fougueux partisans. Ils avaient peur qu'on ne la prît pour un esprit ou qu'on ne dît qu'elle avait échappé. Puis on rendit au feu sa proie afin de la réduire en cendres, et ses cendres, par ordre du cardinal, furent jetées dans la Seine. On redoutait jusqu'à la vertu que le peuple, le peuple de la Normandie, antique berceau des rois d'Angleterre,

aurait cherchée dans ses reliques. Tout le monde, en effet, la proclamait sainte, et non-seulement son confesseur ou les hommes qui avaient pris part à son procès, comme P. Maurice, comme Jean Alespée, qui s'écriait en pleurant : « Je voudrais que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme, » mais ses ennemis, et les plus furieux. Un Anglais, qui la haïssait mortellement, avait juré d'apporter au bûcher une fascine, pour que Jeanne fût en quelque sorte brûlée de sa main. Il accourut pendant l'exécution et jeta dans le feu sa fascine; mais entendant Jeanne qui invoquait le nom de Jésus, il demeura comme foudroyé, et il allait ensuite exprimant son repentir, et disant qu'au moment de sa mort il avait vu une colombe s'envoler de la flamme. Plusieurs disaient avoir lu, comme écrit dans la flamme, le nom de Jésus que Jeanne prononçait. Le bourreau lui-même rendait témoignage qu'elle était morte par tyrannie; il déclarait qu'au milieu des cendres son cœur était resté intact et plein de sang, et il courait au couvent des frères prêcheurs, disant qu'il craignait fort d'être damné pour avoir brûlé une sainte femme. Ce sentiment avait pénétré jusque dans les conseils de la Couronne. Tressart, secrétaire du roi, disait tout haut que c'était une sainte, et les complices de sa mort, des damnés; et il s'écriait dans sa douleur, en revenant du lieu du supplice : « Nous sommes tous perdus, c'est une sainte qu'on a brûlée¹. »

Ce fut le cri public, et vainement essayait-on de

réprimer, par quelques actes de sévérité, ces murmures. Les gens du peuple montraient au doigt ceux qui avaient pris part au procès : l'horreur publique s'attacha à leur personne et les poursuivit jusqu'au delà du tombeau. On invoquait sur eux le jugement de Dieu. On disait que tous ceux qui s'étaient rendus coupables de la mort de Jeanne avaient fini d'une mort honteuse, et l'on citait l'évêque de Beauvais, frappé d'apoplexie pendant qu'on lui faisait la barbe; N. Midi, le prédicateur de Saint-Ouen, atteint de la lèpre peu de jours après son sermon; Loyseleur, le traître, mort subitement à Bâle; et le promoteur J. d'Estivet, dont on retrouva le cadavre aux portes de Rouen, dans un égout¹.

Mais les coupables ne sont pas seulement ceux qui ont fait ou ordonné le procès : les Bedford, les Winchester, les Warwick et leurs pareils; ce sont encore ceux qui l'ont laissé faire. Rien, dans cette histoire si remplie de prodiges et si souillée d'infamies, rien de plus surprenant au premier abord et de plus révoltant quand on y regarde, que la conduite de la cour de France envers la Pucelle. Jeanne est prise à Compiègne; elle est gardée à la frontière; elle appartient à un seigneur qui ne demande qu'à tirer le meilleur parti de sa bonne fortune; elle est sous la haute main du duc de Bourgogne, qu'elle combattait comme un allié de l'Angleterre, mais qu'elle a toujours respecté, ménagé comme un fils de la France : — nulle tentative pour l'enlever par un coup de main, nulle démarche

pour la racheter à prix d'argent, pour surenchérir sur l'offre des Anglais, quand, pour contre-balancer les efforts de leur haine, on a les remords du vendeur et les prières de sa famille; nulle négociation avec un prince dont les ressentiments s'étaient déjà fort adoucis, qui avait accepté plusieurs trêves, qui devait bientôt faire la paix. Jeanne est donc livrée aux Anglais. Avec eux, point de négociation praticable : ils savent le prix de ce qu'ils tiennent,

Et ne l'eussent donné pour Londres,
Car cuidoient avoir tout gagné.

Mais il n'est point impossible de la leur arracher. Les Anglais sont toujours frappés de terreur : sept mois après sa captivité, on trouve encore un édit rendu contre ceux qui fuient effrayés par les enchantements de la Pucelle. Ils croient que le charme reste attaché à sa personne : ils n'osent pas, elle vivante, attaquer une place où l'ennemi les brave presque aux portes de Rouen (Louviers). Si on les attaque, seront-ils plus forts? Puisque ce n'est pas le génie militaire qu'ils craignent dans la Pucelle, craindront-ils moins son inspiration en ceux qui combattront non plus seulement avec elle, mais pour elle? et, dans ces conditions, la tour de Rouen résistera-t-elle mieux que les bastilles d'Orléans?...

Mais ceux qui, avant le voyage de Reims et pour en détourner, parlaient d'attaquer la Normandie, se taisaient; et ceux qui, ayant suivi de bon gré la Pu-

zelle à Orléans, à Patay, à Reims, à Paris, iraient bien plus volontiers encore la chercher à Rouen, sont comme enchaînés¹.

Il y a plus : les Anglais ne veulent pas seulement frapper Jeanne, ils veulent perdre sa mission avec elle ; ils la font juger comme hérétique. Dans ce procès, qui lui est fait au nom de l'Église, Jeanne demande des juges qui ne soient pas seulement à l'ennemi ; elle en appelle au pape et au concile. Pas une lettre de l'archevêque de Reims, chancelier de France, à l'évêque de Beauvais, le meneur du procès, son suffragant, pour qu'il lui donne au moins connaissance de la procédure ; pas une démarche du roi auprès du pape, pour qu'il relève cet appel et ne laisse pas se consommer, au nom de l'Église, un crime judiciaire dont l'opprobre doit rester à ceux qui l'ont accompli. Il y a, il est vrai, une lettre de l'archevêque de Reims, non à son suffragant, mais à ses diocésains ; et c'est elle qui donne le secret de cette manière d'agir et en dévoile la honte ! Lettre qu'on aurait pu révoquer en doute comme ne nous étant venue que par extrait, mais qui trouve dans toute la conduite de la Cour une trop malheureuse confirmation. C'est de propos délibéré que Jeanne, prise à Compiègne, est abandonnée à son sort ; et sa mort même entre dans les calculs de ces politiques détestables qui, s'appropriant les fruits de ses triomphes, veulent faire peser sur elle, comme par un jugement de Dieu, ses revers dont ils sont les auteurs. Aux

Pierre Cauchon, aux d'Estivet, aux Loyseleur, aux Bedford, aux Winchester, aux Warwick, il faut donc associer les Regnault de Chartres, les La Trémouille et tous ces tristes personnages qui, pour garder leur influence dans les conseils du roi, ont sacrifié, avec Jeanne, le prince, la patrie et Dieu même; car ils ont, autant qu'il était en eux, fait mentir ses oracles, en abandonnant la Pucelle aux mains de ceux qu'elle avait pour mission de chasser¹.

Les Anglais ne s'arrêtèrent point dans leur déplorable triomphe. L'impression que la mort de Jeanne avait faite sur le peuple de Rouen et jusque sur les hommes de leur parti, de leur conseil, leur signalait un péril à conjurer. Ils étaient en présence de l'opinion publique : ils voulurent la mettre de leur côté, et, en même temps qu'ils délivraient aux juges et autres des lettres de garantie qui, sans les décharger devant l'opinion de leur part au procès, en revendiquaient toute la responsabilité pour l'Angleterre, ils en tentaient l'apologie par des lettres qui sont le digne couronnement de cette œuvre détestable, lettres adressées au nom du roi, en latin à l'empereur, aux rois et à tous les princes de la chrétienté, et en français aux prélats, aux ducs, comtes, seigneurs, et à toutes les villes de France.

C'est le venin de l'accusation et le fiel des douze articles confits dans la plus mielleuse protestation de zèle pour la foi, de pitié pour la coupable, de sollicitude pour tout le peuple chrétien. Le roi d'Angleterre,

c'est-à-dire le régent au nom de cet enfant, rappelle la prétendue mission de Jeanne et ses apparitions mensongères ; comme elle a séduit et entraîné les peuples, et comme, par la miséricorde de Dieu, elle est tombée entre ses mains. Il aurait pu, à cause des grands dommages que son peuple en a reçus, en faire justice par ses officiers (faire périr une prisonnière de guerre qu'il avait non point prise, mais achetée de ceux qui l'avaient prise!); mais il avait accédé à la requête des juges ecclésiastiques qui la réclamaient pour ses crimes contre la foi. Ils l'ont fort longuement interrogée, ils ont soumis ses réponses aux docteurs et aux maîtres de l'Université de Paris, qui l'ont trouvée superstitieuse, divinatrice, idolâtre, blasphématrice envers Dieu et les saints, schismatique, infidèle. Néanmoins, pour guérir cette malheureuse pécheresse de ses maux extrêmes, ils n'ont point épargné les exhortations charitables; mais l'esprit d'orgueil dominait en elle, et son cœur de fer ne s'est pas laissé amollir. Elle affirmait n'avoir rien fait que par le commandement de Dieu et des saintes qui se montraient à elle; elle ne reconnaissait aucun juge sur la terre; elle ne voulait se soumettre qu'à Dieu, rejetant le jugement du pape, du concile général et de l'Église universelle (c'est au pape et au concile général qu'elle en avait appelé). Les juges, voyant son endurcissement, la firent paraître devant le peuple, et, après une prédication publique, commençaient à prononcer la sentence, quand elle se ravisa. Grande fut la joie des juges,

qui espéraient sauver son âme et son corps. On la fit abjurer ; elle signa la formule de sa main, et notre pieuse mère la sainte Église, se réjouissant sur la pécheresse repentante et voulant ramener cette brebis égarée au bercail, l'envoya, pour sa salutaire pénitence, en prison ; mais le feu de l'orgueil, qui semblait éteint en elle, ne tarda point à « se rembraser en flammes pestilencieuses par les soufflements de l'ennemi. » Elle retomba, la malheureuse, dans ses erreurs ; et les juges, « afin que dorénavant elle ne contaminât les autres membres de Jésus-Christ, » l'abandonnèrent à la justice séculière, qui la condamna à être brûlée. Aux approches de la mort, elle reconnut et confessa que les esprits qui lui étaient apparus étaient des esprits mauvais et mensongers ; qu'ils lui avaient faussement promis sa délivrance, qu'ils l'avaient trompée. — (Elle confessa tout le contraire jusqu'à la fin, au dire de celui qui ne la quitta que dans les flammes.)

Telle fut sa fin, continue le roi ; et il demande qu'on répande partout ces choses : les rois, les princes, dans leurs États ; les prélats, dans leurs diocèses, « par prédications et sermons publics et autrement, pour le bien et exaltation de notre dite foi, et édification du peuple chrétien, surtout dans ces temps extrêmes du monde où l'on voit tant de faux prophètes s'élever contre notre sainte mère l'Église, menaçant de corrompre tout le peuple du Christ, si la divine miséricorde et la diligence de ses ministres fidèles ne

s'appliquaient avec vigilance à rebouter et punir » l'audace de ces réprouvés (8 et 28 juin 1431) ¹.

Une lettre conçue dans le même esprit était adressée en même temps par l'Université de Paris au pape, à l'empereur et au collège des cardinaux ².

Ces efforts parurent d'abord réussir. En Angleterre et dans les pays bourguignons, la lettre du roi fut reçue comme un oracle. Monstrelet ne trouve rien de mieux que de l'insérer dans son histoire pour y remplir les pages que devaient occuper le procès et la mort de Jeanne d'Arc. Le Bourgeois de Paris, arrivé à cette époque, ne laisse à personne le soin de faire ce récit à sa place : il recueille la fleur des calomnies avancées au procès, avec des raffinements que le procès même n'avait pas connus. La hardiesse des réponses de Jeanne lui est une preuve « qu'elle étoit toute pleine de l'ennemi d'enfer; et bien y parut, dit-il, car elle voyoit les clercs de l'Université de Paris, qui si humblement la prioient qu'elle se repentît et revoquât de celle malle erreur ! » On devine après cela s'il croit à la sincérité de son abjuration et à l'iniquité de son supplice. Et pourtant il ne dissimule pas l'émotion que sa mort fit dans Rouen : « Assez avoit là et ailleurs qui disoient qu'elle étoit martyre et pour son droit Seigneur. Autres disoient que non, et que mal avoit fait qui tant l'avoit gardée. Ainsi disoit le peuple; » et, si ardent bourguignon qu'il fût lui-même, il évite de se prononcer : « mais, dit-il, quelle mauvaiseté ou bonté qu'elle eût faite, elle fut arse cellui jour ³. »

A Paris, pour retirer du doute l'opinion populaire, on vint en aide à la lettre de Henri VI, comme il y invitait lui-même, par une procession générale et un sermon. Le 4 juillet, un dominicain, l'inquisiteur, exposa à sa manière les faits de Jeanne. Dès l'âge de quatorze ans, elle s'était maintenue « en guise d'homme, » et ses parents l'eussent dès lors fait mourir, s'ils l'eussent pu faire sans blesser leur conscience. Elle les quitta donc « accompagnée de l'ennemi d'enfer, » et depuis vécut « homicide de chrétienté, pleine de feu et de sang, jusques à tant qu'elle fut arse. » Le bon père ajouta que, si elle se fût rétractée, on lui eût « baillé pénitence, c'est à savoir, quatre ans en prison à pain et à eau. » Mais comment s'y fût-elle résignée ? « Elle se faisoit servir en la prison comme une dame. » Alors le diable se montra à elle sous la forme de saint Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, et lui dit : « Méchante créature, qui par peur as laissé ton habit : n'aie pas peur, nous te garderons moult bien de tous. » Aussitôt, sans plus attendre, elle se dépouilla et reprit ses habits d'homme qu'elle avait cachés dans la paille de son lit. On la livra donc à la justice laïque. Et elle, se voyant en ce point, appela « les ennemis » qui lui apparaissaient « en guise de saintes. » Mais nul ne vint, « pour invocacion qu'elle sût faire. » Elle se repentit alors, « mais ce fut trop tard. »

Que les Anglais, après avoir lancé leur manifeste, l'aient accompagné chez eux de ces mensongers commentaires ; que le pape, l'empereur, les princes

étrangers, n'ayant d'ailleurs aucun renseignement sur l'affaire, n'y aient pas répondu, cela se comprend : mais comment la cour de France n'a-t-elle rien fait pour les éclairer à son tour ? En France, on ne s'associe point aux déclarations du roi d'Angleterre, sans doute ; mais on se tait. Même dans les circonstances où il faut parler des derniers événements, Jeanne est passée sous silence. Dans une assemblée d'États tenue à Blois, Jean Juvénal des Ursins, rappelant les prodigieux succès du roi, en remercie Dieu « qui a donné courage à une petite compagnie d'hommes de ce entreprendre, » sans dire un mot de la Pucelle. Même silence dans une lettre apologétique de Phileppe à Charles VII : silence honteux, mais vraiment d'accord avec la politique égoïste qui a laissé périr Jeanne d'Arc. Si la cour de France n'avait pas, comme celle d'Angleterre, intérêt à perdre sa mémoire, elle éprouvait le besoin de l'effacer : car si Jeanne était une sainte, les Anglais, battus par elle, étaient-ils plus coupables de l'avoir fait mourir, que les Français, sauvés par elle, de n'avoir rien tenté pour sa délivrance ?

Cependant, cette mémoire n'était pas de celles qui s'effacent. Elle vivait dans le peuple : et sa mort même, qui pouvait ébranler la foi en sa mission chez ceux qui ne l'avaient pas vue mourir, était pour plusieurs un sujet de doute. On y croyait si peu que, cinq ans après, une femme parut en Lorraine au voisinage du pays de Jeanne d'Arc, et se fit accueillir de tous comme

étant la Pucelle. Le doyen de Saint-Thibaud de Metz raconte comment, le 20 mai 1436, elle vint, sous le nom de Claude, à la Grange-aux-Hormes, où elle vit plusieurs seigneurs de Metz, et où, dit-il, elle reçut le même jour ses deux frères qui la croyaient brûlée, et qui la reconnurent comme elle les reconnut (le second point serait moins étonnant). On lui donna un cheval, des armes; elle sauta sur le cheval, dit plusieurs choses qui ne laissèrent plus à douter qu'elle ne fût la Pucelle Jeanne de France, celle qui mena sacrer le roi Charles à Reims. Après divers voyages, à Marville, à Arlon, à Cologne, tenant peu, ce semble, à son surnom, elle épousa messire Robert des Armoises; et l'on trouve un contrat de vente où elle figure avec son mari sous le nom de Jeanne du Lys, la Pucelle de France, dame de Thichiemont (7 nov. 1436) ¹.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette Pucelle mariée ait été prise au sérieux et dans Orléans et dans la propre famille de Jeanne d'Arc. Les comptes d'Orléans établissent que la ville reçut d'elle et lui envoya des messages; qu'elle donna même de l'argent à Jean du Lys (Jean d'Arc) pour qu'il allât rejoindre sa sœur. Les choses n'en demeurèrent pas là. La fausse Jeanne vint en France, et paraît avoir reçu des hommes d'armes avec lesquels elle guerroya dans le Poitou (1436). Elle y était encore en 1438. En 1439, elle osa venir à Orléans! On l'y trouve, dans les comptes de la ville, sous son nom de dame : « Le 28 de juillet, pour dix pintes et chopines de vin présentées à Je-

hanne des Armoises, 14 s. p., etc. » Et c'est bien Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, que l'on entend traiter ainsi. Le jour de son départ, les Orléanais, par une délibération spéciale de leur conseil, lui firent don de 210 l. p. « pour le bien qu'elle a fait à la dicte ville durant le siège. » Par une compensation bien naturelle, le service annuel qu'on célébrait pour le repos de son âme était supprimé¹.

Ces hommages étaient une insulte à la mémoire de la Pucelle. Comment le peuple d'Orléans a-t-il pu être abusé à ce point ? Comment le roi se fit-il complice de cette intrigue ? Car on ne peut admettre qu'il en ait été la dupe un seul instant : et l'aventure par laquelle Pierre Sala rapporte qu'on découvrit la vérité a plus d'une marque d'invraisemblance. Le roi n'aurait pas dû être si « ébahi » cette fois que la Pucelle le reconnût, et la fausse Jeanne devait être bien peu ferme dans son rôle pour se déconcerter au premier salut du prince : aussi en fait-on un miracle. Le roi a-t-il dissimulé tant qu'il pensa pouvoir tirer parti de l'erreur populaire ? Quoi qu'il en soit, il put voir bientôt qu'on ne refaisait point une mission de Jeanne d'Arc, même avec le prestige de son nom. En cette année 1439, le maréchal de Rais la fit remplacer dans le commandement de la troupe qu'elle menait contre le Mans ; et bientôt on acheva de faire tomber le masque. Comme les Parisiens, apprenant qu'elle était proche et qu'elle avait reçu à Orléans un grand accueil, disaient que c'était la Pucelle, l'Université et le

Parlement la firent venir, bon gré, mal gré, à Paris. Ils voulurent que le peuple la vît tout à son aise au palais, sur la pierre de marbre, en la grand'cour. Là, elle dut raconter sa vie, qui n'était pas de tout point fort édifiante. Puis on la laissa retourner à la guerre; mais dès lors on ne parla plus d'elle. On n'en parla que pour compenser, à force d'outrages, les honneurs qu'on lui avait rendus¹.

Entre ces honneurs et ces outrages prodigués tour à tour à celle qui avait pris le nom de Jeanne, que devenait sa mémoire? Le temps venait de dissiper les ombres qui pouvaient voiler aux yeux des politiques la vérité de sa mission : les Anglais étaient chassés de France; la prédiction de Jeanne s'était accomplie. Dans le terme qu'elle avait marqué pour leur grande défaite, Paris avait été pris : c'était le gage de leur entière expulsion; en 1449, Rouen était pris à son tour, et bientôt la Normandie conquise; en 1452 et 1453, Bordeaux et toute la Guyenne; Calais seul leur devait rester encore pendant un siècle, comme un souvenir de leur domination et un signe de leur impuissance. Il ne fallait pas attendre jusque-là pour reconnaître que Jeanne avait dit vrai, quand elle se donnait comme envoyée de Dieu pour les mettre dehors : car tout le mouvement qui aboutit à cette fin procédait de l'impulsion qu'elle avait donnée. Aussi, dès son entrée à Rouen, Charles, mieux entouré désormais et servi par les hommes qu'il lui aurait fallu au temps de Jeanne, ordonna une enquête sur le

procès, moyennant lequel les Anglais, par grande haine, « l'avoient fait mourir iniquement et contre raison très-cruellement¹. »

Ce fut Guillaume Bouillé, un des principaux membres de l'Université de Paris et du Conseil du roi, qui fut chargé d'en recueillir les pièces et les documents de toute sorte, et d'en faire un rapport au grand Conseil (15 février 1450). Bouillé procéda à cette enquête et entendit sept témoins : Jean Toutmouillé, Isambard de La Pierre et Martin Ladvenu, qui assistèrent Jeanne dans ses derniers moments ; G. Duval, un des assesseurs ; Manchon, le greffier ; Massieu, l'huissier, et « vénérable et circonspecte personne » maître J. Beaupère, l'un des principaux auxiliaires de P. Cauchon, celui qui, au début, dirigea pour l'évêque les interrogatoires. Ces premières dépositions écrites tiennent aussi le premier rang parmi toutes celles qu'on a recueillies depuis. Mais le procès avait été fait au nom de l'Église : c'est par l'Église qu'il devait être aboli. Le roi mit à profit l'arrivée en France du cardinal d'Estouteville, légat du saint-siège, et en même temps archevêque de Rouen, pour lui faire commencer par lui-même une enquête sur un fait que les Anglais avaient précisément rattaché à son diocèse. Le cardinal, assisté de l'un des deux inquisiteurs de France, J. Bréhal, ouvrit d'office l'instruction (*ex officio mero*) ; puis, forcé de partir, il remit ses pouvoirs au trésorier de la cathédrale, Philippe de La Rose ; et celui-ci, assisté du même J. Bréhal, donna une nouvelle extension à l'enquête

par les articles qu'il ajouta au formulaire des interrogatoires, et par les témoins nouveaux qu'il appela¹.

L'Église se trouvait donc engagée dès lors dans la révision du procès, par ses représentants les plus compétents : l'inquisiteur et l'archevêque de Rouen, légat du pape. Mais le pape n'y était point engagé lui-même : car ce n'était pas l'objet de la mission du légat. Le cardinal avait été envoyé en France pour rapprocher les rois de France et d'Angleterre, et les amener à défendre en commun l'Europe menacée par les Turcs ; or, ce n'était pas faire grande avance à l'Angleterre que de soumettre à une révision le procès de la Pucelle. On n'en pouvait soulever les voiles sans en mettre au jour les violences, ni l'abolir sans frapper de réprobation aux yeux du monde ceux qui l'avaient dirigé. L'enquête demeurerait donc sans résultat, et la révision semblait devoir avorter, quand Charles VII imagina d'écarter ce qu'il y avait de politique dans une instance poursuivie au nom d'une cour contre un jugement rendu au nom d'une autre : ce ne fut plus le roi de France qui se mit en avant, ce fut la famille de Jeanne, renouvelant auprès du souverain pontife cet appel que les juges de la Pucelle n'avaient point accueilli. L'affaire redevenait privée, et rien n'empêchait plus le pape de faire justice, sans qu'il parût prendre parti pour la France contre l'Angleterre. La politique s'effaçait donc pour laisser le champ libre au bon droit. Or, tout criait contre l'arrêt de Rouen ; car on n'avait pas seulement, pour

voir clair dans cette iniquité, les dépositions recueillies soit par G. Bouillé, soit par le cardinal d'Estouteville et par son délégué : on avait le procès même de la Pucelle. Ce procès, les interrogatoires officiels de Jeanne, et non plus seulement les douze articles, avaient été soumis à leur tour à des docteurs impartiaux, et ils avaient rendu des avis qui pouvaient, comme le reste des pièces juridiques, être soumis à l'examen du souverain pontife. Dans le nombre, le procès de révision a gardé deux mémoires, l'un de Théodore de Leliis, auditeur de rote en cour romaine, l'autre de Paul Pontanus, avocat au consistoire apostolique ; et le premier est déjà une réhabilitation de la Pucelle. Le grave docteur, rapprochant de chacune des allégations comprises aux douze articles les éléments fournis par le procès, donne dès lors tous les arguments de bon sens et de bonne foi qui dissipent cet échafaudage de diffamation et d'hypocrisie, et ne laissent plus voir que l'innocence, la vertu et la grandeur de la Pucelle, à l'éternelle confusion de ses juges et de ses bourreaux¹.

Ce fut Calixte III, élu le 8 avril 1455, qui, le 11 juin de la même année, accueillit la requête de la mère de Jeanne et de ses deux frères : par un rescrit adressé à l'archevêque de Reims et aux évêques de Paris et de Coutances, il les désigna pour réviser le procès, en s'adjoignant un inquisiteur².

Le procès s'ouvrit avec une grande solennité. Le 7 novembre 1455, l'archevêque de Reims, l'évêque

de Paris et l'inquisiteur J. Bréhal siégeant à Notre-Dame de Paris, Isabelle, mère de Jeanne, accompagnée d'un de ses fils et d'un nombreux cortège d'hommes honorables, ecclésiastiques ou séculiers, et de femmes, se présente et dépose devant eux sa requête et le rescrit du souverain pontife qui l'avait accueillie. Les commissaires désignés l'appelèrent à part dans la sacristie, l'interrogèrent, promirent de lui faire droit, mais lui remontrèrent toutes les difficultés de la tâche qu'elle s'était donnée, et l'engagèrent à prendre conseil et à y réfléchir. Puis, rentrés en séance, ils s'ajournèrent au 17 novembre pour ouvrir l'instance si elle y persistait¹.

Les deux prélats, non plus que personne, n'avaient point douté qu'elle n'y persistât. Le 17, Isabelle se présenta devant la même assemblée; Pierre Maugier, son avocat, exposa sa requête, et remit aux mains des commissaires désignés le rescrit original de Calixte III. Après que lecture en eut été donnée publiquement, l'avocat reprit la parole, pour marquer précisément dans quelles limites se renfermait la plainte. Il ne s'agissait pas de mettre en cause ceux qui, par leur présence ou par leurs avis, avaient plus ou moins pris part au procès de Jeanne : on attaquait le procès dans la personne des deux juges, l'évêque de Beauvais Pierre Cauchon et le vice-inquisiteur Jean Lemaître, et dans celle du promoteur Jean d'Estivet, particulièrement désigné dans le rescrit du pape, comme l'auteur des fraudes qui le viciaient².

Les deux évêques présents, acceptant alors la mission qui leur était donnée, s'adjoignirent, conformément aux prescriptions du pape, l'inquisiteur J. Bréhal, et arrêlèrent que les personnes nommées dans l'acte pontifical, ou tout ayant cause, seraient, par assignation, mises en demeure de contredire au rescrit d'abord, puis au fond de l'affaire. Pierre Cauchon et J. d'Estivet étaient morts; Jean Lemaître était censé l'être; mais leurs familles pouvaient avoir intérêt à ester au procès; et non-seulement leurs familles, mais l'autorité au nom de laquelle le procès avait été poursuivi : c'est pourquoi le vice-inquisiteur et le promoteur actuels du diocèse de Beauvais étaient spécialement désignés dans le rescrit. Avec ces deux ecclésiastiques, l'évêque présent de Beauvais lui-même et tous ceux que l'affaire pouvait toucher, étaient, par assignation publiée tant à Rouen qu'à Beauvais, sommés de comparaître devant les commissaires le 12 et le 20 décembre au palais archiépiscopal de Rouen ¹.

Le 12, l'archevêque de Reims, l'évêque de Paris et Jean Bréhal se retrouvèrent au lieu désigné; mais personne ne se présenta, que le procureur de la famille de Jeanne, demandant défaut contre les non-comparants. On sursoit jusqu'au 15; le 15, même situation. Les commissaires, après avoir ouï l'avocat Maugier et reçu les conclusions du procureur Prevosteau, nomment leurs officiers, et remettent au samedi suivant, 20 décembre, pour entendre, sans

nouveau délai, ceux qui voudraient décliner leur compétence. Cette séance fut d'ailleurs marquée par un incident grave. Prévosteau, procureur de la famille, et Chapitant, que les juges venaient de prendre pour promoteur, ayant demandé aux greffiers du premier procès s'ils avaient l'intention d'en prendre la défense, Manchon s'en excusa; et, sommé de remettre aux juges ce qu'il pourrait avoir concernant cette affaire, il déposa sur le tribunal la minute française du procès entier, écrite de sa main. On lui présenta, à son tour, et il reconnut les signatures et les sceaux apposés à l'original latin. A ces pièces on joignit, à la requête du promoteur, les informations faites par le cardinal d'Estouteville ou par son délégué de concert avec Jean Bréhal, un des juges présents; et il fut ordonné qu'on les mit à la disposition des greffiers et des assesseurs du premier procès qui les voudraient connaître¹.

Plusieurs actes furent encore accomplis en attendant le 20 décembre. Le 16, Prévosteau, appuyé du promoteur, demanda et obtint que l'on assignât immédiatement plusieurs témoins déjà âgés ou infirmes, demeurant à Rouen ou dans les environs, et qui, si l'on différât beaucoup à les entendre, pourraient bien ne plus être entendus. Le 18, il remit sa requête. Après avoir défini l'objet du procès et les limites où se renfermait la plainte, il aborde le fond de la question et défend Jeanne sur tous les points où on l'a condamnée. *Ses visions* : Dieu seul

en connaît l'origine, et nul sur la terre n'a le pouvoir d'en juger; *le signe du roi* : allégorie permise et justifiée par l'exemple de Moïse devant Pharaon; *l'habit d'homme* : justement défendu quand il procède du libertinage, mais bien légitime quand il protège la pudeur; *la soumission à l'Église* : l'Église la réclame pour le dogme, laissant, quant au reste, une entière liberté. Jeanne n'y était donc pas tenue en ce qui touche ses révélations comme fait : et pourtant elle s'est soumise à l'Église ; elle a demandé d'être renvoyée au pape, elle a accepté le jugement du concile général, acceptation que l'évêque de Beauvais a défendu d'inscrire au procès-verbal. Mais ce n'est là qu'un exemple des faux qui vicient le procès. Le procureur rappelle l'altération des interrogatoires de Jeanne dans les douze articles ; la formule d'abjuration lue à Jeanne dans le tumulte, sans qu'elle l'ait pu entendre, et que l'évêque, malgré l'avis des assesseurs, ne lui a pas relue. C'est donc à tort qu'on l'a déclarée relapse : et la preuve qu'on l'estimait bonne chrétienne, c'est qu'avant de la faire mourir on lui a donné la communion. Aussi demande-t-il, non pas seulement l'annulation de la sentence, mais toutes les réparations que réclame, après un si cruel supplice, sa mémoire outragée ¹.

Le 20 décembre, jour assigné pour dernier délai aux oppositions, il ne se présenta qu'une seule personne : le procureur de la famille de P. Cauchon. Il déclarait en son nom qu'elle n'entendait pas soutenir

la validité du procès de Rouen, mais repoussait toutes les conséquences que l'on en voudrait tirer contre elle-même, et il invoquait l'amnistie proclamée par le roi après la conquête de la Normandie. Lecture faite de cette pièce, le procureur prit de nouveau défaut contre les non-comparants, et le promoteur, après avoir prêté serment, fit son réquisitoire à son tour¹.

Il appelait l'attention des juges 1° sur les instruments et les actes du procès incriminé; 2° sur ses préliminaires, et 3° sur le procès lui-même. Il signale parmi les causes qui le vicient : 1° Dans les instruments : l'interposition de faux greffiers; les douze articles, soumis aux consultants, pour tenir lieu du procès entier; les additions ou les omissions des procès-verbaux. 2° Dans les préliminaires : la partialité de l'évêque de Beauvais, qui s'entremet pour que Jeanne soit vendue aux Anglais; qui la laisse dans leur prison, quoique remise à l'Église; qui fait informer sur sa vie antérieure, constater sa virginité, et qui supprime les résultats de ces deux enquêtes comme étant favorables : procédés illégaux et dont il a senti l'illégalité lui-même en se faisant donner des lettres de garantie. 3° Dans le procès même : la demande d'un tribunal composé de clercs des deux partis mise à l'écart; la récusation de l'évêque; l'absence du vice-inquisiteur jusqu'au 19 février, et son adjonction par l'effet des menaces; l'interrogatoire transféré de la salle publique dans la prison devant un petit nombre d'assesseurs, parce que les autres

paraissaient mécontents; les questions captieuses qui signalent cet interrogatoire; les 12 articles extraits des 70, et entachés d'omissions ou d'additions frauduleuses; les menaces aux consultants sincères; les faux conseillers; les manœuvres employées et pour rendre suspecte la soumission de Jeanne à l'Église, et pour lui faire reprendre l'habit d'homme après une abjuration obtenue par la séduction et par la contrainte; enfin sa condamnation comme relapse sans cause légitime; et, quand elle a été livrée au bras séculier, son exécution sans jugement¹.

Voilà les points que les nouveaux juges avaient à constater par leur enquête : et le promoteur demandait en particulier qu'on refît dans le pays originaire de Jeanne cette information sur sa vie antérieure faite et supprimée par les premiers juges. Les commissaires firent droit à sa demande, consignèrent au procès la déclaration par laquelle ils se constituaient juges et déclaraient les non-comparants contumax; puis ils les assignèrent au premier jour plaidoyable après le premier dimanche de Carême, pour répondre aux articles que les demandeurs venaient de déposer².

Le jour fixé, 16 février 1456, deux nouveaux personnages répondirent à l'assignation : M^e Reginald Bredouille, procureur de l'évêque présent de Beauvais et de son promoteur, et frère Jacques Chaussetier, prieur du couvent d'Évreux, au nom des frères prêcheurs de Beauvais. L'audience ayant été remise au lendemain, les juges commencèrent par faire donner

lecture des articles au nombre de 104, posés par les demandeurs¹.

C'est le résumé, ou, pour parler plus justement, l'exposition la plus complète de tous les moyens allégués à diverses reprises contre le procès, tant par le procureur et l'avocat de la famille de Jeanne que par le promoteur et les légistes auxquels le procès avait été soumis. En supprimant les répétitions ou les inutilités pour ramener le débat à ses points principaux, on y voit clairement établi ce qui condamne les juges et ce qui relève leur victime : car ce titre lui est suffisamment acquis par les nullités de toutes sortes signalées au procès. Les juges n'étaient que les instruments des Anglais (art. 6); et c'est par le seul effet de la crainte, que l'un des deux, le vice-inquisiteur, s'est associé à l'autre (42). Tout prouve leur partialité contre Jeanne : la prison civile où ils la gardent quand elle doit être remise à l'Église qui la juge (9); les séances publiques faisant place à des interrogatoires dans la prison, en présence des Anglais et d'un petit nombre d'assesseurs (12); les questions difficiles, captieuses même, où l'on cherchait à l'embarasser, les menaces faites à ceux qui la voulaient éclairer (18) [plusieurs ont dû fuir pour éviter la mort (80)]; et les rigueurs de la prison, les chaînes, les entraves qui faisaient de son état comme une torture perpétuelle (46). Ses juges voulaient sa mort, et sa mort par exécution publique : ils l'ont prouvé en témoignant tant de crainte quand ils l'ont vue ma-

lade (43), et tant d'empressement à reprendre les interrogatoires lorsqu'à peine elle était guérie (19). Mais leur sentence même les condamne : Jeanne l'eût-elle méritée par ses actes, son jeune âge, auprès de juges impartiaux, commandait qu'on l'adouçât (49).

Jeanne était-elle donc coupable ? Les défenseurs de sa mémoire rappellent ses bonnes mœurs, sa piété, sa charité, son zèle à observer les lois, à remplir les pratiques de la vie chrétienne et à les faire observer autour d'elle (25), et cette lumière d'une âme droite et pure qui l'éclaira parmi tous les détours du procès (17). Ils reprennent l'un après l'autre, pour les dissiper et en montrer le vide, tous les crimes qu'on lui imputait : son départ pour la guerre (64), départ qu'elle a caché à ses parents (70, 72) ; l'habit d'homme pris et gardé et en campagne et en prison, et à quelle condition elle était prête à le quitter (65-69) ; le nom de Jésus inscrit dans ses lettres (71) ; le saut de Beauvoir (72), le signe du roi (73), ainsi que toute l'histoire de ses visions (54 et suiv.). Puis ces autres griefs que l'accusation, faute d'en trouver de suffisants dans sa vie active, voulut tirer de ses paroles et de ses actes depuis qu'elle était aux mains de ses juges : ce qu'elle croyait de son salut, de sa délivrance ; si sainte Catherine et sainte Marguerite aimaient les Anglais, etc. (74-76), et tout particulièrement, à l'occasion de ses visions, son prétendu refus de se soumettre à l'Église. Ses visions ne venaient pas du mauvais esprit, mais de l'esprit divin : la pureté de Jeanne,

son humilité, sa simplicité, sa charité, sa foi vive et sincère, le prouvent comme les lumières qu'elles lui ont données et les actes qu'elles lui firent accomplir (54-62). Eussent-elles été des illusions, Jeanne, dans ces conditions, était excusable d'y croire (64). Mais, y croyant ainsi, pouvait-elle les laisser mettre en doute? Ce sont choses dont l'Église elle-même renvoie la décision à Dieu (77 et 78). Et d'ailleurs Jeanne n'a pas refusé de se soumettre à l'Église : elle n'a point accepté le jugement de ces hommes d'Église en qui elle n'avait que trop raison de voir des ennemis ; et son ignorance l'aurait dû excuser de ne pas entendre autrement l'Église (79). Quand elle sut ce qu'était l'Église, elle s'y est soumise : elle s'est soumise au pape et au concile, demandant qu'on l'y renvoyât (17, 79 et 83-85). Elle n'a donc point été hérétique ; elle n'a pas été relapse, puisqu'elle n'était pas tombée ; et cette abjuration qu'elle prononça sans l'entendre, elle déclara qu'elle ne l'avait prononcée que pour sauver sa vie, protestant ainsi qu'elle n'avait jamais été ce qu'on l'accusait d'être (90). Les juges eux-mêmes l'ont reconnu, en lui accordant la communion avant la mort (86) ; et sa mort a été chrétienne comme toute sa vie (32 et 33).

Qu'est-ce donc que ce procès qui a pu aboutir à une pareille sentence? Un acte de violence et de fraude ; un tissu de mensonges et de faux. Ses juges ont procédé sans l'enquête préalable exigée en matière d'hérésie (le promoteur a montré que

l'information a été faite et qu'elle a été supprimée, ce qui est bien plus grave encore); ils ont fait examiner si elle était vierge, et la déclaration qui le constatait a disparu comme l'information préalable (10). Ils ont refusé ses témoins (7), ils lui ont refusé un conseil (47) : comme conseil ils lui ont envoyé un traître qui entretenait son ignorance touchant l'Église et la poussait à une résistance d'où l'on voulait faire sortir sa condamnation (52 et 81). Ils l'ont jugée, rejetant son appel au pape en des matières qui, par leur nature, sont spécialement du ressort du pape (15, 43 et 44); ils l'ont jugée quoique mineure, sans qu'elle fût défendue (48). Mais sur quoi l'ont-ils jugée? sur des pièces fausses. Ils ont altéré le procès-verbal, apostant de faux greffiers (22), contraignant les greffiers officiels à ne point écrire ce qui était à sa décharge (50). Bien plus, à ce procès-verbal des interrogatoires, si mutilé qu'il fût, ils ont substitué, comme base du jugement, un prétendu résumé de ses réponses en douze articles, articles que Jeanne n'a ni avoués, ni même connus; où l'on accumule ce qui la charge, où l'on supprime ce qui la justifie; articles qui dérivait de faux procès-verbaux, ou qui faussaient ses dépositions véritables par le retranchement de ses plus importantes déclarations, notamment de son appel au pape et de sa soumission à l'Église (20, 21; 91-93). C'est ce qui fait l'excuse des consultants (94); mais c'est ce qui entraîne la nullité du jugement. Et quel est le

mode de procéder dans ce jugement? On la fait abjurer, et l'on substitue une autre formule à la formule de son abjuration (24, 88, 89). On la déclare réconciliée à l'Eglise, et on la condamne à la prison perpétuelle (24). Puis on la renvoie à la prison des Anglais, et, pour mieux la rendre relapse, pour qu'elle retombe au moins dans l'hérésie de son habit, on tente de lui faire violence dans cette prison anglaise; on lui reprend ses habits de femme (26) : ne l'eût-elle pas voulu, n'y fût-elle pas forcée par la défense de son honneur, il fallait qu'elle reprît l'habit d'homme. C'est ainsi que l'on est arrivé à la juger une deuxième fois comme relapse (26-28 et 90), et à la livrer à la justice : il est plus exact de dire ici au *bras séculier*, car le juge séculier l'envoya à la mort sans prendre le temps de prononcer sa sentence (31)¹.

La lecture des articles achevée, le procureur du nouvel évêque de Beauvais, M^e Bredouille, prit la parole et déclara qu'il n'y pouvait pas croire; qu'il était impossible que Pierre Cauchon eût ainsi procédé. Du reste il s'en référait au procès et ne s'opposait point à ce qu'on assignât les témoins, s'en remettant à la conscience des juges. Jacques Chaussetier avait une mission plus simple encore : il venait, au nom du couvent de Beauvais, déclarer qu'on n'y connaissait pas le vice-inquisiteur incriminé avec Pierre Cauchon, et prier les juges d'épargner désormais au couvent les assignations qu'on y envoyait à

son adresse, non sans jeter le trouble dans les études de la maison. Les juges accueillirent ces déclarations, et, donnant acte aux héritiers de Pierre Cauchon de leurs réserves, ils admirèrent au procès les articles des demandeurs, et ordonnèrent la continuation de l'enquête. Le rapport en devait être fait le premier jour plaidoyable après la *Quasimodo*, dans la ville de Rouen¹.

L'enquête se continua à Rouen, à Paris, à Orléans et dans le pays de Jeanne; et le jeudi 13 mai, après plusieurs ajournements, les procès-verbaux en furent reçus par les juges et mis à la disposition de quiconque y voudrait contredire. Assignation fut donnée pour le faire au 1^{er} juin².

La lumière brillait enfin de tout son éclat sur Jeanne et sur ses juges. De toute part s'étaient élevées des voix qui rendaient témoignage à la Pucelle. Les anciens de son pays, les compagnes de son enfance, les compagnons de sa vie militaire : Dunois, le duc d'Alençon, le vieux R. de Gaucourt, L. de Contes son page, d'Aulo son écuyer, Pasquerel son confesseur; et ceux qui l'assistèrent dans la prison et jusque sur le bûcher, Isambard de La Pierre, Martin Ladvenu; les assesseurs même et les officiers de ses juges, le greffier Manchon, l'huissier Massieu, venaient tour à tour reproduire quelque trait de cette belle figure. On retrouvait dans leurs dépositions la vie pure, simple et retirée de la jeune fille au foyer paternel, jusqu'au moment où elle se vit appelée à délivrer la France;

la même pureté de mœurs, la même simplicité qui était de sa nature, avec la fermeté de langage et l'accent d'autorité qu'elle tenait de son inspiration, tout le temps qu'elle parut soit à la cour, soit à l'armée; et depuis qu'elle tomba aux mains de ses ennemis, sa constance dans les rigueurs de la prison, sa hardiesse dans les épreuves du tribunal, avec ces illuminations soudaines qui jetaient un jour accablant sur les machinations de ses juges; enfin sa ferme croyance à la mission qu'elle avait reçue, jusqu'au jour où, après avoir payé le tribut à la faiblesse de la femme devant les apprêts du supplice, elle se releva par un sacrifice volontaire d'une défaillance plus apparente que réelle, et couronna sa vie de sainte par la mort d'une martyre.

Au jour fixé, Lefebvre ou Fabri, évêque de Démétride, et Hector de Coquerel, official de Rouen, ouvrirent la session, par délégation des commissaires. Après de nouveaux ajournements jugés nécessaires pour déclarer l'information acquise au débat, prononcer le défaut (le 2) et passer outre (le 4 et le 5), le procureur Prévosteau et le promoteur produisirent devant les juges tout l'ensemble des pièces où se fondait la cause: le bref du pape, les informations du cardinal d'Estouteville et de son vicaire, les enquêtes accomplies depuis le commencement de l'instance. Ils y joignirent une feuille de la main de G. Manchon, contenant les corrections à faire aux douze articles, et, pour prouver la falsification de ces articles, cinq

feuilles de papier de la main de Jacques de Touraine, où on les retrouvait sous une autre forme, surchargés d'additions et de corrections. Ils produisaient aussi les originaux du premier procès, requérant qu'on les insérât sans transcription parmi les pièces du nouveau, afin qu'on les pût voir avec leurs additions et leurs diversités dans leur forme réelle; et de plus les lettres de garantie que les juges avaient obtenues du roi d'Angleterre, preuve de plus qu'ils n'avaient agi que pour le compte et à la requête des Anglais. Prévosteau demandait que l'on examinât aussi divers mémoires écrits soit à l'arrivée de la Pucelle, soit après son jugement, pour soutenir la divinité de sa mission ou prouver l'iniquité de ses juges. En ce qui touche les premiers, le mémoire de Gerson figure seul dans la transcription du procès¹.

Personne ne se présenta pour contester ces pièces. Elles furent donc admises au procès (10 juin), et on assigna au 1^{er} juillet pour entendre les conclusions dans la cause².

Le 1^{er} juillet, l'archevêque de Reims, les évêques de Paris et de Coutances et Jean Bréhal reprirent eux-mêmes leurs fonctions de juges; et le lendemain, toute partie adverse continuant de faire défaut, le promoteur et les demandeurs présentèrent les moyens de droit à l'appui de la cause. Le promoteur lut un mémoire où, résumant les raisons fournies par les nombreux documents de la procédure, il déclarait qu'il approuvait en tout point les conclusions des

demandeurs ; et les demandeurs montraient combien, même devant le droit strict, Jeanne était justifiable dans ses paroles et dans ses actes, et ses juges perfides ou violents dans leur manière d'agir. Ils concluaient donc à l'annulation du procès, à la réhabilitation de Jeanne, espérant que la plainte de sa mère et de ses frères, favorablement accueillie du souverain pontife, trouverait sa légitime satisfaction dans la sentence des juges auxquels le saint-siège l'avait renvoyée¹.

Les juges avaient consacré le mois de juin à examiner, avec l'assistance d'un grand nombre de docteurs, tant l'ancien procès que les pièces du nouveau déjà déposées ; et ils avaient chargé leur collègue Jean Bréhal de résumer en quelques articles les points sur lesquels le premier leur paraissait attaquable dans le fond ou dans la forme. C'est un nouveau traité, mais cette fois un traité officiel composé sur toutes les pièces des deux procédures, où le chef de l'inquisition en France, et, par l'approbation qu'ils y ont donnée, les trois évêques commissaires du pape, composant avec lui le tribunal, établissent qu'au procès de Jeanne la vraie doctrine n'a pas été moins lésée que la justice : en résumé, que Jeanne doit être lavée de tout reproche touchant les faits mis à sa charge (les visions, l'habit d'homme, la soumission à l'Église, etc.), et son jugement cassé : pour l'incompétence et la partialité de son juge, pour la récusation qu'elle en fit, et son appel au pape, appel suffisant dont il a refusé de tenir compte, en

un mot pour toutes les traces de violence ou de fraude que révèlent le choix de la prison, l'adjonction du vice-inquisiteur, les douze articles, la formule d'abjuration, le jugement comme relapse et toute la matière du procès¹.

C'était déjà tout un jugement. Il ne s'agissait plus que de le mettre en sa forme et de le rendre public.

Le 7 juillet, les commissaires se réunirent dans la grande salle du palais archiépiscopal de Rouen ; et là, en présence de Jean d'Arc, de Prévosteau, représentant Isabelle, la mère de Jeanne, et Pierre d'Arc, son autre frère, du promoteur Chapitaut et de P. Maugier, avocat de la famille, personne ne se présentant pour combattre les conclusions du promoteur, ils déclarèrent la partie adverse contumax. Puis, jugeant au fond, après avoir énuméré toutes les pièces de procédure sur lesquelles ils avaient formé leur opinion, ils prononcèrent d'abord que les douze articles, l'unique base de la sentence rendue contre Jeanne, étaient faux, altérés et calomnieux, et ordonnèrent qu'ils fussent arrachés du procès, et lacérés judiciairement. De là ils passaient aux deux sentences, et, après avoir signalé les principaux moyens de droit tant de fois opposés aux procédés des premiers juges, adoptant l'avis des docteurs et des prélats qui n'ont vu dans tout le procès aucun fondement à l'accusation : ils déclaraient le procès et les sentences entachés de dol et de calomnie, et par conséquent nuls et de nul effet ; ils les cassaient et les annulaient,

déclarant que Jeanne ni aucun des siens n'en avaient reçu aucune note d'infamie, et les lavant de toute tache semblable autant que besoin était. Ils ordonnaient que la sentence serait immédiatement publiée à Rouen en deux endroits : sur la place de Saint-Ouen, en langue vulgaire, à la suite d'une procession solennelle ; et le lendemain au Vieux-Marché, au lieu où Jeanne avait été si cruellement brûlée. La publication devait être suivie d'un sermon solennel et de la plantation d'une croix destinée à perpétuer sa mémoire et à solliciter les prières des fidèles ; et la sentence, publiée dans toutes les autres villes ou lieux du royaume qu'il semblerait bon¹.

La sentence reçut immédiatement son exécution, à Rouen d'abord, puis dans plusieurs autres villes, notamment à Orléans, où l'évêque de Coutances et l'inquisiteur J. Bréhal vinrent de leur personne présider aux cérémonies ordonnées. Les Orléanais n'avaient pas eu besoin de ce jugement pour rendre à la mémoire de Jeanne les honneurs qui lui étaient dus. Ils avaient recueilli sa mère, voulant s'acquitter au moins auprès de sa famille de leur dette envers elle ; et plus tard, à la place de la croix érigée conformément à la sentence, ils lui élevèrent, à leurs frais, sur leur pont même, en face du lieu où elle avait accompli l'acte décisif de leur délivrance, un monument qui, mutilé par les guerres religieuses, supprimé par la révolution, s'est relevé en un autre lieu et sous une autre forme, attestant, parmi ces vicis-

situdes, leur invariable attachement à sa mémoire. Mais ce qui mieux que les statues et les inscriptions consacrera la gloire de Jeanne d'Arc, c'est le procès de réhabilitation lui-même, ce sont les témoignages recueillis par toutes ces enquêtes, et fixés à jamais parmi les actes du procès¹.

Ce procès qui revise et annule le jugement de Jeanne d'Arc, a subi une sorte de révision, de notre temps. Le contradicteur que les juges commissaires ont tant de fois assigné sans le voir jamais paraître, s'est levé enfin, et nul ne contestera sa compétence : c'est celui qui a publié les deux procès. Assurément personne moins que lui ne défend la légitimité de la sentence de Jeanne et ne s'oppose à la réhabilitation de sa mémoire. Son édition et les documents de toute sorte qu'il y a joints, forment, sans contredit, le plus beau et le plus durable monument élevé à son honneur. Il est admirateur passionné de Jeanne, mais il est critique, et c'est à ce titre qu'il a jugé et comparé les deux procès.

Que le premier l'emporte sur l'autre par la forme de la rédaction et par l'ordre des matières, c'est ce que le savant éditeur n'a point de peine à établir. Qu'il l'emporte par l'habileté avec laquelle il a été mené, c'est ce qu'on pourrait présupposer encore avant tout examen. Le second procès n'a pas eu de contradicteur ; les commissaires avaient à juger une cause dont l'évidence frappait tous les yeux. Ils pou-

vaient donc ne pas étendre leur enquête sur tous les points où s'était passée la vie de Jeanne : Domremy, le lieu de son origine ; Orléans, le principal théâtre de sa mission ; Rouen, le lieu de son jugement et de son supplice ; Paris, où elle avait voulu faire entrer le roi et qui lui avait envoyé des juges : c'était plus qu'il n'était nécessaire. Ils pouvaient même, sans qu'on leur en fît un crime, laisser de côté plusieurs témoins ; et ils le pouvaient d'autant plus, comme l'a reconnu M. Quicherat, qu'ils faisaient un procès moins aux personnes qu'aux choses. Les principaux coupables étaient morts ; P. Cauchon était désavoué même par ses héritiers. Quant aux assesseurs encore vivants, on les cita, on les entendit ; mais le premier soin des demandeurs avait été de les mettre hors de cause. Les juges ont donc pu passer avec quelque négligence sur des faits qu'ils n'avaient point à juger ; et si des arguments plus ou moins hasardés ont été produits devant eux dans les requêtes de la famille, ce n'était point à eux d'y contredire : il suffisait qu'ils cherchassent ailleurs les bases de leur jugement. Le premier procès, au contraire, était contradictoire ; le juge se trouvait, il est vrai, en présence d'une simple jeune fille, sans défenseur, sans conseil : mais cette jeune fille était Jeanne, et son conseil, elle l'a bien prouvé, Celui qu'elle avait eu pour guide dans les batailles. Plus son innocence et sa vertu jetaient d'éclat, plus le juge, qui était un ennemi, s'il ne voulait être vaincu dans cette lutte nouvelle, était obligé de dé-

ployer les ressources de son génie; et, d'ailleurs, derrière Jeanne il entrevoyait un autre tribunal devant lequel, tôt ou tard, il y aurait appel de son procès. M. Quicherat a donc raison de dire qu'on ne doit pas le supposer assez malhabile et insensé pour commettre, en quelque sorte, de gaieté de cœur, ces illégalités flagrantes qui eussent invalidé le jugement, même à l'égard du plus grand coupable. Mais si l'accusée est Jeanne, une sainte et brave fille au moins, sinon une envoyée de Dieu, et si l'on veut arriver à la condamner, il faudra bien, si habile qu'on soit, faire pour cela violence au droit écrit : car les formes de droit établies dans les jugements ne seraient bonnes qu'à être supprimées, si elles n'offraient une garantie à l'accusé contre le bon plaisir du juge¹.

Nous admettons donc si l'on veut, contre les demandeurs, que P. Cauchon, en tant qu'évêque de Beauvais, était juge compétent, qu'en s'associant le vice-inquisiteur comme juge, et les principaux docteurs du clergé de Rouen et de l'Université de Paris comme assesseurs, il a donné à son procès toutes les apparences d'une bonne justice. Nous admettons que les usages de l'inquisition aient paru légitimer des procédés justement réputés contraires au droit commun. Mais nous n'admettons pas que l'iniquité flagrante de ce procès soit en tout point couverte par la loi. Pierre Cauchon était juge compétent comme évêque de Beauvais; mais dans l'esprit même de la loi, il devait s'abstenir, comme ennemi capital : car si la loi refusait aux en-

nemis capitaux la faculté d'être témoins, combien plus la qualité de juges ! La Pucelle, prisonnière de guerre, était de droit gardée par les Anglais : mais en la soumettant au jugement de l'Église, ils la devaient remettre à la prison de l'Église, sauf à eux à garder la prison. La loi était formelle ici ; et quant aux points où on l'invoque en un autre sens, il y a encore plus d'une réserve à faire. Si l'inquisition laissait au juge le pouvoir d'écarter toutes les formes protectrices de l'accusé, elle ne lui commandait pas de les bannir ; et quand il en usait, il n'était plus libre d'en rejeter les résultats selon qu'ils trompaient son attente : car elle ne lui supposait point de parti pris. Et une preuve, on pourrait dire, en termes d'école, un argument *ad hominem*, contre la légitimité du procès au point de vue du droit inquisitorial, c'est que le personnage placé au premier rang parmi ceux qui le poursuivirent et le révoquèrent, ce fut l'un des deux inquisiteurs de France, Jean Bréhal¹.

Le juge de Rouen pouvait donc, si l'on veut, se passer de faire des informations préalables : mais il en fit ; cela est établi, contre l'assertion des demandeurs, par les textes du premier procès, comme par les témoignages recueillis au second. Seulement il ne les produisit pas, ou du moins, si à l'origine il les communiqua à quelques assesseurs pour en tirer les éléments d'un interrogatoire, il ne les garda point au procès, comme il y garda d'autres pièces d'un intérêt moins grave, sans doute. Il les a supprimées ; car c'est

en vain qu'on prétend les retrouver du moins par extrait dans les soixante-dix articles : un réquisitoire n'a jamais tenu lieu d'un procès-verbal d'enquête. Il les a supprimées, et en vain dit-on qu'il le fit ne pouvant en user sans recoller les témoins, ni assigner ceux-ci sans les compromettre ; il les a supprimées parce qu'elles le gênaient : les témoignages recueillis au procès de révision donnent toute force, en ce point, à l'argument du promoteur. Peu importe donc que le juge ait pu se passer de cette enquête. Il pouvait de même se dispenser de faire examiner Jeanne par des matrones ; mais s'il n'a pas rougi d'ordonner cet examen, il aurait dû ne se point faire scrupule d'en consigner le résultat au procès : son silence en ce point prouve autre chose que sa pudeur¹.

L'inquisition autorisait P. Cauchon à ne point donner à Jeanne d'avocat : mais l'autorisait-elle à forcer à se taire, en les menaçant de mort, ceux qui tentaient de l'éclairer dans le cours du procès, comme il arriva tant de fois, au témoignage de ceux mêmes qui ont subi ces violences ? et, après cela, quand il offrit à Jeanne de lui donner un conseil pris parmi ceux qui l'entouraient, n'avait-elle pas raison de le repousser par cette noble réponse qu'elle s'en tiendrait à son conseil, c'est-à-dire Dieu qui la soutenait ?

L'inquisition autorisait P. Cauchon à surprendre ses aveux par le moyen d'un faux confident ; mais l'autorisait-elle à la pousser par ce faux confident à une résistance qui, depuis que le jour s'était fait sur sa vie

tout entière, devenait le seul moyen de la perdre? Or, quoique cette résistance n'ait point été jusqu'au point que l'on dit, c'est Loyseleur qui l'y affermissait, sans lui suggérer cette distinction qu'elle trouva d'elle-même pour concilier sa volonté d'être soumise à l'Église, et sa résolution parfaitement légitime de ne pas prendre pour l'Église et, à ce titre, pour juges de ses révélations, les ennemis qui la jugeaient¹.

L'inquisition, enfin, autorisait P. Cauchon à procéder sans prendre avis que de lui-même : mais il voulut s'appuyer de l'opinion de nombreux assesseurs; il voulut consulter même des docteurs étrangers au débat. Or, dès ce moment, il était tenu de les éclairer; et que fit-il? Après les premières séances, il écarta des interrogatoires les assesseurs, sous prétexte de ne les point fatiguer; il ôta de leur vue le spectacle de cette jeune fille soutenant avec tant de vigueur une lutte en apparence si inégale. Il en transporta la scène du tribunal dans la prison, et ne laissa plus la parole de Jeanne arriver jusqu'à eux que par l'organe des greffiers. Mais je me trompe : la parole de Jeanne ne leur parvint même pas en la teneur du procès-verbal. Les interrogatoires allèrent, on l'a vu, se transformer et se fondre dans les soixante-dix articles de l'accusation, et quand il s'agit de délibérer, on en tira ces douze articles qui, corrigés ou non (le débat n'a ici qu'une fort médiocre importance), n'en étaient pas moins un résumé, non des aveux de

Jeanne, mais des imputations de son accusateur, l'attaque sans la défense; une pièce que Jeanne, non-seulement n'avait pas avouée, mais n'avait même pas connue. C'est sur cette base, radicalement fausse, que porta la délibération de l'Université de Paris et des docteurs de toute origine; et c'est sur cette délibération que les juges prétendirent appuyer leur sentence, ajoutant, pour leur compte, la fraude à l'erreur où ils avaient induit les autres¹.

Voilà le premier jugement; et que dire du second? de ce germe qu'on en déposa dans le premier par cette abjuration substituée à celle qu'on avait obtenue de Jeanne sur l'échafaud de Saint-Ouen, entre le juge qui lisait la sentence et le bourreau prêt à l'exécuter? que dire de l'occasion qu'on en fit naître, en la rendant, malgré les plus solennelles promesses, à la prison anglaise, et en usant de violence et de fraude pour lui faire reprendre les habits d'homme qu'elle avait déposés? Ce sont là des nullités de fait que ne peut couvrir la procédure la plus régulière. Disons-le donc: si les juges, comme le dit Isambard de La Pierre dans le second procès, observaient assez bien les formes du droit (*satis observabant ordinem juris*), ils n'en usaient que pour couvrir sciemment les injustices les plus criantes: cela est prouvé par les efforts qu'ils firent constamment, depuis le commencement jusqu'à la fin, dans l'enquête préalable, dans les interrogatoires, dans les douze articles, dans l'abjuration même et dans la visite qui suivit la reprise de

l'habit d'homme, pour fuir, pour étouffer la lumière sitôt qu'elle voulait se produire. Ils l'ont condamnée comme hérétique, sachant qu'elle ne l'avait jamais été; ils l'ont condamnée comme relapse, sachant qu'elle n'était tombée que dans le piège tendu par eux-mêmes sous ses pas. Et ils se sont condamnés eux-mêmes en lui accordant, avant de la frapper, la communion. Ici encore on cite le droit inquisitorial : « S'ils se repentent, après leur condamnation, et que les signes de leur repentir soient manifestes, on ne peut leur refuser les sacrements de pénitence et d'eucharistie, en tant qu'ils les demanderont avec humilité. » Mais les termes du décret repoussent l'opinion qu'on y veut appuyer. C'est après et non avant la condamnation qu'il accorde les sacrements au coupable. Condamner comme hérétique, déclarer excommunié de l'Église celui qu'on vient de recevoir à la communion, ce serait retrancher l'Église même de la communion de Jésus-Christ !

Nous ne parlons pas du jugement civil, puisqu'il n'y en eut pas. Mais comment alors Jeanne a-t-elle pu être brûlée ? L'arrêt des juges ecclésiastiques ne faisait que remettre la condamnée à une autre justice, et par ses termes, il excluait la peine de mort ! La mort, pour qu'elle suivît, devait être au moins prononcée par quelqu'un. Que dirait-on si, après le verdict du jury, un président d'assises se bornait à dire aux gendarmes de mener l'accusé au supplice ? C'est pourtant ce qui est arrivé à Jeanne, au témoi-

gnage de tout Rouen, et du lieutenant du bailli lui-même, quand, après la sentence ecclésiastique, le juge civil qui la devait condamner se contenta de dire aux sergents : « Emmenez, emmenez¹. »

Il ne faut donc rien diminuer de la juste réprobation qui frappe le procès tout entier : on pouvait être de bonne foi en le commençant, on ne pouvait pas l'être en le finissant de la sorte. Point d'excuse à l'iniquité de la sentence ; point d'excuse aux illégalités de la procédure ; et l'on invoque à tort en faveur de sa régularité le silence qui se fit sur Jeanne parmi ceux qui devaient le plus avoir à cœur de venger sa mémoire. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que les fraudes du procès n'étaient pas encore connues et ne le furent que quand les pièces en vinrent aux mains du roi, après l'expulsion des Anglais.

On n'avait pas attendu le procès de réhabilitation pour protester contre l'acte de Rouen. Perceval de Cagny, dans sa chronique, impute la mort de Jeanne à l'envie des Anglais ; Jean Chartier dit qu'ils la brûlèrent « sans procès et de leur volonté indue, » tenant sans doute le procès pour nul, soit pour l'absence du jugement civil, soit pour tout autre vice de forme : car on ne peut supposer qu'il en ait ignoré l'existence. Le Journal du siège et la Chronique de la Pucelle ne poussent pas le récit jusque-là ; et certes ce n'est point par crainte que le tableau de la fin de Jeanne d'Arc ne jette de l'ombre sur les merveilles

qu'ils en ont racontées. Il eût été bien étrange, en effet, que son supplice eût paru ternir sa mémoire. Dans le *Champion des Dames*, petit poème publié en 1440 et dédié au duc de Bourgogne, celui-là même qui fit livrer Jeanne aux Anglais, un personnage ayant avancé qu'Outrecuidance a perdu Jeanne, et que Raison l'a fait brûler à Rouen :

C'est malentendu, grosse tête,
Répond Franc-vouloir prestement.
De quants saints faisons-nous la feste
Qui moururent honteusement !
Pense à Jhésus premièrement,
Et puis à ses martirs benoïs ;
Sy jugeras évidemment
Qu'en ce fait tu ne te cognais.
Guères ne font tes argumens
Contre la Pucelle innocente,
Ou que des secrez jugemens
De Dieu sur elle pis on sente ;
Et droit est que chacun consente
A lui donner honneur et gloire
Pour sa vertu très-excellente,
Pour sa force et pour sa victoire¹.

Le jugement de réhabilitation confirmait avec éclat la croyance populaire. Devant cette déclaration solennelle, on ne la pouvait plus dire égarée. La sentence flétrissait énergiquement les calomnies par lesquelles le premier procès avait cru donner le change à l'opinion publique. Mais pour connaître Jeanne, il ne s'agissait pas d'opposer l'un des procès à l'autre : il les fallait joindre, au contraire, et la contempler

elle-même, plus imposante encore parmi les accusations de ses juges que dans les témoignages recueillis au second procès. Or, c'est ce qu'en général on ne songea point à faire.

Il y a des exceptions pourtant.

Thomas Basin, évêque de Lisieux (le faux Amelgard), qui fut consulté et qui fit un traité sur le procès de condamnation, ne dut pas rester non plus étranger au procès de réhabilitation qu'il provoqua lui-même : et le jugement qu'il porte sur Jeanne est en tout point conforme à l'opinion que tout esprit sincère s'en fera d'après ces documents. Il signale la perfidie de ses interrogatoires, et le grand sens de ses réponses, sa piété, sa pureté, et la raison qui la contraignait à prendre l'habit dont on lui fit un crime; mais aussi l'inutilité de toute raison dans un procès où les Anglais voulaient à tout prix la perdre, quand sa mort était résolue dans leurs conseils par la haine et par la peur. Il explique son abjuration par les rigueurs de son emprisonnement et la promesse de liberté qu'on lui fit, sa rechute par l'inexécution de cette promesse, et il la montre invoquant dans les flammes Dieu et la mère de Jésus-Christ. Il ne se prononce pas sur l'origine de ses révélations, ne sachant rien des signes qu'elle a donnés au roi pour l'y faire croire; mais il affirme que, de tout le procès, il n'y a rien qui rende sa foi suspecte, ou justifie sa condamnation comme hérétique et comme relapse; et il réfute avec beaucoup de force ceux qui pourraient

douter de la divinité de sa mission à cause de sa mort, en citant, comme *le Champion des Dames*, Jésus-Christ et, à son imitation, les prophètes et les apôtres consommant leur mission divine par le martyre¹.

Martial d'Auvergne connaît aussi les deux procès, et il sait le parti qu'on en peut tirer :

Au procès de son innocence
Y a des choses singulières,
Et est une grande plaisance
De veoir toutes les deux matières.

Mais la matière des deux procès n'était point à la mesure de sa chronique mise en complainte. Tout en sentant l'iniquité du premier, il s'abstient de le juger lui-même. Tout en rappelant les conclusions du second, il se borne à dire où on le trouvera. Quant à lui, pour rendre hommage à la Pucelle, il rimera la chronique de Jean Chartier : cela suffit à sa verve poétique².

Le plus grand nombre, en négligeant les deux procès, ne prirent pas même la peine d'y suppléer à l'aide des chroniqueurs contemporains. La tradition, sur ce sujet, se donna libre carrière. Considérant le but atteint, l'expulsion des Anglais, elle y accommoda l'histoire et le caractère de Jeanne selon sa fantaisie. Elle en fit une sorte d'héroïne de théâtre ou de cirque, sautant à cheval sans toucher l'étrier, chargeant l'ennemi la lance au poing, « frappant dedans, » et tuant tous ceux qu'elle touche; chevauchant ainsi par

toute la France ; prenant Bordeaux, Bayonne, et provoquant par ses victoires l'expulsion des Anglais de Paris. Alors elle mène le roi à Reims pour être sacré, à Paris pour être couronné ; puis, attaquant la Normandie, elle marche de conquête en conquête jusqu'à Rouen, où elle disparaît. On ne sait, dit notre chronique, ce qu'elle devint : les uns disent que les Anglais l'ont prise et brûlée ; d'autres, que plusieurs de l'armée l'avaient fait périr par jalousie. A cette chronique, on peut joindre les récits de Philippe de Bergame et de Laonic Chalcondyle. Philippe de Bergame, bien qu'il ait pris peut-être plusieurs traits de la figure de Jeanne au rapport d'un chevalier italien qui l'avait vue, dispose du reste en toute liberté : c'est en faisant son métier de bergère que Jeanne, sautant comme un homme sur quelque jument du troupeau, se forma, toute jeune encore, à monter à cheval, à manier la lance, à déployer contre les troncs des arbres la force de son bras. Accueillie par Charles VII, elle va faire lever le siège d'Orléans *sur le Rhône* ; elle prend en trois heures trois bastilles ; elle combat les Anglais durant huit ans en trente batailles. Chalcondyle est plus bref : il la fait paraître en une seule campagne, qui est pour lui toute la guerre de Cent ans¹.

Tout cela tient plus du roman que de l'histoire. Dans l'histoire, la figure de Jeanne, ensevelie en quelque sorte parmi les pièces du procès, ne demeura que par l'impression qu'elle avait faite chez les contem-

porains. Maudite comme sorcière par les Anglais, qui, ne pouvant l'absoudre sans se condamner, s'endurcissent dans leurs sentiments haineux : on en peut voir l'expression dans Shakspeare; moins maltraitée des Bourguignons, qui la réduisent à un personnage ou à une machine politique (Monstrelet, etc.); admirée des Français et des autres peuples, sans que pourtant les Français eux-mêmes (ce sont des politiques aussi qui écrivent) osent se prononcer sur la source de son inspiration. Parmi les témoignages les plus remarquables rendus à sa mémoire, il faut compter celui du pape Pie II (Ænéas Sylvius Piccolomini), qui, après avoir raconté sa vie merveilleuse, et constaté que dans son procès on n'avait rien établi contre sa foi, rien qui parût digne de châtiment, si ce n'est cet habit d'homme qui ne méritait pas la mort et qu'on lui fit reprendre par ruse, s'écrie : « Ainsi périt Jeanne, vierge étonnante et admirable, qui a rétabli le royaume de France presque ruiné et abattu, et infligé aux Anglais tant de défaites; qui, devenue chef de guerriers, a gardé, au milieu des soldats, sa pudeur sans tache, et n'a jamais été l'objet de propos infamants. Était-ce œuvre de Dieu ou invention des hommes? j'aurais peine à le dire. » Il rapporte ce bruit, qu'on avait imaginé de la susciter pour mettre un terme aux rivalités des chefs. « Mais, ajoute-t-il, une chose est bien certaine : c'est que c'est elle qui a fait lever le siège d'Orléans, conquis par les armes le pays

compris entre Bourges et Paris, et amené par son conseil la soumission de Reims et le couronnement du roi ; elle, dont la vigueur a mis en fuite Talbot et son armée, dont l'audace a brûlé une porte de Paris, dont l'habileté et l'adresse a remis en bon état les affaires de la France. Chose digne de mémoire, et qui trouvera dans la postérité moins de foi que d'admiration¹ ! »

Sur ce terrain mal défini, le champ était ouvert aux appréciations. Chaque siècle en usa pour se faire Jeanne, en quelque sorte, à son image. Le xvi^e siècle en fit une politique : du Bellay, sans trop s'en rendre compte, en prit l'idée à l'opinion bourguignonne, et du Haillan ne craignit point d'accueillir jusqu'aux plus infâmes impostures que la passion et la haine aient inspirées aux Anglais. Le xvii^e siècle en fit une héroïne, mais une héroïne aux couleurs de l'hôtel de Rambouillet : elle périt ensevelie dans le triomphe que Chapelain lui ménageait en son poème. Le xviii^e siècle, on sait par quelle indigne profanation il entendit la faire revivre : déplorable attentat contre la gloire de la France, qui, sans ternir le nom de Jeanne, imprime une tache ineffaçable à la mémoire de celui qui se fit un jeu de le souiller. De nos jours, la politique de du Bellay, l'héroïne de Chapelain, l'insultée de Voltaire, est devenue une « incarnation du peuple². »

Mais c'est par un abus de langage que nous avons prêté à des siècles entiers l'opinion de quelques hommes. Dès la fin du xv^e siècle, au sein même des

Flandres, Jacques Meyer saluait dans Jeanne d'Arc l'envoyée de Dieu, et il empruntait à un contemporain de la Pucelle (Thomas Basin) les passages qui témoignaient le plus des merveilles qu'elle opéra dans la guerre, et de l'inspiration dont elle fit preuve jusque dans son jugement. Au xvi^e siècle, Et. Pasquier relevait avec un sentiment vrai d'admiration la grandeur et le dévouement de Jeanne d'Arc; et la ville d'Orléans, qui ne faillit jamais à son culte pour la Pucelle, protestait contre l'indifférence ou les outrages des écrivains que l'on a vus, en faisant imprimer l'histoire du siège dont Jeanne la délivra. Au xvii^e siècle, les descendants de ses frères publiaient avec un zèle pieux ce qui pouvait la faire mieux connaître et honorer; Godefroy donnait pour la première fois, dans son recueil des historiens de Charles VII, l'une des plus précieuses chroniques, et, selon un juge fort compétent, des plus autorisées, celle qui porte le nom de la Pucelle. Au xviii^e siècle, on en revint enfin à l'étude des deux procès; et après Lenglet-Dufresnoy, qui les lut pour en tirer une histoire médiocre, vint L'Averdy qui les fit connaître par une analyse exacte, accompagnée d'une appréciation impartiale, dans la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Enfin, de nos jours, la Société de l'histoire de France accomplit ce que L'Averdy n'avait fait que préparer, en confiant la publication des deux procès à l'un des hommes les plus distingués dans la critique des textes du moyen âge, M. Jules Quicherat¹.

Ce beau travail, qui ne laisse presque plus rien à faire après lui dans le champ de l'érudition, n'a pas changé les bases de l'histoire de Jeanne d'Arc, sans doute : depuis les notices de L'Averdy, nul n'y a touché sérieusement qu'il n'ait consulté, avec ses analyses, le texte même des procès ; mais il en a rendu l'assiette plus ferme et les abords plus faciles. Les histoires se sont donc multipliées sans changer nécessairement de caractère. Ce qui serait souhaitable, c'est que Jeanne d'Arc, soustraite désormais à l'influence des passions et des rivalités nationales, échappât à celle des systèmes ; c'est qu'on l'étudiât en elle et pour elle. Sa figure, pour être grande, n'a que faire de grandes formules. On en efface les traits les plus purs et les plus nets de ma mémoire, quand, par un mélange du sacré et du profane, on veut me montrer en elle « la France incarnée, » un « Messie féminin. » Jeanne s'est dite envoyée de Dieu, il est vrai. Mais si on ne l'entend pas comme elle le dit, il serait juste au moins de ne pas l'entendre contrairement à tout ce qu'elle a dit. Or, c'est ce qu'on a, de nos jours, voulu faire. A la mission qu'elle s'est attribuée, on en joint une autre : mission dont elle n'a point parlé, dont assurément elle ne se doutait pas, qui commence quand l'autre finit, et dont la scène est à Rouen. Le procès de Rouen devient la lutte de l'inspiration contre l'autorité, du libre génie gaulois contre le clergé romain, et peu s'en faut qu'on ne dise du druidisme contre le catholicisme. On écarte les

témoignages de la réhabilitation; on admet, sans réserve, les actes dressés par les premiers juges, on adopte pleinement leur manière de voir, non pour condamner Jeanne, sans doute, mais pour frapper l'Église par sa déclaration¹.

Mais c'est en vain que Pierre Cauchon trouve dans nos historiens des auxiliaires si inattendus : tout leur savoir ne suffira point pour donner à sa haine l'appui que sa conscience elle-même et sa raison ne lui ont probablement jamais assuré. Tout se peut résoudre, en effet, par une simple question que je pose à ceux qui se montrent si ingénieux à faire de Jeanne une hérétique. Si Jeanne eût déclaré qu'elle s'en remettait absolument de ses révélations à l'Église, qui eût jugé au nom de l'Église ? Pierre Cauchon, sans aucun doute, avec son tribunal à la solde des Anglais : quand elle en appelait au pape, ils lui ont dit qu'il était trop loin ! Jeanne avait donc toute raison de s'y refuser. En parlant de ses révélations, elle ne soutenait aucune doctrine nouvelle : la question de dogme qui s'y pouvait rattacher, je veux dire la possibilité de ces communications d'en haut, était résolue par l'Église, et résolue en sa faveur. Elle ne soutenait qu'un fait à elle propre : cela n'ôtait pas aux autres le droit d'y croire ou de n'y pas croire. C'est le droit et le devoir des pasteurs de ne pas accepter légèrement de semblables affirmations; et, si elles ne semblent pas fondées, d'en garder les fidèles. Aussi la chose avait-elle été examinée à Poitiers; elle pouvait l'être de la même sorte

à Rouen ; et si l'archevêque de Reims y avait cru et l'avait approuvée, l'évêque de Beauvais avait encore la liberté de n'y pas croire. Mais eût-on toute raison de n'y pas croire, Jeanne n'était point hérétique en y croyant. L'Église, comme l'ont établi sans contradiction les demandeurs et le promoteur au procès de réhabilitation, n'a jamais entendu se faire juge d'une question réduite ainsi à un fait tout personnel ; et le pape Pie II, on l'a vu, tout en réservant son jugement sur la réalité de l'inspiration de la Pucelle, affirme que dans son procès on n'a rien trouvé en elle contre la foi. D'ailleurs, comme cela est établi, non-seulement par les témoins de la réhabilitation, mais par les actes mêmes du premier procès, elle n'a point refusé le jugement de l'Église. Elle l'acceptait là où elle avait la garantie de ne pas trouver sous le nom de l'Église ses ennemis mêmes ; elle l'avait accepté à Poitiers ; elle l'acceptait encore dans le pape, dans le concile, demandant qu'on l'y menât ; car elle ne s'en remettait point volontiers à ses juges du soin d'exposer sa cause : et l'histoire des douze articles, comme plus tard la lettre écrite au pape au nom du roi d'Angleterre, montre assez si cette réserve était de trop. Elle finit même par renoncer à cette condition si nécessaire. Elle se réduisit à demander que « ses faits et ses dits fussent envoyés à Rome devers notre saint-père le pape, auquel et à Dieu premier elle se rapportait. » Les juges, on l'a vu, passèrent outre : les critiques, dans leur zèle à trouver comme eux

Jeanne rebelle à l'Église, devraient bien n'en pas faire autant¹ !

Disons-le donc : quelque opinion qu'on se fasse de Jeanne d'Arc, il y a une chose qu'il faut au moins lui laisser : c'est qu'elle fut, comme elle l'a dit, bonne chrétienne, et ce mot, dans son langage n'est pas équivoque. Il faut renoncer à tourner contre l'Église celle qui a déclaré que « quant à l'Église, elle l'aime et la voudrait soutenir de tout son pouvoir : » et elle le prouvait alors même. Elle la soutenait, quand elle refusait une soumission exigée d'elle en cette forme, et demandait qu'on la menât au pape et au concile, opposant la garantie d'un juge indépendant, à ce tribunal passionné qui compromettait l'Église en prétendant juger en son nom. Personne, du reste, ne s'est jamais mépris sur le caractère de la condamnation de Jeanne d'Arc, comme personne ne peut se méprendre sur l'objet de cette justification tardive de son procès en ce point-là. Jeanne n'a pas été condamnée par l'Église ; Jeanne a été réhabilitée par l'Église. Elle a été condamnée par un évêque, chassé comme un ennemi par le contre-coup de ses victoires, et constitué son juge par le choix de ses ennemis. Elle a été relevée de cette condamnation par un tribunal que le pape institua lui-même, et qu'il composa de trois évêques et de l'inquisiteur de France. Si ce tribunal, sur le vu des pièces que nous avons (car nous n'avons que ce qui a passé par ses mains) l'a jugée orthodoxe, on n'a pas le droit d'être plus difficile¹.

Ce point mis à l'écart, le champ reste ouvert à la discussion sur le caractère et la source de la mission de Jeanne d'Arc, et nous pouvons reprendre en connaissance de cause les solutions diverses que nous avons signalées en commençant. La mission de Jeanne d'Arc a un but sûrement défini. Elle veut rendre au roi sa couronne et sauver avec lui la nationalité de la France. C'est une œuvre patriotique, et elle y a donné sa vie. Certes, l'amour de la patrie n'a jamais eu plus noble victime, et le sentiment est digne de l'avoir inspirée. Mais s'il était sa seule inspiration, aurait-il pris une forme étrangère ? Bien souvent la patrie en danger a vu des femmes accourir à sa défense : jamais cela ne s'est passé de la sorte. Il y a dans Jeanne d'Arc un amour passionné de la France ; mais il y a dans cet amour un principe supérieur, qui l'exalte et le soutient à ce degré où il ne connaît plus rien de l'enivrement même de la guerre. Ce n'est point le patriotisme qui a enfanté les visions de Jeanne : c'est la foi de Jeanne en ses apparitions qui a donné à son amour de la patrie assez de force pour triompher des sentiments qui l'attachaient à sa vie simple auprès de ses parents.

Jeanne est-elle une mystique, et ses visions une illusion de son esprit ? Avant toutes choses, il faut savoir ce qu'elle en a voulu dire. Elle a nommé des anges, des saintes. Elle les a entendus, elle les a vus, elle le dit : mais qu'a-t-elle vu ? J'étonnerai peut-être bien des personnes en disant que, plus on regarde à

ses propres paroles consignées au procès, moins on se croit sûr de le savoir. La question, en effet, est de celles où il faut aborder le procès-verbal avec le plus de circonspection et de défiance : car c'est le point où l'on a le plus à craindre d'être, de la meilleure foi du monde, induit en erreur, et par ce qu'il dit et par ce qu'il ne dit pas. Ainsi, d'une part, le juge est prévenu ; le greffier est un honnête homme qui partage les préventions du juge, et qui, d'ailleurs, quand il s'agit de visions, doit se faire une idée assez grossière des anges ou des saints. Est-il bien sûr qu'en une matière si délicate l'expression du procès-verbal, qui n'est pas toujours littérale, ne nous rende pas la réponse de Jeanne selon qu'il l'entendait lui-même, et non dans le sens où elle voulait être entendue ? D'autre part, il ne dit pas tout ; il ne peut pas tout dire : et, par exemple, il supprime quelquefois les questions qui provoquent les réponses. Il le fait sans malice et peut-être à bonne intention, pour donner plus de place à la parole de Jeanne. Mais ce retranchement, si indifférent qu'il lui paraisse, n'aura-t-il pas pour effet de changer en déclaration spontanée une réponse dont on apprécierait tout autrement le sens et la portée si l'on voyait ce qui l'amena ?

Voilà nos raisons, non pour rejeter le procès-verbal, mais pour regarder de près à ce qu'il dit en cette matière. Maintenant, si nous le prenons tel qu'il est, nous y verrons que, d'après certaines déclarations de Jeanne, saint Michel lui est apparu comme « un très-

vrai prud'homme, » et rien n'empêchera le juge de se le figurer comme un honnête bourgeois, n'étaient les ailes qu'on lui prête ailleurs. Les saintes avaient des couronnes : par conséquent une tête, des cheveux et même quelque chose de plus, un corps, des pieds : car Jeanne a dit qu'elle les avait embrassées ; et interrogée si c'était par le haut ou par le bas, elle répond qu'il convient mieux de les embrasser par le bas que par le haut. On se rappelle la scène de l'ange à la couronne : sainte Catherine et sainte Marguerite sont avec lui et aussi une multitude d'anges, les uns semblables, les autres non, ayant des couronnes ou des ailes. — Mais la scène de l'ange à la couronne, Jeanne l'a expliquée elle-même ; c'est l'image de sa propre mission : allégorie qu'on eût devinée à plusieurs traits, alors même qu'elle ne l'eût pas révélée à la fin, et où d'ailleurs il faut bien faire la part des circonstances qui l'y ont amenée. Elle ne l'a point imaginée d'elle-même ; c'est une issue qu'elle trouve ouverte, et où elle se jette, on l'a vu, pour dérober aux juges le secret du roi. Mais les juges l'y suivent pas à pas, prenant tout à la lettre ; et il faut qu'elle trouve réponse à leurs questions sans trop s'écarter des termes de son allégorie : de plus habiles dans la science des figures s'en seraient peut-être plus mal tirés¹.

Quant aux traits qu'on a voulu recueillir pour donner forme à ses visions, en est-il autrement ? C'est aussi, il le faut dire, à son corps défendant qu'elle en a parlé. La première fois qu'on lui demande (24 fé-

vrier) si la voix est d'un ange, ou d'un saint, ou d'une sainte, elle répond qu'elle vient de la part de Dieu, et confesse qu'elle n'en dit pas tout ce qu'elle en sait. Elle donne les noms un peu plus tard : c'est saint Michel, aussi saint Gabriel; sainte Catherine, sainte Marguerite; mais les juges n'en sont que plus pressants. Elle leur répond quand elle le peut : les ailes, les couronnes, c'est le symbole reçu de la spiritualité des anges et de la gloire des bienheureux; leur bonne odeur (*fleuraient-elles bon?*), c'est le signe de la sainteté. Mais le plus souvent elle élude et se dérobe : « Quelle figure a-t-elle vue? — La face. — A-t-elle des cheveux? — Il est bon à savoir. — Y avait-il quelque chose entre la couronne et les cheveux? — Non. — Les cheveux étaient-ils longs et pendants? — Je ne sais. — Avaient-elles des anneaux aux oreilles ou ailleurs? — Je n'en sais rien. » Elle ne sait rien des membres, ni s'il y en avait de figurés; rien de l'habit (*de aliis habitibus non loquitur*). Réponses reproduites sans les questions, mais qui les supposent, et permettent de supposer ailleurs d'autres suppressions de la même sorte. On voudrait savoir au moins si elles ont le même vêtement, le même âge. « Je n'ai rien d'autre à vous dire! » Et quand on y revient : « Vous en êtes répondus. » Pour les anges, plus d'efforts encore et pas plus de succès. On veut savoir comment était saint Michel : elle ne lui a pas vu de couronne, elle ne sait rien des vêtements. « Était-il nu? » On se rappelle cette simple et digne réponse : « Croyez-vous que Dieu n'ait pas

de quoi le vêtir? — Avait-il des cheveux? — Pourquoi lui seraient-ils coupés? » Et un peu après : « Je ne sais. — Une balance? — Je ne sais. » La fois suivante, on supposa qu'elle avait dit qu'il avait des ailes. Elle l'aurait pu dire, mais il n'y en a aucune trace au procès-verbal. On lui demanda si l'archange et saint Gabriel avaient des têtes naturelles (*capita naturalia*). Elle ne répond que de leur personne : « Je les ai vus, eux (*ego vidi ipsos oculis meis*). » Mais il y avait un moyen bien facile, ce semble, de surprendre son secret. Elle avait fait peindre deux anges sur son étendard : n'était-ce pas ceux qui la visitaient? S'ils avaient une forme, rien de plus naturel que de la reproduire sur cette bannière sacrée. Elle répondit qu'elle les avait fait peindre comme on les représentait dans les églises. Enfin, le jour qu'elle avait marqué pour répondre à toutes ces questions, elle y coupa court en disant que saint Michel était en la forme d'un très-vrai prud'homme, et que de l'habit et des autres choses elle ne répondrait plus. Mais qu'est-ce que prud'homme? Les juges pouvaient bien ne pas penser exactement comme saint Louis, lorsqu'il disait à Robert Sorbon : « Maître Robert, je voudrois avoir le nom de prud'homme, pourvu que je le fusse, et que tout le remenant vous demeurât : car prud'homme est si grande chose et si bonne chose que rien qu'au nommer il emplit la bouche; » mais ils savaient que prud'homme n'est d'aucune forme, et ils le savaient si bien que dans les douze articles, résu-

mant tous les faits de la cause, ils disent : « Elle a vu les têtes des anges et des saintes ; et elle n'a rien voulu dire du reste de leur corps et de leurs vêtements ; » et dans l'admonition, le prédicateur remontre combien il est étrange qu'après tant de visions elle ne sache rien des corps ou de leurs accessoires, si ce n'est les têtes. — A-t-elle donc si bien parlé des têtes ? Les juges n'en étaient pas si sûrs quand ils lui demandaient comment les voix lui parlent, puisqu'elles n'ont pas de membres : à quoi Jeanne répond : « Je m'en rapporte à Dieu '. »

Ainsi, dans tout le procès il n'y a rien de défini par Jeanne elle-même sur la forme de ses visions. Cela ne veut pas dire que ces visions ne soient rien de sensible. Elle a vu de ses yeux, et surtout elle a entendu. Ses visions, ce sont ses voix, comme elle dit le plus communément : c'est la voix qui s'est révélée à elle au début de sa mission avec une grande lumière ; et depuis elle ne ne lui est pas venue, ou presque jamais, sans lumière. Elle ne la voit pas toujours quand elle l'entend. On lui demande un jour si la voix était dans sa prison : « Je ne sais, dit-elle, mais elle était dans le château. » Ces voix sont distinctes, personnelles : elle les a nommées. Mais comment les a-t-elle connues ? comment les distingue-t-elle ? « Par le parler et le langage des anges ; » — « à leur salutation et parce qu'elles se nomment. » (Elle ne dit même point « parce qu'elles se sont nommées. »)

Nous n'avons plus les interrogatoires de Poitiers.

auxquels Jeanne renvoie souvent quand on la presse sur ses visions. Mais nous avons le témoignage de deux hommes qui y ont figuré. Or, ils ne parlent que de voix : « Elle disait, rapporte G. Thibault, que son conseil lui avait ordonné d'aller au plus tôt vers le roi. » « Elle a, dit Seguin, raconté d'une grande manière qu'une voix lui apparut et lui dit que Dieu avait grand'pitié du royaume de France et qu'il fallait qu'elle vînt en France, » etc. Et l'on se rappelle la saillie de Jeanne quand Seguin, poussant plus loin la curiosité, lui demanda, en son limousin, quelle langue la voix parlait : « Meilleure que la vôtre. » Il l'aurait questionnée sur la figure, si elle eût rien dit qui y provoquât. Les compagnons de sa vie militaire n'en parlent pas autrement : le duc d'Alençon, par exemple, et Dunois, quand il rapporte en quels termes Jeanne disait devant le roi que *son conseil* se manifestait à elle. L'excellent d'Aulon l'avait priée de lui faire voir une foisses conseillers ; mais elle lui dit qu'il n'en était pas assez digne, et il ne lui en reparla plus. Que si l'on tenait pour suspects ces témoignages, comme on est tenté de faire tout ce qui est de la réhabilitation, nous en aurions d'autres à citer encore, témoignages rendus avant le procès de Rouen, au temps du siège d'Orléans et du sacre de Reims et par les hommes les mieux posés pour savoir ce qu'on en disait à la cour. Alain Chartier, dans sa lettre à un prince étranger, écrite vers la fin de juillet 1429, mentionne la voix qui, « du sein d'un nuage (*voce ex*

nube nata), l'avertit plusieurs fois depuis sa douzième année d'aller trouver le roi et de secourir le royaume. Perceval de Boulainvilliers (21 juin 1429) ne parle aussi que d'un nuage resplendissant et de la voix qui, du sein de la nue, lui commanda de s'armer pour rétablir le roi et le royaume. C'est, sous une forme plus théâtrale, ce que disait Jeanne à ses juges de cette voix et de cette grande lumière qui se sont manifestées à elle. Si elle en eût dit davantage à l'origine, on peut croire que Boulainvilliers ne l'aurait pas omis, à voir comme déjà il entoure le prodige du merveilleux de la légende¹.

Une lumière, une voix ! Est-ce l'éblouissement d'une imagination ardente et l'écho mal compris du cri de son âme ? On peut, au point où nous en sommes, embrasser d'un seul coup d'œil toute la suite de sa vie. Qu'on se rappelle dans quelles circonstances, dans quel milieu et dans quelle âme s'est fait entendre la voix qui l'appela ; ce qu'elle en a dit à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, parmi les doutes qui l'accueillent ; à Orléans, à Reims, dans le triomphe ; à Rouen, dans la captivité : et maintenant qu'on l'a suivie dans toutes ses fortunes, qu'on l'a vue à l'épreuve de la victoire et des honneurs, de la défaite et des outrages, qu'on connaît sa simplicité, sa droiture, sa perspicacité et son bon sens ; que l'on se dise quelle foi on peut avoir en ses paroles, quelle valeur on peut attacher à ses déclarations. Sa voix,

ou, pour parler comme elle faisait le plus communément, ses voix ne sont pas quelque chose de vague qui se confonde avec les aspirations de son âme. Ce sont des voix qu'elle distingue comme existantes hors d'elle, qui lui conseillent des choses dont elle n'a pas l'idée, qui lui commandent ce qu'elle répugne à faire; des voix qui sont pour elle des personnes, des anges, des saintes, et en qui elle, si pleine de foi et de bon sens, elle croit, comme elle croit que Dieu est. Et ce qui donne, outre la sincérité de son cœur et la fermeté de son esprit, de l'autorité à sa parole, ce qui fait qu'on ne peut se borner à voir là comme une force secrète qui jaillit, même à son insu, d'une grande âme pour commander à tous les instincts de la nature, c'est que ces voix lui révèlent ce qu'elle ne pouvait connaître, lui prédisent ce qui s'accomplira, des choses dont elle n'a pas même, alors qu'elle les annonce, la véritable intelligence : choses assez frappantes par elles-mêmes et assez constatées pour que des esprits peu disposés, par leur humeur, à croire au merveilleux, mais habitués par leurs études à tenir compte des faits, renoncent à les expliquer par la seule cause de l'hallucination. Ils sentent là une puissance qui n'est pas le produit d'une imagination déréglée. Qu'est-ce donc? Ils ne prononcent pas; ils cherchent, ils rappellent les phénomènes fort équivoques, à mon sens, du magnétisme, et voudraient y trouver quelque chose qui n'affaiblît en rien leur admiration sincère et profonde pour la Pucelle. Sa-

chons-leur gré d'avoir compris que sa mission n'est pas seulement la rêverie d'un noble cœur et d'un cerveau malade, et que tout ne se peut résoudre dans cette histoire par une négation pure et simple du merveilleux¹.

Jeanne est-elle donc une adepte plus ou moins avouée des sciences occultes, ou bien est-elle une envoyée de Dieu ? Pour ceux qui croient que la Providence ne demeure pas étrangère aux affaires de ce monde, qu'elle gouverne les nations et que sa main se peut faire sentir extraordinairement dans leurs destinées, le choix ne sera pas douteux. La mission de Jeanne a tous les signes des choses que Dieu mène. Elle se fraie la voie à travers les obstacles que le sens purement humain lui veut opposer. Il faut que Jeanne triomphe d'elle-même d'abord et de ses propres répugnances ; il faut qu'elle surmonte les rebuts du sire de Baudricourt à Vaucouleurs, les défiances du roi à Chinon, des docteurs à Poitiers, des capitaines jusqu'à Orléans et des politiques jusqu'à Reims. Elle n'a pas réussi au delà ; elle n'a pas fait entrer le roi dans Paris et elle n'a pas chassé les Anglais de France ; elle n'a pas tout prévu, et elle n'a pas fait tout ce qu'elle était chargée de faire. Mais qui a jamais prétendu tout prévoir, tout prédire ? Le prophète est un homme, et n'est prophète que pour les choses qui lui sont révélées. Quant à la mission de Jeanne, elle n'avait jamais dit qu'elle ferait tout. Elle avait dit qu'elle délivrerait Orléans, si peu de troupe

qu'on lui donnât; mais encore avait-il fallu qu'on lui en donnât. Il fallait qu'on se mît à l'œuvre avec elle. Elle disait qu'elle ne durerait guère plus d'un an, qu'on songeât donc à la bien employer. Elle n'eût pas mené le roi à Reims malgré lui; elle ne pouvait le faire entrer dans Paris quand il s'en retirait. En un mot, la mission de Jeanne avait pour signe la délivrance d'Orléans, pour but l'expulsion des Anglais. Elle a donné son signe, elle n'a pas atteint son but, au moins comme elle l'eût voulu faire, et comme elle l'eût fait sans aucun doute si la cour n'avait pas renoncé à la suivre plus avant. Mais le but devait être atteint : Jeanne dans les fers eut au moins la consolation de le prédire à ses bourreaux; et sa mission ne fut pas « manquée. » Elle-même, jusque dans sa prison, elle la continue et la consomme. Cet échec, où l'on croyait trouver un démenti à sa parole, rentrait dans les voies de la Providence pour donner à ses déclarations forme authentique au tribunal de ses ennemis.

Jeanne a donc bien rempli sa mission; et quand elle aurait elle-même chassé de France le dernier des Anglais, ce n'est pas là ce qui ajouterait beaucoup au caractère divin de son œuvre. Les Anglais assurément ne pouvaient pas garder la France. On n'en était plus à la première période de la rivalité des deux peuples, quand les rois d'Angleterre, fils eux-mêmes de la France, pouvaient en disputer les provinces aux Capétiens comme un héritage domestique.

Depuis la guerre de cent ans, la race anglaise est entrée dans la lutte : c'est une nation qui en attaque une autre; les rois eux-mêmes, malgré les liens de famille qu'ils invoquent ou qu'ils renouvellent, sont devenus anglais, et leur empire n'aurait pas duré un an à Paris, sans les haines civiles des Armagnacs et des Bourguignons. Leur domination pouvait s'étendre et se prolonger encore, sans doute; la prise d'Orléans eût rendu leur joug plus fort et la délivrance plus laborieuse; mais, le jour venu, l'élan national eût tout emporté. Là n'est pas le miracle. Ce qui est merveilleux dans cette histoire, c'est Jeanne; c'est ce qu'elle dit d'elle-même, quand on connaît par toute sa vie la fermeté de son intelligence et la simplicité de son cœur; et c'est pour que l'on en juge en toute vérité que nous avons retracé avec tant de détail les scènes où elle a paru. Cette épreuve, nous le savons, ne dissipera point tous les doutes : il y a sur ces matières des partis pris devant lesquels les faits eux-mêmes, et des faits plus forts, restent sans force; mais ceux mêmes qui, pour ces raisons, refuseront de croire aux paroles de Jeanne d'Arc, reconnaîtront au moins que jamais âme ne fut plus digne de foi.

S'il y a dans la vie des saints comme un reflet des grands modèles qui nous sont proposés, où trouver plus clairement les caractères de la sainteté que dans celle qui rappelle en même temps et le Sauveur et sa Mère : la mère de Dieu dans sa virginité, dans son trouble et dans ses hésitations à la vue de l'ange qui l'appelle;

le Sauveur dans les traverses de sa mission, dans le traître qu'elle rencontra au moins devant ses juges; dans l'hypocrisie de ses juges (— « Elle a blasphémé! ») ; dans la vraie cause de sa mort, car elle meurt aussi pour son peuple; dans le délaissement de son supplice, comme dans la paix de son dernier soupir? Après cela Jeanne n'a pas été déclarée sainte; mais peut-on dire que l'Église ait méconnu son caractère? Les juges, nommés par le pape à la requête de sa famille, n'avaient pour mission que de reviser son procès. En réhabilitant sa mémoire, ils ne pouvaient lui décerner d'autres honneurs. Et quand on réfléchit au rôle de Jeanne d'Arc dans la lutte séculaire des deux principaux peuples de la chrétienté, on comprend que l'Église n'ait pas voulu alors décréter un culte qui eût obligé l'Angleterre comme la France. Quand on voit l'influence de l'esprit de parti se perpétuer, des écrivains bourguignons jusque dans les jugements portés en France sur la Pucelle, on comprend qu'elle ait continué de s'abstenir, laissant le sentiment public se produire librement dans le domaine de l'histoire. Mais quelle qu'ait été la diversité des opinions des historiens, la foi du peuple n'a jamais varié, et on ne peut pas dire que l'Église, dans sa réserve même, lui ait jamais fait défaut. C'est dans une fête religieuse que les honneurs populaires rendus à la Pucelle se sont perpétués jusqu'à nous : je veux parler de la procession par laquelle les Orléanais rendent chaque année témoignage à

sa mission, en rapportant à Dieu son signe, l'acte de leur délivrance; et naguère, à l'inauguration de son dernier monument, c'est dans la chaire de Sainte-Croix et par la voix éloquente et vraiment inspirée de leur premier pasteur que leur culte pour elle a reçu la consécration la plus éclatante. Aujourd'hui l'opinion est fixée partout. L'Allemagne a rendu à la *jeune fille* d'Orléans un touchant hommage dans le livre de G. Goerres. La Belgique a depuis longtemps abjuré les haines des Bourguignons; l'Angleterre elle-même a répudié dans le poème de Robert Southey le crime de Bedford et les injures de Shakspeare. En France, on ne diffère que par la manière de la déclarer sainte. Quand l'Église le voudra faire selon le mode qui lui appartient, le travail ne saurait être bien long : les enquêtes sont, dès à présent, entre les mains de tous, par l'édition des deux procès; et celui des deux qui la condamne n'est pas celui qui crie le moins haut pour elle. Quel plus grand témoignage en effet à la gloire des saints que les actes mêmes de leur martyre? Oui, quand on arrive avec les pièces de ce procès au terme de cette histoire, on peut le dire avec une entière conviction : Jeanne a été, par toute sa vie, une sainte, et par sa mort, une martyre : martyre des plus nobles causes auxquelles on puisse donner sa vie, martyre de son amour de la patrie, de sa pudeur, et de sa foi en Celui qui l'envoya pour sauver la France!

APPENDICES

APPENDICES.

I

Lettre de Jeanne au comte d'Armagnac, telle qu'elle lui fut imputée dans son procès.

« Jesus † Maria ,

« Conte d'Armignac, mon très-chier et bon ami, Jehanne la Pucelle vous fait savoir que vostre message est venu pardevers moy, lequel m'a dit que l'aviés envoié pardeçà pour savoir de moy auquel des trois papes, que mandez par mémoire, vous devriés croire. De laquelle chose ne vous puis bonnement faire savoir au vray pour le présent, jusqu'à ce que je soye à Paris ou ailleurs, à requoy ; car je suis pour le présent trop empeschiée au fait de la guerre : mes quant vous sarez que je seray à Paris, envoyez ung message pardevers moy, et je vous feray savoir tout au vray auquel vous devrez croire, et que en aray sceu par le conseil de mon droiturier et souverain Seigneur, le Roy de tout le monde,

et que en aurez à faire, à tout mon pouvoir. A Dieu vous commans; Dieu soit garde de vous. Escript a Compiengne, le xxii^e jour d'aoust. » (*Procès*, t. I. p. 246.)

II

Note sommaire sur les chroniqueurs du xv^e siècle cités dans l'histoire de Jeanne d'Arc.

ABRÉVIATEUR DU PROCÈS, ouvrage écrit vers 1500, par ordre de Louis XII : histoire de Jeanne d'Arc, suivie de l'abrégé des deux procès, principalement du premier.

BASIN (Thomas), né à Caudebec, attaché au parti anglais jusqu'à la conquête de la Normandie en 1449, et depuis évêque de Lisieux. Il a publié sous le nom d'Amelgard une *Histoire de Charles VII et de Louis XI*. M. J. Quicherat a édité ses *Œuvres historiques* dans la collection de la Société de l'Histoire de France.

BERRI (Jacques le Bouvier, dit), héraut d'armes. Sa chronique fut, jusqu'à Godefroy, attribuée à Alain Chartier. Elle commence à 1402 et va jusqu'en 1455; dans quelques manuscrits, jusqu'en 1458 et même jusqu'à la mort de Charles VII. Il avait seize ans en 1402; il a été témoin des faits.

BOURGEOIS DE PARIS (le) : C'est un clerc de l'Université. Son journal, qui est d'un Bourguignon fougueux, offre un intérêt sans égal pour l'histoire de Paris en son temps.

CAGNY (Perceval de), fut attaché, comme il le dit lui-même, quarante-six ans à la maison d'Alençon. A ce titre

il pourrait être suspect de peu de faveur pour la cour de France ; mais il écrit en 1436, quatre ans avant la Praguerie. Les défections et les châtimens du duc d'Alençon n'ont donc exercé aucune influence sur son récit. C'est un des plus importants.

CHARTIER (Jean), chantre de Saint-Denys, remplissait en 1449 les fonctions de chroniqueur des rois de France, rétablies pour lui dans l'abbaye de Saint-Denis, par Charles VII : récit fort circonstancié sur Jeanne d'Arc, probablement antérieur à la réhabilitation.

CHASTELLAIN (Georges) (1404-1474), historiographe de Philippe-le-Bon ; il n'est resté que le commencement et la fin (200 chapitres environ) de sa volumineuse histoire.

CHRONIQUE DE LA FÊTE DU 8 MAI : C'est, au jugement de M. J. Quicherat, le récit d'un vieillard qui parle des choses dont il a été témoin dans sa jeunesse.

CHRONIQUE DE LORRAINE (sous Charles VIII), récit légendaire.

CHRONIQUE DE LA PUCELLE. M. J. Quicherat la croit postérieure à Jean Chartier et au Journal du siège, par conséquent à 1467, à cause des parties communes dont il la suppose l'emprunteuse. M. Vallet de Viriville, qui en a donné une nouvelle édition, l'attribue à G. Cousinot, chancelier du duc d'Orléans, présent à Orléans pendant le siège. On peut admettre plusieurs des raisons qu'il donne pour établir l'origine et faire ressortir la valeur de cette histoire ; mais il y a, entre plusieurs de ses parties et les dépositions de Dunois, de L. de Contes, etc., de telles ressemblances, qu'on ne peut les rapporter au hasard ; et il paraît bien té-

méraire de supposer que Dunois et les autres aient été, avant de déposer devant les juges de la réhabilitation, rafraîchir leurs souvenirs par la lecture de la Chronique de la Pucelle. Pour ces parties au moins, la Chronique doit donc être postérieure au procès de révision.

COCHON (Pierre), né dans le dernier tiers du ^{xiv}^e siècle, était à Rouen au temps du procès de Jeanne. M. Vallet de Viriville a publié, sous le titre de Chronique normande, une partie de sa chronique. P. Cochon est ennemi des Armagnacs, mais peu ami des Anglais.

DUMFERLING (le religieux de), Écossais, a suivi Jeanne d'Arc et assisté à ses derniers moments; mais sa chronique est mutilée au moment où commence l'histoire de Jeanne d'Arc; il n'en reste qu'un court fragment.

EBERHARD DE WINDECKEN, trésorier de l'empereur Sigismond, a écrit l'histoire du règne de ce prince. Il a puisé ce qu'il dit de Jeanne d'Arc dans les relations officielles envoyées de France à l'empereur. Ce fragment a été donné par M. G. Goerres. *Die Jungfrau von Orleans*, chap. xxviii, et append.

FAUQUEMBERQUE (Clément de), greffier du parlement de Paris, a écrit des notes fort curieuses pour l'histoire du temps, sur le registre qu'il était chargé de tenir.

GRUEL (Guillaume), écuyer du connétable de Richemont. Écrivit son histoire ou plutôt son apologie, après sa mort, en 1458.

JOURNAL DU SIÈGE D'ORLÉANS, imprimé aux frais de la ville d'Orléans en 1576. M. J. Quicherat le croit rédigé en

1467, à cause de ses emprunts à Chartier et à Berri ; mais les détails du siège doivent être pris de registres du temps.

LEFEBVRE DE SAINT-REMI, conseiller du duc de Bourgogne et roi d'armes de la Toison d'or, écrivit ses *Mémoires* en 1460, à l'âge de soixante-sept ans.

MIROIR DES FEMMES VERTUEUSES, petite histoire de Jeanne d'Arc, fort populaire au temps de Louis XII ; la légende y tient une grande place.

MONSTRELET (Enguerrand de), célèbre chroniqueur bourguignon, attaché à la maison de Luxembourg ; mourut en 1453. On connaît sa partialité contre Jeanne d'Arc.

PHILIPPE DE BERGAME, né en 1433, publia en 1497 un livre *De claris electisque mulieribus*, où la légende domine l'histoire.

PIE II (Æneas-Sylvius-Piccolomini), pape, écrivit des *Mémoires* qui retracent l'histoire générale du quinzième siècle jusqu'en 1463. Il parle de Jeanne en son VI^e livre.

ROGIER (Jean), mort en 1637, a composé un Recueil des chartes, titres, etc., de l'hôtel de ville de Reims, et une Histoire des habitants de Reims, depuis 1160 environ, d'après les lettres et pièces officielles qu'il avait recueillies.

SAINT-THIBAUD DE METZ (le doyen de), Chronique de Metz de 1337 à 1445, et liste chronologique des rois de France jusqu'à Charles VII, portant la date du 24 janvier 1460 (1461).

SALA (Pierre), au service de la maison royale, de Louis XI

à François I^{er} : congédié comme trop vieux par François I^{er} à son avènement, il se retira à Lyon, où il écrivit ses *Hardiesses des grands rois et empereurs*.

THOMASSIN (Matthieu), né à Lyon en 1391; procureur général fiscal en Dauphiné sous Charles VII, puis président des comptes à Grenoble, fut chargé en 1456 par le dauphin Louis (Louis XI), de composer un livre sur l'histoire et les droits de la couronne delphinale. C'est le *Registre delphinal*.

WAVRIN DU FORESTEL (Jean de), combattait déjà à Azincourt, suivit J. Falstolf à la bataille de Patay. Il fonde ses propres récits dans une compilation de Froissart, Monstrelet, etc., qu'il appela *Chroniques d'Angleterre*. Il écrivit de 1455 à 1460.

Ces indications sont pour la plus grande partie empruntées aux notices de M. J. Quicherat. Nous y renvoyons pour les détails supplémentaires, comme pour les auteurs que nous avons eu moins souvent l'occasion de citer.

III

Note sommaire sur les témoins entendus au procès de réhabilitation et cités dans l'Histoire de Jeanne d'Arc.

ALENÇON (Jean, duc d'), 50 ans en 1456. On sait combien la fin de son histoire répondit mal au commencement: la part qu'il eut à la Praguerie en 1440, ses intelligences avec les Anglais, et les condamnations qui le frappèrent sous Charles VII en 1458 et sous Louis XI. Il mourut en 1476.

ARNOLIN (Henri), de Gondrecourt-le-Château, prêtre, a vu Jeanne à Domremy.

AULON (Jean d'), chevalier, maître d'hôtel de la Pucelle, plus tard conseiller du roi et sénéchal de Beaucaire.

BAILLY (Nicolas), notaire royal à Andelot; chargé par Pierre Cauchon de prendre à Domremy des renseignements sur Jeanne.

BARBIN (Jean), avocat du roi au Parlement : a vu Jeanne à Poitiers.

BEAUCROIX (Simon), écuyer; était à Chinon à l'arrivée de Jeanne.

BEAUPÈRE (Jean), maître en théologie, l'un des premiers suppôts de l'Université de Paris, recteur en 1413; l'un des principaux auxiliaires de P. Cauchon dans le procès. Il assista au concile de Bâle comme député de Normandie. Il était, en 1449, chanoine à Rouen.

BORDES (André), chanoine d'Orléans.

BOUCHER (Pierre), prêtre, a vu Jeanne à Rouen.

CAVAL (Nicolas), chanoine de Rouen, un des assesseurs; n'assista pas à la condamnation.

CHAMBRE (Guillaume de La), maître ès arts et en médecine, âgé de 48 ans en 1456; un des assesseurs.

CHAMPEAUX (Jean), d'Orléans; y était pendant le siège.

CHARLES (Simon), maître des requêtes en 1429, et depuis président de la chambre des comptes; a vu Jeanne à Chinon.

COLIN (Jean), curé de Domremy : a entendu Jeanne en confession.

COLIN, fils de Colin de Greux, laboureur ; 50 ans en 1456.

COLLES (Guillaume) dit Boisguillaume, curé de Notre-Dame-la-Ronde de Rouen, greffier de l'officialité de Rouen, l'un des greffiers du procès.

COMPAING (Pierre), chanoine d'Orléans ; y a vu Jeanne.

CONTES (Louis de), page de la Pucelle ; 42 ans en 1456.

COURCELLES (Thomas de), natif de Picardie ; âgé de 30 ans à l'époque du procès, et déjà recteur émérite. Il défendit la pragmatique-sanction au concile de Bâle, s'attira par là les bonnes grâces de Charles VII, dont il prononça l'oraison funèbre. Il mourut, en 1469, doyen du chapitre de Notre-Dame de Paris.

CUSQUEL (Pierre), bourgeois de Rouen.

DARON (Pierre), lieutenant du bailli de Rouen.

DÉSERT (Guillaume du), chanoine de Rouen, un des assesseurs.

DRAPIER (Perrin Le), de Domremy.

DUNOIS (Jean, comte de), le Bâtard d'Orléans ; 50 ans en 1456.

DUVAL (Guillaume), dominicain, assiste au procès ; 45 ans en 1452.

ESBAHY (Jacques L'), bourgeois d'Orléans; y a vu Jeanne.

ESTELLIN (Béatrix, veuve d'), de Domremy, une des marraines de Jeanne.

FABRI ou Lefèvre (Jean), religieux augustin, plus tard évêque de Démétriade, un des assesseurs.

FARCIAULX (Robert de), chanoine d'Orléans.

FAVE (Jean), maître ès arts, était à Rouen pendant le procès.

FAY (Geoffroy du), écuyer; 50 ans en 1456; a vu Jeanne avant sa mission.

FUMEUX (Jean Le), curé de Vaucouleurs; 38 ans en 1456. Il a vu Jeanne étant encore enfant lui-même, à Vaucouleurs.

GARIVEL (François), conseiller; 40 ans en 1456; a vu Jeanne à Poitiers.

GAUCOURT (Raoul de), grand maître de l'hôtel du roi; 85 ans en 1456.

GÉRARDIN d'Épinal, habitant de Domremy.

GROUCHET (Richard de), chanoine et maître ès arts; un des assesseurs.

GUESDON (Laurent), bourgeois de Rouen.

GUILLEMETTE (Gérard), de Greux, laboureur; 40 ans en 1456.

HAUVIETTE, femme de Gérard de Sionne ; 45 ans en 1456 ; amie de Jeanne.

HAVET (Charlotte, femme de Guillaume) ; 36 ans en 1456 ; fille de l'hôtesse de Jeanne à Orléans.

HENRI LE ROYER ou le Charron, de Vaucouleurs.

HENRI LE ROYER (Catherine, femme de), a reçu Jeanne à Vaucouleurs.

HOUPEVILLE (Nicolas), bachelier en théologie ; se distingua par son refus d'assister au jugement.

HURÉ (Regnaulde, veuve), d'Orléans, où elle a vu Jeanne.

ISABELLE, femme de Gérardin d'Épinal, habitant Domremy.

ISAMBARD DE LA PIERRE, religieux dominicain, acolyte du vice-inquisiteur Jean Lemaître, et assesseur ; un de ceux qui montrèrent le plus de compassion pour la Pucelle.

JACOB, curé de Moncel ; 35 ans en 1456 ; a vu Jeanne, enfant lui-même, à Domremy.

JACQUARD (Jean), fils de Jean Guillemette, de Greux ; 47 ans en 1456.

LACLOPPE (Bertrand), de Domremy ; 90 ans en 1456.

LADVENU (Martin), dominicain ; a confessé Jeanne avant sa mort et l'a accompagnée jusque sur le bûcher.

LAXART (Durand), de Burey-le-Petit, oncle de Jeanne.

LEBUIIN (Michel), de Domremy, laboureur; 44 ans en 1456.

LEMAIRE (Jean), curé de Saint-Vincent de Rouen; 45 ans en 1456.

LEMAÎTRE (Husson), chaudronnier, de Rouen.

LÉNOZOLIS (Jean de), religieux célestin, attaché à maître Guillaume Érart au temps du procès.

LEPARMENTIER (Mauger), appariteur de la cour archiépiscopale de Rouen.

LUILLIER (Jean), bourgeois d'Orléans; y a vu Jeanne.

MACY (Haimond de), chevalier; a vu Jeanne à Beaurevoir et à Rouen.

MANCHON (Guillaume), curé de Saint-Nicolas-le-Painteur de Rouen; greffier de l'officialité de Rouen, principal greffier du procès.

MARCEL (Jean), bourgeois de Paris; a vu Jeanne à Saint-Ouen.

MARGUERIE (André), archidiacre du Petit-Caux, conseiller du roi d'Angleterre; a pris part à tous les actes du procès.

MARIE (Thomas), prieur de Saint-Michel de Rouen; était à Rouen pendant le procès.

MARTIGNY (Louis de), écuyer (enquête de Vaucouleurs).

MASSIEU (Jean), prêtre, doyen rural de Rouen, huissier au procès de condamnation.

MENGETTE, femme de Jean Joyart, de Domremy ; 46 ans en 1456 ; amie de Jeanne.

METZ (Jean de Novelonpont, dit de), écuyer, le premier qui se prononça pour Jeanne : 57 ans en 1456.

MIGET ou Migiet, prieur du couvent de Longueville-Giffard, dans le pays de Caux ; un des assesseurs.

MILET (Pierre), cleric ou greffier des élus de Paris.

MILET (Collette, femme de Pierre), était à Orléans au temps du siège.

MOEN (Jean, dit), charron de Domremy.

MONNET (Jean), chanoine de Paris, secrétaire de Jean Beupère ; 50 ans en 1456.

MOREAU (Jean), bourgeois de Rouen.

MOREL (Jean), de Greux, laboureur.

MUSNIER (Simonnin), de Domremy, laboureur ; 44 ans en 1456.

NOYON (Jean de Mailly, évêque de) ; 70 ans en 1456 ; assista aux scènes de Saint-Ouen et du Vieux-Marché, mais se retira avant le supplice.

OURCHES (Aubert d'), chevalier (enquête de Vaucouleurs).

PASQUEREL (Jean), religieux augustin ; aumônier de Jeanne.

POULENGY (Bertrand de), écuyer ; celui qui, avec Jean de Metz, amena Jeanne de Vaucouleurs à Chinon ; 63 ans en 1456.

RICARVILLE (Guillaume de), panetier à la cour au temps de Jeanne, et depuis conseiller et maître d'hôtel.

RIQUIER (Jean), curé de Heudicourt ; a assisté au supplice de Jeanne.

ROUSSEL (Raoul), docteur, trésorier de la cathédrale de Rouen ; un des assesseurs ; archevêque de Rouen en 1443.

SAINT-AIMANCE (Jacquier), de Domremy.

SEGUIN, dominicain, doyen de la faculté de théologie de Poitiers ; un des docteurs chargés d'interroger la Pucelle à Poitiers.

SIONNE (Étienne de), curé de Neufchâteau ; a connu le curé de Jeanne.

TAQUEL (Nicolas), curé de Basqueville-le-Martel, greffier au procès de condamnation au nom du vice-inquisiteur.

TERMES (Thibaut d'Armagnac, dit de), chevalier ; bailli de Chartres ; a combattu avec Jeanne à Orléans et se trouvait avec elle au voyage de Reims.

THÉVENIN, charron, de Cherminsey.

THÉVENIN (Jeanne, femme de), une des marraines de la Pucelle.

THIBAUT, écuyer; élu pour les aides de Blois; il a vu Jeanne à Chinon.

THIERRY, doyen de l'église de Meun-sur-Yèvre; a vu Jeanne à Chinon.

THIESSELIN (Jeannette), une des marraines de la Pucelle; 60 ans en 1456.

TIPHAINE (Jean), prêtre, maître ès arts et en médecine, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, un des assesseurs.

TOUROULDE (Marguerite de LA), veuve de René de Bouligny, conseiller du roi; hôtesse de Jeanne à Bourges, au retour du sacre.

TOUTMOUILLÉ (Jean), dominicain; a assisté Jeanne dans ses derniers moments; n'a pas siégé comme assesseur.

VIOLE (Aignan), avocat au Parlement; a vu Jeanne au siège d'Orléans.

WATTERIN (Jean), de Domremy, laboureur; 45 ans en 1456.

On consultera avec fruit, pour les principaux de ces témoins, les notes que M. J. Quicherat a jointes à son édition des procès la première fois qu'ils y apparaissent.



NOTES

NOTES.

LIVRE SIXIÈME.

ROUEN. — L'INSTRUCTION.

Page 2, note 1.

9 janvier : *Procès*, t. I, p. 5. Les ecclésiastiques réunis sont, avec ceux qui ont été nommés, Raoul Roussel, trésorier de la cathédrale, N. de Venderez, R. Barbier et Nicole Coppequesne, chanoines de la cathédrale. N. Venderez avait failli devenir archevêque de Rouen en 1423, et avait quelques prétentions encore au siège vacant. — *Actes antérieurs*: *ibid.*, p. 4 et 8-26.

Page 3, note 1.

13 et 23 janvier : t. I, p. 27. Présents, l'abbé de Fécamp, N. de Venderez, G. Haiton, Coppequesne, La Fontaine et Loyseleur.

Page 4, note 1.

13 février : *Les docteurs de Paris*: t. I, p. 29. Voy. M. J. Quicherat, *ibid*, et *Aperçus nouveaux*, p. 103 et suiv. — Le vice-inquisiteur : t. I, p. 31-36.

Page 4, note 2

Assignment : t. I, p. 40-43.

Page 5, note 1.

Assesseurs de la 1^{re} séance publique : Gilles, abbé de Fécamp, Pierre, prieur de Longueville-Giffard, Jean de Châtillon, chanoine d'Évreux, Jean Beaupère, Jacques de Touraine, Nicole Midi, Jean de Nibat, Jacques Guesdon, Jean Fabri ou Lefebvre, depuis évêque de Démétriade, Maurice du Quesnay, G. Lebouchier, P. Houdenc, Pierre Morice, Richard du Prat (Prati) et G. Feuillet, docteurs en théologie; Nicole de Jumièges, G. de Conti, abbé de Sainte-Catherine, et G. Bonnel, abbé de Cormeilles, Jean Garin, chanoine, Raoul Roussel, docteur *utriusque juris*, G. Haiton, N. Coppequesne, Jean Lemaître, Richard de Grouchet, P. Minier, J. Pigache, R. Sauvage, bacheliers en théologie; Robert Barbier, D. Gastinel, J. Ledoux, N. de Venderez, J. Basset, J. de La Fontaine, J. Bruillot, A. Morel, J. Colombelle, Laurent Dubust et R. Auguy, chanoines de Rouen; André Marguerie, Jean Alespée, Geoffroy du Crotay, Gilles Deschamps, licenciés en droit civil, t. I, p. 38-40.

Page 6, note 1.

Serment : t. I, p. 45.

Ibid., note 2.

Ibid., p. 46. La demande de la récitation du *Pater* et du *Credo* à l'accusé au commencement de l'instance était dans les usages de l'inquisition. Voy. Llorente, *Hist. de l'Inquis.*, ch. IX, art. 5; t. I, p. 303.

Page 7, note 1.

Ibid., p. 47.

Ibid., note 2.

Scandales de la 1^{re} séance : t. III, p. 135 (Manchon); t. II, p. 12 (le même).

Page 8, note 1.

2^e séance publique, nouveaux assesseurs : Jean Pinchon, chanoine, l'abbé de Préaux (Jean Moret), frère G. l'Ermite, G. Desjardins, Robert Morellet et Jean Le Roy, chanoines, t. I, p. 49.

Ibid., note 2.

Serment : *ibid.*, p. 50.

Ibid., note 3.

Ibid., p. 51.

Page 9, note 1.

Ibid.

Ibid., note 2.

T. I, p. 51-56.

Page 10, note 1.

Ibid. Nous reviendrons sur plusieurs points de cet interrogatoire.

Page 11, note 1.

T. I, p. 57.

Page 12, note 1.

3^e séance, nouveaux assesseurs : Jean Charpentier, Denys de Sabeiras, G. de Baudrebois, Nicole *Medici*, R. Legaigreur (*Lucratoris*), les abbés de Saint-Ouen et de Saint-George, les prieurs de Saint-Lô et de Sigy, J. Duquemin, R. de Saulx, Bureau de Cormeilles, M. de Foville; t. I, p. 58. — *Débat sur le serment*: *ibid.*, p. 60.

Page 15, note 1.

T. I, p. 62.

Page 16, note 1.

Ibid., p. 63, 64.

Page 17, note 1.

Ibid., p. 64, 65. « Ipse loquens præsens dixit quod non

erat conveniens quæstio tali mulieri, » t. II, p. 367 (Fabri); — « quoderat maxima quæstio et quod ipsa Johanna non debebat respondere dictæ quæstioni; ipse episcopus Belvacensis eidem loquenti dixit : « Melius vobis fuisset si tacuissetis, » t. III, p. 175 (le même). — « De quo responso interrogantes fuerunt multum stupefacti, et illa hora dimiserunt, nec amplius interrogaverunt pro illa vice, » *ibid.*, p. 163 (G. Colles). Il faut l'entendre d'une simple suspension de l'interrogatoire.

Page 19, note 1.

T. I, p. 66-68.

Ibid., note 2.

T. I, p. 68.

Page 21, note 1.

Séance du 27 : On y trouve deux ou trois membres nouveaux : J. de Favo, J. Le Vautier et N. Cavel ; mais plusieurs sont absents, t. I, p. 69-71.

Page 22, note 1.

T. I, p. 71, 72.

Page 24, note 1.

T. I, p. 72-74.

Ibid., note 2.

T. I, p. 74.

Page 25, note 1.

T. I, p. 75.

Page 26, note 1.

T. I, p. 75-78.

Page 27, note 1.

T. I, p. 78-80.

Page 30, note 1.

Séance du 1^{er} mars : On y compte cinquante-huit assesseurs, t. I, p. 80.— Les trois papes sur lesquels le comte d'Armagnac consultait Jeanne sont : le pape Martin V, élu au concile de Constance, et les deux antipâpes Clément (VII ou plutôt VIII) et Benoît (XIV); ces deux derniers élus en Aragon après la mort de Benoît XIII en 1424 : Clément (Gilles de Mugnos), par ses trois cardinaux, à Peniscola où il était mort; Benoît, par un seul cardinal et en secret! au témoignage du comte d'Armagnac lui-même (voy. sa lettre, *Procès*, t. I, p. 245). Dans le même mois où il écrivait à Jeanne, le roi d'Aragon s'étant réconcilié avec Martin V, Gilles de Mugnos, qui n'avait accepté la papauté que malgré lui, abdiqua (29 juillet 1429), et le comte d'Armagnac, comme le roi d'Aragon, rentra en grâce auprès du pape. Voy. Raynald, *Ann. ecclés.*, an. 1426, § 7, et 1429, § 11. — Voy. aux appendices de ce volume, n° I, la lettre attribuée à Jeanne.

Ibid., note 2.

T. I, p. 83.

Page 32, note 1.

T. I, p. 84 : *Prédiction sur les Anglais*. « Arrêtons-nous ici, dit L'Averdy, pour observer que Paris s'est soumis à Charles VII, en 1436, avant six années révolues depuis cette espèce de prédiction, et que, depuis la mort de la Pucelle, les affaires des Anglais ont continué de plus en plus à tomber en décadence. » (*Notice des manuscrits*, t. III, p. 45.) On peut remarquer d'ailleurs que le terme de sept ans porte tout spécialement, même dans la rédaction du procès-verbal, sur le gage que devaient laisser les Anglais, c'est-à-dire Paris. Le reste en devait être la conséquence dans un temps qui n'était pas défini.

Page 33, note 1.

T. I, p. 85, 86.

Page 34, note 1.

T. I, p. 86, 87.

Page 36, note 1.

T. I, p. 87, 88 : *Les trois mois entre l'annonce de sa délivrance et sa mort.* Gœrres, *La Pucelle d'Orléans*, ch. xxx.

Page 37, note 1.

T. I, p. 88, 89.

Ibid., note 2.

T. I, p. 89, 90.

Page 39, note 1.

T. I, p. 90, 91. Nous aurons à revenir sur le signe du roi. L'explication des paroles de Jeanne et la justification de sa conduite se trouvent déjà dans le mémoire composé par Th. de Leliis, et présenté aux juges de la réhabilitation, t. II, p. 35-37. L'Averdy adopte complètement le sentiment du docteur, et il a très-bien montré comment Jeanne, ne pouvant révéler le signe du roi, a dû recourir à l'allégorie. (*Not. es man.*, t. III, p. 65-71.) Cf. Lebrun des Charmettes, t. II, p. 409, et t. III, p. 30.

Page 40, note 1.

Séance du 3 mars : On n'y compte que quarante et un assesseurs. Erard, qui doit avoir un si grand rôle au procès par la suite, y figure pour la première fois avec Nicole Lami, Gilles Quenivet et Rolland L'Écrivain, t. I, p. 91-93.

Page 41, note 1.

T. I, p. 94.

Page 43, note 1.

T. I, p. 94-96.

Page 45, note 1.

T. I, p. 96-98.

Ibid., note 2.

T. I, p. 99-101.

Page 47, note 1.

T. I, p. 101-103. — *Levé des fonts de baptême* : nous dirions, selon nos usages, *tenu sur les fonts de baptême*.

Page 48, note 1.

T. I, p. 104, 105.

Ibid., note 2.

T. I, p. 105.

Page 49, note 1.

T. I, p. 106-109.

Page 50, note 1.

T. I, p. 109, 110.

Ibid., note 2.

T. I, p. 111, 112.

Page 51, note 1.

Procès, t. I, p. 112.

Ibid., note 2.

T. I, p. 113 et suiv. : *Lettres de l'inquisiteur Jean Graverent*, *ibid.*, p. 124. — *Adjonction du vice-inquisiteur* : *ibid.*, p. 134. — *Institution de ses officiers* : p. 135, 138, 149. — *Assesseurs* : *ibid.* : N. Midi et G. Feuillet sont présents à toutes les séances. N. de Hubert, notaire apostolique, assiste à la plupart depuis le 12 ; frère Isambard de La Pierre à toutes depuis le 13, avec le vice-inquisiteur dont il était l'acolyte. A la dernière, on retrouve avec l'évêque les docteurs de Paris, non-seulement N. Midi et G. Feuillet, mais J. Beaupère, Jacques de Touraine, P. Maurice, Th. de Courcelles.

Page 55, note 1.

Signe du roi : t. I, p. 54 (22 février); p. 119 (10 mars).

Page 56, note 1.

Même sujet : t. I, p. 126 (12 mars); 139 (13 mars).

Page 57, note 1.

Même sujet : t. I, p. 140-142 (même jour).

Page 58, note 1.

Même sujet : t. I, p. 142, 143 (même jour).

Page 60, note 1.

Même sujet : t. I, p. 144-146 (même jour).

Page 61, note 1.

Saint Michel : t. I, p. 169-171 (15 mars).

Page 62, note 1.

Saint Michel : t. I, p. 172 (17 mars). — *Sainte Catherine et sainte Marguerite* : p. 177, 178 (même jour).

Page 64, note 1.

Révérances, oblations aux saintes : t. I, p. 166-168 (15 mars).

Page 65, note 1.

Sainte Catherine : t. I, p. 185-187 (17 mars après-midi).

Page 66, note 1.

Secret sur ses voix : t. I, p. 128 (12 mars). L'observation sur le secret est du greffier : car on la retrouve uniformément à la marge des copies authentiques : *Bibl. du Corps législ.*, B. 105 g, fol. 29, v°; *Bibl. imp.*, n° 5965, fol. 42, v°; 5966, fol. 59, v°. Le manuscrit d'Urfé, copie de la minute française, porte aussi une annotation marginale, *Bibl. imp.*, Suppl., lat. 1383, fol. 20, v°.

Page 67, note 1.

Silence à l'égard de ses parents : t. I, p. 129 (12 mars).

Page 68, note 1.

Fille de Dieu : t. I, p. 130. — *Étendards, armoiries, richesses* : p. 117-119 (10 mars); cf. p. 78 (27 février).

Page 69, note 1.

Offrande à saint Denis, etc. : t. I, p. 179, 180 (17 mars).

Page 70, note 1.

L'étendard : t. I, p. 181-183 et 187 (même jour après-midi).

Page 72, note 1

Vœu de virginité, etc. : t. I, p. 127 (12 mars); — *l'habit d'homme*, p. 133 (même jour après-midi); p. 161 (14 mars après-midi); p. 164-166 (15 mars).

Page 73, note 1.

La chemise de femme : t. I, p. 176 (17 mars); — *l'habit de femme pour partir* : p. 177 et 179 (même jour).

Page 74, note 1.

Accusation de jurement, etc. : t. I, p. 157, 158 (14, après-midi); — *le proverbe* : p. 171 (15 mars); cf. p. 65 (24 février).

Page 75, note 1.

Ses échecs : t. I, p. 146-148 (13 mars); p. 159 (14, après-midi).

Ibid., note 2.

Délivrance du duc d'Orléans : t. I, p. 133 (12, après-midi).

Page 76, note 1.

Sa captivité prédite, etc. : t. I, p. 115-117 (10 mars).

Page 78, note 1.

Beaurevoir : t. I, p. 150-152 (14 mars), et 160 (même jour après-midi).

Page 80, note 1.

Droit de s'échapper : t. I, p. 163 (15 mars).

Page 81, note 1.

Ce qu'elle demandait : t. I, p. 154. — *Avertissement à l'évê-*

que : ibid. — *Sa délivrance et son martyre : ibid.* (14 mars). — *Note du greffier : Bibl. du Corps législ.* B 105 g, fol. 35, r°; *Bibl. imp.*, n° 5965, fol. 51, r°; n° 5966, fol. 70, r°. Le manuscrit d'Urfé note le passage par une accolade à la marge.

Page 82, note 1.

Si elle se croit sûre d'être sauvée : t. I, p. 156, 157 (même jour).

Page 84, note 1.

Soumission à l'Église : t. I, p. 162 (15 mars).

Page 85, note 1.

Même sujet : t. I, p. 166 (même jour).

Page 86, note 1.

Même sujet : t. I, p. 174 (17 mars).

Page 87, note 1.

Même sujet : t. I, p. 175 (même jour).

Page 88, note 1.

Questions diverses : t. I, p. 181-183 (17, après-midi). — Le pape : p. 184.

Ibid., note 2.

Les anneaux, etc. : t. I, p. 185, 187 (même jour).

Page 90, note 1.

*Puïges, etc. : « Fiebantque sibi per examinatores quam subtiliores quæstiones quas facere poterant. » T. II, p. 342 (Manchon); cf. p. 350 (Is. de La Pierre). « On lui demandoit questions trop difficiles pour la prendre à ses paroles et à son jugement. » T. II, p. 8 (Ladvenu); cf. p. 365 (*id.*). — « Quod vidit eam interrogari difficilibus, involutis et captiosis interrogationibus, ut caperetur in sermone. » T. II, p. 358 (Marguerie). — « Quod interrogantes totis viribus laborabant ad capiendum eam in verbis. » T. III, p. 180 (Cusquel). — *Longueurs de l'interrogatoire : « Et eam multum vexabant interrogatores, quia non cessabant ali-**

quando eam interrogare per très horas de mane et totidem post prandium. » *Ibid.*, p. 167 (Ladvenu); cf. t. II, p. 365, et t. III, p. 176 (Fabri). — *Questions entrecoupées* : « Aliquando interrompebant interrogatoria, transeundo de uno ad aliud, ad experiendum an ipsa mutaret propositum. » T. II, p. 368 (Fabri), et t. II, p. 176 : « Ita truncabant sua interrogatoria quod vix poterat respondere. » — « Dum ipsa Johanna interrogaretur, erant sex assistentes cum iudicibus qui interrogabant eam (dans la prison), et aliquando unus interrogabat, et ipsa respondebat ad quæsitum, alius interrompebat responsionem suam, etc. » T. III, p. 155 (Massieu). — *Fatigue* : « In tantum quod doctores assistentes exinde erant multum fatigati. » T. III, p. 175 (Fabri). — « Multum defatigabatur in interrogationibus. » T. II, p. 342 (Manchon). — *Plainte de Jeanne* : « Quod nimis vexabatur ex interrogatoriis, quæ non pertinebant ad processum. » T. II, p. 326 (N. de Houppeville); cf. p. 327 (d'après le vice-inquisiteur J. Lemaître). — « Quod si ita sit quod ducatur Parisiis, quod ipsa habeat duplum istorum interrogatoriorum et responsorum ejus, ut ipsa tradat illis de Parisiis.... et ut amplius ipsa non vexetur de tot petitionibus. » T. I, p. 154 (Procès-verbal).

Page 91, note 1.

Difficulté des questions : « Imo sapientior homo mundi cum difficultate respondisset. » T. III, p. 176 (Fabri). — « Audiuitque ab ore domini tunc abbatis Fiscampnensis quod unus magnus clericus bene defecisset respondere interrogationibus difficilibus sibi factis. » T. II, p. 358 (R. de Grouchet). — « Quibus unus magister in theologia cum difficultate respondisset. » T. III, p. 64 (J. Monnet); cf. p. 48 (J. Tiphaine). — *Simplicité et pudeur de Jeanne* : « Et erat multum simplex, et vix sciebat *Pater noster*, licet aliquando, dum interrogaretur, prudenter responderet. » T. III, p. 166 (Ladvenu); cf. t. II, p. 8 et p. 364 (le même); t. III, p. 174 (Fabri); p. 185 (Le Parmentier). — *Présence d'esprit et mémoire* : « Et habebat multum bonam memoriam, quia dum eidem aliquid petebatur, ipsa dicebat : « Ego alias respondi et in tali forma, » et faciebat quærere a notario diem in qua responderat, et ita inveniebatur sicut dicebat, nil addito vel remoto. » T. III, p. 178

(N. Caval); cf. p. 201 et p. 89 (J. Marcel), et p. 201 (P. Daron).— Un jour qu'elle disait avoir déjà répondu, un des greffiers le nie; on cherche au jour qu'elle indique et on trouve : « De quo gavisâ est ipsa Johanna, dicendo eidem Boisguillaume, quod si alias deficeret, ipsa traheret aurem. » — « Dum interrogaretur super aliquibus de quibus sibi videbatur quod non debebat respondere, dicebat quod se referebat conscientiam interrogantium an deberet respondere vel non. » T. III, p. 63 (J. Monnet).— *Constance et hardiesse* : « Multum providenter et sapienter cum magna audacia. » T. III, p. 47 (Tiphaine); cf. p. 170 (N. de Houppeville). — *Critique de ses réponses* : « Licet multum et nimis, videre loquentis, persisteret in suis revelationibus. » T. III, p. 174 (Fabri); cf. *ibid.*, p. 129 (P. Miget). — « Quando loquebatur de regno et de guerra, videbatur mota a Spiritu Sancto; sed dum loquebatur de persona sua, multa fingebat. » T. II, p. 304 (Is. de La Pierre). — *Protestation de J. de Châtillon* : t. III, p. 139 (Manchon); cf. t. II, p. 329 (Massieu) : « Oportet quod acquittem conscientiam meam. » Massieu ajoute qu'il lui fut fait défense de paraître au tribunal sans convocation expresse; et ailleurs (t. III, p. 153), qu'il cessa dès lors d'y assister. Mais s'il s'agit véritablement de J. de Châtillon, sa mémoire le trompe; car on le retrouve à presque toutes les séances du procès jusqu'à la fin. C'est même lui qui, le 2 mai, sera chargé de faire l'admonition publique (t. I, p. 384-392). Il vote comme les autres et assiste au supplice (t. I, p. 463 et 469).— *Approbation* : « Vos dicitis bene, Johanna. » T. II, p. 318 (N. Taquel). — *Croyance à son inspiration* : « Quod constantia ipsius Johannæ multos arguebat quod ipsa habuerat spirituale juvamen. » T. II, p. 327; cf. t. III, p. 170 (N. de Houppeville). — « Ita quod per tres septimanas credebat eam inspiratam. » *Ibid.*, p. 174 (J. Fabri). — « Non erat ex se sufficiens ad se defendendum contra tantos doctores, nisi fuisset sibi inspiratum. » T. II, p. 342 (Manchon). — *Réponse à Jacques de Touraine* : t. II, p. 48 (J. Tiphaine).

Page 93, note 1.

Conseil demandé et refusé : « Ipsa Johanna petiit habere consilium ad respondendum, quod diceret se esse simplicem ad respondendum : cui responsum fuit quod per ipsam respon-

deret, sicut vellet; et quod consilium non haberet. » T. II, p. 354 (Massieu); — « Quod non habuit defensores aut consiliarios, quamvis petierit. » *Ibid.*, p. 366 (Ladvenu); cf. t. III, p. 166 (*id.*), et t. II, p. 357 (R. de Grouchet). — « Et credit quod nullus fuisset ausus sibi præbere consilium aut defensionem nisi sibi fuisset concessum. » T. III, p. 130 (P. Miget). — *Ménages aux conseillers favorables* : « Dicit præterea quod nescit si aliquis fuerit in periculo mortis, occasione eam defendendi; sed bene scit quod dum alia interrogatoria difficilia fiebant eidem Johannæ, et aliqui ipsam dirigere volebant, dure et rigide reprehendebantur et de favore notabantur. » T. II, p. 357 (R. de Grouchet). — *Isamb. de La Pierre* : t. II, p. 9 (Frère G. Duval, un des témoins de la scène); cf. t. II, p. 325, et t. III, p. 171 (N. de Houppeville). — *L'huissier Massieu et le promoteur* : t. II, p. 16; cf. t. III, p. 151 (Massieu).

Page 94, note 1.

Faux conseillers : t. II, p. 350 (Is. de La Pierre), p. 327, et t. III, p. 173 (N. de Houppeville). — *Jean d'Estivet* : « Quod magister G. de Estiveto similiter intravit carcerem, fingendo se esse prisonarium. » T. III, p. 162 (G. Colles). — *N. Loyselleur ou Aucupis* : « Et feignit qu'il estoit du pays de ladicté Pucelle, et par ce moien trouva manière d'avoir actes, parlement et familiarité avec elle, en lui disant des nouvelles du pays à lui (elle) plaisantes, etc. T. II, p. 10 et 342, et t. III, p. 140. (Manchon); cf. t. II, p. 17, et t. III, p. 156 (Massieu). — « Fingens se suturem et captivum de parte regis Franciæ et de partibus Lotharingiæ. » T. III, p. 162 (G. Colles). Il avoua lui-même à Th. de Courcelles (témoin peu suspect de faveur) qu'il avait vu Jeanne, sous un déguisement. T. III, p. 60. — *Ses perfides conseils* : t. III, p. 162 (G. Colles); t. II, p. 17, et t. III, p. 156 (Massieu), p. 133 (P. Miget). — *Confesseur de Jeanne* : « Cui non permittebatur confiteri nisi dicto Loyselleur, qui in ea re fictus erat. » T. II, p. 342 (Manchon). — P. Cusquel a entendu dire qu'il contrefaisait sainte Catherine et poussait Jeanne à dire ce qu'il voulait (t. III, p. 181). Ceux qui disaient cela se faisaient une singulière idée des apparitions de sainte Catherine.

LIVRE SEPTIÈME.

ROUEN. — LE PROCÈS.

Page 98, note 1.

Lohier : t. II, p. 11 (Manchon) ; cf. p. 300 et 341, et surtout t. III, p. 138 (*id.*) : « Sub pœna submersionis, » t. III, p. 50 (G. de la Chambre). Il mourut à Rome doyen de la Rote, t. II, p. 12 (Manchon).

Page 99, note 1.

Séance du 18 mars : t. I, p. 188. — Les assistants sont : l'abbé de Fécamp, le prieur de Longueville, les docteurs de Paris, J. Beaupère, Jacq. de Touraine, N. Midi, P. Maurice, G. Feuillet, Th. de Courcelles, R. Roussel, N. de Venderez, J. de La Fontaine et N. Coppequesne. — *Séance du 22* : t. I, p. 189. — Parmi ceux qui ont assisté à la réunion du 18, l'abbé de Fécamp et Th. de Courcelles ne sont plus nommés. Par compensation, on compte cette fois, avec les autres : Jean de Châtillon, Érad Émengart, G. Bouchier, M. Duquesney, P. Houdenc, J. Nibat, J. Fabri ou Lefebvre, J. Guesdon, G. Haiton, N. Loyseleur et Isambard de La Pierre.

Page 100, note 1.

T. I, p. 190. La Fontaine et le vice-inquisiteur ont avec eux cinq des docteurs de Paris, J. Beaupère, N. Midi, P. Maurice, G. Feuillet et Th. de Courcelles; et de plus maître Enguerrand de Champrond, official de Coutances, qu'on ne trouve que cette fois au procès.

Page 101, note 1.

T. I, p. 191.

Page 102, note 1.

T. I, p. 194.

Ibid., note 2.

T. I, p. 195-198. On y compte trente-huit assesseurs.

Page 103, note 1.

T. I, p. 198-200.

Ibid., note 2.

T. I, p. 201.

Page 104, note 1.

T. I, p. 202-204.

Page 106, note 1.

T. I, p. 204-215.

Ibid., note 2.

T. I, p. 215-223.

Page 107, note 1.

T. I, p. 223-230.

Page 108, note 1.

T. I, p. 231-233.

Page 109, note 1.

T. I, p. 234-236.

Ibid., note 2.

T. I, p. 239-246.

Page 110, note 1.

T. I, p. 247.

Page 111, note 1.

T. I, p. 249-272.

Page 113, note 1.

T. I, p. 273-304.

Page 114, note 1.

T. I, p. 305-319.

Ibid., note 2.

T. I, p. 320-323.

Page 116, note 1

T. I, p. 205.

Page 117, note 1.

T. I, p. 206, 209, 220.

Page 118, note 1.

T. I, p. 224, 226, 227, 230.

Page 119, note 1.

T. I, p. 232.

Page 120, note 1.

T. I, p. 243, 233, 239.

Ibid., note 2.

T. I, p. 247.

Page 121, note 1.

T. I, p. 250.

Page 122, note 1.

T. I, p. 251, 260, 274.

Page 123, note 1.

T. I, p. 279.

Page 124, note 1.

T. I, p. 283, 284, 293, 294.

Page 124, note 2.

T. I, p. 295-306.

Page 126, note 1.

T. I, p. 313, 320, 321, 322.

Page 127, note 1.

T. I, p. 324.

Page 128, note 1.

T. I, p. 326.

Ibid., note 2.

Ibid.

Page 132, note 1.

T. I, p. 328-336. L'Averdy, en regard de chacun des douze articles, a rétabli les faits que l'accusation supprime ou altère. *Notice des man.*, t. III, p. 71-97.

Page 133, note 1.

Les douze articles attaqués au procès de réhabilitation : t. II, p. 174, etc. Thomas de Courcelles conjecture, sans oser l'affirmer, qu'ils ont été rédigés par N. Midi. Il ajoute qu'il ne sait si on arrêta qu'ils seraient corrigés, ni s'ils furent corrigés, t. III, p. 60.

Page 134, note 1.

Note de Manchon : « Et ostensa etiam eidem loquenti quadam notula manu sua scripta, ut asseruit ipse loquens; mandatis etiam notariis in hujus processu ad recognoscendum hujus modi notulam de data diei IV aprilis, anni D. MCCCCXXI; in qua notula in gallico, contenta in processu, expresse habetur quod hujusmodi duodecim articuli non erant bene confecti, sed a confessionibus saltem in parte extranei, et ob hoc veniebant corrigendi, etc. » T. III, p. 143 (Interr. de Manchon); cf. p. 196 (Int. de Taquel). —

Page 145, note 1.

Adhésion à la délibération des consultants : J. Basset, t. I, p. 342; J. Guesdon, J. Maugier, p. 345; J. Brullot, p. 346; N. de Venderez, p. 347; N. Caval, p. 349; J. de Châtillon, p. 351; J. Bouesgue, J. Guarin, p. 352. — *Réponse de l'abbé de Fécamp* : p. 344; *de l'évêque de Coutances* : p. 361. — *Avis avec détermination de la peine* : J. Gastinel, p. 342; A. Moret et J. de Quemino, p. 357. — *Avis des trois avocats de Rouen* : p. 358; *des trois bacheliers* (P. Minier, J. Pigache et R. de Grouchet): p. 369. — « Voilà donc ce que vous avez fait, » leur dit l'évêque en colère, t. II, p. 359 (R. de Grouchet); p. 325 (N. de Houppeville); *de l'évêque de Lisieux* (l'Italien Zano de Castiglione): t. I, p. 365.

Page 146, note 1.

Référence à l'Université de Paris : Robert Barbier et J. Alespée, p. 350. — *Délibération du chapitre de Rouen* : p. 354. — *Les abbés de Jumièges et de Cormeilles* : p. 357.

Page 147, note 1.

T. I, p. 374 (R. Le Sauvage). — Plusieurs réponses contraires aux vues de l'évêque ne furent pas insérées au procès. On en peut donner pour exemple celle de l'évêque d'Avranches, au témoignage d'Isambard de La Pierre. Il dit, t. II, p. 5 : « que lui-mesme en personne, fut pardevers l'évesque d'Avranches, fort ancien et bon clerc, lequel, comme les autres, avoit esté requis et prié sur ce cas donner son opinion. Pour ce, ledit évesque interroqua le tesmoing envoyé pardevers lui, que disoit et déterminoit monseigneur saint Thomas, touchant la submission que on doit faire à l'Eglise. Et celui qui parle bailla par escript audit évesque la détermination de saint Thomas, lequel dit : « Es choses douteuses « qui touchent la foy, l'on doit toujours recourir au pape, ou « au général concile. » Le bon évesque fut de cette opinion, et sembla estre mal content de la délibération qu'on avoit faicte par-deçà de cela. N'a point esté mise par escript la détermination ; ce qu'on a laissé par malice. »

Page 148, note 1.

Jeanne malade : « Quæ respondit quod sibi fuerat missa quædam carpa per episcopum Belvacensem, de qua comederat, et dubitabat quod esset causa suæ infirmitatis. Audivit ab aliquibus ibidem præsentibus quod ipsa passa fuerat multum vomitum. » T. III, p. 49 (J. Tiphaine). — « Quia pro nullo rex volebat quod sua morte naturali moreretur : rex enim eam habebat caram et care emerat, nec volebat quod obiret, nisi cum justitia, et quod esset combusta. *Ibid.*, p. 51 (G. de la Chambre). — *Injures de J. d'Estivet* : *ibid.*, p. 49 et 52 ; cf. p. 162 (G. Colles).

Page 149, note 1.

T. I, p. 374.

Page 150, note 1.

T. I, p. 377-379.

Page 151, note 1.

T. I, p. 379.

Ibid., note 2.

T. I, p. 379-381.

Page 152, note 1.

Tactique du juge dans les admonitions : Lebrun des Charmettes, t. IV, p. 75 et 105.

Page 153, note 1.

Procès, t. I, p. 381-384. — Plus de soixante assesseurs se rendirent à la convocation.

Ibid., note 2.

T. I, p. 385.

Page 154, note 1.

T. I, p. 386-392.

Page 155, note 1.

T. I, p. 392-394. — *Note du greffier* : dans le m. 5965, f° 129, r° (*Bibl. imp. Fonds latin*). A cette séance pourrait se rapporter la déclaration de Marguerie qu'il a ouï dire à Jeanne « que pour certaines choses elle ne croirait ni prélat, ni pape ni personne, parce qu'elle les tenait de Dieu. » (T. III, p. 354). Marguerite, du reste, n'ajoute rien à l'autorité du procès-verbal : c'est un des assesseurs qui ont condamné Jeanne (t. I, p. 464) ; il peut tenir plus que d'autres. (L'advenu Is. de La Vierre) à justifier le jugement.

Page 156, note 1.

T. I, p. 394-395.

Page 157, note 1.

T. I, p. 395-397.

Page 158, note 1.

T. I, p. 397-398.

Page 160, note 1.

T. I, p. 399-400.

Ibid., note 2.

T. I, p. 402-403.

Page 161, note 1.

Délibér. du chap. de Rouen : t. I, p. 353.

Ibid., note 2.

Envoi des douze articles à Paris : t. I, p. 407 et 409. — Jacques de Touraine et Nicole Midi assistent à Rouen à la séance du 18 avril, t. I, p. 375. — *Séance du 29 avril, à Paris* : t. I, p. 411 et suiv. (la date est donnée, p. 421).

Page 163, note 1.

T. I., p. 414.

Page 164, note 1.

T. I, p. 417.

Ibid., note 2.

Délibér. de l'Université de Paris : t. I, p. 421.

Page 165, note 1.

Lettre à l'évêque de Beauvais : p. 408 ; *au roi d'Angleterre* : p. 407.

Ibid., note 2.

T. I, p. 404-406.

Page 166, note 1.

T. I, p. 422-429.

Ibid., note 2.

T. I, p. 429.

Page 167, note 1.

T. I, p. 430-437.

Page 171, note 1.

T. I, p. 437-441.

Ibid., note 2.

T. I, p. 441-442.

LIVRE HUITIÈME.

ROUEN. — L'ABJURATION.

Page 174, note 1.

Saint-Ouen : t. I, p. 443.

Ibid., note 2.

Jeanne et J. Beaupère : t. II, p. 21. — *Jeanne et N. Loyseleur* :
« Johanna, credatis mihi, quia si vos velitis, eritis salvata.

« Accipiatis vestrum habitum, et faciatis omnia quæ vobis ordinabuntur; alioquin estis in periculo mortis. Et si vos faciatis ea quæ vobis dico, vos eritis salvata, et habebitis multum bonum, et non habebitis malum; sed eritis tradita Ecclesiæ. » Et fuit tunc ducta super scaphaldo seu ambone. » T. III, p. 146 (Manchon); cf. Laverdy, *Notice du manuscrit*, t. III, p. 424, et Lebrun Des Charmettes, t. IV, p. 108.

Page 175, note 1.

Déposition de J. de Lenosoliis : Procès, t. III, p. 113.

Page 176, note 1.

Discours d'Érard : t. I, p. 444. — *Apostrophe* : t. II, p. 17 (Massieu, qui était sur le même échafaud); *ibid.*, p. 331; cf. p. 335 (*id.*); p. 15 (Manchon); t. II, p. 367, et T. III, p. 168 (M. Ladvenu); t. II, p. 303 et 353 (Is. de La Pierre).

Page 177, note 1.

T. I, p. 445.

Ibid., note 2.

T. I, p. 445.

Page 178, note 1.

Scène de Saint-Ouen. La déposition capitale est celle de Massieu, t. II, p. 17; cf. p. 331 : on y trouve une légère variante en ce qui touche Massieu lui-même. Tandis que, sur la demande de Jeanne, il la conseille, Érard lui demande ce qu'il lui dit : « Je lui lis la cédule et je lui dis de la signer. » Voyez encore sa troisième déposition, t. III, p. 156-157. — *N. Loyseleur* : t. III, p. 146 (Manchon). — *Instances des assesseurs* : t. III, p. 55 (l'évêque de Noyon); p. 122 (H. de Macy), et le procès-verbal, t. I, p. 446. — *Le bourreau* : « Dicit etiam quod tortor cum quadriga erat in vico, expectans quod daretur ad comburendum. » T. III, p. 147 (Manchon).

Page 179, note 1.

« Et credit quod ipsa Johanna nullo modo intelligebat. »

T. III, p. 164 (G. Colles). — « Subridebat. » *Ibid.*, p. 147 (Manchon). — « Quod non erat nisi truffa, et quod non faciebat nisi deridere. » T. III, p. 55 (l'évêque de Noyon).

Page 180, note 1.

T. I, p. 447.

Ibid., note 2.

P. Miget : t. III, p. 132 ; *Taquel* : *ibid.*, p. 197. « Eterat quasi sex linearum grossæ litteræ. Et dicebat ipsa Johanna post dictum *Massieu*. » — *J. Monnet et G. de la Chambre* : *ibid.*, p. 65 et 49 ; *Massieu*, *ibid.*, p. 156 : « Et bene scit quod illa schedula continebat circiter octo lineas et non amplius ; et scit firmiter quod non erat illa de qua in processu fit mentio, quia aliam ab illa quæ est inserta in processu legit ipse loquens, et signavit ipsa Johanna. »

Page 181, note 1.

Formule officielle : Thomas de Courcelles, avec toute réserve, paraît croire qu'elle est de N. de Venderez. — *Petite formule* : t. III, p. 156 (*Massieu*) ; cf. p. 194 (*J. Moreau*) : il y était question, selon lui, qu'elle avait commis le crime de lèse-majesté et séduit le peuple. — *Signature de la formule* : Extraxit a quadam manica sua quamdam parvam schedulam scriptam, quam tradidit eidem Johannæ ad signandum ; et ipsa respondebat quod nesciebat nec legere, nec scribere. Non obstante hoc, ipse L. *Calot* secretarius tradidit eidem Johannæ dictam schedulam et calamum ad signandum, et per modum derisionis ipsa Johanna fecit quoddam rotundum. Et tunc ipse L. *Calot* accepit manum ipsius Johannæ cum calamo et fecit fieri eidem Johannæ quoddam signum de quo non recordatur loquens. » T. III, p. 123 (*H. de Macy*). Voy. sur les deux formules d'abjuration, L'Averdy, l. l., p. 426-431.

Page 182, note 1.

Impatience des Anglais : « Et audivit ab aliquibus quod Anglici erant male contenti quod erat ita prolixus, et increpabant aliquos quare citius non perficiebant. » T. III, p. 190 (*J. Riquier*).

— *Le bourreau* : t. III, p. 65 (J. Monnet); cf. p. 147 (Manchon).
 — *Démenti de l'évêque* : t. III, p. 147 (Manchon); — t. II, p. 322 (P. Boucher); p. 147 (Manchon); p. 338 (G. du Désert); p. 355, et t. III, p. 184 (Marguerie); t. II, p. 361, et t. III, p. 131 (P. Miget); p. 90 (J. Marcel) : il suppose que l'auteur de l'interpellation est Jean Calot.

Page 183, note 1.

Le cardinal de Winchester : t. III, p. 64 (J. Monnet).

Ibid., note 1.

T. I, p. 450-452.

Page 184, note 1.

Qu'elle serait délivrée de prison, t. III, p. 52 (G. de La Chambre). — *Prison ecclésiastique* : « Laquelle chose fut requise à l'évêque de Beauvais par aucun des assistants. » T. II, p. 18 (Massieu). J. Lefebvre (Fabri) dit que plusieurs y pensaient, mais que nul ne l'osait dire, t. III, p. 175. — *Renvoi à la prison laïque* : *ibid.*, p. 14 (Manchon); p. 18 (Massieu); cf. t. III, p. 157 (Massieu). — *Pourquoi la prison perpétuelle quand on lui avait promis qu'il ne lui arriverait rien de mal?* « Propter diversitatem obedientiarum; et timebant ne evaderet. » T. III, p. 147 (Manchon). — *Mot d'un docteur à Warwick* : « Domine, non curetis, bene rehabebimus eam. » T. II, p. 376 (J. Fave).

Page 185, note 1.

Les juges à la prison, le jeudi : t. I, p. 452.

Page 186, note 1.

Fureur des Anglais : « Levaverunt gladios ad eos percutiendum, quamvis non percusserint, dicentes quod rex male expenderat pecunias suas erga eos. » T. II, p. 376 (J. Fave). — *P. Maurice* : « Cum post primam prædicationem monuisset eam de stando in bono proposito, Anglici fuerunt male contenti, et fuit in magno periculo verberationis, ut dicebat. » T. II, p. 357 (R. de Grouchet). — *Jean de La Fontaine*, etc. : t. II, p. 349 (Is. de La Pierre). — D'autres témoignages, on l'a vu, sem-

blent placer sa fuite dès la semaine sainte (Manchon, t. II, p. 13 et 341, et t. III, p. 139). Il a pu être menacé alors, et il est certain que depuis le 28 mars il cessa de figurer au jugement; mais il a pu rester encore à Rouen et prendre part à la démarche d'Is. de La Pierre, qui en dépose expressément. Plus il avait eu de part au procès et à la principale manœuvre du procès (la question de l'Église), plus il éprouvait peut-être le besoin de travailler à sauver au moins l'accusée de la mort. — *Jean Beupère* : t. II, p. 21 (lui-même).

Page 187, note 1.

Ceux qui viennent le dimanche : t. II, p. 14 (Manchon), et p. 19 (Massieu).

Manchon : t. II, p. 14 (lui-même), et p. 19 (Massieu). — *Marguerie* : t. II, p. 330 (Massieu); cf. t. III, p. 184 (Marguerie lui-même); t. II, p. 345, et t. III, p. 180 (Cusquel).

Page 188, note 1.

Interrogatoire de Jeanne : t. I, p. 455. — *Responsio mortifera*. *Bibl. du Corps législ.* B. 105 g, f° 35, r°; *B. Imp. Fonds latin*, 5965, f° 152, r°, et 5966, f° 198, r°.

Page 189, note 1.

T. I, p. 456-558. L'Averdy (l. l. p. 121-123) prouve le dessein qu'avait l'évêque de Beauvais de perdre Jeanne, et par les questions qu'il lui pose, et par son empressement à clore l'interrogatoire, de peur que certaines paroles ne vinssent atténuer les déclarations obtenues d'elle.

Page 190, note 1.

Joie de plusieurs : « Credit quod ad hoc faciendum fuerit inducta, quia aliqui de his, qui interfuerant in processu, faciebant magnum applausum et gaudium ex eo quod resumpserat hujusmodi habitum : licet notabiles viri dolerent, inter quos vidit magistrum Petrum Morice multum dolentem et plures alios. » T. III, p. 164 (G. Colles). — *L'évêque et Warwick* : t. II, p. 5 (Is. de La Pierre), cf. p. 8 (M. Ladvenu); p. 5 (Is. de La Pierre). Is. de La Pierre place la scène après la dernière

délibération; M. Ladvenu, à la sortie de la prison; Is. de La Pierre, dans une déposition suivante, se borne à dire: « Après la reprise de l'habit. » *Ibid.*, p. 305.

Page 191, note 1.

Th. de Courcelles : t. III, p. 62; *Manchon* : *ibid.*, p. 148.

Page 192, note 1.

Jeanne dans sa prison : t. II, p. 18 (Massieu); cf. t. III, p. 154 (*id.*); t. II, p. 298 (Manchon); et t. III, p. 140 (*id.*). — *Tentatives de violences antérieures* : t. II, p. 298, et t. III, p. 147 (Manchon). — *Insultée au retour de Saint-Ouen* : « Post primam prædicationem, cum reduceretur ad carceres, in castro Rothomagensi, mangones illudebant eidem Johannæ, et permittebant Anglici, magistri eorum. » T. II, p. 376 (J. Fave). — *Violences* : t. II, p. 5 (Is. de La Pierre); cf. p. 371 (Thomas Marie) : « Post primam prædicationem, cum fuisset iterum posita in carceribus castri, fuerunt factæ sibi tot vexationes de eam opprimendo, quod habuit dicere quod mallet potius mori quam amplius stare cum ipsis Anglicis. » — *Le milord* : « Imo sicut ab eadem Johanna audivit, fuit per unum magnæ auctoritatis tentata de violentia. *Ibid.*, p. 305 (*id.*). — « Et qu'un millourt d'Angleterre l'avoit forcée. » *Ibid.*, p. 8 (M. Ladvenu). Il explique ailleurs, comme Is. de La Pierre, qu'il ne fit que le tenter : « Et eam tentavit vi opprimere, » t. III, p. 168.

Page 193, note 1.

L'habit d'homme. « ... En tant qu'en cest débat demoura jusques à l'heure de midy; et finalement, pour nécessité de corps, fut contrainte de yssir dehors et prendre ledit habit; et après qu'elle fust retournée ne lui en voulurent point bailler d'autre, nonobstant quelque supplication et requeste qu'elle en feist. T. II, p. 18 (Massieu); cf. *ibid.* p. 333; t. III, p. 157 (*id.*), et *ibid.*, p. 53 (G. de la Chambre). — *Les deux versions du procès-verbal* : t. I, p. 436; cf. t. II, p. 300 (Manchon) : « Ipsa contenta de hujusmodi habitu, ut videbat, petiit mulieres sibi dari cum ea, et mitti ad carceres Ecclesiæ, et quod detineretur per viros ecclesiasticos; et postmodum assumpsit

habitum virilem, se excusando quod, si fuisset missa ad carceres Ecclesiæ, non assumpsisset ipsum habitum virilem, *et quod cum habitu muliebri non fuisset ausa se tenere cum custodibus Anglicis.* »

Page 195, note 1.

« Quod dicta Johanna relapsa est. Tamen bonum est quod schedula nuper lecta legatur iterum coram ipsa, et sibi exponatur, proponendo ei verbum Dei. Et his peractis nos iudices habemus declarare eam hæreticam, et ipsam relinquere justitiæ sæculari, rogando eam ut cum eadem Johanna mite agat. » T. I, p. 463. C'est l'avis de l'abbé de Fécamp, qui vote le second et auquel tous les autres se réfèrent, excepté N. de Venderez qui, votant le premier, n'avait point parlé de relire à Jeanne la formule d'abjuration, et deux autres, D. Gastinel et P. Devaulx, qui, en la livrant au bras séculier, supprimaient la prière, d'ailleurs dérisoire, de la traiter avec douceur : *Absque supplicatione*, t. I, p. 465. — Voy. sur cette dernière délibération L'Averdy, p. 126, et Lebrun des Charmettes, t. IV, p. 175.

L'Averdy (p. 124) a noté que, parmi les assesseurs dont on trouve le vote au premier jugement, il y a quinze gradués en théologie et neuf en droit qui n'ont pas assisté au second, soit qu'ils aient été écartés, soit qu'eux-mêmes se soient tenus à l'écart. A leur place, on fit venir des assesseurs qui n'avaient point paru depuis longtemps au débat, et n'avaient pas voté au premier jugement : entre autres, trois membres de la faculté de médecine. Il pense que la lecture de la cédule d'abjuration, réclamée par la grande majorité du conseil, pouvait avoir pour objet d'offrir à Jeanne l'occasion de revenir sur ses pas, et même de renouveler son appel au pape. (*Ibid.*, p. 126.)

Ibid., note 2.

T. I, p. 467.

LIVRE NEUVIÈME.

ROUEN. — LE SUPPLICE.

Page 198, note 1.

T. II, p. 3-4.

Ibid., note 2.

Ibid.; cf. p. 8 (M. Ladvenu), et t. III, p. 169 (*id.*) : « Quod sibi promiserat quod eam poneret in manibus Ecclesiæ; et ipse eam dimiserat in manibus suorum inimicorum capitalium. »

Page 199, note 1.

La chemise de femme : t. I, p. 177.

Page 201, note 1.

Information posthume : t. I, p. 477 et suiv. — Les pièces qui suivent sont écrites de la même main que le reste des procédures; mais elles cessent d'être revêtues de la signature qui auparavant se trouve apposée au bas de chaque feuillet du manuscrit. On verra par les interrogatoires du second procès que les greffiers se sont refusés à les valider de leur attestation. Voy. t. I, p. 477, note. — *La couronne* : « Quod nihil aliud fuit, nisi promissio coronationis illius quem dicit regem suum, » p. 484 (Loyseleur); « quod ipsamet erat angelus, » p. 480 (P. Maurice); cf. p. 481 (Toutmouillé). — *Les apparitions* : t. I, p. 479 (Ladvenu) : « Saltem quod audiret loquens.... prout melius recolit. » — « Interrogata de corona quam sibi promittebat, et de *multitudine angelorum* qui associabant eam, etc.; respondit quod sic, et apparebant sibi sub specie quarumdam rerum minimarum. » T. I, p. 480 (P. Maurice). — « Quandoque cum magna multitudine et in minima quantitate, sive in minimis rebus; alias figuram aut speciem non declarando, » p. 481 (Toutmouillé).

— « Quod ipsa viderat et audierat propriis oculis et auribus voces et apparitiones de quibus fit mentio in processu. » T. I, p. 498 (N. de Venderez). — « Quod realiter audiebat voces... quamvis sibi fuisset protunc dictum per dictum magistrum Petrum quod aliquando homines audiendo pulsum campanarum, credebant audire et intelligere aliqua verba, » p. 481 (Toutmouillé); — « utrum illis apparitio erat realis : respondebat quod sic : *Soient bons, soient mauvais esperilz, ils me sont apparus*, » p. 480 (P. Maurice). — *Je ne sçay, je m'en accens à ma mère l'Église*, et p. 182 (J. Toutmouillé), cf. p. 480 (P. Maurice), et p. 184 (N. Loyseleur).

Page 202, note 1.

Interpellation de l'évêque : t. I, p. 481 (J. Toutmouillé), cf. p. 483 (Th. de Courcelles); p. 479 (M. Ladvenu); p. 482 (Lecamus). — *Loyseleur* : p. 485 (Loyseleur).

Ibid., note 2.

T. I, p. 483 (Jac. Lecamus).

Page 204, note 1.

Refus de Manchon : « Néanmoins monseigneur de Beauvais le voulut contraindre à ce signer, laquelle chose ne volut faire. » T. II, p. 14. — *Sur la fausseté du document*, voy. L'Averdy *Notice des manuscrits*, t. III. M. J. Quicherat a fort bien constaté aussi les irrégularités de cette pièce. Mais nous ne l'avons pu suivre, lorsqu'après avoir relevé le peu d'attention que les juges de la réhabilitation y ont donnée, il ajoute : « Sans conclure à rien, il me semble impossible de condamner l'évêque de Beauvais sur un point où l'ont absous implicitement les juges de sa mémoire. » *Aperçus nouveaux*, p. 144.

Page 205, note 1.

Th. de Leliis, sur le signe du roi : « Reperiemus mystice et in figura sic locutam fuisse : quod in fine declaravit aperte. » T. II, p. 36. — *Affirmation de ses visions* : « Utrum verum erat quod ipsas voces et apparitiones habuisset; et ipsa respondebat quod sic. Et in illo proposito continuavit usque ad

finem, etc. » T. I, p. 478 (Ladvenu); cf. t. I, p. 477 (N. de Venderez); p. 482 (Lecamus), et les autres textes cités plus haut.

Page 207, note 1.

Enquête posthume : Plusieurs des faits qu'on y rapporte ont un caractère fort suspect : la scène de la communion par exemple. Elle est racontée, non par Ladvenu qui l'administra à Jeanne, mais par Lecamus qui n'était pas présent : car il n'assista point à la confession de Jeanne, sans doute ; et il n'est point revenu après : le document qui reproduit les témoignages de Ladvenu aurait pu, sur ce point-là, mieux choisir son témoin. Relevons encore cette promesse d'abjuration publique faite à Loyseleur, et cette crainte de ne s'en point souvenir sur le lieu du supplice ; combinaison ingénieuse, imaginée pour tenir lieu d'une abjuration qu'elle ne fit pas. — *Jeanne et P. Maurice* : t. III, p. 191 (J. Riquier). — *Doutes de Jeanne* : M. Michelet, sans tenir compte de l'information posthume qu'il juge fausse, reporte ces doutes au moment du supplice. « Nous n'en pouvons trop croire là-dessus, dit-il, le témoignage intéressé des Anglais. Toutefois, il faudrait peu connaître la nature humaine pour douter qu'ainsi trompée dans son espoir elle ait vacillé dans sa foi. A-t-elle dit le mot, c'est chose incertaine ; j'affirme qu'elle l'a pensé. » *Hist. de France*, t. V, p. 172 ; cf. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 140 : « Malgré la tournure visiblement malveillante donnée aux paroles de Jeanne, il s'en faut qu'elles aient une portée fâcheuse contre son caractère. Elles prouvent au contraire qu'en face de la mort, la pauvre fille soutint plus fermement que jamais le fait de ses apparitions. Mais humiliée devant ses juges par l'espoir d'obtenir d'eux la communion, obsédée de leurs raisonnements, ne sachant elle-même comment accorder un espoir de délivrance où l'avaient entretenue ses voix, avec la nécessité de mourir, dressée inévitablement devant elle, elle admit un moment que son sublime instinct avait pu la tromper. » — Les deux auteurs montrent, par les faits qui suivent, que ce doute se dissipa bientôt en face même de la mort.

Ibid., note 2.

Communion : « Qui episcopus aliquos super hoc congre-

gavit; ex quorum deliberatione ipse episcopus eidem loquenti dixit quod diceret fratri Martino quod sibi traderet Eucharistiæ sacramentum et omnia quæcumque peteret. » T. III, p. 158 (Massieu). — La suite des faits veut qu'on place la communion après la visite de l'évêque, selon l'information posthume qu'on peut croire sur ce fait indifférent (t. I, p. 482), et non auparavant, comme le dit Taquel (t. II, p. 320). Ce sont les deux religieux J. Toutmouillé et M. Ladvenu qui vinrent, dès le matin, annoncer à Jeanne qu'elle devait mourir (t. II, p. 3), et c'est pendant les plaintes de Jeanne que survient l'évêque (*ibid.*, p. 4). Il n'y a point de place pour la communion entre l'arrivée des deux religieux et la scène reproduite par l'information posthume, dont la venue de l'évêque marque le commencement. A sept heures du matin, Massieu vient donner l'assignation à comparaître pour huit heures (t. I, p. 469). Ladvenu l'envoie demander à l'évêque la permission de donner à Jeanne la communion (t. III, p. 158, Massieu); elle communie « devant qu'elle partist du chasteau » (t. II, p. 19, Massieu); vers neuf heures, la scène du Vieux-Marché commence (t. I, p. 469).

Page 207, note 3.

« Lui fut apporté le corps de Jésus-Christ irrévérentement, sans estolle et lumière, dont frère Martin, qui l'avoit confessée, fut mal content; et pour ce fut renvoyé querir une estolle et de la lumière, et ainsi frère Martin l'administra. » T. II, p. 19 (Massieu); cf. p. 334 (*id.*). — « Quod devotissime et cum lacrymis uberrimis, sic quod nesciret narrare, suscepit. » *Ibid.*, p. 308 (Ladvenu). Jean de Lenosoliis dit qu'il a vu l'Eucharistie (sur la réclamation de Ladvenu?) lui être apportée processionnellement avec une grande multitude de torches, le peuple chantant les litanies à son intention : *Orate pro ea*. Qui l'a ordonné? il ne le sait. T. III, p. 114. Si cette pompe accompagna le saint sacrement jusqu'au château, il faut convenir qu'on n'en vit guère trace dans la prison de Jeanne, au dire des deux témoins les plus compétents.

Page 208, note 1.

Mitre : t. IV, p. 459 (Clém. de Fauquemberque). — Dans les

usages de l'inquisition, l'accusé était revêtu des marques de la condamnation, en se rendant au tribunal qui devait prononcer la sentence. Voy. Llorente, *Hist. de l'Inquis.*, IX, 14. — *Escorte* : « Et y avoit le nombre de sept à huit cents hommes de guerre autour d'elle, portant glaives et bastons, » etc. T. II, p. 14 (Manchon). Témoignage confirmé par Massieu qui dit huit cents hommes (*ibid*, p. 19). N. de Houpeville ne parle que de cent vingt hommes (t. III, p. 173). — *Lamentations* : « In quo itinere ipsa Johanna tam pias lamentationes faciebat, ut ipse loquens et frater Martinus a lacrimis continere non poterant.... Audientes ad lacrimas provocabat. » T. III, p. 159 (Massieu); cf. t. II, p. 320 (Taquel); t. III, p. 173 (N. de Houpeville). — *N. Loyseleur* : « Dum ipse Loyseleur vidit eandem Johannam condemnatam ad mortem, fuit compunctus corde, et ascendit quadrigam, volens eidem Johanne clamare veniam, et ex hoc fuerunt indignati multi Anglici existentes ibidem, ita quod, nisi fuisset comes de Warwick, ipse Loyseleur fuisset interfectus, etc. » T. III, p. 162 (G. Colles). — « Increpaverunt eandem Loyseleur, minando sibi et vocando eum proditorem, etc. » T. II, p. 320 (Taquel).

Page 209, note 1.

Les trois échafauds : « Et erant ibi tres ambonnes seu escharfaulx gallice, videlicet unus ubi erant judices, et alius ubi erant plures prælati, et unus ubi erant ligna parata ad comburendum eandem Johannam. » T. III, p. 55 (l'év. de Noyon). — « Et coram nobis, in conspectu populi, in magnam multitudinem tunc in eodem loco existente, supra scafaldum seu ambonem posita, etc. » T. I, p. 469-470. De ce que Jeanne fut placée devant les juges, M. Lebrun des Charmettes conclut qu'elle fut placée ou sur l'estrade des prélats ou sur une quatrième estrade qui n'est pas nommée, t. IV, p. 190. — *L'inscription du bûcher* : t. IV, p. 459 (Clém. de Fauquembergue). — *La prédication publique* : *ibid*; cf. T. III, p. 159 (Massieu).

Page 210, note 1.

Exhortation : t. I, p. 470. — Sur l'omission de la lecture de la formule d'abjuration, voy. L'Averdy, *Notice des man.*, t. III, p. 455.

Page 210, note 2.

Sentence : « In nomine Domini, Amen. Quotiens hæresis pestiferum virus uni membrorum Ecclesiæ pertinaciter inhæret, atque ipsum in membrum Satanæ transfigurat, diligenti studio curandum est, ne per reliquas partes mystici corporis Christi serpere possit hujus perniciosæ tabis nefanda contagio. Cum itaque nos.... te, Johannam, vulgariter dictam *la Pucelle*; in varios errores variaque crimina schismatis, idolatriæ, invocationis dæmonum et alia permulta, incidisse justo judicio declaraverimus; et nihilominus.... nos existimantes te.... ab hujusmodi erroribus et criminibus recessisse.... prout in schedula tua, propria manû subscripta, latius continetur; deinceps vero post hujusmodi tuorum errorum abjurationem..., te in eosdem errores et in præfata crimina, ex tuis confessionibus spontaneis et assertionibus iterum (proh dolor!) incidisse, velut canis ad vomitum reverti solet, sufficienter et manifeste constat.... HINC EST quod te.... relapsam et hæreticam decernimus, et... tanquam membrum putridum, ne cætera membra pariter inficias, ab ipsius Ecclesiæ unitate rejiciendam et ejus corpore abscidendam.... necnon potestati sæculari relinquendam...; rogantes eandem potestatem sæcularem, quatenus citra mortem et membrorum mutilationem circa te suum judicium moderetur; et si in te vera pœnitentiæ signa apparuerint, tibi ministretur pœnitentiæ sacramentum. » T. I, p. 471-473.

Page 211, note 1.

Jeanne après la sentence : « Quibus auditis ipsa Johanna, genibus flexis, fecit suas orationes ad Deum multum devotissimas. » — *Souvenir au roi* : « Post cujus sententiæ prolationem inœpit facere plures pias exclamations et lamentationes, et inter alia dicebat quod nunquam fuerat inducta per regem ad faciendum ea quæ faciebat, sive bene, sive male. » T. III, p. 56 (l'év. de Noyon). — *Prière aux assistants* : « Requéran.... mercy très-humblement.... qu'ils voulsissent prier pour elle, en leur pardonnant le mal qu'ils lui avoient fait. » T. II, p. 19. (Massieu). — *Requête aux prêtres* : « Ut unusquisque eorum daret sibi unam missam. » T. II, p. 369 et t. III, p. 177 (J. Fabri).

Page 211, note 2.

La croix : « Et quant elle fut délaissée par l'Église,... à grande dévotion demanda à avoir la croix ; et ce voyant un Anglois qui estoit là présent en fait une petite du bout d'un baston qu'il lui bailla.... et mit icelle croix en son sein entre sa chair et son vestement. Et oultre demanda humblement à celui qui parle qu'il lui feist avoir la croix de l'Église, etc. » T. II, p. 20 (Massieu); cf. t. III, p. 159 (*id.*), et t. II, p. 6 (Is. de La Pierre, que nous suivons dans la 2^e partie).

Page 212, note 1.

Point de sentence : t. II, p. 20 (Massieu). « Fuit ducta ad Balivum ibi præsentem, qui absque alia deliberatione aut sententia, faciens signum cum manu, dixit : « Ducatis, ducatis. » Et sic fuit ducta ad locum supplicii, ubi fuit cremata. » T. II, p. 344 (Manchon); cf. t. III, p. 150 (*id.*). — « En disant au bourreau, sans autre sentence : « Fais ton devoir. » T. II, p. 6 (Is. de La Pierre). Ce mot même est rapporté par Massieu aux Anglais qui entraînaient Jeanne, *ibid.*, p. 20, cf. p. 8 (Ladvenu). Le suppléant du bailli, qui était là, le dit comme les autres : « Et ibi erat cum baillivo, quia tunc ipse loquens erat locumtenens baillivi; et fuit lata quædam sententia per quam ipsa Johanna relinquebatur justitiæ sæculari. Post cujus sententiæ prolationem, illico et sine intervallo, ipsa posita in manibus baillivi, tortor sine plure, et absque eo quod per baillivum aut loquentem, ad quos spectabat ferre sententiam, aliqua ferretur sententia, accepit eamdem Johannam. » T. III, p. 187 (L. Guesdon).

Page 213, note 1.

Plaintes sur Rouen : t. II, p. 355, et t. III, p. 185 (Marguerie); t. III, p. 202 (P. Daron); p. 53 (G. de la Chambre). Le peuple de Rouen et des environs assistait en foule au supplice, Th. Basin, *Hist. de Ch. VII*, liv. II, ch. xvi. — « Et movebantur plures ad lacrimas; erantque multi male contenti quod exsecutio fiebat in villa Rothomagensi. » T. III, p. 202 (Daron). — « Aliqui autem Anglici ridebant. » T. III, p. 53 (G. de la Chambre); — «tellement que le cardinal d'Angleterre et

plusieurs autres Anglois furent contraincts plourer et en avoir compacion. » T. II, p. 6 (Is. de La Pierre). » Episcopus Belvacensis.... ea occasione flevit. » *Ibid.*, p. 352 (*id.*). Plusieurs ne purent demeurer jusque-là : l'évêque de Noyon par exemple, t. III, p. 56 ; et Jean Lefebvre, t. II, p. 369, etc.

Page 214, note 1.

Le bûcher : « Et per inferius ipse tortor posuit ignem. Et dum ipsa Johanna percepit ignem, ipsa dixit loquenti quod descenderet et quod levaret crucem domini alte, ut eam videre posset : quod et fecit. » T. III, p. 169 (M. Ladvenu). — « In quo igne audivit quod petivit aquam benedictam. » T. III, p. 194 (J. Moreau). « Cum ligaretur, implorabat seu invocabat ipsa Johanna sanctum Michaellem specialiter. » T. II, p. 324 (P. Bouchier). — « En nommant expressément plusieurs d'iceulx saints. » *Ibid.*, p. 19 (Massieu). — *Dernier témoignage de Jeanne* : « Quod semper usque ad finem vitæ suæ tenuit et asseruit quod voces quas habuerat erant a Deo, et quod quidquid fecerat, ex præcepto Dei fecerat, nec credebat per easdem voces fuisse deceptam ; et quod revelationes quas habuerat, ex Deo erant. » T. III, p. 170 (M. Ladvenu) ; cf. sur ses derniers moments, t. II, p. 9 (*id.*) ; p. 6-7 et 303 (Is. de La Pierre) ; p. 15 (Massieu). Isambard et Martin Ladvenu sont des témoins que l'on fait figurer dans l'information posthume : on chercherait vainement dans leurs dépositions postérieures la moindre trace du reniement de la prison. Du reste, quels qu'aient pu être les doutes de Jeanne alors, l'approche de la mort, loin de les accroître, les dissipa. Lebrun des Charmettes l'a fort bien vu, t. IV, p. 222, et M. Michelet l'a de même très-heureusement senti et exprimé, t. V, p. 174 ; cf. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 141.

LIVRE DIXIÈME.

LA RÉHABILITATION

Page 216, note 1.

Flammes écartées afin qu'on la vît morte : t. III, p. 191 (J. Riquier); — *afin qu'on l'a vît nue* : « Et là fut bientôt estainte et sa robe toute arse, et puis le feu tiré arrière; et fut vue de tout le peuple toute nue, et tous les secrez qui peuvent estre ou doibvent en femme, pour oster les doutes du peuple. » T. IV, p. 471 (Bourgeois de Paris). Les ennemis de Jeanne ne sont pas incapables de cette vilénie : c'est une victoire digne du milord qui ne l'avait pu vaincre dans ses fers. Le Bourgeois ajoute : « Et quant ils l'orent assez à leur gré vue toute morte liée à l'estache, le bourrel remist le feu grant sus sa pource charongne. » *Pauvre charogne!* voilà toute la marque de compassion du Bourgeois de Paris. — *Cendres jetées à la Seine* : t. III, p. 18 (Marguerie).

Jeanne sainte : t. III, p. 168 (Ladvenu); p. 50 (P. Maurice); p. 375 (J. Alespée) : « Vellem quod anima mea esset ubi credo animam istius mulieris esse. » — *La colombe* : t. II, p. 352. L'Arverdy suit la leçon de *flamma* qu'on trouve pour la première fois dans Paul Manuce. M. Quicherat a maintenu la leçon de *Francia* comme il le devait, conformément à tous les manuscrits; mais on ne peut méconnaître que l'autre, si peu autorisée au point de vue de la critique du texte, est plus conforme au sens général du passage. *De Francia*, quelque explication qu'on en puisse donner, paraît être une faute, fût-ce dans le texte original. — *Le nom de Jésus* : « Et audivit a multis quod visum fuit nomen JHESUS inscriptum in flamma ignis in quo fuit combusta. » T. II, p. 372 (Th. Marie). — *Le bourreau* : « Quod tyrannice ipsa passa fuerat mortem. » T. II, p. 366 (Ladvenu);

— « Quod, corpore igne cremato et in pulvere redacto, remansit cor illæsum et sanguine plenum. » T. III, p. 160 (Massieu). — « Quod valde timebat quin esset damnatus, quia combusserat unam sanctam mulierem. » T. II, p. 352 (Is. de La Pierre). — *J. Tressart* : « Nos sumus omnes perdit, quia una sancta persona fuit combusta. » T. III, p. 182 ; cf. t. II, p. 307 et 347 (P. Cusquel). Le greffier Manchon témoigne naïvement de sa propre douleur : « Et dit le déposant que jamais ne ploura tant pour chose qui lui advint, et que par ung mois après ne s'en pouvoit bonnement appaiser. Pourquoy, d'une partie de l'argent qu'il avoit eu du procès, il acheta un petit messel, qu'il a encores, affin qu'il eust cause de prier pour elle. » T. II, p. 15.

Page 217, note 1.

Cri public : « Communis fama erat et quasi totus populus murmurabat quia eidem Johannæ fiebat magna injuria et injustitia. » T. III, p. 181 (Cusquel) ; cf. t. II, p. 363 (P. Miget). Un religieux dominicain fut poursuivi, et, grâce à sa rétraction, condamné seulement à la prison, pour avoir dit qu'on avait mal fait de la condamner. T. I, p. 493-496. — *Horreur pour les juges* : « Magnam notam a popularibus incurrerunt ; nam postquam ipsa Johanna fuit igne cremata, populares ostendebant illos qui interfuerant et abhorrebant. » T. III, p. 165 (G. Colles). — *Jugement de Dieu* : L'évêque de Beauvais et N. Midi, *ibid.* ; Loyseleur et J. d'Estivet, *ibid.*, p. 62 (*id.*).

Page 219, note 1.

Et ne l'eussent donnée pour Londres : Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII* (Procès, t. V, p. 74). — *De Fugitivis ab exercitu quos terriculamenta Puellæ examinaverant arrestandis*, 12 déc. 1430. Rymer, t. X, p. 472.

Les Parisiens, toujours disposés de la même sorte pour leurs bons amis les Anglais, ne faisaient que rire de leurs échecs. Dans la semaine sainte de 1431, les Anglais avaient attaqué Lagny, où « furent jetées, dit le Bourgeois de Paris, quatre cent douze pierres de canon en un jour, qui ne firent oncques mal à personne qu'à un coq. » « Ils s'en vinrent, continue-t-il, la veille de Pâques. Et disoit-on par moquerie qu'ils étoient ainsi venus pour eux confesser et ordonner à Pâques

en leurs paroisses. » T. XL, p. 416 de la Collect. de Buchon. — L'Averdy prête à l'inaction de Charles VII plusieurs excuses qui ne sont pas suffisantes (*Not. des manuscrits*, t. III, p. 156 et suiv.). L'argent et les troupes, on l'a vu, ne lui manquaient pas tellement, qu'il n'en sût trouver pour soutenir, cette même année, La Trémouille dans sa querelle contre Richemont.

Page 220, note 1.

Lettre de l'archev. de Reims : t. V, p. 168. Voy. ci-dessus, t. I, p. 202.).

Page 223, note 1.

Lettres de garantie : 12 juin 1431. Ces lettres, bien connues des témoins au procès de réhabilitation [t. III, p. 56 (évêque de Noyon), p. 161 (G. Colles), p. 166 (M. Ladvenu)], y ont été intégralement reproduites, *ibid.*, p. 241-244. Voy. ci-dessus, t. I, p. 216. — *Lettres du roi à l'empereur*, etc. (en latin) ; *aux prélats, ducs, etc., de France* (en français) ; t. I, p. 485-493.

Ibid., note 2.

Lettres de l'Université ; *ibid.*, p. 496.

Ibid., note 3.

Monstrelet : voir sa chronique, II, 105. — *Rumeurs anglo-bourguignonnes sur la Pucelle* : « Armée en guise d'homme, ung gros baston en sa main, et quant aucun de ses gens mesprenoit, elle fraploit dessus de son baston graus coups, en manière de femme très cruelle.... *Item*, en plusieurs lieux elle fist tuer hommes et femmes tout en bataille, comme de vengeance volontaire. » *Procès*, t. IV, p. 469 et 470 (Bourgeois de Paris). — *Opinion du Bourgeois de Paris sur le procès* : *ibid.*, p. 470.

Page 224, note 1.

Procession et prédication de Paris : *ibid.*, p. 471-473.

Page 225, note 1.

Juvénal des Ursins et Philelphe : Voy. J. Quicherat, *Aperçus nouv.*, p. 156.

Page 226, note 1.

Doutes sur la mort de la Pucelle : « Et il y avoit adonc maintes personnes qui estoient moult abusez d'elle, qui croyoient fermement que par sa sainteté elle se fust eschappée du feu, et qu'on eust arse une autre cuidant que ce fust elle. » T. IV, p. 474 (Bourgeois de Paris). Le Bourgeois n'en croit rien ; mais d'autres doutèrent au moins, même en Normandie. Un chroniqueur normand dit : « Finablement la firent ardre publiquement, ou autre femme en semblance d'elle ; de quoy moult de gens ont esté et encores sont de diverses oppinions : » (*Procès*, t. IV, p. 344.) En 1503, Symphorien Champier, dans la *Nef des Dames*, dit encore des Anglais : qu'ils « la brûlèrent à Rouen. Ce disent-ils, néanmoins que les François le nyent. » (*Ibid.*, p. 344). Les Grecs de Constantinople refusaient même de croire que les Anglais eussent pu la prendre. T. IV, p. 532 (Bertrandon de la Broquière).

L'Averdy, devant ces doutes, se donne encore la peine de prouver que c'est bien Jeanne qui fut brûlée à Rouen. (*Notice des manuscrits*, t. III, p. 464.)

La fausse Pucelle : Voyez les documents réunis par M. J. Quicherat, t. V, p. 321 et suiv. Lebrun des Charmettes (t. IV, p. 300) n'est pas éloigné de croire que la fausse Jeanne soit la sœur de la Pucelle. Il a pour lui le silence absolu de l'histoire ; mais il est douteux que personne y voie un argument. — *Le Doyen de Saint-Thibaud* : *Procès*, t. V, p. 321. Dans une rédaction postérieure de sa Chronique, le fait est répété, mais la fraude est reconnue (*ibid.*, p. 323). — *Contrat de vente* : « Nous Robert des Harmoises, chevalier seigneur de Thichiemont, et Jehanne du Lys, la Pucelle de France, dame dudit Thichiemont, ma femme, » etc. *Ibid.*, p. 328. (*Extrait de D. Calmet, Hist. de Lorr.*, t. III, col. 195.)

Page 227, note 1.

Comptes d'Orléans : « A Pierre Baratin : Pour bailler à Fleur-de-Lils, le jeudi ix^e jour du mois d'aoust, pour don à lui fait pour ce qu'il avoit apporté lettres à la ville de par Jehanne la Pucelle ; pour ce 48 s. p. — pour bailler à

Jehan Dulils frère de Jehanne la Pucelle, le mardi **xxi^e** jour d'aoust l'an mil **cccc xxxvi**, pour don à lui fait la somme de 12 livres tournois pour ce que ledit frère de ladicte Pucelle vint en la chambre de ladicte ville requérir aux procureurs que ils lui voulsissent aidier d'aucun poy d'argent pour s'en retourner par devers sa dicte seur.... — A Regnault Brune, le **xxv^e** jour dudict mois, pour faire boire ung messenger qui apportoit lectres de Jehanne la Pucelle; pour ce 2 s. 8 d. p. — A Cueur de Lils, le **xviii^e** jour d'octobre **m cccc xxxvi**, pour ung voyage qu'il a fait pour ladicte ville par devers la Pucelle, laquelle estoit à Arlon en la duchié de Lucembourc, et pour porter les lectres qu'il apporta de ladicte Pucelle à Loiches, par devers le roy qui là estoit....; pour ce 6 l. p. — Le **ii^e** jour de septembre, pour pain, vin, poires et cerneauls dépensez.... à la venue dudict Cueur-de-Lils, qui apporta lesdictes lectres de Jehanne la Pucelle, et pour faire boire ledict Cueur-de-Lils, lequel disoit avoir grant soif; pour ce 2 s. 4 d. p. » (T. V, p. 326, 327.)

La fausse Jeanne en Poitou, en 1436. La Chronique du connétable Alvaro de Luna parle d'ambassadeurs qu'elle envoya, en 1436, à la cour du roi de Castille, afin d'obtenir des vaisseaux qui concourussent, selon le traité d'alliance des deux couronnes, à l'attaque des possessions anglaises (t. V, p. 329, et la note rectificative de M. J. Quicherat sur la Rochelle, désignée, à tort par le Chroniqueur). — En 1438, les comptes de Tours portent en dépense les frais d'un message que le bailli de Touraine envoyait au roi à Orléans « touchant le fait de dame Jehanne des Armaises, » avec une lettre de ladite dame (27 septembre 1438), *ibid.*, p. 332. — En 1439, à Orléans: « Le 19 juillet, pour dix pintes et choppine de vin présentées à ma dicte dame Jehanne, 14 s. p. » Le 30 juillet, « pour viande achetée de Perrin Basin pour présenter à madame Jehanne des Armoises, 40 s. p.; pour 21 pintes de vin à disner et à soupper, présentées à ladicte Jehanne des Armoises, ce jour, 28 s. p. » — « Le 1^{er} aoust, pour dix pintes et choppine de vin à elle présentées à disner quand elle se partit de ceste ville, 14 s. p., etc. » *Ibid.* Elle y revint encore le 4 septembre. Son retour est attesté dans les comptes par une nouvelle dépense de 4 s. 4 d. parisis pour six pintes et

une chopine de vin, *ibid.* — *Suppression du service annuel* : Il ne fut pas rétabli. Voy. *Procès*, t. V, p. 274.

Page 228, note 1.

Pierre Sala : t. IV, p. 281. — *Le maréchal de Rais* : « ... deux ans a, dit à icellui suppliant qu'il vouloit aler au Mans et qu'il vouloit qu'il prinst la charge et gouvernement des gens de guerre que avoit lors une appelée Jehanne, qui se disoit Pucelle, etc. » T. V, p. 333. (Extrait d'une remission du Trésor des chartes, an 1441. Le fait remonte donc à 1439). — *La fausse Pucelle à Paris* : *ibid.*, p. 335 (Bourgeois de Paris, août 1440). Elle avait frappé sa mère voulant frapper une autre femme; et pour cela elle avait été à Rome; elle y était allée en habit d'homme, elle y avait fait métier de soldat, etc. — En Allemagne, Jean Nider, refaisant sa vie, dit qu'on la voyait à Cologne, dansant, buvant avec les soldats, faisant des sortilèges, bravant l'Eglise; et il raconte comment, soustraite à l'inquisition par le jeune comte de Wurtemberg, elle vint en France et épousa un chevalier, et l'abandonna pour un prêtre, avec lequel elle vécut à Metz en concubinage, t. V., p. 324. Les lieux désignés autorisent à croire qu'il s'agit de celle dont avait parlé le doyen de Saint-Thibaud. En France, la fausse Jeanne ne fut pas plus épargnée. C'est la Pucelle du Mans, « hypocrite, invocatrice, sorcière, magique, lubrique, dissolue, enchanteresse, le grand miroir de abusion, qui, selon son misérable estat, essaya à faire autant de maux que Jehanne la Pucelle avoit fait de biens. Après sa chimérale fecte et mensongère dévotion, de Dieu et des hommes délaissée, comme vraie archipaillarde, tint lieux publiques, de laquelle pour l'honneur des bonnes et vertueuses n'en vueil plus long à écrire. » — Il en a bien dit assez. Voy. t. V, p. 336, *Livre des Femmes célèbres*, par A. Dufaur (1504).

Page 229, note 1.

Défaite des Anglais : Après la mort de Jeanne, ils avaient pris Louviers : La Hire, sorti de la place pour aller chercher des secours, était tombé entre leurs mains, et la ville se dut rendre (25 octobre 1431); mais les échecs suivirent. (Voy. J.

Chartier, etc.) Vainement chercha-t-on à raffermir les affaires de Henri VI en le faisant couronner à Paris (16 décembre 1431). La chose ne fit que mécontenter davantage les Parisiens par les déceptions qu'ils y trouvèrent. (Voy. le Bourgeois de Paris). — En 1433, La Trémouille tombe en disgrâce. En 1434, la Normandie commence à se soulever. Dès 1432, la mort de la duchesse de Bedford, sœur du duc de Bourgogne, avait rompu le plus fort lien qui retint ce dernier à la cause anglaise. Le 14 septembre 1435, Bedford meurt lui-même au château de Rouen; le 21, la paix est signée à Arras entre le duc de Bourgogne et le roi; et les Anglais répondent par la guerre aux tentatives de médiation de Philippe le Bon. Son lieutenant L'Isle-Adam soulève toute l'Ile-de-France, et le 13 avril 1436 il entre avec Dunois et Richemont à Paris.

Page 230, note 1.

Réhabilitation : t. II, p. 2. (Lettres de commission de G. Bouillé.) — Voy. sur le procès de réhabilitation la notice fort étendue de L'Averdy, *Notice des manuscrits*, t. III, p. 247 et suiv.

Enquête de Bouillé : t. II, p. 3-22; — *du cardinal d'Estouteville* (2 et 3 mai 1452) : *ibid.*, p. 291; — *teneur des douze articles sur lesquels les témoins sont interrogés* : *ibid.*, p. 293; — *déposition des témoins* : p. 297-308; — *de Philippe de La Rose* : p. 309; le nombre des articles fut porté de 12 à 27. Voy. leur teneur, p. 311. Vingt-deux nouveaux témoins comparurent avec ceux qui avaient été déjà interrogés. Voy. leurs dépositions, p. 317-377.

Page 231, note 1.

Intervention de la famille de Jeanne : t. II, p. 74 (préface des greffiers), et L'Averdy, *Notice des man.*, t. III, p. 250.

Consultation de P. Pontanus et de Th. de Leliis : t. II, p. 22 et 59.

Ibid., note 2.

Calixte III : t. II, p. 72; — *son rescrit* : p. 95. Voy. sur les divers personnages qui figurent au procès les excellentes notes biographiques de M. J. Quicherat.

Page 232, note 1.

Séance préliminaire (probablement le 7 novembre) : t. II, p. 82 ; cf. t. III, p. 372 et la *Notice* de M. J. Quicherat, t. V, p. 436.

Ibid., note 2.

Séance du 17 novembre : t. II, p. 92 ; — *Discours de P. Maugier* : p. 98-106.

Page 233, note 1.

Assignations publiées dans le diocèse de Rouen : pour le 20 décembre : t. II, p. 113 ; — *dans le diocèse de Beauvais*, pour le 20 décembre : *ibid.*, p. 125.

Page 234, note 1.

Séance du 12 décembre : p. 136. — *Discours de Maugier* : p. 139. — *Conclusions de Prévosteau* : p. 151. (En 1452, le cardinal d'Estouteville l'avait fait promoteur de la cause : *note de M. J. Quicherat*, t. II, p. 109.) — Nomination des officiers des juges : greffiers, Denys Le Comte et François Ferbouc ; promoteur, Simon Chapitaut, p. 152 ; — *la minute du premier procès* : p. 155 ; — *les pièces de l'enquête du cardinal, etc.* : p. 157. On ne fit point usage officiellement de l'enquête de Bouillé, parce qu'elle procédait de l'autorité civile, et que le procès était ecclésiastique. Voy. L'Averdy, *Notice, etc.*, p. 249.

Page 235, note 1.

Assignation des témoins de Rouen : p. 159. — *Requête de Prévosteau*, p. 163-190.

Page 236, note 1.

Déclaration de la famille de P. Cauchon : t. II, p. 194-196.

Page 237, note 1.

Réquisitoire du promoteur : *ibid.*, p. 198-204.

Ibid., note 2.

Enquête ordonnée dans le pays de Jeanne (on en chargea

Reginald de Chicheri, doyen de Vaucouleurs, et G. Thierry, chanoine de Toul) : *ibid.*, p. 205. — *Déclaration de compétence* : *ibid.*, p. 205-208.

Page 238, note 1.

Séance du 16 février, 1456 : (1455, vieux style) t. II, p. 261.

Page 242, note 1.

Les articles des demandeurs : p. 212-259.

Page 243, note 1.

Déclaration de Bredouille : t. II, p. 267 ; — *de Chaussetier* : p. 268. — *Admission des articles, etc.* : *ibid.*

Ibid., note 2.

Enquête à Rouen (commencée le 10 décembre 1455) : t. III, p. 43 ; — *dans le pays de Jeanne* (le 28 janvier 1456) : t. II, p. 387 ; — *à Orléans* (février et mars) : t. III, p. 2 ; — *à Paris* (janvier, avril et mai) : *ibid.* — *Réception des enquêtes* : t. II, p. 288.

Page 245, note 1.

Séance du 1^{er} juin : t. III, p. 222 ; — *du 2* : p. 227 ; — *du 4 et du 5* : p. 229 et 230. — *Production des pièces* : p. 230 ; — *de la feuille de Manchon* : p. 231 et 237 ; — *des cinq feuilles de Jacques de Touraine* : p. 232 ; — *des lettres de garantie* : p. 233 et 240 ; — *des mémoires* : p. 245 ; — *mém. de Gerson* : p. 298 ; *d'Élie de Bourdeilles, évêque de Périgueux* : p. 306 ; — *de Thomas Basin* : p. 309 ; — *de Martin Berruger* : p. 314 ; — *de Jean Bochard, évêque d'Évreux* : p. 317 ; — *de Jean de Montigny* : p. 319 ; — *de G. Bouillé, l'auteur de la première enquête* : p. 322 ; il insiste sur cette pensée, que c'est la maison de France qu'on a voulu flétrir en condamnant Jeanne comme hérétique ; — *de Robert Ciboule* : p. 326. Nous avons parlé du traité de Gerson, qui a du prix comme témoignant des sentiments des docteurs français sur Jeanne, avant sa captivité et sa mort (voy. ci-dessus p. 79) ; les autres ne disent rien qu'on ne retrouve dans les arguments des avocats de la famille de Jeanne.

Page 245, note 2.

Séances des 9 et 10 juin : t. III, p. 252 et 253, cf. p. 247, où tout est rapporté au même jour, 9 juin; — *du 18* : p. 255.

Page 246, note 1.

Séance du 1^{er} juillet : t. III, p. 256; — *du 2*, p. 258; réquisitoire du promoteur, p. 260 et 265 (*verbo pariter atque scripto*). — *Motifs de droit et conclusions des demandeurs* : p. 275.

Page 247, note 1.

Examen des pièces par les juges : t. III, p. 329; — *résumé de J. Bréhal* : p. 334.

Page 248, note 1.

Séance du 7 juillet, t. III, p. 351. — *Jugement de réhabilitation* : p. 355.

Page 249, note 1.

Rouen. — La croix érigée sur la place du Vieux-Marché à Rouen, en exécution du jugement, fut remplacée au xvi^e siècle par une fontaine portant l'image de Jeanne. La fontaine et la statue que l'on voit aujourd'hui au milieu de la place sont de 1756. Voy. M. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 235.

Orléans. — *Cérémonie expiatoire présidée par l'évêque de Coutances et l'inquisiteur*, *ibid.*, p. 277.

Monument de la Pucelle. — Voy. les notes ajoutées aux pièces données par M. Quicherat, t. IV, p. 448, (fragment de Pontus Heuterus), et t. V, p. 222-224 (marchés pour la restauration du monument en 1570), et p. 367 et 238 (inscriptions de 1571 et de 1771), et les *Observations sur l'ancien monument de la Pucelle* par M. Vallet de Viriville, t. XXIV des *Mémoires des Antiquaires de France*. Les deux savants auteurs établissent que c'est sans aucun fondement qu'on a rapporté à Charles VII et à l'époque de la réhabilitation le monument de bronze élevé sur le pont, et qui se composait du Christ en croix, de la Vierge et des deux figures de Charles VII et de Jeanne d'Arc, agenouillées aux deux côtés. L'exécution d'un pareil monu-

ment n'eût pas été possible alors, et le costume des personnages rappelle la fin du xv^e siècle.

Suppression du monument en 1792. — Les membres de la section de Saint-Victor demandent aux administrateurs composant le Conseil permanent du Loiret, la conversion des statues en canons, « seuls monuments qui doivent exister chez une nation libre pour faire trembler les tyrans. » Le Conseil de la commune représente « que le monument de la Pucelle, loin de pouvoir être regardé comme un signe de féodalité insultant à la liberté du peuple français, n'annonce, au contraire, qu'un acte de reconnaissance envers l'Être suprême, et un témoignage glorieux de la valeur de nos ancêtres, qui ont délivré la nation française du joug que les Anglais voulaient lui imposer. » Mais l'Administration du département ne trouva point qu'une jeune fille à genoux au pied d'un Christ pût en aucune façon rappeler « les services de l'héroïne. » En conséquence la conversion des figures en canons fut décidée. Seulement on arrêta que « pour conserver la mémoire du monument de la Pucelle, un des canons porterait le nom de *Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans.* » (T. V, p. 240-243.) On aurait pu faire de ce bronze un plus mauvais emploi.

Restauration du monument en 1804 avec l'approbation toute spéciale du premier consul, t. V, p. 243. — Ce monument, d'une médiocre exécution, élevé sur la place du Martroi, a été remplacé en 1855 par une statue équestre, due au talent de M. Foyatier.

Libéralités de la ville d'Orléans envers la famille de Jeanne d'Arc. — Pierre d'Arc, père de la Pucelle, était mort de chagrin à la mort de sa fille, selon Valeran de Varanis, dans son poème latin de la Pucelle (t. V, p. 83). Jacquemin d'Arc, l'aîné des frères, qui était resté dans la maison paternelle, et qui fut anobli comme les autres, était mort avant la réhabilitation. Isabelle Romée, mère de Jeanne, vint habiter Orléans, où une pension de 48 sous p. par mois (environ 21 fr. 60, valeur intrinsèque) lui fut régulièrement servie par la ville jusqu'à sa mort. (*Ibid.*, p. 276.) Pierre et Jean du Lis, frères de Jeanne, reçurent, indépendamment des titres de noblesse que l'on a vus, des pensions qui se continuèrent sous le règne de

Louis XI, et se transmirent, celle de Pierre au moins, à Jean son fils. Pierre reçut du duc d'Orléans l'Ile-aux-Bœufs en face de Chécy. Jean fut bailli de Vermandois et capitaine de Chartres, puis capitaine de Vaucouleurs, charge qu'il laissa pour une pension. Voy. J. Quicherat, *Procès*, t. V, p. 151, 213, 279 et 280. Sur la descendance de cette famille, voy. M. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc*, p. 10-13. Les deux branches s'éteignirent par les mâles au xvii^e siècle. Le privilège exceptionnel d'anoblissement par les femmes fut supprimé en 1614. (*Procès*, t. V, p. 233.)

Page 251, note 1.

Sur le procès de réhabilitation; M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, § 25, p. 549. — M. H. Martin, développant une idée de M. Quicherat, reproche aux juges de la révision de n'avoir pas voulu voir la vérité sur tout. Il dit qu'on évita tout interrogatoire sur les événements de la fin de 1429, et sur ceux de 1430, que l'on restreignit autant que possible ce qui regardait l'enquête de Poitiers. Ces lacunes sont regrettables au point de vue de l'histoire. Mais il ne faut pas oublier que les juges avaient pour objet, non d'amasser des matériaux pour l'histoire de Jeanne d'Arc, mais de réformer le premier procès.

Page 252, note 1.

Procédés de l'Inquisition : Absence d'information. Directorium inquisitorum, pars III, c. LXVIII et LXXIX; — *d'avocat* : « Simpliciter et de plano, absque advocatorum ac judiciorum strepitu et figura. » *Sext. Decret. VI*, 1, 20. Cf. *Malleus malefic.*, III, quæst. 6 (Ed. 1620).

Usage de faux confidents : Tractat. de hæresi pauperum de Lugduno, ap. Martène, *Thes. anecd.*, t. V, col. 1787. Voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, p. 122, 109 et 131.

Ennemis capitaux : Voy. *Malleus malefic.*, III, quæst. 5, p. 345. On peut voir par un autre article encore (quæst. 12, p. 364), combien on recommande de précautions contre les ennemis capitaux.

Prison : M. J. Quicherat, *Aperçus nouv.*, p. 112.

Page 253, note 1.

Enquête préalable faite et supprimée : *ibid.*, § 15, p. 116, et ci-dessus, t. I, p. 217.

Page 254, note 1.

Refus de conseil : M. J. Quicherat, § 17, p. 129. — *Faux confident* : *ibid.*, § 18, p. 131.

Page 255, note 1.

Les douze articles : *ibid.*, § 16, p. 124.

Page 256, note 1.

Tém. d'Isamb. de La Pierre : *Procès*, t. II, p. 351. — *Communion* : *Sext. decretal.* V, 1, 4, cité par M. J. Quicherat, l. 1. p. 144. La sentence de P. Cauchon est conforme à cette règle : elle se termine par ces mots : *Et si in te vera pœnitentia signa apparuerint, tibi ministratur pœnitentia sacramentum.* (T. I, p. 475.) Il lui promet, après l'avoir condamnée, le sacrement de pénitence si elle se repent, et il lui avait donné auparavant la communion ! Nous avons donc raison de dire que sa sentence condamne sa conduite.

Page 257, note 1.

Absence de condamnation civile : t. II, p. 6 (Is. de La Pierre); p. 8 (M. Ladvenu); p. 344 (Manchon); t. III, p. 165 (G. Colles); p. 187 (Guesdon, lieutenant du bailli), et les autres textes cités plus haut. M. Ladvenu, dans une de ses dépositions, ajoute que deux ans plus tard, un malheureux, nommé Georget Folenfant, ayant été abandonné au bras séculier, lui-même fut envoyé au bailli par l'archevêque de Rouen et par l'inquisiteur, pour lui recommander de ne pas faire comme pour Jeanne : *Sed eum duceret in foro suo et faceret quod justitia suaderet*, t. III, p. 169.

Page 258, note 1.

Perceval de Cagny : *Procès*, t. IV, p. 36; — J. Chartier,

ibid., p. 93; — *le Champion des Dames* (par Martin Lefranc), t. V, p. 49.

Page 260, note 1.

Le faux Amelgard (Thomas Basin). *Hist. de Ch. VII*, lib. II, c. XVI, t. I, p. 85, ou *Procès*, t. IV, p. 350. Il cite lui-même son mémoire sur la Pucelle, en signalant les vices du procès : « Quemadmodum ex libello quem desuper, ab eodem Carolo expetito a nobis consilio, edidimus latius, poterit apparere. » *Ibid.*, p. 355.

Ibid., note 2.

Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII* (t. V, p. 51 et suiv.) — Il dit du procès de condamnation (p. 76) :

Lui firent ung tel quel procès
Dont les juges estoient partie,

.

Ainsi velà le jugement
Et la sentence bien cruelle
Qui fut donnée trop asprement
Contre icelle povre pucelle.

Si firent mal ou autrement,
Il s'en faut à Dieu rapporter,
Qui de telz cas peut seulement
Lassus congnoistre et discuter.

Puis il raconte ses prédictions sur l'expulsion des Anglais et le rétablissement du roi; la demande en réhabilitation faite par la mère et les frères de Jeanne, accueillie par le roi et soumise par le pape à un nouveau jugement; les enquêtes; la sentence (p. 76-78).

Ledit procès est enchesné
En la librairie Nostre-Dame
De Paris, et fut là donné
Par l'Evesque dont Dieu ait l'ame.

Quelques traits s'élèvent pourtant dans son récit au-dessus du ton de la complainte et de la chronique.

Ne fut-ce pas moult grant merveille
D'avoir réveillé tant de gens
Au bruit d'une simple pucelle

Et bergière nourrie es champs ?

Las ! en peu d'heure Dieu labeure

N'au besoing jamais ne defaut ;

La chose qu'il veult faire est seure

Et sait bien toujours qu'il nous fault.

(Tome V, p. 67.)

Page 261, note 1.

Traditions sur Jeanne: Chron. de Lorraine, donnée par dom Calmet (*Hist. de Lorraine*, t. III, col. vi), et rapportée par lui à quelque serviteur de René II, vers 1475. Voy. M. J. Quicherat, *Procès*, t. IV, p. 329 et suiv. — Philippe de Bergame, *de Claris mulieribus*, Ferrare, 1497 (t. IV, p. 521). — Chalcondyle (vers 1460) (t. V, p. 529).

Page 263, note 1.

Shakspeare, *Henri VI*; première partie; Monstrelet, II, 57 (*Procès*, t. IV, p. 362); Wavrin de Forestel, ch. 8 (*ibid.*, p. 406); Lefebvre-St-Remi, ch. 151 (*ibid.*, p. 430). — Pie II, dans ses *Mémoires* (*ibid.*, p. 518).

Ibid., note 2.

Dubellay, *Instructions sur le fait des Guerres*, II, 3, p. 56 (Éd. 1548). Du Haillan, *Hist. de France*, XXI, ch. vii, p. 1147 in-fol., 1576). Voy. M. Quicherat, *Aperçus nouv.*, § 26, p. 158 et suiv.; M. de Carné, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1856, 15 janvier; p. 313-315; M. Vallet de Viriville, *Revue de Paris*, 1854, t. XXII, p. 440 et suiv.

Page 264, note 1.

Jac. Meyer. *Ann. Flandr.*, lib. XVI, p. 272-277 : « Joanna virgo, dux Gallorum non ascita, non creata, non electa, sed a Deo data, » etc. — Ét. Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. II, ch. v. — *Histoire et discours du siège qui fut mis devant la ville d'Orléans par les Anglais*, in-4°, 1576. — *De l'extraction et parenté de la Pucelle d'Orléans*, etc., 1610; *Joannæ Darc heroinæ nobilissimæ historia*, par Jean Hordal, 1612; *Traité sommaire tant du nom et des armes, que de la naissance et parenté de la Pucelle et de ses frères*, 1612 et 1628. *Inscriptions pour les*

statues du roi Charles VII et de la Pucelle d'Orléans, qui sont sur le Pont de ladite ville, 1613 (par Charles Dulys). Voy. M. J. Quicherat, l. 1. — Chronique de la Pucelle : voy. la nouvelle édition qu'en a donnée M. Vallet de Viriville et la notice dont il l'a fait précéder. — Lenglet-Dufresnoy, Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'État, 3 vol. in-12, 1753-1754. Les publications et les notices de MM. Petitot, Buchon et Michaud et Poujoulat, dans leurs collections de Mémoires. — Avec M. J. Quicherat, il faut nommer parmi ceux qui ont jeté le plus de lumière sur cette époque, son collègue à l'École des Chartes, M. Vallet de Viriville. Citons, en ce qui touche Jeanne d'Arc : Un épisode de la vie de Jeanne Darc, Bibl. de l'École des Chartes, 1842, t. IV, p. 486; Texte restitué de deux diplômes relatifs à la Pucelle, ibid., troisième série, t. V, p. 271; Jeanne Darc d'après les dernières recherches, Revue de Paris, 1854, t. XXII, p. 161; Privilèges de Domremy-la-Pucelle, Bull. de la Société de l'hist. de France, 1854, p. 104; Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne Darc, 1854; Recherches iconographiques sur Jeanne Darc, 1855; Observations sur l'ancien monument érigé à Orléans en l'honneur de la Pucelle, extrait du t. XXIV de la Société des Antiquaires de France (1858), et divers articles dans l'Athenæum français (1854), dans la Nouvelle Biographie générale de MM. Didot. — Parmi les histoires de Jeanne d'Arc, il faut citer celles de MM. Berryat-Saint-Prix (1 vol. in-8°, 1817); Lebrun des Charmettes (4 vol. in-8°, 1817, l'étude la plus laborieuse et la plus exacte qu'on ait faite sur Jeanne d'Arc avant la publication de M. Quicherat; ses défauts sont peut-être en partie de son temps); Gœrres (traduit en 1835, par Léon Boré); Abel Desjardins (1 vol. in-12, 1854, histoire où respire la foi en Jeanne d'Arc, et la plus vive admiration pour sa personne); Lafontaine (1854, in-12); Renzi (1857, in-8°); et principalement celles que MM. de Barante, Michelet et Henri Martin ont tirées de leurs histoires générales.

Page 266, note 1.

« L'Église entière, dit Sismondi, semblait se déclarer contre la Pucelle : toute personne qui prétendait à des pouvoirs surnaturels que l'Église ne lui avait pas délégués excitait sa

jalousie et était par elle accusée de magie. » *Hist. des Français*, t. XIII, p. 180. L'historien devrait dire à qui l'Église a jamais délégué des pouvoirs surnaturels. Voy. aussi M. H. Martin, *Hist. de France*, t. VI, p. 265 et suiv.

Page 268, note 1.

Que Jeanne en se soumettant à l'Église pouvait se réserver le fait de ses apparitions. — M. H. Martin dit, à propos de l'assertion de l'avocat dans son plaidoyer : « Il sembla un instant vouloir sortir du cercle de convention où l'on étouffait cette grande cause ; » et il ajoute : « L'avocat, comme effrayé de sa hardiesse, n'alla pas plus loin et rentra sur le terrain convenu. » (*Jeanne d'Arc*, p. 304.) Cette mise en scène et ce prétendu cercle de convention tiennent uniquement au système de l'auteur. L'avocat n'alla pas plus loin, parce qu'il avait suffisamment dit ce qu'il avait à dire. Mais les demandeurs sont si peu effrayés de cette hardiesse, qu'ils la reproduisent toutes les fois qu'ils parlent ou qu'ils posent des conclusions : discours de P. Maugier au début de l'instance, t. II, p. 104 ; propositions en forme d'articles : art. 77 et 78 : « Primo quoniam et id facere (soumettre ses révélations à l'Église) non esse adstrictam præsumendum est verisimiliter conjectura et judicio.... Et stante dubio an hujusmodi inspirationes et revelationes ex bono vel malo spiritu procederent, cum id foret omnino occultum et soli Deo notum, de his Ecclesia nihil judicare valuit (in can. « Erubescant, » dist. XXXII ; et in cap. « Sicut tuis » et in cap. « Tua nos. » *De Simonia*, cum Summa). « Imo et Ecclesiæ judicium id soli Deo reservat, et propriæ relinquit conscientiæ (in cap. « Inquisitioni. » *De sententia excommunicationis*).... In his enim secretis, quilibet potest sequi opinionem propriam.... Itaque ad propositum nostrum credere inspirationem hujusmodi, non est de articulis fidei ; item nec Ecclesia tenet aut docet quod sit malo spiritu ; imo hujus modi arcanum relinquit judicio Dei. Igitur Johanna, etc. » T. II, p. 249-251. On y revient dans les motifs de droit présentés à la fin du procès : « Istæ enim occultæ apparitiones et inspirationes, an a Deo procedant velne, soli Deo pertinent et notæ sunt, qui secreta et occulta solus judicat (in can. « Erubescant, » XXXII dist., in can. « Christiana » caus. XXX,

quæst. 5) ; nec spectant judicio Ecclesiæ (in can. « Tua nos, » *De Simonia*). » T. III, p. 284 ; et le promoteur conclut dans le même sens, t. III, p. 271. Nous ne parlons pas des traités joints à la cause, qui sont tous d'accord en ce point ; mais nous dirons que cela paraît être la doctrine du *Malleus maleficarum*, cité plusieurs fois par M. Quicherat comme résumant les maximes de l'inquisition ; car on y lit : « Ecclesia non potest judicare nisi de iis quæ patent : occultorum enim cognitor est Deus et judex. » (Part. III, quæst. 1, p. 328, 329. Ed. 1620.) Et encore : « Quia asserens contra determinationem Ecclesiæ non simpliciter, sed in his dumtaxat quæ pertinent ad fidem et salutem est hereticus. » *Ibid.*, p. 332. — Ajoutons que c'est toujours au fond la doctrine des théologiens : « Certum est Ecclesiam infallibilitatis privilegio non gaudere circa facta historiæ aut mere personalia, quia tale privilegium ipsi necessarium non est ad depositum fidei custodiendum. » (Bouvier, *Tract. de Vera Eccl.*, cap. III, art. 3, t. I, p. 261, 262, éd. 1834.)

« *Que ses faits et ses dits soient envoyés à Rome devers notre saint-père le Pape, auquel et à Dieu premier elle se rapporte.* » (Prédication de saint Ouen, t. I, p. 445.) M. Henri Martin n'a pas cité ce passage dans l'endroit où il discute la question de la soumission de Jeanne à l'Église (*Hist. de France*, t. VI, p. 272-274, note ; il se borne à le donner en son lieu (*ibid.*, p. 285), sans en relever la valeur. Cette parole donne cependant une singulière autorité aux témoignages de la réhabilitation qui accusent les réticences, disons mieux, les suppressions commandées du procès-verbal dans les déclarations de Jeanne en cette matière (voy. ci-dessus, p. 138 et suiv.). *Dieu premier*, ce n'est pas une clause dont on ait le droit d'être jaloux pour le pape. La déclaration de Jeanne, même avec ces mots où elle témoigne qu'elle persiste dans sa foi, tout en invoquant un autre juge, est un véritable appel au pape. Il ne faut pas lui en contester le bénéfice, parce que la pauvre fille, seule et ignorante, ne l'a pas fait par procureur.

Ibid., note 2.

Bonne chrétienne : t. I, p. 380 (18 avril).

Page 270, note 1.

Idée qu'on se faisait des visions de Jeanne. — On en peut voir un échantillon dans ce qu'en dit cet autre universitaire qu'on appelle le Bourgeois de Paris : « Et ils parloient à ly comme amy fait à l'autre, et non pas comme Dieu a fait aucunes fois à ses amis par révélacions, mais corporellement et bouche à bouche, comme un amy à autre. » (*Procès*, t. IV, p. 468.) — *Questions supprimées* : La preuve en est dans les réponses négatives : car on ne marque dans un procès-verbal ce que l'accusé ne dit pas, qu'autant qu'il est, par une demande expresse, mis en demeure de parler de la chose. Or, si le greffier supprime en ce cas la question, il le peut faire partout ailleurs. Si l'on veut voir combien ce mode de procéder change la physionomie de la scène, on n'a qu'à lire le résumé que L'Averdy présente des réponses de Jeanne dans une exposition continue où toutes les questions sont supprimées. (*Notice des man.*, t. III, p. 37 et suiv.)

Page 271, note 1.

Saint Michel : t. I, p. 93 et 173. — *Les saintes* : t. I, p. 71, 86, 186. — *L'Ange à la couronne* : t. I, p. 90, 140-146. Voy. ci-dessus, p. 24, 38, 53 et suiv.

Page 274, note 1.

Réserves sur ses révélations : t. I, p. 60 et 63. — *Réponses évasives sur les saintes* : p. 85, 86, 177. La face même n'est rien qu'on puisse prendre au sens matériel : « Les anges dans les cieus contemplent la face du Père qui est dans les cieus. » (*Matth.*, XVIII, 10.) — *Sur les anges* : t. I, p. 89 et 93. — *Les anges de son étendard* : t. I, p. 180. — *Très-vrai prud'homme* : p. 173. — *Prud'homme selon saint Louis* : Joinville, p. 9 de l'édit. de M. Didot. — *Opinion exprimée dans les douze articles* : t. I, p. 328; dans l'*admonition* : p. 390. — *Comment les voix peuvent parler* : p. 86.

Ibid., note 2.

Voix et lumière : t. I, p. 52 et 153. — *Présente dans le châ-*

teau : p. 218. — *Comment Jeanne reconnaît ses voix* : p. 170 et 172.

Page 276, note 1.

Gob. Thibault : t. III, p. 75; — *Seguin* : *ibid.*, p. 204; — *Duc d'Alençon* : p. 92; — *Dunois* : p. 12; — *d'Aulon* : p. 219; — *Alain Chartier* : t. V, p. 132; — *Perceval de Boulainvilliers* : p. 117. On peut ajouter à ces témoignages ceux des historiens du temps : *Perceval de Cagny* et l'autre chroniqueur alençonnais donné en partie par M. J. Quicherat, le héraut Berri et Jean Chartier se bornent à dire qu'elle était envoyée de Dieu, t. IV, p. 3, 38, 46, 53. Le Journal du siège d'Orléans et la Chronique de la Pucelle parlent des révélations qu'elle a reçues et de ses voix (*ibid.*, p. 118, 168, 205, 223) : ils ne nomment même ni les anges ni les saintes.

Page 278, note 1.

Sur le caractère des visions de Jeanne d'Arc, voy. M. J. Quicherat, *Aperçus nouveaux*, §§ 6 et 7, p. 45 et suiv., et M. H. Martin, *Hist. de France*, t. VI, p. 143, note.

Révélation : Nous renvoyons à l'histoire. Lebrun des Charmettes, t. III, p. 422, et Gœrres, chap. XXX, ont particulièrement signalé comme une preuve de la réalité extérieure ou, si l'on veut, objective de ses voix, cette prédiction touchant sa délivrance qu'elle fit connaître à ses juges : prédiction qui s'appliquait à sa mort, dans le sens de ses voix, et qu'elle entendait, elle, de sa sortie de prison. A propos de sa délivrance, de quelque façon qu'on l'entende, M. Henri Martin a signalé, comme ne s'étant pas accomplie, cette parole : qu'il fallait qu'elle vît auparavant le roi des Anglais, t. I, p. 163. Jeanne, quand elle eut cette révélation, était aux mains des Bourguignons, craignant de tomber entre celles des Anglais. Il est difficile de voir dans cette parole autre chose que l'annonce qu'elle leur serait livrée. Rien n'empêche d'ailleurs de la prendre à la lettre. Jeanne fut à Rouen depuis le mois de décembre 1430 jusqu'à sa mort (30 mai 1431), et le roi d'Angleterre y était arrivé le 29 juillet 1430 (P. Cochon, *Chron. norm.*, chap. LVI), pour n'en repartir qu'au mois de décembre de l'année suivante (1431). C'est même parce qu'il était à Rouen avec ses

principaux conseillers qu'on y mena Jeanne, et non point à Paris, à ce que croit Manchon (t. III, p. 136, 137). Il eut donc tout loisir de voir Jeanne d'Arc; et il n'est pas supposable qu'on n'ait point procuré cette distraction à l'enfant royal pendant ce long séjour.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

LIVRE VI. Rouen : — l'instruction	1
LIVRE VII. Rouen : — le jugement.....	97
LIVRE VIII. Rouen : — l'abjuration	173
LIVRE IX. Rouen : — le supplice	197
LIVRE X. La réhabilitation.....	215
APPENDICES.....	285
NOTES.....	301

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^{ie}
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.
